This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET FAIRE

E88
.17
+B75

SE TAIRE
E FAIRE

819
P7
t 875

POLYBE

HISTOIRE
GÉNÉRALE

TRADUCTION NOUVELLE PLUS COMPLÈTE QUE LES PRÉCÉDENTES

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET SUIVIE D'UN INDEX

PAR M. FÉLIX BOUCHOT

Professeur de Rhétorique au Collége royal de Versailles

TOME [redacted] TROISIEME.

PARIS

CHARPENTIER, ÉDITEUR

17, rue de Lille

1847

112

POLYBE

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD 9

Polybius

3 Sauv

A 25 A

POLYBE

HISTOIRE GÉNÉRALE

TRADUCTION NOUVELLE PLUS COMPLÈTE QUE LES PRÉCÉDENTES

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET SUIVIE D'UN INDEX

PAR M. FÉLIX BOUCHOT

Professeur de Rhétorique au Collége royal de Versailles

TOME TROISIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE

1847

Vignaud Lib.
7 22-23.

HISTOIRE
GÉNÉRALE.

LIVRE XX.

SOMMAIRE.

I-IV. Arrivée d'Antiochus en Grèce. Ses rapports avec les Étoliens, les Épirotes, les Éléens et les Béotiens. — IV-VIII. Troubles en Béotie. Décadence de la nation thébaine. Causes de cette décadence. Les Béotiens accueillent Antiochus. — VIII, IX. Ce prince perd son temps à Chalcis. Vaincu aux Thermopyles il retourne dans son royaume. — IX-XII. Guerre d'Étolie. Les Romains s'emparent d'Héraclée. Les Étoliens demandent la paix. Ils en trouvent les conditions trop dures et y renoncent. Les hostilités recommencent. Expédition d'Acilius. — XII, XIII. Ambassade des Lacédémoniens à Rome concernant les exilés. — XIII. Le sénat rend à Philippe son fils, en récompense de son zèle pour la cause de Rome.

(Lacune. — Annibal à la cour d'Antiochus. — Philippe à peine abattu, la guerre commence avec le roi de Syrie. — En Grèce, nouveaux troubles suscités par Nabis. — Philopœmen triomphe du tyran, qui bientôt meurt assassiné. — Les Étoliens se prononcent pour Antiochus, et sur leur invitation ce prince se rend à Démétriade, puis à Lamia. — Il est nommé généralissime dans une assemblée générale [1].)

Antiochus avait avec lui amené dix mille hommes [2].

I. Les Étoliens choisirent trente de leurs apoclètes pour tenir conseil avec lui. Le roi convoqua ces délégués le lendemain et délibéra avec eux sur l'état des affaires.

[1] Tite Live, liv. XXXV jusqu'au chap. XL.
[2] Tite Live citant Polybe, liv. XXXVI, chap. XIX.

426179

(On résolut de tenter une attaque contre Chalcis. — Antiochus cherche d'abord des alliés. — Les Achéens le repoussent. Quant aux Béotiens,)

II. Le roi leur ayant envoyé des députés, ils répondirent qu'ils examineraient l'objet de sa demande quand il serait arrivé sous leurs murs.

(Cependant il prend Chalcis. — De là il cherche de nouveau à soulever la Grèce.)

III. Tandis qu'Antiochus se trouvait à Chalcis, au commencement de l'hiver, il reçut comme ambassadeurs, de la part des Épirotes, Charops, et des Éléens, Callistrate. Les Épirotes le conjurèrent de ne pas les jeter, avant qu'il en fût temps, dans une guerre contre les Romains, s'il voulait bien songer qu'ils étaient placés plus près de l'Italie. Ils ajoutèrent que, dans le cas où il pourrait couvrir l'Épire et leur assurer l'impunité, ils étaient prêts à le recevoir dans leurs villes et dans leurs ports; mais que, pour peu qu'il ne se crût pas assez fort pour cela dans le moment, ils le priaient de leur pardonner, s'ils redoutaient une lutte avec Rome. Les Éléens demandèrent au roi du secours, parce qu'ils craignaient une invasion, les Achéens ayant voté la guerre contre eux. Antiochus répondit aux Épirotes qu'ils recevraient bientôt quelques députés de sa part, pour délibérer sur leurs intérêts communs, et fit partir pour l'Élide mille fantassins sous les ordres du Crétois Euphane.

(Antiochus se rend en Béotie. — Thèbes embrasse sa cause.)

IV. Les Béotiens étaient depuis longtemps en décadence, et leur république était à une grande distance de la vigueur et de la gloire d'autrefois. Après avoir conquis à Leuctres illustration et puissance, ils affaiblirent tous les jours l'une et l'autre, je ne sais comment, sous le gouvernement d'Amœocrite. Que dis-je? Prenant une route toute contraire à celle qu'ils avaient suivie jadis, ils effacèrent, autant qu'il fut en eux, l'éclat de

leur vieille renommée. Les Achéens les avaient engagés à combattre les Étoliens, et en effet, embrassant la querelle de l'Achaïe, et faisant avec elle alliance, les Thébains firent la guerre avec les Étoliens. Mais les troupes de l'Étolie envahirent la Béotie, et tandis que les Achéens, déjà réunis, se préparaient à les secourir, les Béotiens, sans les attendre, se levant en masse, livrèrent bataille. Ils furent vaincus, or tel fut le découragement qui s'empara d'eux, qu'à partir de ce moment ils n'osèrent plus aspirer à rien de grand et ne prirent jamais part, de concert avec les autres Grecs, à quelque entreprise, à quelque combat que ce fût. Tout entiers à la débauche et aux plaisirs, ils énervèrent à la fois leur esprit et leur corps.

V. Voici, en résumé, comment ils procédèrent dans leur folle conduite. Après la défaite dont nous venons de parler, ils quittèrent les Achéens pour s'unir aux Étoliens. Ceux-ci entreprirent bientôt une guerre contre Démétrius, père de Philippe. Les Béotiens les abandonnèrent encore, et lorsque Démétrius pénétra dans leur pays avec une armée, sans même tenter la chance d'une bataille, ils se livrèrent à la merci des Macédoniens. Cependant, comme il restait encore en quelques cœurs de faibles étincelles de la gloire passée, plus d'un Thébain souffrait d'une telle dépendance et supportait le joug avec peine. De graves dissensions politiques s'élevèrent donc entre ces mécontents et Ascondas et Néon, ancêtres de Brachylles, partisans dévoués de la Macédoine. Néon finit par l'emporter, de la manière qui suit : Antigone, tuteur de Philippe, après la mort de Démétrius, se rendait pour quelques affaires, par mer, je ne sais où, et se trouvait au fond de la Béotie, à Labryna, quand le reflux vint surprendre ses vaisseaux et les laissa à sec sur le sable. A cette époque, courait le bruit qu'Antigone se disposait à envahir la Béotie. Néon, qui était alors hipparque, et qui, avec quelque cavalerie, parcourait la campagne pour veiller à la sûreté des habitants, ren-

contra Antigone, que sa mésaventure mettait dans le plus grand embarras. Il pouvait faire beaucoup de mal aux Macédoniens; il aima mieux les sauver contre toute attente. Cette conduite fut approuvée de tous les Béotiens; Thèbes seule la blâma. La mer revint, les navires furent remis à flot, et Antigone, après avoir vivement remercié Néon de n'avoir point profité de son malheur pour l'attaquer, poursuivit sa course vers l'Asie. Plus tard, en reconnaissance de ce bienfait, quand il eut vaincu Cléomène et pris Sparte, il mit à la tête de cette ville Brachylles. Ce ne fut pas, du reste, la seule faveur que la Macédoine accorda à cette famille. Antigone et Philippe, par leurs largesses et leurs secours généreux, abattirent bientôt le parti qui lui était contraire, et forcèrent presque tous les Thébains à se prononcer pour la Macédoine. Telle fut l'origine du crédit dont jouit autrefois à la cour de Pella la maison de Néon et de l'accroissement de ses richesses.

VI. Cependant la Béotie était tombée peu à peu dans un si triste état, que pendant vingt-cinq ans environ, les tribunaux, fermés, ne rendirent d'arrêts ni pour les affaires particulières, ni pour les affaires publiques. Les magistrats, en envoyant le peuple occuper certaines garnisons ou faire quelque expédition en masse, interrompaient à l'infini le cours de la justice. Certains stratéges aussi faisaient sur les deniers publics des largesses aux citoyens pauvres, et cet abus forma la multitude à garder son amour et ses faveurs pour ces chefs complaisants, grâce auxquels elle évitait tout châtiment au sujet de ses méfaits et de ses dettes, et recevait en outre quelque chose du trésor. Opheltas surtout contribua à cette corruption, en imaginant chaque jour de nouvelles mesures, qui pour le moment sans doute semblaient être fort utiles pour la populace, mais qui devaient peu à peu perdre l'État. Bientôt vint se joindre à tous ces fléaux une habitude également fatale. Les citoyens sans enfants ne laissaient plus leurs biens

à leur famille, comme c'était autrefois l'usage; ils les destinaient à l'entretien des festins et des fêtes à venir, et les distribuaient entre leurs amis; un grand nombre même de Thébains, qui avaient des enfants, réservaient pour ces repas la plus forte partie de leur patrimoine; aussi, beaucoup avaient-ils plus de dîners que le mois ne contenait de jours. Indignés de tels excès, et se souvenant alors de leur ancienne association avec l'Achaïe, les Mégariens revinrent à elle. Les Mégariens, en effet, dans l'origine, avaient été politiquement unis aux Achéens depuis le règne d'Antigone Gonatas, et ce fut lorsque Cléomène vint s'établir sur l'isthme, que, séparés des Achéens, ils s'étaient, avec l'agrément de ce peuple, alliés aux Béotiens. Mais, quelque temps avant l'époque dont nous parlons, las du honteux gouvernement de la Béotie, ils retournèrent aux Achéens. Les Béotiens, irrités de se voir dédaignés, marchèrent en masse contre les Mégariens, et comme ceux-ci semblaient ne faire nulle attention à leur présence, redoublant de colère, ils résolurent d'assiéger leur ville et de tenter un assaut. Mais une terreur s'empara d'eux tout à coup : au premier bruit que Philopœmen arrivait avec ses Achéens, ils laissèrent leurs échelles mêmes contre les murs et s'enfuirent précipitamment dans leur pays.

VII. Malgré ce déplorable gouvernement, les Béotiens traversèrent avec bonheur les époques difficiles de Philippe et d'Antiochus, mais dans la suite ils n'échappèrent pas à de cruels orages; et la fortune, comme si elle voulait contre-balancer leur ancienne prospérité, les assaillit rudement : c'est ce que nous verrons plus tard.

(Les Béotiens se livrent à Antiochus.)

La multitude donnait pour prétexte de sa haine contre Rome le meurtre de Brachylles et l'expédition

poussée par Titus jusqu'à Chéronée pour venger les assassinats commis sur les Romains en pleine route[1] : mais en réalité elle était mue par cette perversité dont nous avons dit les causes. A l'approche du roi, les magistrats allèrent au-devant de lui; ils lui adressèrent quelques paroles de bon accueil et le conduisirent dans la ville.

(Annibal conseille au roi de gagner Philippe et de passer en Italie.— Antiochus reste néanmoins en Grèce, et s'aliène Philippe, qui se joint aux Romains. — Il assiége bientôt Lamia. — Guerre en Thessalie, marquée par la prise de Phères. Il se retire ensuite à Chalcis[2].)

VIII. Quoiqu'il eût cinquante ans, et qu'il eût à poursuivre deux œuvres si considérables, l'affranchissement des Grecs, comme il s'en vantait, et la guerre contre Rome, il perdit son temps à faire un mariage. Épris d'amour pour une jeune fille de la ville, il ne songea plus, au fort même de la guerre, qu'à s'unir à elle, à vivre au milieu des orgies et du vin. C'était la fille de Cléoptolème, un des hommes les plus distingués de Chalcis, et elle l'emportait en beauté sur toutes les femmes de l'endroit. Occupé de son hymen, il passa à Chalcis tout l'hiver, sans s'occuper en rien de ses projets : il donna à cette jeune fille le nom d'Eubée, et plus tard, quand il fut vaincu, il s'enfuit à Éphèse avec elle.

(Il tente, après son séjour à Chalcis, quelques coups de main malheureux. — M. Acilius, aidé de Philippe, obtient des succès. — Antiochus aux Thermopyles est battu et revient à Éphèse. — Les Romains tournent leurs armes contre les Étoliens[3] et s'emparent d'Héraclée[4].)

[1] Tous ces faits racontés au long par Polybe se trouvent dans Tite Live, qui sans doute, ici comme ailleurs, n'a fait que résumer l'auteur grec, liv. XXXIII, chap. XXIX.
[2] Tite Live, liv. XXXVI, chap. VIII, IX, X.
[3] Tite Live, liv. XXXVI, chap. XV.
[4] Tite Live, liv. XXXVI, chap. XXIII, XXIV.

IX. Aussitôt que cette ville fut tombée au pouvoir des ennemis, le chef des Étoliens, Phénéas, qui voyait en quel état se trouvait l'Étolie, et qui se représentait le sort réservé aux autres villes, résolut d'envoyer des députés à Manius Acilius pour demander un armistice et la paix. On fit donc partir Archidamus, Pantaléon et Chalésus. Introduits auprès du consul, ils se préparaient déjà à parler longuement, quand Manius, les interrompant, les en empêcha. Il leur dit qu'il n'avait pas en ce moment le loisir de les entendre davantage, occupé qu'il était à distribuer le butin fait à Héraclée, leur accorda une trêve de dix jours, et leur promit d'envoyer avec eux Lucius Valérius Flaccus, à qui ils exposeraient leurs désirs. La trêve conclue, Lucius se rendit à Hypata, où de nombreuses conférences eurent lieu. Les Étoliens avaient adopté, comme moyen de défense, de rappeler les anciens services qu'ils avaient rendus à Rome. Mais Lucius coupa court à leurs développements pour leur dire qu'un tel système ne convenait pas aux circonstances actuelles, et que, comme ils avaient rompu d'eux-mêmes ces anciennes relations d'amitié; comme eux seuls avaient allumé la haine qui maintenant divisait les deux peuples, leurs anciens bons procédés ne faisaient rien aux circonstances présentes. Il les engagea donc à laisser là une vaine apologie, à n'avoir recours qu'aux prières, et à demander pardon au consul de leur perfidie. Les Étoliens, après avoir longtemps discuté sur quelques points de l'entretien, décidèrent de se livrer à Manius et de s'en remettre à la foi des Romains : ils ne savaient pas au juste la valeur de cette expression, et, trompés par ce mot de foi, ils croyaient s'assurer par là une plus grande indulgence. Or, à Rome, s'en remettre à la foi, ou faire le vainqueur maître de son sort, est synonyme.

X. Les Étoliens envoyèrent Phénéas avec Lucius à Manius pour l'instruire de leur résolution. Après avoir, devant le consul, touché quelques mots d'apologie en

faveur des Étoliens, Phénéas déclara qu'ils avaient décidé de s'en remettre à la foi des Romains. « Est-il bien vrai? reprit Manius étonné. — Oui, dit Phénéas. — Eh bien, répondit le consul, j'exige que dorénavant nul Étolien n'aille en Asie, soit comme particulier, soit comme envoyé public; il faut qu'on me livre[1] Dicéarque, Ménestrate l'Épirote (qui était venu à Naupacte appuyer les efforts des Étoliens), Amynandre et les Athamanes qui, avec leur roi, ont passé dans vos rangs. » Phénéas se récria que de telles exigences n'étaient ni justes, ni conformes aux habitudes des Grecs. Alors Manius, bien moins excité par la colère que par le désir de faire comprendre à Phénéas la position des Étoliens et de l'intimider : « De quel droit, dit-il, venez-vous me parler des habitudes des Grecs et me donner des leçons de convenance et de morale, quand vous vous livrez à notre foi? Si bon me semble, je puis vous faire enchaîner tous et vous jeter en prison. » Aussitôt, il donna ordre d'apporter des chaînes et d'attacher au cou de chacun des Étoliens une entrave de fer. Phénéas et ses compagnons étaient hors d'eux-mêmes, sans voix, et cette suite inattendue de leur ambassade les avait brisés corps et âme, quand Lucius et quelques autres tribuns qui se trouvaient là prièrent le consul de ne point leur faire de mal, puisqu'ils étaient ambassadeurs. Manius y consentit. Alors Phénéas prit la parole pour dire que les apoclètes et lui exécuteraient ses ordres, mais qu'il était besoin d'une assemblée générale pour faire ratifier les conditions. Le consul répondit que c'était juste, et Phénéas demanda un nouvel armistice de dix jours : cet armistice accordé, on se sépara. Phénéas et ses collègues, de retour à Hypata, rendirent compte aux apoclètes de ce qui s'était passé dans l'entrevue, des discours qu'on y avait tenus, et les Étoliens ne comprirent

[1] Dicéarque avait été envoyé par les Étoliens pour exciter Antiochus à la guerre.

que trop alors leur folie et le triste état où ils étaient réduits. Ils décidèrent d'écrire aux différentes villes et de convoquer tout le pays pour délibérer sur les conditions qu'on leur imposait. Mais sitôt que le traitement dont Phénéas et ses compagnons avaient été l'objet fut connu, telle fut l'exaspération générale qu'on ne voulut même pas délibérer. Déjà l'impossibilité seule empêchait tout conseil, lorsque Nicandre, revenant d'Asie, aborda dans le golfe Maliaque, à Phalare, dont il était parti, et vint entretenir les Étoliens des bons sentiments et des promesses du roi Antiochus : ils n'en négligèrent que davantage le soin d'achever les négociations. Les dix jours d'armistice écoulés, la guerre recommença avec les Étoliens.

XI. Disons en passant ce qui était arrivé à Nicandre : cette anecdote n'est pas sans intérêt. Nicandre, douze jours après son départ, était revenu d'Éphèse à Phalare. Il avait trouvé les Romains sous les murs mêmes d'Héraclée, et les Macédoniens, bien que quelque peu éloignés de Lamia, assez près encore de cette place. Il parvint à y faire entrer contre toute attente de l'argent; mais pendant la nuit, tandis qu'il se dirigeait vers Hypata à travers les champs qui séparaient les deux armées, il tomba entre les mains des sentinelles macédoniennes. Il fut conduit à Philippe qui dînait encore, destiné, pensait-il, à recevoir de la colère de ce prince quelque rude châtiment, ou à être livré aux Romains : il n'en fut rien. Dès que l'arrivée de Nicandre fut annoncée à Philippe, celui-ci donna sur-le-champ des ordres pour qu'on le traitât bien et qu'on eût de lui les plus grands soins; puis, il alla trouver le prisonnier, se plaignit hautement de la conduite insensée des Étoliens qui, d'abord, avaient appelé les Romains en Grèce, et maintenant y appelaient Antiochus, exprima le désir que ce peuple, oubliant d'anciens ressentiments, recherchât son amitié, et que l'Étolie et la Macédoine cessassent d'exploiter l'une contre l'autre leurs mal-

heurs réciproques; enfin, il engagea Nicandre à reporter ses paroles aux chefs étoliens, et après lui avoir recommandé de ne pas oublier sa générosité, le renvoya sous bonne escorte avec ordre de le conduire à Hypata. Nicandre, pour qui les choses avaient pris un train qu'il n'espérait guère, retourna ainsi sain et sauf vers les siens. A partir de ce jour, il demeura toujours dévoué à la maison de Macédoine. Aussi, lors de la guerre de Persée, comme, gêné par la reconnaissance, il ne résistait que mollement aux entreprises de ce prince, il fut soupçonné de trahison et dénoncé. Appelé à Rome, il y mourut.

(Acilius poursuit les Étoliens, et par le mont)

Corax, qui s'élève entre Callipolis et Naupacte,

(se rend dans cette ville, qu'il assiége.)
(En même temps Philippe s'empare en Thessalie d'Apérantia.)
(Quintius intervient, et une trêve est accordée à l'Étolie. — Concile d'Égium.—Les Lacédémoniens viennent soumettre au conseil une requête qu'ils avaient faite à Rome.)

XII. Vers cette époque revint de Rome une ambassade que les Lacédémoniens y avaient envoyée, et qui avait échoué en ses desseins. Elle avait pour objet la restitution de quelques bourgs et de quelques otages[1]. Le sénat répondit au sujet des bourgs qu'il ferait connaître sa décision par des députés qu'il enverrait bientôt, et que pour les otages il voulait encore délibérer; quant aux anciens exilés, il s'étonnait qu'il ne les eût pas encore rappelés à Sparte, puisque Sparte était libre.

(Cette affaire, présentée au conseil, n'eut pas de suite.)

[1] Ces otages étaient ceux que Quintius avait exigés de Nabis. Les bourgs étaient certaines petites villes données par ce même Quintius à Nabis. Les exilés étaient des citoyens qu'avaient chassés Nabis et les tyrans, ses prédécesseurs.

XIII. C'est alors que le sénat donna audience aux députés de Philippe : ils étaient venus rappeler au sénat le zèle et le dévouement dont le roi avait fait preuve dans la guerre contre Antiochus. Les sénateurs, pour réponse, permirent au fils de Philippe, Démétrius, de ne pas rester davantage comme otage à Rome ; ils s'engagèrent en outre à faire grâce au prince de tout tribut s'il continuait à montrer la même fidélité. On laissa partir en même temps les otages des Lacédémoniens, à l'exception d'Arménas, fils de Nabis, qui mourut bientôt de maladie.

LIVRE XXI.

SOMMAIRE.

I, II. Jours fériés célébrés à Rome en l'honneur de la défaite d'Antiochus dans une bataille navale près de Chio. Ambassade des Étoliens au sénat. — II-IV. Ils s'adressent à Lucius et à Publius Scipion qui viennent d'aborder en Grèce, et grâce aux Athéniens obtiennent une trêve. — IV-VI. Suite de la guerre contre Antiochus. Séleucus, son fils, s'empare de Phocée ; Livius de Sestos. Pausistrate le Rhodien est battu et remplacé par Pamphilidas. Réflexion à ce sujet. — VI, VII. Publius et Lucius Scipion informent Émilius Rhégillus de leur marche vers l'Hellespont. Les Étoliens en avertissent Antiochus. — VII, VIII. Antiochus traite de la paix sous les murs d'Élée. Eumène s'y oppose. — VIII, IX. Une troupe d'Achéens vient au secours d'Eumène, inquiété par Antiochus. — IX, X. Prusias, sollicité à la fois par ce prince et par les Scipion, reste fidèle à Rome. — X-XIII. Antiochus envoie une ambassade à Lucius et à Publius avec des instructions secrètes pour ce dernier. Suite de cette affaire. — XIII-XV. Les Romains prennent Sardes. Nouvelle ambassade du roi de Syrie. La paix lui est accordée. Conditions. — XV, XVI. Les Lacédémoniens donnent une couronne d'argent à Philopœmen. Paroles de ce dernier à ce propos. — XVI, XVII. Égypte. Cruautés d'Épiphanes à l'égard de certains rebelles. Aristarque. Polycrate.

(La guerre contre Antiochus, rejetée de la Grèce en Asie, est mêlée pour ce prince de succès et de revers. — Il est battu par Livius à la hauteur de Chio.)

I. Quand la nouvelle de la victoire remportée sur la flotte du roi fut parvenue à Rome, les consuls ordonnèrent au peuple d'observer neuf jours fériés. On entend par là des vacances générales et la célébration de sacrifices aux dieux en l'honneur du succès récemment obtenu. On reçut ensuite dans le sénat les députés envoyés par les Étoliens et par Manius. Après une assez longue discussion entre les deux parties, le sénat décida de pré-

senter aux Étoliens cette alternative : ou de s'en remettre pour leur sort à la bonne foi du sénat, ou de donner immédiatement mille talents et d'avoir pour amis ou pour ennemis ceux du peuple romain. Comme les Étoliens demandèrent qu'on leur expliquât nettement ce qu'ils devaient remettre à la bonne foi du sénat, on n'admit pas cette distinction et la guerre continua.

(Lucius Scipion est envoyé comme consul en Asie, ayant son frère l'Africain pour lieutenant. — Il arrive sous les murs d'Amphissa, ville d'Étolie, qu'assiégeait alors Acilius. Deuxième année de la CXLVIIe olympiade.)

II. Informés du triste état des assiégés et de la présence de P. Scipion, les Athéniens envoyèrent une ambassade, sous la conduite d'Échédémus, saluer de leur part Lucius et son frère, et essayer, s'il était possible, de procurer la paix aux Étoliens. Publius fit à ces députés un accueil empressé et leur témoigna une grande bienveillance, car il voyait qu'ils pouvaient être utiles à ses desseins. Ce qu'il voulait, c'était régler le différend avec les Étoliens, ou s'ils n'y consentaient pas, les laisser de côté et passer, sans différer davantage, en Asie, comprenant bien que la fin de cette guerre n'était pas de soumettre l'Étolie à Rome, mais d'abattre Antiochus et d'unir ainsi l'Asie à l'empire romain. Aussi, dès que les Athéniens parlèrent de traité de paix, il reçut cette proposition avec empressement et les pria de sonder les sentiments des Étoliens à cet égard. Échédémus dépêcha en avant quelques députés et bientôt alla lui-même à Hypata parler aux chefs étoliens de réconciliation. Les Étoliens agréèrent cet avis et choisirent des commissaires chargés de conférer avec Scipion. Ils se rendirent auprès de lui, le trouvèrent campé à soixante stades environ d'Amphissa et lui rappelèrent en de longs discours les services qu'ils avaient rendus aux Romains. Scipion leur répondit tout d'abord avec beaucoup de bonté, leur raconta

ce qu'il avait fait en Espagne et en Afrique, comment il s'était conduit en ces pays avec ceux qui s'en étaient remis à sa foi, et finit par leur conseiller de capituler et de se livrer à lui, si bien que les officiers présents espérèrent alors voir la paix bientôt rétablie. Mais quand les Étoliens demandèrent à quelle condition ils pourraient poser les armes, et que Lucius déclara qu'il leur laissait le choix entre ces deux choses : de s'abandonner sans réserve à la merci des Romains ou de payer sur le champ mille talents et d'adopter les amis ou les ennemis de Rome, ils se récrièrent, avec toute l'énergie possible, de telles exigences ne répondant pas au langage que Publius venait de tenir. Néanmoins ils promirent de faire un rapport aux Étoliens sur ce qu'on proposait.

III. Les députés retournèrent auprès de leurs concitoyens pour délibérer. Échédémus, réuni aux apoclètes, tint aussitôt conseil. Des deux clauses, l'une était impossible à cause de l'énormité de la somme, l'autre était dangereuse parce que déjà les Étoliens s'étaient vus trompés par Rome, alors que pour s'être livrés à la bonne foi des Romains, ils avaient failli être jetés dans les fers. Embarrassés, incertains, ils envoyèrent les mêmes ambassadeurs demander aux Romains d'exiger une somme moins forte qu'ils pussent payer, ou du moins de ne pas comprendre dans l'abandon qu'ils devaient faire à Rome de tout ce qu'ils possédaient, les citoyens et leurs femmes. Les députés exposèrent à Publius ces réclamations, mais Lucius leur répondit que le sénat lui avait donné ordre de ne faire la paix qu'à ces conditions, et ils reprirent le chemin d'Hypata. Échédémus et les autres commissaires athéniens qui les suivirent dans cette ville conseillèrent aux Étoliens, puisqu'il y avait obstacle à une paix définitive, de demander pour le moment un armistice, d'ajourner ainsi leurs maux actuels et d'envoyer une ambassade au sénat (peut-être réussiraient-ils dans leurs prières), sinon d'épier les occasions favorables ; il n'était point

possible que leur fortune fût dans un plus triste état, et elle pouvait, pour mille motifs, devenir meilleure. Ces conseils d'Échédémus parurent raisonnables, et les Étoliens sollicitèrent un armistice. Introduits près de Lucius, ils le prièrent de leur accorder provisoirement six mois de trêve, afin, dans l'intervalle, de consulter le sénat. Publius, qui depuis longtemps songeait à passer en Asie, poussa vivement son frère à céder. On rédigea les articles de la trêve. Manius quitta Amphissa, et après avoir remis au consul l'armée et tous les matériels de guerre, il retourna avec ses tribuns à Rome.

(1 Guerre contre Antiochus.—Les armes de ce prince sont moins malheureuses. — A l'approche de son fils Séleucus, les Phocéens inclinent à embrasser sa cause.)

IV. Épuisés par les frais de logement que leur causaient les Romains laissés sur la flotte, et fatigués des contributions[2] qu'on leur imposait, les Phocéens étaient entre eux divisés. Les magistrats, qui craignaient un mouvement populaire à cause de la famine et des intrigues pratiquées par les agents d'Antiochus, envoyèrent des députés à Séleucus qui se trouvait en Éolide, sur les limites du pays, pour le prier de ne point avancer davantage, leur intention étant de rester neutres, d'attendre paisiblement l'issue de la guerre et d'obéir ensuite à ce qu'on leur ordonnerait. Parmi les députés, ceux qui étaient du parti de Séleucus étaient Aristarque, Cassandre et Rhodon. Hégias au contraire et Gélias, penchaient pour les Romains. Dans son entrevue avec eux, Séleucus se montra plein de bienveillance à l'égard d'Aristarque et de ses amis, et négligea les autres. Informé des dispositions de la multitude et de la famine

[1] Tite Live, liv. XXXVII, chap. IX.
[2] On leur avait imposé de fournir aux Romains cinq cents toges et cinq cents tuniques.

qui l'irritait, sans rendre réponse, sans même prêter l'oreille à ce qu'on lui demandait, il se dirigea vers Phocée,

(dont bientôt il s'empara.)
(Livius, amiral romain, se porte vers l'Hellespont, et menace d'assiéger Sestos : déjà ses soldats étaient sous les murs,)

lorsque deux Gaulois, portant des figures et des images devant leur poitrine, vinrent le supplier de ne pas traiter la ville avec trop de sévérité.

(Sestos se rendit. — De son côté Polyxénidas, chef de la flotte royale, bat Pausistrate le Rhodien, qui meurt dans l'action. — Quelques vaisseaux seuls échappent, grâce à une machine inventée par Pausistrate.)

V. La machine qu'avait imaginée le chef des Rhodiens était un vase rempli de feu. Des deux côtés de la proue étaient attachées face à face deux ancres contre la paroi intérieure du vaisseau, et à ces ancres on avait adapté deux crocs dont l'extrémité s'avançait assez loin sur les flots. Au sommet de chacun de ces crocs, un vase plein de feu était suspendu par une chaîne de fer. Aussi dans les abordages, soit de face, soit de côté, le feu tombait sur les navires ennemis, et par l'inclinaison même du croc restait à une bonne distance de celui que cette machine défendait.

(Pamphilidas remplace Pausistrate.)

Le nouveau chef de la flotte rhodienne sembla devoir mieux s'accommoder à toutes les circonstances que Pausistrate, car il y avait en lui plus de profondeur et de fermeté que d'audace. Tels sont les hommes : ils règlent leurs jugements non d'après la raison, mais sur le succès des choses. Les Rhodiens avaient tout à l'heure choisi Pausistrate comme un homme entreprenant et

hardi, et à cause de sa défaite ils adoptèrent une manière de voir toute contraire.

(Livius remet le commandement de la flotte romaine à Émilius Régillus, qui établit son quartier à Samos.)

VI. Bientôt arrivèrent à Samos des lettres adressées par Lucius et Publius Scipion à Émilius et à Eumène, où ils les informaient de l'armistice conclu avec les Étoliens, et de la marche de leur infanterie vers l'Hellespont. Les Étoliens donnèrent le même avis à Séleucus et à Antiochus.

([1] Antiochus à cette époque s'était jeté sur les terres du roi Eumène, aussi fidèle aux Romains que son père l'avait été.—Séleucus abandonne le siége d'Élée pour attaquer de son côté Pergame.—Attale, frère d'Eumène, se charge de défendre cette ville, et Eumène se rend à Élée, où Émilius et les Rhodiens le rejoignent.)

VII[2]. Antiochus avait envahi le territoire de Pergame; mais informé de la présence du roi Eumène, et sachant que toutes les forces de terre et de mer étaient réunies contre lui, il résolut de faire des ouvertures de paix aux Romains, à Eumène et aux Rhodiens. Il leva donc le camp et se rendit avec toutes ses troupes à Élée[3]. Il s'empara d'une hauteur située en face de la place, y logea son infanterie et rangea sous les murs mêmes de la place ses cavaliers, au nombre de plus de six mille. Placé entre ses deux corps d'armée, il envoya parler d'accommodement à Lucius Émilius qui était alors dans Élée. Aussitôt le général romain convoqua les Rhodiens et Eumène, et les pria de dire leur sentiment à cet égard. Eudamus et Pamphilidas ne se montrèrent pas contraires à une réconciliation; mais Eumène soutint que la paix n'était en ce moment ni

[1] Tite Live, liv. XXXV, chap. XVIII.
[2] Nous avons suivi l'ordre indiqué par Tite Live, édition Firmin Didot, chap. VIII.
[3] Élée, arsenal des rois de Pergame, en Éolide.

honorable, ni possible. « Comment, en effet, dit-il, serait-elle honorable, si nous la faisons enfermés dans ces murs, et de plus comment la conclure? Comment sans attendre le consul, sans avoir sa sanction, ratifier les clauses que nous aurons arrêtées? D'ailleurs, en supposant même qu'il y ait moyen de traiter avec Antiochus, nous ne pourrons ramener dans leurs foyers ni nos troupes de terre ni celles de mer avant que le peuple et le sénat aient déclaré valable notre traité; et, en attendant, il nous faudra hiverner ici sans rien faire, épuisant par notre présence les ressources et les provisions en tout genre de nos alliés; puis si le sénat n'approuve pas ces négociations, nous aurons à recommencer la guerre, après avoir perdu l'occasion présente, qui nous permettra, avec l'aide de Dieu, de mettre enfin un terme à cette lutte. » Ainsi parla Eumène, et Lucius approuvant ses conseils répondit aux envoyés d'Antiochus qu'avant l'arrivée du consul il ne pouvait rien faire. Antiochus sur cette réponse ravagea les environs d'Élée. Séleucus, après le départ de son père, demeura dans le pays, et le roi, parcourant en tout sens les campagnes, alla piller le territoire de Thèbes. Comme ce territoire était fertile et riche, il gorgea son armée de dépouilles de toute espèce.

(Ce fut à cette époque qu'une troupe d'Achéens, envoyée au secours d'Eumène, parvint à Élée.)

VIII[1]. Aussitôt qu'en Grèce arriva, chez les Achéens, de la part d'Eumène, l'ambassade qui demandait leur alliance, le peuple se rassembla, confirma le traité d'amitié proposé, et fit partir pour l'Asie mille fantassins et cent cavaliers sous la conduite du Mégalopolitain Diophane. C'était un homme très-versé dans l'art militaire. Durant la longue guerre qu'avait faite Nabis aux portes mêmes de Mégalopolis, il avait servi constamment sous

[1] Édition Firmin Didot, liv. VII.

Philopœmen, et avait ainsi fait un sérieux apprentissage de la guerre. De plus, il y avait en son port et dans sa stature quelque chose d'imposant et de redoutable. Enfin, pour tout dire, en même temps qu'il était brave, il connaissait d'une manière supérieure le maniement des armes.

(Diophane force Séleucus à se retirer.)

IX. Antiochus, après l'expédition contre Thèbes, dont nous avons parlé tout à l'heure, s'était rendu à Sardes, et de là il envoyait sans cesse des députés à Prusias pour solliciter son alliance. Prusias, dans le principe, n'était pas éloigné de s'unir à Antiochus, car il craignait que les Romains ne vinssent en Asie renverser tous les rois. Mais il reçut vers cette époque, de Lucius et de Publius, une lettre dont la lecture fixa quelque peu ses idées et lui fit voir plus nettement l'avenir. Pour le rassurer, Publius et son frère invoquaient dans cet écrit des raisons nombreuses et solides. Ils lui expliquaient, non-seulement leurs intentions, mais encore celles du peuple romain. Ils lui rappelaient que, loin d'enlever le pouvoir à aucun roi légitime, Rome avait établi plus d'un prince sur le trône, et avait relevé la grandeur de quelques autres en agrandissant leur empire. Ils citaient d'abord Indibilis et Colichas en Espagne; en Afrique, Massinissa; en Illyrie, Pleuratus : Rome les avait faits, de chefs faibles et méprisés qu'ils étaient, des rois considérables. De même, en Grèce, Philippe et Nabis. Après avoir vaincu Philippe et l'avoir réduit à fournir des otages, à payer tribut, sur la moindre preuve de dévouement donnée par ce prince, elle lui avait rendu son fils et tous les jeunes gens retenus en Italie, l'avait déchargé du tribut, lui avait enfin restitué une foule de villes prises durant la guerre. Elle pouvait encore renverser Nabis, et elle ne l'avait pas fait; elle l'avait épargné, quoique tyran, et s'était contentée des garanties accoutumées. Les deux Scipion engageaient Prusias à tenir

compte de ces faits, à ne rien craindre pour sa couronne, à embrasser hardiment la cause des Romains, et à bien se convaincre qu'il ne se repentirait jamais d'avoir pris un tel parti. Éclairé par ce langage, Prusias changea complétement d'opinion, et lorsqu'une ambassade, à la tête de laquelle était Livius, vint le trouver, à la suite de l'entrevue, il rompit tout à fait avec Antiochus. Déchu de cet espoir, ce prince se rendit à Éphèse, et comme il calculait qu'il ne pourrait réussir à empêcher le passage des Romains en Asie et à repousser la guerre de son royaume que s'il était maître de la mer, il résolut de livrer une bataille navale et de décider ainsi la question entre les Romains et lui.

X. Antiochus fut encore vaincu [1], et après sa défaite, retiré dans Sardes, où il perdait son temps sans vigueur et dans l'inaction, il eut à peine appris le passage de l'Hellespont par Lucius et par Publius, que, hors de lui, consterné et désespérant de tout, il résolut d'envoyer des députés traiter de la paix. Il choisit Héraclide de Byzance et le fit partir avec ces instructions : qu'il évacuerait Lampsaque, Smyrne et Alexandrie, causes de la guerre ; et même, que si les Romains voulaient détacher de son royaume quelques villes de l'Éolide et de l'Ionie qui avaient suivi leur parti, il y consentait; qu'enfin il rembourserait aux Romains la moitié des frais de la guerre. Telles étaient les conditions ostensibles qu'Héraclide devait communiquer au conseil; il en avait de confidentielles pour Scipion, dont nous parlerons tout à l'heure en détail. Héraclide, à son arrivée sur l'Hellespont, trouva les Romains campés à la place même où ils s'étaient arrêtés après leur débarquement. Il se réjouit d'abord de cette circonstance : il trouvait favorable à sa mission cette immobilité de l'ennemi, qui n'avait encore rien fait depuis son passage en Asie. Mais il apprit avec peine que Publius était encore sur l'autre

[1] A la bataille de Myonèse, en Ionie.

bord : car c'était de sa volonté que dépendait surtout l'issue de l'affaire. Quoi qu'il en soit, si l'armée était restée dans son premier campement, si Publius était séparé de ses troupes, c'est qu'il était salien. Les saliens, comme nous l'avons dit dans notre livre sur le gouvernement des Romains, forment un des trois colléges qui sont chargés, à Rome, des principaux sacrifices aux dieux, et il est d'usage, quand la fête arrive, que les saliens, en quelque endroit qu'ils puissent être, y demeurent durant trente jours : c'était le cas où se trouvait Publius. L'armée allait traverser l'Hellespont à l'époque de cette cérémonie solennelle, si bien qu'il ne pouvait remuer. Il se sépara donc de ses troupes et demeura en Europe, tandis que les légions restaient immobiles, sans rien faire, en l'attendant sur l'autre bord.

XI. Publius arriva quelques jours après, et Héraclide, appelé au conseil, exposa ses instructions. Il dit qu'Antiochus était prêt à évacuer Lampsaque, Smyrne et Alexandrie, et même les villes qui, en Éolide et en Ionie, avaient embrassé la cause des Romains; qu'il se chargeait, en outre, de payer la moitié des frais de la guerre. Il ajouta à cet exposé de nombreuses raisons à l'appui de sa prière, et conjura les Romains de ne pas abuser de la fortune, de se souvenir qu'ils étaient hommes, de ne point étendre leur empire à l'infini, de lui donner plutôt pour limites celles de l'Europe : cette puissance, où jamais peuple n'était parvenu, était déjà assez vaste, assez admirable ; que si, ajouta-t-il, les Romains voulaient quelque partie de l'Asie, ils n'avaient qu'à déterminer leur choix : le roi se prêterait à tout. A la suite de ce discours, le conseil décida de faire répondre par l'ambassadeur qu'Antiochus devait payer, non pas la moitié, mais la totalité des dépenses, puisque lui, et non Rome, avait commencé la lutte; affranchir les villes de l'Éolide et de l'Ionie, et, de plus, évacuer toutes les provinces en deçà du Taurus. L'ambassadeur, sur cette

réponse, dont les exigences dépassaient de beaucoup ses pouvoirs, la regarda comme non avenue, et ne reparut plus dans le conseil; mais il fit soigneusement la cour à Publius.

XII. A la première occasion favorable, il l'entretint de ses instructions confidentielles. En voici la teneur : Le roi promettait à Scipion de lui rendre son fils sans rançon (ce jeune homme était tombé, au commencement de la guerre, au pouvoir d'Antiochus); il se déclarait ensuite prêt à lui fournir tout l'argent qu'il pourrait désirer, et à partager avec lui les richesses de son empire, s'il voulait appuyer le traité de paix tel qu'il l'avait proposé. Publius répondit qu'il acceptait l'offre que le roi lui faisait au sujet de son fils, et qu'il lui aurait une vive reconnaissance d'accomplir sa promesse; mais il ajouta qu'Antiochus s'était étrangement abusé pour le reste, et qu'il avait fort mal entendu ses intérêts, et dans cette entrevue particulière, et dans le conseil. S'il avait offert ces conditions alors qu'il était maître de Lysimaque et des portes de la Chersonèse, peut-être aurait-il pu réussir. Si même, chassé de ces positions, mais encore en armes sur l'Hellespont et se montrant décidé à empêcher notre passage, il eût, ajouta-t-il, envoyé une ambassade avec un semblable traité, il est probable que ses demandes eussent été écoutées. Mais en venant, après avoir laissé nos troupes passer en Asie, après avoir, coursier vaincu, reçu le frein et un maître qui lui presse le flanc, offrir la paix à des conditions égales, il devait échouer dans ses offres et voir son espoir trompé. Il engageait donc Antiochus à délibérer plus sagement sur les circonstances présentes, et à mieux apprécier sa position. Il ajouta que, « pour reconnaître sa promesse au sujet de son fils, il voulait lui donner un conseil digne d'un tel bienfait, c'était de consentir à tout et de ne plus combattre les Romains. » Héraclide, après cette conversation, partit et alla rendre compte au roi de son ambassade. Antiochus, convaincu

qu'on ne saurait jamais lui imposer des clauses plus dures, même après une défaite, ne songea plus à la paix, et se prépara de toutes ses forces au combat.

Scipion traverse la Troade et livre, près de Magnésie, une bataille dont Polybe devait donner une description détaillée. — Antiochus est vaincu.)

XIII. A la suite de cette victoire, les Romains prirent Sardes et sa citadelle, et bientôt arriva un héraut nommé Musée, de la part d'Antiochus. Publius l'accueillit avec bienveillance, et le héraut lui dit que le roi désirait envoyer des députés afin de traiter de la paix. Il demanda pour eux un sauf-conduit, et, dès qu'il l'eut obtenu, repartit. Quelques jours après, on vit venir Zeuxis, ancien satrape de Lydie, et son neveu Antipater. Leur premier soin fut d'avoir une entrevue avec Eumène : car ils craignaient qu'au souvenir de leurs injures passées, il ne fût porté à leur nuire. Mais ils trouvèrent en lui plus de bonté et de modération qu'ils n'espéraient, et demandèrent aussitôt une audience. Admis au sein du conseil, parmi d'autres développements, ils prièrent les Romains d'user avec noblesse et réserve de leur victoire, réserve non moins utile, disaient-ils, à leurs intérêts qu'à ceux d'Antiochus, puisque la fortune leur avait donné l'empire de l'univers. Enfin, et c'était le point principal, ils demandèrent à quel prix Antiochus pouvait obtenir la paix et l'amitié du peuple romain. Déjà le conseil avait, dans des séances antérieures, délibéré sur ce sujet. Il chargea Publius de faire connaître ce qu'on avait décidé.

XIV. Publius commença par dire que jamais le peuple romain ne devenait, par la victoire, plus exigeant envers ses ennemis : qu'en conséquence, les députés d'Antiochus recevraient la même réponse que lorsqu'ils étaient venus, avant la dernière bataille, sur l'Hellespont. Antiochus devait donc évacuer l'Europe et céder l'Asie en deçà du Taurus ; donner, en outre, quinze mille talents

euboïques pour les frais de la guerre, en payer sur-le-champ cinq cents, puis deux mille cinq cents quand le peuple aurait ratifié la paix, et le reste en douze ans, ce qui ferait mille par année; solder à Eumène un arriéré de quatre cents talents et lui livrer des cargaisons de blé, qui, d'après le traité fait avec son père, lui étaient dues; remettre aux Romains Annibal le Carthaginois, Thoas l'Étolien, Mnasiloque l'Acarnanien, Philon et Eubulide les Chalcidiens; fournir enfin immédiatement vingt otages qui lui seraient désignés. Telles furent les conditions dictées par Scipion au nom de tout le conseil. Antipater et Zeuxis les acceptèrent. On décida d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour engager le peuple et le sénat à les ratifier. Puis on se sépara. Le lendemain, les Romains distribuèrent leurs troupes dans les villes. Les otages furent amenés quelques jours après à Éphèse, et Eumène et les députés romains se préparèrent à partir pour Rome. Des députations de Rhodes, de Smyrne et de presque toutes les peuplades et villes en deçà du Taurus s'embarquèrent aussi pour l'Italie.

(Nabis mort, les Étoliens s'étaient emparés de Sparte. — Philopœmen[1] délivra cette ville, qu'il rattacha à la ligue achéenne, et un peu plus tard il osa fermer Sparte à Titus. Les Lacédémoniens reconnaissants lui décernèrent des récompenses, entre autres une couronne.)

XV. Ils se demandaient qui se chargerait d'annoncer cet honneur à Philopœmen, et, bien que, le plus souvent, on s'acquitte volontiers de telles commissions afin d'en faire un titre d'amitié et de relations bienveillantes, personne cependant ne se présentait pour lui porter la couronne. Afin de sortir d'embarras, on eut recours au vote, et on choisit Timolaüs, que des liens d'hospitalité exercée par son père et une vieille amitié

[1] Plutarque, XXII, *Philop.*

unissaient à Philopœmen. Deux fois Timolaüs se rendit à Mégalopolis, et deux fois il n'osa pas dire à Philopœmen l'objet de sa venue, jusqu'à ce qu'enfin, faisant un effort sur lui-même, il lui parla de la couronne que Lacédémone lui décernait. En voyant, contre son attente, Philopœmen fort bien accueillir ses paroles, Timolaüs, ravi, se flatta d'avoir complétement réussi dans sa mission. Philopœmen lui répondit qu'il se rendrait bientôt à Sparte pour remercier les chefs d'une telle faveur. En effet, il vint peu après à Lacédémone, et, admis dans le sénat, dit que depuis longtemps il connaissait la bienveillance des Lacédémoniens pour lui, et qu'il l'appréciait surtout par cette offre d'une couronne, par cette nouvelle marque d'honneur; qu'il était sensible à tant de bienveillance; mais qu'il hésitait à recevoir leur présent; que ces distinctions et ces dons ne devaient pas être réservés pour leurs amis, qui, en les acceptant, ne pourraient jamais effacer la tache qu'ils en contracteraient, mais bien plutôt à leurs ennemis, afin que leurs amis, en gardant leur indépendance, trouvassent créance auprès des Achéens, s'ils proposaient de secourir Sparte, et que leurs ennemis, après avoir dévoré cet appât, se vissent forcés, ou d'embrasser leur parti, ou du moins de se taire et de ne plus nuire[1].

(Histoire de l'Égypte. — A peine établi sur le trône, Ptolémée Épiphanes suit les traces de son père. — Une révolte éclate dans son royaume. — Sa cruauté envers les rebelles.)

XVI. Lorsque Ptolémée assiégea Lycopolis, les chefs égyptiens, frappés de terreur, se livrèrent à sa merci, et il les traita avec une dureté qui l'exposa aux plus grands périls. Il usa de la même sévérité quand Polycrate eut soumis le reste des rebelles. Athénis, Pausiras, Chésuphus et

[1] Nous avons cru devoir rejeter au vingt-deuxième livre quelques fragments placés ici dans l'édition Firmin Didot.

[2] Voir l'*Histoire de l'Égypte*, par M. Champollion.

Irobastus, qui avaient seuls échappé aux massacres des seigneurs, étant venus à Saïs faire leur soumission au roi, sans respect pour les garanties qu'il leur avait données il les fit enchaîner, traîner derrière un char, et, après s'être ainsi vengé, les mit à mort. Il se rendit ensuite avec son armée à Naucratis, où il trouva Aristomaque et les mercenaires qu'il avait amenés de Grèce, les joignit à ses troupes et rentra par mer à Alexandrie. Ptolémée, jusque-là, n'avait pris part à aucune expédition militaire, grâce aux perfides conseils de Polycrate, et cependant il avait déjà vingt-cinq ans.

XVII. Aristomaque était un des eunuques du roi ; il avait été élevé à la cour dans la compagnie de ce prince, dès l'âge le plus tendre. Il acquit, avec les années, un courage, une audace singulière pour un eunuque. Il était naturellement porté à la guerre, et s'exerçait sans relâche aux armes et à tout ce qui s'y rattache. Il ne manquait pas de finesse dans la conversation, et avait un grand sens naturel, qualité assez rare ; enfin c'était un homme disposé à rendre service.

LIVRE XXII.

SOMMAIRE.

1, II. Ambassades des différents peuples grecs après la défaite d'Antiochus, et particulièrement des Rhodiens et d'Eumène. — II-V. Discours de ce prince dans le sénat. — V-VII. Réponse des Rhodiens. — VII, VIII. Conditions de paix avec Antiochus ratifiées. Dix commissaires envoyés en Asie. Retour de Scipion et de Régillus. — VIII-X. Guerre contre l'Étolie. Épire. Siége d'Ambracie par Fulvius. Dans l'intervalle, députés étoliens arrêtés. Anecdote à ce sujet. — X-XV. Continuation du siége. Détails. Négociations en faveur de la paix mêlées aux combats. Ambracie est prise. La paix est accordée aux Étoliens. — XV-XXIII. Hostilités contre les Galates. — XXIII, XXIV. Prise de Same en Céphallénie par Fulvius. Querelle de Lacédémone avec les Achéens. Rigueur de Philopœmen envers les Spartiates. Il en tue quatre-vingts. Apologie de ce fait. Difficulté de concilier l'honnête et l'utile. — XXIV-XXVI. Réponse de Manlius aux ambassades venues de plusieurs villes de l'Asie. Il reçoit un château fort du nom de Perga, que le gouverneur refusait d'abord de lui livrer sans l'ordre d'Antiochus. Expédition de Lucius contre les Oroandes. — XXVI. Traité avec Antiochus. — XXVII. En Asie les commissaires règlent les intérêts de chacun.

I. L'été commençait[1], lorsque après la victoire remportée par les Romains sur Antiochus, arrivèrent à Rome Eumène, les députés du vaincu, ceux des Rhodiens et de beaucoup d'autres peuples de l'Asie. Presque toutes les nations de cette contrée envoyèrent à cette époque leurs ambassades en Italie : tant les espérances de chacun reposaient sur le sénat romain ! Il les reçut toutes avec une grande bienveillance, mais la réception la plus brillante et les présents d'hospitalité les plus magnifiques furent pour Eumène d'abord et ensuite pour les Rhodiens. Quand, au moment de la conférence, on ap-

[1] De la troisième année de la CXLVII^e olympiade.

pela le premier au sein du sénat le roi Eumène, on le pria de dire avec une entière franchise ce qu'il désirait obtenir ; mais le prince répondit que s'il avait à solliciter auprès d'une autre nation quelque faveur, il aurait recours aux conseils des Romains, afin de ne rien demander que de raisonnable, et dès lors il était naturel que, s'adressant à la générosité des Romains eux-mêmes, il leur abandonnât le soin des intérêts de son frère et des siens. En vain un sénateur se leva pour l'engager à exprimer sans crainte ses désirs au sénat, qui était disposé à lui accorder tout ce qui lui serait possible. Eumène persista dans sa première résolution. Il sortit, et le sénat délibéra sur ce qu'il y avait à faire. On fut d'avis de le convier de nouveau à exposer sincèrement l'objet de sa venue à Rome, parce que mieux que personne il connaissait ce qui lui importait à lui-même et les affaires de l'Asie. Eumène fut donc rappelé, et un membre du sénat lui ayant lu la décision de l'assemblée, il se vit contraint de prendre la parole.

II[1]. Il dit qu'il ne voulait pas entretenir le sénat de ce qui le regardait particulièrement, et que, fidèle à son premier dessein, il le laissait maître absolu de son sort; qu'il n'avait qu'un sujet de crainte, les Rhodiens; que cela seul le décidait à parler; qu'ils étaient là, en effet, non moins jaloux de défendre les intérêts de leur patrie qu'il pouvait l'être au moins de maintenir sa propre autorité, et que leur langage exprimait le contraire de leur intention véritable. Rien de plus aisé que de s'en convaincre. « Ils diront, ajouta-t-il, quand on leur donnera audience, qu'ils ne sont venus ici ni pour vous demander quelque grâce, ni pour me faire du tort en quoi que ce soit, mais afin de plaider en faveur de la liberté des Grecs d'Asie. Ils vous représenteront que l'affranchissement de ces peuples leur est encore

[1] Voir pour tous les paragraphes suivants jusqu'au chap. VIII, Tite Live, liv. XXXVII, chap. LII-LVII.

peut-être moins précieux qu'il n'est pour vous convenable et conforme à vos maximes. Voilà les dehors qu'ils prendront dans leur langage : mais qu'on pénètre au fond des choses et on trouvera des arrière-pensées bien opposées à leurs paroles. Ces villes une fois affranchies, comme ils vous en conjurent, vous verrez leur puissance grandir, la mienne presque tomber. Ce beau nom de liberté détachera de mon empire non pas seulement les nations qu'il s'agit de rendre à l'indépendance, mais encore celles qui depuis longtemps m'obéissent, et, sitôt que vous aurez manifesté vos sentiments à cet égard, me les enlèvera pour les leur livrer. Il n'en peut être autrement, ces États libres ne seront en apparence que leurs alliés ; mais convaincus qu'ils leur sont redevables de leur indépendance, par reconnaissance pour un si grand bienfait ils seront en définitive à leurs ordres. Nous vous prions, sénateurs, d'y faire attention ; n'allez pas, à votre insu, élever quelques-uns de vos amis au delà de toute mesure pour abaisser aussi contre toute justice la fortune des autres ; n'allez pas combler de vos bienfaits ceux qui ont été jadis vos ennemis, pour négliger, sacrifier ceux qui vous furent toujours fidèles.

III. « Je suis prêt sur toute autre chose à céder sans dispute à autrui ; mais quand il s'agit de mon amitié et de mon dévouement pour Rome, non, autant qu'il me sera possible, je le déclare, je ne céderai pas. Mon père, s'il vivait encore, tiendrait, j'en suis certain, le même langage. C'est lui qui le premier de tous les Grecs de l'Asie et de l'Europe se fit votre ami, votre allié, et jusqu'à sa mort il a noblement, par ses sentiments et par sa conduite, gardé sa foi. Il a partagé avec vous toutes vos guerres en Grèce ; de tous vos alliés, c'est lui qui vous a conduit les plus forts contingents de troupes navales et terrestres, qui vous a fourni le plus de vivres et de munitions, qui pour vous a bravé le plus de périls, et, pour tout dire, il a fini sa vie à l'œuvre,

dans la guerre de Philippe, en pressant les Béotiens d'accepter votre amitié et votre alliance. Moi-même, monté sur le trône, je n'ai fait que continuer cet amour qu'il n'était pas possible de surpasser, mais par mes services je l'emporte. Plus de circonstances de nos jours ont, je dirai presque, servi de pierre de touche à ma vertu qu'à la sienne. Antiochus me voulait donner sa fille, s'unir à moi de toutes les manières, me remettre sur-le-champ toutes les villes qui m'avaient quitté ! il me faisait mille et mille promesses, si je consentais à m'associer à sa guerre contre Rome; mais loin d'accepter aucune de ses offres, c'est moi qui parmi tous vos alliés ai fait marcher le plus de vaisseaux et de troupes de terre, moi qui, dans des conjonctures fâcheuses vous ai donné le plus de vivres et qui avec vos généraux, me suis jeté sans balancer dans les plus grands dangers. Enfin je n'ai pas craint de soutenir un siége enfermé dans Pergame, et de risquer ma vie et mon trône par amour pour vous.

IV. « Romains, beaucoup d'entre vous ont vu de leurs propres yeux mes œuvres, et tous, vous savez que je ne dis que la vérité. Il est donc juste que vous preniez de mes intérêts un soin égal à mes droits. Certes ce serait une chose bien triste que ce Massinissa qui fut votre ennemi d'abord, et qui seulement, vers la fin de la lutte, s'enfuit dans votre camp avec quelques cavaliers, vous l'ayez établi roi de la plus grande partie de l'Afrique pour vous avoir gardé sa foi pendant une seule guerre, celle contre Carthage; que ce Pleuratus, qui n'a rien fait que vous être fidèle, soit devenu par votre œuvre le plus puissant des chefs de l'Illyrie, et que vous ne teniez aucun compte de nous, qui par nos ancêtres avons rendu aux Romains les plus grands, les plus éclatants services. Mais enfin que viens-je demander, direz-vous, et quelle faveur souhaité-je d'obtenir? Je vais vous parler avec franchise, puisque vous mêmes m'avez invité à le faire. Si vous avez l'intention de garder pour

Rome quelques-unes des parties de l'Asie placées en deçà du Taurus, et autrefois soumises à Antiochus, il n'est rien que je désire plus que de vous y voir. Il me semble que, devenu votre voisin, et plus que tout autre en contact avec votre puissance, j'aurai mon empire mieux assuré. Mais si telle n'est pas votre pensée; si vous voulez quitter l'Asie, il n'est, je crois, personne pour qui vous puissiez renoncer à ce prix de la guerre plus justement que moi. On m'objectera qu'il est plus beau d'affranchir les villes; oui, si elles n'avaient pas osé combattre contre vous avec Antiochus, mais puisqu'elles l'ont fait, il vaut mieux encore accorder à de sincères amis de légitimes récompenses que de favoriser des ennemis. »

V. Eumène crut en avoir assez dit et se retira. Le sénat accueillit les paroles du roi, comme il avait fait sa personne, avec une grande bienveillance, se montra disposé à lui accorder tout ce qui serait en son pouvoir, et résolut d'appeler immédiatement les Rhodiens; mais comme un de leurs ambassadeurs n'était pas encore arrivé, on fit entrer les Smyrniens. Ils rappelèrent, dans un long discours, le zèle et le dévouement dont ils avaient fait preuve à l'égard de Rome, durant la guerre. Comme c'est une opinion accréditée partout que les Smyrniens l'emportèrent alors en fidélité sur tous les peuples de l'Asie, nous ne croyons pas nécessaire de retracer ici leur harangue en détail. Puis vinrent les Rhodiens qui, après avoir en peu de mots parlé des services qu'ils avaient rendus aux Romains, arrivèrent à la question principale qui concernait leur patrie. Ils commencèrent par dire qu'une des circonstances les plus pénibles pour eux dans cette ambassade était de voir leurs intérêts, par leur nature même, se heurter contre ceux d'un prince à qui d'ailleurs, dans leurs rapports publics et privés, ils étaient fort unis; mais qu'ils ne voyaient rien de plus beau pour eux-mêmes, de plus convenable pour les Romains, que d'affranchir les villes de l'Asie et de leur rendre la

liberté, ce trésor si cher à l'homme. « Une telle mesure, ajoutèrent-ils, est funeste sans doute à Eumène et à ses frères, puisque la monarchie est l'ennemie naturelle de toute égalité, et qu'elle cherche à soumettre à ses lois, sinon tous les hommes, du moins le plus de peuples qui lui est possible. Quoiqu'il en soit ainsi, nous sommes persuadés que nous parviendrons près de vous à notre but; ce n'est point que nous ayons plus de crédit qu'Eumène, mais nous avons évidemment pour nous la justice et l'intérêt général. S'il n'y avait d'autre moyen pour Rome de témoigner au prince sa reconnaissance que de lui livrer des villes indépendantes, la question serait naturellement embarrassante : il vous faudrait ou négliger un ami véritable, ou manquer au bien et à l'honnête, et du même coup obscurcir, effacer même cette gloire conquise par tant d'exploits. Mais dès qu'il est possible de concilier tout, est-il encore permis d'hésiter? Il y a ici, comme sur une table somptueuse, le nécessaire pour tous, et plus encore. Voyez la Lycaonie, la Phrygie jusqu'à l'Hellespont, la Pisidie, la Chersonèse et toutes les provinces d'Europe qui y touchent, vous pouvez les donner à qui bon vous semble. Quelques-uns de ces pays, ajoutés au royaume d'Eumène, lui feront un empire deux fois plus grand que le sien! accordez-lui toutes ces provinces ou plusieurs seulement, et ses États ne le céderont à ceux d'aucun autre prince.

VI. « Ainsi, sénateurs, il vous est permis d'enrichir magnifiquement vos amis, sans rien enlever au mérite de votre noble entreprise. La fin que vous marquez à vos actions est bien autre que celle du reste des hommes. D'ordinaire ils ne se jettent dans les guerres que pour conquérir et gagner des villes, des munitions et des flottes. Les dieux vous ont épargné cette nécessité en plaçant l'univers sous votre obéissance. De quoi donc avez-vous besoin? de quoi vous faut-il maintenant avoir le plus de souci? de cette gloire,

de cette renommée universelle qu'il est si difficile d'acquérir et plus encore de conserver. Vous allez reconnaître ce que nous vous disons. Vous avez combattu Philippe, vous avez tout bravé pour rendre la liberté aux Grecs : tel a été votre but, telle a été la récompense que vous vous êtes promise de cette expédition : il n'y en avait pas d'autre, et cependant vous en avez plus joui que de tous les tributs imposés aux Carthaginois. Cela est très-naturel : l'argent est une propriété commune à tous les hommes ; mais la réputation, les hommages, la louange, ne sont faits que pour les dieux et ceux qui leur ressemblent. Oui, votre œuvre la plus belle a été l'affranchissement des Grecs. Si vous la complétez aujourd'hui, cette œuvre, l'édifice de votre renommée est à jamais élevé ; sinon votre gloire sera bientôt abaissée. Sénateurs, après avoir participé à cette entreprise et, avec vous, soutenu pour la poursuivre de grands combats, bravé de véritables périls, nous ne voulons pas aujourd'hui trahir le devoir d'un peuple ami. Nous n'avons pas craint en effet de vous dire franchement la conduite que nous croyons la seule vraiment digne de vous, nous l'avons fait sans arrière-pensée, en hommes qui ne mettent rien au-dessus de l'honnête. » Ainsi parlèrent les Rhodiens, et les sénateurs rendirent justice à l'élévation et à la sage mesure de leur langage.

VII. Après eux vinrent les députés d'Antiochus, Zeuxis et Antipater. Ils s'exprimèrent avec le ton de la prière et de la supplication, et le sénat approuva les conditions de paix réglées par Scipion en Asie. Quelques jours après, le peuple les ratifia, et les serments nécessaires furent prêtés entre les mains d'Antipater et rendus par lui. On introduisit ensuite dans la curie les autres députations venues d'Asie, on ne leur accorda qu'une courte audience, et on leur fit à toutes la même réponse : que le sénat enverrait bientôt des commissaires qui connaîtraient des différends de ces villes entre elles. En effet, conformément à cette promesse, on

nomma des députés à qui on confia le soin de terminer les affaires de détail. Se réservant ce qu'il y avait de général, le sénat décida qu'on remettrait à Eumène tous les peuples en deçà du Taurus, soumis autrefois à Antiochus, à l'exception de la Lycie et de la Carie jusqu'au Méandre. Ces provinces revenaient aux Rhodiens. Les villes grecques qui payaient tribut à Attale durent le continuer à Eumène; celles qui avaient été tributaires d'Antiochus furent déclarées libres. On donna aux députés les instructions nécessaires à l'exécution de ces dispositions, et tous se rendirent en Asie auprès du consul Cnéus Manlius Vulso.

Tout était ainsi réglé quand les Rhodiens vinrent réclamer auprès du sénat pour la ville de Soles en Cilicie. Ils dirent que les liens du sang qui les unissaient à cette ville leur imposaient de veiller sur elle; que les habitants de Soles, comme ceux de Rhodes, étaient une colonie d'Argos; qu'il y avait ainsi entre eux fraternité, et ils cherchèrent à établir que ce peuple devait, en faveur de Rhodes, obtenir des Romains la liberté. Sur cette demande, on rappela les députés d'Antiochus, et d'abord ordre leur fut donné que ce prince évacuât toute la Cilicie. Mais Antipater repoussa cette sommation comme contraire au traité. Le sénat eut, à ce sujet, un nouvel entretien avec lui; et comme l'ambassadeur résista avec une grande énergie, ils le congédièrent; puis, rappelant les Rhodiens, ils leur dirent l'opposition d'Antipater, et promirent, du reste, de ne reculer devant rien pour réussir, s'ils persévéraient dans leur requête. Les Rhodiens déclarèrent que, contents de la bonne volonté du sénat, ils ne demandaient rien de plus, et l'affaire en resta là. Au moment où les dix députés romains et les autres ambassades s'embarquaient pour l'Asie, les Scipion et Lucius Émilius, le vainqueur d'Antiochus sur mer, abordèrent à Brindes en Italie. Quelques jours après, ils entrèrent à Rome en triomphe.

(Cependant la guerre contre l'Étolie, un instant interrompue, recommence. — Le roi des Athamanes, abandonné à Philippe à cause de son alliance avec Antiochus, recouvre ses États par les Étoliens[1].)

VIII. Amynandre se flattant d'être désormais tranquille possesseur de son royaume, envoya des députés à Rome et aux Scipion en Asie (ils se trouvaient alors près d'Éphèse) pour se justifier d'avoir recouvré son trône par les Étoliens, pour accuser Philippe, et surtout pour engager le sénat à l'admettre dans son alliance. Quant aux Étoliens, persuadés que l'occasion était belle de reprendre l'Amphilochie[2] et l'Apérantie, ils résolurent de pousser une expédition de ce côté. Nicandre fit donc une levée en masse et marcha vers les frontières de l'Amphilochie : la plupart des villes se livrèrent à lui, et il passa bientôt dans l'Apérantie. Elle se soumit à son approche, et il gagna la Dolopie. Les habitants firent quelque temps mine de vouloir résister et demeurer fidèles à Philippe ; mais au souvenir de ce qui était arrivé aux Athamanes, et de la fuite du prince, ils revinrent promptement sur leur résolution et s'unirent aux Étoliens. Après une suite si heureuse de succès, Nicandre ramena ses troupes dans leurs foyers, pensant, par la conquête de ces divers pays, avoir assez assuré l'Étolie pour que personne ne pût l'envahir. Telle était la fortune des Étoliens, et ce bonheur avait enflé leur orgueil, quand tout à coup se répandit le bruit de la bataille de Magnésie : cette nouvelle de la défaite complète d'Antiochus changea déjà beaucoup leurs sentiments. Mais quand Damotèles, revenant de Rome, leur annonça que la guerre devait continuer, et que Marcus Fulvius amenait des troupes contre eux, ils tombèrent dans le plus grand embarras, ne sachant quelle conduite tenir en

[1] Voir pour tous ces faits dans Tite Live le livre XXXVIII, chap. III-XIII. — Détails sur le rétablissement d'Amynandre, chap. I, II.

[2] Amphilochie, ville et province de l'Éolide. Apérantie, ville et province de Thessalie.

face des événements qui les menaçaient. Enfin, ils décidèrent de demander aux Athéniens et aux Rhodiens de faire partir pour Rome des députés, et en désarmant la colère des Romains, de procurer à l'Étolie un moyen d'échapper aux calamités suspendues sur elle. Ils dépêchèrent en même temps pour l'Italie des ambassadeurs : c'étaient Alexandre l'Iséen, Phénéas et Lycopus.

IX. Cependant les commissaires romains s'étaient rendus d'Épire auprès du consul romain, et Fulvius délibérait avec eux sur la future campagne. Les commissaires furent d'avis d'attaquer d'abord Ambracie (cette ville faisait alors partie de la ligue étolienne); ils s'appuyaient pour cela sur deux raisons : si les Étoliens voulaient en venir aux mains, il y avait autour de cette ville des plaines admirablement propres à un combat; s'ils s'enfermaient au contraire par crainte dans la place, elle était admirablement située pour un siége : le pays, en effet, présentait de grandes commodités pour les travaux de guerre; le fleuve Arachte, qui coulait devant la ville, pouvait servir en même temps et à pourvoir aux besoins du camp (car on était en été) et à couvrir les ouvrages. Fulvius approuva ce conseil, et à travers l'Épire dirigea ses troupes sur Ambracie. Les Étoliens n'osèrent pas se présenter à lui : il fit impunément le tour de la ville pour en reconnaître tous les points et poussa vigoureusement les préparatifs du siége. Sur ces entrefaites, les députés que les Étoliens envoyaient à Rome, avaient été arrêtés dans Céphallénie, par Siberte, fils de Pétratus, qui observait leur marche, et on les avait conduits à Charadre. Les Épirotes songèrent d'abord à les transporter dans Buchétum pour les tenir sous bonne garde; ils se bornèrent ensuite à leur demander une rançon, l'Épire étant en guerre avec l'Étolie. Alexandre était un des hommes les plus opulents de la Grèce. Phénéas et Lycopus étaient sans fortune ou du moins se trouvaient, par leurs richesses, bien au-dessous d'Alexandre. On leur prescrivit de

donner chacun cinq talents. Phénéas et Lycopus, loin de se refuser à cette exigence, s'y prêtèrent de bonne grâce en hommes qui mettent avant tout la vie. Mais Alexandre déclara qu'il ne s'y soumettrait pas, répétant sans cesse qu'une telle somme était énorme; il passait les nuits sans sommeil et gémissait sur la nécessité probable de donner cinq talents. Dans l'intervalle, les Épirotes, prévoyant l'avenir, de peur que les Romains, instruits de la détention des ambassadeurs qui leur étaient destinés, n'écrivissent pour réclamer, pour exiger même leur liberté, se relâchèrent de leurs prétentions et ne demandèrent plus que trois talents à chacun. Phénéas et Lycopus acceptèrent cette nouvelle offre avec plaisir, et furent délivrés sur caution. Alexandre, au contraire, déclara qu'il ne donnerait qu'un seul talent, et que c'était déjà beaucoup. Ce vieillard, qui avait plus de deux cents talents de revenu, sans s'occuper autrement de son salut, demeura en prison : il eût volontiers, je crois, renoncé à la vie pour ne pas abandonner trois talents, tant est grande en quelques âmes la force de la cupidité et de l'avarice! Mais cette fois, la fortune favorisa son vil amour de l'argent, et grâce à la fin de l'affaire, sa folle manie lui mérita des éloges et l'approbation générale. Quelques jours plus tard, des lettres vinrent de Rome qui réclamaient sa mise en liberté : seul, ainsi, il fut renvoyé sans rançon. Les Étoliens instruits du malheur arrivé à leur ambassade, choisirent de nouveau Damotèles pour l'envoyer à Rome. Il alla jusqu'à Leucade, où il apprit que Marcus, avec son armée, marchait sur Ambracie. Il désespéra du succès de son ambassade et revint en Étolie.

X. Bientôt commença le siége d'Ambracie, et les Étoliens résistèrent à l'aide de leurs machines et de leurs béliers [1]. Déjà Marcus, après avoir fortifié son

[1] Tout ce passage est traduit mot pour mot par Tite Live, liv. XXXVIII, chap. v.

camp, avait poussé dans la plaine, à des distances égales, trois constructions du côté qu'on appelle le Palais de Pyrrhus : un quatrième ouvrage menaçait le quartier d'Esculape ; un cinquième, la citadelle. A la vue de ces travaux qui les pressaient de plus en plus de toutes parts, les assiégés songeaient avec terreur au sort qui leur semblait préparé. Mais en vain les béliers portaient aux murailles de terribles coups, en vain des machines armées de faux balayaient les créneaux ; ils essayèrent tous les moyens de combattre ces obstacles ; ils lançaient, contre les béliers, au moyen de leurs grues, des masses de plomb, des pierres, des morceaux de bois ; ils dirigeaient des ancres de fer contre les faux de l'ennemi qu'ils amenaient dans l'intérieur des murs, et brisaient, contre les créneaux, le bâton qui les soutenait et s'emparaient du fer ; ou bien encore ils faisaient des sorties dans lesquelles ils combattaient fort bravement ; tantôt ils attaquaient les soldats qui veillaient sur les travaux, tantôt ils se jetaient, pendant le jour même, sur les postes ennemis, et faisaient traîner le siége en longueur.

(Nicodamus, chef étolien, pénètre dans Ambracie, et Nicandre, général des forces étoliennes, vient inquiéter par derrière les Romains. — Sa tentative ne réussit pas.)

Nicandre, placé en dehors de la ville, avait envoyé, au secours des assiégés, cinq cents cavaliers qui, par l'intervalle laissé entre les deux camps de Marcus, pénétrèrent de vive force dans Ambracie, et d'avance il avait réglé avec eux un jour où ils feraient une sortie, et où lui-même, par une attaque simultanée, leur viendrait en aide ; mais il ne se trouva pas au rendez-vous, soit qu'il eût reculé devant cette attaque, soit qu'il eût regardé comme plus nécessaire ce qui le retenait ailleurs : les Étoliens échouèrent dans leur entreprise.

(Les Romains poursuivent le siége et enlèvent aux assiégés une partie de leurs murailles : cependant ils ne se rendent pas.)

XI. On a vu bien des villes, même après la chute de leurs murs, ne pas céder à l'ennemi : telle fut Ambracie. Les Romains ne cessaient pas de battre les remparts à coups de bélier, d'en détruire quelque partie; ils ne purent cependant entrer dans la ville par la brèche à cause des retranchements qu'improvisaient les assiégés et du courage qu'ils mettaient à combattre du haut des ruines de leurs murs. Désespérant d'enlever la place d'assaut, ils résolurent d'employer la mine, mais ils furent bientôt encore contraints d'y renoncer, grâce à l'habile manière dont les Étoliens, dès qu'ils eurent pénétré les desseins de l'ennemi, conduisirent leur défense, ainsi que la suite le fera voir. Les Romains, en effet, après avoir fortifié celui de leurs ouvrages avancés qui était au milieu, et l'avoir soigneusement couvert de claies, avaient conduit sur une ligne parallèle au mur une galerie de deux cents pieds de longueur, et à partir de cette galerie, ils s'étaient mis à creuser le sol nuit et jour sans relâche en se relayant. Durant quelques jours ils parvinrent à jeter la terre hors de la mine sans être aperçus; mais sitôt que le monceau fut devenu assez considérable pour être vu des Étoliens, les chefs des assiégés formèrent à l'intérieur un fossé parallèle au mur et à la galerie qui s'étendait devant le rempart, et ce fossé eut à peine atteint une profondeur suffisante qu'ils appliquèrent sur le côté voisin du mur une ligne continue de vases d'airain d'une construction fort délicate, telles que des sonnettes et autres instruments de ce genre. En passant près de ces vases dans la mine, on entendait à l'intérieur le bruit des travailleurs romains. Quand donc ils eurent bien déterminé l'endroit que les machines d'airain désignaient par l'effet naturel de l'écho (elles répondaient au bruit extérieur), ils poussèrent, à partir du fossé qu'ils avaient formé, au-dessous du mur, une nouvelle mine transversale, de manière à rencontrer l'ennemi. Cette mine fut bientôt achevée : car les

Romains n'avaient pas seulement dépassé la muraille; ils l'avaient déjà étayée sur une grande longueur, des deux côtés de la galerie, et Romains et Étoliens se trouvèrent en présence. D'abord on combattit dans le souterrain à coups de sarisse; mais ces engagements ne produisaient rien de considérable, par la facilité qu'avaient les combattants de se mettre à couvert derrière leurs boucliers ou derrière les claies. Enfin un des assiégés suggéra à ses compagnons de placer devant eux un tonneau d'une grandeur égale à celle de la mine, d'en percer le fond, d'y adapter un tuyau de fer de la longueur même du muid, de l'emplir de petites plumes et de disposer un peu de feu à l'orifice de la machine; on devait en outre adapter à la partie extrême du tonneau un couvercle plein de petits trous et pousser hardiment dans la mine l'appareil, le couvercle tourné du côté de l'ennemi. Il fallait encore, dès que les Romains approcheraient, fermer hermétiquement les bords du tonneau, et ne laisser à droite et à gauche que deux ouvertures par où l'on pourrait agiter les sarisses et tenir les ennemis à distance; puis, au moyen d'un soufflet d'armurier qu'on adapterait au tuyau de fer, il était facile d'exciter puissamment le feu placé à l'entrée du tonneau, sous la plume, en ayant soin de retirer le tuyau à mesure que la plume brûlerait. Tout fut ainsi exécuté, et bientôt s'éleva une forte fumée, qui, par la nature de la plume, était suffocante, et qui se répandit dans toute la galerie des Romains. Ceux-ci en souffrirent beaucoup, et arrêter ces flots de fumée était aussi impossible que les supporter. Ce stratagème prolongea quelque temps le siége, mais enfin le chef étolien résolut d'envoyer un parlementaire au consul romain[1].

XII. Sur ces entrefaites, des députés rhodiens et athéniens vinrent jusque dans le camp de Fulvius, sol-

[1] Fragment découvert par M. Minoïde Mynas.

liciter la paix en faveur des assiégés. On vit aussi arriver Amynandre, roi des Athamanes, à qui Marcus avait donné un sauf-conduit provisoire, et qui désirait fort d'arracher les Ambraciens à leurs malheurs. Il les aimait. Ambracie était la ville où, durant sa déchéance, il avait longtemps vécu. Enfin, quelques jours après, des Acarnaniens amenèrent aux Romains Damotèles et sa suite. Car Marcus, instruit de la fâcheuse aventure survenue aux députés étoliens, avait écrit aux habitants de Thyrium[1] de lui envoyer les captifs. La réunion fut ainsi complète, et on s'occupa sérieusement de la paix. Amynandre, fidèle à sa première pensée, ne cessait pas d'engager les Ambraciens à se sauver par une capitulation : leur salut n'étant pas éloigné s'ils voulaient suivre un parti meilleur. Comme il s'approchait de leurs murs pour s'entretenir avec eux, les assiégés l'invitèrent à se rendre dans la ville. Le consul le lui permit, et, admis dans leurs murailles, Amynandre les entretint de l'affaire alors pendante.

De leur côté, les députés d'Athènes et de Rhodes entouraient sans cesse le consul, et l'assiégeant de mille prières, cherchaient à calmer son courroux. Un avis secret engagea en même temps Damotèles et Phénéas à faire une cour plus assidue à Caïus Valérius. C'était le fils de ce Marcus qui le premier avait fait alliance avec les Étoliens, et, par sa mère, il était frère du consul : jeune et actif, il jouissait d'un grand crédit auprès de Fulvius. Poussé par Phénéas et Damotèles, Valérius fit de cette négociation son affaire, et, convaincu qu'il lui appartenait surtout de défendre les intérêts des Étoliens, il employa tout ce qu'il avait de zèle et d'ardeur pour les tirer d'embarras. Grâce à tant d'efforts combinés, les négociations eurent une prompte solution. Les Ambraciens, cédant aux conseils d'Amynan-

[1] Tite Live, liv. XXXVIII, chap. IX. Les Acarnaniens avaient surpris dans une embuscade les deux députés étoliens.

dre, se mirent à la merci du consul romain et lui livrèrent la ville, à la seule condition que les Étoliens se retireraient sains et saufs. Ce fut la première clause dont ils convinrent, gardant jusqu'au bout leur foi à leurs alliés.

XIII. Marcus consentit à faire la paix avec les Étoliens aux conditions suivantes : « Les Romains recevront sur-le-champ deux cents talents euboïques et trois cents autres en six ans, cinquante par année. Leur seront rendus en six mois, sans rançon, tous les transfuges et prisonniers que renferme l'Étolie. Les Étoliens ne conserveront sous leur empire et n'y adjoindront plus tard aucune des villes qui, depuis le passage de Quintius en Grèce, ont été prises par les Romains ou se sont alliées à eux. Les Céphalléniens ne sont pas compris dans le traité. » Telle fut la première ébauche du traité de paix projeté. Il fallait que les Étoliens l'approuvassent, et qu'ensuite on le portât à Rome. Les Athéniens et les Rhodiens demeurèrent dans le camp pour attendre la réponse des Étoliens, tandis que Damotèles et Phénéas allèrent rendre compte à leurs concitoyens des conditions que Fulvius leur avait faites. Ils accueillirent favorablement les premières clauses dont la douceur dépassait leur espérance : celle qui concernait les villes autrefois unies à leur ligue les fit seule un instant hésiter. Enfin ils agréèrent le traité tout entier. Dans l'intervalle Marcus, après avoir renvoyé d'Ambracie les Étoliens sains et saufs, y avait ramassé les statues, les bustes, les tableaux qui s'y trouvaient en assez grand nombre, cette ville ayant été autrefois la résidence de Pyrrhus. On lui décerna une couronne d'or de cent cinquante livres, après quoi il se dirigea vers l'intérieur de l'Étolie, étonné de ne voir aucun Étolien revenir au camp. Il venait de s'établir à la hauteur d'Argos Amphiloque, à environ vingt-trois mille pas d'Ambracie, quand il fut enfin rejoint par Damotèles, qui lui annonça la sanction du traité de paix entre eux convenu. On

se sépara, et les Étoliens se retirèrent chez eux, Marcus dans Ambracie. A peine de retour en cette ville, il s'occupa de faire passer son armée à Céphallénie. Les Étoliens firent partir bientôt pour l'Italie Phénéas et Nicandre; car, nous le répétons, le traité était nul sans l'agrément du peuple romain.

XIV. Phénéas et Nicandre s'embarquèrent, accompagnés des Rhodiens et des Athéniens, et Marcus leur adjoignit Caïus Valérius et quelques amis qui pussent appuyer leurs demandes. Quand ces députés arrivèrent à Rome, ils trouvèrent la colère des Romains contre l'Étolie fort échauffée par Philippe de Macédoine. Ce prince, qui se regardait comme ayant été injustement dépouillé par les Étoliens de l'Athamanie et de la Dolopie avait envoyé à ses amis des émissaires pour animer le ressentiment des sénateurs et les pousser à rejeter la paix. Aussi quand les Étoliens parurent dans le sénat, on les accueillit froidement; mais sur la prière des Rhodiens et des Athéniens, revenue à des sentiments meilleurs, l'assemblée leur accorda attention. Damis, fils d'Icésius, eut les honneurs de la séance, et on lui sut gré d'une comparaison qui sembla parfaitement appropriée à la circonstance. « Rien de plus juste, dit-il, que votre courroux à l'égard des Étoliens, qui, après avoir été comblés par Rome de bienfaits, loin de lui témoigner une juste gratitude, ont exposé au plus grand péril la puissance romaine, en allumant la guerre d'Antiochus. Mais n'est-ce pas une erreur que de la faire retomber sur la nation entière? Dans les États, il en est de la multitude à peu près comme de la mer. La mer est de sa nature calme et paisible, telle enfin que par elle-même elle ne nuit ni à ceux qui en approchent, ni à ceux qui se lancent jusque sur son sein : mais aussitôt que des vents fougueux, se déchaînant à sa surface, la troublent dans son repos, rien de plus terrible ni de plus indomptable qu'elle. Ainsi se sont passées les choses en Étolie. Tant que les Étoliens ont été leurs

maîtres, ils se sont constamment montrés les plus dévoués, les plus fermes soutiens de vos armes parmi les Grecs. C'est seulement lorsque Thoas et Dicéarque en Asie, Mnestas et Damocrite en Europe, ont remué le peuple, et poussé la multitude à parler, à agir contre sa nature, qu'animés d'un mauvais esprit, les malheureux ont voulu vous causer du mal et s'en sont fait à eux-mêmes. Soyez-donc sans pitié pour les provocateurs, mais ayez compassion du reste de la nation : accordez-lui la paix, certains que dès lors, sans mélange, et sauvés une fois encore par vous, les Étoliens vous seront les plus attachés de tous les peuples de la Grèce. » Damis, par ce discours, persuada au sénat de traiter avec l'Étolie.

XV. Le peuple sanctionna la paix que le sénat avait proposée. Voici quelles en étaient les conditions : « Les Étoliens respecteront sans ruse ni dol l'empire et la majesté du peuple romain ; ils ne livreront pas passage aux ennemis des Romains, de leurs alliés et de leurs amis, par leurs campagnes ou leurs villes ; ils ne fourniront à ces mêmes ennemis aucun secours d'après un décret public. Ils auront les mêmes amis et ennemis que les Romains ; et si Rome fait la guerre à quelque peuple, ils uniront leurs armes aux siennes. Ils rendront tous les esclaves et captifs des Romains et de leurs alliés, à l'exception de ceux qui, déjà pris une fois, l'auraient été de nouveau après avoir retourné dans leurs foyers, et de ceux qui étaient les ennemis des Romains à l'époque où les Étoliens étaient leurs alliés. Tous les autres captifs doivent être remis entre les mains du gouverneur établi à Corcyre dans l'espace de cent jours, à partir de celui où la paix aura été signée. S'il en est qui n'aient pas été trouvés dans ce délai, on les livrera plus tard avec loyauté, dès qu'on les aura découverts. Tout retour en Étolie leur est interdit après la conclusion du traité. Les Étoliens payeront comptant au proconsul, en Grèce, deux cents talents euboïques d'un

argent qui ne soit pas d'une qualité inférieure à celui d'Athènes. Ils peuvent, s'ils le préfèrent, payer le tiers de la somme en or au lieu de le faire en argent, pourvu qu'il donnent pour dix livres d'argent une livre d'or. Du jour où la paix sera solennellement ratifiée, ils donneront pendant les six premières années cinquante talents par an, et auront soin de faire tenir cette somme à Rome. Ils fourniront en outre pour six ans quarante otages au choix du consul, n'ayant pas moins de douze ans, ni plus de quarante. Ne seront reçus comme otages ni le préteur, ni le chef de la cavalerie, ni le greffier public, ni aucun Étolien qui déjà ait été en otage à Rome. Les Étoliens feront transporter ces otages en Italie; et si quelqu'un d'entre eux vient à mourir, il sera remplacé. Céphallénie n'est pas comprise dans le traité. Les Étoliens n'ont plus aucun droit aux territoires, villes et peuples qui, autrefois sous leur puissance, sont tombés au pouvoir des Romains, pendant ou après le consulat de Titus Quintius et de Cnéus Domitius, ou qui ont sollicité leur alliance. Les campagnes et la ville des Énéades appartiennent désormais aux Acarnaniens. » Les deux peuples prêtèrent serment, et la paix fut conclue. Telle fut l'issue de la guerre d'Étolie et des affaires de la Grèce en général.

XVI. Tandis que les ambassadeurs venus de l'Asie traitaient à Rome de la paix avec Antiochus et des intérêts de leurs différents pays, qu'en Grèce l'Étolie était désolée par la guerre, s'achevait en Asie la lutte contre les Galates[1], dont nous allons tracer le récit.

([2] Les Galates avaient soutenu Antiochus contre les Romains. Cn. Manlius leur déclare la guerre. — Il traverse le Méandre, Apamée, Tabas et arrive près de Cibyre[3].)

XVII. Il y avait dans cette ville un tyran cruel et

[1] Les Galates descendaient des Gaulois établis dans la Phrygie septentrionale, après la mort d'Alexandre.
[2] Tite Live, liv. XXXIV, chap. XIII-XXVI.
[3] Cibyre, ville de Phrygie.

trompeur, nommé Moagète, dont l'histoire réclame non pas quelques mots jetés en passant, mais des détails précis autant qu'il est ici nécessaire.

Le consul Cnéus, approchant de Cibyre, avait envoyé en avant C. Helvius pour sonder les dispositions de Moagète. Aussitôt le tyran adressa des députés à Helvius pour le prier de ne pas ravager son territoire, car il était, disait-il, ami des Romains et prêt à faire tout ce qu'on lui prescrirait. Il offrait en même temps une gratification de quinze talents. Helvius lui promit d'épargner ses campagnes et l'engagea, pour tout régler, à dépêcher une ambassade vers le consul, qui, du reste, le suivait avec toute son armée. Moagète, sur cet avis, fit partir son frère avec quelques commissaires; mais Cnéus, qui les rencontra chemin faisant, les reçut d'un air altier et menaçant : il leur dit que Moagète n'avait pas été seulement le plus hostile aux Romains de tous les chefs de l'Asie, mais qu'il n'avait reculé devant aucun sacrifice pour détruire leur puissance, et qu'il était bien plutôt digne de leur colère et de leur vengeance que de leur amitié. Les ambassadeurs effrayés ne parlèrent pas de leurs instructions et se bornèrent à prier le consul d'avoir une entrevue avec Moagète. Cnéus y consentit et ils retournèrent aussitôt à Cibyre. Le lendemain, Moagète, suivi de ses amis, se rendit auprès du consul, mesquinement vêtu, dans un appareil en général fort modeste, et ne cessa pas, durant l'entrevue, de pleurer sur sa pauvreté et sur celle des villes qui lui étaient soumises ; enfin il pria Cnéus de se contenter des quinze talents qu'il lui offrait. Or il régnait sur Cibyre, Syllium et Téménopolis. Étonné de tant d'impudence, Cnéus lui répondit simplement que s'il ne lui remettait de bon gré cinq cents talents, il ne se contenterait pas de ravager la campagne, et qu'il assiégerait et pillerait Cibyre. A ces mots Moagète, consterné, supplia Cnéus de n'en rien faire, et ajouta peu à peu à la somme qu'il avait proposée. Enfin il persuada au

consul de recevoir cent talents, dix mille médimnes de blé, et de lui accorder à ce prix l'amitié des Romains.

(Cela fait, Cnéus poursuit sa marche.)

XVIII. Au moment où il venait de traverser le fleuve Colobatus[1], quelques députés de la ville nommée Isionda vinrent lui demander de leur prêter secours. Ils lui dirent que les Termessiens, aidés des Philoméliens, avaient désolé leur territoire, pillé leur ville et mis le siége devant leur citadelle, où s'étaient réfugiés tous les citoyens avec les femmes et les enfants. Sur leur prière, Cnéus promit, au milieu de vifs témoignages de gratitude, de leur donner assistance, et regardant pour lui-même cette occasion comme une heureuse aubaine, se dirigea vers la Pamphylie. Arrivé près de Termesse, il reçut de cette ville cinquante talents et il conclut amitié avec elle : il en fut de même des Aspendiens. Dès lors il vit accourir dans son camp les députés de toutes les cités de la Pamphylie; il leur fit accepter, dans quelques conférences, toutes les conditions qu'il avait dictées aux autres peuples, délivra Isionda, et il reprit le chemin de la Galatie.

XIX. Il enleva sur sa route Cyrmase, y ramassa beaucoup de butin, et leva aussitôt le camp. Il était sur les bords des marais voisins de cette ville, quand des députés de Lysinoé vinrent remettre cette place entre ses mains. Il accepta la capitulation, se jeta sur le territoire des Sagalassiens et fit de riches dépouilles, en attendant que les habitants de Sagala se prononçassent. Bientôt vinrent à lui des ambassadeurs de cette ville : il leur donna audience, et moyennant une somme de cinquante talents et de vingt mille médimnes de blé et d'orge, leur accorda l'amitié des Romains.

(Parcourant ensuite la Pisidie en vainqueur, il arrive impunément

[1] Fleuve voisin de la Pamphylie.

sur les frontières des Tectosages [1]. — Un des princes galates, Éposognate, n'avait pas pris part à la guerre d'Antiochus.)

XX. Le consul Cnéus lui envoya une députation pour le prier d'intervenir auprès des autres rois galates. Éposognate à son tour dépêcha des députés à Cnéus, et par eux l'engagea à ne pas se mettre trop promptement en route et à ne point envahir le pays des Tolistobogiens, parce qu'il se proposait de se rendre en personne auprès des princes gaulois pour les inviter à la paix, et qu'il espérait leur persuader d'accueillir toute condition qui serait honorable.

Cependant Manlius s'avança jusqu'au Sangarius, sur lequel il fit jeter un pont. C'était un fleuve trop profond pour être guéable. Il avait établi son camp sur ses bords, lorsque les Gaulois, prêtres de Cybèle, envoyés de Pessinonte par Attis et Battacus vinrent le trouver. Ils portaient sur leur poitrine des emblèmes et des figures. Ils annoncèrent à Manlius que la déesse prédisait aux Romains puissance et victoire. Le consul les reçut avec beaucoup de bienveillance.

Il arriva peu après à Gordium, et tandis qu'il était sous les murs de cette ville, des ambassadeurs d'Éposognate lui apprirent qu'il avait eu une entrevue avec les rois galates, mais qu'ils n'avaient rien voulu entendre, et que réunis avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens sur le mont Olympe, ils étaient prêts au combat.

(Trois chefs commandaient aux Gaulois : on distinguait parmi eux Ortiagon.

XXI. Ce dernier avait le dessein d'attirer à lui toute l'autorité en Galatie, et il trouvait dans son expérience et dans son caractère de puissantes garanties de succès. C'était en effet un homme d'une âme élevée, plein de

[1] Les Galates se divisaient en trois peuples : les Tectosages, les Tolistobogiens et les Trocmes.

générosité, de prudence dans les conseils, de politesse dans la conversation. Enfin il avait une qualité bien importante chez les Galates : le courage, l'intrépidité sur le champ de bataille.

Cnéus et les Romains battirent les Gaulois, et Chiomara, femme d'Ortiagon, se trouva parmi les prisonnières tombées au pouvoir du vainqueur. Un centurion, qui s'était emparé d'elle, usa de l'occasion en soldat et lui fit violence. C'était un homme grossier, également passionné pour la débauche et pour l'argent : la cupidité fut la plus forte. On lui avait promis une grosse somme pour la rançon de la captive, et, afin de la rendre, il conduisit un jour cette femme en un endroit qu'une rivière coupait en deux ; mais à peine les Gaulois eurent-ils, au delà de la rivière, remis au centurion l'or convenu et reçu Chiomara, qu'elle fit signe à l'un d'eux de le frapper au moment où elle l'embrasserait et lui dirait adieu. Le Gaulois obéit et coupa la tête du Romain, qu'elle saisit et emporta enveloppée dans sa robe. Introduite près de son mari, elle lui jeta cette tête devant les pieds. Ortiagon étonné, lui dit : « Femme, la fidélité est une belle chose.— Oui, répondit-elle ; mais il est encore plus beau qu'il n'y ait qu'un seul homme ayant joui de moi qui voie la lumière[1]. » J'ai eu l'occasion de parler à cette femme à Sardes et d'admirer sa sagesse et sa grandeur d'âme.

XXII. Les Romains, après leur victoire sur les Gaulois, étaient campés près d'Ancyre, et Cnéus se proposait déjà de pousser en avant, lorsque tout à coup se présentèrent des députés tectosages qui demandèrent au consul de laisser ses troupes où elles étaient et de se transporter le lendemain sur le terrain placé entre les deux armées, parce que leurs rois viendraient traiter avec lui de la paix. Cnéus y consentit, se présenta au

[1] Cette réponse a embarrassé plus d'un interprète. Peut-être, en effet, est-elle trop concise. Toutefois cet excès de concision n'empêche pas qu'elle ne soit claire : Chiomara veut dire que deux hommes ont joui d'elle, mais que sa juste vengeance n'en a laissé vivre qu'un seul, son époux.

rendez-vous avec cinq cents cavaliers et les rois ne parurent pas. A peine le consul était-il rentré dans son camp, que de nouveaux ambassadeurs vinrent excuser cette inexactitude par quelques vaines raisons, et le supplièrent d'accorder une seconde entrevue. Ils promirent que leurs chefs enverraient aussi les premiers officiers conférer avec lui au sujet d'un accommodement. Cnéus déclara qu'il ne manquerait pas de les aller trouver; mais il demeura dans sa tente, et se fit remplacer par Attale, et par quelques tribuns, avec trois cents cavaliers. Les Galates vinrent en effet, suivant leurs promesses, parlèrent de la paix, puis ils finirent par dire qu'ils ne pouvaient rien terminer ni conclure, et que le lendemain leurs rois se transporteraient au même endroit pour mettre un terme à ces colloques, si Cnéus voulait bien y paraître lui-même. Attale promit que le consul viendrait, et on se sépara. Les Galates avaient ménagé ces délais et dirigé contre les Romains ces manœuvres pour transporter au delà du fleuve Halys leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, leurs biens, et faire prisonnier, s'il était possible, le général ennemi, ou bien le tuer. Pleins de cette idée, ils attendirent donc impatiemment l'arrivée des Romains avec mille cavaliers prêts à agir, et Cnéus, persuadé d'après le rapport d'Attale, que les rois seraient au rendez-vous, sortit de son camp, comme il avait coutume, suivi seulement de cinq cents cavaliers. Un heureux hasard sauva tout. Quelques jours auparavant, les soldats, chargés de faire des fourrages et du bois, s'étaient dirigés du côté où les cinq cents cavaliers qui formaient le cortége du consul leur servaient de point d'appui. Il en fut de même le jour de l'entrevue, et comme les fourrageurs sortirent en grand nombre, les tribuns ordonnèrent aux cavaliers qui avaient coutume de les suivre, d'incliner vers le lieu du rendez-vous. Ils le firent et ainsi fut prise sans le savoir la mesure nécessaire pour parer le péril qui menaçait.

(Les Gaulois sont battus dans cette embuscade et sur le mont Magabis. Pendant ce temps, troubles en Grèce ; Marcus Fulvius passe en Céphallénie et s'empare des villes principales, parmi lesquelles Same. — Mais bientôt cette place se révolte et soutient un siége de quatre mois environ, enfin)

XXIII. Grâce à quelques intrigues, Fulvius, pendant la nuit, prit une partie de la citadelle, et y introduisit les Romains[1].

(Il se rend dans le Péloponèse. — Querelle des Lacédémoniens et des Achéens. — Les Lacédémoniens prennent un petit bourg, où ils voyaient avec inquiétude quelques exilés, et le livrent aux Romains. — Intervention inutile de Rome. — Massacre des Lacédémoniens à Compasium.)

XXIII *a*[2]. Peu après Philopœmen, désirant poursuivre sa vengeance, ramena les exilés dans Sparte même, et tua quatre-vingts Spartiates.

(Réflexion sur ce fait. — Apologie de cette exécution diversement interprétée.)

XXIII *b*. Ce n'est pas même chose que connaître un fait par ouï-dire et en juger par ses propres yeux : la différence même est immense. Rien n'est plus précieux que cette connaissance positive, acquise sur le théâtre même de l'événement.

XXIII *c*. L'honnête s'accorde rarement avec l'utile, et il est peu d'hommes privilégiés qui puissent les réunir et les concilier ensemble. Le plus souvent, le bien est en opposition avec l'intérêt, et l'intérêt avec le bien. Philopœmen voulut satisfaire à l'un et à l'autre, et put y réussir. Le rétablissement des exilés à Lacédémone était honnête, et l'abaissement de Lacédémone utile[3]....

[1] Voir Tite Live, liv. XXXVIII, chap. XXIX.

[2] Dans l'édition Firmin Didot, § 16, liv. XXI. Nous avons cru devoir rejeter ici ces fragments, d'après l'ordre adopté par Tite Live dans l'exposé de ces faits, liv. XXXVIII, chap. XXX et suivants.

[3] Il y a ici dans le texte des altérations considérables ; les mots et les restes de phrases qui s'y trouvent çà et là répandus ne présentent aucun sens. On voit que c'est un développement sur la loyauté et le respect de la pa-

(Retour en Asie.)

XXIV. Tandis que le général romain était dans ses quartiers d'hiver à Éphèse, vers la dernière année de la présente olympiade, des ambassadeurs de toutes les villes grecques de l'Asie et de plusieurs autres peuples, vinrent lui offrir des couronnes en l'honneur de sa victoire sur les Galates. Les peuplades en deçà du Taurus avaient été en effet peut-être moins heureuses d'être délivrées, par la défaite d'Antiochus, de tributs, de garnisons et d'obéissance à ses ordres, qu'elles ne le furent de ne plus avoir à craindre les Barbares, et d'être enfin désormais à l'abri de leur orgueil et de leur perfidie. Musée se présenta de la part d'Antiochus; les Galates envoyèrent aussi leurs députés pour savoir à quelles conditions ils obtiendraient l'amitié du peuple romain : Ariarathe, roi de Cappadoce, en fit autant. Il avait suivi la fortune d'Antiochus, pris part au dernier combat contre les Romains, et il craignait sérieusement pour lui; aussi multipliait-il les ambassades afin de connaître ce qu'il devait faire ou donner, pour conjurer les effets de son imprudence. Cnéus remercia les députations des villes de leur empressement, et ne les renvoya qu'après les avoir reçues avec une extrême bienveillance. Il répondit aux Galates qu'il attendait le roi Eumène, et qu'après son retour il traiterait avec eux de la paix; aux députés d'Ariarathe, qu'ils ne l'obtiendraient que moyennant six cents talents. Enfin, il annonça à Musée qu'il se rendrait, suivi de son armée, sur les frontières de la Pamphylie pour recevoir les deux mille cinq cents talents dont on était convenu, et le blé que le roi était tenu de fournir, suivant les clauses du traité conclu avec

role : il y est question de quelque beau fait d'Ariarathe sans doute cité comme exemple ; mais voilà tout ce qu'on peut reconnaître. Nous avons fait d'inutiles efforts pour rétablir la suite des idées. Aussi nous a-t-il semblé convenable de supprimer ces quelques lignes sans intérêt historique ou littéraire.

Lucius Scipion. Il purifia ensuite son armée, et au printemps leva le camp, accompagné d'Attale. Il parvint à Apamée en huit jours et y resta trois. Le quatrième il se remit en route à marches forcées, et trois jours après il se trouvait au rendez-vous donné à Antiochus. A la prière de Musée, qui vint le supplier de demeurer un instant en ce lieu, parce que les chariots et les bêtes chargés d'apporter l'argent et le blé étaient en retard, il attendit trois jours encore. Enfin, les convois arrivèrent; il partagea le blé aux troupes et chargea l'un des tribuns de transporter l'argent dans Apamée.

XXV. Informé bientôt que le gouverneur établi par Antiochus à Perga n'en retirait pas sa garnison et n'en sortait pas lui-même, Cnéus se porta sur cette place avec toutes ses forces. A son approche, le commandant vint hors des murailles le prier de ne pas le condamner sans l'entendre, et lui représenter qu'il ne faisait que son devoir en n'évacuant pas la ville; qu'ayant reçu d'Antiochus la mission de garder Perga, il voulait la conserver fidèlement à ce prince jusqu'à ce qu'il eût appris de celui qui lui en avait confié la garde ce qu'il avait à faire, et que jusqu'alors il n'avait absolument reçu aucun ordre. Il finit par réclamer trente-neuf jours pour envoyer demander au roi comment il devait agir. Cnéus qui voyait Antiochus observer scrupuleusement ses promesses pour tout le reste, se rendit à sa prière et lui permit de consulter le roi. Quelques jours plus tard on lui remit Perga.

Vers cette même époque, au commencement de l'été, les députés romains et Eumène abordèrent à Éphèse, et après s'être reposés deux jours, ils se rendirent à Apamée. Instruit de leur arrivée, Cnéus envoya contre les Oroandes qui semblaient peu disposés à s'acquitter de leurs promesses, son frère Lucius avec quatre mille hommes, et le chargea d'exiger le blé qu'ils devaient; puis il se mit en route, suivi de son armée, pour aller au plus vite à la rencontre d'Eumène. Il trouva ce

prince et les dix députés à Apamée, et aussitôt on tint conseil. On résolut de ratifier d'abord le traité de paix avec Antiochus, sur lequel il était inutile de discuter plus longtemps : il ne s'agissait que de suivre les clauses écrites.

XXVI. Voici quelles en étaient les dispositions : « Amitié éternelle entre Antiochus et les Romains aux conditions suivantes : le roi Antiochus et les peuples ses sujets ne laisseront point passer sur leur territoire les ennemis du peuple romain ou de ses alliés. Ils ne leur fourniront aucun secours. Les Romains et leurs alliés s'engagent aux mêmes procédés à l'égard d'Antiochus et des peuples ses sujets. Antiochus ne portera les armes, ni chez les Grecs des îles voisines, ni en Europe; il évacuera toutes les villes, toutes les provinces placées en deçà du Taurus jusqu'au fleuve Halys, et depuis la vallée du Taurus jusqu'aux hauteurs qui dominent la Lycaonie. Les soldats n'emporteront des villes et des campagnes évacuées que les armes qu'ils ont sur eux : s'ils enlèvent quelque autre chose, ils le restitueront. Antiochus ne recevra dans ses États aucun soldat ou transfuge du roi Eumène. S'il est dans l'armée d'Antiochus quelques habitants des villes que les Romains lui ont prises, il les fera conduire dans Apamée; s'il est des sujets d'Antiochus chez les Romains et leurs alliés, ils auront la liberté de demeurer ou de partir. Antiochus et ses peuples restitueront aux Romains leurs esclaves, ceux de leurs alliés, leurs prisonniers, les transfuges, tous les captifs enfin qu'ils ont en leur pouvoir. Antiochus livrera, s'il est possible, Annibal fils d'Amilcar le Carthaginois, Mnésiloque l'Acarnanien, l'Étolien Thoas, les Chalcidiens Eubulidès et Philon, et tous ceux des Étoliens qui ont conduit les affaires; il donnera tous les éléphants renfermés dans Apamée, et n'en rassemblera pas d'autres; il abandonnera tous ses grands vaisseaux avec leurs voiles et leurs agrès, et ne conservera que dix vaisseaux pontés; il n'aura pas un seul navire

de plus de trente[1] rames, même pour une guerre où il serait agresseur; il ne naviguera pas au delà du promontoire Calycadne[2], si ce n'est pour conduire de l'argent, des députés ou des otages. Il est interdit à Antiochus de lever des soldats chez les nations soumises à Rome, et de recevoir les transfuges. Toutes les maisons qui appartenaient aux Rhodiens et aux alliés sur les terres d'Antiochus, deviendront leur propriété comme avant la guerre. S'il leur est dû quelque chose, les Rhodiens auront le droit de réclamer; et si, en effet, l'objet enlevé était en leur possession, enquête étant faite on le leur rendra. Les biens des Rhodiens seront exempts de tout impôt, comme avant les hostilités. Si Antiochus a donné à d'autres peuples les villes qu'il sera obligé de restituer, il en retirera ses garnisons, et s'il en est qui, plus tard, veuillent retourner à lui, il ne les acceptera pas. Antiochus remettra aux Romains douze mille talents de l'or attique le plus pur, en douze années, mille par an, et chaque talent ne pèsera pas moins de quatre-vingts livres romaines. Il fournira cinq cent quarante mille boisseaux de froment; il donnera de plus, à Eumène, trois cent cinquante-neuf talents dans l'espace des cinq années suivantes, soixante-dix par an, dans le même terme que pour les Romains, et, comme compensation du blé dû à ce prince, d'après l'estimation faite par Antiochus lui-même, cent vingt-sept talents et douze cent huit drachmes qu'Eumène consent à recevoir et dont il se déclare satisfait. Antiochus livrera vingt otages, et de quatre en quatre ans les renouvellera : ces otages n'auront pas moins de dix-huit ans, ni plus de quarante-cinq. Si, par hasard, il manque quelque chose à la somme due chaque année, Antiochus comblera le déficit l'année suivante. Dans le cas où, parmi les villes et nations contre lesquelles il est

[1] Passage très-obscur. Appien, Polybe et Tite Live ne sont pas d'accord entre eux.
[2] En Cilicie.

interdit à Antiochus de faire la guerre, quelques-unes prendraient l'offensive, il lui serait permis de recourir aux armes, mais il n'occupera aucune de ces villes, et ne les admettra pas à son amitié. Si des différends surviennent, on les soumettra aux tribunaux : les deux parties contractantes pourront, si elles le désirent, ajouter ou retrancher à l'amiable quelques clauses. » Les serments furent prêtés, et aussitôt, par ordre du proconsul, Quintus Minucius Thermus et son frère Lucius, qui venaient d'apporter de l'argent de la ville des Oroandes, partirent pour la Syrie afin de recevoir le serment du roi et lui faire ratifier en détail ces conditions. Cnéus envoya en même temps à Fabius, qui était à la tête de la flotte, un courrier pour lui dire de retourner à Patara[1], de se faire livrer tous les vaisseaux du roi et de les brûler.

XXVII. Ce fut encore dans Apamée que les dix députés et le général romain, après avoir entendu tous les ambassadeurs réunis autour d'eux, assignèrent à chacun de ceux qui étaient en controverse pour quelque argent, pour des terres ou pour quelque autre objet, avec leur agrément, des villes où justice leur serait rendue. Ils arrangèrent de la manière suivante tout ce qui n'était pas de détail : parmi les villes libres qui, avant la guerre, étaient tributaires d'Antiochus, et qui, durant les hostilités, s'étaient montrées fidèles aux Romains, ils déchargèrent les unes de tout impôt, et forcèrent les autres à payer à Eumène la même contribution. Ils accordèrent une entière franchise aux Colophoniens qui habitent Notium, aux Cyméens et aux Mylassiens; ils donnèrent en outre aux Clazoméniens l'île de Drymusse; ils rendirent aux Milésiens le terrain sacré dont l'ennemi les avait dépossédés; ils témoignèrent à Chio, Smyrne et Érythrée une bienveillance toute particulière, et leur donnèrent les terres

[1] Ville de Lycie.

que chacune de ces villes désirait pour le moment et croyait le mieux lui convenir, en souvenir du zèle et du dévouement dont elles avaient fait preuve envers Rome durant la guerre; ils rendirent aux Phocéens leurs anciennes lois et le territoire qu'ils possédaient d'abord; ils s'occupèrent ensuite des Rhodiens, auxquels ils livrèrent la Lycie, la Carie jusqu'au Méandre, excepté Telmisse; enfin, ils consultèrent autant que possible, dans la paix avec Antiochus, les intérêts d'Eumène et de ses frères; ils ajoutèrent au royaume de ce prince, en Europe, la Chersonèse, Lysimaque, et les châteaux forts et campagnes voisines sur lesquelles régnait Antiochus; en Asie, la Phrygie sur l'Hellespont, la grande Phrygie, la Mysie qu'Eumène avait déjà soumise, la Lycaonie, la Myliade, la Lydie, Tralles, Éphèse et Telmisse : toutes ces provinces furent remises à Eumène. Quant à la Pamphylie, que ce prince plaçait en deçà du Taurus, et Antiochus au delà, on ne décida rien à ce sujet, et on renvoya la question au sénat. Toutes les affaires, ou du moins les plus considérables terminées, les dix députés et Manlius partirent pour l'Hellespont afin d'achever, chemin faisant, les négociations entamées avec les Galates. Ariarathe remit à Manlius trois cents talents et fut admis à l'amitié du peuple romain.

FRAGMENT DÉTACHÉ.

[1] Philippe, fils d'Amyntas, vainqueur, à Chéronée, des Athéniens dont il avait eu fort à se plaindre, fut si loin d'user de l'occasion qui lui était offerte de nuire à ses ennemis, qu'il fit ensevelir les Athéniens morts, et renvoya sans rançon les captifs dans leur famille après

[1] Édition Firmin Didot, liv. XXI, chap. XVIII.

les avoir habillés. On imite rarement une telle conduite, et en général on lutte de colère et de rigueur avec ceux contre qui on combat pour des griefs aussi graves que ceux de Philippe.

LIVRE XXIII.

SOMMAIRE.

I, II. Ambassades des Lacédémoniens et des Achéens aux Romains, de Ptolémée aux Achéens. — II, III. Les dissensions intestines des Béotiens apaisées. — III, IV. Différend des Rhodiens et des Lyciens. — IV-VI. Résumé des principaux faits de la CXLVIII^e olympiade. — VI-VIII. Plaintes contre Philippe. — VII-IX. Députation d'Eumène et de Séleucus aux Achéens. Discussion au sujet des offres d'argent faites par le roi de Pergame. — IX, X. Discussion au sujet de l'alliance avec les députés de Ptolémée. — X, XI. Cécilius à Argos. Lutte avec Philopœmen et Lycortas. — X, XI. Petit fragment sur l'Achéen Archon. — XI-XIII. Nouvelles ambassades à propos de Philippe. Députation de Lacédémone contre les Achéens. — XIII-XIV. Destruction de Maronée par Philippe. Arrivée d'Appius en Macédoine. Enquête sur le massacre des habitants de Maronée. — XIV, XV. État des esprits à Rome et en Macédoine. Philippe, malgré son désir de combattre contre les Romains, dissimule. Démétrius à Rome. Causes de la guerre prochaine de Persée. — XV, XVI. Excursion en Crète. — XVI. Éloge d'Apollonie, mère d'Eumène et d'Attale.

(Tandis que Rome se repose de ses victoires, ou du moins qu'elle n'exerce ses armes que contre des peuples de second ordre, la Grèce ne cesse d'être le théâtre de dissensions et de discordes.)

I. Après le massacre que Philopœmen avait fait de leurs concitoyens dans les environs de Compasium, quelques Lacédémoniens, mécontents de l'état présent des choses et se persuadant que par ce coup il avait brisé la force et l'autorité des Romains, se rendirent en Italie afin d'accuser sa conduite. Ils finirent par obtenir de Marcus Lépidus[1] qui alors était

[1] Successeur de Manlius.

consul, et qui plus tard devint pontife, une lettre qu'il adressa aux Achéens, et où il leur reprochait d'avoir mal réglé les affaires de Lacédémone. En présence de cette ambassade, Philopœmen renvoya à Rome quelques députés sous les ordres de Nicomède l'Éléen. Vers la même époque, vint en Grèce, de la part de Ptolémée, l'Athénien Démétrius, chargé de renouveler l'ancienne alliance qui unissait les Achéens au roi. Les Achéens s'empressèrent de renouer amitié avec lui et nommèrent députés Lycortas, mon père, Théodoridas et Rositélis de Sicyone, pour qu'ils allassent prêter serment au nom des Achéens et recevoir les promesses du prince. Ici doit se placer une anecdote, étrangère peut-être à notre sujet, mais qui n'est pas sans intérêt. Après la cérémonie où l'alliance fut renouvelée, Philopœmen reçut à sa table l'ambassadeur de Ptolémée. Durant le repas, la conversation tomba sur le roi, et son ambassadeur, saisissant l'occasion, fit un long et magnifique panégyrique de Ptolémée, où il cita quelques preuves de son habileté et de son audace à la chasse, de son savoir et de son expérience dans l'équitation et l'escrime. Enfin, pour établir sur un fait l'autorité de ses paroles, il raconta que le roi avait, à cheval, tué un taureau d'un coup de javelot.

II. En Béotie, par la conclusion de la paix signée entre Antiochus et les Romains, les espérances de tous les citoyens avides de révolutions avaient été brisées, et dès lors le gouvernement suivit une marche, une direction toute nouvelle. Depuis vingt ans environ, les affaires judiciaires étaient prorogées, lorsque soudain, dans plus d'une ville, quelques citoyens répandirent qu'il était temps de terminer et de régler enfin les différends des particuliers entre eux. De graves discussions s'élevèrent à ce sujet, parce que les perturbateurs appartenaient bien plus à la classe des pauvres qu'à celle des riches : mais une heureuse circonstance vint

seconder les efforts des honnêtes gens. Titus, depuis longtemps travaillait au retour de Zeuxippe en Béotie, de Zeuxippe qui l'avait si bien servi dans la guerre d'Antiochus et de Philippe, et il obtint vers cette époque la permission d'écrire aux Béotiens, qu'ils devraient le rappeler à Thèbes, ainsi que tous les autres exilés. A la réception de cette lettre, les Béotiens, qui craignaient que la réintégration de ces bannis ne leur enlevât la bienveillance des Macédoniens, firent connaître le jugement qu'ils avaient porté l'année précédente contre eux, et les montrèrent condamnés sur deux chefs d'accusation : l'un de sacrilége pour avoir enlevé à la table de Jupiter des lames d'argent, l'autre d'homicide, pour avoir tué Brachylles; après quoi ils laissèrent de côté la lettre du sénat et envoyèrent Callicrate à Rome, dire qu'ils ne pouvaient rien faire contre les prescriptions mêmes de la loi. Zeuxippe s'était rendu dans l'intervalle à Rome, comme suppliant, et les Romains transmirent aux Étoliens et aux Achéens la réponse des Béotiens, en les engageant à préparer le retour de Zeuxippe. Les Achéens s'abstinrent d'intervenir à main armée : ils envoyèrent seulement des députés aux Béotiens pour les exhorter à contenter le désir des Romains et à rétablir pour les Achéens les tribunaux, comme ils avaient fait pour eux-mêmes. Depuis longtemps en effet les questions judiciaires entamées en Béotie avec l'Achaïe restaient sans solution. Les Béotiens, qui avaient alors Hippias pour stratége, promirent d'obéir à ces conseils, mais bientôt ils oublièrent leur parole. Aussi, quand Hippias eut déposé le pouvoir et l'eut transmis à Alcétas, Philopœmen autorisa ceux de ses concitoyens qui étaient en instance à se faire justice par la force : ce fut le signal de graves dissensions entre les deux peuples. Une partie des troupeaux de Myrrichus et de Simon ayant été enlevée, un combat eut lieu à ce propos, et ce combat devint le germe d'une animosité qui demandait non plus un

tribunal, mais un champ de bataille. Si le sénat en ce moment eût insisté davantage sur le rappel de Zeuxippe, la guerre eût éclaté. Il garda un prudent silence, et les Mégariens, par une ambassade qui rappela aux deux peuples leurs mutuels engagements, arrêtèrent leurs violences[1].

III. Autre querelle entre les Lyciens et les Rhodiens. A l'époque où les dix députés romains réglaient les affaires de l'Asie, Théétète et Philophron vinrent en ambassade de la part des Rhodiens, demander qu'en récompense du zèle et du dévouement qu'ils avaient témoignés à Rome durant la guerre contre Antiochus, on leur cédât la Lycie et la Carie. De leur côté les Iliens envoyèrent Hipparque et Satyrus implorer auprès des Romains, au nom de la parenté qui unissait les Iliens aux Lyciens, pardon pour ces derniers. Les dix commissaires placés entre cette double prière, cherchèrent à satisfaire, autant qu'il était possible, le désir des deux peuples. Ils ne prirent à l'égard de la Lycie, aucune mesure sévère, et, par condescendance pour les Rhodiens, leur firent présent de cette province. Mais ce décret devint la cause d'une grave contestation entre les Lyciens et Rhodes. Les Iliens, en effet, après leur conférence avec les Romains, avaient parcouru les villes des Lyciens, annonçant partout qu'ils avaient désarmé la colère de Rome, et qu'à eux revenait l'honneur de leur avoir rendu la liberté, au moment même où Théétète, de retour à Rhodes, apportait la nouvelle que les Romains donnaient aux Rhodiens la Carie et la Lycie jusqu'au Méandre. Sur la foi donc des Iliens les Lyciens envoyèrent des députés à Rhodes, pour solliciter son alliance, et de leur côté les Rhodiens chargèrent un certain nombre de citoyens d'aller organiser, comme il était nécessaire, le sort des villes de Lycie

[1] Ce chapitre est inachevé; nous ne voyons pas que la question des tribunaux ait été ainsi heureusement résolue. Peut-être, par suite de l'intervention des Mégariens, Zeuxippe fut-il rappelé, et les tribunaux rétablis.

et de Carie. Aussi lorsque les Lyciens introduits dans l'assemblée parlèrent de paix et d'alliance, Photion, prytane des Rhodiens, se levant tout à coup, expliqua avec quelque aigreur la méprise qui alors avait lieu et traita durement les Lyciens ; ceux-ci déclarèrent qu'ils étaient prêts à tout braver plutôt que d'obéir aux Rhodiens.

(Résumé des chapitres consacrés à l'histoire de la CXLVIIIe olympiade.)

IV. Durant la CXLVIIIe olympiade, vinrent à Rome des députés de Philippe et des voisins de la Macédoine. Décret du sénat à propos de ces ambassades.

Différend entre Philippe, les Thessaliens et les Perrhèbes, au sujet des villes que Philippe occupait en Thessalie et en Perrhébie, depuis la guerre d'Antiochus. Discussion à ce propos devant Quintus Cécilius, à Tempé. Jugement de Cécilius.

Des députés du roi Ptolémée, d'Eumène et de Séleucus se rendent dans le Péloponèse. Décret des Achéens, concernant l'alliance avec Ptolémée, et les dons offerts à la ligue par les princes que nous avons nommés. Arrivée de Cécilius dans le Péloponèse, et réprimande du consul à propos de ce qui s'était passé à Lacédémone.

Comment Arée et Alcibiade, du nombre de ceux qui avaient été autrefois chassés de Lacédémone, et rétablis ensuite, vinrent en ambassade à Rome, et accusèrent Philopœmen et les Achéens.

Massacre des habitants de Maronée par le roi Philippe. Arrivée des députés romains. Causes pour lesquelles éclata la guerre avec Persée.

V. Durant cette même CXLVIIIe olympiade les députés romains se rendirent à Clitor. Les Achéens y tinrent une assemblée. Discours des deux partis concernant Lacédémone. Décret des Achéens[1].

[1] Rien ne nous est parvenu au sujet des faits indiqués dans ce dernier paragraphe.

(Rome étant devenue l'arbitre de la Grèce, c'est à son sénat ou à ses commissaires que tous les peuples grecs vont demander justice. — Philippe commence à remuer [1].)

VI. Vers cette époque, des députés du roi Eumène, chargés d'annoncer l'expédition de Philippe contre les villes de Thrace, arrivèrent à Rome. Les exilés maronites vinrent aussi l'accuser comme étant l'auteur de leur expulsion. Enfin les Athamanes, les Perrhèbes, les Thessaliens réclamèrent par la voix de leurs ambassadeurs les places qu'il leur avait enlevées dans la guerre contre Antiochus. Philippe envoya de son côté des députés pour répondre à ces imputations. Après de longues discussions entre les agents de ce prince et leurs adversaires, le sénat décida d'élire sur-le-champ une commission pour examiner la conduite de Philippe et pour promettre sûreté absolue à qui voulait parler contre Philippe et l'accuser en face. On nomma commissaires M. Cécilius, M. Bébius et Tibérius Sempronius.

(Histoire d'Énus et de Maronée.)

Les habitants d'Énus et de Maronée étaient depuis longtemps divisés, et les uns s'étaient récemment prononcés pour Eumène, les autres pour les Macédoniens.

(Philippe avait voulu s'emparer de Maronée, et Eumène réclamait cette place, ainsi qu'Énus, sans parler de la Thrace qui lui avait été cédée par le traité d'Antiochus. — Conseil de Thessalonique présidé par Cécilius. — Ainsi se passaient les choses en Macédoine.)

VII. Dans le Péloponèse, sous la préture de Philopœmen, les Achéens, nous l'avons dit, avaient envoyé des députés à Rome au sujet de Lacédémone, et d'autres en Égypte, afin de renouveler leur alliance avec Ptolémée. Ces derniers revinrent en Grèce vers l'époque où nous sommes, Aristène étant stratége, au

[1] Tite Live, liv. XXXIX, chap. XXIV.

moment où les Achéens tenaient leur assemblée à Mégalopolis. Le roi Eumène leur adressa aussi une députation pour annoncer qu'il leur donnerait une somme de cent vingt talents, à la condition qu'avec les intérêts de cette somme, on payerait les citoyens qui prendraient part aux assemblées générales. Enfin, de la part de Séleucus, vinrent des députés chargés de renouveler amitié et de promettre à l'Achaïe dix grands vaisseaux. Quand les séances de l'assemblée furent ouvertes, Nicodème l'Éléen prit le premier la parole et rendit compte aux Achéens de la discussion du sénat à propos de Lacédémone, et de la réponse des sénateurs. On pouvait conclure de cette réponse que Rome avait vu avec déplaisir la destruction des murailles et le massacre des Lacédémoniens tués à Compasium, mais qu'elle ne voulait en rien revenir sur ce qui avait été fait. Personne ne prit la parole, ni pour ni contre la politique romaine, et on laissa de côté cette affaire.

Après Nicodème se présentèrent les députés d'Eumène, qui, d'abord, rétablirent l'antique alliance de Pergame et de l'Achaïe, et qui ensuite parlèrent de la promesse d'argent faite par Eumène. Après avoir, par un long discours, appuyé cette offre et vanté en termes magnifiques la bienveillance, l'amitié de leur prince pour les Achéens, ils s'assirent en silence.

VIII. Aussitôt se leva Apollonidas de Sicyone. Il dit, « que si on ne regardait qu'à la valeur de la somme promise, le présent était digne de l'Achaïe; mais, qu'à considérer l'intention de celui qui l'offrait et l'usage auquel on la destinait, accepter une telle largesse était honteux et illégal, puisqu'il était interdit par les lois à tout particulier et à tout magistrat de recevoir un don de la main d'un prince, sous quelque prétexte que ce fût. Agréer en corps l'argent d'Eumène et se montrer par là tous accessibles à des présens, était évidemment la chose la plus scandaleuse et la plus contraire aux lois. Que le conseil des Achéens fût nourri

par Eumène, chaque année, et qu'on délibérât sur les affaires publiques après avoir, pour ainsi dire, dévoré l'appât jeté par ce prince, il y avait en cela honte et péril. Eumène nous donne aujourd'hui de l'argent, viendra ensuite le tour de Prusias ou celui de Séleucus. Or comme les intérêts des monarchies, et ceux des républiques ne se ressemblent guère; comme la plupart de nos discussions, les plus importantes du moins, roulent sur nos différends avec les rois, il faudra nécessairement de deux choses l'une, ou que nous placions les intérêts des rois au-dessus de nos avantages particuliers, ou, dans le cas contraire, que nous passions aux yeux des rois pour des ingrats et des traîtres envers qui nous paye. Aussi, non-seulement, ajouta Apollonidas, je vous engage, Achéens, à refuser cette offre, mais encore à détester Eumène en punition d'une telle pensée. » Après lui se leva Cassandre l'Éginète, qui rappela les malheurs dont ses concitoyens avaient été les victimes pour avoir fait partie de la ligue achéenne à l'époque où Publius Sulpicius, étant descendu dans leur île, en avait vendu les habitants. Nous avons dit, en effet, plus haut, comment les Étoliens, devenus maîtres d'Égine, l'avaient, suivant le traité avec les Romains, livrée à Attale pour la somme de trente talents[1]. Cassandre représenta donc aux Achéens ces calamités, et finit par demander à Eumène de ne point rechercher l'amitié des Achéens au prix de si grandes largesses, mais de leur rendre leur ville : il gagnerait ainsi sans peine le cœur de tous. Il supplia ensuite les Achéens de ne point accueillir les offres d'Eumène dont l'acceptation enlèverait évidemment aux Éginètes tout espoir. A la suite de ce discours, telle fut l'émotion générale que personne n'osa soutenir la proposition du roi, et qu'au milieu de cris violents, on rejeta ses avances, bien qu'elles semblassent avoir de quoi éblouir les yeux par la valeur de la somme promise.

[1] Ce détail ne se trouve pas dans ce qui nous reste de Polybe.

IX. On en vint ensuite à la délibération concernant Ptolémée; on fit entrer les députés envoyés par les Achéens auprès de ce prince, et Lycortas, suivi de ses collègues, raconta d'abord comment ils avaient donné au nom de la république et reçu au nom du roi les serments au sujet du traité; puis il annonça qu'il apportait comme hommage à la ligue achéenne six mille armes en airain propres à des peltastes et deux cents talents d'argent monnayé ; enfin, il fit l'éloge du roi et se tut après avoir dit quelques mots de l'amitié et du dévouement du prince pour l'Achaïe. Le stratége Aristène se leva aussitôt et demanda à l'ambassadeur de Ptolémée et à ceux qui, par ordre des Achéens, s'étaient rendus en Égypte, quel était le traité qu'il s'agissait de renouveler. Comme personne ne répondait et que les députés s'interrogeaient mutuellement, le conseil se vit dans un grand embarras. Ce qui causait cette difficulté, c'est que parmi les nombreux traités qui avaient été signés entre les Achéens et Ptolémée, et qui tous présentaient des dissemblances essentielles appropriées aux circonstances, l'ambassadeur de Ptolémée et les députés achéens n'en avaient choisi aucun comme base de la négociation, et avaient parlé en général du renouvellement d'alliance; on avait échangé les serments comme s'il n'y en eût eu qu'un seul. Éclairée par Aristène, qui lut ces nombreux traités et en expliqua, dans les plus grands détails, les différences, la multitude voulut savoir quel était celui qu'il fallait renouveler; mais ni Philopœmen qui, durant sa préture, avait proposé de rétablir cette alliance, ni Lycortas, ni aucun de ceux qui s'étaient rendus à Alexandrie, ne purent répondre à cette question. Aussi furent-ils convaincus aux yeux de tous d'avoir conduit cette affaire sans discernement, tandis qu'Aristène conquit du même coup une réputation immense et passa pour le seul qui, parmi tous, parlât en connaissance de cause. Il ne laissa pas rédiger de décret, et, à cause

de l'erreur dont nous avons parlé, remit la solution de l'affaire à une autre époque. Les députés de Séleucus furent ensuite introduits; les Achéens décidèrent de renouer amitié avec lui, mais de refuser pour le moment l'offre qu'il leur faisait de dix navires. Ces déterminations prises, l'assemblée se sépara et chaque peuplade se retira dans ses foyers.

X. Peu après, à l'époque des jeux néméens, Quintus Cécilius, qui revenait de la Macédoine, où il avait achevé son ambassade auprès de Philippe, passa par l'Achaïe. Aristène aussitôt convoqua les principaux chefs dans Argos. Quintus, dès son entrée, leur reprocha d'avoir traité Lacédémone avec trop de colère et de sévérité, et les engagea longuement à réparer leurs fautes. Aristène garda le silence, montrant ainsi qu'il désapprouvait ces rigueurs et partageait l'opinion de Cécilius. Mais le Mégalopolitain Diophane, plus fait au langage des camps qu'à la réserve des assemblées publiques, se leva sur-le-champ, et, loin de défendre les Achéens, emporté par sa haine pour Philopœmen, il invoqua contre l'Achaïe un autre grief. Il dit que les Achéens s'étaient mal conduits, non pas seulement envers Lacédémone seule, mais encore à l'égard de la Messénie. Il y avait en effet à cette époque contestation entre les Messéniens au sujet du décret de Titus concernant les bannis rappelés de leur exil, et de la manière dont Philopœmen l'avait interprété. Cécilius sentit à peine avoir parmi les Achéens quelques personnes de son avis, qu'il s'irrita davantage de ne pas voir toute l'assemblée se ranger aussitôt à son opinion. Il n'en fut rien. Philopœmen, Lycortas et Archon établirent, par de nombreuses raisons, qu'on avait sagement réglé les affaires de Lacédémone, dans l'intérêt surtout des Lacédémoniens eux-mêmes; qu'on ne pouvait rien changer de ce qui avait été fait sans violer toutes les lois de la justice divine et humaine, et le conseil fut d'avis de ne revenir sur aucune des mesures prises,

et de donner à l'ambassadeur une réponse conçue dans ce sens. Aussitôt Cécilius, instruit de leurs dispositions, demanda la convocation d'une assemblée générale. Mais les chefs achéens le prièrent de leur montrer les instructions qu'il avait reçues du sénat à ce propos : il se tut, et on refusa de convoquer l'assemblée, attendu que les lois ne permettaient pas de le faire, si l'on n'apportait écrites, de la part du sénat, les questions qui nécessitaient cette convocation. Cécilius fut tellement irrité de n'obtenir rien de tout ce qu'il désirait, qu'il ne voulut pas attendre la réponse des chefs et partit sans l'avoir reçue. Les Achéens attribuèrent la visite que leur avaient faite d'abord Marcus Fulvius et ensuite Cécilius à Aristène et à Diophane qui, disait-on, par haine pour Philopœmen, les avait appelés comme auxiliaires. C'était sur ces deux hommes que tombaient les soupçons du peuple. Tels étaient les principaux événements du Péloponèse à cette époque.

(Retour sur Archon, que Polybe avait lui-même connu.)

X *a*. Philopœmen différait d'abord d'opinion avec Archon le stratége, mais il se rendit ensuite pour le moment à ses conseils; et, soudainement changé, vanta beaucoup son habileté et son adresse à se servir des circonstances. J'étais présent à leur entretien, et dès lors je blâmai ce langage, qui flétrit celui-là même qu'il loue; aujourd'hui encore, dans un âge plus mûr, je le désapprouve également. La même différence qui en morale sépare l'homme actif pour le bien de celui qui l'est pour le mal, existe, ce me semble, entre l'habileté véritable et une maligne souplesse : la première est peut-être une des qualités les plus précieuses, la seconde est un défaut. Mais aujourd'hui, grâce à la dépravation de notre esprit, l'habileté et la souplesse pour les faibles rapports qui les rapprochent, trouvent

chez tous les hommes une même estime et un même désir de les pratiquer.

XI. Lorsque, l'année suivante, Cécilius et les autres députés qui avaient été envoyés en Grèce eurent fait au sénat leur rapport sur les affaires de Macédoine, sur celles du Péloponèse, on introduisit les ambassadeurs des peuples intéressés dans la querelle. D'abord parurent ceux de Philippe et d'Eumène, puis les exilés d'Énus et de Maronée; et comme chacun répétait les plaintes que déjà ils avaient fait entendre à Thessalonique devant Cécilius, le sénat résolut d'envoyer une nouvelle ambassade auprès de Philippe pour examiner s'il avait évacué les villes de la Perrhébie, suivant l'arrêt du consul, et pour lui intimer l'ordre de faire sortir les garnisons d'Énus et de Maronée, ainsi que de tous les lieux forts et villes de la Thrace placés sur les côtes[1]. On introduisit ensuite les députations du Péloponèse. Les Achéens avaient chargé Apollonidas le Sicyonien d'expliquer à Cécilius pourquoi il n'avait pas obtenu de réponse, et de rendre compte au sénat de ce qui s'était passé à Lacédémone. Sparte avait à Rome pour représentants Arée et Alcibiade : tous deux étaient d'anciens proscrits nouvellement rendus à leur patrie par Philopœmen, et rien n'excita plus la colère des Achéens que de voir ces hommes, objets d'un bienfait si inattendu et si grand, se montrer assez ingrats pour se charger d'une ambassade contre l'Achaïe et pour diriger, auprès des Romains vainqueurs, des accusations contre la nation qui les avait ramenés et rétablis dans leur patrie.

XII. Les deux partis, d'un commun accord, plaidèrent successivement leur cause. Apollonidas de Sicyone s'efforça de prouver au sénat qu'il était absolument impossible de mieux conduire les affaires de Sparte que ne l'avaient fait les Achéens et Philopœ-

[1] Tite Live, liv. XXXIX, chap. XXXIII.

men. Arée, soutenant l'opinion contraire, reprocha aux Achéens d'avoir brisé la puissance des Spartiates en arrachant à Lacédémone sa population, et de ne leur avoir laissé qu'une cité désormais sans sûreté et sans indépendance; sans sûreté, puisque étant déjà si peu nombreux, les Spartiates avaient vu détruire leurs murailles; sans liberté, puisqu'il ne leur fallait pas seulement obéir aux décrets publics des Achéens, mais encore être, dans la vie privée, les esclaves de leurs stratéges. Sur ces plaintes, le sénat décida de donner des instructions, au sujet de ces questions nouvelles, à ces mêmes ambassadeurs, et on nomma pour la Grèce des députés, parmi lesquels Appius Claudius. Ce fut encore durant ces séances que les envoyés achéens cherchèrent à disculper leurs magistrats auprès de Cécilius, en lui affirmant qu'ils n'étaient nullement coupables à son égard, et ne méritaient aucun reproche pour n'avoir pas convoqué l'assemblée générale; que la loi en Achaïe défendait formellement de le faire, à moins qu'il ne s'agît de délibérer sur la guerre ou sur une alliance, ou bien encore qu'un ambassadeur romain n'apportât des lettres expresses du sénat. Ils ajoutèrent que les magistrats avaient, comme il était juste, tenu conseil à propos de sa demande, mais qu'ils avaient été empêchés par les lois d'y souscrire, parce que Cécilius n'avait point de missive officielle, et que d'ailleurs il n'avait pas voulu remettre aux autorités ses instructions. Ce discours terminé, Cécilius se leva, et reprocha à Philopœmen, à Lycortas et aux Achéens en général, la manière indigne dont ils s'étaient conduits à l'égard de Sparte. Le sénat répondit aux Achéens qu'il enverrait bientôt des commissaires examiner cette affaire; puis, il leur recommanda d'avoir les plus grands égards pour les envoyés de Rome et de leur faire toujours l'accueil auquel ils avaient droit, comme les Romains faisaient eux-mêmes pour les députés qu'ils recevaient dans leur ville.

XIII. Cependant l'ambassade particulière que Philippe avait fait partir pour Rome s'était empressée d'avertir le roi qu'il lui fallait sans remise évacuer les villes de la Thrace. A cette nouvelle, le prince, irrité de voir son royaume diminué de toutes parts, déchargea sa colère sur les malheureux Maronites. Il appela auprès de lui Onomaste, gouverneur de Thrace, pour se concerter avec lui, et de retour dans sa province, Onomaste envoya à Maronée Cassandre, que le peuple connaissait par suite du long séjour qu'il avait fait en cette ville. Philippe, depuis plusieurs années, avait eu soin de faire résider dans ces villes de la Thrace quelques-uns de ses courtisans, et d'habituer ainsi les esprits aux visites de ses officiers. Peu de jours après l'arrivée de Cassandre, les Thraces, disposés pour le coup de main projeté, furent introduits par lui durant la nuit dans la ville : le massacre fut considérable : un grand nombre de Maronites périrent. Quand il eut ainsi puni ceux des habitants qui lui étaient contraires et satisfait sa colère, Philippe attendit tranquillement la venue des députés, convaincu qu'aucun peuple n'oserait l'accuser, par peur. Sur ces entrefaites arrivèrent les ambassadeurs romains, et, comme informés des cruautés commises à Maronée, ils adressaient à Philippe de sévères reproches, ce prince essaya de se défendre, disant qu'il n'avait pas trempé dans le massacre, et que les Maronites, partisans les uns d'Eumène, les autres de la Macédoine, s'étaient précipités d'eux-mêmes, grâce à leurs dissensions, dans ces malheurs. Enfin, il pria Appius d'appeler en sa présence un seul homme qui voulût l'accuser. Il portait ce défi, bien certain que personne n'oserait, par crainte, se plaindre, à la seule pensée que la vengeance de Philippe était aux portes de qui l'aurait offensé, et le secours de Rome au delà des mers. Mais Appius lui dit que ces controverses n'étaient pas nécessaires, qu'il savait suffisamment quel était le crime, quel en était l'auteur. Cette ré-

ponse embarrassa Philippe, et on se sépara sans pousser plus loin l'affaire.

XIV. Le lendemain, Appius enjoignit à Philippe d'envoyer sur-le-champ à Rome Onomaste et Cassandre, afin que le sénat s'informât de ce qui avait eu lieu en Thrace. Le roi fut fort ému de cet ordre, et après avoir longtemps hésité, déclara qu'il ferait partir pour Rome Cassandre qui, comme il l'avouait lui-même, était l'artisan de ces meurtres; le sénat pourrait apprendre de lui la vérité tout entière. Mais alors, comme dans les conférences suivantes, il mit toujours de côté Onomaste, sous le prétexte que, loin de se trouver à Maronée à l'époque du massacre, il ne s'était pas même montré dans le voisinage; en réalité, il craignait qu'Onomaste, qu'il avait eu pour complice dans plus d'une occasion, ne révélât à Rome son crime à Maronée et ses autres forfaits. Enfin, il parvint à faire retrancher Onomaste de l'ambassade, envoya Cassandre seul avec les autres députés, et, au moyen de gens qui l'accompagnèrent jusqu'en Épire, l'empoisonna. Du reste, les commissaires romains avaient pu reconnaître que c'était Philippe qui avait ordonné le massacre de Maronée, qu'il nourrissait contre Rome des sentiments de haine, et c'est avec cette conviction qu'ils le quittèrent. De son côté, le roi, éclairé par ses propres réflexions et par quelques entretiens avec Apelle et Philoclès, ne se dissimulait pas jusqu'où allait la rupture avec les Romains : ce n'était plus un dissentiment secret, mais ouvert, mais public. Bref, il était disposé à se venger d'eux de quelque manière que ce fût, et à les punir. Cependant il n'était pas, par certains endroits, en état d'agir; il chercha le moyen de différer quelque peu les hostilités et de s'assurer le temps nécessaire pour achever ses préparatifs. Il résolut donc d'envoyer à Rome son fils Démétrius, afin de le disculper des accusations dont il était l'objet, et même de demander grâce des fautes qu'il avait pu commettre. Il se flattait d'obte-

nir du sénat tout ce qu'il désirait par ce fils qui, pendant son séjour comme otage à Rome, avait conquis l'estime générale. Tout entier à ces pensées, il prépara activement le départ de Démétrius et des amis du prince qui devaient l'accompagner, en même temps qu'il promit du secours aux Byzantins, bien moins, du reste, par intérêt pour eux que pour effrayer les chefs thraces qui habitaient la Propontide, et pour ménager le succès de ses futures entreprises.

(Digression sur les causes de la guerre de Persée, à propos de Philippe [1].)

XIV *a*. A cette époque remonte le commencement des maux incurables qui plus tard frappèrent la maison de Macédoine. Je n'ignore pas que quelques historiens de la guerre des Romains et de Persée, voulant nous dire les causes de cette lutte, citent d'abord la déchéance d'Abrupolis. Ce prince avait envahi les mines du mont Pangée, après la mort de Philippe ; et Persée, accourant à la défense de ses possessions, battit le ravisseur, et le dépouilla du trône. Ils parlent ensuite de l'invasion de la Dolopie et de la présence de Persée à Delphes; enfin, ils racontent les embûches tendues au roi Eumène [2], et le meurtre des députés béotiens. Telles sont les causes d'où naquit, suivant eux, la guerre contre Persée.

XIV *b*. Sans doute, je regarde comme une étude singulièrement intéressante, et pour l'historien et pour le lecteur, celle des causes d'où viennent les grandes catastrophes. Mais chez la plupart des écrivains, on ne trouve guère à ce sujet que confusion, parce qu'ils ne savent

[1] Nous avons cru devoir transporter ici le chapitre XXII *a* et *b* du livre XXII, malgré l'indication positive qui se trouve au commencement du paragraphe : Πολύβιος ἐν εἰκοστῷ δευτέρῳ. Dès qu'on place au livre XXIII le résumé du chapitre IV de ce livre, il faut y rejeter les deux paragraphes dont il est question.

[2] Tite Live, liv. XLII, chap. XV, XVI.

pas assez quelle différence il y a entre les préliminaires et la cause, entre les précédents et le commencement même d'une guerre. Puisque la suite des faits m'y engage, je reviendrai un instant ici sur cette question. Ainsi, parmi les événements dont nous avons parlé, les deux premiers sont des préliminaires, tandis que les embûches tendues au roi Eumène, le meurtre des députés béotiens, et quelques faits analogues qui eurent lieu à cette époque, marquent évidemment le commencement de la lutte entre Persée et les Romains, et de la chute des rois de Macédoine. Mais il n'y a pas dans tout cela une seule circonstance qui soit une cause, et ce que nous dirons plus tard le prouvera. Nous avons dit ailleurs[1] que Philippe, fils d'Amyntas, médita et prépara la guerre contre les Perses, et qu'Alexandre poursuivit seulement les desseins de son père. De même nous pouvons affirmer que Philippe, fils de Démétrius, avait songé à recommencer les hostilités avec les Romains; que déjà il avait fait tous les préparatifs pour achever ce conseil; et que ce prince étant mort, son fils exécuta ce qu'il avait médité. Or, si ce fait est exact, il en découle cette conséquence évidente, qu'il n'est pas possible que les causes de la guerre dont il est question soient postérieures à la mort de celui qui avait résolu de la faire : là est l'erreur de tous les écrivains qui ont raconté l'histoire de cette dernière lutte de la Macédoine avec Rome. Tous les incidents qu'ils citent ont suivi la mort de Philippe.

XV. Vers cette époque, en Crète, Cydas, fils d'Antalcidas, étant cosme à Gortyne, les Gortyniens, jaloux d'abattre de toute manière la puissance des Cnossiens, avaient entamé le territoire de ces derniers et donné une partie de leur conquête nommée Lycastium aux Rhauciens; une autre, Diàtonium, aux Lyctiens. Sur ces entrefaites arrivèrent Appius et ses collègues, afin

[1] Liv. III, chap. VI.

d'apaiser les différends des deux villes rivales : ils eurent à ce sujet des entretiens avec les habitants de Cnosse et ceux de Gortyne, et les Crétois, persuadés, s'en remirent à l'arbitrage de l'ambassade romaine. Appius rendit aux Cnossiens leur territoire, puis ordonna aux Cydoniens de reprendre les otages qu'ils avaient laissés entre les mains de Chasmion, et de sortir de Phalasarne sans rien emporter. Il leur permit en outre d'user des lois communes établies en Crète, ou de ne pas s'y soumettre, comme ils le désiraient, pourvu qu'ils n'inquiétassent pas le reste de l'île. Il accorda cette liberté, non-seulement à ce peuple, mais encore aux proscrits phalasarniens qui avaient tué Ménétius, l'homme le plus considérable de leur cité.

(Sur ces entrefaites la paix fut conclue entre Prusias et Attale, et peut-être à ce propos furent célébrées à Cyzique des fêtes où figurait Apollonias.)

XVI. Apollonias, femme d'Attale, le père d'Eumène, était de Cyzique : elle a plus d'un titre à notre attention et à nos louanges. Tirée du peuple pour monter sur le trône, elle garda jusqu'à la mort le rang suprême, non par les vils artifices d'une courtisane, mais grâce à sa sagesse, à la dignité sans fierté de son caractère, à sa vertu. Elle est déjà, par ces qualités, digne de mémoire. Ajoutons que, mère de quatre enfants, elle conserva pour eux une tendresse, une bienveillance inaltérable, qui n'eut pour terme que sa vie; et cependant elle survécut longtemps à Attale. Du reste, Eumène et son frère, dans leur voyage à Cyzique, conquirent l'affection générale par les honneurs et les marques d'estime dont ils entourèrent leur mère. La conduisant entre eux deux par la main, ils parcoururent avec elle, en grande pompe, les temples et les lieux les plus remarquables de la ville. Tous ceux qui assistaient à ce spectacle voyaient avec bonheur une telle piété filiale et la vantaient hautement. On se rappelait Cléobis et Biton, de qui on com-

parait la conduite à la leur ; et, ce qu'il y avait de plus brillant dans le zèle des deux frères d'Argos, était compensé chez Attale et Eumène par l'éclat de la couronne. Voilà ce qui se passa à Cyzique après la conclusion de la paix faite avec Prusias.

LIVRE XXIV.

SOMMAIRE.

I-IV. Nombreuses ambassades envoyées à Rome contre Philippe. Démétrius, fils de ce prince, le défend auprès du sénat. Le sénat pardonne à Philippe en faveur de Démétrius. — IV, V. Députation des Lacédémoniens contre les Achéens. — V, VI. Affaires de Messène. Dinocrate le Messénien. — VI-VIII. Retour en Macédoine. Arrivée de Démétrius et de Quintus Marcius. Projets de Persée et de Philippe. Philippe fait une expédition du côté de la Thrace. — VIII-X. Philopœmen en Messénie. Sa mort. Philopœmen, Annibal, Scipion, meurent la même année. — X-XII. Ambasades d'Eumène, de Pharnace et des Rhodiens à propos de la destruction de Sinope. Rapport de Quintus Marcius sur l'état de la Grèce. Réponse du sénat aux Achéens et aux Lacédémoniens. — XII. Guerre de Messénie. Prise de Messène par Lycortas. Digression sur Philippe de Macédoine. Divisions de ses fils; il les engage en vain à la concorde.

I. Durant la CXLIX^e^ olympiade, se trouvèrent réunies à Rome plus d'ambassades venues de Macédoine qu'on n'en avait vu jusqu'alors. Dès que Philippe fut réduit à porter devant des juges ses différends avec ses voisins, qu'il fut connu que les Romains accueillaient les accusations dirigées contre ce prince, et veillaient à la sûreté de tous les peuples en dissentiment avec lui, aussitôt de toutes les nations des environs de la Macédoine affluèrent une foule d'étrangers qui, les uns en leur propre nom, les autres au nom de quelque ville ou même de tout un pays, vinrent se plaindre de Philippe. A ces accusateurs se joignit une ambassade envoyée par Eumène, avec Athénée, son frère, pour reprocher au roi de ne pas retirer ses garnisons des villes de la

Thrace, et d'avoir expédié en Bithynie des secours à Prusias. De son côté, Démétrius, chargé de répondre à tous ces griefs, était arrivé avec Apelle et Philoclès, premiers favoris de Philippe. Enfin Lacédémone avait à Rome ses députés, représentant les différentes factions de la ville. Le sénat entendit d'abord Athénée ; après avoir reçu de lui un don de quinze mille pièces d'or, il vanta en termes magnifiques, dans sa réponse, Eumène et ses frères, et les engagea à persévérer dans les mêmes sentiments. Les consuls introduisirent ensuite Démétrius et les députés qui voulaient accuser Philippe. Chaque ambassade fut présentée au sénat isolément, et tel était le nombre de ces députations, que leur présentation seule dura trois jours. Le sénat ne savait comment résoudre toutes ces questions de détail. En effet, des députés s'étaient rendus de Thessalie à Rome, non-seulement pour toute la province, mais encore de la part de chaque ville. Les Perrhèbes, les Athamanes, les Épirotes, les Illyriens en avaient fait autant. Ceux-ci réclamaient une partie de leur territoire, ceux-là des esclaves; les uns demandaient qu'on leur rendît leurs troupeaux, les autres se plaignaient de procédés perfides dans des affaires d'argent. Quelques-uns disaient qu'il était impossible d'obtenir justice par les moyens ordinaires, parce que Philippe entravait la marche des tribunaux ; ou bien ils attaquaient les arrêts prononcés par des juges qu'ils prétendaient avoir été corrompus. C'était un labyrinthe d'accusations diverses dont l'esprit ne pouvait sortir qu'avec peine.

II. Aussi le sénat, qui se sentait incapable de prononcer sur ces mille griefs, et qui ne croyait pas juste que Démétrius répondît séparément à tant d'accusateurs (car on aimait ce prince, et à la vue de sa jeunesse on comprenait qu'il n'était pas assez fort pour résister au choc d'attaques si multipliées), le sénat, qui d'ailleurs tenait bien moins à entendre les répliques

de Démétrius qu'à se faire une juste idée des sentiments de Philippe, le dispensa de ces pénibles débats et lui demanda seulement, à lui et à ses compagnons, s'ils n'avaient pas quelque mémoire de Philippe à ce sujet. Démétrius répondit qu'il en avait un, et présenta un petit livre où le sénat le pria de lire le résumé des réponses que cet écrit faisait à chaque accusation. Philippe déclarait qu'il avait obéi, autant qu'il était en lui, à la volonté du sénat, et s'en prenait à ses ennemis si quelquefois il ne l'avait pas fait. La plupart des articles étaient accompagnés de ces mots, « quoiqu'en cela Cécilius et ses collègues n'aient pas observé à notre égard une entière justice, » ou bien encore, « quoique nous ayons injustement subi cet arrêt. » Ces mêmes formules étaient sans cesse reproduites, et le sénat, les députations ayant été entendues, résuma tout en une seule sentence. Après avoir fait à Démétrius, par l'organe du consul, le plus gracieux accueil, et lui avoir prodigué de flatteuses paroles, il répondit qu'il accordait une entière confiance à tout ce que ce prince avait dit ou lu; qu'il croyait, en effet, qu'en Macédoine Philippe s'était conduit et voulait se conduire comme l'équité l'exigeait; mais que pour bien faire comprendre au roi que le sénat lui témoignait tant de bonté en faveur de Démétrius, il enverrait des députés chargés d'examiner si tout se passait suivant ses décrets, et de lui rappeler qu'il n'avait obtenu son pardon qu'en considération de son fils. Ainsi se termina cette affaire.

III. Les députés d'Eumène furent ensuite admis. Ils venaient se plaindre du secours accordé par Philippe à Prusias, et réclamer au sujet de la Thrace. Philippe, disaient-ils, n'avait pas encore évacué les villes de ce pays. Philoclès voulut défendre le roi de Macédoine comme ancien ambassadeur de ce prince auprès de Prusias, et comme d'ailleurs ayant été envoyé par son maître pour s'expliquer sur cela devant le sénat; mais

celui-ci, après avoir écouté un instant Philoclès, répondit que si les députés qu'il devait faire partir ne trouvaient pas tout organisé, relativement à la Thrace, d'après les décrets, et les villes remises entre les mains d'Eumène, il ne pourrait souffrir davantage un tel mépris de ses ordres. Ainsi, grâce à Démétrius, il y eut un moment d'arrêt dans les dissentiments déjà poussés si loin entre les Romains et Philippe. Mais l'ambassade de ce jeune homme à Rome devint la cause principale des maux qui bientôt frappèrent la maison de Macédoine. Le sénat, en attribuant au mérite seul de Démétrius son indulgence envers Philippe, enfla l'orgueil de son favori et indisposa fortement Persée et le roi, réduits à voir que ce n'était point à eux-mêmes, mais bien à Démétrius qu'ils devaient d'avoir obtenu merci du peuple romain. Titus aussi, par un entretien secret auquel il convia ce prince, ne contribua pas peu à ces tristes résultats. Il lui fit croire que les Romains ne tarderaient pas à lui donner le trône de Macédoine, et irrita encore Philippe en lui écrivant de renvoyer Démétrius à Rome avec le plus grand nombre d'amis dévoués qu'il serait possible. Plus tard Persée devait se servir de cette occasion pour pousser Philippe à faire périr Démétrius. Nous dirons, quand il en sera temps, les détails de cette affaire.

IV. Enfin les députés Lacédémoniens furent introduits. On comptait jusqu'à quatre partis dans cette ambassade. L'un, qui avait pour chef Lysis, représentait les anciens proscrits et demandait qu'ils recouvrassent les propriétés dont ils avaient été dépossédés par l'exil; l'autre, à la tête duquel se trouvaient Arée et Alcibiade, voulait qu'on rendit aux exilés leurs biens jusqu'à la valeur d'un talent, et que le reste fût distribué aux citoyens les plus dignes. Sérippe était chargé de demander que Lacédémone fût rétablie dans l'état où elle se trouvait jadis, étant réunie aux Achéens. Pour les citoyens condamnés à mort ou exilés par les décrets

des Achéens, c'était Chéron qui sollicitait leur retour; il réclamait aussi le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Tous ces députés firent entendre tour à tour aux Achéens des discours conformes à leurs vues particulières. Le sénat, dans l'impossibilité de prononcer sur ces détails, nomma trois commissaires qu'il choisit parmi ceux qui avaient déjà été envoyés dans le Péloponèse, Titus, Cécilius et Appius Claudius. Une longue discussion s'engagea devant eux, et pour ce qui concernait le rappel des proscrits ou des condamnés à mort et le maintien de Sparte dans la ligue achéenne, la commission fut unanime; mais on ne fut pas aussi bien d'accord au sujet des propriétés et sur la question de savoir s'il fallait que les exilés se bornassent à retirer un talent de leurs domaines. Afin de prévenir de nouvelles discussions à ce propos, les trois commissaires rédigèrent par écrit les conventions arrêtées et prièrent les députés d'y apposer leur sceau. Titus, qui désirait amener par la surprise les Achéens à accepter le traité, appela auprès de lui Xénarque. Xénarque était alors en ambassade à Rome, et pour renouveler l'alliance de l'Achaïe avec la république et pour surveiller de près le débat engagé avec les Lacédémoniens. Lorsque Titus lui demanda brusquement s'il approuvait les conventions, il sentit d'abord quelque embarras. Car s'il s'accommodait mal du rappel des exilés, contraire au décret que les Achéens avaient récemment rendu et gravé sur une colonne, d'un autre côté il ne pouvait blâmer absolument un pacte d'après lequel Lacédémone était maintenue dans la ligue achéenne. Enfin, soit incertitude, soit crainte de Titus et de ses collègues, il apposa son sceau. Le sénat nomma député Quintus Marcius, qu'il envoya en Macédoine et dans le Péloponèse pour veiller à l'exécution de ses ordres.

(Dans le Péloponèse, Messène, depuis longtemps indisposée contre les Achéens, cherche à se séparer d'eux. — Le fragment suivant n'est qu'un épisode de cette histoire.)

V. Le Messénien Dinocrate, envoyé comme ambassadeur à Rome, fut charmé d'y trouver Titus nommé député par le sénat auprès de Prusias et de Séleucus[1]. Il se flattait que par amitié pour lui (et, en effet, ils avaient vécu intimement ensemble durant la guerre de Lacédémone) autant que par haine contre Philopœmen, Titus, en traversant la Grèce, disposerait tout en Messénie suivant ses désirs. Aussi, sans s'inquiéter du reste, il chercha seulement à plaire à Titus, et mit en lui toutes ses espérances. Ce Dinocrate était, par habitude et par caractère, homme de cour et de guerre; il avait tous les dehors d'un politique consommé, mais son habileté n'était que mensongère et superficielle. Il était supérieur à tous dans le métier des armes par son activité, par son audace; il brillait dans les mêlées partielles; il se montrait encore plein de grâce et de vivacité dans la conversation, de politesse et d'urbanité au milieu d'un cercle, sensible enfin jusqu'à l'amour, rien de plus incontestable. Mais dès qu'il s'agissait des intérêts civils de l'État, il était tout à fait incapable d'y porter une attention suffisante, d'embrasser l'avenir d'un coup d'œil certain, de prendre les précautions nécessaires, de haranguer le peuple. Après même qu'il eut jeté dans le sein de sa patrie le germe de tant de maux, il ne croyait pas avoir fait mal, et il mena toujours la même vie sans souci de l'avenir, s'abandonnant à la débauche et au vin dès le point du jour, et charmant ses oreilles des accords d'une douce musique. Ce fut Titus qui, enfin, le contraignit de faire quelque peu attention aux circonstances. Une fois qu'il l'avait vu danser dans un festin, vêtu d'une robe traînante, il dissimula le jour même; mais le lendemain, comme Dinocrate était venu le voir et lui demandait quelque faveur pour sa patrie : « Je ferai, lui

[1] Antiochus était mort l'année précédente. Il avait voulu piller le temple de Bélus, en Susiane. Les habitants de cette contrée le massacrèrent.

dit Titus, tout ce que je pourrai, mais j'admire comment tu peux danser quand tu as excité en Grèce tant de troubles[1]. » Dinocrate sembla être revenu de ce moment à lui, et avoir compris enfin quelle triste idée il avait donnée jusqu'ici de son éducation et de son caractère. Quoi qu'il en soit, il se rendit en Grèce avec Titus, convaincu que tout, en Messénie, allait être d'emblée réglé suivant ses désirs. Mais Philopœmen, qui savait que Titus n'avait aucune instruction du sénat touchant la Grèce, attendit tranquillement son arrivée. Lors donc que le député romain, ayant abordé à Naupacte, écrivit au stratége et aux autres magistrats achéens pour les prier de convoquer l'assemblée générale, il lui fut répondu qu'on était prêt à le faire, s'il voulait bien d'abord dire de quoi il désirait s'entretenir avec les Achéens, parce que la loi imposait aux magistrats de remplir cette formalité. Titus n'osa pas répondre, et du même coup les espérances de Dinocrate, celles des exilés appelés *anciens*, qui avaient été récemment chassés de Sparte, l'effet enfin qu'on avait compté produire par la présence de Titus, tout fut anéanti.

(Retour à l'histoire de Macédoine.)

VI[2]. Aussitôt que Démétrius fut revenu de Rome en Macédoine, et qu'il eut apporté la réponse du sénat, où les Romains, attribuant à leur amitié pour Démétrius leur indulgence à l'égard de Philippe et la confiance qu'ils lui avaient témoignée, déclaraient l'avoir fait par considération pour ce jeune prince, et être prêts à le faire encore, les Macédoniens l'accueillirent avec enthousiasme. C'était à lui qu'ils devaient, dans leur pensée, d'être délivrés de grandes craintes et de terribles dangers, au moment même où ils s'attendaient

[1] Voir Plutarque, *Vie de Titus*.
[2] Édition Firmin Didot, chap. VII.
[3] Tite Live, XXXIX, chap. LIII.

à voir bientôt la guerre portée par Rome en Macédoine, pour se venger des injures de Philippe. Mais le roi et Persée assistaient avec peine à ce qui se passait; il leur déplaisait que les Romains ne tinssent aucun compte de leur personne et fissent honneur à Démétrius de leur bienveillance. Philippe du moins sut dissimuler son ennui : mais Persée, qui se sentait bien moins avancé que son frère dans l'amitié des Romains, qui lui était inférieur par l'instruction et par les talents, souffrait impatiemment cette infériorité. Enfin, et c'était le point principal, il craignait, malgré son droit d'aînesse, d'être privé du trône pour les motifs dont nous avons parlé. Aussi commença-t-il à corrompre les amis de Démétrius.

VII [1]. Sur ces entrefaites, Quintus Marcius était arrivé en Macédoine, et Philippe évacua les villes de Thrace, en retira ses garnisons, mais il les retira le chagrin dans le cœur et gémissant. Il exécuta de même tous les ordres des Romains, afin de ne point leur laisser entrevoir sa haine et de se ménager les loisirs nécessaires pour se préparer à la guerre. Ce fut dans cette intention qu'il mena ses troupes contre les Barbares; il traversa la Thrace, tomba sur les Odryses, les Besses et les Denteletiens. A peine fut-il parvenu sous les murs de Philippopolis qu'il s'en empara, les habitants l'ayant abandonnée pour se retirer dans les montagnes. Il battit les campagnes d'alentour, pilla quelques peuplades, accepta la soumission des autres, et ne regagna son royaume qu'après avoir laissé une garnison dans Philippopolis; mais cette garnison fut, peu de temps après, chassée par les Odryses qui violèrent la foi jurée au roi.

(Cependant de grands faits s'étaient accomplis dans le Péloponèse. — Messène s'était détachée de la ligue achéenne. — Guerre entre les deux peuples. — Philopœmen envoya d'abord contre les Messéniens Lycortas, puis)

[1] Édition Firmin Didot, VIII. — Tite Live, liv. XXXIX, chap. XLIX.

VIII. Il se mit lui-même en route, bien qu'affaibli à la fois par une maladie et par l'âge. Il avait soixante-dix ans; mais triomphant de sa faiblesse physique par son énergie, suivant sa coutume, il se rendit en un jour d'Argos à Mégalopolis.

(Il fut blessé dans une bataille et fait prisonnier par les Messéniens.)

VIII *a*. On le conduisit dans un lieu qu'on appelle « le Trésor : » c'est une chambre souterraine qui ne reçoit du dehors ni air ni lumière; elle n'a point de porte et est fermée d'une pierre énorme : c'est là qu'on le déposa. On roula la pierre à l'entrée de la prison, et de tout côté on plaça des sentinelles.

(Sur ces entrefaites, le conseil, présidé par Dinocrate, s'assemble, et décide de le faire périr.)

Philopœmen, en recevant la coupe, demanda au geôlier ce qu'il avait appris de Lycortas et des cavaliers, et mourut.

IX. Ainsi périt, par le poison, de la main des Messéniens, le stratége des Achéens, Philopœmen. A nul autre second pour la vertu, il fut moins fort que la fortune. Il est vrai que, jusqu'à l'époque de cette triste mort, elle sembla toujours le favoriser. Mais, comme dit le proverbe, s'il est possible que l'homme ait des instants de félicité, il ne l'est pas qu'il en jouisse jusqu'à la fin. Aussi ne faut-il point parler du bonheur continuel de quelques-uns de ceux qui nous ont précédés. A quoi bon, abusant des termes, adorer la fortune? Estimons comme heureux les hommes qui l'ont le plus longtemps trouvée douce à leur égard, et qui, le sort changeant tout à coup, n'ont pas fait une chute trop rude.

Philopœmen, pendant quarante ans, fut mêlé aux affaires d'un État démocratique, toujours si variable, et cependant il échappa sans cesse à l'envie. Dans son administration, la franchise fut sa règle, jamais la complaisance : conduite dont on trouverait peu d'exemples.

(Trois grands hommes moururent cette même année, Philopœmen, Annibal et Scipion.)

Annibal vécut dix-sept ans dans les camps ; dix-sept ans il employa aux entreprises les plus difficiles et les plus incertaines des peuples nombreux, de langage et de mœurs différents : jamais cependant il ne fut en butte à quelque embûche, jamais il ne fut trahi par un seul de ses soldats.

Quant à Scipion, placé à la tête de l'aristocratie, il conquit si bien l'amour de la multitude et la confiance du sénat, qu'un jour où on l'avait cité, suivant la coutume, devant le peuple, et où on invoquait contre lui avec violence de nombreux griefs, il se contenta de dire « qu'il ne convenait pas au peuple romain de prêter l'oreille à un accusateur de Publius Cornélius Scipion, quand c'était à lui que ce misérable devait de pouvoir encore parler. » A ces seuls mots, la foule se sépara et laissa l'accusateur seul.

Une autre fois, comme le sénat avait besoin d'argent pour une affaire pressante, et que le questeur refusait au nom de je ne sais quelle loi, de laisser pénétrer dans le trésor, Scipion déclara qu'il allait en prendre les clefs et l'ouvrir, puisque c'était à lui qu'on devait qu'il fût fermé. On lui demandait compte, au sénat, de l'argent qu'il avait reçu d'Antiochus avant le traité pour payer la solde : il répondit qu'il en avait le relevé, mais qu'il ne devait de compte à personne. On insista, on lui ordonna même de s'expliquer ; alors il fit apporter les livres, les montra de loin, les déchira à la vue de tous et dit au sénateur qui l'interpellait d'aller chercher le relevé au milieu des morceaux. Puis il demanda à l'assemblée pourquoi elle s'inquiétait si fort de trois mille talents et voulait savoir exactement comment et par qui ils avaient été dépensés, tandis qu'elle ne cherchait point comment et par qui les quinze mille talents que lui fournissait Antiochus avaient passé au trésor,

par quel moyen enfin Rome était devenue maîtresse de l'Afrique et de l'Espagne. Tous les sénateurs demeurèrent comme stupides en face de tant d'audace, et celui qui exigeait cette reddition de compte garda le silence. Nous sommes entré dans ces détails pour rendre hommage à la gloire de cet illustre mort et exciter les générations futures aux belles actions.

X. La seconde année de la même olympiade, arrivèrent à Rome des députés d'Eumène, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens chassés de leur patrie et de ceux qui occupaient la ville. Le sénat leur donna audience. Il reçut aussi une ambassade de Rhodes, au sujet du malheur qui avait frappé Sinope[1]. On répondit aux Rhodiens et aux députés d'Eumène et de Pharnace qu'on enverrait des commissaires pour connaître l'état de cette ville et l'objet du débat soulevé entre les deux rois Pharnace et Prusias. Cependant Quintus Marcius était revenu depuis peu de la Grèce, et, sur le rapport qu'il fit de l'état des choses dans la Macédoine et dans le Péloponèse, le sénat ne crut pas avoir besoin de plus amples renseignements. Il appela donc les représentants du Péloponèse et de la Macédoine qui se trouvaient à Rome, écouta leurs discours, et, du reste, se prononça bien moins d'après les explications qu'ils avaient pu donner, que par ce qu'avait dit Marcius. Il avait annoncé que Philippe s'était soumis à tous les ordres du peuple romain, mais qu'il ne l'avait fait qu'avec peine et qu'à la première occasion il semblait devoir se déclarer hautement contre Rome. Le sénat rendit aux députés de Philippe une réponse où il louait Philippe de sa conduite, en même temps qu'il lui recommandait de ne paraître rien faire de contraire aux Romains. Marcius avait dit, à propos du Péloponèse, que les Achéens ne voulaient rien soumettre au sénat; que, gonflés d'orgueil, ils prétendaient tout faire par eux-mêmes; que si le sénat con-

[1] Cette ville avait été assiégée et prise par Pharnace, fils de Mithridate.

sentait, pour le moment, à n'accorder à leurs ambassadeurs que peu d'attention et leur marquait quelque mécontentement, Lacédémone et Messène seraient bientôt d'accord, et qu'alors les Achéens se trouveraient trop heureux de recourir aux Romains. Le sénat, pour laisser Sparte incertaine de son sort, répondit à ses envoyés, à Sérippe et à ses collègues, qu'il avait fait jusqu'ici pour elle tout ce qui était en son pouvoir, mais qu'il pensait devoir rester étranger à ce qui se passait en ce moment. Les Achéens vinrent lui demander de leur prêter, s'il était possible, du secours contre Messène, suivant leur traité d'alliance, ou du moins de veiller à ce qu'aucun Italien n'introduisît des armes ou du blé dans cette ville. Mais le sénat, sans tenir compte de leurs réclamations, leur donna pour toute réponse que si les Lacédémoniens, les Corinthiens ou les Argiens venaient à se séparer de l'Achaïe, ils ne devraient pas être étonnés que Rome considérât cette affaire comme lui étant étrangère. Après cette déclaration, qui semblait être un appel à qui voulait, pour les Romains, abandonner l'Achaïe, il retint à Rome les députés, attendant avec impatience l'issue de la guerre des Achéens contre Messène. Tel était l'état des choses en Italie.

XI. Vers la même époque, les exilés lacédémoniens[1] avaient envoyé à Rome des députés parmi lesquels figuraient Arcésilas et Agésipolis, qui, enfant, avait été roi à Sparte. Mais des pirates qui s'emparèrent d'eux le massacrèrent. Les ambassadeurs qui les remplacèrent arrivèrent sains et saufs en Italie.

(Quelques mots sur cette guerre de Messène, dont il est question dans le dixième paragraphe.)

XII. Tous les jeunes gens en état de porter les armes avec les chefs du sénat se réunirent à Mégalopolis, impa-

[1] Cette ambassade fut envoyée peut-être à propos de la condamnation à mort d'Alcibiade et d'Arée, prononcée dans une assemblée générale des Achéens. Voir Tite Live, liv. XXXIX.

tients de tirer vengeance, et, après avoir élu Lycortas stratége, ils envahirent la Messénie. Lycortas remplit de terreur les Messéniens par la vigueur de ses attaques. Enfin, les citoyens, qui jusqu'à ce jour étaient retenus par la crainte des magistrats, rassurés alors par la présence de l'ennemi, osèrent, bien qu'avec réserve, élever la voix et dire qu'il fallait envoyer des députés pour traiter de la paix. Dinocrate, hors d'état de résister plus longtemps à la multitude, céda aux circonstances et se retira dans sa maison. Aussitôt, suivant les conseils des vieillards et surtout ceux des députés béotiens (arrivés depuis longtemps à Messène pour négocier la paix, Épinète et Apollodore se trouvaient fort à propos dans la ville), le peuple nomma des ambassadeurs et les envoya auprès de Lycortas demander pardon des crimes commis. Le stratége achéen réunit tous ses officiers, et, après avoir écouté les prières de la députation, déclara qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour les Messéniens d'obtenir la paix, c'était de remettre les auteurs de la défection et de la mort de Philopœmen, de se livrer ensuite à la merci des Achéens, et de recevoir immédiatement garnison dans leur citadelle. Sitôt qu'on eut reporté au peuple ces conditions, les uns, qui étaient déjà indisposés contre les moteurs de cette guerre, se montrèrent prêts à les arrêter et à les livrer à l'ennemi; les autres, convaincus qu'ils n'avaient à craindre aucun mauvais traitement de la part des Achéens, consentirent volontiers à s'abandonner à leur merci; enfin, et c'était la raison principale, ils admirent à l'unanimité les conditions qu'on leur faisait, parce qu'ils n'avaient pas à choisir. Lycortas, maître de la citadelle, y établit les peltastes. Puis il entra dans la ville suivi de l'élite de ses troupes, convoqua la multitude et lui donna les avis que nécessitait la circonstance, en lui promettant qu'elle n'aurait pas à se repentir de s'être confiée aux Achéens. Il réserva à l'assemblée de l'Achaïe de prononcer sur les questions générales (et, par un heureux hasard, les Achéens se

trouvaient réunis à Mégalopolis pour y tenir leur seconde assemblée); mais il ordonna sur-le-champ aux Messéniens de faire périr tous ceux qui étaient accusés d'avoir pris part au meurtre commis sur Philopœmen.

(En Macédoine, les projets hostiles de Philippe deviennent chaque jour plus apparents, il n'éclate pas encore; mais malgré sa soumission aux ordres du sénat, il prélude déjà à la guerre par des mesures violentes[1].)

XII *a*[2]. C'est à cette époque que remonte l'origine des terribles malheurs qui accablèrent à la fois le roi Philippe et la Macédoine, époque mémorable digne de notre attention tout entière. Comme si la fortune voulait, quand il en était temps, le punir des impiétés et des crimes qu'il avait commis durant toute sa vie, elle suscita alors contre ce prince je ne sais quelles furies vengeresses de ses victimes, furies qui, attachées à lui nuit et jour, le tourmentèrent jusqu'à la fin de sa vie : on put bien reconnaître qu'il y a, comme dit le proverbe, un œil de la justice auquel il n'est donné à aucun mortel d'échapper. D'abord elles lui inspirèrent la pensée que, pour combattre les Romains, il devait enlever des villes maritimes les plus célèbres leurs citoyens avec leurs femmes et leurs enfants, les transporter dans cette contrée qu'on appelle aujourd'hui Émathie, et qui jadis était nommée Péonie, et remplir ces places vacantes de Thraces et d'autres Barbares sur la fidélité desquels il comptait davantage, s'il fallait agir. Ces violences, cet enlèvement des citoyens arrachés à leurs foyers, produisirent dans toute la Grèce une telle douleur, une émotion si vive, qu'elle semblait être devenue la proie de l'ennemi. Aussi, de tous les côtés ce ne furent que vœux et imprécations contre le roi, non plus secrètes, mais publiques et formulées au grand jour. Ensuite, Philippe, pour ne rien laisser derrière lui qui pût lui être hostile ou sus-

[1] Tite Live, liv. XL, chap. III, IV.
[2] Édition Firmin Didot, VIII.

pect, écrivit aux gouverneurs de toutes les villes du royaume de rechercher les fils et les filles des Macédoniens qu'il avait fait périr et de les mettre en prison : ce décret était surtout dirigé contre Admète, Pyrrichus, Samus et ceux qui avaient partagé leur triste sort; mais en définitive il comprit dans cette mesure générale les enfants de tous les citoyens que ses ordres avaient privés de la vie, répétant, à ce qu'on dit, ce vers : « Insensé celui qui, après avoir détruit le père, laisse vivre le fils[1] ! »

Ces victimes de sa vengeance étaient, pour la plupart, illustres par les hautes dignités de leurs pères : par cela même leur malheur eut plus d'éclat et excita plus de sympathie. Enfin la fortune produisit sur le même théâtre un troisième drame dont Démétrius et Persée furent les acteurs, où l'on vit ces deux frères se tendre l'un à l'autre des embûches, porter leurs différends devant Philippe, et celui-ci appelé à décider quel fils il devait sacrifier et de quel fils il avait à craindre de recevoir plus tard la mort dans ses vieux jours. De telles pensées le mettaient nuit et jour à la torture. En vérité, en songeant à cette âme en proie à tant de troubles et de maux, qui ne soupçonnerait justement que la colère de quelque dieu s'appesantit sur sa vieillesse, en punition des crimes dont était pleine sa vie passée? Cela deviendra plus manifeste par les détails que nous allons donner.

Les Macédoniens, au mois de Xanthe, ont coutume de célébrer les parentales et de purifier leurs troupes avec leurs chevaux armés.

(Une fête suivait cette purification. — Les deux frères se livrent à part à la joie des festins avec leurs amis; mais Démétrius va le soir trouver Persée, suivi de ses compagnons de table : quelques-uns d'entre eux sont surpris portant des armes, et Persée profite de cette occasion pour accuser son frère devant Philippe : l'auteur prête à ce prince un discours dont nous trouverons bientôt un fragment, et que Tite Live a imité, liv. XL, chap. VIII. — Polybe

[1] Ce vers est d'un poëte nommé Stasinus.

comparait sans doute d'abord l'amitié d'Attale et d'Eumène à la haine de Démétrius et de Persée.)

XII *b*. « La fortune semble, disait-il, avoir à dessein montré sur la scène du monde, à une même époque, ces destinées si diverses, afin que ce ne fût pas seulement la lecture de tragédies, de fables et d'histoires, mais l'expérience et la pratique même des choses qui donnassent cette leçon, si sensible du reste à tous, que les frères, qui, en proie à une haine réciproque, se laissèrent emporter par elle, ont toujours fini par périr et par entraîner dans leur perte et leurs enfants et leurs villes, tandis que ceux qui se sont appliqués avec modération à couvrir leurs fautes mutuelles ont sauvé leurs personnes, leurs familles et leur pays, et de plus ont vécu entourés d'estime et de gloire.

XII *c*. « Que de fois (ajoutait Philippe) j'ai appelé votre attention sur les rois de Lacédémone, et vous ai répété qu'ils conservèrent à leur patrie le commandement de la Grèce, aussi longtemps que dociles aux éphores comme à un père, ils régnèrent en bonne intelligence ! Mais quand, égarés par l'orgueil, ils ne songèrent plus qu'à attirer chacun à soi le pouvoir, ils firent éprouver à Sparte tous les maux imaginables. Enfin, je vous ai cité sans cesse, sans cesse je vous ai mis sous les yeux l'exemple d'Eumène et d'Attale, qui, après avoir reçu de leurs pères une puissance faible et restreinte, l'ont tellement agrandie qu'elle ne le cède maintenant à aucune; sans qu'il ait fallu, pour cela, autre chose que leur concorde, que leur inaltérable harmonie, que le mérite d'observer toujours entre eux les règles de la modération. Mais vous n'avez pas écouté mes paroles; que dis-je? vous n'avez fait qu'aiguiser davantage votre colère ! »

(Philippe, obligé de se prononcer entre Démétrius et Persée, condamne Démétrius, que bientôt après on assassine.)

LIVRE XXV.

SOMMAIRE.

I-III. Ambassade de Pharnace et d'Eumène au sujet de leur querelle. Les Lacédémoniens et les Achéens annoncent au sénat l'annexion de Sparte à la ligue. — III, IV. Messène réintégrée dans l'Achaïe. Quelques mots sur les droits consacrés de la guerre. — IV-VI. Guerre d'Eumène et de Pharnace. Intervention inutile de Rome. — VI, VII. Conclusion de la paix entre Pharnace et Eumène. Attale et ses frères à Rome. — VII, VIII. Ambassade de Ptolémée aux Achéens, sans résultat. — VIII, IX. Manœuvres de Charon, de Sparte. — IX. Parallèle entre Aristène et Philopœmen. Ils exposent tous deux dans l'assemblée achéenne leurs maximes à l'égard des Romains.

I. Les Messéniens, réduits par leur faute aux dernières extrémités, furent réintégrés dans la ligue, grâce à la générosité de Lycortas et des Achéens : vers le même temps, Abia, Thuria et Phères se détachèrent de Messène, élevèrent chacune une colonne et s'agrégèrent aussi à l'Achaïe. Quant aux Romains, dès qu'ils surent que les affaires de Messénie avaient pris un tour favorable aux Achéens, ils ne tinrent plus compte de leur première pensée et firent aux ambassadeurs une nouvelle réponse, assurant qu'ils avaient mis tous leurs soins à empêcher que qui que ce fût portât d'Italie à Messène des armes ou des vivres. Par là il devint manifeste pour tous que les Romains, bien loin de négliger et de dédaigner les affaires du dehors, même lorsqu'elles ne les concernaient que fort peu, trouvaient néanmoins mal qu'on ne leur soumît pas toute chose, que tout ne se réglât pas d'après leur volonté. Bientôt après arrivèrent de Rome à Lacédémone les députés avec la réponse du sénat

et aussitôt le stratége des Achéens, débarrassé de la guerre contre Messène, convoqua le peuple à Sicyone. Dès qu'on fut assemblé, il mit en délibération la réunion de Sparte à la ligue. Les Romains, disait-il, ne voulaient plus de la tutelle de cette ville qu'on leur avait confiée naguère, puisqu'ils venaient de déclarer que les affaires de Lacédémone ne les regardaient pas, et les chefs actuels de la Laconie étaient favorables à cette annexion : il engageait donc les Achéens à l'accepter, parce qu'elle leur présentait deux avantages. Le premier était de s'attacher des hommes qui avaient gardé à la ligue une foi inébranlable ; le second de n'avoir pas pour associés dans l'administration ceux des anciens bannis dont ils avaient éprouvé l'ingratitude et la perversité, et de pouvoir, en même temps qu'ils maintenaient le décret d'exil que leurs partisans avaient prononcé contre ces derniers, donner encore, avec l'appui des dieux, à de fidèles serviteurs un témoignage convenable de reconnaissance. Lycortas, par ces raisons et d'autres semblables, invita les Achéens à faire rentrer Sparte dans la ligue. Mais Diophane et plusieurs orateurs vinrent en aide aux exilés. Ils supplièrent les Achéens de ne pas accabler des hommes déjà abattus, et de ne point appuyer, dans l'intérêt de quelques citoyens, un parti qui avait chassé de sa patrie la faction rivale, au mépris des lois divines et humaines. Voilà ce qui fut dit des deux côtés.

II. Les Achéens terminèrent cette discussion par l'annexion de Sparte : le décret fut gravé sur une colonne. Quant aux bannis, on rappela ceux qui passaient pour n'avoir rien entrepris traîtreusement contre la ligue. Aussitôt le décret sanctionné, les Achéens envoyèrent à Rome Bippe d'Argos, pour informer le sénat de ce qui avait eu lieu. Les Lacédémoniens députèrent aussi Chéron, et les exilés, Clétis de Diactore, avec mission de les défendre contre les ambassadeurs achéens. Ces députations de Sparte et d'Achaïe se trouvèrent à

Rome avec celles d'Eumène, d'Ariarathe et de Pharnace. Le sénat reçut d'abord les députés de Pharnace. Mais comme Marcius et les autres commissaires envoyés pour juger de la guerre entre Eumène et Pharnace, avaient déjà donné avis au sénat de la modération d'Eumène, de l'avarice et de l'orgueil intraitable de son ennemi, le sénat, après avoir entendu les deux partis, n'eut pas besoin de longs discours pour se décider : il répondit qu'il enverrait une seconde ambassade, afin d'étudier plus à fond le différend des deux princes. Les exilés lacédémoniens furent ensuite introduits avec les députés de la ville. Le sénat écouta soigneusement les uns et les autres; ne témoigna nulle colère aux ambassadeurs de Sparte de leur réconciliation avec l'Achaïe, et promit d'ailleurs aux exilés d'écrire aux Achéens pour obtenir leur rappel. Bippe d'Argos, ambassadeur de l'Achaïe, fut reçu quelques jours après et apprit au sénat que Messène venait d'être rétablie dans son ancien état à l'égard de la ligue. Le sénat ne désapprouva pas davantage ce qui avait eu lieu et traita même Bippe avec bienveillance.

III. De retour dans le Péloponèse, les exilés spartiates présentèrent aux Achéens la lettre par laquelle le sénat les priait de les rappeler dans leur patrie. Les Achéens résolurent de différer la délibération à ce sujet jusqu'à l'arrivée de leurs ambassadeurs. Cette réponse faite aux bannis, ils dressèrent ensuite la colonne où était gravé leur traité avec les Messéniens et leur accordèrent, outre d'autres avantages, l'immunité d'impôts pour trois ans, si bien que le pillage des campagnes de la Messénie ne causa pas plus de tort à cette province qu'aux Achéens. Bippe, sur ces entrefaites, revint de Rome et annonça que le sénat avait écrit en faveur des exilés, moins par zèle pour eux, que forcé par les circonstances. Les Achéens maintinrent donc ce qu'ils avaient fait.

(Polybe entrait, à propos de la générosité des Achéens envers Mes-

sène, dans quelques réflexions sur les droits de la guerre. — Le fragment qui suit semble une partie de cette digression.)

III *a*. Je ne puis me ranger à l'opinion de ces hommes impitoyables qui poussent assez loin la haine contre leurs semblables pour ruiner non-seulement les productions d'une année, mais encore pour renverser les arbres et les édifices, sans laisser place au repentir. C'est, ce me semble, commettre une erreur bien grossière. Tandis qu'on se flatte d'effrayer l'ennemi par de telles dévastations, en lui ravissant à la fois pour le présent et dans l'avenir toutes les choses nécessaires à la vie, on ne fait que l'irriter encore et que rendre implacable, après une première faute, la colère de ceux qui l'ont commise.

(Tandis que Rome s'efforce de préparer l'asservissement de la Grèce, elle domine également sur l'Asie. — Eumène et les Rhodiens en possèdent seuls une partie : les autres puissances sont entièrement soumises aux volontés du sénat.)

IV. Le roi Pharnace, sans s'inquiéter davantage que le débat eût été soumis aux Romains, envoya pendant l'hiver Léocrite avec dix mille hommes dévaster la Galatie, et lui-même, au commencement du printemps, rassembla ses troupes pour envahir la Cappadoce. Eumène, à cette nouvelle, s'indigna fort de voir Pharnace violer ainsi toutes les règles de la bonne foi ; il lui fallut cependant faire comme Pharnace et déjà son armée était réunie lorsqu'Attale arriva de Rome. Ils se virent, et après quelques conférences, se mirent en marche. Ils ne trouvèrent pas Léocrite en Galatie, et reçurent les envoyés de Carsignat et de Gesotore, qui, naguère attachés au parti de Pharnace, demandaient qu'ils les épargnassent, et juraient d'obéir à leurs ordres. Mais ils refusèrent de les croire à cause de leur première trahison, et, avec toutes leurs troupes, continuèrent à se diriger vers Pharnace. En cinq jours ils se rendirent de Calpite au fleuve Halys ; six jours après ils attei-

gnirent Parnasse. Là, Ariarathe, roi de Cappadoce, vint unir ses forces aux leurs, et ils envahirent le pays des Mocissens. A peine leur camp était-il établi qu'on apprit l'arrivée des commissaires romains, chargés de négocier la paix. Eumène, qui le sut le premier, envoya Attale pour les recevoir, puis il doubla le nombre de ses troupes, et mit tous ses soins à les bien équiper, afin de faire face aux éventualités de la guerre et surtout de montrer aux Romains qu'il était par lui-même en état de réduire et de punir Pharnace.

V. Comme les commissaires engageaient Eumène et Ariarathe à déposer les armes, ces deux princes répondirent qu'ils étaient prêts à suivre leurs conseils, mais ils les prièrent de leur ménager, s'il était possible, une entrevue avec Pharnace, afin que, témoins du débat, les Romains vissent plus à découvert sa perfidie et sa méchanceté : si cette entrevue ne pouvait avoir lieu, ils les suppliaient d'examiner l'affaire en juges impartiaux et équitables. Les députés leur promirent de faire pour eux tout ce qui serait juste et praticable, mais il les prièrent de faire sortir l'armée du pays, parce que tout cet appareil militaire s'accorderait mal avec leur présence et leurs négociations en faveur de la paix. Eumène y consentit et le lendemain ses soldats reprirent le chemin de la Galatie. Les députés se rendirent alors auprès de Pharnace et lui proposèrent d'abord d'accepter une entrevue avec Eumène, leur différend pouvant surtout arriver de cette manière à une solution. La répugnance de Pharnace à cet égard et bientôt son refus formel donnèrent à penser aux Romains que lui-même reconnaissait sa faute et qu'il se défiait de sa cause. Mais comme ils voulaient absolument mettre fin à cette lutte, ils insistèrent jusqu'à ce qu'il eût promis d'envoyer vers le rivage des plénipotentiaires chargés de faire la paix aux conditions qui lui seraient dictées. La conférence ouverte entre les ambassadeurs de Pharnace et ceux des Romains et d'Eumène, ce dernier se montra

disposé à tout sacrifier au désir de rétablir enfin la concorde : les agents de Pharnace, au contraire, chicanèrent à propos de tout, revinrent sur ce qu'ils avaient accordé, accrurent sans cesse leurs prétentions, changèrent continuellement de pensée, si bien qu'il fut manifeste que les commissaires perdaient leur peine et que Pharnace n'était pas homme à cesser les hostilités. Le colloque fut donc sans résultat. Les députés romains sortirent de Pergame, ceux de Pharnace regagnèrent leurs foyers : la guerre continua et Eumène fit de nouveaux préparatifs. Toutefois vivement appelé en ce moment par les Rhodiens, il se rendit au milieu d'eux pour s'occuper d'une expédition contre les Lyciens.

(La paix n'ayant pu être conclue entre Eumène et Pharnace, les hostilités avaient été bientôt reprises, sous la direction d'Attale, parce qu'Eumène était malade. — Une trêve les interrompit un instant.)

VI. Après la trêve conclue entre Pharnace, Attale et les autres belligérants, chacun retourna dans ses États. Eumène, qui relevait d'une maladie grave, et qui était alors à Pergame, y apprit d'Attale la conclusion de l'armistice, approuva ce qui avait été fait, et résolut d'envoyer à Rome tous ses frères; il espérait mettre, par leur entremise, un terme à la guerre, et désirait les recommander aux amis et aux hôtes qu'il avait à Rome, en particulier, au sénat en public. Attale et ses compagnons se réjouirent fort de ce dessein et se disposèrent au départ. A leur arrivée à Rome, les jeunes gens qui avaient vécu dans la société des princes pendant les guerres d'Asie leur firent un accueil empressé. Mais le sénat les traita avec encore plus de magnificence. Il leur assigna une demeure, un appareil splendide, et une députation d'honneur se porta au-devant d'eux. Attale, introduit dans la curie, rappela en un long discours la vieille amitié de sa famille pour les Romains, puis il accusa Pharnace et pria les Romains

d'aviser à ce qu'il reçût le châtiment qu'il méritait. Les sénateurs répondirent obligeamment qu'ils enverraient bientôt une ambassade, qui de toute façon terminerait cette guerre. Voilà ce qui se passait en Italie.

VII. Vers le même temps, le roi Ptolémée voulant faire alliance avec les Achéens, leur envoya un ambassadeur qui leur offrit dix galères à cinquante rames et équipées; les Achéens estimèrent qu'un tel présent était digne de leur reconnaissance et l'acceptèrent avec joie. Pour équiper ce nombre de galères, la dépense ne s'élève guère à moins de dix talents. Ils nommèrent ensuite Lycortas, Polybe et Aratus, fils d'Aratus le Sicyonien, qu'ils chargèrent d'aller remercier le roi des armes et de l'argent qu'il avait déjà envoyés, et en même temps de recevoir les dix vaisseaux et de veiller à leur transport. On choisit Lycortas, parce que, stratége au moment où Ptolémée avait renouvelé son alliance, il avait pris hautement parti pour lui : Polybe, bien qu'il n'eût pas l'âge marqué par les lois, parce que c'était son père qui, député auprès de Ptolémée, avait renoué l'alliance de ce prince avec la ligue, et ramené le premier en Achaïe les armes et l'argent dont nous avons parlé plus haut; Aratus enfin, à cause des vieilles relations de sa famille avec les rois d'Égypte. Mais cette ambassade ne dépassa pas la frontière, car Ptolémée mourut sur ces entrefaites : il eut pour successeur Ptolémée Philométor.

VIII. Vers cette époque se trouvait à Lacédémone un certain Chéron, qui l'année précédente avait été envoyé à Rome, homme délié et habile, mais jeune, de naissance obscure et élevé en enfant du peuple; par son audace à entreprendre ce que nul autre n'osait, par ses harangues à la multitude, il l'avait bientôt fascinée. Premièrement il se saisit des terres que les tyrans avaient données aux sœurs, aux femmes et aux enfants des bannis, pour les distribuer aux citoyens les plus infimes, au hasard, pêle-mêle, suivant son bon plaisir.

Puis, se servant des richesses publiques comme de son propre bien, il prodigua les revenus de l'État, sans loi, sans décret, sans permission des magistrats. Indignés de cette conduite, quelques citoyens s'empressèrent d'établir des questeurs du trésor public. Mais Chéron, qui avait la conscience de ses malversations, fit tuer par des assassins apostés, pendant le jour, au sortir du bain, Apollonide, le plus considérable des nouveaux questeurs, et qui pouvait le mieux dévoiler ses fraudes. Cette nouvelle portée aux Achéens souleva leur colère et le stratége courut à Sparte, où il appela Chéron en justice pour le meurtre d'Apollonide: Chéron, convaincu de ce crime, fut jeté en prison. Aristène exhorta les autres questeurs à faire une recherche exacte des revenus publics, et à prendre soin que les parents des exilés rentrassent dans les biens dont Chéron les avait récemment dépouillés.

(Parallèle d'Aristène et de Philopœmen.)

IX. Aristène et Philopœmen n'eurent ni le même caractère, ni les mêmes principes de gouvernement. Philopœmen semblait né âme et corps pour la guerre; l'autre pour les affaires civiles, où la parole était nécessaire. Voilà pour le caractère. Ils ne différaient pas moins par leur manière d'administrer. Du moment où Rome s'immisça tout à fait aux choses de la Grèce, à la faveur des guerres contre Antiochus et Philippe, Aristène, dans son gouvernement, fit constamment ce qui était favorable aux Romains, quelquefois même prévint leurs demandes. Il essayait de paraître avoir un grand respect pour les lois, et se couvrait de ces beaux dehors, mais il cédait lorsqu'une loi s'opposait ouvertement aux ordres de Rome. Quant à Philopœmen, toutes les fois que les désirs des Romains étaient conformes aux institutions du pays et aux clauses des traités, il y souscrivait volontiers et sans hésitation. Mais il n'était pas

homme à se soumettre, s'ils avaient des prétentions illégales. Il fallait, disait-il, avoir recours d'abord aux raisonnements, et ensuite aux prières. Si les prières étaient inutiles, alors seulement on devait obéir, en attestant les dieux, et exécuter ce qui était imposé.

IX *a*. Aristène défendit ainsi sa politique en présence des Achéens : « Nous ne pouvons pas, disait-il, demeurer dans l'alliance des Romains, en ayant toujours fièrement à la bouche les mots de paix ou de guerre. Si nous sommes en état de résister et de réussir, faisons-le. Philopœmen ose-t-il dire oui ?... S'il ne l'ose pas, pourquoi, soupirant après l'impossible, négligeons-nous ce qui ne l'est pas? Toute politique a deux buts : le beau et l'utile. Tant que l'on peut atteindre au beau, tout gouvernement qui est sage doit y aspirer, sinon se réfugier dans l'utile. Négliger également l'un et l'autre, est le comble de l'imprudence. C'est cependant ce que font ceux qui accueillent les ordres du sénat avec une mauvaise grâce évidente, et ne les exécutent qu'à regret et avec colère. Il faut donc ou montrer que nous pouvons ne pas obéir, ou, si nous n'avons pas la hardiesse de le dire, nous soumettre sans hésitation à tout ce qu'on nous commande. »

IX *b*. Philopœmen répondait qu'il ne fallait pas le croire d'une ignorance assez profonde pour qu'il ne sût point reconnaître la distance de la république romaine à la ligue achéenne, et la supériorité de la première : mais toute puissance étant naturellement portée à peser de plus en plus sur ceux qui lui sont soumis, qu'est-ce qui valait le mieux, d'aider aux progrès des plus forts et de n'y faire aucun obstacle pour subir aussitôt les ordres les plus rigoureux, ou, dans la proportion de ses forces, de lutter jusqu'à l'extrémité[1] ? « Si donc les Romains nous commandent quelque chose qui soit

[1] Le texte est ici fort altéré. Nous avons ajouté quelques mots qui sont évidemment dans le sens général.

contraire à l'honneur, refusons en rappelant noblement nos droits ; nous réprimerons par là leur ardeur, et nous adoucirons ce qu'il y aurait de trop amer dans leurs exigences, d'autant plus qu'ils se sont signalés, du moins jusqu'ici, ainsi que tu l'as dit, Aristène, par leur respect pour les serments et les traités, par leur fidélité à l'égard des alliés. Supposons au contraire que, désespérant nous-mêmes de la justice de notre cause, nous allions comme des captifs au-devant de leurs vœux, quelle différence y aura-t-il entre la nation des Achéens et les Siciliens ou les Tyrrhéniens qui, comme tous le savent, sont depuis longtemps esclaves de Rome. Il faut donc convenir que la justice est sans force auprès des Romains, ou, si l'on n'ose l'avouer, user de notre droit, et surtout ne pas nous abandonner, lorsque s'offrent à nous les plus belles chances de succès. Un jour viendra où les Grecs devront obéir, je le sens, ajouta-t-il. Mais devons-nous chercher à le voir, ce jour, le plus vite possible ou le plus tard ? Le plus tard, je pense. » Philopœmen disait que sa politique différait donc de celle d'Aristène, en ce que celui-ci mettait tous ses soins, travaillait de toute sa puissance à hâter ce moment fatal, tandis que lui, Philopœmen, il luttait contre cette nécessité autant qu'il était en lui. Il ressortit de cette discussion que la politique de Philopœmen était belle, celle d'Aristène prudente, toutes deux sûres. Malgré les occasions qu'offraient à la ligue et à Rome les guerres de Philippe et d'Antiochus, ils maintinrent cependant l'un et l'autre, à l'égard des Romains, la stricte exécution des traités. Seulement le bruit populaire était qu'Aristène était mieux disposé pour eux que Philopœmen.

(La Crète est chaque jour plus agitée.)

A cette époque commençaient à se préparer pour la Crète de graves événements, si ce mot « commencer » peut s'appliquer à cette île. La perpétuité des guerres

civiles et les excessives rigueurs des habitants entre eux font qu'en Crète le commencement et la fin sont même chose lorsqu'il s'agit de troubles, et que ce qui semblerait ailleurs une exception est dans ce pays habitude.

LIVRE XXVI.

SOMMAIRE.

I, II. Discussion dans le conseil achéen concernant la missive où le sénat demandait le rappel des exilés à Lacédémone. — II, III. Callicrate à Rome. — III, IV. Nouvelle politique de Rome en Grèce. Fatale influence de Callicrate. Il est nommé stratége. — IV, V. Succès de Gracchus en Espagne. — V, VI. — Avénement au trône de Persée. Début de son règne. Quelques mots de Philippe. — VI, VII. Traité de Pharnace avec Ariarathe. — VII-IX. Le sénat romain se prononce en faveur des Lyciens contre les Rhodiens. Mécontentement des Rhodiens. — IX, X. Déposition des Dardaniens contre Persée. Aulus Postumius envoyé en Macédoine. — X. Folie d'Antiochus Épimanes.

I. Vers cette époque, le stratége Hyperbate demanda au conseil quel parti il fallait prendre concernant la missive du sénat pour le rappel des exilés de Sparte [1]. Lycortas conseilla de maintenir ce qui avait été fait, attendu que, si les Romains tenaient une conduite digne d'eux en écoutant les prières des malheureux dont la requête était raisonnable, ils n'avaient pas non plus la coutume, quand on leur montrait que ce qu'ils désiraient était impossible ou contraire à l'honneur et aux intérêts de leurs alliés, de persévérer et de se faire obéir par la force. Si donc on leur faisait connaître que les Achéens, en se conformant à leurs vœux, violeraient les serments, les lois, les décrets qui sont le fondement même de la république, ils se désisteraient et reconnaîtraient que l'Achaïe, avec raison, hésite et repousse leur missive. Ainsi parla Lycortas. Hyperbate et Callicrate, au contraire, conseillèrent de céder aux Romains et de moins

[1] Voir le livre XXV, chap. II.

tenir compte des lois, des décrets, et de quoi que ce fût que de leurs ordres. Les Achéens, incertains entre ces deux avis, résolurent d'envoyer des ambassadeurs au sénat pour lui apprendre ce qu'avait dit Lycortas. Aussitôt ils choisirent pour cette ambassade Callicrate, Lydiadas de Mégalopolis, Aratus de Sicyone, et leur remirent des instructions conformes à la délibération. Lorsqu'ils furent arrivés à Rome et introduits dans le sénat, Callicrate, loin de parler dans un sens conforme aux ordres reçus, attaqua hardiment ceux des Achéens qui ne partageaient pas ses opinions, et se mit même à faire la leçon aux sénateurs.

II. « Les Romains, disait-il, ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes si les Grecs leur désobéissaient et se riaient de leurs injonctions orales ou de leurs lettres. En effet, deux factions divisaient toutes les villes gouvernées par la démocratie; l'une voulait qu'on se soumît aux désirs de Rome sans hésiter, et qu'on ne mît ni lois, ni décrets, ni aucune autre chose au-dessus des désirs de Rome; l'autre objectait sans cesse ces mêmes lois, ces mêmes décrets, ces serments, et recommandait à la multitude de n'en pas faire si bon marché. Cette dernière opinion était bien plus dans l'esprit achéen, et prévalait évidemment auprès de la foule : de là pour les amis des Romains honte et calomnie; gloire et honneur pour leurs ennemis. Si le sénat montrait quelque sévérité, les chefs des villes se rangeraient bientôt du côté des Romains et la multitude suivrait par peur leur exemple; sinon ils embrasseront tous une cause à laquelle sont attachés l'estime et le respect des peuples. Déjà quelques-uns, sans apporter aucun autre titre aux distinctions, se sont élevés dans leurs villes aux plus hauts emplois par leur opposition connue aux missives de Rome, sous le prétexte de défendre les lois et les décrets de leur patrie. Si donc il importait peu aux Romains que les Grecs leur obéissent et se soumissent à ce qu'ils leur écrivaient, il les engageait à persévérer dans leur conduite actuelle:

si au contraire ils voulaient que leur volonté se fît et que nul n'osât mépriser leurs ordres, ils devaient y apporter toute l'attention possible. Il savait positivement que sans cela l'événement déjouerait leurs espérances, ainsi qu'il arrivait déjà. Récemment, lors des affaires de Messénie, Quintus Marcius avait mis le plus grand soin à ce que les Achéens ne prissent aucun parti à l'égard des Messéniens sans l'aveu des Romains : cependant, sans se soucier de Marcius, ils avaient décrété la guerre, ruiné Messène contre toute justice, exilé les plus illustres citoyens, et fait périr les autres au milieu des supplices quoiqu'ils se fussent rendus, parce qu'ils avaient recouru à l'arbitrage du sénat. Maintenant encore que par vos lettres vous réclamez depuis longtemps le rappel des exilés lacédémoniens, loin de penser à obéir, ils ont dressé une colonne où ils se sont engagés par serment envers leurs alliés à ne les jamais rappeler. D'après cela apprenez, je vous prie, à prévoir l'avenir. »

III. Après ce discours, Callicrate se retira. Les exilés entrèrent, parlèrent de leur sort en quelques mots dans un langage propre à exciter la compassion générale, et sortirent aussi. Le sénat approuva comme utile le conseil que lui donnait Callicrate et, dès lors édifié sur la nécessité d'élever les partisans de la domination romaine et d'en abaisser les ennemis, il songea, pour la première fois, à humilier les hommes qui dans leur patrie défendaient la cause nationale, à soutenir ceux qui plaidaient en faveur de Rome. Il en advint que la république eut bientôt, avec le temps, beaucoup de flatteurs et peu de vrais amis. Le sénat écrivit donc au sujet du rétablissement des bannis, non-seulement aux Achéens pour demander leur agrément, mais encore aux Étoliens, aux Épirotes et même aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, faisant un appel à tous pour briser l'Achaïe. On fit de Callicrate, dans la circulaire, à l'exclusion des autres députés, cette mention particulière que tous les magistrats des

villes devraient lui ressembler. Callicrate revint, avec cette lettre, triomphant en Grèce, sans comprendre combien de maux il attirait par sa perfidie sur la Grèce, et avant tout sur l'Achaïe. Jusque-là les Achéens avaient eu le privilége de vivre sur le pied de l'égalité avec les Romains, à cause de leur constante fidélité depuis leur alliance avec Rome au milieu des plus graves circonstances, c'est-à-dire pendant la guerre de Philippe et d'Antiochus; mais si la ligue achéenne avait pris de grands accroissements et avait beaucoup amélioré sa constitution à partir de la période que nous avons racontée, la trahison de Callicrate marqua pour elle le commencement d'une décadence. Les Romains, comme hommes, et comme hommes aux nobles maximes et à l'âme élevée, compatissent à toutes les infortunes et d'abord s'empressent de secourir ceux qui implorent leur protection : cependant si un allié dont ils connaissent la fidélité oppose à leur demande des droits valables, ils reviennent sur leurs premières démarches et le plus souvent réparent autant qu'il est en eux leur erreur. Mais Callicrate qui, envoyé à Rome pour y défendre la cause des Achéens, avait conduit les choses d'une manière tout opposée, et était allé même jusqu'à évoquer l'affaire des Messéniens, sur laquelle les Romains n'avaient élevé aucune plainte; Callicrate, de retour en Achaïe, répandit partout la terreur du nom romain. Il effraya les esprits par le récit de son ambassade, consterna la multitude, et celle-ci, ne sachant pas le langage qu'il avait tenu dans le sénat, l'élut aussitôt stratége. Cet homme pervers et vendu, dès qu'il eut reçu le pouvoir, rappela, pour coup d'essai, les exilés de Sparte et de Messène.

(L'Espagne, depuis Caton, n'était pas restée tranquille. Cn. Scipion, Fulvius Nobilior, Paul Émile, avaient successivement paru en Lusitanie et en Celtibérie, et avaient remporté des victoires stériles. — Enfin la guerre est resserrée dans les montagnes de la Celtibérie. — On l'attaque par le nord et par le sud. — C'est alors que)

IV. Gracchus détruisit trois cents villes au cœur même de cette province.

(Grâce à la douceur de son administration, les Celtibériens ne remuent plus. — Cependant Philippe était mort au milieu des préparatifs d'une nouvelle guerre contre Rome. — Persée qui lui succède commence par mettre sa couronne aux pieds du sénat[1].)

V. Persée, après avoir renouvelé son alliance avec les Romains, s'appliqua à gagner les Grecs. Il rappela en Macédoine tous ceux qui avaient fui pour dettes, qui avaient été condamnés devant les tribunaux ou qui s'étaient exilés comme coupables de lèse-majesté. Il fit placarder à Délos, à Delphes et dans le temple de Minerve itonienne, un décret qui assurait à tous non-seulement l'impunité, mais encore la restitution de tous les biens qu'ils avaient quittés au moment de leur bannissement. Il déclara libérés tous les débiteurs du trésor royal en Macédoine et donna la liberté aux prisonniers d'État. Par cette conduite, il exalta bien des esprits et sembla pouvoir faire concevoir les plus belles espérances. Il avait d'ailleurs, dans sa personne et dans le train ordinaire de sa vie, quelque chose de vraiment royal. Il était d'une taille suffisante, et propre, par sa force physique, aux fatigues d'une existence active. Il avait dans les traits du visage une dignité, une fierté en harmonie avec sa jeunesse; enfin il avait échappé à la passion qu'avait montrée son père pour les femmes et le vin, et ses amis étaient à table d'une tempérance égale à la sienne. Tel fut le début du règne de Persée.

(Quelques mots sur Philippe, formant une espèce d'oraison funèbre.)

Le roi Philippe fut au temps de sa puissance, lorsqu'il dominait la Grèce, le plus perfide et le plus injuste des tyrans, et quand le vent de la fortune eut

[1] Tite Live, liv. XL, chap. LVIII, liv. XLI, chap. XIX.

changé, le plus modéré des princes. Enfin, quand il vit ses affaires entièrement ruinées, prêt à tout événement, il n'est rien qu'il ne fit pour raffermir son trône.

(Pendant ce temps la guerre continue en Asie entre Pharnace, Attale, Eumène et Ariarathe. — Ceux-ci attaquent Pharnace avec vigueur.)

VI. Pharnace, effrayé d'une invasion si soudaine et si dangereuse, était prêt à subir toutes les conditions qu'on lui dicterait : car il avait envoyé à ce sujet des députés à Eumène et Ariarathe. Ceux-ci agréèrent ses offres de paix, adressèrent sur-le-champ une ambassade à Pharnace et, après l'échange de quelques députations, la paix fut conclue en ces termes : « Paix perpétuelle entre Eumène, Prusias, Ariarathe, Pharnace et Mithridate. Pharnace n'entrera en Galatie sous aucun prétexte. Tous les traités de Pharnace avec les Gaulois sont annulés. Il évacuera la Paphlagonie, y rétablira les habitants qu'il en a chassés, et rendra les armes, les machines et autres objets qu'il a enlevés. Il restituera à Ariarathe les terres dont il l'a dépouillé, les biens qu'elles contenaient et ses otages. Il livrera de plus Teium sur le Pont. » Eumène donna bientôt après cette ville à Prusias, qui la reçut avec reconnaissance. Le traité portait encore : « Pharnace rendra sans rançon tous les prisonniers et les transfuges. De plus, sur le trésor et l'argent qu'il a pris à Morzia [1] et à Ariarathe, il payera aux susdits rois neuf cents talents, et en outre à Eumène trois cents talents pour frais de la guerre. » Les dernières clauses étaient : « Mithridate, satrape d'Arménie, payera trois cents talents pour avoir fait la guerre à Ariarathe, au mépris des traités conclus avec Eumène. » Dans ce traité furent compris, parmi les princes d'Asie, Artaxias, gouverneur de la plus grande partie de l'Arménie, et Acusiloque; parmi ceux d'Europe, le Sarmate Gatalus;

[1] Morzia, roi de Paphlagonie.

parmi les États libres, les Héracléotes, les Mésembriens, les habitants de la Chersonèse et ceux de Cyzique. Quant aux otages que Pharnace était tenu de fournir, il en détermina le nombre et la qualité. Dès qu'ils furent arrivés, les armées se retirèrent. Telle fut la fin de la guerre d'Eumène et d'Ariarathe contre Pharnace.

(En même temps que Rome préparait ou affermissait partout sa domination, elle punissait les alliés qui lui montraient peu de zèle. — De là sa conduite à l'égard des Rhodiens, qui commençaient à s'effrayer de sa puissance.)

VII. ... après le départ des consuls Tibérius et Claudius pour leur expédition contre les Istriens et les Agriens [1]. Vers la fin de l'été, le sénat donna audience aux ambassadeurs lyciens. Ils n'étaient parvenus à Rome qu'après la défaite de leurs compatriotes, quoique partis depuis assez longtemps pour être arrivés; car les Xanthiens avaient député en Achaïe et à Rome, lorsque la guerre était imminente, cette ambassade dont Nicostrate était le chef. Établis enfin dans Rome, ces députés excitèrent la compassion du sénat par le tableau de la tyrannie des Rhodiens à leur égard et de leurs infortunes. Ils l'amenèrent même à envoyer des ambassadeurs à Rhodes pour représenter que, d'après les mémoires rédigés par les dix commissaires, alors qu'ils avaient réglé en Asie la paix avec Antiochus, lecture en ayant été faite, les Lyciens avaient été évidemment donnés aux Rhodiens, non à titre de présent, mais comme amis et alliés. Un tel arrangement déplut à bien des gens. L'opinion générale fut que les Romains voulaient mettre les Rhodiens aux prises avec les Lyciens, afin d'épuiser leurs trésors et leur matériel de guerre, instruits qu'ils étaient de la manière dont ils avaient conduit la reine

[1] L'Istrie, voisine de la Cisalpine, s'était soulevée. Claudius Marcellus fut envoyé contre elle, avec son collègue, et la soumit tout entière. Tite Live, liv. XLI, chap. XV.

Laodice au roi Persée, et de l'épreuve qu'ils avaient fait peu auparavant subir à leurs vaisseaux. Tout récemment, en effet, ils avaient essayé, avec un pompeux et magnifique appareil ce qu'il leur restait de navires. Persée leur avait fourni une grande quantité de bois de construction et avait décerné un ruban d'or à chacun des matelots qui lui avaient amené sa femme.

VIII. Lorsque les commissaires romains furent arrivés à Rhodes et eurent proclamé le décret du sénat, un grand tumulte s'éleva et le trouble se mit parmi les magistrats rhodiens. On s'indignait vivement de ce que les Romains prétendaient avoir donné les Lyciens non pas en présent, mais à titre d'alliés. Au moment où ils se flattaient d'avoir solidement réglé les affaires de Lycie, les Rhodiens voyaient à regret surgir de nouveaux embarras. En effet, les Lyciens, à la nouvelle de l'arrivée des Romains et du décret qu'on avait rendu, remuèrent de nouveau et se montrèrent prêts à tout oser pour recouvrer leur indépendance et leur liberté. Les Rhodiens, en entendant les députés, pensèrent que les Romains avaient été trompés par les Lyciens et chargèrent sur-le-champ Lycophron d'aller éclairer le sénat. Tel était l'état des choses au moment où les Lyciens paraissaient sur le point d'essayer une nouvelle révolte.

IX. L'année suivante, le sénat donna audience aux députés rhodiens dès leur arrivée, mais il différa sa réponse. Les Dardaniens vinrent sur ces entrefaites et parlèrent au sénat de la multitude, de la puissance et de l'audace guerrière des Bastarnes. Ils ajoutèrent que Persée [1] avait fait alliance avec eux et avec les Gaulois; que ce prince leur inspirait plus de crainte encore que les Bastarnes mêmes, et qu'ils venaient demander du secours. Les Thessaliens confirmèrent ce rapport et

[1] Persée qui, dans l'ombre préparait la guerre contre Rome, souleva les Bastarnes contre les Dardaniens, peuple d'Illyrie soumis à Rome. Tite Live, liv. XLI, chap. XIX.

réclamèrent aussi l'assistance des Romains. Le sénat résolut d'envoyer quelques commissaires pour vérifier tous ces faits. Postumius partit aussitôt avec quelques jeunes patriciens.

(Séleucus Philopator, qui avait remplacé Antiochus, était mort, il eut pour successeur [1])

X. Antiochus Épimanes, et non Épiphanes, ainsi nommé à cause de sa conduite. Quelquefois il s'échappait de son palais à l'insu de ses serviteurs et on le voyait suivi d'une ou de deux personnes parcourir au hasard la ville. Il visitait, de préférence, les ateliers de sculpteurs et d'orfévres, et s'entretenait de leur art avec les ciseleurs et les autres ouvriers, quels qu'ils fussent. Il s'abaissait jusqu'à converser avec des gens du peuple, avec le premier venu, et buvait en compagnie des étrangers les plus vils. S'il apprenait que quelques jeunes gens s'étaient réunis pour célébrer un festin, sans prévenir de son arrivée, il venait, suivi de joueurs de flûte et de musiciens de tout genre, s'asseoir à leur table. Beaucoup, effrayés de son arrivée soudaine, s'enfuyaient au plus vite. Souvent aussi, il dépouillait le manteau royal et se promenait en toge sur la place publique comme un candidat tendant la main aux uns, embrassant les autres, sollicitant de tous des suffrages pour devenir édile ou tribun. Élu, il s'asseyait sur une chaise d'ivoire, suivant la coutume des Romains, écoutait les affaires qui concernaient le commerce, et jugeait avec l'attention la plus scrupuleuse. Cette conduite déroutait les hommes honnêtes : les uns le regardaient comme étant sans faste, les autres l'estimaient fou. Dans ses présents même bizarrerie : il donnait des osselets, des cornes de chevreuil à ceux-ci; à ceux-là, des dattes; à d'autres, de l'or. Quelquefois, il comblait de cadeaux des gens qu'il rencontrait par hasard et qu'il

[1] Tite Live, liv. XLI, chap. XX.

n'avait jamais vus. Dans les offrandes qu'il adressait aux villes, dans les honneurs qu'il rendait aux dieux, il surpassait en magnificence tous ses prédécesseurs. Témoin le temple de Jupiter olympien à Athènes et les statues dont il entoura l'autel de Délos. Il fréquentait aussi les bains publics lorsqu'ils regorgeaient de peuple, et faisait apporter des vases contenant les parfums les plus rares. Un jour, quelqu'un lui dit que les rois étaient bien heureux de se servir d'odeurs si délicieuses et de sentir si bon. Il ne répondit rien; mais il revint le lendemain et fit répandre sur la tête de l'homme qui lui avait parlé la veille une grande amphore pleine de l'aromate le plus précieux, appelé stacté. Tous les baigneurs accoururent aussitôt pour en avoir leur part, mais le plancher glissait, et beaucoup tombèrent au milieu des éclats de rire. Le roi lui-même n'y échappa pas.

LIVRE XXVII.

SOMMAIRE.

I-III. Les Béotiens se livrent aux Romains. — III, IV. Zèle des Rhodiens pour Rome. — IV-VI. Persée cherche à gagner Rhodes et Thèbes. — VI, VII. La guerre est déclarée au roi de Macédoine. — VII, VIII. Rhodes reste fidèle à Rome. Impression produite sur la Grèce par la première victoire de Persée. — VIII, IX. Il propose en vain la paix. — IX, X. Description d'une arme appelée cestre. — X, XI. Cotys, roi de Thrace. — XI, XII. Les Rhodiens rendent à Persée quelques captifs. — XII, XIII. Céphalus d'Épire se prononce pour Persée. Comment cela. — XIII, XIV. Aulus Hostilius en Macédoine. Il échappe par hasard à des embûches tramées contre lui. — XIV, XV. Attale demande aux Achéens de rétablir les monuments élevés en l'honneur d'Eumène, et qu'un décret avait ordonné de détruire. — XV, XVI. En Crète, nouveaux troubles. — XVI. Guerre en Égypte entre Antiochus et Philométor. Fragment.

(Lacune de trois ans. — Les intrigues de Persée continuent en Grèce. Il gagne à sa cause un assez grand nombre de peuples. — Il marche alors plus hardiment, et pénètre jusqu'à Delphes. — Il dépouille le Thrace Abrupolis, fait tuer deux Thébains qui voulaient conserver la Béotie aux Romains. — Il tend des embûches à Eumène. — La guerre lui est déclarée. — Le sénat envoya sept commissaires en Grèce, avant l'armée, parmi lesquels Marcius.)

I. A ce moment arrivèrent Lasys et Callias de la part des Thespiens, et Isménias de celle de Néon. Lasys mit sa patrie à la disposition des Romains, Isménias livra à la discrétion de leurs commissaires toutes les villes de la Béotie. Cette remise collective était tout à fait contraire au dessein qu'avait Marcius de détacher ces villes les unes des autres. Aussi reçut-il avec bienveillance et distinc-

tion Lasys, les Chéroniens, les Lébadiens et tous ceux qui vinrent au nom d'une seule cité. Mais il traita Isménias avec dédain, le tenant à l'écart et repoussant ses offres. Aussi quelques exilés conspirèrent contre ce même Isménias, et ils l'auraient lapidé s'il n'eût trouvé un asile sur le tribunal des Romains. Thèbes, à cette époque, était agitée par des dissensions intestines : les Thébains voulaient livrer la ville aux Romains, tandis que les habitants de Coronée et d'Haliarte qui, accourus à Thèbes, prétendaient vivement à la direction des affaires, soutenaient qu'il fallait demeurer dans l'alliance de Persée. D'abord les forces des deux partis se balancèrent, mais sitôt qu'Olympique de Coronée eut changé d'opinion et conseillé tout à coup de s'unir à Rome, une révolution, un revirement soudain eut lieu dans tous les esprits. D'abord on força Dicétas d'aller trouver Marcius pour excuser Thèbes de son alliance avec le roi de Macédoine, on envahit ensuite la demeure de Néon et d'Hippias, on les en chassa et on leur ordonna de rendre compte de toute leur administration : c'étaient eux qui avaient négocié l'alliance avec la Macédoine. Après leur départ, l'assemblée fut convoquée : elle vota en faveur des Romains quelques honneurs et des présents, et recommanda aux magistrats de presser la conclusion de l'alliance. Enfin elle choisit des députés pour aller remettre Thèbes aux Romains et y ramener les exilés.

II. Pendant que cette affaire s'arrangeait à Thèbes, les exilés réunis à Chalcis[1], ayant à leur tête Pompidas, accusèrent l'un d'eux, Isménias, Néon et Dicétas. Leur crime était manifeste, la faveur des Romains assurée aux bannis, et Hippias et ses partisans se trouvèrent ainsi dans le plus grand danger ; ils coururent même risque de la vie (tant le peuple était irrité) jusqu'au moment où les Romains daignèrent intervenir quelque

[1] Marcius se trouvait dans cette ville.

peu en leur faveur, et réprimèrent l'impétuosité de la multitude. A l'arrivée des Thébains, qui vinrent à Chalcis annoncer le décret et les honneurs votés aux Romains, tout prit une face nouvelle, et ce changement ne se fit pas attendre, grâce à la petite distance qui sépare les deux villes. Marcius reçut les députés avec bienveillance, fit l'éloge de Thèbes et leur conseilla le rappel des exilés; il ajouta qu'il fallait que chaque cité envoyât à Rome des députés pour se mettre isolément à la discrétion des Romains, puis, après un si beau succès, c'est-à-dire après avoir dissous la ligue béotienne et tourné tous les esprits contre la Macédoine, il manda d'Argos Servius et, le laissant à Chalcis, se rendit dans le Péloponèse avec ses collègues. Néon, quelques jours après, passa en Macédoine; Isménias et Dicétas, jetés en prison, se donnèrent bientôt la mort. C'est ainsi que les Béotiens qui, longtemps réunis en un seul corps, avaient échappé contre toute espérance à tant de dangers, après avoir embrassé follement et sans cause le parti de Persée, furent tout à coup saisis d'une terreur puérile, et se laissèrent dissoudre et partager en villes isolées. Aulus et Marcius traitèrent à Argos avec les magistrats achéens et engagèrent le stratége Archon à envoyer mille hommes à Chalcis pour garder cette ville jusqu'à l'arrivée des Romains. Archon n'hésita pas à obéir : les commissaires, après avoir achevé pendant l'hiver ces négociations, allèrent rejoindre Publius et s'embarquèrent pour Rome.

III. Cependant Tibérius et Postumius visitaient les îles et les villes d'Asie; ils s'arrêtèrent surtout à Rhodes, quoique leur présence n'y fût pas nécessaire. Car Hégésiloque, qui était alors prytane, homme d'une grande distinction et qui plus tard fut chargé d'une ambassade en Italie, avait engagé ses concitoyens, aussitôt qu'il avait vu que les Romains lutteraient bientôt contre Persée, à partager la fortune de Rome : il les avait même

poussés à réparer quarante vaisseaux, afin que, si les Romains réclamaient leur assistance, ils ne se préparassent pas seulement à leur obéir, mais que suffisamment disposés ils fissent sur-le-champ ce qu'on leur demanderait. Il étala tous ces travaux aux yeux des commissaires, qui partirent très-satisfaits. Tibérius, après avoir loué le zèle des Rhodiens, revint à Rome.

(Persée avait eu avec les commissaires romains une conférence, dans laquelle ils lui avaient persuadé d'envoyer au sénat une nouvelle ambassade, car Rome n'était pas encore prête, et lui avait accordé une trêve. — Tite Live a presque traduit les deux chapitres qui suivent[1].)

IV. Persée, après sa conférence avec les Romains, exposa dans une lettre les droits des deux partis et les discours que chacun avait tenus; il espérait que sa cause paraîtrait la plus juste, et en outre il voulait sonder les dispositions des peuples. Il fit tenir par de simples courriers la circulaire aux autres villes, mais il députa expressément vers Rhodes Anténor et Philippe. Ils remirent dès leur arrivée la lettre aux magistrats. Introduits quelques jours après dans le conseil, ils engagèrent les Rhodiens à demeurer, pour le moment du moins, tranquilles spectateurs de ce qui se passait; et si les Romains, au mépris des traités, entreprenaient la guerre contre Persée et la Macédoine, à jouer le rôle de médiateurs; « la paix, disaient-ils, était avantageuse pour tous, mais elle intéressait surtout les Rhodiens. Plus ils étaient jaloux de l'égalité et de l'indépendance et se montraient au premier rang les défenseurs, non-seulement de leur liberté, mais encore de celle des Grecs, plus ils devaient craindre et se garder de se laisser aller à une politique contraire. » Tel fut à peu près le langage des députés, et il plut beaucoup à l'assemblée; mais les esprits étaient prévenus pour les

[1] Tite Live, liv. XLII, chap. XLII, XLIII.

Romains, et le parti le plus sage l'emportant, après avoir traité les députés avec distinction, on fit dire à Persée que dorénavant il s'abstînt de rien demander qui exposât les Rhodiens à paraître contraires aux désirs de Rome. Anténor ne reçut pas d'autre réponse, et, comblé de bons procédés par les Rhodiens, il regagna la Macédoine.

V. Peu après, instruit que quelques places de la Béotie persévéraient dans leurs dispositions favorables envers lui, Persée leur envoya Antigone, fils d'Alexandre. Antigone, arrivé en Béotie, faute de prétexte suffisant pour les attirer à l'alliance de son maître, laissa de côté toutes les villes, à l'exception de Coronée, de Thèbes et d'Haliarte, dont il engagea les habitants à demeurer amis des Macédoniens. Ils accueillirent avec faveur ses paroles et décrétèrent l'envoi de députés en Macédoine. Antigone alla aussitôt rendre compte au roi de sa mission, et bientôt arrivèrent les députés des villes alliées, car les Thébains[1], voisins incommodes, les menaçaient, disaient-elles, et déjà même les inquiétaient, parce qu'elles ne voulaient pas s'entendre avec eux et s'unir à Rome. Persée leur répondit que la trêve conclue avec les Romains ne lui permettait pas de les secourir; mais il leur conseilla de repousser comme elles le pourraient les attaques des Thébains, sans combattre les Romains et de vivre en paix avec eux.

(Durant cinq mois on fit attendre à Rome une réponse aux députés que Persée y avait envoyés d'après le conseil de Marcius.

VI[2]. Enfin, après avoir entendu le rapport des commissaires sur l'Asie, sur Rhodes et sur les autres villes, le sénat donna audience aux ambassadeurs de Persée. Solon et Hippias s'efforcèrent de traiter tous les points

[1] Les Thébains n'avaient pas accepté les propositions d'Antigone.
[2] Édition Firmin Didot, VII.

en litige et d'apaiser les Romains : ils s'appliquèrent surtout à justifier Persée des embûches tendues à Eumène. Le plaidoyer terminé, le sénat, qui depuis longtemps avait décidé la guerre, ordonna aux ambassadeurs, ainsi qu'aux autres Macédoniens, d'évacuer Rome aussitôt et l'Italie dans trente jours. On recommanda ensuite aux consuls de ne pas perdre de temps et de ne négliger aucune des mesures nécessaires à la guerre.

(Ici commençait sans doute le récit de la guerre de Persée. — Licinius commande l'armée, Caïus Lucrétius la flotte.)

VII[1]. Caïus, dont la flotte était encore à l'ancre à Céphallénie, écrivit aux Rhodiens pour leur demander des vaisseaux, et chargea de sa lettre Socrate, qui gagnait sa vie à frotter d'huile les lutteurs. Lorsqu'elle arriva à Rhodes, Stratonice était prytane du second semestre. Le conseil ayant été réuni au sujet de la missive consulaire, Agathagète, Rodophon, Astymède, ainsi que plusieurs autres, furent d'avis d'envoyer sur-le-champ les navires demandés et de prendre parti pour les Romains dès le commencement de la guerre, sans hésiter davantage ; mais Dinon et Polyarate, qui désapprouvaient toutes les avances amicales faites aux Romains, mirent en avant le nom du roi Eumène, et modifièrent ainsi les sentiments de la multitude à leur égard. En effet, on se défiait d'Eumène. On lui en voulait pour une vieille injure, datant de sa guerre avec Pharnace, alors qu'il avait voulu occuper l'entrée de l'Hellespont pour fermer le Pont-Euxin à la navigation, et que les Rhodiens avaient, par leur résistance, rendu ses efforts inutiles, et la querelle, à une époque plus rapprochée, pendant la guerre de Lycie s'était encore envenimée à propos de quelques châteaux et d'un pays nommé Péréa, situé à l'extrémité du continent, en face de Rhodes, que ravageaient sans cesse les soldats

[1] Édition Firmin Didot, VI.

de ce prince. Les Rhodiens, pour ces deux griefs, accueillaient avec faveur toutes les attaques dirigées contre lui. Dinon s'arma de ce prétexte pour attaquer la lettre apportée par Socrate. Il dit qu'elle ne venait pas des Romains, mais d'Eumène, qui mettait tous ses soins à pousser Rhodes à la guerre et à jeter le peuple dans des dépenses et dans des embarras inutiles, et il invoqua pour preuve que celui qui avait apporté ce message était un vil esclave, bref un homme tel que Socrate : or les Romains, loin d'agir ainsi d'habitude, choisissaient avec un grand soin des hommes distingués pour ces sortes d'affaires. En tenant ce langage, Dinon et Polyarate n'ignoraient pas que Lucrétius était l'auteur de la missive ; mais ils voulaient amener le peuple à ne point obéir sur-le-champ aux Romains, à temporiser sans cesse, et à fournir ainsi quelque occasion de querelle et de rupture ; ils voulaient enfin écarter les Rhodiens de l'alliance de Rome et les jeter dans celle de Persée autant qu'il était en eux. Du reste, ces deux hommes étaient si zélés pour Persée, parce que Polyarate, homme vain et fastueux, avait engagé tous ses biens, et que Dinon, avare sans pudeur, avait toujours fait métier de s'enrichir des largesses des rois et des puissants. Stratoclès, le prytane, prit à son tour la parole, s'éleva vivement contre Persée, loua beaucoup au contraire les Romains et amena la majorité de la multitude à sanctionner le décret qui ordonnait l'envoi des vaisseaux. Six galères furent aussitôt équipées : cinq se rendirent à Chalcis, sous la conduite de Timagoras, la sixième gagna Ténédos sous un autre chef du même nom. Ce dernier trouva dans cette île Diophane que Persée envoyait à Antiochus : il ne put s'emparer de lui, mais il prit son vaisseau. Lucrétius reçut avec bienveillance tous les alliés qui lui avaient amené quelques navires, mais il n'accepta pas leurs offres de service, disant qu'il n'en avait nul besoin pour le moment.

(Tandis que Caïus refuse ces subsides, Licinius, qui a franchi l'Épire et l'Athamanie, arrive à Larisse, où il reçoit de nombreux renforts d'Eumène et des Grecs[1]. — Il campe auprès du fleuve Pénée. — Combat de cavalerie. — Persée est vainqueur.)

VII *a*. Dès que la nouvelle du combat de cavalerie et de la victoire des Macédoniens se fut répandue dans la Grèce, les bonnes dispositions des Grecs à l'égard de Persée, jusqu'alors soigneusement cachées par la plupart, éclatèrent aussitôt de tout côté, ainsi qu'une flamme. Il en fut de cette manifestation comme de celles que souvent éveillent les jeux du cirque. Lorsqu'à un athlète illustre et regardé comme invincible, on en voit opposer un obscur et de beaucoup inférieur en force, la multitude lui accorde tout d'abord sa bienveillance : elle l'exhorte à avoir bon courage et le soutient de ses applaudissements. Que s'il atteint son adversaire au visage et montre qu'il lui a fait quelque blessure, les esprits s'aigrissent en s'échauffant, et quelquefois même on va jusqu'à railler le blessé, sans que le mépris ou le blâme y soit pour rien, par le seul effet d'une sympathie instinctive, d'une compassion naturelle pour le plus faible. Mais qu'on adresse à propos à ces spectateurs quelque sage représentation, ils changent sur-le-champ et reconnaissent leur erreur.

VII *b*. Ainsi fit Clitomaque. Il passait pour invincible, dans l'art des athlètes, et sa réputation s'était répandue par tout l'univers. Ptolémée, désireux d'abaisser cette gloire, fit préparer avec un soin particulier l'athlète Aristonique qu'on regardait comme merveilleusement doué pour ces luttes, et l'envoya en Grèce. Aristonique se rendit aux jeux olympiques, y provoqua Clitomaque, et, suivant l'usage, la multitude ne manqua pas d'encourager, d'exciter son ardeur, joyeuse de voir qu'on osât se mesurer à tel adversaire. Enfin quand descendu dans la lice, il se montra digne de

[1] Tite Live, liv. XLII, chap. LVII-LIX.

cette lutte difficile, et qu'il eut même blessé grièvement son ennemi, des applaudissements retentirent de tous les côtés, et bon nombre de spectateurs le soutinrent de leurs vœux et l'engagèrent à tenir ferme. C'est alors que Clitomaque, après s'être un moment retiré pour reprendre haleine, se tourna, dit-on, vers l'assemblée et lui demanda pourquoi elle encourageait ainsi Aristonique et l'aidait de tout son pouvoir? N'avait-il donc pas combattu loyalement? ignoraient-ils que lui Clitomaque luttait pour la gloire de la Grèce et Aristonique pour celle du roi Ptolémée? Aimaient-ils mieux voir un Égyptien vainqueur des Grecs et paré de la couronne olympique que d'entendre proclamer pour vainqueur au pugilat un Thébain et un Béotien? A ces paroles la disposition des esprits tourna si subitement qu'Aristonique fut vaincu plus encore par ce changement de la multitude que par Clitomaque lui-même.

VII *c*. C'est ce qui eut lieu à l'égard de Persée chez les masses. Que quelqu'un leur eût brusquement demandé, à la vue de leur enthousiasme, si elles désiraient voir une telle puissance échoir à un seul homme et faire sous lui l'épreuve de l'autorité d'un monarque et du despotisme, je pense qu'elles auraient aussitôt changé d'opinion pour en adopter une toute contraire. Supposons encore qu'on leur eût alors rappelé en peu de mots la tyrannie de la maison de Macédoine sur la Grèce et les avantages que lui avait procurés la domination de Rome, avec quelle promptitude ne seraient-elles pas revenues de leur erreur! Cependant par un premier mouvement invincible, une joie manifeste accueillit la nouvelle de cette victoire, charmé qu'on était de voir un digne adversaire s'élever enfin tout à coup contre les Romains. Je me suis étendu sur ce sujet, de peur que, faute de connaître le cœur humain, on ne se crût en droit de reprocher ici aux Grecs leur légèreté et leur ingratitude.

(Persée, vainqueur, trompe l'espérance de la Grèce par sa non-

chalance. — Il se retire. — Le consul franchit le Pénée : bientôt)

VIII. Dans le conseil que Persée réunit après sa victoire, quelques-uns de ses amis lui suggérèrent d'envoyer à Licinius une ambassade pour lui offrir, quoique vainqueur, de payer les mêmes tributs que payait Philippe vaincu, et d'évacuer les mêmes places. Si la paix se faisait à ces conditions, le roi, disaient-ils, terminerait la guerre d'une manière glorieuse par une victoire éclatante, et les Romains, qui venaient d'éprouver la valeur des Macédoniens, se montreraient à l'avenir plus modérés et n'oseraient plus rien demander d'injuste ou de tyrannique. S'ils rejetaient la paix et s'opiniâtraient contre la fortune, les dieux les châtieraient de leur orgueil, tandis qu'ils viendraient, eux et les hommes, pour prix de sa modération, prêter assistance à Persée. La plupart des amis du prince étaient de cet avis; il s'y rangea lui-même et choisit pour députés Pantauchus fils de Balacre et Médon, de Béroée. A leur arrivée, Licinius rassembla son conseil; les députés lui communiquèrent leurs instructions, et quand ils furent congédiés la délibération commença. L'avis unanime fut de faire la réponse la plus arrogante. Car telle est l'antique et singulière coutume des Romains de se montrer dans l'adversité aussi hautains et opiniâtres que modérés dans la bonne fortune : conduite noble, il faut le reconnaître; mais il est difficile de dire s'il est possible de la tenir en toute circonstance. Quoi qu'il en soit, voici la réponse que fit le consul : il ordonnait à Persée de se livrer aux Romains et de laisser au sénat tout pouvoir de régler, suivant son bon plaisir, le sort de la Macédoine. Pantauchus vint aussitôt rapporter ces conditions à Persée et à ses amis. Étonnés de cette insolence, quelques conseillers du prince l'engagèrent à ne plus adresser aux Romains quoi que ce fût, ambassadeur ou message. Mais Persée n'était pas en de tels senti-

ments, et il envoya plusieurs agents auprès de Licinius en ajoutant à la somme proposée. Comme ses instances étaient vaines, et que ses amis le blâmaient hautement de se montrer, quoique vainqueur, aussi humble que s'il était vaincu et sans ressources, il renonça bien que malgré lui à ces ambassades et établit de nouveau son camp à Sycurium. Voilà à quel point en étaient les affaires.

(Cependant Lucrétius soumettait Chalcis, Haliarte et Thèbes, sans combat, et ruinait en Grèce le parti de Persée. — Bientôt ce prince cherche en vain à brûler le camp romain, que Licinius transporte partout où il trouve d'abondantes subsistances. — Un seul combat eut lieu près de Phalana où Persée fut sur le point d'écraser quelques détachements romains, et dans lequel on fit usage d'une arme dont voici la description.)

IX. Cette arme qu'on appelle cestre fut inventée dans la guerre contre Persée; le cestre était long de deux palmes et avait un tube égal au fer qui formait la partie supérieure du trait. Ce tube recevait une hampe de bois de la longueur d'une palme et de l'épaisseur d'un doigt. Au milieu étaient adaptées trois petites ailes de bois très-courtes. Les deux cordes de la fronde étaient inégales, et on assujettissait, entre elles deux, le trait au moyen d'une courroie dont il pût facilement se dégager. Dans le mouvement de rotation, quand les deux cordes étaient tendues, il restait comme immobile, mais au moment du jet, l'une des cordes se détachant, le trait violemment chassé partait comme une balle de plomb et, par la vigueur du coup, blessait fortement ceux qu'il rencontrait dans sa course.

(Persée, vaincu dans ce combat, se retire en Macédoine, et Cotys, son allié, en Thrace. — Licinius fait prendre à son armée ses quartiers d'hiver.)

X. Cotys était également remarquable par sa beauté et par son courage. Il n'avait rien d'un Thrace par le

caractère : il était sobre, doux et d'une profondeur d'esprit peu ordinaire.

(Persée, durant l'hiver, envoie une ambassade aux Rhodiens.)

XI. Persée, dès qu'il fut délivré de la guerre contre Rome, envoya Anténor à Rhodes pour traiter du rachat des matelots qui avaient été surpris en mer avec Diophane, et faits prisonniers. Les magistrats hésitèrent beaucoup sur le parti à prendre. Polyphron et Théetète ne voulaient aucun rapport avec Persée. Dinon et Polyarate étaient de l'avis contraire. Enfin on convint avec ce prince de la rançon des captifs.

(Rome avait réussi à détacher les Grecs de la Macédoine. — Mais plusieurs peuples ne tardèrent pas à comprendre quel sort leur était réservé après la ruine de Persée. — Les Étoliens, les Acarnaniens, l'Épire, s'unissent à ce prince.)

XII[1]. Céphalus arriva alors d'Épire. Lié à la maison des rois de Macédoine par une ancienne amitié, les circonstances l'obligèrent aussi d'embrasser le parti de Persée. Voici comment. L'Épirote Charops était un homme estimable à tout égard, et ami des Romains. Lorsque Philippe se fut emparé des défilés de l'Épire, ce fut lui qui contribua surtout à l'en chasser et à livrer à Titus le pays et les Macédoniens. Il avait pour fils Machatas, père d'un second Charops qui était encore tout jeune, quand, son père étant mort, son aïeul l'envoya à Rome avec un équipage convenable pour l'initier à la langue et à la littérature latines; ce jeune homme contracta dans l'Italie de nombreuses liaisons, et revint dans sa patrie après un certain temps. A cette époque mourut le vieux Charops; l'autre, naturellement léger, et l'esprit plein de mauvaises pensées, se mit à attaquer et à combattre les personnages les plus impor-

[1] Edition Firmin Didot, XIII. CLII^e olympiade, deuxième année.

tants. On n'y fit d'abord aucune attention, et Antinoüs qui l'emportait sur lui, et par l'âge et par le rang, continua de conduire avec Céphalus les affaires publiques. Mais la guerre de Persée étant survenue, ce jeune ambitieux les accusa auprès des Romains, et il prit pour prétexte leur ancienne liaison avec le roi de Macédoine. Il s'appliqua donc à les observer, à interpréter méchamment toutes leurs paroles et toutes leurs actions, soit en y ajoutant, soit en en retranchant quelque chose, et réussit à faire agréer ses calomnies. Céphalus, homme d'une sagesse et d'une prudence consommées, était cependant alors dans les meilleurs sentiments. Il avait d'abord demandé aux dieux que la guerre n'eût pas lieu, et que la querelle ne se jugeât point par les armes, et aujourd'hui que la lutte était commencée, il voulait demeurer fidèle à l'alliance romaine, mais ne point aller lâchement au delà, et ne rien faire de déshonorant. Malgré cela, Charops mit tous ses soins à le décrier, ainsi qu'Antinoüs, et à tourner en marque de mauvais vouloir tout ce qu'il ne faisait pas suivant les ordres du sénat. D'abord, ils méprisèrent ces attaques, certains de n'avoir en rien contrarié les intérêts de Rome; mais lorsqu'ils virent les Étoliens Hippoloque, Nicandre et Lochagus emmenés sans raison à Rome après le combat de cavalerie et les accusations d'un certain Lyciscus, qui jouait en Étolie le même rôle que Charops en Épire, admises, ils comprirent quel sort les attendait, et songèrent à leur salut. Ils résolurent de tout faire pour ne pas être conduits à Rome sans jugement, victimes des calomnies de Charops. C'est ainsi que Céphalus et Antinoüs furent forcés de se ranger malgré eux du côté de Persée.

(Aulus Hostilius avait remplacé Licinius en Macédoine. — On lui tend des embûches dans l'Épire soulevée.)

XIII[1]. C'est alors que Théodote et Philostrate tentè-

[1] Édition Firmin Didot, XIV.

rent la perfidie sans contredit la plus noire et la plus odieuse. Sur la nouvelle que le consul Aulus Hostilius allait rejoindre son armée en Thessalie, ils pensèrent que livrer Aulus à Persée serait donner au roi une marque éclatante de fidélité et causer aux Romains une perte cruelle : ils pressèrent donc par lettres Persée d'accourir. Le roi se mit en devoir de se rendre auprès d'eux au plus vite; mais les Molosses qui s'étaient emparés du pont de l'Aoüs arrêtèrent sa marche et l'obligèrent à combattre. Aulus, arrivé à Phanote, était descendu chez Nestor, offrant ainsi à ses ennemis, contre sa personne, une occasion magnifique à laquelle il n'eût pu, ce semble, échapper, si la fortune n'en avait décidé favorablement. Mais Nestor, par un pressentiment divin, engagea son hôte à se retirer la nuit dans une ville voisine, et Aulus, renonçant à traverser l'Épire, s'embarqua pour Anticyre, d'où il se rendit en Thessalie.

XIV. Cependant Attale prenait de son côté ses quartiers d'hiver à Élatée. Instruit de la douleur profonde causée à Eumène son frère par le décret qui, rendu en assemblée générale, ordonnait la destruction des monuments[1] élevés en son honneur dans toutes les villes du Péloponèse, et du soin qu'il mettait à dissimuler l'état de son âme, il résolut de s'adresser à quelques-uns d'entre les Achéens, pour obtenir le rétablissement des statues de son frère, et même des inscriptions faites à sa louange. Il espérait, en agissant ainsi, faire à Eumène un grand plaisir, et donner aux Grecs une haute opinion de son amour fraternel et de sa générosité.

(En Crète se succédaient toujours les dissensions civiles et les crimes qu'elles amènent.)

XV. Les Cydoniates commirent à cette époque le plus épouvantable, le plus horrible, le plus noir des forfaits.

[1] Voir les causes de cette destruction, liv. XXVIII, VII.

Bien que les perfidies soient assez communes en Crète, celle que nous allons dire semble l'avoir emporté sur toutes les autres. Les habitants de Cydonie étaient unis aux Apolloniates, non-seulement par l'amitié, mais par le droit de cité et par la communauté de tout ce que les hommes appellent droits. Les tables où leur serment était gravé se trouvaient auprès de la statue de Jupiter idéen ! Cependant, au mépris de la foi jurée, ils envahirent la ville d'Apollonie, tuèrent les hommes, pillèrent leurs biens, et se partagèrent ensuite les femmes, les enfants, la ville et le territoire.

(Retour sur l'histoire d'Égypte.)
(Euléus et Lénéus, tuteurs de Ptolémée Philométor, veulent s'emparer de la Célésyrie.)

XVI. Antiochus Épimanes, aussitôt qu'il vit clairement les Alexandrins se préparer à envahir cette province, envoya Méléagre comme ambassadeur à Rome, avec ordre de dire au sénat et de protester que l'agression de Ptolémée était contraire à toute justice.

(Dans l'intervalle, il se met en route vers l'Égypte. — Il arrive même bientôt aux portes de Péluse, qu'il prend par un stratagème.)

Le roi Antiochus se montra dans toute cette campagne, actif et digne du titre de roi, si ce n'est dans l'emploi de la ruse qu'il employa sous les murs de Péluse.

(Ptolémée, gouverneur de Chypre, reste fidèle au roi Philométor.)

XVII[1]. Ce Ptolémée n'avait pas le caractère frivole d'un Égyptien : il était sage et habile. Investi du gouvernement de Chypre pendant l'enfance du roi, il mit tous ses soins à amasser de l'argent, et il n'en donnait à personne bien qu'il fût sollicité par les intendants

[1] Édition Firmin Didot, XII.

royaux, et qu'on l'accusât amèrement de ne rien perdre pour lui-même. Lorsque le roi eut atteint l'adolescence, il lui envoya à Alexandrie une assez forte somme; aussi, Ptolémée et les courtisans louèrent hautement son économie et sa fidélité.

FRAGMENTS.

XVIII. 1. En la plupart des choses humaines, nous devons nous conformer aux circonstances, car rien n'est plus puissant qu'elles; mais c'est surtout dans ce qui concerne la guerre qu'elles font pencher la balance d'un côté ou de l'autre : n'en pas profiter est la plus grande des fautes.

2. La plupart des hommes me paraissent aimer le bien, mais peu osent s'y appliquer, et parmi ceux-là même un petit nombre seulement sait faire, en chaque chose, ce qui convient.

3. Pharnace fut le plus injuste des rois.

LIVRE XXVIII.

SOMMAIRE.

I-III. Ambassades de Ptolémée et d'Antiochus auprès du sénat, au sujet de la Célésyrie, etc. Des Rhodiens. États des esprits à Rhodes.—III-VI. Caïus Popilius et Cn. Octavius parcourent la Grèce comme commissaires d'Aulus Hostilius. — VI-VIII. Un conseil de tous les Grecs est réuni pour délibérer sur les circonstances présentes. Archon est nommé stratége. Discussion sur le rétablissement des monuments élevés à Eumène. Polybe intervient dans cette discussion, et sur son avis on rend un décret favorable à ce prince.—VIII-X. Persée envoie des députés à Gentius. Mais, par son avarice, il ne peut parvenir à s'assurer l'alliance de ce prince. Réflexions de l'auteur à ce sujet. — X-XII. Les Achéens envoient des secours aux Romains en Macédoine, sous la conduite de Polybe. Marcius les refuse et charge Polybe de s'opposer à ce qu'on accorde des subsides à Appius Cento qui commandait en Épire. — XII, XIII. Prise d'Héraclée. — XIII-XV. Dissensions à Rhodes. Une double ambassade se rend en Italie et en Macédoine. Détails. — XV, XVI. Troubles en Crète. — XVI-XVIII. En Égypte, guerre d'Antiochus et de Philométor. Antiochus, maître de presque toute l'Égypte, à l'exception d'Alexandrie. Philométor lui envoie des députés, et tout à coup se sauve dans l'île de Samothrace à l'instigation d'un de ses eunuques nommé Euléus. — XVIII. Le roi lève le siége d'Alexandrie et se montre disposé à la paix.

I. La guerre était déjà commencée en Célésyrie entre Antiochus et Ptolémée, lorsqu'arrivèrent à Rome, de la part d'Antiochus Méléagre, Sosiphane et Héraclide; Timothée et Damon de celle de Ptolémée. Antiochus était alors maître de la Célésyrie et de la Phénicie, car depuis qu'Antiochus son père avait vaincu les généraux de Ptolémée près du Panium, ces deux pays obéissaient aux princes syriens. Aussi Antiochus, pour qui le droit de la guerre était le titre le plus beau et le plus solide à la possession d'une contrée, tenait à cette province comme à un domaine. De son côté, Ptolémée, dans la pensée

que le père du roi régnant, Antiochus, avait injustement profité de la minorité de son propre père pour se saisir des villes qu'il occupait dans la Célésyrie, refusait absolument de les lui céder. Méléagre avait donc pour mission de protester devant le sénat que Ptolémée avait contre toute justice donné le signal de la guerre, et Timothée de renouveler le traité d'alliance, de mettre fin à la guerre de Persée, et surtout de surveiller les démarches de Méléagre. Mais Timothée n'osa point parler de l'affaire de Persée d'après les conseils de M. Émilius, et après avoir renouvelé l'alliance et reçu des réponses conformes à ses désirs, il repartit pour Alexandrie. Le sénat répondit à Méléagre qu'il chargerait Quintus Marcius d'écrire à Ptolémée sur ces difficultés, suivant qu'il croirait loyal et utile de le faire. C'est ainsi que pour le moment cette question fut résolue.

II. Vers le même temps, à la fin de l'été, arrivèrent à Rome, de la part des Rhodiens, Hégésiloque, Nicagoras et Nicandre, afin de renouveler l'alliance, d'obtenir le droit d'exporter du blé et de répondre en même temps aux accusations dont leur république était l'objet. Rhodes, en effet, était publiquement divisée en deux partis : celui d'Agathagète, de Philophron, de Rhodophon et de Théetète, qui plaçait dans Rome toutes ses espérances, et celui de Dinon, de Polyarate, favorable à Persée et aux Macédoniens. De là résultaient de fréquentes querelles dans les assemblées, des dissensions dans les conseils dont profitaient ceux qui voulaient accuser leur pays. Le sénat parut ignorer complétement ce qu'il savait très-bien, et permit d'exporter de la Sicile cent mille médimnes de froment. Telle fut la conduite du sénat à l'égard des ambassadeurs rhodiens : il fit le même accueil à tous les députés des républiques grecques qui partageaient les sentiments de Rhodes. Voilà ce qui se passait alors en Italie.

III. L'année suivante, Aulus, qui comme proconsul hivernait avec son armée en Thessalie, députa vers les

villes grecques, Caïus Popilius et Cn. Octavius. A Thèbes, ils félicitèrent les habitants de leur fidélité et les engagèrent à demeurer dans l'alliance de Rome. Ils allèrent de là parcourir toutes les villes du Péloponèse, et, montrant partout les décrets récemment promulgués, vantèrent avec zèle la douceur et la bienveillance du sénat : partout ils laissèrent entrevoir qu'ils connaissaient au juste ceux qui, dans chaque cité, hésitaient plus qu'il ne fallait à suivre le parti de Rome, ou qui s'y étaient entièrement jetés, et on put s'apercevoir aisément qu'ils n'étaient pas moins mécontents des adhésions douteuses que des inimitiés avouées. Ces exigences jetèrent les esprits dans l'inquiétude et le trouble, on ne savait plus quel langage ni quelle conduite adopter. En de telles circonstances, Caïus et ses collègues se proposaient, disait-on, de convoquer l'assemblée des Achéens, d'accuser Lycortas, Archon et Polybe, et de les représenter comme ennemis du peuple romain dans le cœur, et comme demeurant tranquilles, non par amour de la paix, mais parce qu'ils voulaient attendre et épier une occasion plus favorable. Cependant ils n'osèrent pas le faire, faute de prétexte raisonnable à faire valoir contre les prétendus coupables. Aussi, lorsqu'ils se présentèrent dans l'assemblée d'Égium, ils se bornèrent à engager les Achéens à la fidélité et passèrent en Étolie[1].

IV. Là, dans l'assemblée réunie pour eux à Therme, ils se répandirent en de longues et bienveillantes exhortations; puis (et c'était là le principal objet de leur mission), ils demandèrent des otages aux Étoliens. Proandre, qui se leva lorsque l'orateur fut descendu de la tribune, entreprit de rappeler les services qu'il avait rendus aux Romains et de combattre ses accusateurs. Mais Caïus, prenant aussitôt la parole, loua publiquement son zèle, quoiqu'il le connût pour un ennemi de Rome, et approuva tout ce qu'il avait dit. Ensuite vint

[1] L'Étolie s'était un instant remuée, mais elle ne s'était pas ouvertement prononcée pour Persée.

Lyciscus, qui n'accusa personne nominativement mais fit tomber des soupçons sur beaucoup. Il dit que les Romains avaient sagement agi en emmenant à Rome les chefs du pays : il désignait ainsi Eupolème et Nicandre; mais que leurs partisans et leurs amis étaient encore en Étolie et méritaient le même sort, à moins qu'ils ne livrassent aux Romains leurs enfants comme otages. C'était contre Archidamus et Pantaléon qu'était dirigée surtout cette sortie. Lorsqu'il eut achevé, Pantaléon prit la parole et gourmanda en quelques mots Lyciscus, qu'il accusa de flatter les puissants avec une honteuse effronterie; puis il se tourna contre Thoas, qu'il soupçonnait de répandre contre lui des calomnies d'autant mieux acceptées qu'il n'existait entre eux aucune apparence de haine. Lui rappelant donc l'époque de la guerre d'Antiochus, lui reprochant son ingratitude, lui qui, livré aux Romains, n'avait dû son salut inespéré qu'à son ambassade et à celle de Nicandre, il amena les Étoliens non-seulement à couvrir Thoas de huées chaque fois qu'il essayait de parler, mais encore à lui jeter des pierres. Caïus, après avoir blâmé en peu de mots les Étoliens de cette violence, partit avec son collègue pour l'Acarnanie sans parler des otages et laissant derrière eux l'Étolie pleine de soupçons réciproques, et en proie à de cruelles dissensions.

V. En Acarnanie, dans l'assemblée qui se tint à Thurium, OEschrion, Glaucus et Chrémès, partisans ouverts des Romains, engagèrent Caïus à établir des garnisons dans le pays, parce que Persée et les Macédoniens y avaient de nombreux amis. Diogène soutint l'opinion contraire : il ne fallait pas, disait-il, mettre de garnison dans ces villes ; cela était bon pour celles qui s'étaient déclarées contre les Romains ou qui avaient été prises par eux ; mais les Acarnaniens, qui n'avaient rien fait, ne méritaient pas de recevoir des soldats étrangers. Chrémès et Glaucus, ajoutait-il, cherchaient par leurs calomnies à accroître leur propre puissance

en abaissant leurs ennemis, et désiraient introduire dans les villes des garnisons qui appuyassent leurs desseins ambitieux. Caïus, qui voyait que le peuple était opposé à cette mesure, et qui voulait d'ailleurs se conformer aux instructions du sénat, se rangea à l'opinion de Diogène, et après avoir félicité les Acarnaniens de leurs bons sentiments, se rendit à Larisse, auprès du proconsul.

VI. Il sembla aux Grecs à la suite de cette ambassade que ce qui se passait méritait la plus grande attention. Un conseil fut formé de tous les chefs qui d'ailleurs avaient les mêmes idées politiques, tels qu'Arcésias et Ariston de Mégalopolis, Stratius de Tritée, Xénon de Patras, Apollonidas de Sicyone, et on délibéra sur les circonstances présentes. Lycortas, fidèle à ses anciens principes, fut d'avis qu'on demeurât neutre entre Persée et les Romains, sans les servir ni leur nuire en rien. Inquiet de la future puissance du vainqueur, quel qu'il fût, il regardait comme funeste pour toute la Grèce de secourir l'un ou l'autre parti, et d'un autre côté comme dangereux de se déclarer contre l'un des deux; on n'avait déjà que trop osé, en plusieurs circonstances faire résistance à plusieurs personnages des plus considérables parmi les Romains. Apollonius et Stratius, à leur tour, avouèrent qu'il ne fallait pas s'opposer ouvertement à Rome, mais qu'on devait retenir et combattre énergiquement tous ceux qui se jetteraient dans ses bras, et rechercheraient en particulier sa faveur au détriment de l'intérêt général. Archon conseilla de s'accommoder aux circonstances, de ne pas donner prise aux calomnies des ennemis, et de se préserver du sort de Nicandre qui, avant d'avoir éprouvé ce que c'était que la puissance des Romains, était tombé dans de si cruels malheurs. Polyène, Arcésilas, Ariston et Xénon adoptèrent ces avis. On résolut de confier la préture à Archon, et à Polybe le commandement de la cavalerie.

VII. Peu de temps après cette délibération, Archon étant déjà de l'opinion qu'il fallait s'allier aux Romains et à leurs amis, Attale entra fort à propos en rapport avec lui. Archon, qui désirait lui complaire, accueillit sa demande[1] avec empressement, et s'engagea à l'appuyer de son crédit. Des ambassadeurs furent bientôt envoyés par Attale et, admis au premier conseil; ils le prièrent de rétablir, par considération pour ce prince, les honneurs décernés naguère à Eumène. On ne put d'abord connaître la pensée de la multitude; mais certains orateurs s'élevèrent pour plusieurs raisons contre cette requête. Ceux qui avaient proposé d'abolir ces honneurs voulaient maintenir leur premier avis; d'autres croyaient l'occasion bonne pour se venger sur le roi de leurs griefs particuliers : quelques-uns, par haine des partisans d'Attale, souhaitaient qu'il échouât dans sa mission. Archon se leva enfin, et ce fut pour appuyer les ambassadeurs (car les circonstances exigeaient que le stratégo parlât); mais il s'éloigna après n'avoir dit que peu de mots, dans la crainte de paraître rechercher une récompense qui couvrît les frais énormes de sa magistrature. L'incertitude était grande. Enfin Polybe se leva et fit un long discours où, se conformant le plus qu'il lui était possible à l'opinion de la majorité, il démontra que le décret des Achéens portait que l'on abolirait les honneurs contraires à la dignité du pays et aux lois, et non pas tous. Sosigène et Diopèthe de Rhodes, qui alors exerçaient les fonctions de juges et qui, dit-il, en voulaient au roi pour des griefs particuliers, avaient, à cause de ce ressentiment, ordonné l'abolition de tous les honneurs dont il jouissait, mais ils avaient agi en cela contrairement au décret des Achéens, à leurs pouvoirs, à la justice et à la bienséance. Ce n'était point par vengeance que les Achéens avaient

[1] Attale avait pris sur lui, comme on l'a vu liv. XXVII, XIV, de réclamer pour Eumène ses honneurs abolis dans le Péloponèse.

résolu de détruire les honneurs décernés à Eumène, mais comme ses demandes dépassaient ses bienfaits, ils avaient voulu retrancher ce qu'il pouvait y avoir d'excessif. Il était donc équitable, ajouta Polybe, que si les juges, sacrifiant à leur haine la dignité des Achéens, avaient renversé les monuments élevés à Eumène, les Achéens, à leur tour, plaçant au-dessus de tout la convenance et la justice, prissent soin de réparer la faute des Rhodiens et l'injure qu'ils avaient faite au roi, d'autant plus qu'ils devaient par là s'attirer la reconnaissance d'Eumène, et encore plus celle d'Attale. La foule applaudit aux paroles de Polybe, et on rédigea un décret qui enjoignait aux divers magistrats de rétablir Eumène dans tous ses honneurs, à l'exception de ceux qui étaient contraires à la dignité et aux lois des Achéens. C'est à cette époque et de cette façon qu'Attale redressa les injures qu'Eumène, son frère, avait reçues dans le Péloponèse.

(Tite Live raconte qu'aussitôt après cette ambassade Persée prit Uscana en Illyrie, avec quelques autres places.)

VIII. Persée envoya ensuite comme députés, auprès de Gentius, Pleurate, exilé illyrien, et Adée de Béotie. Ils avaient ordre de raconter à ce prince les détails de sa guerre contre les Romains et les Dardaniens, et de celle qu'il faisait actuellement aux Épirotes et aux Illyriens; ils devaient enfin l'engager à une alliance avec la Macédoine. Pleurate et Adée, après avoir franchi le mont Scardus, traversèrent la partie de l'Illyrie appelée *Déserte* (les Macédoniens l'avaient récemment dévastée pour rendre difficiles les incursions des Dardaniens en Macédoine), et atteignirent, après beaucoup de fatigues, par une telle route, la ville de Scorda, où, instruits que Gentius était à Cissa, ils lui firent connaître leur arrivée. Le roi les pria de venir le trouver; et, rendus bientôt auprès de lui, ils lui firent part de leurs instructions. Gentius ne semblait pas éloigné de s'allier à Persée;

mais il donna pour prétexte, s'il n'acceptait pas les offres qu'on lui faisait, le manque de préparatifs et l'impossibilité d'entreprendre la guerre contre les Romains sans argent. Adée rapporta cette réponse à Persée, qui habitait alors Stybéra, occupé à vendre son butin et à faire reposer son armée en attendant le retour de ses députés. Dès qu'il eut appris les paroles de Gentius, il lui renvoya aussitôt Adée avec Glaucias, l'un de ses gardes du corps, et l'Illyrien Pleurate, parce que ce dernier connaissait la langue illyrienne. Il leur donna les mêmes ordres, comme si Gentius n'avait pas nettement expliqué et ce qu'il demandait et à quelle condition il devait accepter ses offres. Ils partirent, et lui-même se mit en marche avec son armée vers Ancyre.

IX. Peu après, les ambassadeurs envoyés à Gentius revinrent sans avoir rien fait de plus que la première fois, et rapportant la même réponse. Gentius restait en ses premiers sentiments, et se montrait prêt à s'allier à Persée ; mais il prétendait manquer d'argent. Persée, sans tenir compte de cette difficulté, envoya pour la troisième fois Hippias, afin de s'entendre au sujet de l'alliance, et ne dit pas un mot de ce qui était le plus important, de ce qui pouvait seul lui rendre Gentius favoble : de l'argent. En vérité, je ne sais comment appeler une telle conduite : sottise ou aveuglement fatal?... Mais non, ne voyons qu'aveuglement fatal chez ces hommes qui, disposés à entreprendre de grandes choses et à sacrifier même leur vie, négligent ce qui doit le mieux assurer leur succès, bien qu'ils le voient et puissent le faire!... Si Persée, par exemple, eût voulu dans ce temps faire part de ses richesses aux républiques, et en particulier aux rois, aux magistrats, non pas même avec toute la générosité que lui permettaient ses revenus, mais seulement avec une sage modération, il aurait entraîné dans son parti tous les Grecs et sinon tous les rois, du moins la plupart. Je ne pense pas qu'il soit un homme sage qui essaye de contester ce

fait. Il est maintenant heureux qu'il n'ait pas suivi cette voie : vainqueur, il eût été trop redoutable, vaincu, il aurait enveloppé bien des peuples dans sa ruine. Il prit une autre route, et par là peu de Grecs ont participé à sa mauvaise fortune.

(Quintus et Caïus Marcius, successeur d'Aulus, s'avancent vers la Macédoine et passent bientôt de Thessalie en Perrhébie [1].)

X. Comme Persée voulait conduire son armée en Thessalie et, suivant toute vraisemblance, mettre fin à la guerre par un coup décisif, Archon jugea convenable de réfuter par des faits les calomnies et les soupçons dont les Achéens étaient l'objet auprès de Rome. Il fit donc décréter par l'assemblée que toutes les forces de la ligue réunies se porteraient en Thessalie pour y partager avec les Romains les chances du prochain combat. Le décret ratifié, les Achéens confièrent à Archon le soin de faire les levées, de pourvoir à tous les préparatifs, et résolurent d'envoyer au consul, en Thessalie, des ambassadeurs pour lui faire part de la décision prise, et apprendre de sa bouche comment et en quel lieu il voulait unir ses troupes aux leurs. Ils chargèrent de cette ambassade Polybe et quelques autres, et recommandèrent particulièrement à Polybe, dans le cas où le consul accepterait les secours proposés, de faire repartir aussitôt ses collègues, afin d'en donner avis, et d'empêcher que les subsides ne fussent en retard ; lui-même devait veiller à ce que l'armée trouvât les subsistances nécessaires dans les villes qu'il traverserait, et à ce que les soldats ne manquassent de rien. Ces instructions données, les députés partirent. En même temps, on dépêcha vers Attale Télocrite, avec le décret qui concernait le rétablissement des honneurs d'Eumène. Enfin, sur ces entrefaites, on apprit que la fête des anaclétéries avait été célébrée à Alexandrie, en l'honneur de Ptolémée, suivant la coutume pratiquée par les

[1] Tite Live, XLIV.

rois d'Égypte, quand ils atteignent leur majorité. Les Achéens jugèrent convenable de témoigner quelle part ils prenaient à cet événement, et décrétèrent une ambassade qui devait aller renouveler l'antique alliance des Achéens et de l'Égypte : Alcithe et Pasidas en furent chargés.

XI. Polybe, instruit que les Romains n'étaient plus en Thessalie et qu'ils campaient en Perrhébie[1], entre Azorium et Doliche, différa sa jonction avec eux à cause des périls qui menaçaient; mais il prit part à toutes les batailles qu'ils livrèrent pour forcer l'entrée de la Macédoine. Enfin, lorsque l'armée eut atteint Héraclée, il crut l'occasion favorable à une entrevue, le consul semblant avoir accompli la plus grande partie de son entreprise. Il présenta donc à Marcius le décret rendu par les Achéens, et lui communiqua leur intention de s'associer avec toutes leurs forces aux dangers et aux combats qui attendaient les Romains. Il lui rappela comment, dans le cours de cette guerre, ils avaient obéi aux ordres que Rome leur avait signifiés ou par écrit ou de vive voix. Mais Marcius, après avoir loué en termes magnifiques les sentiments des Achéens, les pria de s'épargner tant de travaux et de dépenses, parce que les circonstances, dit-il, rendaient inutiles les secours des alliés. Sur cette réponse, les députés retournèrent en Achaïe, à l'exception de Polybe, qui se mêla à tous les événements qui suivirent, jusqu'à l'époque où Marcius, informé qu'Appius Cento sollicitait des Achéens de lui faire passer cinq mille hommes en Épire, le renvoya dans sa patrie pour qu'il empêchât ses concitoyens d'accorder quelque chose à Cento, et de s'imposer de grandes dépenses pour satisfaire une demande inutile et injuste. Était-ce par intérêt pour les Achéens, ou voulait-il réduire à l'inaction Appius? c'est ce qu'il est difficile de dire. Quoi qu'il en soit, Polybe

[1] Tite Live, liv. XLII, chap. IV, V.

revint dans le Péloponèse, que déjà la lettre d'Appius y était parvenue; et l'assemblée, qui se réunit peu après à Sicyone, le jeta dans de grands embarras. Dès que la délibération fut ouverte au sujet de la requête de Cento, il pensa qu'il fallait bien se garder de négliger ce que Marcius lui avait dit en particulier, et refuser ouvertement le secours, sans écrit du consul, était fort délicat. Grande était la difficulté, mais il s'en tira en s'appuyant d'un décret du sénat qui ordonnait de ne tenir aucun compte des lettres des généraux si elles n'étaient pas écrites en vertu d'un sénatus-consulte. Or, cette autorisation manquait à la missive d'Appius. Polybe obtint qu'on en référât au conseil, et par là épargna à ses concitoyens une dépense de plus de cent vingt grands talents; mais il fournit à ses détracteurs une riche matière pour le décrier auprès du général en s'opposant à sa demande concernant les subsides.

(Cependant Popillius, tribun militaire, prend Héraclée.)

XII. Cette ville fut prise par un moyen stratégique tout nouveau. Elle avait d'un côté un mur très-bas, que les Romains firent attaquer par trois compagnies : les soldats de la première, réunissant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, formèrent une tortue qui présentait la forme d'un toit impénétrable à la pluie; les deux autres montèrent sur ce toit.

La formation de la tortue en forme de toit est une tactique habituelle aux Romains, qui s'y exercent comme à un jeu.

(Marcius prend bientôt Dium. — Terreur de Persée.)

XII *a*[1]. Réduit aux dernières extrémités par l'entrée des Romains en Macédoine, le roi s'en prit à Hippias. Il est aisé, en effet, d'accuser nos amis et de voir leurs fautes; mais faire soi-même ce qui est nécessaire est difficile. La conduite de Persée en est une preuve.

[1] Édition Firmin Didot, IX *a*.

(Tandis que Marcius est encore sous les murs d'Héraclée, les Rhodiens lui envoient une ambassade.)

XIII[1]. Chaque jour les dissensions intestines s'aggravaient à Rhodes. Voici comment. Lorsque le décret du sénat qui prescrivait de ne plus obéir désormais aux ordres des généraux, mais seulement aux sénatus-consultes fut connu, il n'y eut presque qu'une voix pour louer la sagesse du sénat; et aussitôt Philophron et Théetète, saisissant cette occasion, demandèrent qu'on envoyât des députés au sénat, au consul Q. Marcius et à Caïus, commandant de la flotte; car tout le monde savait déjà quels magistrats romains nouvellement nommés à Rome devaient venir dans les parages de la Grèce. Leur avis l'emporta, malgré une certaine opposition : Agésiloque, fils d'Hégésias, se rendit à Rome avec Nicagoras et Nicandre au commencement de l'été, tandis qu'Agépolis, Ariston et Pancrate se dirigèrent vers le consul et le commandant de la flotte : ces députés devaient renouveler l'alliance avec les Romains et répondre aux calomnies qu'on avait répandues sur leur ville. Agésiloque était de plus chargé de traiter au sujet de l'exportation du blé. On connaît ce qu'ils dirent en présence du sénat, les réponses qui leur furent faites, et les excellents procédés dont ils furent l'objet. Nous avons déjà vu tout cela en parlant de l'Italie[2]. A ce propos il est bon de rappeler (nous ne saurions le faire trop souvent) que nous sommes fréquemment obligé de rapporter les discours des ambassadeurs et les réponses qu'ils reçoivent avant d'annoncer leur nomination et leur départ. Comme nous nous sommes imposé d'écrire année par année tous les événements qui s'accomplissent en même temps, et de faire marcher de front l'histoire de tous les peuples, il est inévitable que ces anticipations se présentent dans cette histoire.

[1] Édition Firmin Didot, XIV.
[2] Voir ce même livre, II.

XIV. Pour Agépolis, dès qu'il eut atteint Quintus, qu'il trouva campé en Macédoine, près d'Héraclée, il lui parla dans le sens de ses instructions. Le consul répondit d'abord qu'il n'ajoutait pas foi aux calomnies dont on chargeait les Rhodiens ; mais il les engagea à ne pas souffrir dans leur république que quelqu'un osât mal parler des Romains, et il prodigua aux députés les marques d'une entière bienveillance. Il répéta dans une lettre aux Rhodiens ce qu'il avait dit à leurs députés. Agésipolis avait été séduit par les caresses du consul ; Marcius s'en aperçut, et, le prenant à part, lui dit qu'il s'étonnait que Rhodes n'essayât pas d'empêcher la guerre qui venait d'éclater entre Ptolémée et Antiochus ; que ce rôle lui convenait parfaitement. En parlant ainsi, Marcius craignait-il qu'Antiochus ne s'emparât d'Alexandrie et ne devînt dans l'avenir dangereux aux Romains, sa lutte contre Persée traînant en longueur (car la guerre était commencée au sujet de la Célésyrie[1])? Ou bien, en homme qui comprenait que le différend des Romains avec Persée serait bientôt terminé, puisque leur armée avait déjà pénétré dans la Macédoine, et qui concevait les plus belles espérances sur le résultat de cette guerre, voulait-il exciter les Rhodiens à intervenir entre les deux princes, pour que, par cette conduite, ils fournissent une occasion aux Romains de les traiter ensuite comme il leur plairait? Il n'est pas facile de le décider ; mais je crois la seconde supposition plus vraie, et ce qui se passa peu après à Rhodes l'a confirmée. Agépolis se rendit aussitôt auprès de Caïus, reçut de lui un accueil plus bienveillant encore que de Marcius, et revint promptement à Rhodes. Le récit qu'il fit de cette ambassade, la bienveillance empreinte dans les paroles des deux généraux, les sentiments affectueux dont ils avaient fait preuve à l'envi dans leurs réponses, tout cela releva les esprits des

[1] Voir le livre XXVII, XVIII.

Rhodiens et alluma leur imagination. Toutefois il n'en fut pas ainsi de tous. Les citoyens sensés étaient charmés de la bienveillance des Romains ; les brouillons, au contraire et les mécontents prétendirent que ces prévenances excessives étaient un signe de crainte et une preuve que tout n'allait pas à leur gré. Enfin, quand Agépolis eut rapporté à quelques-uns de ses amis la recommandation que Marcius lui avait faite en particulier de parler au sénat de Rhodes, concernant la guerre de deux rois, Dinon ne douta plus que les Romains ne fussent dans de grands embarras : on envoya aussitôt une ambassade à Alexandrie pour faire poser les armes à Antiochus et à Ptolémée.

(Trouble en Crète.)

XV[1]. En Crète, les Cydoniates, redoutant les Gortyniens, parce que l'année précédente leur ville avait été sur le point de tomber aux mains de Nothocrate, qui l'avait soudainement attaquée, envoyèrent des ambassadeurs à Eumène pour lui demander du secours au nom de leur alliance. Ce prince chargea Léon de cette expédition, et le fit partir avec trois cents hommes. Les Cydoniates livrèrent les clefs de leur ville à cet officier, et s'abandonnèrent à sa discrétion.

(Cependant les Égyptiens ont été vaincus. — Antiochus est maître de Memphis. — Il reçoit des députés grecs de la part de Ptolémée.)

XVI. Lorsqu'Antiochus eut ainsi entamé l'Égypte, Comane et Cinéas, qui tinrent conseil avec Ptolémée, ouvrirent l'avis de composer une assemblée des principaux chefs pour délibérer sur les affaires présentes. Cette assemblée résolut de députer tous les ambassadeurs du peuple grec auprès d'Antiochus pour traiter de la paix. Il y avait alors deux ambassades venues de l'Achaïe, l'une pour renouveler amitié, composée

[1] Édition Firmin Didot, VIII.

d'Alcithe, fils de Xénophon, d'Égium, et de Pasidas, l'autre pour célébrer les antigonies [1]. Les Athéniens avaient, à la même époque, chargé Démarate d'offrir quelques présents à Ptolémée, et lui avaient adjoint deux théories, l'une pour les panathénées, sous la conduite de Callias, l'autre pour les mystères, et dont Cléostrate était le chef et l'orateur. Milet aussi avait député Eudème et Icésius, Clazomène, Apollonide et Apollonius. Le roi envoya avec ces députés Tlépolème et le rhéteur Ptolémée. Ils se rendirent, en remontant le Nil, auprès d'Antiochus.

XVII. Lorsqu'ils furent arrivés, Antiochus les reçut avec bienveillance et les convia le premier jour à un magnifique festin. Le lendemain, il leur donna audience et les invita à lui exposer l'objet de leur mission. Les députés achéens parlèrent les premiers, puis Démarate d'Athènes et Eudème de Milet. Tous envoyés dans les mêmes circonstances et pour le même motif, ils tinrent tous un langage à peu près semblable. Ils imputèrent à Euléus [2] seul ce qui s'était passé, alléguèrent en faveur de Ptolémée sa jeunesse, et invoquèrent pour conjurer la colère du roi les liens du sang qui les unissaient. Antiochus approuva ces discours, y ajouta même; puis, commençant à parler de la justice de sa cause, il essaya de démontrer que la Célésyrie était le domaine légitime des rois de Syrie. Il établit d'abord fortement qu'elle avait appartenu à Antigone, premier roi de Syrie, et produisit les actes mêmes de la cession qu'en avaient faite les rois de Macédoine à Séleucus, après la mort d'Antigone. Ensuite il insista sur la conquête de cette province par son père durant la dernière guerre. Enfin il nia l'existence du traité que les ambassadeurs égyptiens alléguaient, et qu'ils disaient avoir été conclu à Alexandrie, entre le dernier Ptolémée et Antiochus, lequel aurait donné la Célésyrie à Ptolémée, comme

[1] Jeux établis en l'honneur d'Antigone Doson.
[2] Esclave favori du roi Ptolémée.

dot de Cléopâtre, mère du roi actuel. Lorsque, par ces explications, Antiochus eut fait passer dans ceux qui l'entouraient la conviction qu'il avait lui-même de son bon droit, il quitta les députés et se rendit à Naucratis. Il en traita les habitants avec une grande douceur, donna à tous les Grecs qui y étaient établis une pièce d'or, et se dirigea sur Alexandrie. Là, il promit de donner réponse aux ambassadeurs, aussitôt qu'Aristide et Théris, qu'il avait envoyés à Ptolémée, seraient de retour, parce qu'il voulait rendre les députés grecs témoins de tout ce qu'il ferait.

(Cependant Ptolémée s'était sauvé dans l'île de Samothrace.)

XVII *a*. Ce fut l'eunuque Euléus qui lui conseilla de livrer, par cette retraite, son royaume à l'ennemi, et de se retirer dans cette île avec ses biens; nouvel exemple qui prouve bien que rien n'est plus funeste que la société des méchants! Que Ptolémée, en effet, encore hors de danger et séparé de l'ennemi par de grandes distances, n'ait rien osé entreprendre; que pourvu de tant de ressources, maître de tant de pays et de tant de peuples, il se soit aussitôt dépouillé lui-même, sans combat, d'une couronne si illustre et si brillante, n'est-ce pas la marque incontestable d'une âme efféminée et corrompue? Si Ptolémée l'eût reçue telle de la nature, c'est elle qu'il faudrait accuser, sans l'imputer à qui que ce fût. Mais puisque dans d'autres circonstances elle se justifia par ses actions en montrant Ptolémée ferme et brave dans le péril, il est évident qu'on doit attribuer aux honteux conseils de cet eunuque cette lâcheté soudaine et cette retraite à Samothrace.

(Sur ces entrefaites Aristide et Théris, reviennent auprès d'Antiochus. — Le roi lève le siége d'Alexandrie.)

XVIII. Aussitôt qu'il eut cessé d'assiéger cette ville,

il adressa des députés à Rome, c'étaient Méléagre, Sosiphane et Héraclide. Il leur remit cent cinquante talents; cinquante pour les Romains, le reste était destiné à quelques villes grecques.

XIX. Dans ces mêmes jours, débarqua l'ambassade envoyée par les Rhodiens à Alexandrie pour y négocier la paix, et dont Pratéon était le chef. Elléus se rendit au camp d'Antiochus, et, admis en sa présence, Pratéon prononça un long discours, où il rappela les sentiments de bienveillance dont Rhodes était animée à l'égard des deux royaumes, les liens qui unissaient les deux princes, et les avantages que leur procurerait la paix. Mais Antiochus interrompit l'ambassadeur et lui dit que plus de paroles était inutile; que le royaume appartenait, en effet, à Ptolémée l'aîné; que depuis longtemps il était en relations d'amitié avec lui, et en pourparlers pour le rétablissement de la paix; que si les Alexandrins voulaient le rappeler, il ne s'y opposait pas. Antiochus tint sa promesse.

LIVRE XXIX.

SOMMAIRE.

I, II. Ambassade en Égypte en faveur de Ptolémée. Paul Émile envoyé contre Persée. Ses paroles au peuple. Digression sur le rapprochement d'Eumène et du roi de Macédoine. — II-IV. Persée s'adresse à Gentius, à Antiochus. Gentius se mêle à la guerre contre Rome. — IV, V. Les Rhodiens interviennent et cherchent à rétablir la paix. — VI, VII. Engagement de l'Épipée, puis bataille de Pydna. Persée vaincu. Belles paroles de Paul Émile sur son malheur. Digression. Citation d'un passage de Démetrius de Phalère sur l'instabilité de la fortune. Gentius vaincu. Eumène menacé par les Galates. — VII, VIII. Dure réponse du sénat aux ambassadeurs rhodiens. Antiochus recommence la guerre contre Philométor. — VIII-XII. Ptolémée et Évergète demandent du secours aux Achéens. Discussion à ce sujet. La guerre continue en Égypte; intervention des Romains. Popilius. Digression sur la méthode à suivre dans une histoire universelle.

I. Dès qu'il apprit qu'Antiochus était maître de l'Égypte et presque d'Alexandrie, le sénat pensant qu'il lui importait que ce prince n'acquît pas trop de puissance, députa vers lui Caïus Popilius pour mettre fin à la guerre, et examiner avec soin l'état des choses : voilà ce qui se passait en Italie.

(Rome donna pour successeur à Marcus, Paul Émile, la quatrième année de la CLII^e olympiade. — Voir dans Tite Live, liv. XLIV, chap. XXII, le discours dont le fragment qui suit nous fournit le sens général.)

I *a*. Paul Émile se plaignit que le peuple, dans ses réunions et dans ses promenades, eût pour seule occupation de vouloir diriger, tranquille à Rome, la guerre de Macédoine, tantôt blâmant ce qu'avaient fait les généraux, tantôt dissertant sur ce qui ne s'était pas

encore fait. Ces conversations, selon lui, ne produisaient jamais rien de bon, souvent même elles étaient fort nuisibles. Bien des fois les chefs étaient gênés par ce bavardage intempestif; car toute calomnie se répand, s'insinue rapidement dans les esprits, et grâce à ces critiques continuelles, qui le discréditent d'abord aux yeux de la multitude, tel ou tel général est exposé bientôt au mépris de l'ennemi.

(Cependant, Persée, abandonné par la Grèce, essaye de se faire des alliés au dehors. — Eumène, que les Romains avaient blessé (Tite Live, XLIV, xx) se rapproche de lui. — Négociation entre les deux princes.)

1 *b*. J'ai longtemps hésité sur ce qu'il fallait faire ici. D'un côté, rapporter en détail les négociations et les affaires traitées secrètement par les rois, c'était m'exposer au blâme et à un danger certain : de l'autre, passer complétement sous silence ce qui, dans cette guerre, me semblait le fait le plus décisif et donnait l'explication claire d'un grand nombre d'événements contestés, était, à mes yeux, la marque d'une insigne négligence et d'une grande lâcheté. Je me suis donc résolu à dire en peu de mots mon avis sur les intrigues d'Eumène et de Persée, et quelles probabilités, quels signes ont pu me guider dans mon appréciation : j'ai l'avantage d'avoir assisté à cette période, et cela en étant plus que tout autre vivement ému de tout ce qui se passait.

1 *c*. Nous avons déjà dit que le Crétois Cydas, qui avait combattu sous Eumène, qui jouissait auprès de ce prince du plus grand crédit, avait eu, à Amphipolis, une entrevue avec Chimare, un des alliés de Persée, et qu'une seconde avait eu lieu près de Démétriade, d'abord avec Ménécrate puis avec Antimarque. Nous avons aussi raconté que Persée avait envoyé deux fois Hérophon à Eumène. D'ailleurs, la conduite des Romains envers Attale prouve bien que la plupart d'entre

eux n'étaient pas sans soupçons légitimes à l'égard d'Eumène. Ils lui permirent en effet de venir de Brindes à Rome, et d'y terminer ses affaires ; ils le renvoyèrent ensuite avec des réponses favorables, quoique ni auparavant ni dans la guerre de Persée, il n'eût rendu aux Romains aucun service signalé, tandis qu'Eumène, qui leur avait été d'une si grande utilité, d'un si grand secours dans la guerre contre Antiochus et contre Persée, se vit refuser la permission d'entrer dans Rome; ils lui enjoignirent même, au milieu de l'hiver, d'évacuer à jour fixe l'Italie. Nous pouvons conclure de là qu'alors, sans doute, avaient lieu, entre Persée et Eumène, des négociations qui irritèrent si fort les Romains contre lui. Mais quelles furent-elles, jusqu'où allèrent-elles? c'est ce qu'il faut examiner.

I *d*. Il est aisé de comprendre qu'Eumène n'aurait pas voulu que Persée fût vainqueur et maître du monde. Sans compter les haines et les dissentiments héréditaires de leurs familles, l'homogénéité de leur puissance suffisait pour entretenir entre eux la méfiance, la jalousie et la plus complète opposition. Il leur restait de se tromper et de se combattre par des négociations fallacieuses, et c'est ce qu'ils faisaient tous les deux. Eumène voyant que Persée, accablé et assiégé de toutes parts, était prêt à tous les sacrifices pour obtenir la paix, que, de leur côté, les Romains se trouvaient dans de grands embarras à cause du peu de succès obtenus en Macédoine jusqu'à l'arrivée de Paul Émile, que l'Italie enfin était dans l'incertitude, pensa qu'il n'était pas impossible que les Romains consentissent à terminer la guerre et à traiter. Or il se croyait parfaitement propre à jouer le rôle de médiateur et à concilier les deux partis.

I *e*. D'après ces calculs, il avait fait, l'année précédente, sonder Persée par le Crétois Cydas, sur le prix qu'il mettrait à cette réconciliation. Ce fut là, je m'imagine, le commencement de leurs rapports. Ce com-

bat entre un homme qui passait pour rusé et un homme regardé comme si avare, dut être risible. Eumène prodiguait à Persée les promesses et multipliait les appâts de toute sorte pour le séduire; Persée courait avidement sur ces amorces, mais il n'y mordait pas si bien qu'il fût disposé à lâcher rien de ce qu'il avait.

I *f*. Voici quel était l'objet de leur dispute : Eumène demandait cinq cents talents pour demeurer neutre pendant quatre ans, et pour ne soutenir les Romains ni sur terre ni sur mer; quinze cents pour mettre fin à la guerre. Il promettait des otages et des garanties; mais Persée demandait combien d'otages il lui livrerait et à quelle époque, comment enfin il faudrait les garder chez les Cnossiens. Quant à l'argent, il serait honteux, dit-il à propos des cinq cents talents, et pour celui qui les donnerait, et encore plus pour celui qui les recevrait, de paraître ne se tenir en paix qu'à prix d'or; mais il s'engageait à envoyer par Polémocrate les quinze cents talents à Samothrace, où ils seraient en dépôt. Samothrace lui appartenait. Eumène qui, comme les mauvais médecins, aimait mieux tenir d'avance que d'attendre le salaire, abandonna ses desseins faute d'avoir pu vaincre par ses ruses la résistance de Persée. Après cette lutte glorieuse d'avarice[1], ils se retirèrent comme de vaillants athlètes avec un avantage égal. Les amis de Persée surent une partie de toutes ces intrigues au moment même, et le reste un peu plus tard. Cela sert à me prouver encore davantage que l'avarice est, comme on dit, la source de toute sorte de maux.

I *g*. J'ajouterai de moi-même qu'elle frappe presque les hommes de folie. Qui ne reconnaîtrait, en effet, la folie de nos deux princes ? D'abord Eumène espère, contre toute raison, malgré la haine profonde qui les sépare, obtenir la confiance de Persée tout à coup, et lui arracher des sommes si considérables sans lui fournir

[1] Ἱερὸν τὸν στέφανον ποιήσασθαι; locution déjà expliquée au livre Ier.

aucune garantie suffisante de restitution dans le cas où il ne remplirait pas ses promesses ! Comment, en outre, pensait-il pouvoir recevoir tant d'or à l'insu des Romains? Y eût-il réussi pour un moment, il n'aurait pu longtemps leur échapper. Il allait donc certainement échanger contre quelques talents la colère de Rhodes, et cette colère pouvait le dépouiller de cet or, de son royaume, et peut-être de la vie. Car si une mauvaise intention sans suite le mit alors dans un tel danger, que lui serait-il arrivé s'il en était venu aux actes et aux effets?

I *h*. Quant à Persée, peut-on assez s'étonner qu'il ait cru qu'il y eût pour lui quelque chose de plus utile, de plus important que de livrer les richesses qu'Eumène demandait, et de l'allécher par cet appât? Si Eumène était fidèle à ses engagements et mettait fin à la guerre, il n'avait pas à regretter ses dons ; s'il trompait ses espérances, Persée pouvait évidemment faire tomber sur lui le courroux de Rome, puisqu'il était libre de mettre au jour ses intrigues. On voit par là combien l'abandon de quelques talents importait à Persée, heureux ou malheureux. Dans le dernier cas, c'est à Eumène qu'il attribuait tous ses maux, et comment mieux se venger de lui qu'en le rendant odieux aux Romains? Quelle fut donc la cause d'un si étrange égarement? L'avarice : on ne saurait le nier. L'un, pour acquérir des richesses injustes, s'expose à mille dangers et se montre prêt à tout braver ; l'autre ne peut sacrifier de l'or pour conjurer les plus grands malheurs. Persée tint encore la même conduite à l'égard des Gaulois et de Gentius.

(Persée se priva en effet, à cette époque, du secours de vingt mille Gaulois, en refusant de leur payer la solde convenue.—Négociations avec Gentius.)

II. Avant l'hiver, Hippias, que Persée avait envoyé vers Gentius afin de traiter avec lui, revint en Macédoine et annonça que ce prince était disposé à combattre les

Romains moyennant trois cents talents et des garanties convenables. A cette nouvelle, le roi, qui jugeait que cette alliance lui était absolument nécessaire, fit choix de Pantauque, un de ses plus intimes amis, comme ambassadeur, et le chargea de promettre l'argent demandé, de recevoir et de prêter les serments accoutumés, de réclamer les otages qui lui conviendraient, de livrer enfin à Gentius ceux que ce prince aurait désignés dans le traité, et de s'entendre sur l'envoi des trois cents talents. Pantauque se mit en route aussitôt et se rendit à Matéon, chez les Labéates, où il trouva Gentius. Il eut bientôt décidé ce jeune homme à partager la fortune et les chances de Persée. Les serments échangés et le traité conclu, Gentius remit entre les mains de Pantauque les otages dont celui-ci avait dressé la liste, et leur adjoignit Olympion pour recevoir les serments et les otages de Persée. Il fit partir en même temps quelques agents chargés de veiller à l'envoi des sommes stipulées. Pantauque persuada de plus à Gentius d'adresser des ambassadeurs avec ceux de Persée à Rhodes, afin d'attirer cette république à une alliance. Si Rhodes y consentait et prenait dès lors part à la guerre, les Romains seraient vaincus sans peine. Gentius, séduit par ces belles paroles, nomma Parménion et Morcus députés, et leur donna ordre de se rendre à Rhodes aussitôt qu'ils auraient reçu les serments de Persée, les otages, et qu'on serait d'accord au sujet de l'argent.

III. Ils partirent donc pour la Macédoine. Pantauque, demeuré seul auprès du roi Gentius, aiguillonna son courage et l'excita à hâter les préparatifs et à se mettre en état d'enlever à l'ennemi des positions, des villes, des alliés. Il le pressa surtout de tout disposer pour une guerre maritime. Les Romains étant complétement dépourvus de vaisseaux, il pourrait par lui-même ou par ses lieutenants entreprendre sans danger tout ce qu'il voudrait contre les côtes de l'Épire et de l'Illyrie.

Gentius suivit ces conseils et se prépara également à la guerre par mer et par terre. Cependant Persée, sitôt qu'il apprit l'arrivée des députés et des otages en Macédoine, quitta son camp de l'Énipée avec toute sa cavalerie et s'avança jusqu'à Dium à leur rencontre. Là, il commença par prêter serment en présence de ses cavaliers (car il désirait fort que les Macédoniens connussent son alliance avec Gentius, afin que leur courage s'en accrût), il reçut ensuite les otages et remit les siens à Olympion. Les principaux étaient Limnée, fils de Polémocrate, et Balauque, fils de Pantauque. Il envoya à Pella les députés chargés de prendre les trois cents talents, et à Thessalonique, chez Métrodore, ceux qui devaient aller à Rhodes, en leur recommandant de se tenir prêts au départ. Il réussit, en effet, à mêler les Rhodiens à la guerre. Il fit plus; il députa vers Eumène, Cryphon, qu'il lui avait déjà envoyé, et vers Antiochus, le Crétois Télemnaste, pour l'engager à ne pas négliger l'occasion et à ne point s'imaginer que l'orgueil et l'ambition des Romains ne menaçassent que Persée; il devait bien se persuader, au contraire, qu'il éprouverait le même sort que lui-même s'il ne s'unissait à sa cause, soit en intervenant pour mettre fin à la guerre, ce qui serait le mieux, soit en le secourant de son armée.

IV. Dans l'assemblée des Rhodiens, les votes du parti qui voulait qu'on envoyât des ambassades pour négocier la paix l'emportèrent. Cette délibération rendit manifestes les dissentiments des Rhodiens; l'on y vit les partisans de Persée beaucoup plus nombreux que les amis de la patrie et des lois. Aussitôt les prytanes firent partir comme ambassadeurs pour travailler à un prochain arrangement, Agépolis et Cléombrote à Rome; Damon, Nicostrate, Agésiloque et Télèphe auprès du consul et de Persée. Ils réglèrent dans le même esprit toutes les autres affaires, accumulèrent ainsi faute sur faute, et rendirent leur conduite désormais inexcu-

sable. Ils adressèrent des ambassadeurs en Crète pour renouveler leur ancienne alliance avec tous les Crétois, et les engager à examiner l'état des choses, à s'unir à eux et à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis. Ils députèrent aussi vers chaque ville en particulier des commissaires chargés de répéter ces conseils.

V. Lorsque Parménion et Morcus, ambassadeurs de Gentius et Métrodore, député du roi Persée, furent arrivés à Rhodes, on convoqua le peuple, et l'assemblée fut très-tumultueuse. Dinon osa prendre hautement la parole en faveur de Persée; Théetète, du parti opposé, exprima nettement à son tour ses craintes au sujet de ce qui se passait. L'arrivée de la flotte, le nombre des cavaliers tués, l'alliance de Gentius, tout cela l'inquiétait. En définitive, la discussion eut un résultat conforme à ce que j'ai dit plus haut. Les Rhodiens résolurent de faire aux deux rois une réponse favorable, de leur annoncer qu'ils voulaient mettre fin à la guerre, de les exhorter enfin à s'y prêter de bonne grâce. Les ambassadeurs de Gentius furent ensuite admis avec une grande bienveillance à la table des prytanes.

(Pendant ces négociations, qui ne firent que compromettre aux yeux du sénat les peuples qui les avaient entreprises ou accueillies, Paul Émile agissait avec une grande activité, et poussait la guerre avec autant de bonheur que d'énergie. — Bataille sur les bords de l'Énipée. — Quelques fragments à ce sujet.)

VI. Les Romains combattirent vaillamment à l'abri de leurs parmes et de leurs boucliers liguriens.

VI *a*. Parmi tous ceux qui assistaient au combat, Scipion, surnommé Nasica, gendre de Scipion l'Africain, qui plus tard acquit tant d'autorité dans le sénat, offrit de tourner l'ennemi. Fabius Maximus, l'aîné des enfants de Paul Emile, quoique bien jeune encore, se présenta le second avec une ardeur égale, et Émile,

charmé, lui confia un corps de troupes considérable. Cependant Persée, qui voyait Émile rester immobile, ne songeait nullement à ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois vint le prévenir en toute hâte que les Romains allaient l'envelopper. Quoique troublé, il ne remua pas, mais envoya dix mille mercenaires étrangers et deux mille Macédoniens, sous la conduite de Milon, avec ordre d'aller au plus vite occuper les bois voisins. Ils étaient endormis quand les Romains tombèrent sur eux.

(La bataille s'engage dans la plaine, et le roi se retire sous les murs de Pydna. — La veille de la bataille générale, éclipse de lune.)

VI *b*. Une éclipse de lune qui eut lieu sous le règne de Persée donna lieu à un bruit qui se répandit promptement au loin : on répéta qu'elle présageait la mort du roi. Le courage des Romains s'en accrut, tandis que celui des Macédoniens diminua, tant est vrai le proverbe que, le plus souvent, frivoles sont les choses d'où dépendent les succès de la guerre.

(Pendant quelque temps la phalange macédonienne produisit de merveilleux effets, elle renversa tout sur son passage.)

VI *c*. Le consul Lucius, qui vit ainsi pour la première fois ce que c'était que la phalange, avoua souvent dans la suite qu'il n'avait jamais rien rencontré de plus redoutable ni de plus terrible, quoiqu'il eût non-seulement assisté, mais encore pris part à de nombreux combats.

(Cette phalange, entraînée par le succès, quitta le terrain qui lui était propre, et se priva par là de toute sa force. — La bataille fut bientôt perdue.)

VI *d*. Persée n'avait d'abord eu qu'une pensée,

vaincre ou mourir. Mais il ne demeura pas dans ces beaux sentiments et eut peur, comme ces éclaireurs de cavalerie qui avancent pour reculer ensuite. Après avoir dépensé tant de peines et de temps, semblable à un mauvais athlète qui perd tout son courage au moment suprême, à l'approche du danger, lorsqu'il s'agissait pour lui de tout conserver ou de tout perdre, le cœur lui faillit. Vaincu par la frayeur dès le commencement du combat, il se sauva dans la ville sous prétexte de faire un sacrifice à Hercule, Hercule qui refuse les offrandes des lâches et repousse les honteuses prières!

(À la suite de cette journée Persée s'enfuit, suivant Tite Live, à Samothrace, où bientôt Paul Émile le fit prisonnier. — Il est amené dans le camp.)

VI *e*. Paul Émile, prenant la parole en latin, engagea tous ceux qui assistaient à ce triste spectacle (et en même temps il leur montrait Persée) à ne jamais s'enorgueillir de la victoire, à ne traiter personne avec insolence et dureté; en un mot, à ne point se fier sans réserve au bonheur présent, mais à se rappeler toujours la mauvaise fortune, surtout au sein de la prospérité, en particulier comme en public. C'est ainsi qu'on apprenait, bien qu'avec peine, à se montrer modéré au sein du bonheur. Les sages, disait-il encore, diffèrent des hommes insensés en ce que les uns s'instruisent par leurs propres revers, les autres par ceux d'autrui.

VI *f*. Je me suis bien souvent, à ce propos, rappelé certaines paroles de Démétrius de Phalère. Dans son traité sur la fortune, afin de donner aux hommes une preuve manifeste de sa mobilité, il se reporte au temps où Alexandre détruisit l'empire des Perses, et dit: « Sans consulter une longue suite d'années, une longue série de générations, en se renfermant dans les cinquante ans qui se sont écoulés avant nous, on verra suffisam-

ment l'humeur despotique de la fortune. Pensez-vous que si, à la première de ces cinquante années, un dieu eût révélé l'avenir aux Perses et aux rois de Perse, aux Macédoniens et aux rois de Macédoine, ils eussent pu croire que dans cet espace de temps périrait jusqu'au nom même de ces Perses, dont l'empire embrassait la terre presque entière, et que les Macédoniens, jusqu'alors inconnus, domineraient sur l'Asie? La fortune, cette absolue maîtresse de notre vie, qui change toute chose contre notre pensée et signale sa puissance par tant de coups imprévus, me semble, en transportant aux Macédoniens la brillante prospérité des Perses, avoir fait entendre qu'elle leur en prête la jouissance, jusqu'au moment où il lui plaira d'en disposer autrement. » C'est ce qui s'accomplit en la personne de Persée. Démétrius a prophétisé cette révolution comme inspiré par un dieu, et moi, que mon récit a conduit à cette époque où fut ruiné le royaume macédonien, après avoir insisté sur ce grand événement comme je le devais, en ayant été témoin oculaire, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de couronner ce récit par quelques réflexions accommodées au sujet, et que de rappeler les paroles de Démétrius. Ces paroles sont, à mon avis, plutôt celles d'un dieu que d'un homme : cent cinquante ans d'avance il a prédit exactement ce qui devait arriver.

Avant même la bataille de Pydna, Anicius avait assiégé Gentius dans Scodra, et forcé ce prince à se livrer. — Gentius était un tyran sans courage.)

Il passait ses nuits et ses jours à boire, et l'ivresse lui fit commettre un grand nombre d'actions honteuses. Il tua par exemple son frère Pleurate, qui devait épouser la fille de Ménunius, et la prit pour lui-même. Il se signala aussi par sa cruauté envers ses sujets [1].

VI *g*. Après la défaite de Persée, Eumène subit un

[1] Édition Firmin Didot, v *a*.

malheur inattendu, comme dit le vulgaire, mais fort ordinaire, si l'on considère la marche naturelle des choses humaines. La fortune se fait un plaisir de mêler l'imprévu au prévu : si elle favorise et appuie quelqu'un, elle ne tarde pas à s'en repentir et à détruire cette prospérité. C'est ce qu'éprouva Eumène, au moment même qu'il croyait son royaume en sûreté et sa tranquillité garantie pour longtemps, grâce à la ruine de Persée et de la Macédoine; il fut exposé aux plus graves dangers par la prise d'armes des Galates d'Asie qui envahirent tout à coup ses États.

VII. Ce fut vers l'époque où Persée vaincu était déjà en fuite que le sénat donna audience aux ambassadeurs envoyés par les Rhodiens pour traiter de la paix entre les Romains et ce prince, comme si la fortune mettait à dessein sur la scène la sottise des Rhodiens, en supposant toutefois qu'il faille dire des Rhodiens et non pas de ceux qui les gouvernaient alors. Les députés, dont le chef était Agépolis, dirent qu'ils étaient venus afin de terminer la guerre; que les Rhodiens avaient résolu d'intervenir, parce que cette lutte, qui traînait en longueur, était également gênante pour tous les Grecs et pour les Romains, par les dépenses qu'elle occasionnait; et que, cette guerre étant terminée comme les Rhodiens le désiraient, ils n'avaient qu'à témoigner combien ils se réjouissaient avec Rome de cet heureux succès. Agépolis se retira après ce peu de paroles. Mais le sénat profita de cette circonstance, et, voulant que la folle erreur des Rhodiens devînt une leçon pour tous, il publia une réponse dont voici le résumé : Les Rhodiens n'avaient envoyé ces ambassadeurs ni dans l'intérêt des Grecs, ni dans le leur, mais dans celui de Persée. S'ils avaient eu en vue la Grèce dans cette intervention, l'occasion était meilleure lorsque Persée, campé en Thessalie, ravageait, et cela pendant près de deux ans, les campagnes et les villes grecques. Mais ils l'avaient négligée pour s'empresser de demander la fin

de la guerre, à l'instant où Persée, enveloppé en Macédoine par les armées romaines, n'avait plus aucun espoir de salut; il était donc manifeste pour tout esprit raisonnable que les Rhodiens avaient moins désiré la paix que la délivrance et le salut de ce prince. Il n'y avait lieu, déclara-t-on, à donner aux ambassadeurs ni présents, ni réponse favorable. Tel fut l'accueil que fit le sénat aux ambassadeurs rhodiens.

(Tandis que le trône de Persée tombait, la guerre recommençait entre la Syrie et l'Égypte. — Antiochus avait relâché Philométor, qui était venu s'établir à Memphis; mais il ne l'avait fait que dans l'espoir de profiter des troubles qu'occasionneraient son retour et sa rivalité avec Évergète, son frère. — Les deux frères se réunirent, et alors)

VII *a*. Antiochus déclara la guerre à Ptolémée, au mépris de ses engagements écrits et de ses serments. Nouvelle preuve de la vérité de ces mots de Simonide : « Il est difficile d'être honnête. » Avoir des saillies de vertu, pratiquer jusqu'à un certain point le bien est chose aisée : le rare est de conserver en toute circonstance une âme égale et de ne jamais rien préférer à l'honnête et au juste.

VIII[1]. L'hiver n'était pas encore terminé, lorsque arriva dans le Péloponèse une ambassade des deux Ptolémées pour réclamer des secours : cela donna lieu à des discussions nombreuses et animées. Callicrate, Diophane et Hyperbate voulaient qu'on les refusât; Archon, Lycortas et Polybe furent d'avis qu'on se conformât aux traités existants. Voici ce qui s'était passé : Ptolémée le jeune avait été récemment élu par la multitude, et l'aîné, revenu de Memphis, régnait avec son frère. Sans ressources pour résister à Antiochus, ils envoyèrent vers les Achéens Eumène et Dionysodore demander mille fantassins et deux cents chevaux, avec Lycortas pour chef des troupes auxiliaires, et Polybe de la cava-

[1] Voir l'*Histoire de l'Égypte*, par M. Champollion-Figeac. (*Univers pittoresque*, 434.)

lerie : ils lui avaient en même temps fait savoir qu'il eût à lever un corps de mille mercenaires. Ces princes connaissaient plus particulièrement ces trois citoyens pour les raisons que nous avons dites. Les ambassadeurs, introduits dans l'assemblée qui se tenait à Corinthe, rappelèrent l'alliance intime qui unissait les Achéens aux Ptolémées, l'état malheureux de ces princes, et combien ils avaient besoin d'appui. La multitude était fort disposée à défendre les deux rois Ptolémées (car tous deux avaient le diadème et la puissance royale), non avec une partie des forces de l'Achaïe, mais avec toutes, s'il était nécessaire. Mais Callicrate combattit la proposition, disant que les Achéens devaient en tout temps s'abstenir d'intervenir dans les affaires étrangères, et surtout en ce moment où il fallait conserver toutes leurs forces à la disposition des Romains : la présence de Quintus en Macédoine semblait annoncer sous peu une bataille décisive.

IX. On commençait à hésiter, dans la crainte de paraître mal disposés pour les Romains, lorsque Lycortas et Polybe prirent la parole. Ils représentèrent, parmi d'autres choses, que l'année précédente les Achéens, ayant décrété de mettre leurs forces au service de Rome, avaient envoyé Polybe vers Quintus Marcius, et que celui-ci, après les avoir remerciés de leur bon vouloir, avait déclaré n'avoir pas besoin d'auxiliaires parce qu'il avait forcé l'entrée de la Macédoine. Les besoins de Rome n'étaient donc qu'un prétexte pour empêcher de porter secours aux rois en péril. Ils engagèrent les Achéens, en insistant sur la grandeur du danger que couraient les Ptolémées, à ne pas négliger l'occasion et à observer le traité au nom de leur alliance avec eux, des bienfaits qu'ils avaient reçus, et surtout de leurs serments. Comme on allait se prononcer pour l'envoi des subsides, Callicrate arrêta brusquement la délibération en effrayant les magistrats, qu'il prétendit n'avoir pas, d'après les lois, le droit de faire voter des

subsides dans une telle assemblée. Peu après s'en réunit une autre à Sicyone, composée non-seulement de magistrats, mais encore de tous les citoyens âgés de plus de trente ans, et là, après un assez grand nombre d'orateurs, Polybe, prenant la parole, s'attacha surtout à établir que les Romains n'avaient aucun besoin d'assistance, ce qu'il devait savoir mieux que tout autre, ayant été l'année précédente ambassadeur auprès de Marcius en Macédoine ; et qu'ensuite, Rome fût-elle réduite à demander quelque subside, ce ne serait pas l'envoi de deux cents cavaliers et de mille fantassins à Alexandrie qui empêcherait les Achéens de répondre à l'appel des Romains, puisqu'ils pouvaient, sans se compromettre, armer trente ou quarante mille hommes. Persuadée par ces paroles, la multitude inclinait fortement à voter le secours. Le lendemain, jour où il fallait que ceux qui avaient parlé proposassent la rédaction du décret, Lycortas demanda qu'on secourût les Ptolémées, et Callicrate qu'on nommât des députés pour rétablir la paix entre les deux rois et Antiochus. La discussion recommença alors et devint très-vive. Lycortas l'emporta d'abord de beaucoup ; les titres de l'Égypte et de la Syrie à la bienveillance de l'Achaïe, si on les comparait, présentaient une grande différence. Il était difficile de trouver quelques traces d'alliance entre les princes syriens et l'Achaïe, du moins en remontant dans les temps anciens (car l'amitié du roi actuel était incontestable), tandis que la maison des Ptolémées lui avait montré plus d'affection, rendu plus de services dans l'origine qu'aucun autre peuple. Lycortas disposa ses raisons avec le soin nécessaire, et en montrant combien dans ce parallèle les différences étaient profondes, releva bien haut le mérite des Ptolémées. Autant il était malaisé d'énumérer les bienfaits du roi des Égyptiens, autant il était impossible de découvrir que jamais les rois de Syrie eussent servi, quelque peu que ce fût, les Achéens.

X. Lycortas donc l'emportait, Andronidas et Callicrate parlèrent encore quelque temps de l'intervention proposée, mais comme on ne leur accordait aucune attention, ils eurent recours à la ruse. Tout à coup s'avança au milieu de l'assemblée un courrier apportant une lettre de Quintus Marcius, par laquelle il priait les Achéens d'obéir aux Romains, en réconciliant les deux ennemis. Le sénat, en effet, venait de charger une ambassade, ayant pour chef Némésius, de travailler à cette œuvre. Mais ce fait même était contraire à Andronidas et à Callicrate : Titus n'avait pu ramener la paix et était revenu à Rome sans avoir rien achevé. Dès lors Polybe, n'osant résister à la lettre de Marcius, s'abstint de toute discussion, et en définitive les rois furent privés de secours. Les Achéens résolurent d'envoyer des députés travailler à la paix : ce furent Archon d'Égire, Arcésilas et Ariston de Mégalopolis. Les ambassadeurs des Ptolémées, frustrés de l'espoir d'obtenir des subsides, remirent aux magistrats une lettre qu'ils tenaient toute prête, et par laquelle ils demandaient du moins Lycortas et Polybe pour diriger la guerre.

(La guerre en effet continue en Égypte.—Les Romains interviennent.)

XI. Antiochus s'avançait contre Ptolémée pour s'emparer de Péluse, lorsque Popilius, préteur romain, se présenta à lui. Le roi le salua de loin et lui tendit la main ; mais Popilius, qui tenait les tablettes où était inscrit le décret du sénat, les lui remit d'abord et le pria d'en prendre connaissance, voulant sans doute ne lui donner aucune marque d'amitié avant de discerner sa pensée et de savoir si elle était hostile ou favorable à Rome. Lorsque le roi eut lu le décret, il dit qu'il désirait en délibérer avec ses amis, et Popilius fit alors une chose d'une dureté et d'un orgueil sans égal. Il traça autour d'Antiochus un cercle avec une baguette qu'il portait à la main et le somma de répondre sans en sortir. Le roi, stupéfait de tant d'audace, hésita quelque

temps, mais enfin : « Je ferai, dit-il, tout ce que veut le peuple romain. » Alors seulement Popilius et ses collègues prirent la main d'Antiochus et le saluèrent amicalement. Le décret lui enjoignait de cesser sur-le-champ la guerre contre Ptolémée. Aussi après les quelques jours qui lui furent assignés, il ramena son armée en Syrie, affligé et mécontent; mais il avait fallu céder aux circonstances. Popilius, dès qu'il eut réglé les affaires à Alexandrie, recommanda la concorde aux deux rois, leur dit d'envoyer à Rome Polyarate[1], et cingla vers Chypre pour en faire sortir les troupes qui l'occupaient. Il y trouva les généraux de Ptolémée vaincus et le pays en proie au pillage; mais il enjoignit aux Syriens d'évacuer l'île et y demeura jusqu'à ce qu'ils eussent regagné leurs foyers. C'est ainsi que les Romains rétablirent le trône fortement ébranlé de Ptolémée, grâce du reste à la fortune qui arrangea de telle façon les affaires de la Macédoine et de Persée, que l'Égypte et Alexandrie, réduites à l'extrémité, durent surtout de se relever à ce que la ruine de Persée précéda la leur. Sans cette circonstance qu'il connaissait, Antiochus ne se serait peut-être pas montré si docile.

(Polybe faisait dans ce livre une nouvelle digression sur les histoires particulières et sur l'inutilité de détails qui ne sont propres ni à plaire ni à instruire. Parmi ces auteurs de récits partiels, les uns, disait-il sans doute, se sont longuement étendus sur les plus petits incidents de la guerre de Persée ;)

XI *a*. .....les autres, sur ceux de la guerre de Syrie. Il y a de cela une cause que nous avons développée plus haut, c'est que, traitant des sujets mesquins et médiocres, la plupart veulent acquérir le nom d'historiens non par la valeur de leurs livres, mais par leur nombre; l'apparence leur suffit. Ils se voient dans la nécessité de grandir ce qui est petit, d'embellir et de développer ce

Polyarate, Rhodien qui avait poussé ses concitoyens à prendre le parti de Persée.

qui a été dit simplement, en peu de mots; ils convertissent en événements quelques faits sans importance; ils racontent longuement des combats et des rencontres où dix fantassins ont péri et moins encore de cavaliers, et quand il s'agit de siéges, de descriptions de lieux, de tout ce qui s'y rattache, ils se donnent pour ces amplifications, faute d'idées sérieuses, une peine incroyable. Ma méthode est toute contraire à celle-là. On doit donc non pas m'accuser de négligence, si plusieurs choses racontées par de tels historiens avec beaucoup de détails et de phrases ont été ici rappelées fort brièvement ou passées sous silence, mais bien se persuader que je donne à chaque événement le développement que je crois lui convenir. Des écrivains, je le répète, qui prennent pour tout sujet le siége de Phanote ou de Coronée, sont nécessairement réduits à insister sur les plans d'attaque, sur les engagements livrés au pied des murs, sur tous les incidents du sujet. Il leur faut décrire avec prolixité les assauts livrés à Tarente, à Corinthe, à Sardes, à Gaza, à Bactres et surtout à Carthage, et y ajouter quelque chose de leur propre fonds. Ils ne sauraient évidemment s'accommoder d'un système comme le mien, qui consiste à tout énoncer en termes simples et précis. J'en dis autant de la simplicité de mes comptes rendus, quand il s'agit de combats, d'assemblées et d'autres faits analogues, elle mérite toute indulgence. Qu'on me fasse grâce encore si, dans la suite, à propos d'objets connus de tous, je viens à employer quelquefois les mêmes raisonnements, les mêmes procédés, les mêmes mots que par le passé. Enfin s'il m'échappait quelque méprise sur des noms de fleuves ou de montagnes, ou dans la description de quelque lieu, la grandeur de mon entreprise suffirait pour excuser toutes ces erreurs. Il n'y a que les fautes volontaires pour lesquelles, si on peut m'en convaincre, je ne demande pas de pitié, comme du reste je l'ai souvent dit dans le cours de cette histoire.

XII. Il est des plans qui semblent, sur le papier, fort raisonnables et possibles. Mais veut-on passer à l'œuvre, il en est d'eux comme de la fausse monnaie éprouvée par le feu : ils ne remplissent pas l'idée qu'on s'en était faite d'abord.

LIVRE XXX.

SOMMAIRE.

I-IV. Attale à Rome. Intrigues de quelques grands personnages cherchant à l'exciter contre Eumène. Stratius, médecin du prince, le détourne de toute tentative hostile à celui dont il est le frère et l'ambassadeur. — IV-VI. Les Rhodiens à Rome. Discours d'Astymède au sénat. Critique de ce discours. Le sénat se relâche de sa colère à l'égard de Rhodes qui sollicite l'alliance romaine. — VI-X. Digression sur les partisans de Persée, Antonius, Céphale, Dinon, Polyarate. — X, XI. Les ambassades et les fonctions publiques aux mains des créatures des Romains. — XI, XII. Voyage de Paul Émile en Grèce. — XII, XIII. État de l'Épire, de l'Étolie. Pillage de l'Épire par l'armée romaine. — XIII-XIV. Les Romains rendent son fils au roi des Odryses. — XIV, XV. Triomphe d'Anicius. — XVI-XVIII. Réception faite à Prusias se présentant au sénat en costume d'affranchi. Eumène reçoit l'ordre de quitter l'Italie. — XVIII, XIX, XX. Les Athéniens obtiennent du sénat Délos et Lemnos. Le sénat enlève aux Rhodiens Caune et Stratonice en les déclarant libres. — XX. Irritation des esprits contre Callicrate.

I. Sur ces entrefaites[1], Attale vint à Rome, de la part d'Eumène, son frère. Sans parler de la dernière attaque des Galates, il avait, en faisant ce voyage, pour motif, le désir de féliciter lui-même le sénat, et d'obtenir quelque récompense pour son intervention durant la guerre de Macédoine, et pour l'ardeur qu'il avait mise alors à partager les dangers des Romains; mais il avait d'ailleurs, je le répète, besoin de se rendre en Italie à cause de l'invasion des Barbares. Quoi qu'il en soit, on l'accueillit avec toute la bienveillance que lui assuraient d'anciennes relations dans l'armée et la pensée qu'il était dévoué à la république. On se porta au-devant de

[1] Première année de la CLIII^e olympiade.

lui avec un empressement auquel il ne s'attendait pas; et cette réception, dont il ne savait pas la véritable cause, lui fit concevoir les plus belles espérances; il s'en fallut même de peu qu'il ne compromît alors ses affaires, celles d'Eumène, et qu'il ne renversât le trône de Pergame. Voici comment. Comme la plupart des Romains s'étaient fort refroidis pour Eumène, parce qu'il avait tenu une conduite équivoque durant la guerre contre Persée, ayant des colloques avec ce prince, et n'attendant qu'une occasion favorable contre Rome, quelques personnages des plus éminents s'emparèrent d'Attale et lui conseillèrent de laisser là les soins de l'ambassade que lui avait confiée son frère, et de ne songer qu'à soi : car le sénat, indisposé contre Eumène, était dans l'intention de lui former un empire indépendant. De telles promesses excitaient vivement l'imagination d'Attale, et il prêtait volontiers l'oreille, dans des conférences particulières, à ces conseils. Enfin, il convint avec quelques-uns des premiers sénateurs de se rendre au sénat pour y parler à ce sujet.

II. Telles étaient les dispositions d'Attale, lorsqu'Eumène, qui prévoyait l'avenir, fit partir pour Rome son médecin Stratius, en qui il avait pleine confiance, après lui avoir dit ses craintes et lui avoir recommandé de tout faire pour enlever Attale à la compagnie des méchants qui voulaient le ruiner. Dès son arrivée à Rome, Stratius entra en pourparlers avec Attale, et l'attaqua de mille manières. C'était un homme habile et d'une éloquence persuasive : aussi parvint-il, bien qu'avec peine, au but de ses désirs, et il fit revenir Attale de son projet insensé. Il lui représenta que déjà il était roi comme son frère, et que la seule différence qu'il y eût entre eux était qu'il ne portait ni le titre ni la couronne royale; quant à l'autorité, elle était la même. De plus, il devait évidemment hériter du trône, et l'espérance qu'il en pouvait avoir était rapprochée, puisque le roi, par suite de sa mauvaise santé, s'attendait de

jour en jour à mourir, et que, par l'absence d'enfant mâle, Eumène, qu'il le voulût ou non, ne pouvait laisser à d'autres le pouvoir. Eumène, à cette époque, n'avait pas encore le fils qui plus tard lui succéda. Enfin, Stratius lui dit qu'il admirait surtout comment, de gaieté de cœur, il compromettait l'état où étaient les affaires; qu'on ne pouvait trop remercier les dieux de ce que son frère et lui, grâce à leur concorde et à leurs efforts communs, avaient pu repousser loin d'eux la crainte des Galates et les dangers dont ils les menaçaient; tandis qu'en se déclarant l'ennemi d'Eumène et en lui disputant l'autorité, il renverserait évidemment le trône de Pergame, détruirait du même coup sa puissance présente et sa fortune à venir, et priverait ses frères de leur royaume et du pouvoir qu'ils y exerçaient. Stratius, à force de raisonnements et de preuves de ce genre, décida Attale à rester fidèle à ses premiers principes.

III. Introduit dans le sénat, Attale exprima d'abord toute la joie qu'il ressentait de la défaite de Persée, et parla longtemps du dévouement dont il avait fait preuve durant les hostilités. Il demanda avec instance que le sénat envoyât une ambassade pour réprimer la fougue des Galates et les réduire à leur ancienne impuissance. Il dit quelques mots sur les Maronites et les Énéens, dont il réclama les villes comme prix de ses services. Mais il ne fit pas entendre contre son frère les accusations qu'il avait promises, et ne toucha rien du partage de l'empire. Le sénat, s'imaginant qu'il viendrait bientôt secrètement traiter ces questions, promit d'envoyer des commissaires, et lui fit avec munificence les présents accoutumés; enfin, il s'engagea à lui donner les villes dont il avait parlé. Mais Attale, après tous ces témoignages de bienveillance, quitta Rome sans avoir rien fait de ce qu'on attendait de lui; et le sénat, déçu dans son espoir, faute de pouvoir davantage, revint au moins sur sa promesse à l'égard des Maronites et des Énéens.

Attale était encore en Italie, qu'il déclara ces peuples libres. Il envoya du reste, comme députés auprès des Galates, Publius Licinius. Si on ne peut dire quelles instructions lui furent données, les conjectures, d'après les événements qui suivirent, ne sont pas aussi difficiles. Les faits éclairciront suffisamment ce problème.

IV. Vers cette époque s'étaient rendues aussi à Rome deux ambassades de Rhodiens : la première, sous la conduite de Philocrate; la seconde, sous celle de Philophron et d'Astymède. Les Rhodiens, informés de la réponse qu'avait reçue Agépolis après la bataille de Pydna, et dès lors éclairés sur la colère que le sénat nourrissait contre eux, s'étaient hâtés d'envoyer les députations que nous venons de nommer. Astymède et Philophron, qui d'après quelques entrevues particulières et publiques virent de quelle haine et de quels soupçons Rhodes était l'objet, tombèrent dès l'abord dans une perplexité, dans un découragement complet; mais quand l'un des consuls, du haut de la tribune, engagea le peuple à la guerre contre les Rhodiens, alors, tout à fait hors d'eux-mêmes, ils portèrent le désespoir jusqu'à prendre des vêtements de deuil; et, s'adressant aux citoyens qui leur étaient encore favorables, ils ne se bornèrent plus à des prières, à des supplications; ils leur demandèrent, les larmes aux yeux, de ne pas sévir contre Rhodes. Quelques jours après, le tribun Antoine les introduisit dans le sénat, et arracha de la tribune le préteur, qui appelait les Romains aux armes. Philophron prit la parole, et Astymède lui succéda. Après avoir, suivant le proverbe, fait entendre le chant du cygne, ils reçurent une réponse qui les délivra de toute crainte concernant la guerre; mais le sénat leur reprocha fort durement les différentes fautes dont ils s'étaient rendus coupables[1]. Le sens de cette

[1] Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces séances que Caton prononça en faveur des Rhodiens contre Juventius la harangue que nous a conservée Aulu-Gelle, liv. VII, chap. III.

Théetète était à peine débarqué en Italie que les Cauniens firent défection, et que les Mylassiens s'emparèrent des villes appartenant aux Euromiens. Vers la même époque, le sénat lança un décret par lequel il déclarait libres les Cariens et les Lyciens, qu'il avait donnés aux Rhodiens après la guerre contre Antiochus. Les Rhodiens en eurent bientôt fini avec les Cauniens et les Euromiens : ils envoyèrent contre les Cauniens Lycus, suivi de forces imposantes, et les forcèrent à se soumettre, bien qu'ils fussent appuyés par les Cibyrates. Ils firent une expédition également heureuse sur les terres des Euromiens, et vainquirent à la fois les Mylassiens et les Alabandiens, dont les troupes réunies menaçaient Orthosie. Quand, au milieu de ces succès, les Rhodiens reçurent le décret des Romains concernant les Lyciens et les Cariens, ils ressentirent de nouvelles alarmes ; ils craignirent que leur offre d'une couronne ne fût vaine, et leur espoir d'une alliance perdu.

VI. Avant de poursuivre notre récit, appelons d'abord l'attention du lecteur sur la conduite de Dinon et de Polyarate. Comme la ruine de Persée a causé d'étranges secousses et de grandes révolutions, non pas seulement chez les Rhodiens, mais encore chez presque tous les peuples, il n'est pas inutile d'étudier les sentiments dont les chefs étaient animés, et d'examiner qui nous semblera avoir agi avec sagesse, qui contrairement au devoir. Par là, nos descendants pourront, les yeux attachés pour ainsi dire sur ces exemples, suivre dans des circonstances analogues la bonne voie, fuir la mauvaise, et éviter, en manquant à l'honneur, vers la fin de leur vie, de ternir tout l'éclat de leur existence passée. On distinguait trois espèces d'hommes qui, dans la guerre contre Persée, avaient été soupçonnés d'incliner vers ce prince. La première comprenait les chefs, qui voyaient avec peine la question de l'empire universel sur le point d'être à jamais résolue, et la domination du monde placée aux mains d'un seul peuple, et qui, sans

avons parlé, qu'il sortit de Rome; mais Astymède y demeura, afin d'y exercer une surveillance active, et de se tenir au courant de tout ce qui pouvait être fait ou dit contre sa patrie. A la nouvelle de la réponse du sénat, les Rhodiens, dès lors délivrés de leur crainte la plus vive, celle de la guerre, passèrent facilement sur le reste, quelque pénible que ce pût être, tant l'appréhension d'un grand malheur fait oublier d'ordinaire les autres maux plus légers! Ils votèrent sur-le-champ un présent de dix mille pièces d'or à Rome, donnèrent à Théetète le double titre d'ambassadeur et d'amiral, et lui confièrent, au commencement de l'été, ainsi qu'à Rodophon, le soin de porter en Italie leur offrande, et de tout faire pour amener les Romains à une alliance. Ils voulaient par là, si Rome refusait, éviter dans cet échec l'éclat d'une vaine ambassade et d'un décret inutile, et c'est pour cela qu'ils se bornèrent à sonder les intentions des Romains au moyen de leur amiral. Celui-ci d'ailleurs, d'après les lois, avait le droit de négocier.

Le gouvernement des Rhodiens, par l'effet d'une admirable sagesse, avait, pendant cent quarante ans environ, pris part aux entreprises les plus belles et les plus glorieuses de Rome, sans avoir conclu cependant de traité avec elle. Pourquoi les Rhodiens suivirent-ils ce système? il est curieux de l'expliquer. Désirant que ni roi ni chef ne pût désespérer d'entrer dans leur alliance et d'obtenir leurs secours, ils ne voulaient pas s'unir trop intimement à quelque puissance que ce fût, ni s'embarrasser dans les liens de quelque serment: rester indépendants et spéculer sur les espérances de chacun était leur politique. Si alors ils se montrèrent empressés d'obtenir un traité, ce n'était pas qu'ils eussent besoin d'un appui, ou qu'ils craignissent un autre peuple que les Romains; mais ils voulaient, par ce beau zèle, renverser les projets de ceux qui méditaient de mauvais desseins contre leur république.

Théetète était à peine débarqué en Italie que les Cauniens firent défection, et que les Mylassiens s'emparèrent des villes appartenant aux Euromiens. Vers la même époque, le sénat lança un décret par lequel il déclarait libres les Cariens et les Lyciens, qu'il avait donnés aux Rhodiens après la guerre contre Antiochus. Les Rhodiens en eurent bientôt fini avec les Cauniens et les Euromiens : ils envoyèrent contre les Cauniens Lycus, suivi de forces imposantes, et les forcèrent à se soumettre, bien qu'ils fussent appuyés par les Cibyrates. Ils firent une expédition également heureuse sur les terres des Euromiens, et vainquirent à la fois les Mylassiens et les Alabandiens, dont les troupes réunies menaçaient Orthosie. Quand, au milieu de ces succès, les Rhodiens reçurent le décret des Romains concernant les Lyciens et les Cariens, ils ressentirent de nouvelles alarmes ; ils craignirent que leur offre d'une couronne ne fût vaine, et leur espoir d'une alliance perdu.

VI. Avant de poursuivre notre récit, appelons d'abord l'attention du lecteur sur la conduite de Dinon et de Polyarate. Comme la ruine de Persée a causé d'étranges secousses et de grandes révolutions, non pas seulement chez les Rhodiens, mais encore chez presque tous les peuples, il n'est pas inutile d'étudier les sentiments dont les chefs étaient animés, et d'examiner qui nous semblera avoir agi avec sagesse, qui contrairement au devoir. Par là, nos descendants pourront, les yeux attachés pour ainsi dire sur ces exemples, suivre dans des circonstances analogues la bonne voie, fuir la mauvaise, et éviter, en manquant à l'honneur, vers la fin de leur vie, de ternir tout l'éclat de leur existence passée. On distinguait trois espèces d'hommes qui, dans la guerre contre Persée, avaient été soupçonnés d'incliner vers ce prince. La première comprenait les chefs, qui voyaient avec peine la question de l'empire universel sur le point d'être à jamais résolue, et la domination du monde placée aux mains d'un seul peuple, et qui, sans

prêter secours à Rome, sans lui nuire non plus, semblaient s'en remettre à la fortune de l'issue de la lutte. La seconde se composait d'hommes impatients d'arriver à la solution de ces débats, et désirant le triomphe de Persée, mais trop faibles pour entraîner dans leur parti leurs concitoyens, et pour les amener à leurs sentiments. Enfin, la troisième était celle des habiles, qui avaient gagné leurs villes et les avaient attachées peu à peu à la cause du prince macédonien.

VII. Nous allons dire rapidement quelle fut la conduite de chacun de ces chefs. Antinoüs, Théodote et Céphale avaient décidé la nation des Molosses à passer du côté de Persée. Que firent-ils lorsque les affaires tournèrent si contrairement à leurs désirs? En présence des périls qui les menaçaient de toute part, et s'approchaient de leurs têtes, ils surent à l'heure suprême braver la fortune, et mourir résolûment les armes à la main. Honneur à ces hommes qui n'abandonnèrent pas le soin de leur dignité personnelle en acceptant une fortune indigne de leur vie passée! En Achaïe, chez les Thessaliens et chez les Perrhèbes, plus d'un chef, pour sa neutralité même, fut accusé d'attendre l'occasion favorable, et d'être, en réalité, partisan de Persée; mais on n'en avait du moins vu aucun dire un mot de ses sentiments en public, écrire à ce prince, ou lui envoyer des émissaires. Bref, tous surent constamment maintenir leur réputation intacte; aussi, eurent-ils raison de soumettre à un tribunal l'appréciation de leur conduite, et de courir d'abord, devant cet arbitrage, toutes les chances; car ce n'est pas une marque de lâcheté moins éclatante de se détruire sans être coupable, par crainte seulement des attaques du parti contraire ou de la puissance d'un rival dangereux, que de trop aimer la vie. Enfin, à Rhodes, à Cos, et dans plusieurs autres villes, Persée compta de nombreux partisans, qui osèrent ouvertement parler en faveur des Macédoniens, accuser les Romains auprès de leurs compatriotes, et leur conseiller de faire alliance

avec Persée, sans avoir pu réussir à le leur persuader. Les plus ardents de ces instigateurs furent, à Cos, Hippocrite et Diomédon; à Rhodes, Dinon et Polyarate.

VIII. Qui ne blâmerait la conduite que tinrent ensuite ces misérables? Ils avaient eu pour témoins de leurs paroles et de leurs actes tous leurs concitoyens; leur correspondance avait été saisie et produite à la lumière; les émissaires de Persée auprès d'eux et les leurs auprès de ce prince, tous ceux enfin qui avaient de part et d'autre transmis les messages, avaient été arrêtés, et cependant ils ne surent pas céder à la fortune, ni se donner la mort. Ils reculèrent devant cette nécessité. Acharnés, dans leur amour de la vie, à poursuivre de vaines espérances, ils détruisirent par cette lâcheté je ne sais quel prestige de courage et d'audace, et ne laissèrent plus chez la postérité place à la pitié ou au pardon. Convaincus en face par leurs secrétaires et par leurs agents, ils semblèrent à tous encore plus impudents que malheureux. Parmi ces émissaires se trouvait un certain Thoas, qui avait fait plusieurs voyages en Macédoine, sur l'ordre de Dinon et de Polyarate. Lorsque la fortune tourna, cet homme, saisi de crainte et de remords à la fois, s'enfuit à Cnide: les Cnidiens le mirent en prison; mais bientôt réclamé par les Rhodiens, il leur fut rendu, avoua dans la torture tout ce qu'il avait fait, et ses paroles furent parfaitement d'accord avec les lettres échangées entre Persée et Dinon qu'on avait saisies. Aussi dut-on admirer d'après quel raisonnement Dinon aima mieux supporter cette infamie que mourir.

IX. Polyarate cependant sut encore l'emporter en folie et en lâcheté sur Dinon. Popilius avait prié le roi Ptolémée d'envoyer Polyarate à Rome, et ce prince, par considération pour cet homme et pour sa patrie, ne crut pas devoir le faire partir pour l'Italie, et sur sa demande, il l'embarqua pour Rhodes. Il le fit donc monter sur un vaisseau que commandait un de ses fa-

voris, Démétrius, et informa les Rhodiens de son départ. Mais Polyarate, lorsqu'on relâcha à Phasélis, fut saisi de je ne sais quel délire, et le rameau d'olivier à la main, il se réfugia dans le temple de la ville. Si on lui eût demandé quelle était alors son intention, je suis convaincu qu'il n'aurait su que répondre. Désirait-il retourner dans sa patrie, à quoi bon ce rameau? le ramener à Rhodes, tel était l'ordre donné à ceux qui l'accompagnaient. Préférait-il aller à Rome? mais il devait, même malgré lui, y être mené. Quelle ville citer encore? il n'y avait pas d'autre lieu qui pût, en le recevant, lui assurer son salut. Sur ces entrefaites, les Phasélites envoyèrent demander aux Rhodiens de venir prendre Polyarate; ceux-ci eurent la prudence de dépêcher un seul navire, sans pont, chargé d'accompagner le prisonnier, et défendirent au capitaine de le recevoir à bord, parce que les Alexandrins devaient le déposer à Rhodes même. Le vaisseau fut bientôt arrivé à Phasélis, et Épichare, chef du navire rhodien, refusa, comme il était convenu, d'admettre Polyarate. Celui-ci donc, pressé par Démétrius qui, chargé de le conduire à Rhodes, lui ordonnait de quitter l'autel et de se mettre en mer, pressé en outre par les Phasélites, qui craignaient quelque reproche de la part de Rome, monta de nouveau sur la galère égyptienne; mais, au moment du départ, profitant d'une occasion, il s'enfuit à Caune, dont il supplia les habitants, comme il avait fait peu avant les Phasélites, de lui prêter secours. Sur le refus de ce peuple, qui était uni aux Rhodiens, il envoya prier les Cibyrates de l'accueillir dans leur ville et de lui accorder une escorte. Il avait d'autant plus de chances de voir écouter sa prière que les enfants de Pancrate, tyran de cette ville, avaient été élevés auprès de lui. Les Cibyrates se rendirent à ses vœux; toutefois, son arrivée les gêna singulièrement, et lui-même se trouva bientôt dans un embarras plus grand encore que lorsqu'il était chez les Phasé-

lites. Les Cibyrates n'osaient pas le garder dans leur ville par crainte des Romains, et ne pouvaient non plus le faire partir pour Rome : placés au milieu des terres, ils n'avaient pas un seul vaisseau à leur disposition. Ils se virent donc contraints de dépêcher des députés aux Rhodiens et au proconsul romain en Macédoine, pour les inviter à venir chercher Polyarate. Lucius Émilius écrivit aux Cibyrates de veiller sur lui soigneusement, et de le faire passer à Rhodes, et aux Rhodiens d'aviser à ce que le prisonnier fût conduit sous bonne garde à Rome. Les deux peuples obéirent à ces ordres, et Polyarate finit ainsi par venir en Italie, après avoir donné à tous, autant qu'il lui était possible, le spectacle de sa folie et de sa lâcheté ; après avoir été, grâce à sa conduite insensée, livré à la fois par le roi Ptolémée, par les Phasélites, par les Cibyrates, par les Rhodiens. Si j'ai insisté si longtemps sur Polyarate et Dinon, ce n'est pas certes que j'aie prétendu insulter à leur malheur, rien de plus inconvenant ; mais j'ai voulu mettre en évidence leurs erreurs, afin de préparer ceux qui se trouveraient dans des circonstances pareilles, à se conduire avec plus de prudence et de sagesse.

(Retour au sujet.)

X. Aussitôt que par la chute de Persée eut été résolue la question de l'empire, de tout côté on envoya des députations féliciter les généraux romains de leur succès, et comme la fortune s'était ouvertement prononcée pour les Romains, dans toutes les cités, on choisit ceux qui avaient toujours semblé dévoués à leur cause et qui étaient alors tout-puissants, pour leur confier les ambassades et les autres fonctions. On vit à la fois accourir en Macédoine, de l'Achaïe, Callicrate, Aristodame, Agésias et Philippe; de Béotie, Mnasippe; d'Acarnanie, Chrémès; de l'Épire, Charops et Nicias; de l'Étolie, Lyciscus et Tisippe. Tous étaient d'accord, tous ten-

daient avec la même ardeur au même but, et ils ne rencontraient pas de résistance, parce que leurs adversaires politiques, cédant aux circonstances, s'étaient absolument retirés des affaires : aussi réussirent-ils sans peine dans leur œuvre. Les dix commissaires romains se contentèrent de faire connaître par les stratéges aux autres villes et à leurs assemblées quels citoyens elles devaient élire pour députés à Rome : c'étaient presque tous ceux que les ambassadeurs avaient eux-mêmes nominativement désignés chacun dans sa faction, hormis quelques-uns qui s'étaient distingués par certains faits éclatants. Mais ces commissaires crurent devoir par exception envoyer en Achaïe deux de leurs collègues et des plus considérables, Caïus Claudius et Cnéus Domitius. Cette distinction avait deux motifs : d'abord on craignait que les Achéens n'obéissent pas aux ordres qui leur seraient transmis et ne fissent courir quelque danger à Callicrate qui passait, comme c'était la vérité, pour l'auteur de toutes les calomnies prodiguées à la Grèce. Secondement dans la correspondance qui était tombée au pouvoir des Romains, on n'avait absolument rien trouvé contre les Achéens. Émile envoya donc aux Achéens deux députés avec une lettre pour protéger Callicrate, bien qu'il n'eût pas ajouté foi aux mensonges de ce misérable et de Lyciscus; on pourra s'en convaincre par la suite des faits.

(Vers cette même époque, Paul Émile descend en Grèce, et d'abord se rend à Delphes.)

XI[1]. On ne saurait trouver un exemple plus frappant de l'inconstance de la fortune que cette circonstance où un homme se trouve avoir préparé pour son ennemi ce qu'il croyait disposer pour lui-même. Persée avait fait ébaucher des colonnes pour servir de piédestaux à ses statues, Paul Émile les acheva et y plaça les siennes.

[1] Édition Firmin Didot, XV.

(Il visite Athènes, l'Eubée, passe dans le Péloponèse et arrive à Corinthe.)

Il admira la situation de cette ville et la forte assiette de sa citadelle par rapport aux pays en deçà et au delà de l'Isthme.

Après avoir vu avec étonnement les fortifications de Sicyone et la richesse d'Argos, il arriva à Épidaure.

Delà, depuis longtemps curieux de voir Olympie, il s'y transporta. Il fut émerveillé, dans le temple, à la vue de Jupiter, et s'écria que Phidias seul lui semblait avoir su reproduire le Jupiter d'Homère, et que quelque haute que fût l'idée qu'il s'était faite d'Olympie, il avait trouvé la réalité plus belle encore que son imagination ne se l'était figurée.

(En revenant vers la Macédoine, il rencontra une troupe d'Étoliens proscrits.)

XII[1]. Les Étoliens avaient eu longtemps coutume de chercher leur existence dans le brigandage et dans le crime. Tant qu'il leur fut permis de piller la Grèce impunément et de la ravager en tout sens, regardant tout pays qui n'était pas le leur comme ennemi, ils vécurent aux dépens d'autrui. Mais quand les Romains se chargèrent de veiller sur la Grèce et que ces excursions leur furent interdites, ils tournèrent leur fureur contre eux-mêmes. Il n'est pas de forfait inventé par les guerres civiles qu'ils ne commirent. Depuis que peu auparavant ils avaient goûté de leur sang dans le massacre près d'Arsinoé, ils ne reculaient plus devant aucun crime, et telle était leur rage qu'ils ne laissaient pas même leurs chefs délibérer. Aussi ce n'était qu'anarchie, que meurtre, que violence; rien ne s'y faisait d'après la raison et suivant des principes certains, mais au ha-

[1] Édition Firmin Didot, XIV.

sard, comme si quelque violente tempête eût bouleversé la république.

Du reste, c'était à peu près l'état de l'Épire. Si le peuple de cette province y gardait plus de réserve que celui d'Étolie, les chefs l'emportaient sur tous en impiété et en scélératesse. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'homme plus farouche et plus cruel que Charops.

(Paul Émile donne rendez-vous aux Étoliens à Amphipolis où se trouvent les dix commissaires romains. — La Macédoine est déclarée libre. — Les Étoliens sont ensuite appelés devant le tribunal. — Exil confirmé contre les proscrits. — Il est fait allusion à cette comparution des partisans de Persée devant des juges dans la digression sur Dinon et Polyarate, qu'il faudrait plutôt mettre ici[1].)

(Ces affaires terminées, Paul Émile donna des jeux dont la beauté rappelait ses propres paroles :)

C'est qu'il appartient au même homme qui sait habilement ranger son armée sur un champ de bataille, de disposer des jeux et de régler avec la magnificence nécessaire l'art d'un festin.

(Paul Émile achève sa campagne en Grèce par le pillage de l'Épire, que Rome se voit contrainte d'abandonner à ses soldats avides de richesses.)

Il renversa soixante-dix villes (la plupart appartenaient aux Molosses), et il réduisit à l'esclavage plus de cent cinquante mille hommes.

(Anicius et Paul Émile reviennent en Italie. — Persée et son fils envoyés à Albe, et Bétis, fils de Cotys, à Carséoles.)

XIII. Mais vers cette époque, Cotys, le roi des Odryses, envoya à Rome des députés chargés de réclamer

[1] Nous ne l'avons pas fait crainte de troubler tout l'ordre de ce livre.

son fils et de le disculper au sujet de son alliance avec Persée. Les Romains, qui regardaient leur œuvre comme achevée, dès que la guerre contre le roi de Macédoine avait eu un heureux succès, et qui croyaient inutile de pousser plus loin leurs querelles avec Cotys, consentirent à lui rendre son fils, qui, livré comme otage à la Macédoine, y avait été pris avec les enfants de Persée : ils voulaient donner ainsi une preuve de leur générosité et de leur grandeur d'âme, et témoigner à Cotys, par ce bienfait, leur bienveillance à son égard.

(Triomphe d'Anicius.)

XIV[1]. Anicius, vainqueur des Illyriens, après avoir traîné à la suite de son char Gentius et ses enfants, célébra, en l'honneur de sa victoire, à Rome, des jeux où il fit je ne sais quelles folies. Il avait appelé de la Grèce les artistes les plus illustres, et, sur un vaste théâtre préparé dans le cirque, il fit entrer d'abord tous les joueurs de flûte ensemble. C'étaient Théodore de Béotie, Théopompe, Hermippe et Lysimaque, gens d'un grand mérite. Dès qu'il les eut établis sur l'avant-scène avec le chœur, il leur dit de jouer tous à la fois. Déjà ils exécutaient leur morceau avec une harmonie parfaite, lorsque Anicius leur cria qu'ils jouaient mal, et les pria de se mettre plutôt à lutter entre eux. Grand embarras parmi les artistes, qui ne savaient ce que cela voulait dire. Enfin un licteur vint les avertir de se tourner les uns contre les autres et de simuler un combat. Instruits dès lors de ce que voulait Anicius, et profitant de l'occasion offerte à leur esprit folâtre, ils eurent bientôt mis la confusion partout. Ils tournèrent les chœurs, placés au centre, contre ceux qui étaient aux extrémités, et, soufflant eux-mêmes dans leurs flûtes de la manière la plus discordante, sur les tons les plus divers, ils s'élancèrent les uns contre les autres. Les chœurs, de leur côté, se

[1] Édition Firmin Didot, XIII.

précipitèrent avec un bruit épouvantable et se portèrent en avant, puis reculèrent comme s'ils fuyaient. Enfin un des choristes releva sa robe, et, se tournant avec vivacité, dirigea son bras, comme aurait pu faire un athlète, contre le joueur de flûte qui lui était opposé. A cette vue, des applaudissements et des cris de joie éclatèrent de toute part. Au milieu de la lutte, deux danseurs se jetèrent dans l'orchestre avec leur musique, et quatre combattants au pugilat montèrent sur la scène suivis de clairons et de trompettes. La confusion devint telle, qu'il est impossible de la décrire. Quant à ce qui se passa au moment où parurent les acteurs tragiques, si j'essayais de le raconter ici, je croirais manquer de respect au lecteur.

XV. C'est vers cette époque que les rois d'Égypte, débarrassés de leur guerre contre Antiochus, envoyèrent à Rome un de leurs favoris, Numénius, pour remercier les Romains de leurs bons procédés à leur égard. Ils relâchèrent aussi le Lacédémonien Ménalcidas, qui avait indignement exploité les malheurs de ces princes pour accroître sa fortune : ils le firent à la recommandation de Caïus Popilius, qui avait sollicité sa mise en liberté.

XVI. L'année suivante, on vit arriver à Rome le roi Prusias pour féliciter le sénat et les généraux de leur succès. Prusias se montra, en cette circonstance, indigne de la majesté royale ; on va s'en convaincre. D'abord, lorsque les députés romains envoyés au-devant de lui se présentèrent à sa vue, il alla à leur rencontre la tête rasée, affublé du bonnet, de la robe, de la chaussure, de tout le costume enfin des esclaves que les Romains ont rendus à la liberté depuis peu et qu'ils appellent affranchis. Il les salua : « Vous voyez, dit-il, en moi votre affranchi, dont le seul désir est de vous plaire et de vous imiter. » Rien dejà de plus humble que ce langage ; mais plus tard, quand il s'agit de se présenter devant le sénat, il se tint debout contre la porte placée en face des sénateurs, et, les mains abaissées, baisa le seuil en se prosternant de-

vant l'assemblée : « Salut ! s'écria-t-il, ô mes Dieux sauveurs ! » basses paroles par où il ne permit à personne de l'emporter jamais sur lui en lâcheté, en flatterie, en vile complaisance. Lorsqu'il fut entré, toute sa conduite durant la séance fut digne d'un tel commencement. Je regarderais comme inconvenant d'insister sur ce point. Il parut aux yeux de tous le plus méprisable des hommes; mais mérita par cela même du sénat une réponse favorable.

XVII. Prusias venait de la recevoir, quand on apprit qu'Eumène arrivait. Cette circonstance jeta les sénateurs dans un grand embarras. Quel que fût leur ressentiment à son égard, quelque inébranlable que fût leur résolution, ils ne voulaient d'aucune manière se dévoiler. Si, après avoir montré au monde dans Eumène le premier et le plus fidèle des amis de Rome, ils l'admettaient à présenter sa défense et lui faisaient entendre la réponse que leur dictait leur conscience, ils allaient mettre eux-mêmes en lumière l'imprudence qu'ils avaient commise en élevant autrefois si haut un tel homme; et d'autre part, sacrifier tout au respect humain et lui répondre avec bienveillance, c'était trahir la vérité et les intérêts de la république. Comme de ces deux partis devait résulter pour eux quelque inconvénient, voici quelle solution ils donnèrent à ce problème : sous le prétexte qu'ils étaient fatigués de ces nombreuses visites de rois, ils rendirent un décret par lequel ils interdisaient à tout prince de venir les trouver. Peu après, informés qu'Eumène avait abordé à Brindes, ils lui envoyèrent le questeur, muni du décret, lui dire que, s'il avait besoin du sénat, il n'avait qu'à lui communiquer sa demande, sinon qu'il se remît en mer au plus vite. Le roi comprit aussitôt l'intention du sénat, et se borna à lui répondre qu'il n'avait besoin de rien. Tel fut l'expédient inventé pour interdire à Eumène l'entrée de Rome. Du reste, le sénat obtenait encore, par là, un autre résultat important. Un grand péril menaçait Per-

game, du côté des Galates et il était manifeste qu'après l'affront fait à Eumène, ses alliés perdraient de leur audace, tandis que les Galates redoubleraient d'ardeur. C'est ainsi que, dans le désir d'abaisser Eumène de toutes les façons, on rendit ce décret. Ces faits se passèrent au commencement de l'hiver, et peu après on s'occupa de recevoir les diverses ambassades qui affluaient à Rome. Il n'y avait pas de ville, de chef, de roi, qui n'eût alors envoyé des députés en Italie pour féliciter le peuple romain de sa victoire. Le sénat fit à tous une réponse favorable et bienveillante, à l'exception des Rhodiens. Il les traita avec hauteur et ne s'expliqua pas avec eux sur l'avenir. Il garda le silence à l'égard des Athéniens.

XVIII. Les Athéniens s'étaient rendus à Rome, surtout pour demander grâce en faveur des habitants d'Haliarte[1]. Mais repoussés de ce côté, ils changèrent de thèse, parlèrent de Délos, de Lemnos, dont ils sollicitèrent la possession et demandèrent celle d'Haliarte même. Tel était le double objet de leur ambassade. Pour ce qui concerne Délos et Lemnos, on ne saurait trouver leurs réclamations coupables, puisqu'ils étaient, dans l'origine, maîtres de ces îles; mais il n'en est pas de même de leurs prétentions sur Haliarte. Au lieu de chercher, par tous les moyens, à relever de ses ruines la plus ancienne cité de la Béotie, la détruire et enlever à ses malheureux habitants jusqu'à l'espoir même, était évidemment un procédé indigne de tous les Grecs et surtout des Athéniens. Quelle choquante inconséquence, en effet, dans la conduite de ce peuple, que de faire de son empire une patrie commune à tous, et de renverser, d'ailleurs, les villes d'autrui! Le sénat leur donna Délos et Lemnos. Telle fut l'issue de l'ambassade envoyée par les Athéniens. Mais en prenant Lemnos et Délos, ils prirent, comme dit le proverbe, le loup par les oreilles. Bientôt en querelle avec les habitants de Délos, ils eurent mille ennuis à

[1] Cette ville avait été dévastée durant la guerre de Persée par Caïus Lucrétius.

dévorer et retirèrent de la possession d'Haliarte plus de honte que de profit.

XIX. Vers cette même époque, Théetète[1], introduit dans le sénat, traita la question d'alliance; mais au milieu des lenteurs du sénat, il mourut : il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Bientôt arrivèrent à Rome les exilés de Caune et de Stratonice. Une audience leur fut donnée, et un décret enjoignit aux Rhodiens de retirer leurs garnisons de ces deux villes. Philophron et Astymède, après avoir reçu cette réponse, se hâtèrent de retourner à Rhodes, tant ils craignaient que les Rhodiens, en négligeant d'obéir, ne fournissent une nouvelle cause de griefs.

(Les partisans de Persée avaient été impitoyablement poursuivis après la défaite de Pydna, en Épire, en Acarnanie, en Étolie, en Béotie : on déporta à Rome mille Achéens.—L'Achaïe envoya des députés pour les réclamer; on les lui refusa. — Aussi)

XX. Dans le Péloponèse, quand les députés, de retour, rapportèrent la réponse du sénat, ce ne furent plus seulement des murmures, mais toutes les fureurs d'une haine ouverte qui éclatèrent contre Callicrate.

Un fait suffira pour prouver l'aversion dont Callicrate, Andronidas et ses partisans étaient l'objet. Durant une fête nommée « Antigonie, » qu'on célébrait à Sicyone, et dans laquelle les baignoires et les bassins des bains publics, ordinairement fréquentés par les hommes les plus élégants, sont à la disposition de tous, lorsque Andronidas et Callicrate y descendaient, personne ensuite n'y voulait entrer sans que le baigneur eût vidé toute l'eau et en eût fait couler de plus pure. Les citoyens semblaient croire qu'ils seraient souillés s'ils se baignaient dans la même eau que ces lâches. On ne saurait non plus dire les sifflets et les murmures qui, dans les cérémonies publiques, éclataient de toute part, lors-

[1] Ambassadeur de Rhodes.

que quelque orateur essayait de les louer. Les enfants eux-mêmes, en revenant de leurs écoles, les appelaient traîtres. Tant étaient vives contre eux la colère et la haine publique !

LIVRE XXXI.

SOMMAIRE.

I, II. Ambassade des Rhodiens : Rome refuse leur alliance.—II, III. Les Galates seront libres, pourvu qu'ils deviennent tranquilles.— III-V. Fêtes magnifiques données par Antiochus.— V, VI. Tibérius Gracchus vient en Syrie examiner l'état des choses. Antiochus le trompe par son empressement. —VI-IX. Ambassades de Rhodes, des Achéens, de Prusias. Décret au sujet des proscrits. — IX, X. Soumission des Cammaniens. Ambassade d'Arsace pour disculper Eumène. Le sénat envoie Sulpicius. — X, XI. Ses fautes. — XI, XII. Mort d'Antiochus. — XII, XIII. Démétrius songe à lui succéder. Le sénat lui préfère le fils d'Antiochus, parce qu'il est enfant.—XIII, XIV. Envoyés romains en Asie pour terminer les querelles des Galates et d'Ariarathe.— XIV, XV. Ariarathe renouvelle son alliance avec Rome. — XV, XVI. Il redemande à Lysias les restes de sa mère. Il détourne Artaxias de tuer Mithrobuzane. — XVI, XVII. Rhodes réclame Calynda et demande que ceux qui ont des biens en Lycie et en Carie puissent les conserver.— XVII, XVIII. Les Rhodiens acquièrent Calynda. Leur décadence date cependant de cette époque. — XVIII, XIX. Les deux Ptolémées discutent devant le sénat sur le partage du royaume. — XIX, XX. Assassinat de l'ambassadeur Octavius en Syrie. Pendant qu'Antiochus s'excuse, Démétrius pense à devenir roi. Conseils de Polybe. Démétrius ne les suit pas, puis y revient. —XX-XXIII. Préparatifs pour fuir.—XXIII, XXIV. On s'aperçoit de son départ, mais on renonce à le poursuivre. Envoyés en Asie. Loi Fannia. — XXIV, XXV. Caton s'irrite contre la corruption.— XXV, XXVI. Entreprises de Ptolémée le jeune. — XXVI, XXVII. Les ambassadeurs romains séduits par Ptolémée l'ainé. — XXVII, XXVIII. Les deux frères ne s'accordent pas, et députent à Rome. Rien n'est décidé. — XXVIII. Désordres des habitants de Péréa.

I. Vers cette époque (troisième année de la CLIII^e olympiade), les Cnossiens, unis aux Gortyniens, déclarèrent la guerre aux Rhauciens, et s'engagèrent, par un serment mutuel, à ne pas déposer les armes avant qu'ils eussent pris Rhaucum. Cependant les Rhodiens, instruits du décret qui concernait les Cnos-

siens, et voyant bien que la colère de Rome ne se ralentissait pas, se hâtèrent d'obéir en tout aux injonctions du sénat, et nommèrent pour ambassadeur Aristote, qu'ils envoyèrent à Rome tenter une seconde fois la conclusion d'une alliance. Aristote arriva dans cette ville au commencement de l'été. Introduit presque aussitôt dans le sénat, il lui annonça la prompte obéissance des Rhodiens à ses volontés, et chercha par de nombreuses raisons à l'amener à une alliance. Le sénat rendit une réponse où il ne prononça pas une seule fois le mot d'amitié, et déclara qu'il ne convenait pas à sa dignité de s'allier pour le présent aux Rhodiens.

II. Quant aux députés galates, le sénat leur répondit que ce peuple pourrait vivre libre s'il consentait à demeurer dans les limites de ses frontières, sans jamais envahir le territoire voisin.

(Pendant que Rome exerce ainsi une puissance universelle, les rois de Syrie ne gardent plus de la royauté qu'un vain luxe, et ne rivalisent avec leurs vainqueurs que par ce côté. Peut-être aussi ces fêtes somptueuses étaient-elles pour Antiochus un moyen de cacher sa haine et ses desseins contre Rome.)

III. Antiochus, au récit des jeux donnés par le général romain Paul Émile, en Macédoine, voulut le vaincre en magnificence, et se hâta d'envoyer des députés et des théories dans toutes les villes, pour annoncer qu'il donnerait des jeux à Daphné. Les Grecs se rendirent à son invitation avec un grand empressement. La fête commença par une procession dont voici les détails. En tête même du cortége étaient cinq mille jeunes gens, tous armés à la romaine, avec des boucliers échancrés; derrière eux venaient des Mysiens au nombre de cinq mille; trois mille Ciliciens armés à la légère et portant des couronnes d'or; trois mille Thraces et cinq mille Galates leur succédaient; vingt mille Macédoniens, dont cinq mille avec des boucliers d'airain et le reste avec des boucliers d'argent; et deux cent

quarante couples de gladiateurs. On voyait s'avancer ensuite mille chevaux nyséens et trois mille cavaliers indigènes, parés pour la plupart d'ornements et de couronnes d'or, les autres d'ornements et de couronnes d'argent. Ils étaient suivis du corps de cavalerie nommé le corps des Amis, au nombre de mille; tous avaient des ornements d'or. Le corps d'infanterie qui portait le même titre succédait à cette cavalerie, égal en nombre, égal en magnificence. Ajoutez mille soldats d'élite, de ce qu'on appelle l'Agéma, considéré comme la partie la plus solide de la cavalerie, et composé de mille hommes. Enfin, quinze cents hommes de la cavalerie qu'on nomme Cataphracte[1] fermaient la marche. Tous ceux qui formaient cette procession étaient couverts de manteaux de pourpre, beaucoup même de manteaux chargés d'or et de dessins. Cent chars à deux chevaux et quarante quadriges figuraient encore dans cette cérémonie. On y voyait aussi un char attelé de quatre éléphants ; deux autres traînés par un couple de ces animaux, et trente-six éléphants harnachés. Il serait difficile de raconter en détail tout le reste de ce riche appareil : bornons-nous à un résumé. Huit cents jeunes gens, ceints de couronnes d'or, prenaient part au défilé; mille bœufs magnifiques marchaient au sacrifice ; les villes avaient envoyé près de trois cents députations ; huit cents dents d'éléphants relevaient le luxe de la fête. Le nombre des statues était infini. Celles de tous les dieux ou génies, ou héros considérés ou proclamés tels dans tout l'univers étaient réunies là, les unes dorées, les autres revêtues de robes parsemées d'or. La représentation des fables qui, suivant les traditions, concernent ces divinités, avaient été jointe à chacune d'elles dans un appareil somptueux. Venaient ensuite les images de la Nuit et du Jour, de la Terre, du Ciel, de l'Aurore et du Midi.

[1] C'est-à-dire une cavalerie où l'homme et le cheval étaient couverts de fer.

On peut d'ailleurs se figurer, d'après un seul détail, quelle immensité d'objets d'or et d'argent était mêlée à cette pompe. Mille esclaves d'un des favoris d'Antiochus, Denys, son sécrétaire, y portaient des vases d'argent dont le moindre ne pesait pas moins de mille drachmes, et mille esclaves de la maison du roi promenaient des vases d'or. Deux cents femmes environ versaient des parfums dans des urnes en or. Enfin, quatre-vingts autres femmes étaient traînées dans des litières à pieds d'or, et cinq cents autres, magnifiquement vêtues, dans des litières à pieds d'argent. Telle était la partie la plus brillante de cette fête.

IV. Lorsque vint le tour des jeux, des combats de gladiateurs et des chasses, qui se prolongèrent durant trente jours, tous ceux qui y prirent part oignirent leur corps d'huile, de safran contenu dans des cuvettes d'or (il y en avait quinze de chaque espèce), pendant les cinq premiers jours; pendant les cinq suivants, de cinnamome; pendant les cinq autres de nard. Enfin, durant la dernière quinzaine, on employa successivement le fenu, la marjolaine et l'iris, parfums qui tous avaient une odeur délicieuse. On prépara pour le festin d'un côté mille lits, de l'autre quinze cents, avec un luxe merveilleux. C'était Antiochus qui dirigeait lui-même la fête. Monté sur un cheval sans prix, il courait dans la foule pour presser ceux-ci, pour retenir ceux-là. A l'heure du festin, il se tenait à l'entrée de la salle, introduisant les uns, faisant asseoir les autres, guidant les esclaves chargés d'apporter les mets. Présent partout, il s'asseyait ou se couchait sur tel ou tel lit. Quelquefois, laissant là tout à coup ceux qui mangeaient et buvaient avec lui, il quittait sa place, courait ailleurs, faisait le tour des tables, recevait debout les différents toasts, plaisantait avec tous les convives et se mêlait gaiement à leurs joyeux propos. On vit même, à la fin du repas, lorsque déjà beaucoup des invités s'étaient retirés, des bouffons l'apporter complétement

enveloppé dans je ne sais quelle étoffe, le déposer à terre comme un de leurs pareils, et lui, sur l'invitation de la musique, s'élancer, danser, rivaliser enfin avec les baladins et forcer les spectateurs à fuir, rougissant de honte. L'argent qu'il avait ramené d'Égypte, grâce à sa perfidie envers Philométor encore enfant, et les dons de ses amis, pourvurent aux frais de cette fête. Ajoutons les dépouilles qu'il avait enlevées aux temples.

V. Peu après la célébration de ces jeux, Tibérius Gracchus vint en Syrie, afin d'y examiner l'état des choses. Antiochus le reçut avec un habile empressement; si bien que non-seulement Gracchus ne vit rien en lui qui indiquât des projets hostiles ou qui marquât quelque ressentiment de l'injure qu'il avait reçue dans Alexandrie, mais encore qu'il démentit tous ceux qui ne partageaient pas sa confiance. L'amabilité dont le prince avait fait preuve dans sa réception l'avait enchanté. Antiochus, en effet, sans parler d'autres hommages, avait fait à l'ambassade le sacrifice de son palais; il eût fait au besoin celui de sa couronne, en apparence du moins: car tels n'étaient pas ses sentiments véritables; il n'avait jamais plus haï les Romains.

VI. L'année suivante, de nombreuses ambassades se rencontrèrent encore à Rome. Les députés les plus considérables étaient Astymède pour les Rhodiens, Euréas, Anaxidame et Satyrus pour les Achéens, Python pour Prusias : le sénat leur donna à tous audience. L'ambassadeur de Prusias accusa le roi Eumène et se plaignit qu'il lui eût enlevé quelques provinces. Il le montra empiétant sans cesse sur la Galatie, rebelle aux ordres du sénat, plein d'égards pour ceux de son parti, mais acharné à rabaisser de toutes les manières quiconque aimait Rome et voulait se conduire d'après les volontés du sénat. Quelques envoyés de certaines villes asiatiques accusèrent également Pergame et firent allu-

sion à des intrigues avec Antiochus. Le sénat écouta jusqu'au bout ces plaintes, et, sans les repousser, ne révéla pas non plus ses desseins de vengeance. Il se contenta de nourrir de secrets soupçons à l'égard d'Eumène et d'Antiochus. En attendant, il ne cessa pas d'agrandir les Galates et de les aider à recouvrer leur liberté. Quant à Tibérius, il revint d'Asie sans pouvoir communiquer au sénat, et sans se faire lui-même, sur les projets d'Eumène et d'Antiochus, des idées plus claires que celles qu'il avait avant son départ. Tant ces rois, par leur bienveillant accueil, avaient su endormir sa prudence !

VII. Le sénat reçut ensuite les Rhodiens. Astymède fut plus modéré et plus habile que dans sa première ambassade. Laissant de côté d'inutiles accusations, il se contenta, comme les malheureux que le fouet déchire déjà, de demander grâce : il dit que sa patrie avait été suffisamment punie, et même au delà de son crime. Puis il énuméra rapidement les pertes que Rhodes avait faites; il rappela qu'elle s'était vu enlever la Lycie et la Carie, dont la conquête lui avait coûté des sommes considérables en la contraignant trois fois à combattre! Maintenant elle était privée des revenus qu'elle en retirait. « Toutefois, ajouta-t-il, ce n'est peut-être que justice : vous nous aviez donné ces provinces comme récompense de notre dévouement; aujourd'hui que la défiance et l'inimitié ont remplacé notre ancienne union, vous les reprenez : cette rigueur est toute naturelle. Mais Caune, que nous avons achetée deux cents talents aux généraux de Ptolémée! mais Stratonice, que nous reçûmes pour prix des services rendus à Antiochus et à Séleucus! Chacune de ces deux villes rapportait chaque année, à notre trésor, une somme de cent vingt talents; et cependant, pour obéir au sénat, nous avons renoncé à des bénéfices si considérables! Ainsi, pour un moment d'erreur, vous avez infligé aux Rhodiens un châtiment plus fort qu'aux Ma-

cédoniens pour une haine héréditaire. Enfin, pour comble de malheur, vous avez enlevé à notre port le plus beau de ses revenus, en déclarant Délos exempte de péage, et en retirant à notre république le privilége de résoudre par elle-même les questions qui concernent notre port et tous les autres intérêts publics. Rien de plus facile que de prouver la vérité de ces paroles. Les droits de péage nous donnaient autrefois un million de drachmes; ils sont réduits maintenant à cent cinquante mille au plus. Votre colère, Romains, n'a que trop bien frappé notre république au cœur. Si, du moins, les fautes et la haine dont vous vous plaignez venaient de tous, peut-être auriez-vous raison de nourrir contre nous un inflexible ressentiment. Mais vous savez vous-mêmes combien peu de Rhodiens ont pris part à ces projets insensés, et que tous les coupables ont été punis. Pourquoi donc cet implacable courroux contre des innocents, tandis qu'envers les autres peuples vous faites preuve de tant de douceur et de magnanimité? Romains, le peuple rhodien, dépouillé aujourd'hui de ces richesses, de cette liberté, de ces droits qu'il n'a pas craint jusqu'ici de défendre au prix des plus rudes travaux, vous conjure par ma bouche, maintenant que vous lui avez porté assez de coups, de déposer votre colère et de lui accorder votre alliance, afin qu'il soit manifeste pour tous que vous avez cessé d'être irrités contre lui, et que vous êtes revenus à vos anciens sentiments de bienveillance! voilà ce qu'il attend de vous et non des secours d'armes et de soldats. » Ainsi parla Astymède : son langage parut parfaitement accommodé aux circonstances. Mais ce qui valut surtout aux Rhodiens la faveur d'obtenir l'alliance qu'ils désiraient si vivement, ce fut la présence de Tibérius, récemment revenu d'Asie. En attestant que les Rhodiens avaient obéi à tous les ordres du sénat, et que de plus, les fauteurs des dernières dissensions avaient été condamnés sans exception à mort, il réduisit au silence

ceux des sénateurs qui étaient contraires à Rhodes, et rendit à cette ville l'alliance de Rome.

VIII. Quelque temps après arrivèrent les députés achéens, avec des instructions relatives à la réponse qu'ils avaient précédemment reçue du sénat. Dans cette réponse, le sénat s'étonnait de ce que les Achéens lui demandaient de juger des hommes qu'ils avaient eux-mêmes condamnés. Eurcas était donc venu pour déclarer que jamais le peuple achéen n'avait entendu les citoyens accusés par les Romains, qu'il n'avait jamais rendu de sentence à leur égard, et pour supplier le sénat de veiller à ce que ces malheureux obtinssent d'être jugés, et ne fussent pas réduits à périr sans procès. Les Achéens désiraient vivement que le sénat lui-même étudiât l'affaire et prononçât l'arrêt; mais si, par hasard, au milieu de tant d'occupations, il ne pouvait se charger de ce soin, il n'avait qu'à s'en remettre aux Achéens, qui sauraient bien traiter les coupables avec toute la haine due à la perversité. Le sénat, à la suite de cette requête transmise par les députés, conformément à leurs instructions, se trouva dans un étrange embarras. Quelque parti qu'il prît, il encourait le blâme : il regardait comme inconvenant de juger lui-même; et renvoyer les captifs sans jugement, c'était évidemment perdre tous les amis du peuple romain. Aussi le sénat, guidé par la nécessité autant que par le désir de détruire dans l'esprit des Achéens tout espoir de la réintégration des proscrits, et de les réduire à une muette obéissance, écrivit à Callicrate et à tous ceux qui, chez tous les autres peuples grecs, passaient pour dévoués aux Romains, ces quelques lignes : « Nous ne croyons utile ni à vous, ni à nous-mêmes, que de tels hommes rentrent dans leur patrie. » Au premier bruit de cette triste réponse, l'abattement et le désespoir s'emparèrent non pas seulement des exilés, mais encore de tous les peuples de la Grèce : ce fut un deuil universel. Ainsi semblait enlevée à jamais l'espérance de re-

voir ces infortunés. A mesure que les paroles adressées aux Achéens par le sénat se répandaient dans la Grèce, les courages se brisaient et la douleur se répandait de cœur en cœur. Mais Charops, Callicrate, et tous les chefs de ce parti, triomphaient.

(Cependant Rome agit par les armes aussi bien que par les négociations, et)

IX. Tibérius soumet alors aux Romains les Cammaniens par la force et par la ruse.

— 2. Sur ces entrefaites, parmi le grand nombre des députés qui affluaient à Rome, le sénat reçut Attale et Athénée. Prusias, depuis quelque temps, ne se bornait plus à répandre contre Eumène et Attale de violentes accusations, il excitait même les Galates et les Selgiens, et plusieurs autres peuples de l'Asie, à suivre son exemple. Aussi Eumène avait-il envoyé ses frères à Rome pour le disculper. Admis dans le sénat, Attale et Athénée semblèrent, à toute l'assemblée, avoir suffisamment réfuté les griefs des peuples conjurés contre eux; et non-seulement ils lavèrent Eumène des reproches dont il était l'objet, mais ils retournèrent en Asie comblés d'honneurs. Le sénat, toutefois, ne renonça pas à ses soupçons concernant Eumène et Antiochus. Il envoya comme députés C. Sulpicius et Manius Sergius, pour observer de plus près l'état de la Grèce, et pour prononcer entre les Mégalopolitains et les Lacédémoniens, au sujet d'un territoire contesté, mais surtout pour sonder les dispositions d'Antiochus et d'Eumène, et pour voir s'ils ne faisaient pas contre les Romains quelques préparatifs, s'ils ne tramaient pas de nouvelles manœuvres.

X. Caïus Sulpicius commit de nombreuses imprudences durant cette ambassade : il faut citer entre autres les édits qu'il publia à son arrivée en Asie, dans les villes les plus célèbres, et par lesquels il priait tous ceux qui voulaient accuser le roi Eumène de venir le

trouver dans Sardes, à un jour qu'il détermina. Il ne manqua pas en effet au rendez-vous, et écouta, pendant dix jours consécutifs, du haut de son tribunal, au gymnase, toutes les plaintes qu'on voulait lui faire entendre : il se plaisait à recueillir les calomnies, les mensonges les plus injurieux contre le roi, traînant ainsi en longueur les accusations comme les affaires. C'était un esprit vain, qui comptait se faire un nom par ses différends avec Eumène, et qui ne prenait pas garde que plus les Romains montraient de sévérité envers ce prince, plus les Grecs s'en rapprochaient; car tel est l'homme : sa sympathie l'attire toujours vers l'opprimé.

XI. Sur ces entrefaites mourut Antiochus de Syrie. Ce prince, toujours avide de richesses, avait résolu de faire une expédition contre le temple de Diane, dans l'Élymaïde[1]. A peine était-il parvenu en ce pays, que, trompé dans son espoir par la résistance des Barbares, qui s'opposèrent à un tel sacrilége, il rebroussa chemin : c'est dans sa retraite qu'il mourut à Tabes, ville de Perse; quelques-uns prétendent qu'il était devenu fou, par suite des visions que la déesse lui avait envoyées en punition de sa criminelle tentative contre son temple.

(Tandis qu'Antiochus Eupator, fils d'Épiphanes, montait sur le trône de Syrie, s'élevait à Rome un prétendant dans la personne de Démétrius, dont le père était Séleucus, fils d'Antiochus le Grand.)

XII. Ce Démétrius, retenu depuis longtemps à Rome comme otage, se plaignait depuis longtemps aussi de cette injuste captivité. Il disait qu'il avait été livré par son père Séleucus, comme garantie de sa fidélité, mais qu'Antiochus Épiphanes régnant, il ne devait pas servir d'otage à la place des fils de ce prince. Toutefois, jusqu'alors il était demeuré tranquille, par impuissance sans doute (car il était enfant); mais quand il se vit

[1] Canton méridional de la Susiane.

dans la vigueur de la jeunesse, il osa parler. Il obtint une audience du sénat, et le pria, le conjura même de le rétablir sur le trône de Syrie, puisqu'il y avait plus de droits que les enfants d'Antiochus. Sa persévérance à renouveler ses prières, et le soin qu'il prenait de répéter sans cesse que Rome était sa patrie et sa mère, qu'il voyait dans les enfants des sénateurs des frères (lui qui, venu à Rome dès son enfance, avait maintenant vingt-trois ans), émurent le cœur de chaque sénateur : on n'en décida pas moins unanimement qu'il fallait retenir Démétrius, et affermir sur le trône le jeune fils d'Antiochus. Si le sénat agissait ainsi, c'est qu'à mon sens, il redoutait la jeunesse de Démétrius, et qu'il regardait, comme plus favorables à ses intérêts l'enfance et la faiblesse du prince qui régnait en Syrie : ce qui suivit prouve bien que telles étaient ses vues. Le sénat envoya aussitôt dans ce royaume Cn. Octavius, Spurius Lucrétius, et Lucius Aurélius, et les chargea de l'administrer au gré de Rome. Il était certain de ne trouver nulle résistance à ses volontés avec un roi mineur, et dans une cour satisfaite de ne pas voir le sceptre livré à Démétrius, comme elle l'avait craint d'abord. Ordre fut aussi donné aux députés de brûler tous les vaisseaux pontés de la Syrie, de couper les jarrets aux éléphants, d'affaiblir enfin, autant que possible, la monarchie syrienne. On leur enjoignit en outre d'étudier l'état de la Macédoine ; car ce pays, qui n'était pas habitué au régime du gouvernement populaire et des assemblées générales, était en proie à des dissensions. Enfin, Cnéus devait examiner où en étaient les différends des Galates et de la Cappadoce. Peu après, le sénat adressa à ces mêmes ambassadeurs une lettre qui leur recommandait de tout faire pour réconcilier entre eux les deux rois d'Égypte[1].

[1] Après la retraite d'Antiochus, de graves dissensions s'étaient élevées entre les deux Ptolémées.

(Le récit de l'ambassade en Macédoine est perdu. — Affaires de Cappadoce.)

XIII. Vers cette époque, plusieurs ambassadeurs romains vinrent dans ce pays : ce fut d'abord M. Junius, que le sénat avait chargé d'apaiser la querelle des Galates et d'Ariarathe. Les Trocmes, ne pouvant par eux-mêmes entamer la Cappadoce, et vaincus à chaque invasion nouvelle, s'étaient adressés au sénat, auprès duquel ils avaient essayé de calomnier Ariarathe. Junius fut envoyé, à ce sujet, de Rome en Cappadoce. Le roi s'expliqua avec tant de netteté sur ses intentions, et fit si bon accueil à l'ambassade, qu'elle ne le quitta que pour faire partout son éloge. Après Junius vinrent Cn. Octavius et Spurius Lucrétius, qui s'entretinrent de nouveau avec Ariarathe de ses démêlés avec les Galates. Il leur répondit, en peu de mots, qu'il était prêt à accepter leur décision, et se mit aussitôt sur les affaires de Syrie, où il savait que les députés se rendaient : il les entretint de la faiblesse de ce pays, de ses rapports avec ceux qui y commandaient, promit même de les accompagner avec une armée, et de veiller sur eux jusqu'à leur retour. Cnéus remercia le roi de sa bienveillance et de son zèle, et répondit que, pour le moment, ils n'avaient pas besoin d'escorte; que si par hasard il fallait y recourir, il l'en avertirait franchement, et qu'ils comptaient sur lui comme sur un des plus fidèles amis du peuple romain.

XIV. L'année suivante vit arriver à Rome une ambassade d'Ariarathe[1], qui, depuis peu établi sur le trône de Cappadoce, désirait renouveler alliance et amitié avec la république, et faire agréer au sénat tous les sentiments de bienveillance et d'affection qu'en particulier comme en public il avait voués aux Romains. Le sénat, sur ces protestations, renouvela le traité

[1] Fils du précédent.

d'alliance et d'amitié, remercia le roi des bonnes dispositions où il était, et fit aux ambassadeurs la plus gracieuse réception. Ariarathe devait surtout cet accueil à Tibérius, qui, à l'époque où il avait été envoyé pour examiner les desseins des rois d'Asie, avait à son retour fait un magnifique éloge des sentiments du père d'Ariarathe, et de tous les Cappadociens à l'égard de Rome. Le sénat, s'assurant à ce rapport, traita les ambassadeurs et le roi, en l'honneur de sa politique, avec la plus grande distinction.

XV. Lorsque les députés revinrent, Ariarathe, concluant de la réponse du sénat que son trône était affermi, puisqu'il avait obtenu l'amitié des Romains, fit des sacrifices en action de grâces, et convia ses généraux à un festin magnifique; puis, il envoya une députation à Lysias[1], afin de faire enlever d'Antioche les ossements de sa sœur et de sa mère. Il crut du reste ne pas devoir appeler d'enquête sur le crime dont elles avaient été victimes, dans la crainte d'irriter Lysias et de compromettre ainsi le succès de sa réclamation. Bien qu'il supportât avec peine une telle contrainte, il donna à ses commissaires l'ordre d'avoir recours aux prières. Lysias consentit à la demande d'Ariarathe: les ossements furent transportés en Cappadoce; et ce prince, après les avoir reçus avec pompe, les ensevelit pieusement auprès du tombeau de son père.

(Le commencement du règne d'Ariarathe fut parfaitement tranquille, grâce à l'amitié des Romains, à l'amour de ses peuples et à l'affection de ses voisins. — Exemple de générosité.)

Artaxias[2] voulait tuer Mithrobuzane; mais Ariarathe fit si bien par ses conseils, qu'Artaxias, loin de com-

[1] Tuteur d'Antiochus Eupator.

[2] Artaxias, roi d'Arménie, avait prêté secours au frère de Mithrobuzane, prince de Sophène, dans une guerre civile entre ces deux princes. Mithrobuzane, vaincu, s'était réfugié auprès d'Ariarathe, celui-ci se mit aussitôt en campagne pour le rétablir sur le trône. En vain Artaxias envoya une ambassade l'engager à faire périr Mithrobuzane, tandis qu'il tuerait le frère, et lui offrir de partager l'empire de Sophène, resté sans maître. Ariarathe refusa.

mettre ce crime, eut pour le prince dont il préparait la mort, plus d'égards qu'il n'en avait jamais eus. Telle est l'influence de la justice, telle est celle des conseils et des paroles de l'homme vertueux : elles sauvent nos amis comme nos ennemis, et ramènent au bien leur cœur un instant égaré.

XVI. Cependant Rhodes, se remettant peu à peu de ses malheurs, envoya à Rome une ambassade sous la conduite de Cléagoras, pour réclamer la concession de Calynda, et pour demander aussi, au nom de ceux qui avaient des propriétés en Lycie et en Carie, l'autorisation de les conserver aux mêmes conditions qu'autrefois. Ils résolurent en outre d'établir une statue colossale du peuple romain de trente coudées dans le temple de Minerve.

XVII. Les Calyndiens, qui s'étaient révoltés contre les Cauniens, à la vue des troupes qui se disposaient à les assiéger, avaient d'abord appelé à leur secours les Cnidiens. Grâce à cet appui, ils résistèrent quelque temps à leurs ennemis; mais, inquiets de l'avenir, ils envoyèrent une ambassade aux Rhodiens, et se livrèrent eux et leur ville à leur discrétion. Les Rhodiens firent partir du secours par terre et par mer, firent lever le siége de Calynda, et gardèrent la ville. Le sénat, peu après, les confirma dans cette possession.

XVII *a*. Malgré l'excellence du gouvernement dont jouissaient alors les Rhodiens, il me semble qu'à cette époque ils déchurent un peu de leur grandeur. Ils consentirent en effet à recevoir d'Eumène quatre-vingt mille muids de blé pour placer à intérêt ce qui en reviendrait, et payer, avec cette somme, l'argent qu'ils devaient aux précepteurs et aux maîtres de leurs fils. Peut-être est-il permis, lorsqu'on est pressé par le besoin, comme il arrive quelquefois dans la vie privée, d'accepter d'un ami un tel service, afin de ne pas laisser, faute de ressources, des enfants sans instruction ; mais un homme riche aimerait mieux tout souffrir que de payer à ses

maîtres leur salaire sur des fonds empruntés. Or, autant l'homme public s'élève, par le rang, au-dessus de l'homme privé, autant il doit l'emporter sur lui par la convenance : cela était surtout obligatoire pour les Rhodiens, à cause de leurs immenses richesses, et de la réputation de dignité qu'ils s'étaient faite partout.

(Popillius avait divisé l'empire entre les deux Ptolémées.— Philométor avait gardé l'Égypte. — Évergète avait reçu le gouvernement de la Libye et de la Cyrénaïque.)

XVIII. A peine les deux Ptolémées eurent-ils divisé le royaume que Ptolémée le jeune se rendit à Rome dans l'intention d'annuler ce partage. Il prétendait qu'il n'avait point agi librement en cette circonstance et qu'il n'avait fait que céder à la nécessité en acceptant des conventions si désavantageuses. Il supplia donc le sénat de lui adjuger l'île de Chypre, puisque même avec cette possession nouvelle il aurait encore une portion beaucoup moins considérable que celle de son frère. En vain Canuléius et Quintius appuyèrent-ils de leur témoignage Ményllus, ambassadeur de Ptolémée l'aîné, et rappelèrent-ils avec lui qu'Évergète devait, à son frère, non-seulement Cyrène, mais encore la vie; en vain dirent-ils qu'il était l'objet de l'aversion générale; que, détesté du peuple, il s'était félicité d'abord de se voir, contre toute attente, possesseur de Cyrène, et qu'il s'était empressé, aussitôt le traité conclu, de recevoir les serments de son frère, et de donner les siens : Ptolémée nia toutes ces assertions, et le sénat qui, reconnaissant d'ailleurs l'inégalité des lots, voulait surtout effectuer, de la manière la plus utile pour Rome, le partage que les rois avaient eux-mêmes provoqué, se prêta, dans son intérêt personnel, aux exigences de Ptolémée le jeune. On trouve, dans l'histoire de Rome, plus d'un exemple de ces délibérations où les Romains, exploitant l'imprudence d'autrui, agrandirent et consolidèrent leur puissance avec une habileté

qui leur permettait de paraître encore les bienfaiteurs et les appuis dévoués de leurs victimes. Frappé de la puissance de l'Égypte et dominé par la crainte que ce pays, gouverné par un chef énergique, ne conçût de trop hautes prétentions, le sénat nomma Titus Torquatus et Cn. Mérula, qu'il chargea de conduire Ptolémée à Chypre et de régler les affaires à l'avantage de Rome et des princes. On fit partir sur-le-champ cette députation, avec ordre de rétablir la concorde entre les deux frères, et de remettre, sans combat, à Physcon, l'île de Chypre.

(Cependant les troubles ou plutôt l'anarchie régnait partout en Syrie : d'ailleurs, l'ordre donné aux députés romains de brûler les vaisseaux syriens avait animé tous les esprits contre Rome. — Un certain Leptine tue à Laodicée Cn. Octavius.)

XIX. On apprit tout à coup à Rome que Cn. Octavius était tué, et l'on vit arriver aussitôt, de la part du roi Antiochus, des députés choisis par Lysias, pour affirmer que les amis du roi n'avaient pas participé à ce crime. Le sénat ne prêta à cette ambassade que peu d'attention, afin de ne rien répondre de positif et de tenir, plus à l'aise, sa pensée secrète. Mais Démétrius, frappé de cette nouvelle, appela Polybe auprès de lui, et, ne sachant à quoi se décider, examina avec lui la question de savoir s'il devait de nouveau parler au sénat de ses intérêts. Polybe lui conseilla de ne pas aller se heurter de nouveau contre le même obstacle, mais de mettre plutôt tout son espoir en lui-même, de se conduire en roi, et de profiter enfin de l'occasion favorable que les circonstances lui offraient. Démétrius réfléchit un instant, ne répondit rien, et quelque temps après consulta un de ses amis, Apollonius. Celui-ci, qui avait toute la candeur de la jeunesse, le pressa, au contraire, de s'adresser au sénat, convaincu que si les sénateurs l'avaient privé sans raison du trône, ils lui épargneraient du moins l'ennui de demeurer à Rome, n'y ayant rien

de plus insensé que de faire de Démétrius, après l'avénement du jeune Antiochus, l'otage de ce prince. Démétrius, persuadé, se rendit de nouveau au sénat et le pria de le délivrer, du moins, des entraves que lui imposait son titre d'otage, puisqu'il avait cru devoir laisser l'empire à Antiochus. Mais il eut beau s'étendre longtemps sur ce sujet, la première résolution fut maintenue. Il n'en pouvait être autrement : car, si dès la première entrevue, Rome avait laissé le pouvoir au roi mineur, ce n'était pas qu'elle ne reconnût pour justes les réclamations de Démétrius, mais elle consultait avant tout ses intérêts. Comme la position était toujours la même, il était conséquent que les sentiments du sénat fussent les mêmes aussi en présence de nouvelles prières.

XX. Démétrius, après avoir ainsi chanté le chant du cygne, reconnut la sagesse du conseil que lui avait donné Polybe de ne pas s'aller heurter deux fois contre la même pierre. Regrettant donc ce qu'il avait fait, mais cédant, d'ailleurs, à sa grandeur d'âme naturelle, et capable de pousser vigoureusement une entreprise, il appela aussitôt un certain Diodore, arrivé depuis peu de Syrie, et il lui découvrit son dessein. Ce Diodore avait élevé Démétrius : c'était un homme habile et parfaitement au courant des affaires de Syrie. Il lui dit de profiter du moment où tous les esprits, dans le pays, étaient émus de la mort de Cnéus, où le peuple et Lysias se regardaient avec une mutuelle défiance, où le sénat était convaincu que ce meurtre était l'œuvre des amis du roi. Jamais occasion n'avait été aussi belle pour tenter une révolution. On s'empresserait, ajouta-t-il, en Syrie, de lui remettre la couronne, dût-il n'y débarquer qu'avec un esclave, et le sénat n'oserait jamais donner secours à Antiochus, ni prêter assistance à ce Lysias qu'il accusait du meurtre de son ambassadeur. Restait seulement la difficulté de sortir de Rome à l'insu de tous, et de ne laisser pénétrer à personne ce qui se tramait. Démétrius se rendit aux conseils de Diodore, fit

appeler de nouveau Polybe, lui communiqua ses intentions, le pria enfin de le seconder dans son entreprise, et de veiller aux préparatifs nécessaires pour sa fuite. En ce moment, par hasard, Ményllus d'Alabanda, ambassadeur de Ptolémée Philométor, et chargé par lui de plaider sa cause et de soutenir ses droits contre son frère, se trouvait à Rome : or, Polybe et Ményllus étaient unis par une étroite et fidèle amitié. Polybe, qui pensait que Ményllus pouvait lui être utile dans la circonstance, parla de lui à Démétrius avec une pressante ardeur. Ményllus, admis dans le secret, promit de préparer au prince un vaisseau, et de tout disposer pour le départ. Il loua en effet une galère sacrée carthaginoise qu'il trouva mouillée à l'embouchure du Tibre. C'était un de ces vaisseaux que les Carthaginois emploient de préférence pour transporter les prémices qu'ils envoyent à Tyr en l'honneur des dieux. Ményllus feignit de retenir cette galère pour son retour en Égypte, de sorte qu'il put, sans éveiller de soupçons, faire les provisions de voyage, causer avec les matelots et régler tout à son aise.

XXI. Le pilote était déjà prêt. Ce fut alors au tour de Démétrius de prendre ses mesures. Il chargea Diodore d'aller en Syrie écouter les propos du peuple, et de sonder ses sentiments. Apollonius, son frère de lait, avait été, dès le principe, mis dans la confidence : Démétrius révéla également son dessein aux deux frères de cet Apollonius, Méléagre et Ménesthée, mais il n'en dit pas un mot à ses amis qui étaient nombreux cependant. Apollonius, Ménesthée et Méléagre, étaient fils d'un Apollonius, qui, après avoir joui, sous le règne de Séleucus, d'une fortune brillante, s'était retiré à Milet, lorsque Antiochus monta sur le trône. A l'approche du jour convenu pour le départ, Démétrius voulut donner un repas d'adieu à ses amis chez l'un d'entre eux : les traiter chez lui était impossible, à cause de l'habitude où il était de convier à sa table tous ceux qui faisaient

partie de sa maison. Il fut convenu que les convives, au sortir du repas, se rendraient, chacun avec un esclave, vers le navire, et qu'ils enverraient les autres à Anagnie, où ils leur promettraient de les retrouver le lendemain. Polybe, en ce moment, était malade et au lit, mais il savait tout ce qui se passait par Ményllus, qui lui faisait parvenir sans cesse les nouvelles nécessaires; et comme il craignait que si le repas se prolongeait, sous la présidence de Démétrius, amateur de festins, et d'ailleurs imprudent comme un jeune homme, l'ivresse ne rendît le départ difficile, il lui écrivit un petit mot marqué de son sceau, et le lui envoya par un esclave vers la nuit. Ordre était donné à cet esclave de faire remettre la lettre à Démétrius par son échanson, sans lui dire qui il était ni d'où venait cette missive, et de bien recommander que Démétrius en prît immédiatement connaissance. Tout fut ainsi exécuté, et Démétrius lut cette lettre qui renfermait ces seules pensées :

« L'homme actif détruit les espérances de celui qui diffère.

« La nuit est utile également à tous, mais surtout aux hommes hardis [1].

« Ose braver le péril, agis, ne t'occupe pas du bon ou du mauvais succès; abandonne tout plutôt que de t'abandonner toi-même.

« Sois sobre et garde-toi d'une aveugle confiance, ce sont là les nerfs de la prudence. »

XXII. Démétrius, à ces mots dont il comprenait bien la portée et dont il devinait l'auteur, feignit tout à coup d'avoir mal au cœur, et quitta la table, suivi de ses amis. Rentré dans sa demeure, il fit partir pour Anagnie les esclaves les moins propres à l'entreprise, et leur donna l'ordre de se trouver avec des filets et des chiens près du mont Circé : c'était là qu'il avait coutume de chasser au sanglier : ces chasses mêmes

[1] Euripide, *Phéniciennes*, vers 733.

avaient été l'origine de son amitié avec Polybe. Il révéla ensuite son dessein à Nicanor, et l'engagea, lui, et ses compagnons, à partager sa fortune. Comme ils le promettaient avec enthousiasme, Démétrius les pria de retourner chez eux au plus vite pour prescrire à leurs esclaves de se rendre le matin à Anagnie, et de là au mont Circé avec leurs épieux, puis leur recommanda de venir le rejoindre en habits de voyage, après avoir averti leurs gens qu'ils iraient les retrouver le lendemain au lieu convenu avec Démétrius. Ces mesures prises, tous, suivant qu'il avait été convenu, se transportèrent pendant la nuit à Ostie, à l'embouchure du Tibre. Ményllus les y avait précédés, et s'était empressé de dire aux nautoniers qu'il avait reçu du roi des ordres nouveaux qui l'obligeaient à rester dans Rome pour le moment, mais qu'il voulait lui envoyer quelques jeunes gens dévoués pour l'instruire des manœuvres de son frère. Il déclara donc qu'il ne s'embarquerait pas lui-même, et que les jeunes gens dont il parlait viendraient vers le milieu de la nuit. Peu importait au nautonier, qui y trouvait toujours le même bénéfice, et qui depuis longtemps avait tout préparé pour le départ. Vers la troisième veille, Démétrius et ses compagnons, au nombre de huit, suivis de cinq esclaves d'un âge mûr et de trois autres encore enfants, arrivèrent à Ostie. Ményllus s'entretint un instant avec eux, leur montra les provisions qu'il avait faites, et les recommanda fortement au nautonier. Enfin, ils s'embarquèrent : le pilote leva l'ancre à la pointe du jour et gagna tranquillement la haute mer sans soupçonner le moins du monde la vérité, et convaincu qu'il conduisait, de la part de Ményllus, quelques soldats, peut-être, au roi Ptolémée.

XXIII. Le lendemain, à Rome, personne ne songea à chercher Démétrius ou ceux qui avaient quitté la ville avec lui; on croyait qu'il était parti pour Circé, et les esclaves qui étaient à Anagnie allèrent à ce rendez-vous,

comptant bien l'y rejoindre. Sa fuite resta donc tout à fait inconnue jusqu'à ce que l'un des esclaves qui étaient à Anagnie, ayant été fouetté, se rendit précipitamment à Circé, où il espérait voir Démétrius. Déçu dans son espoir, il retourna rapidement vers Rome, parce qu'il pensait le trouver sur sa route. Étonné de ne le rencontrer nulle part, il instruisit de cette circonstance les amis de Démétrius qui étaient à Rome, et les gens qu'il avait laissés dans sa maison. On ne chercha donc Démétrius que quatre jours après son départ (seulement alors on soupçonna la vérité), et le cinquième, quand le sénat tint séance à ce sujet, Démétrius était déjà au delà du détroit de Sicile. Les sénateurs renoncèrent à le poursuivre, parce que le fugitif, que le vent favorisait, avait beaucoup d'avance, et que, voulût-on l'arrêter, on ne le pouvait plus. On se contenta de nommer des ambassadeurs, Tibérius Gracchus, Lucius Lentulus et Servilius Glaucia, qui furent chargés d'examiner, chemin faisant, l'état de la Grèce, et de se rendre ensuite en Asie, où ils observeraient la conduite de Démétrius, sonderaient les dispositions des autres rois, et régleraient les différends élevés entre eux et les Galates. Ordre fut donné à Tibérius de tout voir par lui-même. Voilà ce qui se passait en Italie.

Démétrius fut bientôt en Lycie, et y attendit l'arrivée de l'émissaire qui devait venir le trouver.

(C'est vers cette époque que fut promulguée la loi Fannia contre le luxe, qui devenait de plus en plus effréné : de là ces fragments.)

XXIV. Caton s'indignait hautement de ce que quelques citoyens avaient introduit dans Rome les délicatesses des autres nations; on achetait trois cents drachmes un muid de salaisons du Pont; un beau jeune homme coûtait plus cher qu'un domaine. Un amour si violent de ce qui flattait les sens s'était emparé de la jeunesse romaine que beaucoup achetaient un

amant un talent attique, et beaucoup d'autres un seul muid de salaisons du Pont trois cents drachmes. A ce propos, Marcus Caton dit en plusieurs assemblées qu'il n'était que trop facile de mesurer la décadence de la république, quand on voyait des adolescents coûter plus cher que des terres, et de la salaison pontique payée à un prix plus élevé qu'une couple de bœufs.

XXV. Au milieu de tant d'événements, Ptolémée le jeune, parvenu en Grèce avec les ambassadeurs romains, commença d'y lever des troupes aguerries. Au nombre de ses soldats était Damasippe le Macédonien qui, après avoir massacré le sénat de Phacus, avait quitté la Macédoine avec sa femme et ses enfants. De là, Ptolémée se rendit à Pérée[1], et de cette ville, où il reçut l'hospitalité aux frais du public, il se prépara à partir pour Chypre; mais Torquatus et ses collègues, qui le voyaient accompagné de troupes mercenaires considérables, lui rappelèrent l'ordre donné par le sénat de l'établir sans violence dans cette île. Enfin, arrivés à Sida, ils lui persuadèrent de licencier ses troupes, de renoncer à toute attaque armée contre Chypre, et de venir les retrouver sur les frontières de la Cyrénaïque. Ils promirent de se rendre eux-mêmes à Alexandrie, de décider le roi aux concessions demandées, et même de l'amener avec eux près de Cyrène. Ptolémée le jeune, séduit par ces promesses, abandonna ses projets sur Chypre, renvoya ses mercenaires, et se rendit en Crète avec Damasippe et l'un des députés romains, Cn. Mérula. Il leva en Crète mille soldats environ, et de là passa en Afrique, où il aborda près d'Apis.

XXVI. Cependant Torquatus, transporté à Alexandrie, essayait de réconcilier Ptolémée l'aîné avec son frère, et de le conduire à lui remettre Chypre; mais Ptolémée, promettant ceci, refusant cela, traînait le temps en longueur. Évergète qui, comme il était convenu,

[1] Pérée, située en face de Rhodes, sur la terre ferme.

était campé près d'Apis avec ses Crétois, fatigué de ne rien apprendre, envoya enfin Cnéus près de Philométor : il espérait, par son entremise, voir bientôt arriver Torquatus et ses collègues ; il n'en fut rien. Cnéus fit à Alexandrie comme les autres députés, et le temps se perdit en de nouveaux délais. Quarante jours s'écoulèrent ainsi sans résultat, si bien qu'Évergète commença à désespérer. Son frère, en effet, à force de caresses, avait gagné les ambassadeurs, et même de vive force, plus encore que de bon gré, il les retenait à sa cour. Sur ces entrefaites, Physcon apprit que les Cyrénéens s'étaient révoltés, que les autres villes avaient fait cause commune avec eux, et que Ptolémée de Sympétès était entré dans cette révolte; ce Ptolémée était un Égyptien qui avait été chargé de la conduite des affaires durant le voyage du roi à Rome. Sur cette nouvelle, à laquelle vint bientôt s'ajouter celle que les Cyrénéens étaient en campagne, le roi craignit un moment, en prétendant à Chypre, de perdre même Cyrène, et sans se préoccuper d'autre chose, il se dirigea vers cette ville. A la hauteur de ce qu'on appelle la Grande Descente, il trouva les Libyens avec les Cyrénéens maîtres des défilés. Surpris de rencontrer cet obstacle, il plaça sur quelques vaisseaux la moitié de ses troupes, auxquelles il ordonna de tourner les défilés et de prendre l'ennemi en queue, tandis qu'avec l'autre moitié il l'attaquerait de front pour forcer le passage. Les Libyens, effrayés par l'idée seule d'une double attaque, abandonnèrent la place, et le roi resta maître à la fois et du passage et d'un pays nommé Tétrapyrgie, où l'eau était abondante. De là, il mit sept jours à traverser le désert, opéra ensuite sa jonction avec les soldats de la flotte, commandés par Mochyrinus, et rencontra les Cyrénéens, au nombre de huit mille fantassins et de cinq cents cavaliers, sous les armes dans leur camp. Instruits, d'après ce qui s'était passé à Alexandrie[1], des sentiments de Phys-

[1] Ptolémée Physcon avait exercé quelque temps le pouvoir dans cette ville.

con, et trouvant en lui l'humeur, non pas d'un roi, mais d'un tyran, ils étaient décidés à ne pas se soumettre et à tout braver dans l'espoir de la liberté. Dès qu'ils le virent, ils rangèrent leur armée en bataille, et Ptolémée fut vaincu.

XXVII. Ce fut précisément à cette époque que Mérula revint d'Alexandrie pour dire au roi que son frère n'avait consenti à aucune condition, et qu'il prétendait qu'on devait s'en tenir au premier traité. Le roi fit partir aussitôt les deux frères Comanus et Ptolémée pour Rome avec Mérula; il les chargea d'instruire le sénat de l'ambition de Philométor et de sa désobéissance : Philométor venait de renvoyer à Rome Torquatus sans qu'il eût réussi dans ses négociations. Tels étaient les événements qui s'accomplissaient alors à Alexandrie et à Cyrène.

FRAGMENTS.

XXVIII. Les habitants de Pérée ressemblent à des esclaves qui ont été, contre tout espoir, délivrés de leurs chaînes, et qui, osant à peine croire à leur liberté, essayent leur vigueur par des mouvements excessifs : ils ne se figurent pas que l'on puisse les reconnaître et savoir qu'ils sont dorénavant libres, s'ils ne se permettent mille extravagances.

XXVIII *a*. La beauté est une recommandation bien plus forte que toute lettre.

LIVRE XXXII.

SOMMAIRE.

I-III. Les ambassadeurs de Ptolémée le jeune l'emportent. Querelle de Carthage et de Massinissa au sujet d'Empories. Le sénat donne raison au Numide. — III. IV. Prusias et les Galates accusent Eumène. Attalo le défend. Ariarathe envoie une couronne. — IV, V. Démétrius obtient qu'on le reconnaisse. — V, VI. Ambassade d'Ariarathe. — VI, VII. Ambassade de Démétrius. Elle est bien reçue; mais Rome refuse de juger Leptine et Isocrate, assassins d'Octavius.— VII, VIII. Comparaison de ces deux hommes. Les Achéens redemandent en vain les exilés et surtout Polybe. — VIII, IX. Probité de Paul Émile.— IX, X. Amitié de Polybe et des Scipion. Publius Émilien lui reproche doucement de préférer Fabius. — X, XI. Polybe s'en excuse, et s'associe à lui. — XI-XV. Ses vertus; diverses preuves de générosité.—XV, XVI. Son courage; son ardeur à la chasse.— XVI, XVII. De tels commencements font croire à tout ce que l'on aura à dire de lui. — XVII, XVIII. Ambassade des Athéniens et des Achéens à propos de Délos. — XVIII, XIX. Les Dalmates provoquent Rome. — XIX, XX. Guerre contre eux. Motifs de cette guerre. — XX, XXI. Ariarathe vient à Rome en habit de deuil. Des députés de Démétrius arrivent bientôt suivis de ceux d'Oropherne. Le sénat sacrifie Ariarathe. — L'Étolien Lyciscus meurt. — XXI, XXII. Cette mort est favorable à l'Étolie. Plusieurs traitres meurent à cette époque, parmi lesquels Charops d'Épire. Quelques mots sur cet homme. — XXII, XXIII. Même sujet. — XXIII, XXIV. Éloge d'Eumène. Attale lui succède. — XXIV, XXV. Envoyés épirotes. — XXV, XXVI. — Impiété de Prusias.—XXVI. Attale, vaincu par Prusias, implore le sénat qui envoie des commissaires en Asie.

I. L'ambassade envoyée par Ptolémée le jeune, sous la conduite de Comanus, arriva l'année suivante, et, vers la même époque, vinrent les députés de Philométor. A leur tête était Ményllus. Admis au sein du sénat, ils s'adressèrent mutuellement mille reproches; mais Titus et Cnéus déposèrent en faveur de Physcon, et défendirent sa cause avec ardeur. Enfin les sénateurs ordonnèrent que Ményllus quittât l'Italie sous cinq jours. Ils résolurent en outre de rompre l'alliance con-

clue avec Philométor, et d'envoyer à Ptolémée le jeune une ambassade qui l'instruirait des décisions de la compagnie. On nomma députés Publius Apustius et C. Lentulus qui, se rendant aussitôt à Cyrène[1], annoncèrent avec empressement à Ptolémée les volontés du sénat. Ptolémée, enorgueilli de cette haute protection, fit sur-le-champ de nouvelles levées et se livra tout entier à ses desseins contre Chypre. Voilà ce qui se passait alors en Italie.

II. En Afrique, Massinissa voyait depuis longtemps d'un œil d'envie les villes nombreuses bâties sur les bords de la petite Syrte, le beau pays que les Carthaginois appellent Empories, et les revenus que produisait cette riche contrée. Peu avant l'époque dont nous parlons, il avait déjà commencé d'éprouver la patience des Carthaginois. Il fut bientôt maître de la campagne, ouverte sans défense à ses incursions. Les Carthaginois, d'ailleurs, étaient peu propres à la guerre sur terre et avaient perdu toute leur vigueur dans les douceurs d'une longue paix. Cependant Massinissa ne put s'emparer des villes que l'ennemi gardait avec le plus grand soin. Les deux partis portèrent devant le sénat l'objet de leur différend, et envoyèrent plus d'une fois à Rome des ambassades. Toujours les Carthaginois eurent le dessous auprès des Romains, non pas que ce fût justice, mais parce qu'une telle conduite était utile à la république. Une preuve que Carthage avait des droits sur cette contrée, c'est que quelques années auparavant, Massinissa, poursuivant avec son armée un traître nommé Aphthérate, fut obligé de demander aux Carthaginois de passer sur les terres d'Empories et que les Carthaginois lui refusèrent le passage comme sur un terrain qui ne lui appartenait pas. Mais les réponses du sénat et la rigueur des circonstances les réduisirent bientôt, non-seulement à céder les villes et les campagnes d'Empories, mais encore à payer cinq

[1] Où Ptolémée s'était établi de nouveau.

cents talents pour le blé récolté depuis l'ouverture de la querelle.

(Ainsi se préparait la troisième guerre punique.)

III. Quant à l'Asie, Prusias envoya vers ce temps une ambassade, de concert avec les Galates, pour accuser Eumène. Celui-ci chargea sur-le-champ Attale d'aller le défendre contre ses accusateurs. Ariarathe, à la même époque, offrit aux Romains une couronne de dix mille pièces d'or. Il fit partir aussi une députation qui devait rendre compte au sénat de la réception qu'il avait faite à Tibérius, et lui dire que quelles que fussent les volontés de Rome, il était prêt à tout faire pour y obéir.

(Nous avons vu dans le livre précédent Démétrius attendant en Lycie un de ses émissaires. — Tout avait répondu à ses désirs.— Tripoli lui avait ouvert ses portes. — Il s'était emparé d'Apamée, et enfin avait pris possession d'Antioche. — Lysias et Eupator avaient été tués.)

IV. Aussitôt que Ménocharès eut rejoint Démétrius et raconté au roi son entrevue avec Tibérius en Cappadoce, le prince, convaincu que son intérêt le plus grand était de gagner, à quelque prix que ce fût, la bienveillance des commissaires romains, laissa tout de côté pour envoyer des ambassades auprès d'eux en Pamphylie, puis à Rhodes, et pour promettre à Rome un entier dévouement. Il fit si bien qu'il fut reconnu. Du reste, Tibérius, qui lui était très-favorable, contribua beaucoup à lui faire atteindre son but et à lui assurer le sceptre. Démétrius profita de l'occasion pour députer à Rome des ambassadeurs qui remissent au sénat, avec une couronne, le meurtrier de Cnéus et le grammairien Isocrate.

V. L'année suivante, Rome reçut les députés d'Ariarathe, chargés à la fois de présenter au sénat une couronne de dix mille pièces d'or, et de lui exprimer les sentiments du prince à l'égard de la république : ils

invoquèrent le témoignage de Torquatus lui-même et de ses collègues. Sur leur affirmation, le sénat agréa avec reconnaissance les dix mille pièces d'or, et lui envoya en retour les présents que Rome estime les plus magnifiques : le bâton et le char d'ivoire. Il les laissa libres sur-le-champ avant l'hiver. Attale leur succéda peu après l'installation des nouveaux consuls, et fit si bien, que lorsque les Galates que Prusias avait envoyés eurent, avec plusieurs autres députations asiatiques, accusé Eumène, le sénat, satisfait des explications qu'il avait reçues, non-seulement déclara Attale innocent, mais encore le congédia en ajoutant à son ancienne bienveillance. Plus il était indisposé contre Eumène, et s'éloignait de ce prince, plus il prodiguait à son frère les témoignages d'une estime et d'une amitié singulières.

VI. Sur ces entrefaites, les ambassadeurs de Démétrius, Ménocharès et ses collègues, arrivèrent à Rome avec la couronne de dix mille pièces, et le traître qui avait assassiné Cnéus. Le sénat demeura longtemps embarrassé, ne sachant quelle conduite il devait tenir. Enfin il agréa l'ambassade et la couronne, mais refusa les prisonniers qu'on abandonnait à sa colère; cependant Démétrius avait envoyé à la fois le meurtrier même d'Octavius, Leptine, et Isocrate. Isocrate était un de ces grammairiens qui font des lectures publiques. Bavard et d'une vanité insupportable, il était à charge aux Grecs eux-mêmes, et jamais Alcée[1], quand il le rencontrait, ne manquait de lui lancer quelque sarcasme ou quelque dure plaisanterie. En Syrie, où il affecta tout d'abord pour les habitants un superbe dédain, il ne se contenta plus de parler grammaire, il se jeta dans les discussions politiques, et osa dire que Cnéus avait été traité comme il le méritait, et qu'on aurait dû égorger tous les ambassadeurs romains et n'en laisser vivre

[1] Alcée, philosophe épicurien, qui fut chassé de Rome.

qu'un seul qui annonçât aux Romains ce désastre, afin de leur apprendre à tempérer l'insolence de ses ordres et son impudente tyrannie. Ce furent ses propos séditieux qui lui méritèrent son malheur.

VII. Ces deux hommes, par le contraste de leur conduite, présentèrent un spectacle curieux. Leptine, après avoir tué Cnéus, s'était publiquement montré à Laodicée, où il n'avait pas craint de proclamer que ce meurtre était juste et qu'il l'avait commis par une inspiration divine. Lorsque Démétrius monta sur le trône, il alla aussitôt le trouver, et lui dit de ne pas s'inquiéter de la mort d'Octavius et de ne point sévir contre les habitants de Laodicée; qu'il se chargeait d'aller lui-même à Rome, et de montrer au sénat qu'il n'avait qu'obéi à la volonté des dieux. Enfin, grâce à son air résolu, empressé même, il avait obtenu d'être conduit à Rome sans fers et sans escorte. Isocrate, au contraire, du jour où il avait été accusé, avait presque déjà perdu la raison : lorsqu'il vit qu'on lui mettait la chaîne au cou et des entraves aux pieds et aux mains, il ne prit plus que rarement de la nourriture et cessa absolument de soigner sa personne. Aussi quand il vint à Rome, il présentait un aspect étrange, et à le regarder, on eût pu affirmer qu'il n'y a pas d'être plus affreux, au physique comme au moral, que l'homme en proie à un désespoir farouche. Sa vue avait je ne sais quoi de sauvage et d'effrayant, telle que peut être celle d'un homme qui pendant plus d'une année avait négligé la propreté la plus nécessaire, et qui avait laissé croître ses cheveux et ses ongles. L'état de son âme apparaissait si bien dans ses regards, dans ses mouvements qu'en un lieu écarté on eût certainement mieux aimé rencontrer une bête farouche que ce misérable. Pour Leptine, fidèle à ses premiers sentiments, il se montra tout disposé à se rendre au sénat; il avouait franchement son crime et affirmait qu'il ne recevrait des Romains aucun châtiment. En définitive, son espoir fut réalisé. Le sénat, qui

sans doute pensait que le peuple trouverait la vengeance suffisante dès qu'on aurait puni les auteurs du meurtre, ne reçut ni Leptine ni Isocrate, et aima mieux ne rien prononcer sur leur sort, afin de se réserver ainsi le moyen d'exploiter ce crime à son gré. Il fit répondre à Démétrius qu'il pouvait compter sur la bienveillance de Rome, s'il faisait pour le sénat tout ce qui lui était possible.

Les Achéens envoyèrent vers cette époque Xénon et Téléclès pour réclamer en faveur des exilés, et surtout de Polybe et de Stratius. Déjà la mort avait enlevé la plupart des proscrits et les plus considérables ; les députés n'apportèrent pour toute instruction que des prières, afin d'éviter, en quoi que ce fût, des discussions irritantes avec le sénat. Mais ils eurent beau tenir dans la curie le langage le plus convenable, ils ne réussirent pas. Le sénat jugea bon de maintenir son ancienne décision.

(A cette date se rattache la mort de Paul Émile, vainqueur de Persée.—Cette mort amène une de ces longues digressions habituelles à Polybe.)

VIII. La preuve la plus manifeste, la plus glorieuse de la probité de Paul Émile éclata aux yeux de Rome entière quand il ne fut plus. Toute la réputation de désintéressement qu'on lui avait faite durant sa vie fut confirmée par sa mort même. Quel témoignage plus éclatant d'une vertu parfaite? Ce héros qui, de tous les généraux de son temps, avait rapporté à Rome le plus d'argent d'Espagne, qui de plus, en Macédoine, avait eu entre les mains des trésors considérables ; qui avait, dans ces deux provinces, disposé d'une autorité absolue, laissa si peu de fortune que la vente de son mobilier ne suffit pas pour rendre la dot de sa femme; il fallut y ajouter celle de quelques portions de terre. Aussi bien nous avons déjà parlé de ces faits mémorables qui, ce me semble, nuisent un peu à la gloire de

ces Grecs si renommés pour leur désintéressement. Si, en effet, refuser de l'argent offert dans l'intérêt de celui qui le donne, comme le firent, dit-on l'Athénien Aristide et le Thébain Épaminondas, est chose admirable, combien, quand on se voit maître d'un empire et qu'on en peut disposer suivant son bon plaisir, n'est-il pas plus beau de ne rien convoiter ! Que si, par hasard, cette assertion paraît incroyable, qu'on se rappelle que celui qui la raconte ici savait, en l'écrivant, que les Romains ne manqueraient pas de lire un livre où ils trouveraient le récit de leurs exploits les plus célèbres et les plus considérables ; qu'ils connaîtraient évidemment ces détails, et qu'ainsi une fausseté ne serait point acceptée par eux. Or, qui voudrait s'exposer de gaieté de cœur à la défiance et au mépris? Je prie qu'on se souvienne toujours de cette observation, lorsque je paraîtrai avoir dit au sujet des Romains quelque chose d'extraordinaire.

IX. Puisque la suite du récit et les circonstances nous ramènent à la famille des Scipion, je veux remplir à l'égard du lecteur la promesse que je lui ai faite dans le dernier livre. Nous avons pris en effet l'engagement de raconter comment et pourquoi cette maison s'éleva si haut ; par quelle cause la gloire de Scipion Émilien jeta un si vif éclat plus tôt qu'on ne le pouvait espérer; comment enfin Polybe eut le bonheur de voir se développer son amitié et ses rapports avec ce grand homme, à un tel point que le bruit de cette amitié ne s'étend pas seulement jusqu'aux limites de la Grèce et de l'Italie, mais que les contrées les plus éloignées savent encore l'histoire de leur étroite union[1]. Je l'ai dit, l'occasion de cette amitié fut le prêt de quelques ouvrages, et des entretiens à propos de ces livres. Plus tard, les premiers germes de cette naissante affection grandirent, et quand les proscrits achéens furent renvoyés sans

[1] Nous ne voyons, dans ce qui nous reste des œuvres de Polybe, rien qui se rapporte à ces faits.

les municipes, Fabius et Scipion, fils de Lucius Émile, obtinrent du préteur que Polybe restât à Rome. Grâce à cette circonstance nouvelle, leur liaison déjà si bien commencée faisait chaque jour des progrès, quand survint une aventure qui la hâta encore. Un jour que nous étions sortis tous trois de la maison de Fabius, celui-ci se rendit au Forum, et Polybe accompagna Scipion d'un autre côté. Au milieu de la promenade, Publius, d'une voix douce et basse et la rougeur sur le front, dit à Polybe : « Pourquoi donc, Polybe, lorsque nous sommes à table, mon frère et moi, converses-tu toujours avec Fabius et lui adresses-tu tes questions et tes réponses sans jamais me dire un mot? C'est que tu as sans doute, sur mon compte, l'opinion que Rome s'est faite de moi, je le sais. Je passe auprès de tous pour indolent, pour paresseux (ce sont leurs expressions), pour étranger enfin aux goûts et à la discipline des Romains, parce que je montre peu d'empressement à plaider des causes. Que faire cependant? On me dit sans cesse qu'un orateur n'est pas l'homme qui convient à la maison dont je suis, mais qu'il lui faut un chef plein d'ardeur. Voilà surtout ce qui m'afflige. »

X. Polybe, étonné de ces premières paroles dans un jeune homme qui n'avait pas alors plus de dix-huit ans : « Au nom des dieux, dit-il, Scipion, ne tiens pas ce langage; ne te mets point dans l'esprit de telles idées. Si j'agis ainsi avec ton frère, ce n'est ni dédain, ni mépris de ma part : non, mais comme il est ton aîné, je crois devoir entre nous, dans nos discussions sérieuses ou dans nos conversations familières, commencer et finir par lui, et je m'appuie sur ses sentiments, convaincu que tu les partages tous. Toutefois, je vois avec plaisir que tu te reproches trop de mollesse pour un homme d'une maison telle que la tienne : cette indignation marque une grande âme. Aussi ce serait un vif plaisir pour moi de m'attacher à ta personne et de t'enseigner par quelque endroit à tenir un langage et une conduite dignes de tes

ancêtres. Pour ce qui est des lettres, auxquelles je vous vois toi et ton frère vous livrer avec tant d'ardeur et de zèle, vous ne manquerez pas de maîtres qui vous formeront à ces connaissances ; car de tous les côtés les savants de la Grèce affluent à Rome. Mais je pense que pour cette vie active et guerrière à laquelle tu as fait allusion, tu ne saurais trouver un conseiller ni un guide plus sûr que moi. » Polybe parlait encore que Scipion, lui prenant les mains et les lui pressant avec effusion : « Puissé-je, s'écria-t-il, voir bientôt ce jour où, laissant de côté tout le reste, tu me consacreras ton attention et où tu vivras avec moi ! C'est alors seulement que je me croirai digne de ma maison et de mes ancêtres. » Polybe flottait entre la joie, à la vue de cet élan affectueux du jeune Scipion, et la crainte que lui inspirait la grandeur d'une telle famille et le souvenir des héros qu'elle avait produits. A partir de ce jour solennel, Scipion ne quitta plus Polybe et préféra sa société à tous les plaisirs.

XI. Dès lors, à force de se donner en toute occasion des preuves mutuelles de leur dévouement, ils en vinrent tous deux à cette tendresse réciproque, à cette amitié profonde qui unit le fils au père et qui nous vient du sang. Le premier pas, le premier effort que voulut faire Scipion vers la perfection, fut de se distinguer par la tempérance, et de l'emporter par là sur tous ceux de son âge. C'était du reste un triomphe dont la conquête, quelque noble, quelque difficile qu'elle soit d'ordinaire, était alors aisée à Rome à cause de la corruption générale. Les uns se livraient à d'infâmes amours, les autres se perdaient avec des maîtresses ; la plupart n'aimaient plus que la musique, les festins et ce luxe dont ils avaient dérobé le goût aux Grecs pendant la guerre contre Persée. Telle était alors l'ardeur désordonnée qui emportait la jeunesse à ces plaisirs que l'on vit plus d'un Romain acheter un esclave un talent. Cette corruption s'était surtout accrue à l'époque où nous sommes, parce que, la Macédoine détruite, l'empire du

monde semblait désormais assuré à Rome, et que d'ailleurs l'opulence avait pénétré à la fois chez les particuliers et dans l'État par la translation en Italie des dépouilles des vaincus. En suivant un train de vie tout contraire, en résistant à ses passions, en observant des maximes sévères et invariables, Scipion sut en cinq ans se faire un nom dans le peuple par sa tempérance et sa sagesse. Il s'appliqua ensuite à l'emporter sur tous en générosité et en délicatesse dans les questions d'argent. Il trouvait pour la pratique de ces vertus une merveilleuse préparation dans le commerce de son père, et dans son cœur d'excellentes dispositions. Ajoutons que la fortune seconda grandement ses efforts[1].

XII. D'abord mourut la mère de son père adoptif, sœur de Lucius Émile, son père, et femme du premier Africain. Elle laissait une fortune considérable; Scipion, qui était son unique héritier, donna en cette occasion une première preuve de son désintéressement. Émilie (c'est le nom de la défunte) étalait toujours, dans les cérémonies où les femmes figuraient, un grand luxe, conforme d'ailleurs au rang d'une Romaine qui avait été associée à la vie et à l'opulence d'un Scipion. Sans parler de la richesse qui éclatait dans sa parure et dans ses chars, on voyait des corbeilles, des vases et tous les objets nécessaires aux sacrifices, en or et en argent, la précéder dans ces pompes solennelles. Le nombre des esclaves et des domestiques qui lui faisaient cortége était proportionné à ce grand train. Scipion, après la mort d'Émilie, fit présent à sa mère de cette belle succession. Cette femme était depuis plusieurs années séparée de Lucius, et vivait dans un état indigne de sa naissance. Aussi, lorsque après avoir fui longtemps les cérémonies publiques, elle se montra dans un sacrifice solennel et magnifique qui eut lieu vers cette époque avec tout l'appareil et le cortége d'Émilie, et

[1] Lélius, dans le *de Amicitia* de Cicéron, parle aussi de la libéralité de Scipion.

qu'elle étala aux regards le même char, les mêmes coursiers et les mêmes guides, toutes les femmes étonnées admirèrent à l'envi la délicatesse et la générosité de Scipion, et les mains levées vers le ciel appelèrent sur lui les faveurs des dieux. Une telle conduite serait partout honorable; elle était admirable à Rome, où jamais on ne donne volontiers quelque chose de ses biens. Ce fut la première occasion qui lui valut le renom d'homme libéral : cette réputation fit de rapides progrès, car elle fut propagée par les femmes, ce sexe bavard et panégyriste, enthousiaste de tout ce qui lui plaît.

XIII. Peu après il eut à payer aux deux filles de Scipion l'Africain, sœurs de son père adoptif, la moitié de leur dot. Scipion avait promis à chacune d'elles cinquante talents. La mère en avait payé la moitié comptant, et avait laissé en mourant l'autre moitié à liquider. C'est à Scipion qu'il appartenait d'acquitter cette dette. La loi romaine l'autorisait à ne le faire qu'en trois ans, pourvu qu'il livrât d'abord les meubles dans l'espace de dix mois : tel était l'usage. Mais Scipion donna ordre au banquier de solder avant ce dernier terme les vingt-cinq talents dus à chacune. Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, époux des deux filles de l'Africain, attendirent à peine que le dixième mois fût échu pour se rendre chez le banquier, et pour demander si Scipion avait pris quelque mesure relative au payement. Le banquier leur répondit qu'ils pouvaient toucher leur argent, et leur compta séparément vingt-cinq talents. Ils les refusèrent et dirent au banquier qu'il se trompait sans doute, puisqu'ils ne devaient pas recevoir la somme tout entière, mais, suivant la loi, le tiers seulement. Celui-ci leur affirma que telle était la volonté de Scipion. Alors ils allèrent le trouver; car cette circonstance les étonnait, et ils étaient convaincus qu'il y avait erreur : étonnement bien naturel, si on considère qu'à Rome, loin de payer cinquante talents avant les trois années, on n'en livrait pas même d'ordinaire un seul avant le

jour de l'échéance, tant est grande l'exactitude des Romains en ce qui touche les questions de finances, et leur sollicitude à tirer un bénéfice même de quelques jours! Aussitôt que Tibérius et Nasica, arrivés chez Scipion, lui demandèrent quelles instructions il avait données à son banquier, et qu'il leur eut répondu qu'il l'avait chargé de payer la somme, ils lui représentèrent avec une chaleur empruntée qu'il se trompait, et qu'il pouvait encore, d'après les lois, spéculer sur cet argent pendant un assez long temps. « Oui, répondit Scipion, je le sais; mais s'il est bon de s'en tenir avec les étrangers à la lettre des lois, il est juste d'observer envers ses amis et ses parents une conduite aussi loyale et aussi généreuse qu'il est possible. » Il les pria donc de recevoir chez son banquier la somme entière. Tibérius et Nasica se retirèrent en silence, étonnés de la libéralité de Scipion et confus de la petitesse d'âme dont, quoique premiers citoyens de Rome, ils avaient fait preuve en cette conjoncture.

XIV. Deux ans après, son père Lucius mourut et laissa comme héritiers de ses biens Scipion et son frère. Il fit encore en cette occasion un acte de générosité mémorable. Lucius se trouvait sans enfants, car plusieurs de ses fils avaient été adoptés par d'autres maisons, et ceux qu'il élevait pour être les successeurs de sa fortune et de son nom étaient morts, si bien que ses richesses durent revenir à Fabius et à Scipion. Que fit celui-ci? Comme il voyait son frère beaucoup moins riche que lui, il lui abandonna tout l'héritage, qui était estimé plus de soixante talents; par là, Fabius devait avoir une opulence égale à la sienne. Cette belle action fut bientôt connue de tous. Il fournit peu après de sa libéralité une preuve plus éclatante encore. Son frère voulait donner des jeux de gladiateurs pour célébrer les funérailles de son père, mais il ne pouvait suffire à cette dépense à cause de l'énormité de la somme. Scipion lui en procura la moitié sur ses propres biens : or

les frais s'élèvent au moins à trente talents, si l'on veut mettre dans ces jeux quelque magnificence. On était sous l'impression de cette généreuse conduite, quand arriva la mort de sa mère. Loin de reprendre les biens qu'il lui avait abandonnés, il les remit avec toute la succession à ses sœurs, qui d'après les lois[1] n'y avaient aucun droit. Ainsi, lorsque dans les cérémonies elles étalèrent aux yeux du public les riches parures et l'appareil d'Émilie, le souvenir de la tendresse libérale de Scipion pour sa famille se réveilla dans tous les esprits. Voilà sur quels fondements Scipion établit, dès sa jeunesse, sa renommée de grandeur d'âme et de désintéressement. Pour soixante talents environ (telle est la somme qu'il préleva sur ses biens) il acquit une réputation qui ne trouva pas de détracteurs, et ainsi il atteignit son but, bien moins par l'énormité de ses largesses que par l'à-propos et l'habileté qu'il mit à les distribuer. Quant à la gloire qu'il mérita par sa tempérance, loin de lui rien coûter, elle lui procura, en lui faisant éviter des plaisirs nombreux et divers, le bénéfice d'un tempérament vigoureux, d'une constitution solide, et cette bonne santé, qui ne le quittant pas durant toute sa vie, compensa pour lui par de nobles jouissances celles dont il avait fui le facile usage.

XV. Scipion n'avait plus qu'à donner des preuves de courage, cette qualité partout recherchée, mais surtout à Rome, et il dut alors tourner de ce côté toute son attention. La fortune lui offrit une occasion propice pour son éducation militaire. Les rois de Macédoine se livraient avec ardeur à la chasse, et leurs sujets avaient spécialement consacré à cet usage les lieux les plus propres à renfermer du gibier. Ces parcs avaient été gardés pendant les hostilités avec le même soin qu'auparavant; mais pendant quatre ans, au milieu des préoccupations de la guerre, on n'y avait pas chassé : aussi étaient-ils

[1] D'après la loi Voconia.

pleins de gibier. Lorsque la guerre fut achevée, Lucius, convaincu que la chasse était l'exercice et le plaisir les plus utiles pour la jeunesse, attacha à Scipion les veneurs royaux et lui donna la permission de chasser suivant son bon plaisir. Scipion, enchanté de cette occasion et se regardant déjà presque comme un roi, se livra sans partage à la chasse tout le temps que l'armée romaine resta en Macédoine après la bataille de Pydna. Grâce à la liberté absolue dont il jouissait, à la vigueur de sa jeunesse, à sa disposition naturelle, son amour pour ces exercices, tel que celui d'un lévrier généreux, ne se refroidit pas un instant. Quand il vint à Rome, la passion que lui avait inspirée ce plaisir s'accrut encore de celle de Polybe, et, tandis que les autres jeunes gens ne songeaient qu'à faire leur cour aux grands ou à plaider, tandis qu'ils passaient leur temps sur le Forum et cherchaient ainsi à se faire agréer du peuple ; Scipion, tout entier à la chasse et se signalant chaque jour par quelque nouvel exploit, sut conquérir une gloire préférable à celle de tous les hommes de son âge. Ceux-ci ne pouvaient obtenir d'éloges qu'en lésant quelques citoyens, lui au contraire, sans causer de mal à personne, se faisait parmi le peuple une réputation immense de courage, et opposait, pour combattre ses rivaux, des faits à des paroles. Aussi s'éleva-t-il bientôt au-dessus de tous à un rang où jamais Romain n'est parvenu, bien que, pour arriver à ce but, il eût suivi une route toute contraire à celles qu'indiquaient aux autres les usages et les lois de Rome.

XVI. Si j'ai insisté si longtemps sur la conduite de Scipion dans sa jeunesse, c'est que j'ai regardé ces détails comme agréables aux vieillards, comme profitables aux jeunes gens. Mais je me suis proposé surtout de préparer les esprits à croire tout ce que je dirai de ce grand homme dans les livres suivants : je ne veux pas qu'ils puissent être incrédules au récit des choses merveilleuses dont plus tard il fut l'auteur, et qu'ils lui

enlèvent le mérite de succès dus à la réflexion, pour les attribuer à la fortune, faute de connaître les causes qui suffisent pour les expliquer, si l'on en excepte, bien entendu, quelques-uns dont il fut redevable au hasard. Après avoir par digression raconté ces détails, revenons où notre récit s'est arrêté un instant, et rentrons dans notre sujet.

XVII. Une ambassade athénienne et des députés achéens, Théaridas et Stéphanus, arrivèrent peu après à Rome, à propos des affaires de Délos et d'Athènes. Les habitants de Délos, sur la réponse du sénat qui, en les livrant aux Athéniens, leur ordonnait d'évacuer le pays et de tout emporter, étaient passés en Achaïe, où ils avaient été inscrits comme citoyens. Ils demandaient à être jugés, dans leurs différends avec les Athéniens, d'après la procédure convenue entre Athènes et l'Achaïe. Mais les Athéniens répondirent que cette procédure ne regardait en rien les Déliens, et ceux-ci demandèrent aux Achéens l'autorisation d'obtenir justice par la force des armes. On répondit aux deux ambassades que le sénat sanctionnait les mesures légales prises par les Achéens au sujet des Déliens.

(Sur ces entrefaites, les Dalmates attirent sur eux l'attention des Romains. — Ce peuple, autrefois soumis à Pleuratus, avait ensuite abandonné Gentius, et, non content de sa liberté, menaçait ses voisins[1].)

XVIII. Les Issiens avaient plus d'une fois envoyé des députés à Rome, et répété que les Dalmates ravageaient leur pays et les villes soumises à leur domination, Épetium et Tragurium. Les Daorses avaient fait entendre les mêmes plaintes ; enfin le sénat fit partir une ambassade sous les ordres de C. Fannius, qu'il chargea d'examiner l'état de l'Illyrie et surtout des Dalmates. Tant que Pleuratus avait vécu, les Dalmates lui avaient obéi ;

[1] Les Issiens, peuple d'Illyrie.

mais aussitôt après sa mort et dès l'avénement de Gentius, ils s'étaient détachés de l'Illyrie. Ils avaient fait la guerre à tous leurs voisins, et quelques-uns de ces peuples soumis leur payaient un tribut en blé et en bestiaux. Telle fut la cause de la mission de Fannius.

XIX. L'année suivante, et à son retour d'Illyrie, il annonça que les Dalmates, loin de chercher à réparer leurs injures envers les peuples qui sans cesse se plaignaient de leurs déprédations, n'avaient pas seulement voulu entendre les commissaires romains, par la raison qu'il n'y avait rien de commun entre eux et Rome. Quand il rapporta qu'on ne leur avait accordé ni l'hospitalité ni les vivres nécessaires, qu'on leur avait même enlevé les chevaux qu'ils avaient empruntés ailleurs, que les Barbares enfin se disposaient à leur faire violence, s'ils n'avaient cédé à la nécessité et peu à peu battu en retraite, le sénat ressentit à ce récit seul une vive indignation de la résistance sauvage des Dalmates; mais ce qui le confirma surtout dans ses projets de vengeance, c'est qu'une guerre contre ce peuple serait utile pour plus d'un motif. D'abord cette partie de l'Illyrie qui regarde l'Adriatique avait été complétement négligée par Rome depuis l'expulsion de Démétrius de Pharos ; et ensuite le sénat ne voulait pas laisser les Romains perdre leur courage dans une trop longue paix. On était dans la douzième année depuis la guerre contre Persée et l'expédition en Macédoine. Rome, en faisant la guerre aux Dalmates, avait pour but de rallumer l'ardeur guerrière du peuple et de forcer les Illyriens à reconnaître ses lois. Telles furent au fond les causes qui portèrent le sénat à une expédition en Dalmatie. Mais au dehors il affichait de ne prendre les armes que pour réparer l'injure faite à ses ambassadeurs.

(La guerre fut promptement achevée par Figulus et Scipion Nasica. Vers la même époque, Oropherne, fils aîné du dernier roi de Cappadoce, envoyé secrètement dans son enfance à Rome par Antiochide, sa mère, se porte tout à coup comme compétiteur au trône

de Cappadoce, à l'instigation de Démétrius, irrité par différentes causes contre Ariarathe. — Il renverse ce prince.)

XX. Ariarathe se rendit à Rome vers la fin de l'été; quand Julius Sextius fut entré en charge avec son collègue, le roi se présenta devant eux dans l'attitude et sous les vêtements convenables à son triste état. De son côté était arrivé l'ambassadeur de Démétrius prêt à jouer deux rôles, et également disposé soit à se défendre contre Ariarathe, soit à l'attaquer sans pitié. Oropherne avait aussi envoyé ses ambassadeurs, Timothée et Diogène, chargés de porter une couronne aux Romains et de renouveler avec eux l'ancienne alliance, mais surtout de tenir tête à Ariarathe et de l'accuser ou de répondre à ses plaintes. Déjà dans les entrevues particulières, Diogène et Miltiade produisirent plus d'effet qu'Ariarathe par cela seul qu'ils étaient plusieurs contre un seul, et que l'éclat de leur train faisait contraste avec la misère du roi déchu. Mais ils l'emportèrent surtout quand on en vint à une explication publique : car ils osaient tout dire et répondre impudemment à tout sans que leurs mensonges fussent démontrés, faute d'un défenseur qui les réfutât pour Ariarathe. A la vue du succès facile qu'obtenait leur perfidie, ils se flattèrent que tout irait bien.

(Ils ne se trompaient qu'à demi. — Rome ne laissa pas toute la Syrie à Oropherne, mais elle força Ariarathe à partager le royaume avec son frère.)

Oropherne ne régna pas longtemps, et dans ce court espace de temps, au mépris des usages du pays, il introduisit en Syrie les bacchanales et les orgies de Bacchus.

(Cependant Lyciscus, un des perturbateurs de l'Étolie, mourut.)

XX *a*. Il eut une fin glorieuse; aussi reproche-t-on justement à la fortune d'accorder quelquefois à des hommes indignes une de ces belles morts qui devraient être la

récompense exclusive de la vertu. A peine cet artisan de factions et de troubles eut-il disparu, que les Étoliens revinrent à un accord de sentiments et de pensées, et cela pour un homme du moins ! C'est que telle est la puissance de l'intelligence humaine, que non-seulement des armées et des villes, mais encore des nations entières et des parties considérables de l'univers durent souvent à la vertu ou à la perversité d'un seul individu, ou de grands maux ou une parfaite félicité.

XXI. Les dissensions civiles disparurent avec Lyciscus, et les affaires reprirent aussitôt un ordre régulier. De même, grâce à la mort de Manasippe de Coronée, l'état de la Béotie devint moins triste. Le calme aussi rentra en Acarnanie lorsque Chrémas ne fut plus. Il y eut, je dirai presque une purification de toute la Grèce à cette époque par l'extinction des scélérats qui la souillaient ; car il faut ajouter à cette liste Charops d'Epire qui, par bonheur, mourut cette année à Brindes. Mais en Epire les affaires étaient encore dans le trouble et la confusion, par suite des cruautés et des crimes qu'avait commis Charops depuis la fin de la guerre contre Persée. En effet, après qu'Anicius, s'érigeant en souverain juge, eut disposé des hommes les plus illustres en condamnant les uns à la mort et en conduisant à Rome tous ceux contre qui s'élevait le moindre soupçon, Charops se vit libre de faire tout ce que bon lui semblait, et il n'y eut pas alors de forfaits qu'il n'osât par lui-même ou par ses amis. Il y était porté par la fougue d'une extrême jeunesse, et il faut ajouter que, dans l'espoir de piller les richesses d'autrui, tous les hommes sans aveu et perdus de crime s'étaient groupés autour de lui. Ce qui d'ailleurs lui prêtait de la force et le protégeait contre les attaques, ce qui contribuait à faire croire qu'il agissait avec réflexion et sous l'inspiration des Romains, c'était son ancienne amitié avec eux et aussi l'assentiment donné à sa politique par le vieux Myrton et son fils Nicanor, tous deux honnêtes citoyens,

mais partisans de Rome qui jusqu'alors étaient restés étrangers à toute injustice et qui, je ne sais comment, s'étaient faits les appuis et les soutiens de Charops. Lorsque ce traître eut tué ouvertement, sur la place publique, bon nombre de citoyens et qu'il en eut fait périr d'autres dans leurs propres maisons, lorsqu'il eut fait assassiner par ses agents, dans la campagne et sur les routes, quelques malheureux et pris les biens de ses victimes, il inventa de nouvelles cruautés. Il rédigea des listes de proscription contre tous les riches sans distinction de sexe; et, aidé de la terreur que ces listes inspiraient, il dépouilla les hommes par lui-même tandis que sa mère Philotide se chargeait des femmes. Philotide était bien faite pour jouer ce personnage, et elle se prêtait à seconder ces violences avec une complaisance peu digne de son sexe.

XXII. Dès qu'il eut autant que possible arraché ou extorqué aux riches tous leurs biens, il finit par les traduire devant le peuple. A Phénice la multitude, cédant à la crainte ou séduite par les caresses de Charops, les condamna non pas à l'exil, mais à la mort, comme ennemis des Romains. Tous s'enfuirent sur la terre étrangère, et Charops, de son côté, se rendit à Rome avec des richesses considérables, accompagné de Myrton, afin de faire sanctionner ses crimes par le sénat. Rome donna alors une marque éclatante de ses généreuses maximes, et offrit un spectacle charmant pour tous les Grecs, mais surtout pour les Achéens exilés. Marcus le grand pontife, alors prince du sénat, et Lucius, le vainqueur de Persée, qui jouissait d'un crédit et d'une autorité considérables, instruits tous deux de ce que Charops avait fait en Épire, lui firent interdire l'entrée de leurs maisons. A la nouvelle de cet affront, les Grecs présents à Rome éprouvèrent une vive joie et célébrèrent d'un commun accord la haine que les Romains portaient aux méchants. Peu après Charops fut introduit dans le sénat et cette compagnie ne voulut ni

lui accorder ce qu'il demandait ni lui donner une réponse définitive : elle lui dit qu'elle remettrait à ses ambassadeurs des instructions nécessaires pour s'informer de l'état des choses en Épire. Charops, de retour dans son pays, cacha cette réponse, en rédigea une à sa façon et fit croire que les Romains avaient approuvé sa conduite.

(Polybe brise brusquement l'histoire de la Grèce, et à côté de la mort de Charops, de Chrémétas, il place celle du roi Eumène, pour dire ensuite le rétablissement d'Ariarathe et les malheurs d'Orope.)

XXIII. Eumène avait une faible santé, mais il y remédiait par l'énergie de son âme. Le plus souvent il ne le céda à aucun des rois ses contemporains, et il excella, il brilla parmi tous dans de graves et importantes entreprises. Il avait reçu de son père un royaume qui se réduisait à quelques places. Il sut en faire un état digne de rivaliser avec les plus puissants de cette époque. Ce fut moins l'œuvre de la fortune et du hasard que le résultat de son adresse, de son activité, de sa bravoure personnelle. Sensible à la gloire, c'est lui, qui de tous les princes alors sur le trône fit le plus de bien aux cités grecques, lui qui combla le plus de ses bienfaits de simples particuliers. Enfin il avait trois frères que le mérite et l'âge mettaient à son niveau et qu'il sut cependant maintenir dans l'obéissance, jusqu'à s'en faire comme les gardes et les défenseurs de sa royale personne ; exemple assez rare d'une parfaite concorde !

Attale lui succéda; à peine sur le trône, il donna une preuve éclatante de son caractère généreux et de son activité par le rétablissement d'Ariarathe sur le trône.

(Oropherne avait préparé lui-même sa ruine par ses exactions[1].)

Que d'hommes qui, victimes de leur cupidité même,

[1] Voir Tite Live, liv. XLVII *des Suppl. de Freinshemius*. § 17, 18.

ont perdu la vie avec leurs richesses! C'est ainsi qu'Oropherne, pour s'être abandonné à l'avarice, fut renversé et perdit le trône. Quoi qu'il en soit, après avoir raconté brièvement le retour d'Ariarathe, nous allons reprendre, en poursuivant notre récit, l'ordre que nous avons adopté dans tout notre ouvrage[1]. Si nous avons ici laissé de côté les affaires de la Grèce et raconté ce qui se passa en Cappadoce avant d'être parvenu à l'histoire des choses qui se passaient alors en Asie, c'est qu'il nous a semblé qu'il n'était pas raisonnable de laisser un intervalle entre le départ de ce prince d'Italie et son rétablissement sur le trône. Brisons donc ici notre digression et disons maintenant les événements dont la Grèce fut le théâtre, et le malheur si étrange, si soudain qui vint frapper la ville d'Orope[2]. Pour raconter ce fait, nous reviendrons quelque peu sur nos pas, nous anticiperons sur certaines circonstances qui ne se produisirent que plus tard, de peur que, par suite des obscurités qui entourent cette affaire, nous ne finissions, en le divisant, par en présenter un récit tout à fait inintelligible. Quand on songe que l'histoire suivie d'un grand événement intéresse à peine le lecteur curieux de ces détails, quel homme, s'il n'a pas le même amour de la science, trouverait plaisir à un recit morcelé et coupé à l'infini?

(Récit de la prise d'Orope. — Les habitants de cette ville envoient des ambassadeurs à Rome. — Le sénat condamne les Athéniens à une amende de cinq cents talents. — Ambassade des Épirotes vers la même époque.)

XXIV. En ce temps vinrent les députés d'Épire, envoyés les uns par les citoyens qui occupaient Phé-

[1] Nous avons avec intention atténué le sens du mot ὑπερβάντες, afin de pouvoir placer ici ce fragment. Il nous semble appartenir à ce livre bien plutôt qu'au XXXIIIe. Dans l'édition Firmin Didot, XII *b*, 33. Peut-être même faudrait-il le rejeter parmi les fragments qui ont pour objet l'Italie.

[2] La ville d'Orope avait été tout à coup pillée par les Athéniens, dont elle était l'alliée.

nice, les autres par les exilés. Lorsqu'ils eurent plaidé chacun leur cause, le sénat leur répondit qu'il donnerait des ordres à ce sujet aux députés qu'il envoyait en Illyrie avec C. Marcus.

(L'année suivante, Attale faillit être détrôné. — Prusias avait repris contre ce prince la guerre commencée avec Eumène. — Il s'était avancé jusqu'à Pergame.)

XXV. Prusias, vainqueur, poussa jusqu'à Pergame, et célébra dans le temple d'Esculape un sacrifice magnifique. Après avoir immolé les victimes et fait des libations solennelles, il retourna dans son camp. Le lendemain, il fit marcher ses troupes sur Nicéphorium, détruisit tous les temples, ravagea les enceintes consacrées aux dieux et enleva aux statues et aux images leurs ornements les plus précieux; enfin, il dépouilla la statue d'Esculape, admirable chef-d'œuvre de Philomaque et l'emporta avec lui; d'Esculape, c'est-à-dire de ce dieu même à qui, la veille, il adressait ses sacrifices et ses prières, à qui il demandait sans doute de lui être favorable et propice en toutes choses. Déjà, je me le rappelle, en parlant de Philippe, j'ai traité une telle conduite d'insensée : et, en effet, que signifie d'immoler des victimes, d'implorer par là le secours des dieux, d'adorer, de baiser les autels et les pierres sacrées à genoux, avec la ferveur d'une femme, comme l'avait fait Prusias, pour venir ensuite piller ces temples et insulter la divinité par de tels sacriléges? N'est-ce pas là le propre d'un esprit égaré, d'une âme qui ne sait plus ce qu'elle fait? Tel était le délire qui avait saisi Prusias : puis, sans s'être signalé par un seul trait de courage sous les murs de Pergame, mais, au contraire, par des fureurs lâches et impies envers les hommes et les dieux, il conduisit ses troupes à Élée. Enfin, comme malgré plusieurs assauts il ne put réussir à s'en emparer, grâce à Sosander, frère de lait du roi, qui s'était jeté dans la place et qui repoussa

victorieusement ses attaques; il marcha sur Théatira. Chemin faisant, il pilla le temple de Diane, voisin d'Hiérocome; il saccagea également celui d'Apollon, près de Temne, et le détruisit par la flamme; il retourna ensuite dans son royaume, après avoir ainsi fait la guerre aux dieux et aux hommes. Durant la marche, son armée souffrit beaucoup de la famine et de la dyssenterie : on eût dit que la colère divine voulait le punir sur-le-champ de tant de forfaits.

XXVI. Attale, vaincu par Prusias, envoya son frère Athénée à Rome avec Publius Lentulus pour instruire le sénat de ses malheurs. Le sénat, lors de l'arrivée d'Andronicus, chargé de lui annoncer la première irruption de Prusias, avait fait peu d'attention à son rapport. Il avait supposé qu'Attale, désireux lui-même d'attaquer Prusias, voulait se ménager des prétextes et prévenir les plaintes. Comme Nicomède et Antiphile, députés de Prusias, niaient absolument tous les faits qu'on leur imputait, il n'en avait encore que moins ajouté foi aux accusations d'Attale. Mais, un peu après, instruit plus exactement des choses, et incertain sur le fond de la question, il envoya en Asie, comme députés, Lucius Apuléius et Caïus Pétronius afin d'examiner l'état des affaires entre ces deux princes.

LIVRE XXXIII.

SOMMAIRE.

I, II. Guerre de Prusias et d'Attale. Ambassade d'Athènes à ce sujet. Dix commissaires romains en Asie. Députation envoyée par les Achéens pour réclamer les proscrits. Elle échoue. Nouvelle députation. — III, IV. Démétrius en guerre avec Philométor demande à Archias de lui livrer Chypre. La trahison est découverte et Archias se tue. — IV, V. Les Marseillais pressés par les Liguriens demandent secours au sénat. — V, VI. De nouveaux commissaires envoyés en Asie pour arrêter les hostilités entre Prusias et Attale. — VI-VIII. Les Oxybiens insultent un des députés romains envoyés en Gaule. La guerre leur est déclarée. Quintus Opimius leur prend une ville, Égitne, et, dans un combat, leur tue beaucoup de monde. — VIII. Ptolémée jeune accuse son frère auprès du sénat, qui nomme des députés chargés d'examiner l'affaire. — IX, X. Un mot sur la guerre entre Rhodes et la Crète, et sur Aristocrate, amiral rhodien. — X-XII. Guerre d'Attale et de Prusias. Paix rétablie par l'intervention du sénat. — XII, XIII. Malheur de Priène. — XIII, XIV. Ambassade achéenne. — XIV, XV. Arrivée de Bala à Rome. — XV, XVI. Désastres de Rhodes. — XVI. Bala autorisé à se rendre en Syrie.

(Deux grands faits dominent cette époque. — Guerre entre Prusias et Attale. — Guerre dirigée contre les Liguriens par le consul Opimius[1].)

I. Le sénat, après avoir entendu vers la fin de l'hiver, au sujet de Prusias, le rapport de Lentulus, nouvellement arrivé de l'Asie, appela dans son sein Athénée, frère du roi Attale : Athénée n'eut pas à parler longtemps. Le sénat nomma aussitôt des députés, Publius Lentulus, Claudius Centon, Lucius Hortensius et C. Aurunculéius qu'il fit partir avec lui, et leur donna des instructions pour arrêter les hostilités entre Attale et Prusias.

On vit encore arriver à Rome des députés achéens à propos des proscrits; ces députés étaient Xénon d'Égium et Tétéclès de Tégée. Ils plaidèrent longuement en

[1] Première année de la CLVIe olympiade.

faveur de leurs compatriotes, et le sénat, ayant délibéré sur la question, faillit rendre la liberté à ces malheureux : s'ils ne furent pas délivrés, il faut en accuser le préteur Aulus Posthumius qui présidait alors le sénat. Trois opinions divisaient cette assemblée : l'une voulait le renvoi des captifs pur et simple, l'autre s'y opposait formellement, la troisième était qu'on les déclarât libres et qu'on les retînt toutefois pour le moment : la majorité était pour le renvoi absolu; mais Aulus, supprimant à dessein une de ces opinions, les ramena à deux en ces termes : il demanda quels étaient ceux qui étaient d'avis de rendre à la Grèce les proscrits, et ceux qui repoussaient cette mesure. Les sénateurs qui croyaient utile de les retenir provisoirement se rangèrent avec ceux qui protestaient contre leur départ, et l'emportèrent ainsi sur le parti dont l'avis était qu'on les renvoyât. Tel fut l'état où en resta cette affaire.

II. Lorsque les députés, de retour en Achaïe, eurent raconté combien peu s'en était fallu qu'ils ne ramenassent les proscrits, les Achéens conçurent de plus douces espérances, et, l'imagination excitée par cette nouvelle, ils envoyèrent une seconde ambassade composée de Tétéclès le Mégalopolitain et d'Anaxidame.

(Vers cette même époque arrivèrent à Rome trois ambassadeurs grecs, qui, au nom d'Athènes, venaient protester contre l'amende imposée à cette ville pour le pillage d'Orope[1].)

(Cependant, dans un coin de l'Asie, Démétrius faisait la guerre à Philométor, qui favorisait les prétentions d'Alexandre, fils d'Antiochus Épiphanes.)

III. Il offrit à Archias cinq cents talents s'il voulait se retirer de Chypre; il lui promit encore d'autres avantages et de nouveaux honneurs pour peu qu'il consentît à lui rendre ce service.

Mais Archias, au moment où il allait lui remettre l'île, fut arrêté; traduit devant un tribunal, il se détruisit en

[1] Aulu Gell., liv. VII, chap. XIV.

se pendant à un cordon de tapisserie. Les hommes, dans leur ambition, font de bien faux calculs. Archias, au moment où il se flattait de recevoir cinq cents talents, perd tout à coup, et l'opulence dont il jouissait, et la vie.

IV. L'année suivante, des députés vinrent à Rome de la part des Marseillais. Depuis longtemps, maltraités par les Liguriens, ils étaient en ce moment serrés de fort près par ces Barbares, dont les troupes assiégeaient en outre les villes d'Antibes et de Nice. Ils firent donc partir pour l'Italie des ambassadeurs chargés d'exposer au sénat leur état malheureux et de demander du secours. Ils obtinrent bientôt audience et le sénat décida d'envoyer des commissaires avec ordre d'examiner de leurs propres yeux les affaires en Gaule et de s'appliquer à réparer, par des négociations, les maux que les Liguriens avaient causés aux Marseillais [1].

V [2]. Cependant Hortensius et Aurunculéius, revenus d'Asie, rendirent compte au sénat du peu de cas que Prusias avait fait de ses ordres : ils dirent qu'il les avait, contre le droit des gens, enfermés dans Pergame et leur avait prodigué les injures et les violences. Le sénat, irrité et indigné à la fois d'une telle insulte, nomma sur-le-champ dix députés, parmi lesquels Lucius Anicius, Caïus Fannius et Quintus Maximus; il les fit partir en leur donnant pour instruction de mettre un terme à la guerre, et de contraindre Prusias à donner satisfaction.

VI [3]. Lorsque l'ambassade marseillaise était venue à Rome annoncer au sénat que Marseille était pressée par les Liguriens, on avait aussitôt fait partir comme députés Flaminius, Popilius Lénas et Lucius Papius. Ils s'étaient embarqués avec les Marseillais mêmes et s'étaient dirigés vers Égitne, dans le pays des Oxybiens.

[1] Deuxième année de la CLVIe olympiade.
[2] Édition Firmin Didot, VI.
[3] Édition Firmin Didot, VII.

Les Liguriens, qui savaient que les Romains étaient chargés de faire lever le siége des deux villes que nous avons dites, accoururent aussitôt afin de s'opposer au débarquement de ceux qui étaient encore dans les eaux du port, et sommèrent Flaminius, qui déjà était à terre avec ses bagages, de se retirer. Sur son refus ils se mirent à piller ses effets, attaquèrent sans pitié les esclaves et les valets qui voulurent leur résister et s'opposèr au pillage et les maltraitèrent fort. Ils blessèrent même Flaminius tandis qu'il défendait ses gens, lui tuèrent deux esclaves et refoulèrent le reste des Romains sur leurs vaisseaux. Flaminius eut à peine le temps de couper les câbles et de lever l'ancre pour échapper au péril. Transporté à Marseille, il fut soigné avec la plus grande attention. Le sénat, informé de ce qui s'était passé, fit aussitôt partir un de ses consuls, Opimius Quintus avec une armée, pour faire la guerre aux Décéates et aux Oxybiens.

VII. Quintus rassembla au plus vite des troupes à Plaisance, traversa les Apennins et fut bientôt arrivé chez les Oxybiens. Placé sur les bords du fleuve Apron, il attendit d'abord paisiblement les ennemis qu'il savait réunis et disposés à combattre. Puis il mena ses forces sous les murs d'Égitne, où les députés romains avaient été insultés, prit la ville d'assaut, en fit les habitants esclaves et envoya dans les fers, à Rome, les auteurs du sacrilége. Cette exécution faite, il marcha au-devant de l'ennemi. Les Oxybiens, qui comprenaient que leur crime à l'égard des députés étaient sans pardon, n'écoutèrent plus qu'une ardeur insensée, et avec la fougue de gens désespérés, avant même leur jonction avec les Décéates qui étaient sous les armes au nombre d'environ quatre mille, ils coururent aux Romains. Quintus, brusquement attaqué, s'émut un instant d'une telle audace. Mais la pensée que l'ennemi n'obéissait qu'à une aveugle furie lui donna bon courage, comme à un homme qui à la pratique joignait une grande finesse

naturelle. Il fit donc sortir son armée du camp et après lui avoir donné les conseils nécessaires, s'avança d'abord au petit pas, puis tout à coup, s'élançant avec rapidité, il rompit sans peine les premiers rangs des Oxybiens, en tua un grand nombre et força les autres à fuir en désordre. Les Décéates arrivèrent sur ces entrefaites pour prêter main-forte aux Oxybiens, mais trop tard : ils arrêtèrent du moins les fuyards et avec une ardeur et une énergie remarquables, se heurtèrent contre les Romains. Vaincus, ils se livrèrent, eux et leur pays, à la merci du vainqueur. Quintus, maître dès lors de ces deux peuples, donna aux Marseillais tout ce qu'il put détacher du pays conquis, et força les Liguriens de remettre toujours, à une certaine époque, des otages à Marseille. Il les désarma ensuite, et après avoir dispersé ses troupes dans les différentes villes, passa l'hiver en ces parages. Ainsi fut commencée et terminée en peu de temps cette guerre contre la Ligurie.

VIII. A l'époque même où le sénat envoyait contre les Oxybiens le consul Opimius, Ptolémée le jeune vint à Rome, et porta dans le sénat une accusation contre son frère : il lui reprocha d'être l'auteur de la tentative faite sur sa personne, montra ses cicatrices, et, s'exprimant avec une énergie proportionnée à la grandeur du crime, chercha de toutes les manières à exciter la pitié des sénateurs. Ptolémée l'aîné avait chargé Néolaidas et Andromaque de le défendre contre son frère. Mais le sénat, prévenu par les plaintes d'Évergète, ne voulut pas même les écouter, et leur ordonna de quitter Rome. Au contraire, il fit accompagner le jeune Ptolémée d'une ambassade où figuraient C. Mérula et Lucius Thermus ; donna à chaque député une quinquérème et leur confia le soin d'établir le prince à Chypre ; il écrivit en outre à ses alliés, en Grèce et en Asie, de seconder Ptolémée dans la conquête de cette île.

[1] Édition Firmin Didot, v.

(Dans ces lointaines régions, la guerre ne cessait pas entre Rhodes et la Crète.)

IX. Aristocrate, général rhodien, avait dans la physionomie je ne sais quoi d'imposant et de terrible : aussi ses concitoyens se figurèrent-ils qu'ils trouveraient en lui un capitaine distingué et un sage conseiller. Leur espérance fut déçue. Quand il fallut agir, l'expérience fut pour Aristocrate ce qu'est le feu pour la fausse monnaie : il parut tout autre à l'épreuve. Les faits ne mirent que trop en lumière cette différence.

X. Cependant en Asie, Attale, au milieu même de l'hiver, réunissait des forces considérables, grâce à Ariarathe et Mithridate, ses alliés, qui lui avaient fourni de l'infanterie et de la cavalerie, sous la conduite de Démétrius, fils d'Ariarathe ; il était tout entier à ces préparatifs lorsque les députés romains arrivèrent. Ils le virent à Quades et après quelques conférences avec lui se transportèrent auprès de Prusias. Dès la première entrevue ils lui exposèrent nettement les intentions du sénat. Prusias n'accepta que quelques-unes des conditions, repoussa les autres, et les Romains irrités, après lui avoir déclaré que son alliance avec Rome était rompue, retournèrent auprès d'Attale. Prusias, qui ne tarda pas à se repentir, poursuivit quelque temps les députés la prière à la bouche, mais ne put rien obtenir et rentra dans son royaume fort embarrassé. Les Romains conseillèrent à Attale de demeurer sur ses frontières avec ses troupes, d'éviter de prendre l'offensive et de se borner à mettre sous bonne garde ses villes et ses villages. Puis ils se séparèrent ; les uns s'embarquèrent pour aller dire au sénat la désobéissance de Prusias, les autres pour se rendre en Ionie ; quelques-uns enfin se dirigèrent vers l'Hellespont et les pays voisins de Byzance. Tous, du reste, n'avait qu'un seul but : c'était de détacher les peuples de l'amitié de Prusias et d'as-

surer autant qu'il était possible à Attale de nouvelles alliances et de nouveaux renforts.

XI. Sur ces entrefaites, Athénée, le frère d'Attale, amena une flotte de quatre-vingts vaisseaux pontés ; les Rhodiens avaient fourni cinq galères, prises parmi celles qu'ils avaient envoyées en Crète ; vingt autres navires avaient été donnés par Cyzique, sept par Attale et le reste par d'autres alliés. Chemin faisant vers l'Hellespont, Athénée, à mesure qu'il passait devant les villes soumises à Prusias, opérait une descente et ravageait les environs. De son côté, le sénat, sur le rapport des députés revenus de Bithynie, envoya immédiatement en Asie trois nouveaux commissaires, Appius Claudius, Lucius Oppius et Aulus Posthumius. Ils mirent fin à la guerre et amenèrent les deux princes à signer le traité suivant : « Prusias promet de livrer sur-le-champ à Attale vingt vaisseaux pontés, et de payer cinq cents talents en cinq ans : les deux rois garderont leur territoire tel qu'il était avant le commencement de la guerre. Prusias réparera le dommage fait au pays des Méthymnéens, des Égéens, des Cuméens et des Héracléotes, en leur donnant vingt talents. » Ces conventions rédigées, Attale ramena ses troupes de terre et de mer dans leurs foyers. Telle fut la suite et la fin des hostilités qui, à cette époque, éclatèrent entre Attale et Prusias.

(Retour à l'histoire de Cappadoce. Ariarathe, solidement rétabli, fait la guerre ou pour autrui, comme nous venons de le voir, ou pour lui-même. — Il attaque une ville d'Ionie nommée Priène.)

XII. Vers cette époque, les habitants de cette ville se virent tout à coup soumis à une rude épreuve. Ils avaient reçu en dépôt d'Oropherne, alors qu'il était sur le trône, quarante talents, et Ariarathe un peu plus tard, après avoir recouvré la couronne, leur demanda cette somme. Les Priéniens, à mon avis, faisaient bien de déclarer que, tant que vivrait Oropherne, ils ne remettraient cet argent qu'à lui, et l'opinion générale fut

qu'Ariarathe avait tort d'exiger un dépôt fait par autrui. Peut-être cependant pourrait-on l'excuser jusqu'à un certain point d'avoir voulu reprendre ce qu'il croyait appartenir au trésor de Cappadoce. Mais on blâma comme une chose déraisonnable d'avoir poussé si loin l'entêtement et la colère. Vers le temps où nous sommes arrivés, Ariarathe ravagea le pays des Priéniens avec l'aide et à l'instigation d'Attale, qui nourrissait contre Priène un ressentiment personnel. Après avoir perdu beaucoup d'hommes et de troupeaux, et vu tomber quelques-uns des leurs jusqu'aux portes de la ville, les Priéniens, incapables de résister plus longtemps, envoyèrent des députés aux Rhodiens, et ensuite aux Romains. Mais Ariarathe ne fit attention à rien, et Priène, qui avait fondé sur ce trésor de grandes espérances, vit son attente cruellement trompée. Si les Priéniens purent remettre à Oropherne l'or qu'il leur avait confié, ils éprouvèrent, de la part du roi Ariarathe, des dommages considérables, qu'en définitive ils ne méritaient pas d'essuyer.

XIII[1]. L'année suivante, des députés achéens adressèrent encore au sénat une requête en faveur des proscrits; mais le sénat crut devoir s'en tenir à son ancienne décision.

(Tandis que Rome jouit paisiblement de sa puissance, les petits États d'Asie sont sans cesse en proie à des discordes qui les épuisent au profit de la république : 1° Héraclide, ancien officier d'Antiochus, se prépare à disputer, au nom des fils d'Antiochus, la couronne à Démétrius, peu soucieux, ce semble, des devoirs de la royauté.)

XIV. Démétrius se livrait à la boisson et le plus souvent il était ivre.

Aussi vers le milieu de l'été, Héraclide vint à Rome, amenant avec lui Laodice et Alexandre Bala. Il n'est pas de finesse, pas d'artifice qu'il n'ait employé durant tout

[1] Troisième année de la CLVI^e olympiade.

le temps de son séjour pour se ménager l'appui du sénat.

(2° La guerre continuait entre Rhodes et la Crète.)

XV. Les Crétois envoyèrent demander du secours aux Achéens par Antiphate de Gortyne, fils de Télemnaste et les Rhodiens par Théophane. L'assemblée était réunie à Corinthe, et après avoir entendu les requêtes des deux partis, les Achéens penchèrent du côté des Rhodiens : la gloire de cette république, la nature de son gouvernement, l'esprit des habitants les intéressaient à leur cause. Antiphate, à cette vue, demanda une nouvelle audience que le stratége lui accorda, et son langage fut plus noble et plus sérieux qu'on ne pouvait espérer d'un Crétois. En effet, ce jeune député n'avait rien du caractère de sa nation. Il avait su échapper aux perverses maximes de l'éducation crétoise. Les Achéens applaudirent à sa franchise, d'autant plus que son père Télemnaste était venu, suivi de cinq cents Crétois, faire bravement la guerre contre Nabis avec les Achéens. Cependant après le discours d'Antiphate, ils se montraient encore disposés à secourir de préférence les Rhodiens, lorsque Callicrate s'écria qu'on ne devait ni faire la guerre ni envoyer des secours à qui que ce fût sans l'agrément des Romains. Il obtint par là qu'on s'en tînt à l'état actuel des choses.

(La guerre continua entre Rhodes et la Crète.)

XV *a*. Abattus par tant de malheurs, les Rhodiens en vinrent à des manœuvres, à des pratiques insensées et tombèrent dans cet état d'esprit ordinaire aux malheureux en proie depuis longtemps à quelque maladie : si, après avoir épuisé les remèdes nécessaires à leur guérison et obéi aux prescriptions des médecins, ils ne peuvent obtenir aucune amélioration, aigris par leurs incurables douleurs, ils éprouvent un découragement inévitable ; alors les uns consultent les aruspices

et les devins tandis que les autres essayent tous les talismans, tous les charmes, tous les prestiges connus. Il en fut de même pour les Rhodiens. Comme ils ne voyaient aucun succès répondre à leur attente, force était pour eux de prêter l'oreille à tout conseil, d'accueillir, d'embrasser toute espérance. Cet état d'esprit était bien naturel. Lorsque pas un des moyens que la raison commande ne réussit, et que cependant la nécessité d'agir est là qui presse, il faut bien chercher des chances ailleurs que dans la raison même. Ainsi firent les Rhodiens; avaient-ils rejeté un chef? ils le reprenaient ensuite. Ils commirent mille autres extravagances.

Enfin, Astymède, à la fois amiral et ambassadeur des Rhodiens, se rendit à Rome. Introduit dans le sénat, il parla longuement de la guerre avec la Crète. Le sénat prêta à ses discours une sérieuse attention, et aussitôt Quintus partit comme député pour mettre un terme à ces hostilités.

XVI[1]. L'année suivante plusieurs députations se rencontrèrent à Rome. Le sénat reçut d'abord Attale, fils du roi Eumène. Bien qu'il fût encore enfant, Attale était venu en Italie afin de se recommander à la bienveillance des sénateurs et de renouer les liens d'hospitalité et d'amitié qui avaient uni son père aux Romains. Il fut accueilli avec une extrême bienveillance par le sénat, par les amis d'Eumène : il obtint la réponse qu'il désirait et des honneurs proportionnés à son âge; puis il retourna en Asie, et toutes les populations grecques chez qui il passa lui firent à l'envi la réception la plus brillante. Démétrius vint aussi vers la même époque et fut reçu aussi bien que pouvait l'être un enfant. Il reprit aussitôt le chemin de la Syrie. Héraclide, qui avait eu le soin de demeurer à Rome, reparut alors au sénat, suivi de Laodice et d'Alexandre. Alexandre dit

[1] Quatrième année de la CLVI^e olympiade.

d'abord quelques mots : il pria rapidement les sénateurs de se rappeler leur amitié et leur ancienne alliance avec Antiochus son père, et de lui rendre le trône paternel ou du moins de l'autoriser à se montrer en Syrie et à laisser agir ceux qui voulaient l'aider à conquérir sa couronne. Héraclide prit ensuite la parole, fit un long éloge d'Antiochus, accusa vivement Démétrius et arriva à cette conclusion qu'il fallait, au nom de la justice, accorder à Laodice et à Bala, légitimes enfants d'Antiochus, de retourner dans leur patrie. Ces intrigues ne plaisaient guère aux sénateurs modérés : ils voyaient clairement tous les fils de cette comédie et blâmaient hautement les artifices d'Héraclide. Mais la majorité, séduite par l'adresse de ces hommes, rendit un décret en ces termes : « Alexandre et Laodice, enfants d'un roi qui fut l'ami et l'allié de Rome, se sont présentés au sénat à qui ils ont fait entendre leurs plaintes. Le sénat les autorise à retourner dans le royaume de leur père, et leur promet son assistance. » Héraclide, saisissant cette occasion, leva sur-le-champ des troupes et s'associa quelques hommes éminents. De retour à Éphèse, il poussa activement les préparatifs de l'entreprise dont nous avons parlé.

(Alexandre fut d'abord vainqueur, et Démétrius périt dans une bataille.)

(Peut-être les fragments qui suivent appartenaient-ils à quelque digression.)

(1° Sur cette guerre d'Héraclide.)

XVII. Dès que les peuples se laissent aller à une haine violente ou à un vif amour pour quelqu'un, tous les prétextes leur deviennent valables pour achever leur dessein.

(2° Sur les reproches faits à Démétrius.)

XVII *a*. Mais je me tais ; je craindrais d'imiter à mon insu l'homme du proverbe qui trait un bouc et recueille

du lait dans un crible : il me semble en effet qu'en m'arrêtant trop longtemps à des mensonges évidents, et en poussant plus loin une critique inutile, je ferais quelque peu comme cet insensé. Pourquoi insisterais-je davantage? à moins que par fantaisie on ne veuille écrire des rêves ou bien tout éveillé contempler des visions.

(Fragment sur Oropherne.)

La plupart des hommes sont d'accord dans la prospérité, mais, dans le malheur, irrités contre leur fortune, ils deviennent durs et sévères pour leurs amis : c'est ce qui arriva à Oropherne, quand pour lui et pour Théotime, le destin eut changé : ils s'accusèrent l'un l'autre.

LIVRE XXXIV.

SOMMAIRE.

I, II. Polybe consacre ce livre à la géographie. Il y dit la situation des lieux, la distance qui les sépare, etc.— II-V. Polybe explique par des faits purement historiques quelques traditions, qui aujourd'hui appartiennent à la fable. Voyages d'Ulysse. Éole. Charybde et Scylla. — V-VIII. Détails à recueillir sur la géographie des anciens dans une critique que fait Strabon de certaines assertions de Polybe. Longue digression sur les distances qui séparent certains lieux, comme du Peloponèse au détroit de Gadès, d'Ithaque à Corcyre, etc. Largeur de l'Europe. Ses péninsules. — VIII, IX. Lusitanie. — IX, X. Espagne. — X, XI. Gaule. — XI, XII. Italie. — XII, XIII. Thrace. — XIII. Asie, Afrique.

(Ce livre était tout entier consacré à la géographie.)

I. Plusieurs écrivains, dit Strabon, ont mêlé à l'histoire quelques détails géographiques, mais en réservant une place spéciale à la description de l'univers : ainsi ont fait Ephore et Polybe.

Polybe (dit encore Strabon), après avoir proclamé qu'Eudoxe avait exposé avec talent l'histoire grecque et qu'Ephore avait parfaitement indiqué l'origine des villes, leurs liens de parenté, leurs émigrations et leurs premiers chefs, ajoute ces quelques mots : Nous ferons connaître à notre tour l'état de l'univers tel qu'il est aujourd'hui ; nous parlerons de la situation des lieux, des distances qui les séparent, partie essentielle, ce me semble, de la géographie.

(Polybe, dans son troisième livre, s'était engagé à dire, plus tard, ce qu'il sait du détroit placé vers les colonnes d'Hercule, de la mer

Extérieure, de la Bretagne, des mines d'argent en Espagne. D'abord dissertation sur les voyages d'Ulysse [1].)

II. Ne rattacher à aucune tradition véritable une fable qui tient du merveilleux n'est pas dans les habitudes d'Homère. Il est évident qu'il est plus facile de faire accepter une fiction quand on y mêle quelque chose de la réalité. C'est ce que dit Polybe en parlant des erreurs d'Ulysse [2].

Il explique avec une grande justesse ces étonnantes aventures. Voici comment. Il suppose qu'il y eut dans l'origine un homme appelé Éole qui indiquait aux navigateurs les moyens de se diriger dans le détroit de Sicile, passage si difficile à cause de ses tourbillons et du flux et reflux, et que plus tard il fut regardé et proclamé comme le maître et le roi des vents. Ainsi Danaüs pour avoir établi dans Argos des réservoirs, ainsi Atrée pour avoir révélé le phénomène de la marche du soleil, s'opérant en sens inverse de la révolution du ciel, furent appelés devins et rois prophètes. Ainsi les prêtres égyptiens, les Chaldéens et les mages durent à leur science, qui l'emportait sur celle des autres hommes, de recevoir des siècles passés et puissance et hommages. Chaque dieu enfin n'est aujourd'hui honoré que pour avoir fait jadis quelque découverte utile. Cela établi, Polybe ne veut pas voir dans Éole et dans les courses d'Ulysse une simple fable. Il prétend qu'Homère a mêlé là au réel certaines fictions, comme dans son Iliade; et qu'en général il y a de nombreux rapports entre le poëte et les historiens qui ont décrit les parages voisins de la Sicile et de l'Italie. Il rejette bien loin cette pensée d'Ératosthène [3], qu'on trouvera le théâtre des voyages d'Ulysse, quand on aura décou-

[1] Dans l'édition Firmin Didot, on cite ici le passage du troisième livre. Nous avons regardé la reproduction de lignes déjà connues comme inutile.

[2] Ces quelques lignes sont un extrait de Strabon.

[3] Ératosthène, né à Cyrène, vers 276 avant Jésus-Christ, géomètre, astronome et géographe.

vert le corroyeur auteur de l'outre des vents, et il fait voir que le mythe d'Homère au sujet de Scylla se rapproche fort de ce qui se passe en effet au Scylléon[1], lors de la pêche des galéotes.

«Scylla, dit le poëte[2], parcourant le roc d'un œil avide, attaque les dauphins, les chiens et les monstres les plus grands qu'elle peut atteindre ? »

En effet les thons qui nagent en troupes sur les côtes d'Italie, une fois emportés dans le détroit et empêchés de gagner les rivages de la Sicile, tombent au milieu d'animaux plus forts qu'eux tels que des dauphins, des chiens et d'autres cétacés, et de cette chasse s'engraissent les galéotes qu'on appelle encore épées ou chiens de mer. Là, comme dans les crues du Nil ou de quelque autre fleuve, se reproduit le fait que produit également, par exemple, l'incendie d'une forêt : les animaux de moindre espèce, en voulant fuir l'eau ou le feu, deviennent la proie des plus forts.

III. Polybe raconte ensuite la chasse des galéotes telle qu'elle a lieu près du Scylléon. Un observateur commun, placé à distance, guide tous les pêcheurs montés sur un grand nombre de dirèmes : il y a deux hommes dans chacune d'elles; l'un rame, l'autre, armé d'une lance, se tient à la proue, jusqu'à ce que l'observateur signale un galéote. Le galéote s'élève d'un tiers de son épaisseur au-dessus de la surface de l'eau. Aussitôt la barque court sur lui et le harponneur le frappe de sa lance, puis il la retire du corps de l'animal, n'y laissant que le harpon. Ce harpon a la forme d'un hameçon et à dessein n'est que faiblement adapté à la lance. Il tient à une longue corde qu'on laisse toujours filer, dès que la bête est blessée jusqu'à ce qu'elle soit lasse de fuir en bondissant ; alors on tire l'animal à terre ou bien s'il n'est pas trop grand on le reçoit dans la barque. Que si la lance tombe dans l'eau elle n'est pas perdue pour cela, car elle

[1] Scylléon, cap de l'Italie, sur la mer Tyrrhénienne.
[2] Homère, *Odyssée*, liv. XII, v. 95.

est faite de chêne et de sapin, et si le chêne par sa pesanteur tend à s'enfoncer, le sapin surnage et peut ainsi être facilement retrouvé. Quelquefois il arrive que le rameur est blessé à travers la barque, tant est grande l'épée du galéote ; l'impétuosité de cet animal en rend la chasse aussi dangereuse que celle du sanglier. On peut donc, dit Polybe, supposer qu'une partie des courses d'Ulysse a eu pour théâtre les environs de la Sicile, par cela seul que le poëte attribue à Scylla une chasse qui est populaire près du Scylléon. Même conclusion au sujet de Charybde : la description qu'Homère en trace rappelle des faits dont le détroit est sans cesse témoin. Quant au vers :

« Et trois fois en un jour, trois fois le flot remonte, » trois est pour deux par quelque erreur du poëte. Enfin tout ce qui se passe à Méninx[1] est d'accord avec ce qu'Homère raconte des Lotophages[2].

IV. S'il existe quelque différence entre la vérité et la fiction, il faut en accuser, soit les changements nécessairement survenus dans les choses, soit l'ignorance de l'auteur, soit la liberté particulière à la poésie. La poésie comprend à la fois trois parties : l'histoire, la fable et l'art de disposer les matériaux. Dans ce qui est historique, le poëte a pour but la vérité, comme par exemple, dans le catalogue de la flotte grecque, où Homère désigne chaque lieu par un trait caractéristique, où il dit que telle ville s'élève sur un rocher, que telle autre est placée sur la frontière, où il appelle celle-ci féconde en colombes, et celle-là voisine de la mer. Dans la disposition, il se propose la clarté, comme lorsqu'il s'agit d'introduire des combattants sur la scène. Enfin, dans la fiction, il ne veut que plaire à l'imagination et la charmer. Mais, encore une fois, tout inventer dans la fiction même est chose invraisembla-

[1] Ile des Lotophages, aujourd'hui Zerbi.

[2] Ancien peuple de l'Afrique occidentale, qui habitait sans doute du côté de la Tripolitaine, aujourd'hui régence de Tripoli.

ble, et n'est pas d'ailleurs conforme aux habitudes d'Homère. On regarde ses ouvrages comme philosophiques, bien contrairement à l'opinion d'Ératosthène, qui établit en principe, de ne point juger un poëme d'après la raison, et de n'y chercher jamais de l'histoire.

Voyez ce vers, dit encore Polybe :

« De là, pendant neuf jours, je fus emporté par des vents impétueux[1]. »

Il est bien plus vraisemblable de l'appliquer à des courses incertaines sur un étroit espace (et jamais, en effet, des vents déchaînés ne poussent en ligne droite) qu'à une course continue vers l'Océan, comme si toujours Ulysse eût eu un vent favorable. Si on mesure la distance du cap Malée aux colonnes d'Hercule, on trouve vingt-deux mille cinq cents stades. En supposant que le trajet ait été fait par Ulysse, en neuf jours, avec une égale vitesse, on doit compter par jour deux mille cinq cents stades. Or, qui jamais a entendu dire que quelqu'un fût allé de Lycie ou de Rhodes, en deux jours, à Alexandrie, bien que la distance ne dépasse pas quatre mille stades? Quant à ceux qui demandent comment Ulysse, ayant fait trois voyages en Sicile, n'a pas une seule fois franchi le détroit, on peut leur répondre que beaucoup de voyageurs postérieurs ont évité cette traversée.

(Polybe, suivant Strabon, avait commis plusieurs erreurs au sujet même des lieux qu'il avait visités.—Strabon les lui reproche, et à ce propos le blâme de sa sévérité envers d'autres écrivains.—Dans cette critique, curieux détails à relever.)

V. Polybe, dit Strabon, dans le livre où il fait la description de l'Europe, déclare ne pas vouloir s'occuper des anciens géographes, mais seulement de leurs critiques, de Dicéarque[2], par exemple, d'Ératosthène,

[1] Ἐννῆμαρ, dans Homère, indique un nombre de jours indéterminé.

[2] Dicéarque, disciple d'Aristote, fut à la fois philosophe, historien, géographe. Il florissait vers l'an 320 avant Jésus-Christ.

qui a laissé, le dernier, des ouvrages de ce genre, et de Pythéas[1]. « Pythéas, s'écrie Polybe, a trompé le public en disant avoir visité toutes les parties accessibles de la Bretagne, et en donnant à cette île plus de quarante mille stades de circonférence; il l'a trompé en affirmant, au sujet de Thulé et des lieux voisins, qu'il n'y a ni terre, ni mer, ni air en ces parages, mais un mélange de tous ces éléments, assez semblable à un poumon marin, et en plaçant enfin et la terre et la mer et l'air au-dessus de ce poumon, dont il fait le lien de toutes ces parties, sans qu'il soit possible de naviguer sur cette matière ou d'y marcher. Il prétend avoir vu cette espèce de poumon marin, en avouant, du reste, qu'il ne donne les autres détails que par ouï-dire. De plus, il avance qu'après avoir ainsi visité la Grande-Bretagne, il en a fait autant pour toutes les côtes de l'Europe, depuis le détroit de Gadès jusqu'au Tanaïs. Or, il est peu probable qu'un simple particulier, qu'un homme pauvre ait pu parcourir, et par terre et par mer, des distances aussi considérables. Cependant Ératosthène, qui ne sait s'il doit, pour le reste, accepter le témoignage de Pythéas, regarde comme inattaquable tout ce qu'il dit de la Bretagne, de Gadès et de l'Espagne. Bien mieux vaut croire Évhémère[2], le Messénien : Évhémère, du moins, dit n'avoir voyagé que dans une seule contrée, en Arabie, tandis que Pythéas avance hardiment qu'il a visité toute l'Europe septentrionale jusqu'aux limites du monde. C'est à peine si on pourrait ajouter foi à Hermès, se vantant de pareilles excursions. Néanmoins Ératosthène traite Évhémère de Bergéen, pour accorder toute créance à Pythéas, et cela quand Dicéarque ne le fait pas. » Ainsi parle Polybe.

[1] Pythéas, né à Marseille, vivait au IVe siècle avant Jésus-Christ. Il fit de nombreux voyages dans le nord de l'Europe. Il avait écrit une description de l'océan Atlantique et un périple.

[2] Évhémère, natif de Messène, vivait dans le IVe siècle avant Jésus-Christ. Ennius traduisit les ouvrages d'Évhémère en latin. Il fut chargé par Cassandre de missions lointaines, et visita l'océan Indien.

« Pour moi, reprend Strabon, d'abord je trouve assez ridicule cette parenthèse : « Quand Dicéarque ne le fait pas, » comme s'il fallait qu'Ératosthène prît absolument pour juge l'auteur contre qui Polybe a porté lui-même tant d'accusations. De plus, si nous avons cru devoir signaler l'ignorance d'Ératosthène à l'égard de l'Europe orientale et occidentale, nous avons du moins droit de demander grâce pour lui et pour Dicéarque, qui n'avaient pas visité ces contrées; mais qui pourrait pardonner leurs erreurs à Polybe et à Posidonius[1]? car Polybe, qui reproche aux détails fournis par Dicéarque, sur les distances et sur d'autres questions géographiques, de n'être que de vaines données populaires, n'est pas toujours à l'abri de toute critique là même où il reprend les autres.

VI[2]. Dicéarque écrit quelque part qu'il y a dix mille stades du Péloponèse à Gadès, et plus de dix mille jusqu'au fond du golfe Adriatique. En analysant le nombre des stades jusqu'aux colonnes, il en compte, du Péloponèse au détroit de Sicile, trois mille, et les sept autres mille du détroit jusqu'à Gadès. Polybe déclare qu'il ne veut pas disputer sur les trois premiers mille stades, que le nombre en soit exact ou non, mais pour les sept mille, il affirme que le chiffre est faux, soit qu'on mesure l'étendue des côtes, soit qu'on suive une ligne droite à travers la mer. Le rivage, dit-il, affecte, peu s'en faut, la figure d'un angle obtus dont les côtés s'appuient, l'un sur le détroit, l'autre sur les colonnes, et qui a son sommet à Narbonne. Nous avons ainsi un triangle dont la base est une ligne droite tirée à travers la mer, et les deux côtés les lignes qui constituent l'angle dont nous venons de parler. Or, un de ces côtés, depuis le détroit de Messine jusqu'à Narbonne, a plus de onze mille deux cents stades, l'autre en a un peu moins de

[1] Posidonius, disciple de Panétius, né vers 135 à Apamée, en Syrie.

[2] Consulter pour tout ce paragraphe les cartes de géographie rédigées d'après le système des anciens.

huit mille. En outre, la plus grande distance de l'Europe en Afrique à travers la mer Tyrrhénienne, est généralement estimée à trois mille stades environ, et elle est moindre par la mer de Sardaigne. Mais soient encore de ce côté même trois milles stades, il faut soustraire de cette somme deux mille stades, qui forment la profondeur du golfe de Narbonne, et qu'on peut considérer comme une perpendiculaire abaissée du sommet sur la base du triangle à angle obtus. Il devient alors évident, d'après les principes les plus élémentaires en géométrie, que l'ensemble des côtes, depuis le détroit de Messine jusqu'à Gadès, surpasse d'environ cinq cents stades la ligne droite tirée à travers la mer. Et si maintenant on joint les trois mille stades, qui s'étendent du Péloponèse au détroit de Sicile, le total des stades, à ne considérer même que la ligne droite, sera le double de celui qu'a donné Dicéarque. Venons maintenant à la somme des stades qui, suivant le système de ce géographe, pénètrent plus nombreux encore jusqu'au fond de l'Adriatique. Mais, Polybe, dira-t-on, si la fausseté de ce dernier calcul est évidemment prouvée par les faits que vous citez, en comptant, du Péloponèse à Leucade, sept cents stades, de Leucade à Corcyre sept cents, de Corcyre aux monts Acrocérauniens, jusqu'à l'Iapygie à droite, un nombre égal; et enfin, des monts Acrocérauniens, en suivant les côtes de l'Illyrie, six mille cent cinquante; si, sur ce point, vous avez raison, il n'y a d'exactitude ni dans l'évaluation des stades, que Décéarque fait monter à sept mille depuis le détroit de Messine jusqu'aux colonnes, ni dans la vôtre; car la plus grande partie des voyageurs s'accordent à dire que la distance, à travers la mer, est de douze mille stades.

VII. Polybe, dit Strabon, relève plus d'une fois des erreurs d'Ératosthène, et tantôt il les corrige avec bonheur, tantôt il en commet de plus grossières que celles même qu'il critique. Ératosthène, par exemple, compte d'Ithaque à Corcyre trois cents stades, et Polybe plus

de neuf cents : le premier, d'Épidamne à Thessalonique, en suppose neuf cents ; le second, plus de deux mille. Ces corrections de Polybe sont justes ; mais quand Ératosthène dit que de Marseille aux colonnes d'Hercule il y a sept mille stades, et des Pyrénées six mille, et que Polybe en compte plus de neuf mille à partir de Marseille, et à peu près huit mille des Pyrénées, Ératosthène est plus près de la vérité. Aujourd'hui on est d'avis que, soustraction faite des inégalités du terrain, la longueur de toute l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à la côte occidentale, ne dépasse pas six mille stades. Mais Polybe donne au Tage, depuis sa source jusqu'à son embouchure, un parcours de huit mille stades sans tenir compte, bien entendu, des sinuosités (cela n'entre pas dans le calcul des géographes), en ne considérant que la ligne droite, et les sources du Tage sont à plus de mille stades des Pyrénées. Polybe, du reste, reproche justement à Ératosthène de ne pas connaître l'Espagne, et montre qu'il est des endroits où il se trouve en contradiction avec lui-même. Ainsi, Ératosthène dit quelque part que, sur l'Océan, toute la côte, jusqu'à Gadès, est habitée par les Gaulois (et en effet, cette race occupe les côtes occidentales de l'Europe jusqu'aux colonnes) ; puis il oublie ce détail, et faisant le tour de l'Espagne, il ne parle pas une fois des Gaulois.

VII *a*. D'une autre part, Polybe, pour établir que l'étendue de l'Europe est moins considérable que celle de l'Afrique et de l'Asie jointes ensemble, établit un calcul qui n'est pas juste. Le détroit des colonnes d'Hercule, dit-il, est du côté du couchant équinoxial, et le Tanaïs coule en partant du lever d'été : l'Europe est donc plus petite que l'Afrique et l'Asie de tout l'espace compris entre le lever d'été et le lever équinoxial ; c'est l'Asie qui occupe, dans le demi-cercle septentrional, l'espace enfermé entre ces deux limites.

(Sans doute dans ce livre Polybe faisait précéder les détails particuliers de quelques données sur l'Europe en général.)

VII *b*[1]. L'Europe a pour largeur, depuis l'Italie jusqu'à l'Océan, onze cent cinquante mille pas. Polybe semble avoir établi cette mesure sur la distance qui sépare Lyon du port Morinum en Bretagne.

VII *c*. L'Europe, dit encore Strabon, forme plusieurs péninsules : Polybe en a dressé une liste plus exacte qu'Ératosthène, quoiqu'elle ne soit pas complète. Ératosthène n'en compte que trois : une qui touche aux colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne ; une seconde placée sur le détroit de Messine, l'Italie ; la troisième est cette langue de terre où sont agglomérées les nations entre l'Adriatique, le Pont-Euxin et le Tanaïs. Polybe est d'accord avec Ératosthène pour les deux premières, mais il en distingue une troisième que termine le cap Malée et Sunium, et qui porte toute la Grèce, l'Illyrie et une partie de la Thrace ; une quatrième qui renferme les pays voisins de Sestos et d'Abydos, et que les Thraces habitent ; une cinquième enfin, qui touche au Bosphore Cimmérien et à l'embouchure des Palus-Méotides.

LUSITANIE.

VIII. Dans un fond, près de la mer qui baigne ce pays, s'élèvent des chênes à glands qui servent de nourriture aux thons, et les engraissent. Aussi pourrait-on dire, avec quelque justesse, que les thons sont des porcs de mer, puisque, comme eux, ils se repaissent de glands. C'est ce gland que les flots portent jusqu'au Latium, à moins que la Sardaigne et les pays circonvoisins ne produisent également ce fruit.

Sous ce beau climat, la race humaine et les animaux sont d'une fécondité merveilleuse, et jamais les fruits n'y meurent. Les roses, les lis, les asperges et d'autres productions analogues, ne manquent que trois mois. Les poissons, par leur abondance, par leur excellence

[1] Pline, liv. II, IV, XXIII, chap. XXXVII.

et leur beauté, sont bien supérieurs à ceux de notre mer. Le médimne d'orge vaut une drachme, celui de froment, neuf oboles d'Alexandrie; une amphore de vin, une drachme; les chevreaux de taille ordinaire et le lièvre valent une obole. Trois ou quatre oboles au plus sont le prix d'un agneau. Un cochon gras, et pesant cent livres, se vend cinq drachmes, et une brebis, deux; une livre de figues, trois oboles; un veau, cinq drachmes, un bœuf d'attelage, dix. La chair des animaux sauvages n'a presque point de valeur : on la distribue gratis, et on en fait l'échange à l'amiable.

ESPAGNE.

IX. On appelle les habitants de la Bétique[1] Turdétans et Turdules : les uns entendent par là un seul peuple, les autres en font deux. Pour moi, je me range parmi ces derniers : les Turdules sont au nord des Turdétans. Le bien-être dont on jouit dans ce pays produit, chez les Turdétans, une grande douceur de mœurs, et a fait fleurir parmi eux une prompte civilisation. Les Celtes ont trouvé dans le voisinage de ce peuple et dans ses rapports avec lui les mêmes avantages.

Je place, avec la plupart des Grecs, les colonnes d'Hercule au détroit de Gadès.

En avant de la Bétique, à l'entrée même du détroit, s'élève Gadès : c'est une île longue de douze mille pas, et large de trois mille. Dans sa partie la plus rapprochée du continent, elle est à une distance de moins de sept cents pas; partout ailleurs elle en est éloignée de sept mille[2].

Il y a, dans un temple d'Hercule, à Gadès, une fontaine où un escalier de quelques marches conduit à l'eau, qui est potable. Cette eau suit un mouvement

[1] La Bétique comprenait autrefois les pays qui occupent aujourd'hui l'Andalousie et le royaume de Grenade. Elle tirait son nom du Bétis (Guadalquivir) qui la traversait.

[2] Pline, *Hist. nat.*

contraire au flux et au reflux; elle disparaît avec le flux, et avec le reflux revient. On peut ainsi expliquer ce phénomène : l'air qui s'échappe du puits, vers la surface de la terre, se trouve, quand cette terre est submergée, intercepté dans ses conduits naturels : il retourne alors dans l'intérieur, obstrue les canaux de la fontaine, et la fait tarir. Mais quand la surface de la terre se découvre, aussitôt, retrouvant la circulation libre, il abandonne les veines de la source, et les eaux sortent avec abondance.

Depuis le détroit de Gadès jusqu'aux Palus-Méotides, en ligne droite, on compte trois millions quatre cent trente-sept mille cinq cents pas. Du même point, en se dirigeant vers l'Orient, toujours en ligne droite, il y a, jusqu'en Sicile, douze cent soixante mille cinq cents pas; de la Sicile en Crète, trois cent soixante-quinze mille pas; de Crète à Rhodes, cent quatre-vingt-trois mille cinq cents pas; jusqu'aux îles Chélidoniennes, même distance; des îles Chélidoniennes à Chypre, trois cent vingt-deux mille pas; et de là à Séleucie, en Syrie, cent quinze mille cinq cents pas; total : deux millions quatre cent quarante mille pas.

A vingt stades de Carthagène se trouvent des mines assez considérables pour former une circonférence de quatre cents stades : dans leurs flancs travaillent sans cesse quarante mille hommes qui, chaque jour, rapportent au peuple romain vingt-cinq mille drachmes. Je ne veux pas entrer dans tous les détails d'une telle opération : ce serait trop long. Je dirai seulement qu'on broie d'abord le morceau d'argent lavé, et qu'on le suspend ensuite dans l'eau au moyen d'un crible; on broie de nouveau le résidu, et on le broie encore après l'avoir tamisé; le cinquième résidu, débarrassé du plomb par l'action du feu, produit un argent pur.

L'Anas et le Bétis ont leurs sources en Celtibérie, et sont séparés l'un de l'autre par une distance de neuf cents stades.

Parmi d'autres villes, il faut remarquer Ségésame et Intercatie, chez les Vaccéens[1] et les Celtibériens.

Polybe, dit Athénée, dépeint un palais semblable, et pour l'architecture et pour la splendeur, occupé par un roi d'Espagne. Il affirme que ce prince rivalisait de luxe avec les Phéaciens. Au milieu du palais se trouvaient, en permanence, des vases d'or et d'argent pleins de vins d'orge.

GAULE.

X. Depuis les Pyrénées jusqu'à la rivière de Narbonne s'étend une plaine que l'Ilibéris[2] et le Ruscino traversent près de villes du même nom. Ces villes sont habitées par les Celtes. Dans cette plaine on trouve ce qu'on appelle des poissons fossiles. Le sol y est fort léger, et couvert d'une faible couche d'un gazon très-fin; et comme, sous cette couche, la terre est sablonneuse à une profondeur de deux ou trois coudées, l'eau qui des fleuves s'épanche çà et là pénètre dans le sable, et l'imbibe. Partout où se répand cette eau, les poissons se glissent avec elle pour chercher leur nourriture (ils aiment particulièrement les racines de gazon), si bien que la plaine abonde en poissons souterrains, que les habitants déterrent afin de s'en nourrir.

Le Rhône a deux embouchures.

La Loire coule entre les Pictons[3] et les Namnètes. Autrefois, sur ce fleuve, on trouvait une ville de Corbilon, dont Polybe a parlé en réfutant les inventions de Pythéas. « Dans une entrevue, dit-il, que les Marseillais eurent avec Scipion, aucun ne put donner de détail

[1] Les Vaccéens, au sud des Cantabres. Leur pays correspond aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille.

[2] Ilibéris, aujourd'hui Elne.

[3] Pictones. Leur pays répondait au sud des départements de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, à ceux de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Vienne. Cap. Pictavii, Poitiers. Les Namnètes correspondaient au département de la Loire-Inférieure. Cap. Namnètes, Nantes, Corbilon, aujourd'hui Coëron.

positif sur la Grande-Bretagne; il en fut de même au sujet des habitants de Narbonne et de Corbilon, villes considérables de la Gaule.

Il y a dans les Alpes un animal d'une forme particulière : il ressemble à un cerf, excepté pour le cou et le poil, par où il se rapproche du sanglier : sous le menton, il porte une caroncule longue d'un empan, velue à l'extrémité et épaisse comme la queue d'un cheval.

On a récemment découvert, près d'Aquilée, chez les Taurisci Norici[1], une mine d'or si abondante qu'il suffit de creuser la terre à une profondeur de deux pieds pour rencontrer ce métal, et que les fouilles ne dépassent pas d'ordinaire quinze pieds. Parmi cet or, il y en a de pur, en grains gros comme une fève ou un lupin, et qui ne perd au feu qu'un huitième de son volume : le reste demande à être épuré, et rapporte encore des bénéfices considérables. Les Italiens s'unirent, pour l'exploitation, aux Barbares, et en deux mois l'or perdit, dans toute l'Italie, le tiers de sa valeur. Instruits de cette circonstance, les Taurisci chassèrent leurs associés, et exercèrent le monopole de l'or.

Il est curieux de comparer les Alpes, pour l'étendue et la hauteur, aux montagnes les plus considérables de la Grèce, au Taygète, au Lycée, au Parnasse, au Pélion, à l'Ossa; et à celles de la Thrace, à l'Hémus, au Rhodope et au Dunax. Chacune de ces montagnes peut être franchie ou tournée en un jour, par un homme sans bagages, mais on ne saurait monter au sommet des Alpes qu'en cinq jours; et leur étendue, le long de la plaine, est de deux mille deux cents stades. Elles ne présentent que quatre passages : l'un du côté de la Ligurie, près de la mer Tyrrhénienne, l'autre chez les Tauriniens; le troisième dans le pays des Salasses, et le quatrième en Rhétie. On compte un assez grand nombre de lacs dans cette région, et parmi eux, trois con-

[1] Noricum, aujourd'hui partie de la Bavière et de l'Autriche.

sidérables : l'un d'eux, le Bénacus[1], a cinq cents stades de longueur, cent cinquante de largeur ; il donne naissance au Mincio. Ensuite vient le Viberne, long de quatre cents stades, mais qui a trente stades de moins en largeur que le précédent ; le Tésin en sort. Le troisième est le Larius[2], qui compte trois cents stades de longueur sur trente de largeur : il produit la grande rivière Addua. Toutes ces rivières vont se perdre dans le Pô.

ITALIE.

XI. Il y a, en Campanie, un excellent vin qu'on appelle le vin de Treille : il n'y en a pas de meilleur.

De l'Apulie jusqu'au détroit, en suivant la côte, il y a, par terre, trois mille stades : cette côte est baignée par la mer de Sicile : on compte moins de cinq cents stades par eau.

L'Étrurie, sur sa plus grande longueur, en longeant la côte, depuis Luna[3] jusqu'à Ostie, a près de deux mille cinq cents stades. Polybe prétend que le total ne doit pas s'élever au-dessus de mille quatre cent trente.

Éthale est une île de la Toscane, et Polybe prétend que Lemnos s'appelait Éthalée.

On nomme Cratère, le golfe qui est enfermé entre les deux promontoires de Messine et de Minerve. C'est sur ces rivages que s'étend la Campanie, dans la plaine la plus fertile qu'on puisse imaginer. Antiochus dit que ce pays fut autrefois occupé par les Opiques, sous le nom d'Ausones. Mais Polybe reconnaît implicitement deux peuples dans les Opiques et les Ausones, quand il écrit que les Opiques et les Ausones occupaient les parages voisins du Cratère.

Polybe appelle mer Ausonienne toute cette partie de

[1] Bénacus, lac de Garda.
[2] Larius, lac de Côme.
[3] Luna, aujourd'hui *Lunegiano*, ville maritime de l'ancienne Étrurie.

la Méditerranée qui s'étend jusqu'à Salente, au delà de la Sicile.

A partir de l'Apulie, on a divisé le pays par milles, et il y a jusqu'à Sila, cinq cent soixante-deux milles, et de là jusqu'à Aquilée, cent soixante dix-huit.

Depuis le détroit jusqu'à Licinium, on compte environ deux mille trois cents stades, et de là jusqu'au promontoire Iapygium, soixante-dix.

Des trois cratères qui se trouvent dans l'île de Vulcain[1], l'un s'est écroulé en partie, mais les autres sont encore intacts. Le plus grand présente un orifice circulaire de cinq stades, et peu à peu se rétrécit jusqu'à ce qu'enfin il n'ait qu'un diamètre de cinquante pieds. La profondeur de ce cratère jusqu'à la mer, qui en occupe le fond, est d'un stade ; si bien qu'on peut, dans un temps calme, apercevoir les flots dans l'abîme. Quand le Notus doit souffler, un nuage obscur enveloppe l'île. On n'aperçoit plus la Sicile; lorsque, au contraire, le vent du nord menace, des flammes pures s'élèvent du cratère, et le bruit qui en échappe est violent. A l'approche du vent d'ouest, le cratère est dans un état intermédiaire qui n'est ni le calme ni la tempête. Les autres cratères sont à peu près de la même forme; mais ils sont loin d'avoir une énergie aussi intense dans leurs effets. Somme toute, par la différence même du bruit souterrain, par la nature des premières exhalaisons, à la manière dont les flammes et la fumée s'échappent, on peut savoir quel est le vent qui soufflera dans trois jours. A Lipari, par le calme seul des vents, on a plus d'une fois prédit des tremblements de terre sans se tromper. Aussi peut-on tirer de là cette conséquence, que ce que nous regardons dans Homère comme une fable n'est pas, en définitive, une simple fiction; mais que le poëte faisait allusion à un fait réel, en appelant Éole le maître des vents.

[1] Au nord de la Sicile.

THRACE.

XII. Le mont Hémus[1] touche au Pont : c'est une des montagnes les plus considérables du pays : elle coupe la Thrace en deux. Polybe prétend que du haut de cette chaîne on voit les deux mers, mais à tort; car la distance, jusqu'à l'Adriatique, est immense, et beaucoup d'obstacles en dérobent la vue.

D'Apollonie en Macédoine, la route Ignatia se dirige vers l'Orient : elle est divisée par milles, et des pierres milliaires s'élèvent, sans interruption, jusqu'à Cypsèle et jusqu'à l'Ebre. Il y a cinq cent trente-cinq milles. A compter huit stades par mille, suivant les calculs ordinaires, on trouve que cette somme égale quatre mille deux cent quatre-vingts stades. Mais si on ajoute, suivant Polybe, aux huit stades deux arpents qui forment le tiers d'un stade, il faut élever notre premier chiffre de cent soixante-dix-huit stades, autrement dire le tiers du total des milles. Après un trajet d'une égale longueur, se rencontrent, sur cette route, les voyageurs d'Apollonie et d'Épidamne. La route, dans tout son parcours, s'appelle Ignatia. La première partie traverse la Candavie, montagne d'Illyrie, la ville de Lychnidium et Pylon, qui en cet endroit sépare l'Illyrie de la Macédoine; de là elle passe devant Barnunte, et par Héraclée, par le pays des Lyncestes, et l'Éordée, conduit à Édesse, à Pella, d'où elle va jusqu'à Thessalonique. Ce parcours, dit Polybe, est de deux cent soixante-sept milles.

Entre les deux Bosphores de Thrace et des Cimmériens, il y a, en ligne directe, cinq mille pas.

Le Péloponèse a de circuit, abstraction faite des golfes, quatre mille stades.

Polybe prétend que du cap Malée jusqu'à l'Ister, au nord, la distance est de dix mille stades environ, et Ar-

[1] Aujourd'hui le Balkan.

témidore relève justement cette erreur : il estime qu'il y en a six mille cinq cents. Si Polybe s'est trompé, c'est qu'il n'a pas mesuré d'après la ligne la plus courte; mais qu'il a adopté au hasard le parcours fourni par quelque général en campagne.

ASIE.

XIII. Pour ce qui concerne les pays qui s'étendent directement depuis ces limites[1] jusqu'à l'Inde, on trouve les mêmes détails dans Artémidore que chez Ératosthène. Polybe dit qu'il faut s'en rapporter, sans réserve, à ce dernier, pour tous ces détails. Il prend, pour point de départ, Samosate, dans la Commagène, située près de l'endroit où passe le fleuve, et de Zeugma[2]. Or, depuis les montagnes de la Cappadoce, qui, derrière le Taurus, sont voisines de Tomisa, jusqu'à Samosate, il y a, dit Polybe, quatre cent cinquante stades.

Polybe, qui demeura quelque temps à Alexandrie, déplore l'état où cette ville se trouvait lors de son voyage : Il y distingue trois espèces d'habitants : premièrement, les Égyptiens indigènes qui sont civilisés et intelligents; secondement, les mercenaires qui sont nombreux et indociles (par un antique usage, l'Égypte entretient des soldats mercenaires qui ont appris à commander plus qu'à obéir, grâce à la nullité des princes); enfin, les Alexandrins, qui, sans être tout à fait disciplinés, valent mieux que les mercenaires : ils ont, malgré d'impurs mélanges, conservé dans le sang quelque chose de grec, et se souviennent encore des maximes de leur ancienne patrie. Mais une grande partie de ces Alexandrins furent détruits, surtout sous le règne d'Évergète Physcon, époque à laquelle Polybe vint en Égypte. Physcon, sans cesse en butte à des révoltes, livra souvent la population aux coups de ses soldats. En voyant

[1] L'Euphrate et Tomisa.
[2] Zeugma, en face d'Apamée, sur la rive droite de l'Euphrate.

Alexandrie en ce triste état, il ne restait qu'à s'écrier, avec le poëte :

« C'est une chose longue et pénible qu'un voyage en Égypte[1]. »

LIBYE.

Polybe et Ératosthène, dont on vante l'exactitude, prétendent que de l'Océan à Carthage il y a onze cent mille pas; et que de Carthage jusqu'à l'embouchure du Nil, la plus rapprochée de celle de Canope, on compte quinze cent vingt-huit mille pas.

De Carthage à la petite Syrte, qui est la plus voisine, il y a trois cent mille pas; la Syrte en a cent mille d'ouverture, et trois cent mille de circonférence.

A l'extrémité de la Mauritanie, en face de l'Atlas, à huit stades du rivage, se trouve l'île de Cerne.

L'historien Polybe écrit que depuis l'Atlas vers le le couchant, jusqu'au fleuve Anatis, lequel espace est couvert de bois remplis de bêtes féroces, le trajet est de quatre cent quatre-vingt-cinq mille pas; que le Lixus est à deux cent cinq mille pas de ce même Atlas, et que le détroit de Gadès en est à cent douze mille. Au sortir de ce détroit se trouvent, selon lui, le golfe appelé Sagut : une ville située sur un promontoire, puis Mulelacha, enfin les fleuves Subur et Sala. De l'embouchure du Lixus au port Rutubis, il compte deux cent treize milles. De là, il nous mène au promontoire du Soleil, puis au pays des Gélates Autololes, au fleuve Coférus, aux contrées des Scélalites et des Masates, au fleuve Massatas, au fleuve Darat, qui, selon lui, engendre des crocodiles. Il prétend qu'on trouve ensuite un certain golfe de six cent seize milles, terminé par un promontoire qu'il nomme Surrentium, lequel se projette dans la mer au couchant, et n'est que le prolongement du mont Barca. Plus loin est le fleuve Palsus,

[1] Homère, *Odyssée*, liv. IV, 481.

au delà duquel Polybe place les Éthiopiens Pérorses. Derrière ceux-ci sont les Pharusiens, auxquels confinent les Gétules Dares, situés dans l'intérieur des terres, de même que sur la côte, ces mêmes Pharusiens touchent aux Éthiopiens daratites, chez qui coule le Bambote, fleuve peuplé de crocodiles et d'hippopotames. Polybe ajoute qu'à partir du Bambote, il règne une chaîne continue de montagnes, qui ne finit qu'à la hauteur appelée le Char des Dieux ; que de là au promontoire hespérien, il y a dix jours et dix nuits de navigation, et que l'Atlas est situé au milieu de ce vaste espace. Cependant tous les autres écrivains s'accordent à placer l'Atlas aux limites de la Mauritanie.

La grandeur des dents d'éléphant consacrées dans les temples semble être ce qu'il y a de plus considérable en cette espèce. Mais au fond de l'Afrique, là où elle est limitrophe à l'Éthiopie, ces dents servent de portes aux maisons, et on en fait usage comme de pieux pour fermer les parcs et les étables de troupeaux.

Les lions, dans leur vieillesse, attaquent l'homme parce qu'ils n'ont plus la force de poursuivre les bêtes fauves : ils assiégent alors les villes. J'ai vu quelques-uns de ces animaux crucifiés, parce que la crainte d'un sort semblable détournait les autres de leurs brigandages.

FRAGMENT.

Ératosthène ne semble-t-il pas ici l'avoir emporté en sottise et en bavardage sur Antiphane le Bergéen, et n'avoir laissé à aucun écrivain moyen de surpasser sa folie ?

LIVRE XXXV.

SOMMAIRE.

I, II. Guerre contre les Celtibériens. Caractère de cette guerre. — II-IV. Ambassade des Espagnols auprès du sénat. Réception qui leur est faite suivant qu'ils sont amis ou ennemis de Rome. Discours des deux partis contraires. La guerre un moment interrompue est reprise. — IV-VI. Terreur panique à Rome. Nul ne veut se rendre en Espagne. Publius Scipion se présente seul comme lieutenant. Combat singulier de Scipion contre un Barbare. — VI. Les proscrits achéens renvoyés dans leur patrie.

(Rome tenait sous son empire comme provinces ou comme alliées l'Asie, la Grèce et l'Afrique, et y commandait sans résistance. Il n'en était pas ainsi de l'Espagne. Tibérius Sempronius Gracchus avait terminé la dernière guerre par un traité, et ramené pour quelque temps le calme dans la Péninsule. Mais le despotisme des magistrats, leurs vexations de tout genre mirent de nouveau les armes aux mains des Espagnols, d'abord en Lusitanie, puis en Celtibérie. — A la tête des révoltés se trouvent les Aravaques[1].

I[2]. On a appelé guerre de feu celle que Rome fit alors aux Celtibériens[3]. Cette guerre, en effet, eut un caractère d'acharnement tout particulier : elle offre une série de combats continus. En Grèce ou en Asie, le plus souvent une bataille, rarement deux, décide de la lutte, et dans ces batailles mêmes, tout dépend d'un seul moment, celui de l'attaque et du choc. Mais dans la guerre dont il s'agit ici, les choses prirent un autre train. D'ordinaire, la nuit seule arrêtait ces mêlées, où les combattants ne

[1] Les Aravaques, au sud-est des Vaccéens, avaient pour capitale Numance.
[2] Première année de la CLVII^e olympiade.
[3] Voir Appien 44-49, *Histoire d'Espagne*.

laissaient la fatigue triompher ni de leur âme, ni de leur corps, et, comme regrettant d'avoir quitté le champ de bataille, ils recommençaient sans cesse de nouvelles luttes. C'est à peine si l'hiver interrompait la suite de ces éternelles hostilités. Enfin, si on veut se représenter une guerre de feu, on ne saurait en concevoir une autre que celle dont nous parlons.

(Les Romains sont vaincus et la révolte se propage. — Mais Fulvius est remplacé par M. Marcellus. — Celui-ci répare les défaites de Rome et gagne les esprits par sa modération. — Les Aravaques demandent un armistice.)

II. Aussitôt cet armistice conclu, les Celtibériens[1] envoyèrent leurs ambassadeurs à Rome, et en attendant la réponse du sénat, demeurèrent tranquilles. Dans l'intervalle, Marcus fit une expédition en Lusitanie, enleva d'assaut la ville de Nercobrige et établit ses quartiers d'hiver à Cordoue. Lorsque les députations furent arrivées en Italie, le sénat admit immédiatement dans la ville celles des Tittes et des Belles, qui étaient partisans de Rome, et traitant les Aravaques en ennemis, leur ordonna de demeurer au delà du Tibre, jusqu'à ce qu'on eût discuté sur leur affaire. Le moment de l'audience venu, le consul introduisit d'abord successivement les députations des alliés. Quoique Barbares, ces députés surent disposer habilement leur discours, et, avec une grande netteté, rendre compte des factions qui troublaient leur pays : ils montrèrent que si les peuplades ennemies de Rome n'étaient ramenées forcément à l'ordre[2] et ne recevaient le châtiment qu'elles méritaient, elles ne manqueraient pas, après le départ des troupes romaines, de leur faire subir à eux-mêmes la peine de ce qu'elles appelaient leur trahison ; qu'elles exciteraient bientôt de nouveaux mouvements, pour peu que l'impunité suivît

[1] Les Celtibériens au sud-est des Aravaques.
[2] Voir les notes de Schweighæuser, vol. VIII, p. 125.

leurs premiers crimes ; que les rebelles, enfin, se posant les dignes rivaux de Rome, ramèneraient bientôt l'Espagne entière à tenter quelque révolution. Ils demandaient donc que les légions romaines restassent en Espagne, et que, chaque année, vînt dans le pays un consul chargé de veiller sur les alliés de Rome et d'empêcher les injures des Aravaques; ou bien, dans le cas où le sénat voudrait rappeler ses troupes, il devait frapper d'un châtiment exemplaire les coupables, afin que personne n'osât dorénavant les imiter. Telles furent à peu près les paroles des Belles, des Tittes et des autres alliés de Rome. On fit ensuite entrer l'ambassade des peuplades ennemies. Les Aravaques affectèrent, dans leur langage, un ton fort humble et fort soumis ; mais leurs sentiments, comme on le pouvait voir, n'étaient pas ceux d'hommes vaincus ou découragés. Ils parlèrent plus d'une fois des chances incertaines de la fortune, et revinrent sur les succès équivoques des batailles passées de manière à faire voir qu'ils en étaient sortis vainqueurs. Leur résumé fut que, s'il leur fallait subir quelque châtiment pour leur faute, ils étaient prêts à le recevoir, mais qu'ils priaient aussi le sénat, ses ordres exécutés, de les remettre sur le pied du traité signé avec Rome sous le consulat de Tibérius.

III. Le sénat, après ce discours, fit paraître devant lui les députés de Marcellus. Comme il les voyait incliner à la paix, et le consul se montrer avec eux plus favorable aux prétentions des ennemis qu'à celles des alliés, il répondit aux Aravaques et aux nations qui étaient hostiles que Marcellus leur ferait connaître, en Espagne, les volontés de Rome. En définitive, persuadés que les alliés leur avaient fait entendre l'exacte vérité, que les Aravaques avaient des espérances fort orgueilleuses, que Marcellus craignait la guerre et rien de plus, il lui fit dire par ses députés de poursuivre les hostilités avec vigueur et d'une façon vraiment romaine. La guerre fut donc continuée. Mais comme il se défiait de Marcellus,

le sénat se prépara à envoyer un autre général en Espagne. Les consuls venaient précisément d'entrer en charge : c'étaient Aulus Posthumius et Lucius Licinius Lucullus. On se mit donc avec activité à faire des préparatifs considérables, dans l'espoir que cette expédition déciderait du sort des affaires. Le sénat pensait que ces rudes ennemis une fois vaincus, toute l'Espagne s'empresserait de se soumettre à ses ordres, tandis que s'ils enlevaient aux rebelles l'épouvantail de la guerre, non-seulement les Aravaques, mais encore les autres peuples s'enhardiraient au crime.

IV. Mais plus le sénat montrait d'ardeur belliqueuse, plus il dut être surpris d'un fait étrange qui alors eut lieu à Rome. Quintus Fulvius, qui, l'année précédente, avait fait la guerre en Espagne, et ses compagnons d'armes, avaient plus d'une fois redit les combats continuels qu'ils avaient soutenus, l'étendue de leurs pertes, le courage des Celtibériens. Marcellus reculait évidemment devant la guerre. A cette vue et sur ces récits, une terreur, dont les vieillards ne connaissaient pas d'exemple, s'empara de toute la jeunesse. Cette crainte alla si loin qu'il ne se présenta pas d'abord un nombre suffisant de tribuns, et que les rôles restèrent vides, tandis qu'auparavant on recevait les offres de plus de tribuns qu'il n'était nécessaire. Les lieutenants qui, choisis par le consul, devaient partir avec lui, refusèrent d'obéir. Enfin, pour comble de malheur, les jeunes gens évitaient de s'enrôler, et pour y échapper faisaient valoir des prétextes qu'il était honteux de dire, inconvenant d'examiner, impossible de rejeter. Le sénat et les consuls se trouvaient donc dans le plus grand embarras, et ne savaient où s'arrêteraient ces lâches refus (il fallait bien en ces circonstances se servir de ce terme), lorsque Publius Cornélius l'Africain, encore tout jeune, mais qui passait pour avoir été d'avis de continuer la guerre, et qui, déjà célèbre sans contestation par sa sagesse et sa vertu, avait besoin de se faire un renom de cou-

rage, à la vue des sénateurs consternés, se levant, déclara qu'on le pouvait envoyer en Espagne avec les consuls, comme tribun ou comme lieutenant, et qu'il était prêt à l'une ou l'autre de ces fonctions. « Sans doute, dit-il, dans mon intérêt particulier, mieux vaudrait pour moi aller en Macédoine (les Macédoniens l'avaient à cette époque nominativement appelé en Macédoine pour mettre fin à leurs dissensions), mais les circonstances où se trouve Rome sont pour moi plus pressantes et appellent en Espagne les vrais amis de la gloire. » Cette proposition produisit d'autant plus d'effet qu'elle venait d'un homme à la fleur de l'âge, et d'une modestie reconnue. Aussi, sur le moment, l'enthousiasme fut grand, et ne fit que doubler chaque jour. On vit ceux qui tout à l'heure tremblaient le plus, craignant un fâcheux parallèle, prendre l'engagement de partir comme lieutenants avec les généraux, ou s'inscrire en foule sur les rôles comme soldats, par esprit de camaraderie.

(Lucullus passe en Espagne, attaque les Vaccéens, assiége Cauta et Intercatie. — Sous les murs de cette ville un chef ennemi provoque Scipion.)

V. Celui-ci brûlait de lutter contre le Barbare en un combat singulier, et hésitait en même temps.

(Enfin il se décide.)

Dans le combat son cheval fut atteint d'une forte blessure, mais ne se renversa pas : Scipion tomba debout sur la terre.

(Le Barbare, fut vaincu et le succès de Scipion découragea les ennemis, qui se rendirent.)

(Vers cette époque, la mort de Callicrate ranime l'espoir des Achéens proscrits. — Rome consent enfin à les rétablir dans leur patrie.)

VI. Scipion, par intérêt pour Polybe, interpella Caton

au sujet des exilés achéens. Comme cette question soulevait dans le sénat de nombreuses discussions, et que les uns étaient d'avis de leur rendre la liberté, tandis que d'autres s'y opposaient, Caton se levant : « Eh quoi ! dit-il, comme si nous n'avions rien à faire, nous demeurons tout un jour à discuter pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de l'Achaïe ? » Le retour des proscrits en Grèce fut décrété. Polybe, ayant laissé passer quelques jours, se prépara à venir demander au sénat que les exilés recouvrassent en Achaïe leurs anciennes dignités, et voulut sonder, à ce sujet, l'opinion de Caton. Caton, en souriant, dit alors : « Polybe fait comme Ulysse : il revient dans l'antre du Cyclope chercher son bonnet et sa ceinture, qu'il y avait oubliés. »

LIVRE XXXVI.

SOMMAIRE.

I, II. Quelques mots de préface. Pourquoi Polybe ne rapporte pas tous les discours prononcés dans les délibérations du sénat sur l'opportunité de la troisième guerre punique. Résolution prise depuis longtemps d'attaquer Carthage. Les Romains ne cherchent qu'un prétexte valable. Combien il est important que les causes d'une guerre soient légitimes. Guerre déclarée aux Carthaginois. Ceux-ci se livrent à la foi des Romains. — II, III. Explication de cette formule. Le sénat affecte d'abord une certaine douceur à l'égard des Carthaginois. Mais une réticence, habilement ménagée dans sa réponse, inquiète l'ambassade carthaginoise, et bientôt Carthage elle-même. — III-V. Sages conseils de Magon aux Carthaginois sur la nécessité d'obéir au plus vite ou de commencer hardiment la guerre. Ils se soumettent. L'ordre donné par les consuls aux Carthaginois de rendre leurs armes les trouve encore dociles. Ils ne se décident à combattre que lorsqu'on leur enjoint de quitter Carthage. — V, VI. Les hostilités commencent. — VI. Scipion se distingue sous les murs de Carthage.

(Depuis longtemps Rome désirait l'abaissement de Carthage, ou plutôt sa ruine, et chaque jour Caton excitait ses concitoyens à la destruction de cette ville rivale. — Longues discussions à ce sujet dans le sénat[1].)

I. Quelques lecteurs demanderont peut-être pourquoi, dans l'intérêt de leur plaisir, nous ne rapportons pas les différents discours prononcés à cette époque ; pourquoi, conduit à traiter un tel sujet, une question si considérable, nous négligeons de faire comme la plupart des historiens, qui toujours reproduisent les harangues débitées par les deux partis. J'ai fait suffisamment voir, en plusieurs endroits de mon œuvre, que je

[1] Tite Live, épitome 48, *passim*.

suis bien loin de blâmer cette méthode, puisque moi-même, plus d'une fois, j'ai retracé les discours et les conversations mêmes de certains hommes politiques; mais on reconnaîtra qu'il ne faut point procéder ainsi en toute circonstance. Sans doute, il serait difficile de trouver un sujet plus beau, une matière plus féconde, une occasion plus éclatante; et pour moi, il n'est point de genre de développement plus commode. Mais de même qu'à mon avis, l'homme d'État ne doit pas prendre la parole à propos de tout objet de discussion, ni se perdre dans d'inutiles digressions, mais bien plutôt ne jamais parler que dans la mesure nécessaire, de même je crois qu'il est du devoir de l'historien de ne point fatiguer son lecteur de détails, ni de faire parade de son talent oratoire; il faut qu'il s'applique seulement à reproduire les paroles exactes des orateurs, autant que possible, et parmi ces paroles celles-là qui ont une importance actuelle et pratique.

I *a*. Détruire Carthage était une résolution fortement prise depuis longtemps par tous les esprits, et on ne cherchait plus qu'une occasion opportune, qu'un prétexte honorable aux yeux de l'étranger. Car les Romains ont toujours, et avec raison, attaché beaucoup de prix à cette politique. Quand la cause d'une guerre est légitime, dit Démétrius, les victoires paraissent plus belles, les défaites sont moins compromettantes : c'est le contraire dès qu'elle est honteuse ou inique. Aussi, les Romains, qui différaient entre eux d'opinion sur l'effet que produirait au dehors une déclaration de guerre, furent sur le point de renoncer à leur dessein.

(Enfin le prétexte fut trouvé.— Trois factions déchiraient Carthage : celle d'Hannon, celle de Massinissa, celle des patriotes.— Ces derniers chassent les partisans de Massinissa. — Guerre des Carthaginois contre ce prince. — Leurs échecs. — La faction romaine condamne Asdrubal et Carthalon, et envoie des députés à Rome.— Ils demandent au sénat quelle satisfaction il exige.— « Vous devez le

savoir, » dit-il; et il les renvoie. — Sur ces entrefaites, Utique se livre aux Romains, qui aussitôt déclarent la guerre à Carthage [1].)

1 *b*[2]. Les Carthaginois délibéraient depuis longtemps sur la manière de satisfaire à la réponse des Romains; et lorsque les habitants d'Utique, en livrant leur ville, les eurent prévenus dans leur dessein, ils se trouvèrent en un étrange embarras. Le seul espoir qui leur restât de se rendre les Romains favorables était de consentir à se livrer à eux, d'autant plus qu'à l'époque où, vaincus, ils avaient été dans l'état le plus critique, et où ils avaient vu l'ennemi sous leurs murs, ils n'en étaient point venus à une telle extrémité. Mais ils avaient perdu d'avance le fruit qu'ils pouvaient retirer de cette résolution : maintenant qu'ils avaient été devancés par les habitants d'Utique, leur sacrifice n'avait plus rien d'étrange, d'extraordinaire, dès qu'ils ne faisaient qu'imiter leurs voisins. Enfin, comme ils n'avaient le choix qu'entre deux maux, c'est-à-dire soutenir bravement la guerre ou bien se livrer à la merci de Rome, après beaucoup de discussions secrètes à ce sujet, au sein du sénat, ils nommèrent des députés munis de pleins pouvoirs et les envoyèrent avec ordre de se régler sur les circonstances et de prendre les décisions qu'ils regarderaient comme les plus utiles à la patrie. Ces députés étaient Giscon, surnommé Strytanus, Amilcar, Misdès, Gillicas et Magon. Ils furent bientôt rendus à Rome, et lorsqu'ils virent la guerre décrétée et les généraux déjà partis avec leurs armées, en présence de ces faits qui ne leur laissaient pas le loisir de délibérer, ils se livrèrent, comme on dit, à la foi des Romains.

II. Déjà j'ai expliqué plus haut ce qu'il fallait entendre par ces termes, mais il est nécessaire de revenir brièvement sur ce sujet. Se livrer à la foi des Romains,

[1] *Histoire romaine* par M. Poirson, p. 270.
[2] Troisième année de la CLVII^e olympiade.

c'est leur abandonner le territoire tout entier d'un pays, les villes qui y sont comprises, les populations des villes et des campagnes, les fleuves, les ports, les temples, les tombeaux; bref, c'est établir les Romains maîtres de tout absolument, et ne garder pour soi aucune possession. Cette déclaration faite par les Carthaginois, les députés furent bientôt appelés dans le sénat, et le consul leur annonça les volontés de la compagnie : il leur dit que pour les récompenser de leur sage conduite, le sénat leur accordait la liberté, la jouissance de leurs lois et de leur territoire, enfin la possession de tous leurs biens privés ou publics. Le premier mouvement des députés, en entendant ces paroles, fut la joie : ils estimaient que, lorsqu'ils n'avaient qu'à choisir entre des maux, le sénat usait d'une grande bienveillance à leur égard en leur laissant la jouissance de leurs biens les plus considérables et les plus nécessaires. Mais quand le consul ajouta qu'ils n'obtiendraient ces faveurs qu'à la condition d'envoyer sous trente jours, à Lilybée, trois cents otages pris parmi les fils des sénateurs et des citoyens composant le conseil public, et d'obéir aux ordres que leur donneraient alors les consuls, les députés se demandèrent avec inquiétude quels pourraient être ces ordres. Quoi qu'il en soit, ils partirent au plus vite, pressés de porter ces nouvelles à Carthage. De retour dans cette ville, ils racontèrent en détail à leurs concitoyens leur ambassade, et sur ce compte rendu, on approuva la manière dont ils s'étaient acquittés de leur mission. Le silence que les Romains avaient gardé au sujet de Carthage même excita chez tous la plus vive attente mêlée d'une grande crainte.

III. On raconte qu'en cette circonstance, Magon de Brutium prononça quelques paroles pleines de courage et de sagesse. Il dit que les Carthaginois avaient eu, à ce qu'il lui semblait, deux occasions favorables pour délibérer sur leur sort et sur celui de leur patrie, mais que déjà une de ces occasions était passée; qu'il

ne s'agissait plus, en effet, de chercher ce que les consuls pouvaient leur commander, et pourquoi le sénat n'avait pas parlé de Carthage; qu'il fallait se faire cette question, alors qu'ils allaient se livrer à Rome, et que, puisqu'ils s'étaient livrés, il ne leur restait, en définitive, qu'à obéir aux ordres des Romains, à moins qu'ils ne fussent d'une rigueur au delà de toute attente; sinon ils devaient se demander une dernière fois, ce qui valait le mieux, de recevoir la guerre jusque sur leur territoire et de subir les maux qu'elle pouvait engendrer, ou bien, s'ils reculaient devant l'invasion des Romains, d'accepter franchement ce qu'on leur imposait. Tous par crainte de la guerre et dans l'incertitude du succès, étaient portés à obéir, et ils se décidèrent à envoyer leurs otages à Lilybée. Ils choisirent donc trois cents de leurs jeunes gens qui partirent au milieu des larmes et des gémissements : ils étaient suivis chacun de leurs parents et de leurs amis; les femmes surtout enflammaient par leur présence ces sentiments de douleur. Lorsqu'ils abordèrent à Lilybée, ils furent immédiatement remis par les consuls à Quintus Fabius Maximus, alors préteur en Sicile. Il les conduisit sans accident à Rome, et tous furent enfermés dans l'arsenal où se construisent les vaisseaux à seize rangs de rames.

IV. Les otages ainsi mis en lieu sûr, les consuls abordèrent avec leur armée près de la citadelle d'Utique. A cette nouvelle, Carthage tout entière demeura consternée et suspendue dans l'incertitude du sort qui lui était réservé. Elle crut devoir cependant envoyer des députés demander aux consuls ce qu'il lui fallait faire et déclarer qu'elle était prête à tout accepter. Introduits dans le camp romain et bientôt conduits devant le conseil, les députés eurent à peine exposé leurs instructions que le plus âgé des consuls, les félicitant de leurs bons sentiments et de la sage résolution qu'ils avaient prise, leur ordonna de remettre aux Romains, sans ruse ni dol, toutes les armes offensives ou défen-

sives que la république possédait. Les ambassadeurs promirent de les leur livrer, mais non sans les prier de considérer en quel état serait Carthage, si elle leur donnait ses armes et s'ils les emportaient avec eux. Toutefois ils les remirent, et par cela même on vit quelle était la puissance de Carthage. On apporta dans le camp plus de deux cent mille traits et de deux mille catapultes.

(Mais Censorinus avait tenu secrète la dernière volonté du sénat, laquelle était que les Carthaginois sortissent de leur ville et allassent s'établir à trois lieues au moins de la mer. — Les députés revinrent apportant cette triste nouvelle.)

V. Les Carthaginois ne pouvaient encore nullement connaître le sort qui leur était réservé, que lisant déjà leur malheur sur le visage de leurs députés, ils se livrèrent aux gémissements et aux pleurs.

Puis, après avoir poussé d'horribles cris, tous demeurèrent comme stupides. Mais quand la nouvelle de ce qu'exigeait le sénat fut répandue, on ne se borna plus à une douleur sans effet. Les uns se jetèrent sur les députés, comme sur les auteurs de leur infortune; les autres sur les Italiens qu'ils trouvèrent dans la ville et déchargèrent contre eux leur fureur : d'autres enfin coururent aux portes de la ville.

(Carthage prend les armes. — Asdrubal se met à la tête des troupes, et un camp, formé sous les murs de Carthage, devient bientôt une ville nouvelle. — Censorinus est rappelé. — Scipion se distingue sous les ordres de Manilius. — Phaméas, général de la cavalerie carthaginoise, harcèle sans cesse les Romains dans leurs retranchements. — Épisode d'une de ces attaques[1].)

VI. A la vue seule des avant-postes, Phaméas, bien qu'il ne fût pas timide, évita une rencontre avec

[1] Voir, pour les détails de cette lutte, Appien, 100 à 120, *Histoire de Carthage*.

Scipion, il s'approcha seulement de l'ennemi, se couvrit d'une hauteur à pic et se tint là quelque temps.

(Les Romains, un peu plus tard, veulent poursuivre Asdrubal, malgré les avis de Scipion, sur un terrain désavantageux. — Grâce à lui l'armée romaine échappe aux coups des Carthaginois; mais dans la retraite, quatre cohortes sont séparées du gros des troupes : elles se voient bientôt assiégées par Asdrubal.)

Elles s'étaient retirées sur une hauteur. Dans le conseil qui fut tenu à ce sujet, lorsque tous les officiers eurent donné leur avis, Scipion dit à son tour que lorsqu'on délibère en toute liberté d'action, il valait mieux songer à ne recevoir aucun dommage de l'ennemi qu'à lui en causer.

(Il prit avec lui quelques corps de cavalerie et sauva les manipules en danger. — Bientôt il gagna Phaméas, et ces succès de tout genre excitaient partout un grand enthousiasme.)

« Qu'on ne s'étonne pas, dit Polybe, si nous racontons avec tant de soin toutes les actions de Scipion et ses paroles : »

(Et à Rome, au bruit de tant d'exploits, Caton disait :)

« Seul il est sage : les autres errent comme des ombres. »

LIVRE XXXVII.

SOMMAIRE.

I, II. Guerre contre Andriscus. Diverses opinions des Grecs sur cette guerre et sur celle que Rome faisait à Carthage. Polybe envoyé à Lilybée par les Achéens. Il s'arrête à Corcyre et revient dans le Péloponèse. Courte digression. Statues de Lycortas rétablies. Guerre en Asie entre Prusias et son fils Nicomède. Les Romains interviennent. — II-IV. Portraits de Prusias et de Massinissa. — IV. Digression sur l'intervention de la fortune dans les choses humaines. Quand faut-il, à propos de certains phénomènes, interroger les dieux? Quand, la raison?

(Pendant que les Romains attaquaient Carthage, la Macédoine se soulevait. — Un aventurier, du nom d'Andriscus, se donne comme fils de Persée, et entre en armes en Macédoine. — Polybe racontait ici une partie de cette lutte, comme l'indiquent 1° ce fragment.)

I. Le Musée situé près du mont Olympe, en Macédoine;

(2° Un autre passage que nous citerons plus tard, et où il est question de victoires remportées par l'usurpateur.)

(Considérations sur cette guerre et sur celle de Carthage.)

I *a*[1]. Aussitôt que les Romains eurent déclaré la guerre aux Carthaginois et au pseudo-Philippe, mille commentaires différents circulèrent à ce sujet dans la Grèce; avant tout on parlait de Carthage, ensuite venait Andriscus. La guerre de Carthage provoqua les opinions et les jugements les plus opposés. Les uns approuvaient les Romains et vantaient la sage politique de leurs conseils pour la conquête de l'empire. Détruire

[1] Quatrième année de la CLVII^e olympiade.

cet objet de crainte toujours menaçant, une ville qui avait longtemps disputé la puissance à l'Italie et qui ne manquerait pas de prendre les armes à la première occasion, et affermir par ce grand coup l'autorité de Rome, était l'œuvre d'hommes prudents et qui voyaient loin dans l'avenir.

I *b*. D'autres répondaient à ces panégyristes que ce n'était pas dans de telles vues que les Romains faisaient ces conquêtes; que peu à peu ils se laissaient aller à l'ambition inquiète de Sparte et d'Athènes; qu'ils marchaient dans cette voie plus lentement que ces deux républiques, mais qu'ils arriveraient évidemment à la même fin; qu'ils s'étaient d'abord bornés à faire la guerre jusqu'à la victoire, jusqu'au moment où l'ennemi reconnaîtrait lui-même qu'il devait obéir et se soumettre aux ordres de Rome; qu'ils avaient préludé à leur politique nouvelle par leur conduite à l'égard de Persée, par la destruction totale du royaume de Macédoine, et qu'ils l'achevaient aujourd'hui par leur rigueur à l'égard de Carthage sans qu'elle eût rien fait d'impardonnable; ils avaient pris contre elle des mesures de la dernière sévérité, et cependant elle avait accepté toutes leurs conditions, consenti à toutes leurs exigences.

I *c*. Quelques-uns disaient encore qu'en général les Romains étaient des politiques fort habiles, et qu'ils avaient cette maxime particulière, maxime dont ils tiraient surtout vanité, de faire la guerre d'une manière ouverte et franche, sans avoir recours aux attaques et aux embuscades de nuit; de tenir pour infâme tout ce qui était dol ou ruse, de regarder comme seulement dignes d'eux les périls bravés au grand jour et en face; mais que dans leur querelle avec Carthage ils avaient agi avec fourberie et perfidie, par des promesses et par des réticences employées tour à tour en peu de temps, jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé à leurs rivaux tout espoir d'être secourus de leurs alliés; que de tels procédés étaient plutôt ceux d'un roi que d'une république, de

Rome surtout, et qu'ils ressemblaient fort, à proprement parler, à de la déloyauté et à un sacrilége. On répliquait que si, avant le jour où les Carthaginois s'étaient livrés à Rome, les Romains avaient, comme on le disait, fait telle ou telle ouverture positive, ou laissé entrevoir telle ou telle intention, ils mériteraient en effet les reproches qu'on leur adressait; mais que si, après avoir vu les Carthaginois leur donner pleine licence de les traiter suivant leur bon plaisir, ils avaient seulement profité de cette liberté pour faire entendre leurs ordres, il n'y avait rien en cela qui ressemblât à un sacrilége, ou comme on le prétendait encore, à une perfidie[1]. Qu'entendait-on par un sacrilége? un crime envers les dieux, envers un père ou une mère, envers les morts; par perfidie? une infraction à des conventions rédigées d'après les usages sacramentels et sous la foi du serment. Or, les Romains n'étaient coupables d'aucune faute semblable; ils n'avaient manqué en rien au respect dû aux dieux, aux parents et aux morts : ils n'avaient pas davantage violé leurs serments et les traités : tout au contraire, ils reprochaient aux Carthaginois de les avoir foulés aux pieds, tandis qu'ils avaient religieusement observé les lois et les usages de leurs ancêtres, et qu'ils étaient demeurés fidèles à cette loyauté que rien jusqu'alors n'avait ternie. C'était parce que ces mêmes Carthaginois, qui leur avaient abandonné le soin de faire d'eux ce qu'ils voulaient, n'obéissaient pas à leurs ordres qu'ils étaient contraints d'agir ainsi. Tels étaient les propos tenus sur les Romains et les Carthaginois.

I *d.* Quant au pseudo-Philippe, le bruit de son apparition en Macédoine parut d'abord inadmissible : tout à coup tombait des nues un Philippe, au mépris des Romains et des Macédoniens à la fois, et sans aucune

[1] Le texte est fort altéré en cet endroit; mais le sens général subsiste encore au milieu de ces fragments de phrases et de mots.

chance probable pour le succès d'une telle imposture : il n'était personne qui ne connût bien le véritable Philippe, mort vers dix-huit ans en Italie, à Albe, deux années après Persée ! Lorsque, deux ou trois mois plus tard, se répandit la nouvelle qu'il avait vaincu les Macédoniens au delà du Strymon, dans le pays des Odomantiques, quelques-uns commencèrent à ajouter foi à la rumeur publique, mais le plus grand nombre refusa encore d'y croire. Enfin, quand on apprit qu'il avait une seconde fois battu les Macédoniens, qu'il était le maître de tout le pays qu'arrose le Strymon et de la Macédoine entière, quand on vit les Thessaliens, et par des lettres et par des députés, demander aux Achéens de les secourir, ce fut un étonnement universel, une surprise générale : il n'y avait dans tout ce qui passait ni probabilité ni vraisemblance. Telles étaient les dispositions des esprits à ce sujet.

(Déjà en Achaïe le parti de la guerre préparait cette lutte fatale où Corinthe devait succomber. — Cependant les Achéens fournirent contre Andriscus des secours aux Romains, et nous les voyons, sur la seule prière du consul, se hâter d'envoyer Polybe à Lilybée.)

I *e*. Bientôt arriva dans le Péloponèse une lettre adressée aux Achéens par Manilius : il leur écrivait qu'il leur saurait gré d'envoyer au plus vite Polybe à Lilybée, parce que sa présence importait à la république. Les Achéens décidèrent, suivant la prière du consul, de le faire partir, et moi, pensant qu'il m'était utile pour plus d'une raison d'obéir aux Romains, je laissai aussitôt tout de côté et m'embarquai au commencement de l'été. Mais parvenu à Corcyre, j'y reçus une nouvelle lettre, envoyée par les consuls aux Corcyréens, qui leur annonçait que les Carthaginois avaient remis les otages et étaient disposés à recevoir les ordres de Rome. Je crus que la guerre était achevée et que par là même il n'était plus besoin de moi à Lilybée. Je revins dans le Péloponèse.

I *f*. Qu'on ne s'étonne pas, si nous nous désignons tantôt par notre propre nom, tantôt par ces formules générales *sur mon avis, avec notre assentiment*. Comme nous nous sommes trouvé souvent mêlé aux événements que nous avons à décrire, il est nécessaire de varier ainsi les tournures, de peur qu'en employant sans cesse le mot Polybe, nous n'encourions le reproche d'uniformité, et que, d'autre part, en répétant *je, sur mon conseil,* nous ne rebutions nos lecteurs. Nous voulons, par l'emploi simultané de ces formes et par notre soin à les alterner autant qu'il est nécessaire, éviter au public l'ennui attaché au retour continuel du *moi* dans le récit : ce retour a je ne sais quoi de déplaisant par nature, et cependant il est quelquefois inévitable : il est des circonstances où on ne peut raconter autrement un fait. Du reste, par un heureux hasard, j'ai en cela l'avantage que personne jusqu'ici n'a, si je ne m'abuse, porté le même nom que moi.

(Dans ce Péloponèse où Polybe rentrait, tout était bouleversé. — Sparte se révolte contre l'Achaïe, et malgré le sénat les Achéens ravagent le territoire de la ville rebelle. — Les statues de Callicrate sont renversées, celles de Lycortas rétablies [1].)

I *g*. Quand on vit, par un retour de fortune, les statues de Callicrate plongées dans l'obscurité, et celles de Lycortas publiquement rétablies à leur ancienne place au grand jour, ce curieux spectacle força tout le monde à proclamer cette vérité : c'est qu'il ne faut jamais être orgueilleux à l'égard d'autrui dans la prospérité, et qu'on doit toujours penser qu'un des traits les plus ordinaires de la fortune est de rendre victimes de leurs rigueurs et de leurs propres machinations ceux même qui les avaient imaginées contre autrui.

(Sans parler de toutes les autres causes qui peuvent inviter les hommes à tenter des révolutions,)

[1] *Histoire romaine* de M. Poirson.

l'amour que les hommes ont pour la nouveauté est déjà un assez puissant mobile.

(Pendant que l'Achaïe remuait, l'Asie n'était pas plus tranquille. — Prusias soutenait une guerre contre son fils Nicomède, qu'il avait voulu faire périr durant un voyage à Rome, et qui était aussi agréable au peuple que Prusias lui était odieux. — Portrait de ce prince. — Les Romains interviennent.)

II. Prusias était laid et il ne valait pas mieux par l'esprit que par le corps. Petit de stature, il n'avait ni énergie, ni valeur guerrière. Il était, je ne dirai pas seulement timide, mais encore incapable de supporter toute fatigue. Durant sa vie entière, il se montra efféminé au physique comme au moral; or, les peuples en général, et surtout les Bithyniens, s'accommodent mal de cette mollesse dans un roi. Il avait de plus je ne sais quelle fougue criminelle qui l'emportait aux plaisirs sensuels. Il demeura constamment étranger aux lettres, à la philosophie et aux nobles études qui s'y rattachent : enfin, le sentiment du beau était chez lui aussi nul que possible; il menait nuit et jour la vie d'un Sardanapale. Aussi, à la première espérance que purent concevoir ses sujets, ils se déclarèrent contre lui avec la plus vive ardeur, et même ne songèrent plus qu'à tirer vengeance.

II *a*. Les Romains envoyèrent des députés pour arrêter la marche de Nicomède et empêcher Attale de faire la guerre à Prusias. Ces députés étaient Marcus Licinius, qui était goutteux et paralytique des pieds; Aulus Mancinus, qui avait été frappé d'une tuile à la tête, et si fort maltraité que c'était merveille qu'il s'en fût sauvé; enfin Lucius Malléolus, qui passait pour le plus inintelligent des Romains. L'affaire en question demandant activité et audace, de tels députés étaient incontestablement les moins propres à remplir cette mission. On rapporte que Caton dit à ce propos, en plein sénat, qu'avec de tels commissaires, non-seulement Prusias

resterait enfermé dans la citadelle de Nicée, mais encore que Nicomède vieillirait sur le trône. En effet, comment pourraient-ils se hâter, et en se hâtant même, réussir, eux qui n'avaient ni pieds, ni tête, ni cœur[1].

(Vers cette même époque mourut Massinissa.)

III. Ce prince[2] fut le plus heureux et le meilleur des rois de notre temps : il régna plus de soixante ans, toujours florissant de santé, et sa longue existence fut de quatre-vingt-dix années : il l'emporta sur tous ses contemporains en vigueur. Fallait-il être debout, il s'y tenait tout un jour sans remuer; rester assis, il ne se levait pas : il supportait la fatigue d'être à cheval nuit et jour sans en être incommodé. Une preuve de sa force physique, c'est que, âgé de quatre-vingt-dix-ans, à l'époque où il mourut, il laissa un fils de quatre années, Stembales, que Micipsa adopta plus tard, et avec Stembales quatre autres fils. Grâce à la bonne intelligence qui régnait entre eux, il vit pendant toute sa vie son palais fermé aux manœuvres et aux intrigues domestiques. Mais voici le fait le plus éclatant et le plus beau de son règne. La Numidie avait été jusqu'alors stérile et regardée comme incapable de produire des fruits mangeables; il montra le premier qu'elle pouvait aussi bien qu'aucune autre terre en porter, en fécondant des terrains immenses qu'il réserva de distance en distance à telle ou telle production. On ne saurait payer trop justement à sa mémoire un tribut d'éloges. Scipion se transporta à Cirta trois jours après la mort de ce prince, et régla tout avec une grande sagesse.

Massinissa, peu avant de mourir, avait vaincu les Carthaginois; on le vit le lendemain, devant sa tente, manger

[1] Tite Live, épit. 50.
[2] Voir Appien, *Histoire de Carthage*, § 106.

du pain grossier; et comme les officiers s'en étonnaient, il leur en dit la raison....

(Peut-être Polybe revenait-il à l'histoire des succès d'Andriscus, et s'étonnant de ces victoires il faisait la digression suivante :)

IV. Je veux dire quelques mots sur cette intervention de la fortune dans les événements d'ici-bas, autant que le permet la nature d'une histoire consacrée aux faits. Pour les phénomènes dont il est impossible, ou difficile du moins à l'intelligence humaine de trouver les causes, peut-être est-il juste, en un tel embarras, de les attribuer simplement à la fortune ou aux dieux, tels que par exemple le règne constant des pluies torrentielles, le froid ou les chaleurs extrêmes qui tuent les moissons, les maladies pestilentielles ou quelques-uns de ces incidents dont il est malaisé de pénétrer les motifs. C'est alors sagesse à nous, ce me semble, de nous conformer aux idées du vulgaire, et en présence de telles difficultés, d'adresser à la divinité nos prières et nos sacrifices, et d'envoyer demander aux oracles par quelle conduite, par quelles paroles, nous pourrions revenir à un état meilleur et obtenir quelque relâche à nos maux. Mais lorsqu'il est question de choses dont il est facile de reconnaître la raison, de s'expliquer l'origine et le développement, il ne faut plus se contenter de les attribuer à la divinité. Citons, entre autres faits, ce décroissement de population, cette pénurie d'hommes qui, de nos jours, se fait sentir dans toute la Grèce, et qui rend nos villes désertes, nos campagnes incultes, sans que cependant des guerres continuelles ou des fléaux tels que la peste aient épuisé nos forces. Si on s'imaginait d'envoyer consulter les dieux à ce sujet, et de leur demander par quelles paroles et par quels actes la Grèce pourrait être peuplée davantage, et les villes plus heureuses, ne serait-ce pas folie de le faire quand la cause en est évidente, et les moyens d'y remédier en

nous-mêmes? Au milieu d'une population livrée tout entière à l'orgueil, à l'avarice, à la paresse; qui ne veut ni se marier, ni nourrir les enfants nés en dehors du mariage, ou du moins n'en nourrir qu'un ou deux, afin de leur laisser de plus grandes richesses et de les élever au sein de l'abondance, le mal a secrètement grandi avec rapidité. Sur ces deux enfants, la guerre ou la maladie en détruisent souvent un; par là, les maisons sont devenues nécessairement peu à peu solitaires, et, de même que parmi les essaims d'abeilles, les villes ont perdu, avec leur population, leur puissance. A quoi bon, encore une fois, aller demander aux dieux les moyens de réparer un tel dommage? le premier homme venu nous dira que nous n'avons, pour y remédier, qu'à corriger nos mœurs, ou du moins à obliger, par une loi, les pères à élever tous leurs enfants : il n'est plus besoin ici de devins et d'augures. Or, on peut appliquer cette vérité à chaque fait isolé de cette nature. Il n'y a donc que les événements dont les causes sont introuvables, ou difficiles à trouver, sur quoi il faille s'abstenir de prononcer, et parmi ces événements exceptionnels on peut compter ce qui se passait en Macédoine. Les Macédoniens avaient été en commun comblés de bienfaits par Rome; ils avaient vu la royauté abolie et l'esclavage se changer pour eux en liberté : au contraire, ils avaient en particulier souffert mille dommages de la part du faux Philippe, et cependant ils s'unissent à lui contre les Romains! De plus, sous Démétrius, sous Persée, ils se laissent vaincre, tandis que, combattant pour un tyran, ils soutiennent son empire avec un courage incroyable et sont souvent vainqueurs. Qui ne serait embarrassé d'expliquer un fait si étrange? Il est bien difficile d'en donner la cause. Il faut dire que de tels sentiments, pour Andriscus, sont chez les Macédoniens un effet de la colère céleste, et que sur eux s'abat ainsi le courroux des dieux : vérité que la suite éclaircira.

LIVRE XXXVIII.

SOMMAIRE.

I, II. Digression sur la grandeur du malheur qui frappa la Grèce lors qu'elle eut à lutter contre Rome. Comparaison de cette terrible épreuve avec les calamités éprouvées par les Grecs dans les temps passés. Polybe s'excuse d'avoir reproché durement à ses concitoyens leur faute. Insulte des Achéens à l'égard d'Aurélius. Le sénat envoie Sextus en Grèce avec des intentions bienveillantes. — II, III. Entrevue de Sextus et des Achéens à Égium; état des esprits. Critolaüs et Diæus ne songent qu'à entraîner l'Achaïe dans une lutte avec Rome. — III, IV. Critolaüs à Tégée refuse tout arrangement avec les Lacédémoniens. Après le départ de Sextus, commissaire romain, il parcourt les villes, excitant partout la populace. — IV, V. De nouveaux commissaires cherchent à rappeler les Achéens à la raison. Ils sont chassés de l'assemblée réunie à Corinthe. Critolaüs anime les masses par ses discours. — V. Il fait déclarer la guerre à Lacédémone et s'attache à la tenir brouillée avec Rome.

I. Le trente-huitième livre renferme la consommation des malheurs de la Grèce. Certes, elle a souvent éprouvé des calamités générales ou particulières; mais jamais le mot de calamité, dans toute son étendue, ne fut appliqué à aucune des catastrophes passées aussi justement qu'à celle dont nous avons été témoin. On aurait déjà pitié des Grecs rien qu'à voir ce qu'ils souffrirent; combien plus grande doit paraître leur infortune si on pénètre dans les détails! Quelque affreux, en effet, que paraisse le coup qui frappa Carthage, on peut affirmer que celui sous lequel succomba la Grèce ne fut pas moins terrible : il le fut même davantage. Les Carthaginois ont du moins laissé une petite place pour leur justification auprès de la postérité; mais les Grecs ne fournissent pas un moyen plausible de défense

à qui voudrait excuser leurs fautes. De plus, en disparaissant avec leur ville, les premiers échappèrent au triste ressentiment de leur désastre, tandis que les seconds assistèrent à la suite de leurs maux et en ont légué l'héritage à leurs descendants. Autant donc nous regardons comme plus déplorable le sort d'un condamné qui vit avec son châtiment que celui du scélérat qui meurt, autant nous devons trouver la fortune de la Grèce plus triste que celle de Carthage, à moins qu'on ne tienne nul compte de l'honneur et du bien, et qu'on ne raisonne que d'après l'utile. Pour reconnaître la justesse de ces réflexions, il suffit de se rappeler les événements qui passèrent pour les plus terribles malheurs qui aient autrefois consterné la Grèce, et de les comparer avec ce que nous avons vu de nos jours.

I *a*. Grand fut sans doute l'effroi qui s'empara de la Grèce entière lorsque Xerxès passa d'Asie en Europe; mais si tous les peuples furent en danger, en effet, il ne périt que peu de monde, et le désastre porta principalement sur les Athéniens, qui, par une sage prévision de l'avenir, avaient quitté leur ville avec leurs femmes et leurs enfants. Ils eurent à souffrir provisoirement; les Barbares, devenus maîtres d'Athènes, la détruisirent sans pitié; mais, loin d'avoir attiré sur eux, par cette catastrophe, honte et déshonneur, les Athéniens recueillirent une gloire immense d'avoir tout sacrifié pour partager la fortune des autres Grecs. Aussi, grâce à leur généreuse conduite, non-seulement ils recouvrèrent leur ville et leurs campagnes, mais encore ils disputèrent peu après aux Lacédémoniens la suprématie en Grèce. Si, vaincus ensuite par les Spartiates, ils furent réduits à détruire les murs de leur cité, on peut reprocher au vainqueur d'avoir usé trop sévèrement de sa victoire. La plupart même des Grecs se détachèrent bientôt de Sparte[1]. Je ne vois dans tout cela que des faits mal-

[1] Le texte est ici fort altéré. Nous avons cherché à rétablir la suite des idées d'après les mots trop rares qui çà et là ont été respectés par le temps.

heureux, mais non de grandes ou honteuses catastrophes. Quand les Mantinéens furent forcés par Agésipolis de quitter leurs villes et de se réfugier dans leurs villages, on ne les accusa pas d'imprudence : plus d'une voix les plaignit d'avoir subi un cruel et injuste châtiment ; leur infortune put paraître grande et non point flétrissante. Voyez encore Alexandre, fils d'Amyntas; après avoir reçu quelques secours de Xerxès, il pesa sur ses voisins ; mais ces malheurs mêmes furent un bien. Tranquille ensuite au dehors, Alexandre se plut à secourir les peuples malheureux ; car si on voit souvent la fortune changer avec la conduite des hommes, plus d'une fois aussi les puissants sont ramenés au devoir et redressés par le spectacle des injustes traitements dont les autres sont victimes. Les Chalcidiens encore, les Corinthiens, et quelques autres peuplades attirées par la fécondité de la Macédoine, attaquèrent les princes de ce royaume et tinrent garnison dans le pays; mais c'était pour eux une maxime d'affranchir toutes les nations qu'ils pouvaient, et de regarder comme ennemi tout oppresseur. En général donc, les Grecs eurent à subir, dans les temps passés, de cruelles épreuves, soit en combattant isolément pour l'hégémonie et pour les intérêts de leur république, soit en soutenant leurs tyrans et leurs rois. Mais, encore une fois, si quelque honte devait rejaillir sur ces derniers peuples pour avoir défendu une cause mauvaise, leurs maux n'ont été du moins que provisoires; et d'ailleurs on ne saurait justement les en accuser, puisqu'ils n'étaient pas la conséquence d'une conduite insensée. Enfin, les Péloponésiens, les Béotiens, les Phocidiens et beaucoup d'autres nations, sans compter celles qui habitaient le golfe Maliaque, eurent à supporter, isolément ou en général, de grandes infortunes : elles furent du moins toutes réparées, tandis que la chute que de nos jours les Grecs ont faite a été lourde et honteuse, et provoquée par leur propre folie.

I *b*. Qu'on ne s'étonne pas si, sortant des habitudes d'un récit purement historique, nous nous arrêtons sur ce fait avec une ardeur et une insistance toutes spéciales. On me reprochera peut-être encore d'avoir écrit ces lignes avec amertume, tandis qu'il me convenait plus qu'à tout autre de prendre la défense des erreurs de la Grèce. Je crois qu'un esprit juste ne regarde ni comme un sincère ami celui qui redoute de parler avec franchise, ni comme un bon citoyen l'homme qui, par crainte de quelques critiques momentanées, trahit la vérité, et qu'on ne doit pas donner le nom d'historien à quiconque met quelque chose au-dessus du vrai. Plus l'histoire l'emporte sur la conversation ordinaire par la durée et la portée de ses jugements, plus il faut que celui qui s'y consacre fasse cas de la vérité, et que le lecteur entre dans ce sentiment. Sans doute il était du devoir de tout Grec, à l'heure même de la lutte, de secourir ses frères, soit en les défendant l'épée à la main, soit en les excusant, soit enfin en détournant d'eux la colère des vainqueurs, et c'est ce que j'ai fait quand il fallait agir. Mais je me propose, avant tout, de transmettre en ce livre à la postérité un récit impartial des événements qui alors eurent lieu, moins désireux de flatter l'oreille du lecteur pour le moment seul que de redresser les esprits et de les empêcher de tomber dans les mêmes fautes. Arrêtons ici notre digression.

(Retour aux affaires d'Achaïe. — Les Achéens violent à Corinthe la majesté des ambassadeurs romains envoyés en Grèce sous la conduite d'Aurélius pour détacher de la ligue achéenne Sparte, Corinthe et quelques autres villes.)

I *c*. De retour à Rome, les députés rendirent compte au sénat de ce qui s'était passé, dirent comment ils avaient couru risque de la vie, et parlèrent de cette injure dans les termes les plus forts, et avec une violence inaccoutumée. Ils ne la représentèrent pas comme un simple accident, mais bien comme un coup préparé

par les Achéens pour donner en eux un exemple. Le sénat, à ce récit, ressentit une vive indignation, et aussitôt il nomma des commissaires à la tête desquels était Sextus Julius, qu'il fit partir avec les instructions suivantes : « Reprocher aux Achéens leur conduite, et leur demander une réparation, mais avec réserve ; leur conseiller de ne pas prêter l'oreille aux traîtres qui les poussaient au mal, et d'éviter d'encourir, à leur insu, la disgrâce de Rome : ils pouvaient encore réparer leur faute, s'ils laissaient aux coupables la responsabilité de leurs actes. » On voit suffisamment, par ce résumé, qu'en donnant de telles instructions, le sénat n'avait pas l'intention de détruire la ligue des Achéens, mais de les effrayer seulement, et de triompher par la terreur de leur audace et de leur haine. On a quelquefois supposé que les Romains affectèrent ces ménagements parce que la guerre contre Carthage n'était pas encore terminée. Cette conjecture n'a rien de vrai. Les Romains, qui depuis longtemps avaient accordé leur amitié aux Achéens, et avaient en eux confiance plus qu'en tout autre peuple, voulaient seulement, à la vue de l'exaltation de leur orgueil, leur faire peur ; leur déclarer la guerre, et rompre avec eux toute alliance, ils n'y songeaient pas.

II. Julius Sextus suivait la route du Péloponèse, lorsqu'il rencontra Théaridas et d'autres députés envoyés par les Achéens pour rendre un compte fidèle au sénat de l'outrage fait à Aurélius. Sextus leur conseilla de retourner en Achaïe, parce que lui-même venait, avec les instructions nécessaires, traiter cette affaire auprès des Achéens. Sextus donc, arrivé dans le Péloponèse, eut à Égium, avec les Achéens, une entrevue où il parla longtemps sur un ton fort modéré. Il ne dit pas un mot de l'insulte faite aux députés, comme si elle n'avait pas besoin de justification, sembla prendre cette affaire avec moins de chaleur que les Achéens eux-mêmes, et enfin les engagea, en termes généraux, à ne pas pousser

plus loin leurs torts envers les Romains et les Spartiates. Toute la partie saine de la population accueillit ces paroles avec d'autant plus d'empressement qu'elle avait conscience de son crime, et qu'elle se mettait sous les yeux les malheurs qu'attirait d'ordinaire sur ses ennemis la colère de Rome. Mais si la populace, qui n'avait rien à répondre aux paroles si justes de Sextus, n'osa pas remuer, elle n'en resta pas moins en proie à cette fièvre maladive qui la dévorait. Enfin, Diæus, Critolaüs, et leurs partisans, ramas impur, fait, comme à dessein, de tout ce que chaque ville pouvait fournir d'hommes impies, de méchants et de citoyens indignes, reçurent, comme dit le proverbe grec, de la main gauche ce que le peuple romain offrait de la main droite; en un mot, ils avaient perdu le sens. Ils s'imaginèrent que les Romains, à cause de leurs guerres en Afrique, en Espagne, craignaient une lutte avec l'Achaïe, et que, par suite de cette crainte, ils étaient prêts à faire toute espèce de concession, à subir toute exigence. Persuadés que l'occasion leur était favorable, ils répondirent, avec une feinte douceur, aux envoyés romains, qu'ils voulaient faire partir pour Rome Théaridas, et qu'eux-mêmes suivraient bientôt l'ambassade romaine à Tégée, afin d'avoir une entrevue avec les Lacédémoniens, et de terminer à l'amiable leurs différends. En réalité, ils ne songèrent plus qu'à entraîner dans leurs dangereuses erreurs l'Achaïe entière; et ce n'était pas chose difficile, grâce à l'impéritie et à la perversité des chefs qui alors dirigeaient les affaires.

III. Voici donc comment s'acheva la ruine de l'Achaïe. Tandis que Sextus se rendait à Tégée et convoquait les Lacédémoniens pour qu'ils réglassent d'un commun accord avec les Achéens les réparations dues pour leurs anciennes injures réciproques, et qu'ils suspendissent les hostilités jusqu'à ce que Rome eût envoyé des commissaires chargés de tout arranger, les partisans de Critolaüs se réunirent et décidèrent que lui seul

se rendrait à Tégée, et que les autres s'abstiendraient d'y paraître. Critolaüs arriva à Tégée que déjà Sextus désespérait de le voir; et dans l'entrevue qui eut lieu avec les Lacédémoniens, il ne consentit à aucune proposition, répétant qu'il n'avait pas le pouvoir de traiter sans l'agrément du peuple, et qu'il soumettrait ces questions à la prochaine assemblée, qui devait se tenir dans six mois. Sur cette réponse, Sextus qui voyait clairement le mauvais vouloir de Critolaüs, et qu'irritaient ces difficultés, renvoya les Lacédémoniens chez eux et retourna en Italie, convaincu de la folie et de la perversité du traître. Dès que Sextus fut parti, Critolaüs se mit à parcourir les villes pendant l'hiver, en réunissant partout des assemblées, sous le prétexte qu'il désirait leur exposer ce qu'il avait dit aux Lacédémoniens et aux Romains à Tégée, mais en réalité afin d'accuser Rome, et de leur traduire d'une manière défavorable le langage de Sextus. Il éveillait ainsi dans le peuple la haine et la colère. Il donna en même temps ordre aux gouverneurs de ne point sévir contre les débiteurs, de ne pas recevoir ceux qu'on amènerait pour dettes en prison, de différer le payement des dettes jusqu'à la fin de la guerre. Grâce à ces mesures populaires, tout ce que disait Critolaüs fut regardé comme exact. Le peuple se montra disposé à faire ce qu'il voulait; incapable de prévoir l'avenir, il se laissait prendre à l'amorce de cette générosité et du bonheur actuel qu'elle lui procurait.

IV. Quintus Cécilius, alors en Macédoine, informé de ces menées et des troubles qui bouleversaient le Péloponèse, envoya comme députés Cn. Papirius, Aulus Gabinius et C. Fannius. Ils arrivèrent précisément à l'époque où les Achéens étaient réunis à Corinthe, et introduits dans l'assemblée, ils tinrent un langage modéré comme avait fait Sextus. Ils mirent tous leurs soins à les empêcher d'en venir à une rupture ouverte avec Rome, soit au sujet des Lacédémoniens, soit par

leurs dispositions hostiles à l'égard des Romains eux-mêmes. Mais à ces mots le peuple ne sut plus se contenir ; il fit entendre des murmures, et au milieu de cris tumultueux chassa les députés. L'assemblée était ce jour-là composée d'un plus grand nombre d'artisans et d'ouvriers de bas étage que de coutume; et d'ailleurs, si toutes les villes étaient en proie à de fanatiques fureurs, Corinthe l'était plus qu'aucune autre, sans distinction de classes. Quelques hommes seulement osèrent approuver les discours des députés ; mais Critolaüs qui, comme à souhait, avait rencontré l'occasion favorable, et qui voyait la multitude hors d'elle-même partager son délire, s'éleva hautement contre les magistrats, poursuivit de ses sarcasmes ses ennemis politiques, et insulta sans pudeur les députés de Rome. Il dit qu'il voulait bien être l'ami des Romains, mais non pas leur esclave. Puis, donnant un libre cours à sa colère, il s'écria que si les Achéens se montraient braves, ils ne manqueraient pas d'alliés, ni de maîtres, s'ils étaient lâches. Voilà par quels discours, débités avec la hardiesse et l'art d'un charlatan, il excita, souleva les masses; il fit même entendre qu'il ne donnait pas de tels conseils sans avoir pris les mesures nécessaires, et que quelques rois et certaines républiques seconderaient ses efforts. Les anciens voulurent intervenir et empêcher Critolaüs de tenir un tel langage; mais il fit retirer les soldats qui l'entouraient, et se levant, engagea le peuple à s'approcher de lui, à ne pas craindre de toucher même sa chlamyde. Il dit alors qu'après s'être contenu longtemps il ne pouvait plus se taire davantage, et qu'il allait faire connaître sa pensée: c'est qu'il fallait beaucoup moins redouter les Lacédémoniens et les Romains que les traîtres qui, parmi eux, travaillaient pour l'ennemi; qu'il y avait en effet dans leur sein des citoyens plus favorables à Rome et à Sparte qu'à l'Achaïe. Il en donnait pour preuve Évagoras d'Égium et Stratégius de Tritée, qui rapportaient à Cnéus tout ce qui avait été dit en

secret par les magistrats réunis. Stratégius eut beau répéter qu'il avait eu en effet des conférences avec les Romains, qu'il en aurait encore, mais qu'il ne leur avait fait aucune révélation, peu de citoyens crurent à ses paroles : la majorité accueillit ce qu'avait dit Critolaüs.

V. Après avoir excité le peuple par ces incriminations, il lui persuada de décréter la guerre, en apparence contre les Lacédémoniens, en fait contre les Romains. Il fit rédiger un autre décret illégal qui investissait de pleins pouvoirs les citoyens nommés stratéges, et par là il se vit maître d'une puissance presque royale. Ces mesures prises, il ne songea plus qu'à tout brouiller et à provoquer les Romains, provocation sans aucun motif, aussi sacrilége qu'elle était injuste. Cnéus se rendit à Athènes et de là à Sparte pour y surveiller les événements. Aulus gagna Naupacte, et les deux autres députés demeurèrent à Athènes jusqu'à l'arrivée de Cécilius. Tel était à cette époque l'état du Péloponèse.

LIVRE XXXIX.

SOMMAIRE.

I, II. Digression sur la méthode adoptée par l'auteur. Il s'est proposé, en passant de telle histoire à telle autre, d'éviter l'uniformité. Continuation du siége de Carthage. Portrait d'Asdrubal. Son entrevue avec Gulussa, roi des Numides. — II, III. Gulussa intervient auprès de Scipion. Conditions posées par Scipion. Asdrubal les rejette. Suite des hostilités.— III. Asdrubal se réfugie auprès de Scipion. Colère des transfuges contre lui. Sa femme adresse quelques mots au vainqueur et se jette dans les flammes. Paroles de Scipion à la vue de Carthage incendiée.

I. Je ne me dissimule pas que plus d'un lecteur condamnera ma méthode et me reprochera de rompre trop de fois le récit des événements. Après avoir, par exemple, entamé l'histoire du siége de Carthage, tout à coup je la brise et, par une brusque transition, je passe à celles de la Macédoine ou de la Syrie : on me dira que les esprits sérieux demandent de la suite dans une narration et sont toujours impatients d'en connaître le dénoûment, et qu'ainsi, dans le système contraire, l'utile et l'agréable se trouvent beaucoup mieux conciliés. Je suis fort loin de partager ces idées, et j'invoque en ma faveur le témoignage même de la nature, qui, toujours inconstante dans ses créations et amoureuse de la variété, ne veut revenir aux mêmes choses que de distance en distance et toujours avec quelque modification. Il suffit, pour établir cette vérité, de citer l'ouïe, qui, dans le chant ou la conversation, n'aime pas à retrouver les mêmes consonnances : en musique comme en littérature les

phrases variées, interrompues, abondantes en changements sans cesse répétés, voilà ce qui flatte l'oreille. Il en est de même du goût, qui ne saurait s'accommoder sans cesse des mets, même les plus recherchés, et qui, finissant par les dédaigner, dans sa passion pour la nouveauté, préfère souvent une nourriture simple à une table magnifique, sans qu'il faille chercher d'autre cause de cette préférence que la rareté du fait. On peut en dire encore autant de la vue, qui est incapable de s'arrêter sur un seul objet; c'est le changement, la succession rapide des spectacles qui la récrée; mais cela s'applique particulièrement à l'âme : la diversité de pensées et d'occupations est pour l'homme actif un repos.

1 *a*. C'est d'après ce principe que les plus célèbres historiens anciens ont adopté l'habitude d'interrompre de temps en temps leur récit. Bien des fois ils ont recours à des digressions mythologiques, à des épisodes faits à plaisir ou puisés dans l'histoire même : ainsi, par exemple, après avoir raconté les affaires de la Thessalie et les cruautés d'Alexandre de Phères, ils passent aux entreprises des Lacédémoniens dans le Péloponèse, à celles des Athéniens, aux événements accomplis en Macédoine ou en Illyrie, puis quelques moments après ils rappellent l'expédition d'Iphicrate en Égypte, et les crimes commis par Cléarque dans le Pont. Mais on remarquera que ceux qui adoptent cette manière de composer l'appliquent sans mettre d'ordre, et que moi, au contraire, je le fais avec méthode. Ainsi, quand ils ont dit comment Bradyllis, roi des Illyriens, et Cersobleptes de Thrace s'emparèrent du pouvoir, ils ne poursuivent pas le récit de ce fait et n'y reviennent même plus de loin en loin. Comme dans un poëme, cette digression terminée, ils continuent paisiblement leur route; mais nous, après avoir, dans le principe, distingué entre elles les parties les plus célèbres de l'univers et les événe-

ments dont elles furent le théâtre, nous faisons dans chaque pays, tour à tour, les excursions nécessaires, et nous racontons année par année les faits contemporains, ménageant toujours au lecteur un retour facile au premier sujet de la narration et aux faits soudainement interrompus : par ce moyen, il n'y a dans notre histoire aucune lacune. Arrêtons ici notre digression.

Retour au siége de Carthage[1]. — Nyphéris, défendue par les Maures, est prise. — Scipion, qu'avait irrité un horrible massacre de prisonniers, presse vivement Carthage. Gulussa envoyé comme médiateur. — Entrevue entre ce prince et Asdrubal. — Cet Asdrubal avait fait mettre à mort un chef du même nom, et lui avait succédé.)

I *b*. C'était un homme orgueilleux, vain et complétement étranger à la pratique de l'art militaire. On pourrait énumérer un grand nombre de preuves de son peu de jugement; n'en citons qu'une. Lors de son entrevue avec Gulussa, roi des Numides, il se présenta armé de pied en cap, couvert d'une chlamyde de pourpre marine et suivi de dix satellites. Il se porta à vingt pieds environ de ses gardes, et placé derrière un retranchement et un fossé, fit signe au roi de venir vers lui, tandis que l'étiquette exigeait le contraire. Gulussa, avec la simplicité d'un Numide, s'avança seul, et lorsqu'il fut assez près d'Asdrubal, lui demanda pourquoi il était ainsi armé. Asdrubal répondit que c'était par crainte des Romains. « En effet, reprit Gulussa, tu ne te serais pas, autrement, enfermé dans Carthage sans nécessité; mais que veux-tu? que désires-tu? — Je désire, dit Asdrubal, que tu interviennes auprès de Scipion pour nous, et que tu lui promettes de notre part entière obéissance à ses ordres. Épargnez du moins cette malheureuse ville. — Quoi? reprit Gulussa, ne vois-tu pas que ce que tu réclames

[1] CLVIII^e olympiade.

est insensé? Cette faveur que Carthage n'a pu, dès l'origine, obtenir des Romains, par l'ambassade qu'elle leur a envoyée, quand ils étaient sous les murs d'Utique, comment espères-tu la leur arracher aujourd'hui que tu es assiégé par terre et par mer et que tu as presque perdu tout espoir de salut? » Asdrubal lui répliqua qu'il se trompait étrangement; qu'il comptait sur le secours de ses alliés (il n'avait pas encore appris la défaite des Maures), que les troupes qui étaient en campagne étaient intactes, que les Carthaginois avaient confiance en eux-mêmes, et qu'ils se reposaient, avant tout, sur la puissante assistance des dieux, qui n'abandonneraient pas les victimes d'une évidente trahison et leur fourniraient quelque moyen de conservation. Il le pria donc d'engager Scipion, au nom des dieux et de la fortune, à épargner Carthage et à se souvenir que s'ils ne pouvaient obtenir ce qu'ils demandaient, les Carthaginois aimeraient mieux mourir que quitter leur ville. Après cet entretien, ils se séparèrent avec promesse de se revoir dans trois jours.

II. Quand Gulussa raconta à Scipion son entrevue avec Asdrubal : « C'était, dit Scipion en souriant, pour te préparer à nous faire ces prières que tu as commis, lâche Asdrubal, de si terribles cruautés sur nos prisonniers, et tu oses encore compter sur ces dieux de qui tu as violé les lois comme celles des hommes! » Mais Gulussa insista auprès de Scipion, et pour lui faire comprendre comme il était important de mettre fin à la guerre, lui représenta que, sans parler des chances incertaines des combats, l'élection des consuls approchait et qu'il lui fallait veiller à ce que, l'hiver achevé, son successeur ne vînt pas lui enlever l'honneur du succès. Publius, vaincu par ses raisons, le chargea de répondre à Asdrubal qu'il lui garantissait la vie, à lui, à sa femme, à ses enfants et à dix familles de ses amis et de ses parents, qu'il lui permettait en outre de prendre dix talents sur ses fonds

et autant d'esclaves qu'il lui plairait d'en choisir. Gulussa, muni de cette réponse bienveillante, retourna le troisième jour auprès d'Asdrubal. Comme lors de la première entrevue, Asdrubal se présenta dans un grand appareil et s'avança à petits pas, couvert de ses armes et vêtu de pourpre, laissant bien loin derrière lui, par son faste, les tyrans de théâtre. Il était naturellement gros et avait encore pris depuis peu de l'embonpoint. Ajoutez à cela un teint hâlé à l'excès : il semblait plutôt mener la vie de ces bœufs gras, qu'on étale sur les marchés, qu'être à la tête d'un pays accablé de tels maux qu'aucune expression ne saurait les rendre. Quand il revit Gulussa et qu'il entendit les propositions de Scipion, se frappant à plusieurs fois la cuisse et prenant à témoin et les dieux et la fortune, il répondit que jamais ne viendrait le jour où Asdrubal verrait la lumière et Carthage incendiée; que d'ailleurs, pour une âme généreuse, c'était un beau tombeau que les ruines de la patrie et ses flammes un bûcher magnifique. A ne considérer que le langage d'Asdrubal, qui ne serait tenté d'admirer un tel homme et ses généreux sentiments? mais si on examine sa conduite aux affaires, on n'est plus frappé que de sa lâcheté et de son infamie. Tandis, en effet, que ses concitoyens étaient détruits par la famine, il se livrait, lui, aux plaisirs du vin, avait sur sa table des desserts exquis, et par son embonpoint même faisait ressortir la misère des autres. Le nombre des Carthaginois qui moururent alors est incroyable; incroyable aussi celui des citoyens qui, chaque jour, à cause de la disette, passaient à l'ennemi. Mais lui, se riant des uns, insultant les autres ou les faisant mettre à mort, régnait par la terreur; c'est ainsi qu'il conserva, au sein de sa patrie malheureuse, une puissance absolue qu'un tyran, dans une ville prospère, exercerait à peine. Aussi, je crois avoir eu raison de dire qu'on trouverait difficilement des traîtres plus semblables entre eux que ceux qui, alors,

étaient à la tête de la Grèce et de Carthage. Cela deviendra plus évident encore quand nous rapprocherons leurs actes dans un parallèle.

(Suite du siége. — Les Romains, au moyen d'une tortue de pierre, pénètrent dans Carthage [1].)

Scipion avait franchi les murs de cette ville; mais les Carthaginois, du haut de la citadelle, harcelaient vigoureusement les Romains. Comme le bras de mer qui séparait les combattants était peu profond, Polybe conseilla à Publius d'y répandre des chausse-trapes en fer ou des planches armées de clous en saillie, afin d'empêcher l'ennemi de venir attaquer la terrasse. « Quoi! dit Scipion, ne serait-il pas ridicule que, maîtres de Carthage et déjà dans son enceinte, nous fissions tout pour ne pas combattre avec les Carthaginois? »

(Les Carthaginois sortirent de la citadelle, et après un combat terrible)

II *a*. Les Carthaginois et les Romains passèrent la nuit sur la terrasse.

(Enfin, les Romains sont vainqueurs. — Ils s'emparent de la citadelle. — Les assiégés et les transfuges romains se retirent dans le temple d'Esculape; mais)

III [2]. Asdrubal, jadis si superbe, vint se jeter aux pieds de Scipion, sans se soucier des belles paroles qu'il avait dites autrefois.

Lorsque Scipion le vit à ses genoux dans la posture d'un suppliant : « Considérez, dit-il, en se retournant vers les officiers présents, comme la fortune est habile à révéler ce qu'il y a d'insensé dans certains hommes. Cet Asdrubal qui, naguère rejetant nos justes proposi-

[1] Ammien Marcellin, liv. XXIV, chap. VII, citant Polybe.
[2] Deuxième année de la CLVIII^e olympiade.

tions, disait que les ruines de la patrie étaient un tombeau magnifique, le voilà qui, les mains chargées de bandelettes, nous demande grâce de la vie et met en nous tout son espoir. Qui à cette vue ne reconnaîtrait hautement que l'homme ne doit rien faire ni dire d'orgueilleux ? » En cet instant quelques transfuges, montés sur le sommet du temple, prièrent ceux des Romains qui combattaient au premier rang de s'arrêter, et Scipion eut à peine ordonné de le faire, qu'ils commencèrent à injurier Asdrubal : les uns lui reprochaient son parjure et lui rappelaient qu'il avait promis sur les autels de ne pas les abandonner, les autres maudissaient sa lâcheté et sa bassesse. Ces reproches étaient mêlés de cruels sarcasmes et d'invectives amères.

Enfin, la femme d'Asdrubal, voyant son époux assis près du consul, sortit du rang des transfuges : elle était magnifiquement mise, et avait à ses côtés ses enfants vêtus de tuniques ; elle les tenait par la main, enveloppés dans sa robe. D'abord elle interpella Asdrubal, et comme il se taisait, les yeux attachés à la terre, elle invoqua les dieux et remercia le général romain de ce qu'autant qu'il était en lui, il avait ôté aux Carthaginois tout autre moyen d'échapper à la honte que la mort. « Puissent, ajouta-t-elle, les dieux ne pas t'inspirer un orgueil qui te perde ! » justes et précieuses paroles ; car, au sein de la prospérité et en présence des malheurs d'autrui, faire un retour sur soi-même et songer à un sort contraire ; savoir, dans la félicité, se représenter l'inconstance de la fortune est le propre de l'homme supérieur à l'âme élevée, et dont le nom doit être à jamais mémorable.

(La femme d'Asdrubal se précipita dans les flammes avec ses enfants.)

Quant à Asdrubal, traité avec bienveillance par Scipion dans cette entrevue, il résolut d'aller chercher asile sur la terre étrangère.

On dit qu'à la vue de Carthage détruite de fond en comble, Scipion versa quelques larmes et déplora le sort des ennemis. Il demeura longtemps pensif, et après avoir songé que les villes, les peuples, tous les empires changeaient comme les hommes, que telle avait été la fortune d'Ilion, cette ville jadis si florissante, celle des Assyriens, des Mèdes, des Perses autrefois si puissants; celle enfin des Macédoniens dont l'éclat était tout à l'heure si vif, il s'écria soit par un mouvement spontané, soit par réflexion :

«Il viendra un jour où périra la sacrée Ilion, où périront Priam et le peuple du valeureux Priam. »

Comme Polybe lui demandait quel était le sens de ces paroles, Scipion lui répondit qu'il entendait par Ilion sa patrie, pour qui, à la vue des vicissitudes humaines, il craignait un sort pareil.

LIVRE XL.

SOMMAIRE.

I, II. Suite de la guerre d'Achaïe. Pythéas. — II, III. Diæus stratége. Il ordonne d'armer dix mille esclaves, impose des contributions. Abattement des Achéens. — III, IV. Triste position des différents peuples engagés dans la lutte contre Rome. — IV, V. Andronidas vient de la part de Cécilius. Diæus le fait enchaîner. Philon se présente à son tour, il est repoussé. V, VI. Diæus fait mourir Sosicrate, accusé d'être attaché aux Romains. Tyrannie du stratége. La fortune sauva la Grèce en hâtant par un grand coup la fin des hostilités. — VI, VII. Aulus Postumius. Anecdote à son sujet. — VII, VIII. Quelques détails sur la prise de Corinthe. Les statues de Philipœmen sont respectées. — VIII, IX. Les honneurs mêmes rendus à sa mémoire sont maintenus. Polybe défend Philopœmen auprès des dix commissaires. Les Achéens reconnaissants élèvent une statue de pierre à l'orateur. — IX, X. Polybe refuse d'avoir part aux dépouilles de Diæus. — X, XI. Il est chargé par les dix commissaires romains d'accoutumer les villes grecques au gouvernement nouveau qui leur était imposé. — XI, XII. Éloge de Mummius. — XII, XIII. — Éloge de Ptolémée Philométor. — XIII. Polybe souhaite au Péloponèse le maintien de la paix dont il jouit. — XIV. Conclusion.

(Dans quelques pages qui ne nous sont pas parvenues, Polybe racontait la bataille de Scarphée [1] et une défaite de Diæus sur les terres des Béotiens, à la tête desquels Pythéas soutenait les Achéens.)

I [2]. Pythéas était frère d'un coureur de stade nommé Acatis et fils de Cléomène. Ses mœurs avaient toujours été fort déréglées, et il passait pour avoir prostitué sa jeunesse à de nombreux amants. Placé à la tête du gouvernement il y fut également audacieux et cupide. Il osait tout, fort de l'appui de Philétère [3] et d'Eumène.

[1] Orose, liv. V, chap. III. Scarphée chez les Locriens Épicnémidiens.
[2] Deuxième année de la CLVIII^e olympiade.
[3] Philétère, frère d'Eumène.

II[1]. Critolaüs avait été tué à Scarphée. Après sa mort, au terme de la loi qui ordonne que dans le cas où le stratège en fonction meurt, le stratége son prédécesseur le remplace jusqu'à l'époque de l'assemblée nationale, il appartenait à Diæus de prendre en main les affaires et de les diriger. Il envoya aussitôt une garnison à Mégare, et d'Argos écrivit à toutes les villes de la ligue d'affranchir au nombre de dix mille les plus jeunes de leurs esclaves et de leurs autres serviteurs, puis de les faire partir armés pour Corinthe. Il assigna à chaque ville son contingent, au hasard et sans proportion, fidèle ainsi à ses maximes habituelles. Ceux qui n'avaient point assez de serviteurs devaient, pour fournir la contribution, en emprunter à leurs voisins. Comme il voyait un grand déficit dans les finances par suite de la guerre avec Lacédémone, il força les riches, hommes et femmes, à promettre de l'argent et à le verser bientôt dans le trésor public. En même temps il donna ordre à tous les jeunes gens de se réunir en masse sous les armes à Corinthe. Grâce à ces mesures, ce ne fut dans toutes les villes que trouble, que tumulte, que désespoir. On vantait le bonheur des citoyens morts, on plaignait ceux qui partaient, et comme si on prévoyait l'avenir, on n'entendait de toute part que des gémissements. Ce qui surtout était pénible, c'étaient l'effervescence et l'insolente humeur des esclaves qui étaient récemment affranchis ou qui étaient exaltés par l'espoir de l'être bientôt. Enfin, tandis que les homme se voyaient forcés de porter au trésor toutes les richesses qu'ils possédaient, les femmes se dépouillant, elles et leurs enfants, de leurs parures, allaient, en les livrant au fisc, contribuer à leur propre ruine!

III. Au milieu de toutes ces calamités ramassées en un seul temps, l'étonnement que causaient chaque jour les mille souffrances de détail empêchait d'apporter

[1] Voy. Schweighæuser, vol. VIII, p. 170.

aux dangers de l'État cette attention qui eût montré comment tous les Achéens étaient entraînés à une perte certaine, eux et leurs familles : poussés, emportés violemment, comme par un torrent impétueux, ils obéissaient au mouvement que la folie et la fureur du chef leur imprimaient. Les Eléens et les Messéniens attendaient chez eux avec crainte, sans remuer, la flotte romaine dont ils étaient menacés; en effet, rien n'eût pu les sauver, si l'orage eût suivi la route qu'il avait prise d'abord. Les habitants de Patras et leurs confédérés avaient récemment reçu un échec en Phocide, et leur fortune était plus déplorable encore que celle des autres peuples du Péloponèse. Ceux-ci, hors d'eux-mêmes, recouraient au suicide ; ceux-là s'éloignaient des villes par des chemins détournés, sans diriger leur fuite vers quelque but déterminé, par horreur seulement des excès commis dans leurs murailles. Les uns allaient se livrer mutuellement aux Romains, comme leur étant hostiles; les autres dénonçaient et accusaient leurs voisins, sans que Rome réclamât d'eux un tel service : un grand nombre en costume de suppliants se portaient au-devant du vainqueur pour avouer qu'ils avaient violé le traité et demander un châtiment dont on ne leur parlait pas. Les villes étaient pleines d'hommes qui, saisis de je ne sais quel délire, se précipitaient dans les puits et du haut des rochers. Un ennemi même[1], à la vue des malheurs de la Grèce, en aurait eu pitié ! Car, si plus d'une fois les Grecs avaient éprouvé de cruelles disgrâces, vu leur existence compromise soit par la lutte des républiques entre elles, soit par la perfidie des princes, c'étaient en ce moment l'imprudence de leurs chefs et leur propre folie qui leur causaient tous ces maux ! Les Thébains quittèrent leurs villes, qu'ils laissèrent désertes. Parmi les fugitifs se trouvait Pythéas; il passa dans le Péloponèse avec sa femme et ses enfants et erra au hasard dans le pays.

[1] Il y a dans le texte : *comme dit le proverbe.*

IV. Diæus, nommé stratége par le peuple, se trouvait à Corinthe lorsque Andronidas et quelques-uns de ses amis s'y rendirent de la part de Cécilius. Diæus, en répandant le bruit qu'ils étaient favorables aux ennemis, les livra à la fureur de la multitude, et ces malheureux, au milieu de mille outrages, furent enchaînés et conduits en prison. Philon le Thessalien vint aussi faire aux Achéens de bienveillantes propositions. Quelques citoyens les appuyèrent. Parmi eux était un vieillard nommé Stratius, qui, aux pieds de Diæus, le conjura d'accepter les offres de Métellus. Mais Diæus et les siens, après en avoir délibéré, fermèrent l'oreille aux conseils de Philon. Ils s'imaginèrent que les propositions dont Philon était l'organe n'étaient pas faites dans l'intérêt du salut commun, mais qu'il ne consultait en cela que son utilité personnelle et sa propre sûreté, qu'il plaçait au-dessus de tout : ils tinrent conseil sous l'influence de cette pensée, et de toutes les manières leur conduite fut une faute. Tourmentés par la conscience de leurs crimes, ils ne pouvaient croire qu'il leur fût possible d'obtenir pitié des Romains; et cependant braver tous les périls nécessaires pour sauver la république et le peuple fut une chose à laquelle ils ne songèrent même pas. C'eût été une résolution vraiment digne d'hommes sensibles à la gloire, et qui prétendaient être les chefs de la Grèce. Mais d'où, comment cette idée généreuse serait-elle venue à des traîtres tels que ceux dont j'ai parlé? C'étaient un Diæus, un Damocrite nouvellement rappelé d'exil, à la faveur des troubles publics; un Alcamène, un Théodecte, un Archicrate qui délibéraient! J'ai déjà dit longuement quels étaient ces hommes, le caractère de chacun, sa conduite, sa vie.

V. Ainsi était composé le conseil, et il rendit un décret digne de ceux qui le formaient. Ils jetèrent en prison non-seulement Andronidas et Lagius, mais encore le sous-stratége Sosicrate, à qui on reprocha d'avoir, à l'époque où il présidait l'assemblée publique, proposé

d'envoyer une ambassade à Cécilius et provoqué tous les malheurs du pays. Le lendemain on réunit un tribunal qui condamna Sosicrate à mort, et les bourreaux ne se lassèrent pas de lui faire souffrir dans les fers toute espèce de torture jusqu'à ce qu'il succombât, sans qu'il révélât rien de ce qu'ils espéraient savoir. Lagius, Andronidas et Archippe furent relâchés, d'abord parce que le peuple avait été sensible au supplice de Sosicrate, et qu'ensuite Diæus avait reçu d'Andronidas un talent, d'Archippe quarante mines. Car la tête sur le billot, suivant le proverbe, Diæus n'aurait pas reculé devant cet acte d'une infâme impudence. Peu auparavant il avait traité un certain Philinus de Corinthe, comme alors Sosicrate, sous le prétexte qu'il communiquait avec Ménalcidas, et était favorable aux Romains : il avait fait frapper de verges et mettre à la torture, sous les yeux l'un de l'autre, le père et les enfants, et n'avait pas cessé de les tourmenter ainsi qu'il ne les eût fait mourir. A la vue de cette confusion et de ces fureurs, dont on aurait peine à trouver des exemples chez les Barbares, on serait justement tenté de chercher comment les Achéens ne furent pas alors tous détruits. C'est que, ce me semble, une adroite et habile fortune lutta en ces circonstances contre la folie et le délire des chefs achéens : poussée sans cesse de tous côtés par leurs conseils insensés, dans son désir de sauver n'importe de quelle manière l'Achaïe, elle employa le seul moyen qui lui restait : ce moyen était de vaincre et d'abattre promptement les Grecs. Elle s'en est servie, et il s'est fait par là que la juste colère des Romains ne s'est pas échauffée davantage, que l'armée romaine n'a pas été appelée d'Afrique en Grèce ; que les chefs, avec le caractère que nous avons dit, n'ont pu, à la faveur de quelques succès, faire sentir à leurs concitoyens leur fureur impie. Or, on voit sans peine, d'après ce que nous avons raconté, ce qu'ils eussent osé, s'ils avaient obtenu un avantage ou trouvé une occasion favorable. Tous alors eurent à la

bouche ces paroles : « Si nous n'avions été promptement perdus, nous n'eussions pas été sauvés [1] ; » ce qui revient à dire : Si les méchants citoyens n'avaient péri, la Grèce eût péri à leur place.

VI. Parmi les personnages de cette époque, Aulus Postumius mérite attention. C'était un Romain d'une illustre famille, mais naturellement bavard et d'une excessive légèreté. Partisan, dès l'enfance, de la langue et des maximes des Grecs, il se montra, de ce côté, si exagéré et si plein de pédantisme, qu'à cause de lui surtout la connaissance du grec devint un objet d'aversion pour les vieux Romains les plus considérables. Enfin, il entreprit d'écrire en cette langue un poëme et une histoire dans la préface de laquelle il priait le lecteur de l'excuser, s'il n'avait pu, étant Romain, user comme il l'aurait voulu de la langue des Grecs et de leur méthode de composition. A ce sujet, Marcus Porcius Caton dit fort justement, à ce qu'on rapporte, qu'il ne s'expliquait pas pourquoi il réclamait ainsi l'indulgence. Si le conseil amphictyonique lui eût ordonné d'écrire son histoire en cette langue, peut-être eût-il, en effet, été sage de prendre cette précaution, et d'adresser au lecteur une telle prière; mais écrire en grec sans nécessité, et demander ensuite grâce pour des barbarismes, était la marque d'une grande folie. C'est à peu près comme si quelque athlète, après avoir pris rang dans les jeux gymniques pour lutter au pugilat ou au pancrace, venait, en descendant au milieu du stade, prier les spectateurs de vouloir bien l'excuser s'il ne peut supporter la fatigue ni les coups : il est évident qu'un tel homme devrait apprêter à rire, et être châtié sur-le-champ. Il faudrait, à mon avis, user de la même rigueur envers des historiens comme Postumius, pour les empêcher de tenter dorénavant des œuvres au-dessus de leurs forces. Quoi qu'il en soit, Postumius, du-

[1] Ces paroles sont de Thémistocle; elles sont citées par Plutarque.

rant toute sa vie, imita ce qu'il y avait de plus mauvais chez les Grecs. Il était amoureux du plaisir, et ennemi de tout travail comme de tout péril : nous en avons une preuve dans les circonstances actuelles. Il se trouvait en Grèce à l'époque de la guerre de Phocide. Sous le prétexte d'une maladie il se retira à Thèbes, afin de ne pas prendre part au combat; puis, quand la bataille eut été livrée, le premier il annonça la victoire au sénat, et donna tous les détails, comme s'il eût assisté à l'affaire.

([1]Mummius bat Diæus à Leucopétra, et pénètre dans Corinthe, qu'il met à feu et à sang. — Polybe racontait les incidents du pillage.)

VII. J'ai vu, dit-il, des tableaux jetés à terre, et des soldats jouant au dé sur la toile; ces tableaux étaient un portrait de Bacchus par Aristide (chef-d'œuvre qui donna lieu à ce proverbe : « Ce n'est rien auprès du Bacchus ! ») et un Hercule déchiré par la tunique de Déjanire.

(Bientôt des commissaires romains parcoururent le Péloponèse et)

VII *a*. Par égard pour la popularité de Philopœmen, on ne détruisit pas les statues que quelques villes lui avaient élevées, tant le mérite véritable laisse toujours un bienveillant souvenir dans ceux qui en ont senti les effets ! Aussi peut-on appliquer aux méchants cette locution populaire, « qu'ils se trompent, dans leurs calculs, du tout au tout[2]. »

VIII. Les statues de Philopœmen étaient fort nombreuses, et les honneurs qu'on lui avait votés considérables. Un Romain, profitant des malheurs de la Grèce après la prise de Corinthe, voulut abattre ces statues et poursuivre la mémoire de ce grand homme, coupable,

[1] Tite Live, épitome 52.

[2] Οὐ θύρα. Voy. dans Érasme, 190e chiliade, l'explication de ce proverbe grec.

disait-il, d'avoir été le constant ennemi de Rome. Des conférences eurent lieu à ce sujet, et sur l'avis de Polybe, qui répondit au calomniateur, Mummius et les dix commissaires ne permirent pas qu'on abolît les honneurs décernés à Philopœmen.

Polybe parla longuement en faveur de Philopœmen dans le sens de ce que nous avons dit un peu plus haut. Il dit que Philopœmen avait, plus d'une fois sans doute, résisté aux ordres des Romains; mais que sa résistance n'avait jamais duré qu'autant qu'il était nécessaire pour éclaircir la question, et faire accepter son avis; que jamais son opposition n'avait été aveugle; qu'il avait donné un témoignage éclatant de ses sentiments, et constaté, pour ainsi dire, par l'épreuve du feu, son dévouement pour Rome dans sa conduite à l'époque des guerres de Philippe et d'Antiochus. Le plus puissant des Grecs, alors, et par sa propre autorité, et par celle des Achéens, il avait été sincèrement fidèle à son amitié pour la république. Il avait pris part au décret où, avant même que les Romains eussent passé en Grèce, les Achéens avaient déclaré la guerre aux Étoliens et à Antiochus, tandis que presque tous les autres Grecs avaient abandonné le parti de Rome. Après avoir entendu cette défense, les commissaires, approuvant les idées de l'orateur, consentirent à ce que dans toutes les villes les honneurs décernés à Philopœmen fussent maintenus. Polybe profita de l'occasion pour demander qu'on fît rentrer dans le Péloponèse les statues d'Achéus[1], d'Aratus et de Philopœmen, déjà transportées en Acarnanie. Le peuple, en l'honneur de sa généreuse conduite, éleva à Polybe une statue de pierre.

(Les dix commissaires défendent les assemblées générales et déclarent l'Achaïe province romaine.)

IX. Quand ils eurent rétabli l'ordre dans l'Achaïe, les

[1] Achéus, fondateur de la nation achéenne.

commissaires prescrivirent au questeur chargé de vendre les biens de Diæus d'en détacher tout ce qui serait à la convenance de Polybe, pour le lui donner, et de faire du reste une vente publique; mais Polybe, loin de rien recevoir, engagea tous ses amis à n'acheter aucun des biens mis à l'encan par le questeur. Ce magistrat, en effet, parcourait alors les villes, vendant tout ce qui appartenait aux partisans de Diæus ou aux citoyens condamnés par les Dix, dès qu'ils n'avaient ni femmes ni enfants. Quelques-uns des amis de Polybe ne suivirent pas son avis, mais tous ceux qui y obéirent se firent auprès de leurs concitoyens un beau renom de patriotisme.

X. La mission des dix députés dura dix mois. Au commencement du printemps ils partirent pour l'Italie en laissant aux Grecs un bel exemple de la politique romaine. Ils chargèrent Polybe de visiter toutes les villes du pays et d'accommoder les différends qui pourraient s'élever entre elles, jusqu'à ce qu'elles se fussent accoutumées à leur nouvelle organisation, à leurs lois nouvelles. Polybe obtint en peu de temps que les Grecs adoptassent bientôt avec plaisir le gouvernement qu'on leur avait donné, et qu'il n'y eût plus pour l'interprétation des lois aucune équivoque, en particulier comme en public. Aussi, les villes qui déjà avaient montré pour Polybe une estime et une amitié singulières, lui témoignèrent, à propos des services qu'il leur avait rendus durant ces derniers temps, une vive reconnaissance, et lui accordèrent des honneurs magnifiques[1]. Ce ne fut, aux yeux de tous, que justice; car si Polybe ne se fût sérieusement occupé de rédiger certaines formules de lois pour l'exécution d'une justice commune à tous, les tribunaux eussent été partout fermés bientôt; partout il n'y eût eu que confusion. C'est là un des faits les plus glorieux de la vie de Polybe.

[1] Il y a dans le texte vivant et mort : ζῶντα καὶ μεταλλάξαντα. Ces mots sont évidemment une glose.

XI. Après le départ du conseil des Dix, le général romain rétablit le temple élevé sur l'isthme, embellit ceux d'Olympie et de Delphes, visita les jours suivants différentes places, et trouva chez toutes l'accueil et les hommages qu'il méritait. Du reste, ces témoignages de gratitude privés ou publics n'étaient que justes. Mummius avait montré dans toute sa conduite modération et désintéressement; il avait usé du pouvoir avec douceur, bien qu'il eût alors en Grèce une autorité souveraine, et que l'occasion fût belle. Que si, dans quelque circonstance, il s'écarta du devoir, ce fut bien moins, suivant moi, sa nature qui le lui fit faire que les conseils de ses amis: témoin surtout l'affaire des cavaliers chalcidiens qu'il massacra.

(Démétrius, en Syrie, était mort dans une bataille contre Alexandre Bala. — Le roi d'Égypte, Philométor, soutient d'abord ce prince contre ses sujets mécontents; mais ensuite, fatigué de ses perfidies, il lui fait la guerre. — Il est un instant reconnu roi de Syrie.)

XII. Ptolémée, roi de Syrie et d'Égypte, mourut à la suite d'une blessure reçue sur le champ de bataille. Ce fut, suivant les uns, un prince digne des plus grands éloges et d'une haute estime; suivant les autres, c'est le contraire. En définitive, il se montra constamment plus affable et plus doux que tous les rois ses prédécesseurs : en voici une preuve imposante. Jamais il ne fit périr quelqu'un de ses favoris pour quelque accusation que ce fût, et je crois qu'il n'envoya pas à la mort un seul Alexandrin[1]; de plus, bien qu'il fût convaincu que son frère seul l'avait dépouillé du pouvoir, et qu'il eût trouvé à Alexandrie une occasion favorable de se venger de lui, il lui pardonna sa faute, devenu maître, à Lapéthus, de sa personne et de sa vie. Lorsque Physcon voulut lui enlever Chypre, loin de le punir comme un ennemi, il ajouta de nouvelles donations à

[1] Voy. Diodore de Sicile, liv. XXXI, fragm. 16.

celles qu'un traité antérieur lui promettait, et s'engagea à lui faire épouser sa propre fille. Toutefois, au sein de la prospérité et du succès, il laissa quelquefois son courage s'affaiblir : la mollesse, l'amour du plaisir, propres au caractère égyptien, eurent aussi prise sur lui. Par suite de ces fatales passions, il fut souvent exposé à de graves périls.

(Polybe achevait l'histoire des faits en rappelant quelqu'un des services qu'il rendit aux Achéens à cette époque, et ses derniers mots sont un témoignage d'admiration et de reconnaissance pour Rome.)

XIII. Nous revînmes d'Italie après y avoir achevé cette mission[1] qui fut comme le couronnement de ce que nous avions fait pour la Grèce : juste prix de notre amour pour Rome. Aussi j'adresse au ciel des vœux ardents pour qu'il m'accorde de rester toute ma vie dans l'état où nous sommes aujourd'hui ; car je sais combien la fortune est jalouse de la félicité humaine, et comme elle déploie d'ordinaire ses forces du côté même où elle voit le bonheur et le succès. Tel fut le train des affaires à cette époque.

(Enfin, nous trouvons dans un fragment une partie de la conclusion de cette histoire universelle.)

XIV. Arrivé au terme de cet ouvrage, nous voulons, après avoir rappelé en quelques mots quel point de départ nous avons choisi, résumer ce que nous avons renfermé dans la suite de notre récit, et rattacher ainsi la fin au début, en général et jusque dans les détails. Nous avons dit d'abord que nous commencerions notre histoire à l'époque même où s'arrêtait celle de Timée ; puis nous avons rapidement retracé les événements accomplis en Italie, en Sicile, en Afrique, seuls pays dont il se soit occupé. Quand nous sommes parvenu à l'époque où Annibal reçut le commandement des troupes de Carthage, où Philippe, fils de Démétrius, monta

[1] On ne sait laquelle.

sur le trône de Macédoine, où le Spartiate Cléomène quitta la Grèce, où Antiochus prit le diadème en Syrie, et Ptolémée Philopator en Égypte, nous avons promis de raconter, en prenant pour ce second point de départ la cent trente-huitième olympiade, les faits dont les différentes parties du monde pouvaient être le théâtre, de diviser chaque période par olympiades, chaque olympiade par années, et de faire marcher de front tous les événements contemporains jusqu'à la ruine de Carthage, et jusqu'au combat livré par les Achéens près de l'isthme, et à la régénération de la Grèce à la suite de cette bataille. Nous avons en outre montré quel haut intérêt, quelle belle étude une telle histoire pouvait offrir aux lecteurs, puisqu'il s'agissait de savoir comment, et grâce à quelle forme de gouvernement, un seul peuple fit tomber en son pouvoir toutes les nations de l'univers, chose jusqu'alors inouïe. Maintenant que nous avons achevé notre tâche, il ne nous reste plus qu'à distinguer les époques comprises dans cette histoire, et à exposer la suite et le nombre des livres qui la composent.

FRAGMENTS.

Alors apparut l'ennemi. A ce propos je me rappelle ce proverbe : « Folle tête, faux calculs. » A de tels esprits, naturellement les incidents les plus communs paraissent extraordinaires.

Il songea à retourner chez lui, semblable à un homme qui, ne sachant pas nager, et voulant se jeter dans la mer, n'examinerait pas d'abord s'il doit en éffet s'y précipiter, mais qui, une fois dans les flots, se demanderait comment il peut regagner le rivage.

FRAGMENTS

HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Mais il suppliait les Achéens de ne pas lui donner le commandement.

Égosthène, ville de Mégaride; neutre, suivant Pausanias : Polybe donne aux citoyens le nom d'Égosthénites.

Il résolut de tout souffrir, comptant sur le secours des Égyptiens.

Les Éniens, depuis longtemps divisés, inclinèrent subitement les uns vers Eumène, les autres vers les Macédoniens.

Les Étoliens virent toutes ces espérances trompées.

Celui-ci, se confiant à eux, commença la guerre contre Ariarathe.

Arcésine, l'une des trois villes de l'île d'Amorgos : les deux autres étaient Mélanie et Minoa. Polybe fait Arcésine du masculin.

Il attendait l'arrivée d'Asdrubal.

Ainsi finit l'empire des Arabes, qui succéda à celui des Chaldéens. Aux Arabes succéda le royaume d'Assyrie, qui compte quarante rois de Bélus à Concolérus ou Sardanapale, ainsi que l'affirment beaucoup d'historiens illustres, Polybe, Diodore, Céphallion, Castor, Thallus et d'autres [1].

Les anciens divisent la Cappadoce en grande et en petite. La grande, qui s'étend de Césarée et du mont Taurus jusqu'au Pont, est bornée à l'occident par le fleuve Halys, et à l'orient par Mélitène. Telle est la grande Cappadoce : j'en atteste Po-

[1] Voy. le livre XIII, à la fin.

lybe, l'auteur de l'*Histoire romaine,* qui lui donne pour limites le Taurus, la Lycaonie et le Pont; car Néocésarée même, Colonéia, et tout le territoire de Mélitène, sont compris dans la Cappadoce. Le nom est persan; car il y eut un Perse qui..... Dans une chasse du roi Artaxerxès, ou de je ne sais quel roi, un lion survenant tout à coup saisit le cheval du prince; ce Perse, qui se trouvait là, se jeta au-devant de l'animal, tira son épée, et en frappant le lion, sauva le roi fort en danger. On le fit alors monter sur un mont très-élevé : il porta ses regards sur la contrée aussi loin que la vue humaine peut s'étendre, dans tous les sens, et reçut du roi ce vaste espace en présent : c'est ce que raconte Polybe.

Les Carthaginois, enlacés les uns aux autres, se jetèrent sur les éléphants et moururent.

Comme les Carthaginois avaient obéi de leur mieux à tous les ordres qu'ils avaient reçus....

De même que les historiens, en racontant la mort d'Épaminondas, de Pélopidas, de Brasidas et de Cléombrote, n'ont pu, soit à cause de la grandeur de leur courage, soit à cause de la noblesse de leur mort, trouver des discours dignes de la gloire de ces grands hommes....

Il ne voulait pas laisser inachevée la guerre en Étrurie, s'arrêter devant les villes de ce pays : et il craignait d'employer tout le temps de son commandement, qui était assez court, en entreprises peu importantes.

Se répandant en plaintes contre le roi Eumène....

Ayant préparé avec ses amis une troisième perfidie, il fit des propositions à Fabius.

Galadres, villes de Macédoine, en Piérie. Les habitants se nommaient Galadréens : l'adjectif possessif était donc galadraïque : mais Polybe, au.... troisième livre, dit Galadrèque.

Les Gaulois, voyant les Romains prêts à combattre, et pensant que, tourmentés par la faim, ils choisissaient le moyen de mourir le plus rapide....

Marcellus, suivant Polybe, ne vainquit pas une seule fois Annibal; Annibal passe pour avoir été invincible jusqu'à Scipion.

Annibal, général des Carthaginois, fit porter les caparaçons des éléphants, et ayant ordonné de couper les branches jusqu'à une grande hauteur, pour donner passage à leurs tours, leur fit ainsi un chemin sûr et facile.

Harpye, ville d'Illyrie, auprès d'Enchelées, où Baton, écuyer d'Amphiaraüs, se retira après la mort de son maître. Polybe donne à ce peuple le nom d'Harpyètes, en changeant *a* en *e*, car le vrai nom est Harpyates.

Hyrtacus ou Hyrtacinus, ville de Crète. Les habitants, Hyrtaciniens. Polybe dit Hyrtacine, du nom des habitants Hyrtaciniens. D'Hyrtacus, Hyrtacien.

Éphore dit que la cohorte lacédémonienne se compose de cinq cents hommes ; Callisthène, de sept cents ; quelques autres, parmi lesquels Polybe, de neuf cents.

Lucius, choisi pour député chez les Lapathéniens, afin de traiter de la capitulation, n'était pas préparé à ce qui allait arriver.

Le général romain Marcus, délivré de la guerre en Lusitanie, résolut de porter ses armes ailleurs, et, comme dit le proverbe grec, de quitter quelque peu les hommes pour se reposer auprès des femmes : il avait été récemment battu par les Lusitaniens.

Après avoir rappelé en quelques mots les revers qu'ils avaient essuyés, et mis devant leurs yeux les succès des Macédoniens.

Le plus important était de rejeter la guerre hors de Macédoine.

Il comprenait combien serait méprisée l'autorité de la Macédoine, si les révoltés avaient tout d'abord l'avantage.

Métrodore, effrayé des menaces du roi Philippe, se retira.

Motiènes, ville d'Espagne, colonie romaine. Polybe, livre III. Phlégon la nomme Montiènes. Les habitants, Motiènes.

Persée voulait tenir la chose cachée ; il ne le put.

Polybe a donné la mesure des vaisseaux à six rangs, dont on sait que les Romains et les Carthaginois se sont servis souvent dans leurs guerres.

Parthes, ville d'Illyrie (voy. Apollodore, dans les Chroniques), s'emploie aussi au masculin, comme dans Polybe. Les habitants, Parthéniens.

Celui-ci, charmé de l'entretien de ce jeune homme, le renvoya aussitôt à Pergame.

Ceux-ci députèrent aussitôt à Persée un courrier pour lui apprendre ce qui était arrivé.

Persée de Macédoine avait disposé dans tout son royaume des phares, au moyen desquels il apprenait promptement tout ce qui arrivait.

Philippe, ville de Macédoine.... les habitants, Philippéens; dans Polybe, Philippéniens.

Philippe supportait avec peine le mépris des Corcyréens.

Philippe, ayant annoncé qu'il allait distribuer les vivres, fit proclamer par le héraut que tous ceux qui n'avaient pas plus de trente jours de provisions eussent à se faire inscrire.

Éblouis par la puissance de Philippe et craignant de s'opposer à lui, ils le secoururent.

Philopœmen, le deuxième jour après son départ pour la guerre, ordonnait de diviser en trois la portion de deux jours, quand il voulait prendre un jour de plus; quelquefois même en quatre.

Il leur donna des vêtements tissus d'or et des lances, voulant que ses actions fussent conformes à ses promesses.

.... Qu'ils les sépareraient ainsi, et mettraient leurs soins à ce que Prusias ne leur fît aucun mal.

.... Que pendant le repas, cet homme fît à Prusias de nombreuses libations dans des vases d'or et d'argent.

Publius aborda à Naupacte, en Étolie.

Ayant reçu Publius et Caïus avec amitié et magnificence....

Il renvoya Publius avec un brillant cortége.

Menacés de ce danger, ils supplièrent les prytanes d'envoyer des ambassadeurs à Rhodes pour les prier de défendre leur liberté [1].

Le second roi d'Égypte, Ptolémée, surnommé Philadelphe, ayant donné sa fille Bérénice au roi de Syrie Antiochus, eut soin de lui envoyer de l'eau du Nil, afin qu'elle ne bût que celle de ce fleuve, à ce que raconte Polybe.

Celui-ci, réfléchissant en homme sage sur l'avenir, chercha les moyens de chasser de la ville la garnison de Ptolémée.

Que tout cela soit dit à la louange des Romains, et pour montrer la folie de ceux qui dédaignent les alliances du dehors, et pensent que leurs seules forces suffisent pour leur assurer le succès.

Les Romains apportaient un soin tout particulier à ne pas paraître avoir les premiers manqué à la justice, ou convoité les biens de leurs voisins, mais à sembler toujours repousser les attaques, et être réduits à faire la guerre par nécessité.

Il semble que le hasard et la fortune même ajoutassent aux

[1] Fragment cité au livre XIII.

actions de Scipion, tant par leur éclat et par leur grandeur elles paraissaient toujours au-dessus de l'attente!

On ne peut passer sous silence même ses moindres œuvres, telles que celles d'un habile artiste.

Scipion conseillait, ou de ne pas tenter l'entreprise, ou de la faire de façon à la mener à fin de toute manière; car s'y prendre à deux fois contre le même adversaire est dangereux, et en même temps expose au mépris.

Ceux-ci, par jalousie contre Scipion, commencèrent à attaquer toutes ses actions.

Mais les Romains, approuvant complétement le traité de Scipion et son administration....

Scipion, surnommé l'Africain, chargé par le sénat de régler les affaires de tous les royaumes de la terre, et de les remettre à ceux qui y avaient droit, n'emmena avec lui que cinq esclaves, à ce que rapportent Polybe et Posidonius. L'un d'eux étant mort pendant le chemin, il écrivit à ses amis d'en acheter un autre, et de le lui envoyer.

Mais comme il ne pouvait persuader à ce roi timide et lâche de s'unir à lui gratuitement, il fut obligé de lui offrir cinq cents talents. Séleucus, à ce prix, consentit à le secourir.

Il naviguait escorté des brigantins des Sidètes; car ceux-ci étaient venus au secours des Rhodiens.

Celui-ci, excitant les Syracusains et leur promettant de rétablir leur liberté....

Les Romains mirent leurs vaisseaux à sec, et après avoir réuni à Tarragone les débris des défaites antérieures, construisirent un arsenal, afin que, maîtres du passage, ils pussent protéger leurs alliés.

A l'exemple des Étoliens, les villes de la Thessalie abolirent les dettes, et aussitôt elles furent remplies de troubles et de désordres.

Mais lui, posté auprès de Tyane, demeurait inactif et négligeait les occasions d'agir.

Quelques Barbares tuèrent Viriathe, leur chef, dans l'espoir de se concilier la bienveillance du général romain. Une partie de ces assassins vint demander à Cépion la récompense de leur action; mais Cépion répondit que les Romains désapprouvaient les embûches tendues par les soldats à leurs généraux.

Ayant ordonné aux pilotes de ramener les vaisseaux aussi promptement que possible à Élée....

FRAGMENTS[1]

CONCERNANT LA GRAMMAIRE.

Il supportait patiemment les fautes des sots, mais celles des gens sensés l'affligeaient.

Celui-ci, comprenant mal la pensée du roi, agit avec la dernière imprudence.

Un penchant irrésistible et sauvage, à ce qu'il semble, entraînait cet homme de ce côté.

Il craignait que les soldats ne manquassent de vivres.

Mais le général, qui ne pouvait souffrir l'injustice d'un tel conseil....

Cacher à tous leur perfidie et leur inconstance.

Celui-ci, tombant sur l'ennemi, remporta la plus brillante victoire.

Le succès répondit à ses premiers efforts.

Les plus solides fortifications peuvent en général aussi bien nuire qu'être utiles. On reconnaîtra la justesse de cette observation si l'on remarque ce qui arrive aux citadelles. Elles semblent mettre en sûreté les villes où elles s'élèvent, et être comme les gardiennes de leur liberté; mais souvent, ainsi que le dit Polybe, elles produisent l'esclavage et des maux incontestables.

Il leur écrivit avec aigreur et fierté, traitant de scélérats et de misérables ceux qui livrent si honteusement leur poste sans avoir enduré ou vu près d'eux aucun mal.

La force du raisonnement sait mépriser la mort.

[1] Nous avons hésité quelque peu à traduire ces fragments, dont l'intérêt purement grammatical repose sur la valeur exceptionnelle de certains mots grecs. Nous nous sommes cependant, pour être complet, décidé à les conserver ici.

Quelques-uns l'approuvaient, mais la plupart le blâmaient, disant ceux-ci que c'était imprudence, ceux-là folie que d'exposer sa vie aux hasards, sans connaître en rien la manière de combattre des Barbares.

Avant de rallier ceux qui s'étaient dispersés pour fourrager...

« Ayez une retraite assurée, et vous ne faillirez pas. » Il faut avoir toujours ce vers en mémoire. C'est pour n'avoir pas pris cette précaution que Lucius éprouva un si terrible échec. Les plus grandes entreprises échouent ainsi aisément par l'imprudence des chefs. Il suffit de citer aux hommes sensés l'irruption violente de Pyrrhus, roi d'Épire, dans Argos; l'expédition de Lysimaque, à travers la Thrace, contre Dromichète, roi des Odryses, et tant d'autres fautes semblables.

Les Romains, qui ne savaient rien de ce qui s'était passé, se préparaient au retour.

Menaçant les uns, et tenant suspendue sur les autres la crainte qu'il leur inspirait....

Ils passèrent sous silence les bons traitements pour dire les violences et les menaces.

Alors, rassemblant ses amis, il mit en délibération ce qu'il fallait faire.

Mais les chefs ne connaissaient rien de tout cela.

Il ne convient pas de laisser sans remarque de telles choses.

De tout côté ils accouraient d'eux-mêmes.

Ni les ténèbres, ni la violence de la tempête ne le firent renoncer à son dessein; mais luttant contre ces obstacles, et combattant la maladie par ses efforts, il atteignit son but, et tout lui réussit.

Lorsqu'ils furent à une assez grande distance des leurs, la plupart s'arrêtèrent, mais deux allèrent toujours en avant.

Celui-ci, inquiet du succès, se raffermit cependant par cette espérance.

Jamais moment ne fut plus mal choisi.

Il voulait combler les fossés les plus visibles.

Les combats singuliers avaient lieu autrefois chez les Romains de la meilleure foi du monde; mais aujourd'hui il s'y glisse bien des fraudes.

Craignant de manquer de tout (car leur territoire était stérile), et privés de tout commerce, ils étaient en danger de périr bientôt.

Le roi riait, entendant tout cela derrière une tapisserie.

Comme il voyait la puissance et la mauvaise foi de ces hommes et s'en inquétait....

Il s'avança, appesanti à la fois par la maladie et par l'âge : car il avait soixante et dix ans.

Il crut avoir éprouvé suffisamment sa loyauté, et fut délivré de tout soupçon à son égard.

Voyant que ces prodiges avaient effrayé les soldats, il s'efforçait, par ses explications et par ses ruses, de changer leur crainte en espérance.

Ceux-ci, s'élançant aussitôt sur la légion, et franchissant la vallée, se précipitent entre les Romains.

Mais triomphant de sa faiblesse par sa constance accoutumée, il se rendit le même jour d'Argos à Mégalopolis.

Il semblait dangereux pour lui de s'associer à leur perfidie, qu'elle fût ou non couronnée de succès.

Ayant encouragé les soldats et invité les tribuns à mettre la main à l'œuvre...

Arrivé à une distance de trois stades environ des ennemis, il campa, plaçant le fleuve entre eux et lui.

Ils croyaient préférable et plus efficace de ne pas assister aux assemblées agitées et tumultueuses convoquées par leurs ennemis...

Lorsqu'on demande justice à ceux qui nous ont fait tort, soit par les lois, soit par d'autres moyens reçus...

Aller à la ville, qui était à deux jours de marche, et aussi, de deux choses, choisir l'une ou l'autre.

A ceux qui voulaient affronter tous les dangers. Prenant dans l'armée les soldats qui se présentèrent d'eux-mêmes...

Ils prirent des lumières pour ne pas tomber, et ne point lancer leurs traits au hasard.

La fuite devint manifeste, et engagea les ennemis à se jeter sur eux.

Pensant à la multitude des soldats...

Lorsqu'il eut retiré les troupes du défilé, il campa.

Alors ils se rangèrent comme de concert, et combattirent en bon ordre.

Ce qui nous afflige le plus, parmi les choses présentes, nous donne souvent ensuite de grandes joies.

Ils jetèrent du feu sur les tours.

Il survint une horrible tempête.

Il partit aussitôt, à marches forcées.

Non-seulement ils se déshonorèrent, mais ils bouleversèrent toute la Grèce.

Grâce à sa vieille expérience, il ne perdit pas courage.

Ivres et dispersés dans les tentes, ils n'entendaient plus le commandement, et ne prenaient aucun souci de l'avenir.

Dans ces combats rangés ou non rangés, beaucoup périrent des deux côtés.

Il faut que ceux qui veulent diriger prudemment la guerre fassent comme les malades, qui ne tiennent pas moins compte des accidents que du mal primitif.

Il leur dit sur quoi il comptait pour l'emporter dans le prochain combat, et par là leur persuada...

Les Romains étaient comme remplis d'une inspiration divine, et leur courage ajoutant une force invincible....

Signaler aux regards, les uns par ses bienfaits, les autres par des châtiments, pour en faire autant d'exemples....

Les affaires publiques devinrent l'objet de plus d'attention et éprouvèrent quelque changement.

Le sénat, qui pensait que cette affaire méritait plus d'examen...

Mais eux, persuadés, s'opposèrent au choc des ennemis, et tombèrent courageusement.

Il essaya de prendre la ville par ruse, ayant depuis longtemps des intelligences dans l'intérieur des murs.

Il fit l'expérience de toute sorte de charmes, de sortiléges et de philtres...

... Que tout, du commencement jusqu'à la fin, avait été fait avec une négligence et une inhabileté constantes.

Il disait qu'il prouverait bientôt la vérité de ses paroles.

Il déclara qu'il consentait à y croire s'il lui prouvait...

Raisonnnant sur les choses présentes d'une façon sotte et puérile...

Il invita tous les citoyens regardés comme les plus riches.

Quoique j'aie plus encore à dire, je crains de paraître à quelques-uns bavarder sans raison.

Ils épient l'occasion, et attendent le moment de se mesurer de nouveau avec eux.

Ayant obtenu du général la permission d'agir, et voyant les dispositions des soldats, il imagina un moyen nouveau et soudain de conjurer le danger présent.

Il partit, s'arrêtant par intervalle.

Aussi longtemps que le premier rang s'arrête, tous les autres dans l'armée doivent aussi demeurer immobiles.

Les soldats préparaient tout pour retourner dans leur patrie.

Ceux-ci approuvèrent ce conseil, et promirent dix talents.

Aimer, chérir la vie à l'excès, est la marque d'une âme lâche et vile.

Il comparait cela à la course des cavaliers, où l'on attend que le flambeau levé donne le signal.

Ils osent plus qu'il ne convient, et agissent contre le devoir.

La plupart des peuples furent tellement consternés que par crainte ils manquèrent à leur fidélité envers leurs rois.

Le roi ayant réussi dans son entreprise, leva le camp.

Les rois nomment amis ou alliés tous ceux qui s'associent à leurs espérances; aussitôt après le succès, ils n'agissent plus envers ces serviteurs en alliés, mais en maîtres.

Équiper complétement cinquante vaisseaux, en mettre à flot cinquante qui étaient préparés.

Les pirates, voyant arriver la flotte romaine, se retirèrent aussitôt.

Les Macédoniens firent volte-face, et se jetèrent sur les Barbares, qui s'enfuirent au plus vite.

.... Qu'il était impossible de prendre, si l'on n'y rétablissait les exilés.

Gênés par les circonstances, ils durent attendre le moment de mettre en mer.

Comme le roi agit d'une façon toute contraire, qu'il laissa le pays intact, et prit soin que chacun fût traité avec justice, les habitants se relâchèrent peu à peu, et compromirent par là leur sûreté.

Mais il leur ordonna de venir à l'heure ordinaire du coucher.

Il renonça à son projet de départ, et à toute cette entreprise.

Le courage des combattants décide surtout, à la guerre, de la défaite ou du succès.

Connaissant autant que qui que ce soit la théorie de la disposition des armées....

Les Romains ne leur laissaient pas soupçonner le moins du monde qu'ils eussent contre eux d'anciens ressentiments.

Mais lui, frappant de ses éperons les deux flancs de son cheval, courait à toute bride.

Il faut dans la guerre que les chefs joignent la prudence à

l'audace; car sans elles on ne peut accomplir aucune action hardie ni périlleuse.

Ils semblèrent, en raison des circonstances, gouverner sagement la république.

Les peuples espagnols résistaient sans faiblir....

Il n'était possible ni de soumettre cet homme à la question, à cause de sa faiblesse, ni de l'interroger, parce qu'on craignait les hommes turbulents.

Il leur restait de braver le péril et d'oser.

Voulant montrer, par quelque exemple frappant, comme il avait résolu de traiter ses amis et ses ennemis, il attaqua la ville.

Pleins d'audace et désespérant tout à fait de leur salut....

Il avait placé des embuscades en des lieux pleins d'aspérités et difficiles à voir.

Leur appareil ne paraissait guère redoutable. — Il suivait avec un appareil et une suite commodes.

Sur une colline abrupte et escarpée, ils construisirent un fort facile à garder pour une si grande armée.

Tout le reste de son armure était solide, mais sa lance était faible.

Tandis qu'ils combattaient avec ardeur, et se portaient de vigoureux coups d'épée, un de ceux qui étaient derrière le perça au-dessous du sein.

Après quelques menaces, il dit qu'il le ferait. — Moitié priant, moitié menaçant.

Il lui donnait quelques conseils, et lui cita avec bon goût ce vers :

« Toujours les jeunes gens sont pleins de confiance. »

Admettre, comme on dit, ses ennemis à ses côtés.

Donnant toujours plus qu'on ne lui demandait, pour être sûr d'acquérir par sa libéralité l'affection de tous.

Il construisit des galeries au moyen desquelles, ayant approché les machines des murailles....

La fortune, produisant pour ainsi dire sur ce grand jour de la scène ce prétexte, découvrit ses vrais desseins.

Ils payèrent au roi, comme amende, cinquante talents.

Celui-ci, qui était fort jeune, novice dans l'art de la guerre, et récemment promu à une plus haute dignité, était ambitieux, querelleur, et désireux de dominer.

Un licteur vint de la part du général demander le roi.

Quelques-uns, craignant de ne pas réussir à cacher leur or et d'être découverts, vinrent l'apporter.

Plantant dans la terre des pieux qui se touchaient les uns les autres, sous la forme d'un demi-cercle....

Il ordonna aux plus braves de faire avancer à la hâte les chariots.

Lui ayant ordonné d'amener à marches forcées tout ce qu'il avait de troupes....

Nous l'avons montré dans les livres précédents.

Il l'envoya avec cinq cents cavaliers capables de supporter encore la fatigue.

Ils durent consentir à tout, admettre et recevoir toute condition.

Mais comme j'approuvais aussitôt, et que j'applaudissais à son dessein, parce que je voyais qu'il le désirait vivement....

Il disait qu'il ne fallait pas laisser échapper les ennemis de ses mains, ni fortifier leur audace en refusant le combat.

Mais lui, saisissant la faible espérance que les assiégés lui donnaient, la fortifia chaque jour.

Celui-ci, comme un ami vigilant, mettait tout en œuvre pour augmenter les forces de l'ennemi et réduire leurs propres affaires aux dernières extrémités.

Ayant accompli cette action sur le bord du fossé....

Comme la roche leur donnait beaucoup de mal, parce qu'il fallait la percer, ils achevèrent avec des chevilles le conduit commencé.

.... Si toutefois il faut parler ici de fortune ; si elle n'a pas acquis à tort cette réputation ; s'il ne faut pas plutôt rapporter à ceux qui ont en main les affaires, les alternatives de gravité et de grandeur, d'étourderie et de petitesse qui se produisent dans les mêmes choses.

Par Fortune, les Grecs entendent le gouvernement du monde sans la Providence, ou la marche des choses, d'obscurité en obscurité, de hasard en hasard. Nous, chrétiens, nous croyons que Dieu gouverne tout : Polybe dit de même. Thucydide appelle la guerre un hasard.

Lorsqu'il eut promptement fait passer à travers l'isthme tous ses vaisseaux, il s'embarqua afin d'arriver pendant l'assemblée des Achéens.

Sachant que l'on se figurait qu'il avait de grandes richesses, il se régla sur cette opinion autant que possible.

Les généraux romains partirent pour la guerre au milieu d'un grand concours de peuple qui faisait des vœux pour leur succès.

Polybe désigne par le nom de phréatotypana un certain instrument.

Lorsqu'ils eurent vu le faste de ces hommes dans leurs réunions privées et publiques, ils revinrent aussitôt vers le général.

Il réduisit en son pouvoir deux châteaux construits à cinquante pas de distance l'un de l'autre.

Il était impossible que les convois et les vivres parvinssent par mer à l'armée, ou au moyen des mulets. Il fallait porter des provisions pour dix jours.

Ils passaient leur temps à ces occupations, séduisant ainsi l'armée.

Les Romains pensant que le moment était venu de révéler leurs ordres secrets....

INDEX[1].

A.

ABBA, ville d'Afrique, XIV, 6, 7.

ABILA, ville de la Galaadite, prise par Antiochus le Grand, V, 71; et recouvrée par lui après la défaite de Scopas, XVI, 38.

ABILYX, noble espagnol, livre à Scipion les otages déposés à Sagonte, III, 98 et suiv.

ABRUPOLIS, roi de Thrace, s'empare de mines d'or et est détrôné par Persée, XXIII, 14.

ABYDOS, sur la Propontide. Sa situation, XVI, 29; siége de cette ville par Philippe, XVI, 31, 35; Philippe reçoit ordre de l'évacuer, XVII, 2; XVIII, 27.

ACADÉMIE, XVI, 27: vaines subtilités des philosophes de cette école et de leurs disciples, XII, 26.

ACARNANIE, séparée de l'Épire par le golfe d'Ambracie, IV, 63.

ACARNANIENS, ils s'unissent aux Illyriens et leur envoient des secours contre les Étoliens et les Achéens, II, 6, 10; les Étoliens conviennent avec Alexandre d'Épire de se partager leur territoire, II, 45; IX, 34, 38; l'Acarnanie se réunit à la ligue achéenne, IV, 9, 15, 25; ils prennent part à la guerre sociale, IV, 30; Philippe donne rendez-vous à leur flotte à Céphallénie, V, 3; Aristomaque, leur chef, envahit avec Philippe l'Étolie, V, 6; Agétas d'Étolie ravage à son tour l'Acarnanie, V, 96; à l'approche d'une nouvelle guerre avec les Etoliens, ils jurent avec serment de se défendre à toute extrémité, IX, 28; XVI, 32; discours de Lyciscus aux Lacédémoniens en faveur des Macédoniens, IX, 33; ils demandent secours à Philippe contre les Romains, les Étoliens et les Illyriens, X, 41; ambassade de Caïus Popilius au sujet de la guerre contre Persée, XXVIII, 5.

ACATIS, coureur, XL, 1.

ACERRES, ville des Insubriens, prise par les Romains, II, 34.

ACÉSIMBROTE le Rhodien, XVII, 1, 2.

ACHÉENS, secourent les Épirotes contre les Illyriens, II, 6; ils sont vaincus à Paxos, II, 9 et suiv.; premiers rapports des Romains avec eux, II, 12; ligue achéenne; communauté entre toutes les parties de la confédération, de lois, de mesures, de magistratures, II, 37; les Achéens donnent leur nom à tout le Péloponèse : excellence de leur gouvernement, II, 38; la Grande-Grèce leur emprunte leurs lois, II, 39; résumé de l'histoire de l'Achaïe, II, 41; IV, 1; première ligue achéenne, composée de douze villes, II, 41; elle est détruite par les rois de Macédoine, II, 40, 41; IV, 1; elle est rétablie par Aratus, etc., II, 40, 41; d'abord deux stratéges, puis un seul, II, 43; l'Achaie s'unit aux Étoliens contre Démétrius, II, 44: elle se grossit des Mégalopolitains, des habitants d'Argos, de Phliasie, d'Hermione, II, 44; guerre avec Cléomène, II, 46; les Achéens sont vaincus près du mont Lycée, à Laodicée, etc., II, 51, 55; leur douceur à l'égard des Mantinéens, II, 57; après la guerre contre Cléomène, ils négligent l'art militaire, IV, 7; bataille

[1] Voy. pour explications nécessaires, les mots ANTIOCHUS, CAMERS, EUMÈNE, LISSE et quelques autres.

de Caphyes, IV, 12; ils prennent part à la guerre sociale contre les Étoliens, leurs décrets à ce propos, IV, 15, 25; ils renouvellent amitié avec Philippe, IV, 26; et en outre avec les Polyrrhéniens, IV, 55; les habitants de Dymes, de Phares et de Tritée refusent à la ligue leurs contributions, IV, 66: intrigues d'Apelle auprès de Philippe contre Aratus et les Achéens, IV, 76, 82; Épérate, stratége sans talent, IV, 82; Aratus le remplace, V, 30, 91; paix avec les Étoliens, V, 105; Philopœmen à la tête de la cavalerie, X, 24, 25; les Étoliens, unis aux Romains, les attaquent de nouveau, X, 41; Philopœmen rétablit chez eux la discipline, XI, 8-10; ils battent Machanidas et ravagent la Laconie, XI, 11-18; nouvelle incursion sur les terres de Sparte, XVI, 36; les Achéens, sollicités à la fois par Philippe et par les Romains, se prononcent pour ces derniers, XVI, 27; XVI, 38; XVII, 6; les Étoliens appellent contre eux et contre les Romains d'Asie en Europe le roi Antiochus, III, 3; les Achéens envoient des secours à Eumène contre ce prince, XXI, 7; affaires de l'Achaïe et de Lacédémone, XXIII, 1; guerre avec la Béotie, XXIII. 2; Aristène stratége; assemblée à Mégalopolis: Eumène et Séleucus offrent des présents magnifiques qui sont rejetés, XXIII, 7-10; les Achéens refusent à Cécilius et à Titus de convoquer l'assemblée générale sur leur demande, XXIII, 10, 12; XXIV, 5; Marcius les accuse à Rome et le sénat, aigri contre eux, fait à leurs députés une réponse évasive, XXIV, 10; XXV, 1; Ptolémée Épiphane leur envoie une offrande de dix vaisseaux, XXV, 7; Hyperbate stratége, XXVI, 1; Callicrate à Rome, XXVI, 1; il est nommé stratége, XXVI, 3; sous l'administration d'Archon, les Achéens offrent des secours à Rome contre Persée, XXVIII, 10; les Achéens interviennent pour rétablir la paix entre les Ptolémées et Antiochus Épiphane, XXIX, 8; Achéens emmenés à Rome comme favorables au parti de Persée, XXX, 10; XXXII, 9; ambassades à leur sujet, XXXI, 8; XXXII, 7; XXXIII, 1, 2; XXXIII, 13; les exilés rentrent dans leur patrie, XXXV, 6; sur une lettre du consul Manilius, ils envoient Polybe à Lilybée, XXVII, 1; premiers germes de la guerre contre Rome, XXXVIII, 1; hostilités avec Lacédémone, XL, 2; les Achéens prennent les armes contre les Romains: réflexions sur leur prompte défaite, XL, 5; ils sont vaincus près de l'Isthme, III, 32; XL, 14; organisation nouvelle du gouvernement achéen, XL, 10.

ACHÉENS Phtiotes, déclarés libres par les Romains, XVIII, 29; Titus Quintius les réunit aux Thessaliens, XVIII, 30.

ACHÉLOUS, fleuve, IV, 63; V, 13.

ACHÉUS, fondateur de la nation achéenne, XL, 8.

ACHÉUS, fils d'Andromaque, IV, 51; VIII, 22; détails sur sa famille, V, 74; VIII, 21; VIII, 22; V, 43; sous Antiochus, successeur de Séleucus en Syrie, il prend le titre de roi, IV, 2; IV, 48; V, 40, 57; il ravage la Pisidie, V, 57; les Byzantins implorent son secours contre Rhodes, IV, 48; les Rhodiens se le concilient en lui rendant son père Andromaque, prisonnier à Alexandrie, IV, 51; il est accusé d'être favorable à Ptolémée contre Antiochus, V, 42; Antiochus s'en plaint, V, 57; et Achéus n'en continue pas moins ses intrigues avec Philopator, V, 66; Achéus secourt les Pednélissiens contre les habitants de Selga, V, 72 et suiv.; il soumet la Milyade et une grande partie de la Pamphylie, V, 77; il perd l'Éolide et la Mysie; V, 77; après la bataille de Raphia, Antiochus lui fait la guerre; prise de la ville de Sardes, capitale d'Achéus, VII, 15; Achéus, retiré dans la citadelle, est livré par Bolis le Crétois à Antiochus, VIII, 18 et suiv.

ACHRADINE, quartier de Syracuse, VIII, 6.

ACHRIANE, ville d'Hyrcanie, X, 31.

ACILIUS (Manius), consul, bat Antiochus, XX, 8; guerre en Étolie, il assiége Amphisse, XXI, 2; il a pour successeur Scipion, XXI, 3.

ACRES, ville d'Étolie, V, 13.

ACRIES, ville de Laconie, V, 19.

ACROCORINTHE. Aratus s'en empare, II, 43, 45; IV, 8; elle est remise à Antigone Doson, II, 51, 52. Philippe dans l'Acrocorinthe, VII, 5; les Romains s'en emparent après la guerre contre Philippe, XVIII, 28.

ACTIUM, temple en Acarnanie, IV, 63.

Adée de Macédoine, envoyé par Persée auprès de Genthius, xxviii, 8.
Adherbal, gouverneur de Drépane, i, 46, 49; vainqueur à Drépane, i, 49-52.
Adiganes, v, 54.
Adimante, éphore lacédémonien, tué dans une émeute, comme favorable à Philippe, iv, 22.
Adrane, ville de Thrace, xiii, 10.
Adriatique (mer), i, 2; ii, 14, 16, 17; iii, 47, 86, 87, 88; xxxiv, 6.
Adrumète, ville d'Afrique, xv, 5, 15.
Adua, fleuve de la Gaule Cisalpine, xxxiv, 10; ii, 32.
Adys, ville d'Afrique, i, 30.
Æ; chercher à la lettre E *la plupart des mots commençant par* Æ.
Afrique. Les Romains y passent pour la première fois, sous Régulus, i, 29; les Africains font cause commune avec les mercenaires, i, 70; Annibal transporte une partie des peuples africains en Espagne, et des Espagnols en Afrique, iii, 33; détails géographiques, iii, 37, 38, 39; xii, 3; xxxiv, fragments.
Agathagète, Rhodien, engage ses concitoyens à prendre parti pour Rome contre Persée, xxvii, 6; xxviii, 2.
Agatharque, un des fils d'Agathocle, vii, 8.
Agathocle, roi de Syracuse; son origine, xii, 15; xv, 35; il tente de soumettre une partie de l'Afrique, xv, 35; calomnies de Timée sur son compte, viii, 12; xii, 25; sa clémence, ix, 24; son habileté en politique, xv, 35.
Agathocle, fils d'Œnanthe; il gouverne l'Égypte avec Sosibe, xiv, 11; v, 63; xv, 34; il fait périr Dinon, xv, 25; il pousse les Égyptiens à la révolte par son insolence, et, abandonné des Macédoniens, il tombe bientôt massacré, xv, 25-33; homme sans aucun talent, 34.
Agathoclée, d'Égypte, sœur d'Agathocle, maîtresse de Ptolémée Philopator, xiv, 11; xv, 25, 26, 31, 32, 33.
Agathoclée, fillé d'Aristomène, xv, 31.
Agathyne de Corinthe, v, 95.
Agathyrne de Sicile, ix.
Agélaus de Naupacte concilie l'Illyrien Scerdilaïdas aux Étoliens, iv, 16; il secourt les Éléens, v, 3; il engage Philippe à faire la paix avec l'Étolie, v, 103, 105; il est nommé stratége, 107.
Agéma, partie de l'armée macédonienne, v, 25; v, 65, 84; xxxi, 3.
Agépolis, Rhodien, xxviii, 14, 15; xxix, 4; xxx, 4.
Agésandre, Mégalopolitain, xviii, 38.
Agésias, député achéen, xxx, 10.
Agésilas, roi de Lacédémone, en Asie, iii, 6; il sauve Sparte des mains d'Épaminondas, ix, 8.
Agésilas, fils d'Eudamidas, iv, 35.
Agésiloque de Rhodes, xxvii, 3; xxviii, 2, 14; xxix, 4.
Agésipolis nommé roi après Cléomène, iv, 35; il est tué par des pirates; xxiv, 11.
Agésipolis de Dymes, v, 17.
Agétas, stratége étolien, v, 91; v, 96.
Agones, peuple cisalpin, ii, 15.
Agraire, loi agraire chez les Lacédémoniens, vi, 45, 48.
Agréens ou **Agrianes**, peuple d'Étolie, xvii, 5; ii, 65; v, 79.
Agrigente, ville de Sicile; place forte des Carthaginois pendant la première guerre punique, i, 17; les Romains l'assiégent et la prennent, i, 18, 19; sa condition sous l'empire de Carthage, ii, 7; occupée par Mutine, général carthaginois, lors de la seconde guerre punique, elle tombe de nouveau au pouvoir de Rome; description de cette ville, ix, 42; son origine, *ib*; taureau d'Agrigente, xii, 25.
Agrigente, fleuve, ix, 42.
Agrinium, ville d'Acarnanie, v, 7.
Agron, roi d'Illyrie; détails, ii, 2.
Aile. Ce que c'était qu'une aile dans l'armée romaine, vi, 26; — chez les Macédoniens, x, 42.
Alabandes, ville de Carie, xvi, 24; xxx, 5.
Albe, ville d'Italie, ii, 18; xxxvii, 1.
Alcamène de Lacédémone, iv, 22.
Alcamène, ami de Diæus d'Achaïe, xl, 4.
Alcétas de Béotie, xxiii, 2.
Alcibiade d'Athènes conseille à ses concitoyens de prélever un impôt sur les vaisseaux qui se rendent dans le Pont-Euxin, iv, 44.
Alcibiade de Sparte, xxiii, 4, 11, 12; xxiv, 4.
Alcithe d'Achaïe, ambassadeur auprès de Ptolémée Philométor, xxviii, 10, 16.
Alétes, honoré comme un héros par les Espagnols pour avoir découvert les mines d'argent, x, 10.

Alexamène, stratége étolien, XVIII, 26.
Alexandre (le Grand) poursuivit les intentions de son père Philippe en déclarant la guerre aux Perses, XXIII, 14; ses conquêtes ouvrirent aux voyageurs des terres jusqu'alors inconnues, III, 59; sa sévérité à l'égard des Thébains, IV, 23; V, 10; son respect pour les dieux, V, 10; ses services à l'égard des Grecs, IX, 35; meurtre de Callisthène, XII, 12; détails sur la bataille d'Issus, XII, 17-22.
Alexandre, fils d'Acmète de Macédoine, II, 66.
Alexandre de Macédoine, tuteur de Philippe, IV, 87; V, 28.
Alexandre d'Étolie, surnommé Isius, XVII, 3, 10; XVIII, 19; XXII, 8, 9.
Alexandre, frère de Molon, satrape de Perse, V, 40; il se révolte avec lui contre Antiochus, V, 41, 43; Molon vaincu, il se donne la mort, V, 54.
Alexandre de Phères, VIII, 1; XXXVIII, 2.
Alexandre, gouverneur de Phocide, V, 69.
Alexandre, chef étolien, V, 13; XIII, 1.
Alexandrie d'Égypte, siége de l'école de médecine spéculative, XII, 25; caractère inquiet de la population, XV, 30; trois espèces d'habitants, XXXIV, 14.
Alexandrie en Troade, V, III; V, 78; XXI, 10, 11.
Alexis, gouverneur de la citadelle d'Apamée, V, 50.
Alexon, Achéen au service des Carthaginois, empêche les mercenaires gaulois de livrer aux Romains Agrigente et Lilybée, I, 43; II, 7.
Aliphérès, ville d'Arcadie, IV, 77, 78.
Allobroges, III, 49; ils harcèlent Annibal dans les Alpes, III, 50 et suiv.
Alpes, étendue des Alpes, II, 14, XXXIV, 10; leur sommet sans cesse couvert de neiges, III, 55, 54; nouveaux détails, XXXIV, 10; les Alpes présentent quatre passages, XXXIV, 18.
Alphée, fleuve du Péloponèse, IV, 78; XVI, 17 et suiv.
Althée, ville d'Espagne, III, 13.
Amaniques (portes), XII, 17.
Ambracus, IV, 61; Ambracie, XVII, 10; XXII, 9, 13; situation d'Ambracus, IV, 61; siége de cette ville, par Philippe, IV, 61; par Fulvius, XXII, 9; les Romains s'en emparent, XXII, 12; description du golfe d'Ambracie, V, 63; V, 6; faits qui s'y rattachent, IV, 63, 66; V, 5.
Ambryse, ville de Phocide, IV, 25.
Améocrite, stratége béotien, XX, 4.
Amilcar, l'ancien, vainc les auxiliaires romains en Sicile, I, 24; perd la bataille de Tyndare, I, 25, 27; il est rappelé en Afrique contre Régulus, 30.
Amilcar (chez Tite Live Himilcon), III, 95.
Amilcar Barca, père d'Annibal, I, 64; II, 1; il s'établit entre le mont Eryx et Panorme durant la première guerre punique, et livre aux Romains de nombreux combats, I, 56, 57, 58; après la victoire de Lutatius; il négocie la paix, I, 60; il est chargé de la guerre contre les mercenaires; détails, I, 75-88; en Espagne, il meurt après neuf ans de lutte, II, 1; sa colère contre Rome fut la première cause de la seconde guerre punique, III, 9, 10, 12; serment qu'il fait prêter à son fils Annibal, III, 12.
Ammonius de Barca, V, 65.
Amorgos, île de la mer Egée; fragments.
Amphaxitide, contrée de la Macédoine, V, 97.
Amphictyons, IV, 25; XL, 6.
Amphidamas d'Étolie, fait prisonnier par Philippe; IV, 75; il est renvoyé sans rançon; IV, 84; il détruit les calomnies dirigées par Apelle contre les Aratus, IV, 86.
Amphiloques, peuple étolien, XVII, 5; XXII, 8.
Amphipolis de Macédoine, XXIX, 1.
Amyclé, ville voisine de Sparte, V, 18, 19, 20, 23.
Amynandre, roi des Athamanes, XVI, 27; d'abord allié aux Romains, XVII, 1; Titus Quintius l'envoie comme député à Rome, XVII, 10; il assiste à l'entrevue de Quintius et de Philippe, après la bataille de Cynoscéphales, XVIII, 19; les Romains lui abandonnent les forts qu'il avait enlevés à Philippe, XVIII, 30; il quitte le parti des Romains, XX, 10; leur demande grâce de sa trahison, XXII, 8, et amène les Ambraciotes à se livrer à Fulvius, XXII, 12.
Amynas, gendre de Scerdilaïdas, IV, 16.
Amyrique (champ) en Thessalie, V, 99.

ANACLÉTÉRIES (fête des), XVIII, 38; XXVIII, 10.
ANAGNIE, ville du Latium, XXXI, 21, 22, 23.
ANAMARES, peuple cisalpin, II, 17; II, 32, 34.
ANAXIDAMUS, ambassadeur achéen, XXXI, 6; XXXIII, 2.
ANAXIDAMUS, Achéen, XI, 18.
ANCYRE, en Galatie, XXII, 22.
ANCYRE, en Illyrie, XXVIII, 8.
ANDANIE, en Messénie, V, 92.
ANDOSINIENS, peuple de l'Espagne intérieure, III, 35.
ANDRANODORE, conseiller d'Hiéronyme, VII, 8.
ANDROLOQUE, déclaré prisonnier des Achéens, V, 94.
ANDROMAQUE, père d'Achéus, IV, 51; VIII, 23.
ANDROMAQUE d'Aspende, V, 64, 83; il prend une part active à la bataille de Raphia, V, 85; il est fait gouverneur de Célésyrie, V, 87.
ANDROMAQUE, ambassadeur de Ptolémée Philométor, XXXIII, 5.
ANDRONIDAS, complice de Callicrate, XXIX, 10; XXX, 20; Métellus l'envoie inutilement conseiller la paix à Diæus, XL, 4.
ANDROSTHÈNE de Cyzique, XI, 34.
ANÉROESTE, roi des Gessates, II, 22, 26, 31.
ANICIUS, vainqueur de Genthius; il célèbre son triomphe à Rome, XXX, 13; sa sévérité envers les Épirotes, XXXII, 21; il est envoyé comme ambassadeur en Asie, auprès de Prusias et d'Attale, XXXIII, 6.
ANIO, fleuve, IX, 5.
ANNALES, V, 33.
ANNIBAL, gouverneur d'Agrigente, en sort pendant la nuit, I, 19; chef de la flotte, il perd plusieurs vaisseaux par imprudence, I, 21; il est vaincu par Duilius, I, 22, il est mis en croix en Sicile, I, 24.
ANNIBAL, fils du précédent, I, 43.
ANNIBAL, triérarque d'Adherbal, pénètre dans Lilybée, assiégée par les Romains, I, 44, et se retire ensuite à Drépane, I, 46.
ANNIBAL (incertain), collègue de Barca dans la guerre des mercenaires, I, 82; il est vaincu par Mathos, près de Tunis, et crucifié, I, 86.
ANNIBAL le Rhodien force plusieurs fois le port de Lilybée, que les Romains assiégeaient, I, 46; il est fait prisonnier, 47.
ANNIBAL, se rend à neuf ans en Espagne, II, 1; de quelles ressources il disposait pour attaquer l'empire romain, II, 14; il succède à Asdrubal en Espagne, II, 36; III, 13; expédition en Espagne contre les Olcades, les Vaccéens, etc., III, 13; il attaque Sagonte malgré les députés romains, III, 15, 17; les Romains demandent qu'on le leur livre, III, 20; il envoie des députés aux Gaulois Cisalpins, franchit l'Ébre, puis les Pyrénées, III, 33, 35; il passe le Rhône, III, 41-47; les Alpes, 47, 56; longueur de la route qu'il avait parcourue, III, 39; état de son armée en arrivant dans la Cisalpine, III, 60; combat sur les bord du Pô, III, 65; bataille douteuse du Tésin, III, 69; défaite de Sempronius, 70-75; il renvoie les Gaulois cisalpins sans rançon, 77; son esprit artificieux, 78; il pénètre en Étrurie par les marais, 78 et suiv.; bataille de Trasimène, III, 82, 101; Annibal sur les bords de l'Adriatique, III, 86, 87; il arme ses troupes à la romaine, III, 87, 114; XVIII, 11; il passe dans le Samnium, III, 90; ravage la Campanie, 92; échappe à Fabius par un stratagème, 93; s'établit à Cannes, 107; bataille de ce nom, III, 117; terreur des Romains, 118; Annibal envoie à Rome quelques députés choisis parmi les captifs; anecdote, VI, 58; il reçoit Capoue, VII, 1; Philippe de Macédoine fait un traité avec lui, VII, 2; de même Hiéronyme, VII, 8; Tarente se met entre ses mains, VIII, 26-36; il se rend sous les murs de Capoue, assiégée par Appius, IX, 3; et de là va camper près de Rome; il est repoussé, IX, 4-7; grande activité de ce général, IX, 23; reproches de cruauté et d'avarice, IX, 23, 26; Polybe rejette sur les circonstances et sur les conseillers d'Annibal les actes coupables imputés à son caractère, IX, 26; éloge de la prudence d'Annibal, X, 33; de son talent comme général, XI, 19; XXIV, 9; il est refoulé dans le Bruttium, XI, 7; XV, 1; et rappelé en Afrique, XIV, 9; il y revient, XV, 1; s'établit à Adrumète, XV, 5; et de là se transporte à Zama, XV, 5; son entrevue avec Scipion, 6-8; bataille de Zama, 9-15; Annibal, vaincu, ne mérite aucun blâme, 16; il conseille aux Carthaginois d'accepter la paix; anecdote, XV, 18; les Romains le réclament auprès d'Antiochus, XXI, 14; XXII,

26; il meurt en même temps que Philopœmen et Scipion, XXIV.
ANNIBAL de Carthage, ambassadeur d'Annibal, fils de Barca, auprès d'Hiéronyme, VII, 8 et suiv.
ANNIBAL, surnommé Monomaque, IX, 25.
ANNIBAL (guerre d'), Fabius, historien de cette guerre, III, 8; quelles en furent les causes, III, 6; II, 36; droits réciproques des Romains et des Carthaginois, III, 28, 30; combien elle dura, XXIV, 9.
ANTALCIDAS (paix d'), I, 6; conséquence de cette paix, IV, 27; VI, 49.
ANTANOR d'Élide, V, 94.
ANTIATES, peuple d'Italie compris dans le premier et dans le second traité de Rome avec Carthage, III, 22, 24.
ANTIBES, XXXIII, 4.
ANTICYRE, ville de Phocide, XVIII, 28; XXVII, 14.
ANTIGONE (l'aveugle), premier maître de la Syrie et de la Célésyrie, V, 67; XXVIII, 17; XVII, 3.
ANTIGONE DOSON, tuteur de Philippe, régent du royaume de Macédoine, II, 45; XX, 5; les Étoliens recherchent son amitié contre les Achéens, II, 45, et il la leur accorde en haine d'Aratus, qui lui avait enlevé l'Acrocorinthe, II, 45; Aratus se ménage un traité avec lui pour la guerre contre Cléomène, II, 47-49; il lui livre l'Acrocorinthe, 51; Antigone nommé chef des Achéens, II, 54; confédération des Achéens, des Épirotes, des Phocidiens, etc., formée sous ses auspices, IV, 9; il enlève à Cléomène bon nombre de villes, II, 54; fausse accusation de Phylarque à propos de sa conduite envers Mantinée, II, 56; inactif pendant l'hiver, il reprend les armes l'été, et remporte la bataille de Sellasie, II, 65-69; il entre dans Sparte, qu'il traite avec douceur, II, 70; en Macédoine, il bat les Illyriens et meurt, II, 70; éloges de la prudence, de la loyauté, de l'expérience militaire de ce prince, IV, 87; II, 47, 66 70; V, 35; sa générosité à l'égard des Rhodiens, V, 89; résumé des principaux faits de son administration, IX, 37; Antigone sauvé par Néon le Béotien, XX, 5.
ANTIGONE GONATAS, IX, 34; il est hostile à la ligue achéenne, II, 41, 43, 44, 45.
ANTIGONÉE, ville d'Épire, II, 5, 6.
ANTIGONIES, fêtes en l'honneur d'Antigone, XXVIII, 16; XXX, 21.
ANTILIBAN, V, 45; V, 59.
ANTIMARQUE, ambassadeur de Persée, XXIX, 1.
ANTINOUS d'Épire, XXVII, 13; XXX, 7.
ANTIOCHE, sur l'Oronte, V, 59; capitale de la Syrie, V, 58; résidence d'Antiochus, V, 43; et de Démétrius Soter, XXXII, 4; voisine du mont Coryphée, V, 59.
ANTIOCHE en Mygdonie, V, 51.
ANTIOCHUS, sœur d'Antiochus le Grand, VIII, 25, et non Antiochus.
ANTIOCHUS le Grand, frère de Séleucus Céraunus, à qui il succéda, II, 70; IV, 2, 48; V, 40; révolte de Molon, V, 41; il épouse Laodice, V, 43; puissance de son ministre Herméas, II, 45; il envahit la Célésyrie que lui dispute Philopator, V, 45, 46; I, 3; II, 71; III, 1, 4; V, 1; puis va combattre Molon, V, 49, 53 et suiv.; expédition contre Artabazane, V, 55; il fait assassiner Herméas, 56; il se prépare à la guerre de Célésyrie, et attaque Séleucie, V, 58-61; détails sur la campagne d'Antiochus, V, 61-71; l'année suivante il est vaincu à Raphia, V, 79-87; il tourne ses armes contre Achéus, V, 87; le presse dans Sardes, VII, 15; s'empare de la ville, et reçoit Achéus de la main d'un traître, VIII, 21; sa conduite envers Xerxès, roi d'Armosate, VIII, 25; expédition en Parthiène et en Hyrcanie, X, 27-31; en Bactriane, X, 48; XI, 34; dans les Indes, XI, 34; en Arabie Heureuse, XIII, 9; il se partage avec Philippe le royaume d'Égypte, gouverné par Ptolémée Épiphane, encore mineur, XV, 21; III, 2; il s'empare de la Palestine et de Jérusalem; bataille du Panium, XVI, 18; il attaque Gaza, XVI, 18, 40; détails sur la bataille du Panium, XVI, 18 et suiv.; cause de la guerre d'Antiochus avec Rome, III, 7, 32; XVIII, 22; il se dirige vers l'Europe, XVIII, 22, 26, 28; malgré les menaces des Rhodiens et de Rome il s'empare d'Éphèse, XVIII, 32, 33; Antiochus prend d'autres villes d'Ionie, XXI, 10, 11; excursion en Thrace; il se défend contre les prétentions des Romains, XVIII, 33; il passe en Grèce, aborde à Démétriade, III, 3, 7; se met en rapport avec les Étoliens, les Béo-

tiens, les Épirotes, etc., XX, 2, 3, 7; perd son temps à Chalcis, XX, 8; et vaincu, se retire à Éphèse, *ib.*; il est vaincu à Chio, XXI, 1; il envahit le royaume de Pergame, et le ravage tout en négociant la paix, XXI, 7; il cherche inutilement l'alliance de Prusias, 9; et est vaincu sur mer par Lucius, XXI, 9, 10; XXII, 7; il demande la paix aux Scipion, XXI, 10; ses conditions sont refusées; vaincu à Magnésie, il souscrit à tout, XXI, 13, 14; texte du traité, XXII, 26; appréciation de son mérite, XI, 34; XV, 37.

ANTIOCHUS ÉPIPHANES, fils et successeur du précédent, XXXI, 12; le surnom d'Épimanes lui conviendrait mieux que celui d'Épiphanes, XXVI, 10; il envahit l'Égypte, XXVII, 16; prend Péluse, *ib.*; et occupe tout le pays, à l'exception d'Alexandrie, XXVIII, 16, 17; il envoie des députés à Rome, et abandonne sa conquête, XXVIII, 18; Persée recherche en vain son alliance, XXIX, 3; il attaque de nouveau Ptolémée, et reçoit de Popilius l'ordre d'évacuer l'Égypte, XXIX, 11 a; et Chypre, 10; fêtes magnifiques données par ce prince à Daphné, en Syrie, XXXI, 3; comme il reçoit Tibérius Gracchus et le trompe par son affabilité, XXXI, 5; il devient suspect aux Romains, XXXI, 6, 9; il meurt à Tabès, XXXI, 11; sa générosité envers les Grecs, XXVIII, 18; XXIX, 9.

ANTIOCHUS EUPATOR, roi de Syrie au détriment de Démétrius, XXXI, 12, 19.

ANTIPATER, favori de Philippe, fils d'Amyntas, V, 10; IX, 29; XII, 13.

ANTIPATER, neveu d'Antiochus le Grand, V, 79, 82; V, 87; XVI, 18; XXI, 13; XXII, 7.

ANTIPATRIE, ville de Dassaritie, V, 108.

ANTIPHANE, auteur inconnu, XXXIV, 6.

ANTIPHATES, député crétois, XXXIII, 15.

ANTIPHILE, ambassadeur de Prusias, XXXII, 26.

ANTISTHÈNE, historien rhodien, XVI, 14, 15.

ANTOINE, tribun du peuple, XXX, 4.

AOÜS, fleuve d'Illyrie, V, 110; XXVII, 14.

APAMÉE, en Syrie, V, 45, 50, 56.

APAMÉE, en Phrygie, XXII, 24, 25, 26.

APATURIUS, Gaulois, assassin de Séleucus, IV, 48.

APÉGA, femme de Nabis, XIII, 7; XVII, 17.

APÉLAURE, montagne d'Arcadie, IV, 69.

APELLES, tuteur de Philippe, IV, 87; ses intrigues contre les Aratus, IV, 76, 82, 85, 86; contre Taurron, IV, 87; il conspire contre Philippe avec Léontius et Mégaléas, V, 2, 16, 28; se présente avec une suite menaçante au roi, qui ne le reçoit pas, V, 26; il meurt en prison à Corinthe, V, 28.

APELLES, favori de Philippe, XXIII, 14; XXIV, 1.

APENNINS, II, 14, 16; III, 90, 91, 110.

APÉRANTIE, ville de Thessalie, XX, 11; XXII, 8.

APIS, port d'Égypte, XXXI, 25, 26.

APOCLÈTES, magistrats étoliens, IV, 5; XX, 1, 10; XXI, 2.

APODOTES, peuplade étolienne, XVII, 5.

APOLLODORE, gouverneur de Susiane, V, 54.

APOLLODORE, tyran de Cassandrie en Macédoine, VII, 7.

APOLLODORE, secrétaire de Philippe, XVII, 1, 8.

APOLLODORE, ambassadeur béotien, XXIV, 12.

APOLLON, temple d'Apollon, V, 19; XI, 4; XXXII, 25; XL, 11; il est invoqué dans le traité entre Philippe et Annibal, VII, 2; Apollon Hyacinthe, VIII, 30; terre sacrée de ce dieu à Sicyone, XVII, 16.

APOLLONIAS, femme d'Attale, XXIII, 18.

APOLLONIATIDE, province d'Assyrie, V, 41, 44, 52.

APOLLONIDE de Sicyone, XXIII, 8, 11, 12; XXVIII, 6.

APOLLONIDES, Lacédémonien, XXV, 8.

APOLLONIE, ville d'Illyrie, V, 110; XXXIV, 12; Apolloniates, II, 9; V, 109; VII, 8.

APOLLONIE, en Assyrie, V, 52.

APOLLONIE de Crète, XXVII, 16.

APOLLONIUS, APOLLONIDES, députés de Clazomène, XXVIII, 16.

APOLLONIUS, ami de Démétrius Soter, XXXI, 19, 21.

APOLLOPHANES, médecin d'Antiochus le Grand, V, 56, 58.

APRON, fleuve de Ligurie, XXXIII, 8.

APTÉRÉENS, peuple de Crète, IV, 55.

APULÉIUS (L.), député de Rome en Asie, XXXII, 26.

APULIE, II, 24; III, 88; V, 108; IX, 7.

APUSTIUS, commissaire romain en Égypte, XXXII, 1.

Quelques-uns, craignant de ne pas réussir à cacher leur or et d'être découverts, vinrent l'apporter.

Plantant dans la terre des pieux qui se touchaient les uns les autres, sous la forme d'un demi-cercle....

Il ordonna aux plus braves de faire avancer à la hâte les chariots.

Lui ayant ordonné d'amener à marches forcées tout ce qu'il avait de troupes....

Nous l'avons montré dans les livres précédents.

Il l'envoya avec cinq cents cavaliers capables de supporter encore la fatigue.

Ils durent consentir à tout, admettre et recevoir toute condition.

Mais comme j'approuvais aussitôt, et que j'applaudissais à son dessein, parce que je voyais qu'il le désirait vivement....

Il disait qu'il ne fallait pas laisser échapper les ennemis de ses mains, ni fortifier leur audace en refusant le combat.

Mais lui, saisissant la faible espérance que les assiégés lui donnaient, la fortifia chaque jour.

Celui-ci, comme un ami vigilant, mettait tout en œuvre pour augmenter les forces de l'ennemi et réduire leurs propres affaires aux dernières extrémités.

Ayant accompli cette action sur le bord du fossé....

Comme la roche leur donnait beaucoup de mal, parce qu'il fallait la percer, ils achevèrent avec des chevilles le conduit commencé.

.... Si toutefois il faut parler ici de fortune ; si elle n'a pas acquis à tort cette réputation ; s'il ne faut pas plutôt rapporter à ceux qui ont en main les affaires, les alternatives de gravité et de grandeur, d'étourderie et de petitesse qui se produisent dans les mêmes choses.

Par Fortune, les Grecs entendent le gouvernement du monde sans la Providence, ou la marche des choses, d'obscurité en obscurité, de hasard en hasard. Nous, chrétiens, nous croyons que Dieu gouverne tout : Polybe dit de même. Thucydide appelle la guerre un hasard.

Lorsqu'il eut promptement fait passer à travers l'isthme tous ses vaisseaux, il s'embarqua afin d'arriver pendant l'assemblée des Achéens.

Sachant que l'on se figurait qu'il avait de grandes richesses, il se régla sur cette opinion autant que possible.

Les généraux romains partirent pour la guerre au milieu d'un grand concours de peuple qui faisait des vœux pour leur succès.

Polybe désigne par le nom de phréatotypana un certain instrument.

Lorsqu'ils eurent vu le faste de ces hommes dans leurs réunions privées et publiques, ils revinrent aussitôt vers le général.

Il réduisit en son pouvoir deux châteaux construits à cinquante pas de distance l'un de l'autre.

Il était impossible que les convois et les vivres parvinssent par mer à l'armée, ou au moyen des mulets. Il fallait porter des provisions pour dix jours.

Ils passaient leur temps à ces occupations, séduisant ainsi l'armée.

Les Romains pensant que le moment était venu de révéler leurs ordres secrets....

Arsinoé, fille de Lysimaque de Thrace, v, 25.
Arsinoé, ville d'Afrique, ix, 21 *a*.
Arsinoé, ville d'Étolie, xxx, 14.
Artabazane, v, 55.
Artaxias, roi d'une partie de l'Arménie, xxvi, 6; xxxi, 15.
Artémidore de Sicile, i, 8.
As, monnaie romaine, ii, 15; vi, 39.
Ascondas, Béotien, xx, 5.
Asdrubal, fils d'Hannon, combat Régulus en Afrique, i, 30; réside à Lilybée, 38; est tué à Panorme, 40.
Asdrubal, gendre d'Amilcar Barca, lui succède en Espagne, ii, 1; iii, 12, 13; fonde Carthagène, ii, 13; signe avec les Romains un traité, ii, 13, 21; iii, 27, 29; son administration douce lui concilie les Espagnols; un ennemi privé l'assassine, ii, 36; il aspire à la royauté; sa cupidité est une des causes de la seconde guerre punique, iii, 8.
Asdrubal, frère d'Annibal; celui-ci lui remet le commandement de l'Espagne, iii, 33; ix, 22; il est vaincu par Cnéus Scipion à l'embouchure de l'Ebre, iii, 95, 96; par Scipion à Bécula, x, 38, 40; il passe d'Espagne en Italie, et est défait sur les bords du Métaure, xi, 1; éloge de ce capitaine, xi, 2, 3.
Asdrubal, fils de Giscon, en Espagne; il impose à Indibilis une forte somme d'argent, ix, 21; x, 36; il est vaincu près d'Ilipa par Scipion, xi, 20-24; Scipion incendie son camp en Afrique, xiv, 1-5; il se retire à Carthage, xiv, 6; défait dans les grandes plaines, xiv, 8.
Asdrubal, chef carthaginois durant la troisième guerre punique, xxxix, 1-3; sa lâcheté, *ib.*
Asie. Sa position géographique, iii, 37; sa longueur, xxxiv, 7; ouverte aux voyageurs par l'expédition d'Alexandre; iii, 59; depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, elle dépendait de l'Égypte, v, 34.
Asiné, en Laconie, iv, 19; en Messénie, xviii, 25.
Aspasianus le Mède, v, 97.
Aspasiaques, nomades, x, 48.
Aspende, ville en Pamphylie, v, 73; xxii, 18.
Aspis ou Clypéa, i, 29, 34, 36.
Assyrie. Quarante-trois rois la gouvernèrent, *frag. min. hist.*, 9.
Astape, ville, xi, 24.
Astimède de Rhodes, xxvii, 6; xxx, 4, 19; xxxi, 6; xxxiii, 14.
Atabyre, ville de Célésyrie, v, 70.
Atabyrien, temple de Jupiter Atabyrien, ix, 43.
Atella, ville des Opiques, ix, 45.
Athamanie, province voisine de Macédoine, xvi, 27; xviii, 19; xx, 10; xxii, 14; xxiii, 6; xxiv, 1.
Athénæum des Mégalopolitains, ii, 46, 54; iv, 37, 60, 81.
Athénagoras, xviii, 5.
Athénée, frère d'Eumène, xxiv, 1; xxxi, 9; xxxii, 26; xxxiii, 11.
Athènes. Constitution d'Athènes, vi, 43, 44; domination de cette ville, douce sous la conduite de Périclès, tyrannique sous celle de Cléon, ix, 24; son dévouement à l'époque de Xerxès, xxxviii, 1; lutte avec Lacédémone; ses murailles sont détruites, xxxviii, 4, 5; ses troupes prisonnières en Sicile, xii, 25; vaincue par Philippe, ce prince la traite avec bonté, v, 10; xvii, 14; xxi, 18; elle se fait l'esclave de Cassandre, xii, 13; colonie d'Athènes, Lytte, iv, 54.
Athéniens. Ils empêchent Épaminondas de prendre Mantinée, ix, 8; les Romains leur annoncent leur victoire en Illyrie, ii, 12; ils reçoivent dans leurs murs Attale, et déclarent la guerre à Philippe, xvi, 25, 26; ils renversent les statues de ce prince, ix, 40; interviennent auprès de Rome pour les Étoliens, xxi, 2; xxii, 8, 12, 13, 14; ils s'emparent pour leur malheur des campagnes d'Haliarte, xxx, 18; ils reçoivent du sénat Délos et Lemnos, xxx, 18; xxxii, 17; contestations avec Délos, xxxii, *ib.*
Athinis, Égyptien, xxi, 16.
Atilius, commissaire romain, xxvii, 2.
Atilius Régulus (C.), en Sicile, i, 25, 30, 41-48.
Atilius (C.), préteur, iii, 40.
Atilius Régulus (C.), consul, ii, 23, 27, 28.
Atilius Régulus (M.), consul. Combat naval, i, 26, 27, 28; aborde en Afrique, 29; il repousse les propositions de paix des Carthaginois, i, 31; vaincu par Xanthippe, il est fait prisonnier, 33, 34.
Atilius Régulus (M.), successeur de Flaminius, iii, 106, 114, 116.
Atinius, i, 24, 38.
Atintanes, peuple d'Épire, ii, 5, 11.
Atis, roi des Boïens, ii, 21.
Atlantique (mer), iii, 37, 57, 59; xvi, 29; xxxiv, *passim*.

ATLAS, montagne, XXXIV, fragments latins.
ATRÉE, astronome, XXXIV, 2.
ATTALE, père d'Eumène; guerre avec Achéus au sujet de l'Asie en deçà du Taurus, IV, 48; V, 77, 107; allié des Romains contre Philippe, IX, 30; X, 41, 42; XI, 7; XVI, 1, 2, 6, 24, 25, 30, 34; XVII, 2, 8; honneurs que Sicyone lui décerne, XVII, 16; sa mort, XVIII, 24; résumé de ses services envers Rome, XXII, 3. — Lire dans la traduction, au lieu de : troupes navales et terrestres, *troupes de terre et de mer.*
ATTALE fils, frère d'Eumène, accompagne Manlius Vulso contre les Galates, XXII, 22; son frère Eumène contre Pharnace, XXV, 4; il se rend en Italie comme ambassadeur, 6; fait rendre à Eumène en Grèce ses honneurs abolis, XXVII, 15; XXVIII, 7; XXVIII, 10; il va féliciter le sénat de la part de son frère après la défaite de Persée, XXXI, 1; le médecin Stratius le détourne d'intrigues où on veut à Rome l'engager contre Eumène, 2; il revient comme député en Italie, 9; XXXII, 3; à la mort d'Eumène, il gouverne le royaume pour Attale son neveu, XXXII, 2, 16, 23; il rétablit Ariarathe, dépossédé du trône, XXXII, 16; il est vaincu par Prusias, XXXII, 25, 26; les hostilités continuent, XXXII, 26; XXXIII, 10, 11; XXXVII, 1.
ATTIQUE. Nicanor ravage l'Attique, XVI, 27; richesse de ce pays lors d'une certaine guerre contre Lacédémone, II, 62.
ATTIS, XXII, 20.
AUFIDE, fleuve, III, 110; IV, 1.
AURÉLIUS Oreste, XXXI, 12; XXXVIII, 1.
AURUNCULÉIUS (C.), XXXIII, 1.
AUSONES, XXXIV, II, fragments latins.
AUSTER, IV, 44.
AUTARITE, chef gaulois, I, 77, 79, 80, 84, 85.
AUTONUS de Thessalie, VII, 15.
AZANIDE, en Arcadie, IV, 70.
AZORIUM, en Perrhébie, XXVIII, 11.

B.

BABRANTIUM, ville, XVI, 9, et non Batrantium.
BABYLONE, V, 48, 51, 52.
BABYRTAS, Messénien, IV, 4.
BACCHUS, XL, 7.
BACTRIANE, X, 48, 49; XI, 34.
BADIZA, en Brutium, XIII, 10.
BALAUQUE, XXVII, 9.
BALÉARES, nom de peuple, III, 33, 67, 113.
BANTIA, ville d'Illyrie, V, 108.
BARCE, montagne d'Afrique, XXXIV, fragment latin.
BARCE de Cyrénaïque, V, 65.
BARGUSIENS, peuple d'Espagne, III, 35.
BARGYLIS, en Carie, XVI, 12, 24; XVII, 2, 8; XVIII, 27, 31, 33.
BARMOCAL, Carthaginois, VII, 2.
BARNUNTE, ville de Macédoine, XXXIV, 12.
BASTARNES, XXVI, 9.
BATTACUS, XXII, 20.
BÉBIUS (L.), lieutenant de Scipion, XV, 1, 4.
BÉBIUS (M.), commissaire romain, XXIII, 6.
BÉCULA, X, 38, 39; XI, 20.
BELLES, peuple celtibérien, XXXV, 2.
BELMINATE, territoire en Arcadie, II, 54.
BENACUS, lac, XXXIV, 10.
BÉNÉVENT, colonie romaine, III, 90.
BÉOTIENS, alliés d'Antigone contre Cléomène, II, 65; IV, 9, 15; ils appellent Philippe contre les Romains, X, 41, 42; ils élèvent au pouvoir Brachylles, hostile à Rome, XVIII, 2; histoire de leur décadence, XX, 4; ils reçoivent Antiochus à Thèbes, XX, 7; nouveaux troubles; guerre avec les Achéens, XXIII, 2; meurtre des commissaires béotiens à Delphes, XXIII; la ligue béotienne est brisée, XXVII, 1; le calme renait en Béotie, XXX, 21.
BÉRÉNICE, fille de Philadelphe, V, 58.
BÉRÉNICE, fille de Magas, femme de Ptolémée Évergète V, 36; XV, 25.
BÉRITE, ville de Célésyrie, V, 61, 68.
BÉROEA ou BÉRÉE, ville de Macédoine, XXVII, 8; XXVIII, 8.
BESSES, peuple de Thrace, XXIV, 6.
BÉTIQUE, XXXIV, 9.
BÉTIS, fleuve, XIX; XXXIV, 9.
BIONIDAS, Lacédémonien, IV, 22.
BIPPE d'Argos, XXV, 2, 3.
BITHYNIENS. Guerre avec les Byzantins, IV, 52.
BITON, XXIII, 18.
BODENCUS, ou Pô, fleuve d'Italie, II, 16.
BOEÉ ou BÉÉ (territoire de), en Laconie, V, 19.

Boré, ville d'Illyrie, v, 108.
Bœuf (promontoire du), en Asie, iv, 43, 44.
Boïens, peuple cisalpin ; leur position géographique, ii, 17, 21, 28 ; leur puissance, ii, 21 ; ils sont défaits au lac Vadimon, ii, 20 ; ils excitent à la guerre les Gésates, 22 ; combat de Télamon, 28, 30 ; ils se livrent aux Romains, 31 ; nouvelle révolte, iii, 40 ; ils s'unissent à Annibal, 67.
Bolax, ville de Triphylie, iv, 77, 80.
Bolis de Crète, viii, 17, 18.
Bomilcar, suffète de Carthage, iii, 33, 42.
Bomilcar, amiral carthaginois, ix, 9.
Boodes, sénateur carthaginois, i, 21.
Bosphore Cimmérien, iv, 39 ; xxxiv, 7.
Bosphore de Thrace, iv, 39, 43.
Bostar, général carthaginois, iii, 98.
Bostarus, général carthaginois, i, 30, 79.
Botrys, ville de Phénicie, v, 68.
Botrys, poëte sicilien, xii, 13.
Bottie, province de Macédoine, v, 97.
Brachylles de Béotie, xvii, 1 ; xviii, 26 ; xx, 5, 7 ; xxiii, 2.
Bradillys, roi d'Illyrie, xxxix.
Brennus, iv, 46 ; ix, 30, 35.
Bretagne. Détails géographiques, xxxiv, 5, 10.
Brindes, ii, 11 ; x, 1 ; xxii, 7 ; xxx, 17.
Broques, château fort de Célésyrie, v, 46, 61.
Brutium, i, 56 ; x, 1 ; ix, 7, 25, 27, xi, 7.
Bubaste, ville d'Égypte, xv, 27.
Buchetum, ville d'Épire, xxii, 9.
Bura, ville de la ligue achéenne, ii, 41.
Butin. Comme il était partagé chez les Romains, x, 15, 16 ; à Lacédémone, le tiers des dépouilles pour les rois, ii, 62.
Bylazor, ville de Péonie, v, 97.
Byttacus de Macédoine, v, 79, 82.
Byzacium, province d'Afrique, iii, 23 ; xii, 1.
Byzance. Beauté de la position maritime de cette ville, iv, 38, 59, 43, 44 ; exposée du côté de la terre aux Thraces et aux Gaulois, elle brave pour la Grèce leurs attaques, et lève enfin un impôt sur les vaisseaux se rendant vers le Pont, iv, 38, 45, 46 ; les Rhodiens lui déclarent la guerre, 47 ; hostilités, 48, 49, 50 ; les deux peuples signent la paix, iv, 52 ; intervention en faveur de Ptolémée Philopator auprès d'Antiochus, v, 65.

C.

Cabyla, ville de Thrace, xiii, 5.
Cades, ville d'Asie, xxxiii, 10.
Cadmée, iv, 27.
Cadusiens, peuple d'Asie, v, 44, 79.
Calabre, x, 1.
Calames, château fort en Messénie, v, 91.
Calamus, en Célésyrie, v, 68.
Calène, iii, 101.
Calicéniens, peuple d'Illyrie, v, 108.
Callias, député thespien, xvii, 1.
Callias, lutteur, xxviii, 16.
Callicrate, l'Achéen, trahit à Rome la cause de l'Achaïe, xxvi, 1, 3 ; il est nommé stratége, 3, 7, 14 ; sa jalousie contre Lycortas, xxix, 8 ; il va en Italie féliciter Rome de sa victoire sur Persée, xxx, 10 ; son impopularité en Achaïe, 20 ; sa servilité envers les Romains, xxxiii, 15 ; ses statues sont renversées, xxxvii, 1.
Callimachiens, médecins d'Alexandrie, xii, 25.
Calliope, ville de Parthiène, x, 31.
Callipolis, ville d'Étolie, xx, 11.
Callisthène, historien, iv, 33 ; vi, 45 ; xii, 17-21.
Callistrate, député éléen, xx, 3.
Calpite, ville de la Galatie, xxv, 47.
Calycadne, promontoire en Cilicie, xxii, 26.
Calydonie, iv, 65 ; v, 95.
Calynde, ville de Carie, xxxi, 16, 17.
Camarine, ville de Sicile, i, 24, 37 ; xii, 25.
Cambyle, chef crétois, viii, 17.
Camers, ville d'Étrurie, probablement Clusium, ii, 19. Lire dans une note de la traduction : *s'appelait* Camers, au lieu de : l'appelait.
Cammanes, peuple d'Asie, xxxi.
Camp. Tout ce qui a rapport à la castramétation des Romains, à la garde et à la police du camp, vi, 47 et suiv.
Campanie, iii, 91 ; vii, 1.
Campaniens, i, 7, 8 ; ii, 24.
Came, ville de Célésyrie, v, 70.
Candasa, en Carie, xvi, 9.

CANDAVIE, montagne d'Illyrie, XXXIV, 12.
CANNES, ville d'Apulie, III, 107; prise de Cannes par Annibal, *ib.*; bataille, III, 115-117; V, 104; conséquences de cette bataille, V, 111; XV, 7.
CANOPE, ville d'Égypte, V, 39.
CANULÉIUS, XXXI, 18.
CANUSIUM ou CANOUSE, III, 107.
CAPHYES, ville d'Arcadie, II, 52; bataille de Caphyes, IV, 11.
CAPITOLE, I, 6; II, 18, 31; VI, 19.
CAPOUE, les campagnes de la Campanie soumises d'abord aux Étrusques, II, 17; leur situation et leur richesse, III, 90; la ville se livre aux Carthaginois, III, 118; VII, 1; siége de Capoue par les Romains, IX, 3; elle tombe en leur pouvoir, IX, 9; vin de Capoue, XXXIV, 11.
CAPPADOCE. Son étendue, fragment historique, XXXIV, 13; d'où elle tire son nom, *ib.*; Cappadoce pontique, V, 33.
CARDACES, V, 82, 92.
CARIE. Soumise au roi d'Égypte, III, 2; elle est envahie par Philippe, XVI, 11, 24; la Carie donnée aux Rhodiens par les Romains, XXII, 7-27; XXIII, 3; XXVI, 7; la Carie déclarée libre, XXX, 5; XXXI, 7.
CARMANIE, province asiatique, XI, 34.
CARMANIENS, V, 79, 82.
CARNÉADE, XXXIII, note.
CARNIUM, V, 19.
CARPÉTANS, peuple de l'Espagne, III, 14; X, 7.
CARSIGNAT, roi de Galatie, XXV, 4.
CARTHAGE, sa situation, I, 73, 75; population turbulente, XV, 30.
CARTHAGÈNE, II, 13; III, 13, 39; X, 15; fondée par Asdrubal, II, 13; sa position, III, 39; description de la ville, X, 10; résidence ordinaire d'Annibal, III, 13, 15, 33; siége de cette ville, X, 6-19; mines d'argent, X, 10; XXXIV, 9.
CARTHAGINOIS, appelés en Sicile par une partie des Mamertins, I, 10; état de leur puissance avant la première guerre punique, I, 10; ils sont battus par Appius, I, 12. (Consulter les noms des différents chefs qui ont figuré dans cette première guerre.) Leur supériorité dans la marine, VI, 52; leur abaissement après la bataille d'Égus, I, 71; guerre avec les mercenaires, I, 65 et suivants; leur dureté envers les nations sujettes, I, 72; XV, 30; différents traités avec les Romains, III, 22 et suivants; comparaison de leur constitution et de celle de Rome, VI, 51; traité avec Philippe, VII, 2; leur rapport avec Tyr, XXXI, 20 (pour la seconde guerre punique, voir Annibal). Troisième guerre, XXXVI, 1; XXXVII, 1; ruine des Carthaginois, XXXIX, 1-3.
CARTHALON, général carthaginois, I, 53, 54.
CARTHÉA, ville de Céos, XVI, 41.
CARYSTE, ville d'Eubée, XVIII, 30.
CASIUS, montagne d'Égypte, V, 80.
CASPIENNES (portes), V, 44.
CASSANDRE, roi de Macédoine, II, 41; V, 67; IX, 29; XII, 13.
CASSANDRE d'Égine, XXIII, 8.
CASSANDRE de Corinthe, V, 95.
CASSANDRE, créature de Philippe, XXIII, 13, 14.
CASTULON (ville et montagne de), en Espagne, X, 38; XI, 20.
CATABATHMOS, XXXI, 26.
CATARACTE du fleuve Oxus, X, 48.
CAUCASE indien, X, 48; XI, 34.
CAULONE, ville de la Grande-Grèce, II, 39.
CAUNUS, ville de Carie, XXX, 5, 9, 13, 19; XXXI, 7, 17.
CAVARUS, roi des Gaulois en Thrace, IV, 46, 52; VIII, 15.
CÉCILIUS (L.), prêteur, II, 19.
CÉCILIUS MÉTELLUS (L.), consul, I, 39, 40.
CÉCILIUS MÉTELLUS (Q.), commissaire des Romains en Grèce, XXIII, 6, 10, 12; XXIV, 2, 4.
CÉCILIUS MÉTELLUS (Q.), prêteur en Macédoine, XXXVIII, 4; XL, 1, 6.
CÉLÉSYRIE. De quoi se composait cette province, III, 2; V, 67, 80; XXVIII, 1; guerre de Célésyrie entre Antiochus le Grand et Ptolémée Philopator, I, 3; II, 71; III, 1, etc. (Voir Antiochus et Philopator.) Droits d'Antiochus à la possession de cette province, V, 67; il s'en empare durant la minorité de Ptolémée Épiphanes, III, 2; la perd, XVI, 39, et la recouvre, XVI, 39; suite de la guerre entre Ptolémée Philométor et Antiochus Épiphanes, XXVII, 17; XXVIII, 1; penchant de ce peuple pour la domination égyptienne, V, 86.
CELTIBÉRIE, voisine de Sagonte, III, 17; les Romains portent la guerre dans ce pays, III, 5; guerres des Romains avec les Celtibériens, XIV, 7; XXVI, 4; manière de combattre et armes des Celtibériens, XIX, 2; guerre de feu, XXXV, 1, 3.

CENCHRÉE, II, 59, 60; IV, 19; V, 29, 101; XVII, 16.
CÉNOMANS, II, 17, 23, 24, 32.
CENSEURS, VI, 13, 17.
CENT, les cent familles de Locres, XII, 5.
CENTAURES du Pélion, VIII, 11. — Lire dans la traduction : *du Pélion*, et non : de Pélion.
CENTENIUS, officier romain, III, 86.
CENTORBES, ville de Sicile, I, 9.
CENTURIONS, leurs fonctions, VI, 24, 30, 36, 41.
CÉOS (île de), XVI, 41.
CÉPHALE d'Épire, XXVII, 13; XXX, 7.
CÉPHALLÉNIE, sa situation, IV, 6; V, 3, 5, 109, 110; XXII, 9, 13, 15, 23; XXVII, 6.
CÉPHALON, VIII, 14.
CÉPHISODORE, XVII, 10.
CÉRANUS, XVIII, 35.
CÉRAX, ville d'Illyrie, V, 108.
CERCIDAS d'Arcadie, XVII, 14.
CERCIDAS de Mégalopolis, II, 48, 50, 65.
CERCINA, île africaine, III, 96.
CÉRÈS (temple de) à Alexandrie, XV, 27, 29.
CÉRÈTES, peuple crétois, IV, 53.
CERNE, montagne d'Afrique, XXXIV; frag. latins.
CERSOBLEPTÈS, XXXIX, 1.
CÉRYNÉE, II, 41, et non Cyrènes.
CESBEDIUM, temple de Jupiter, V, 76.
CESTRE, sorte d'arme, XXVII, 9.
CHALCÉDOINE; sa situation géographique, IV, 39, 43, 44.
CHALCÉE, ville d'Étolie, V, 94.
CHALCÉE, en Afrique, XII, 1.
CHALCIDIQUE, montagne de Sicile, I, 11; IV, 22.
CHALCIS, ville d'Eubée, X, 42, 43; V, 2, 26; XVII, 1, 6, 11; XVIII, 28; XX, 3, 8; XXXVIII, 1.
CHALÉSUS, député étolien, XX, 9.
CHARADRA, ville d'Épire, IV, 63; XXII, 9.
CHARES, IX, 23.
CHARIXÈNE, IV, 34.
CHAROPS, député étolien, XX, 3; XXVII, 13.
CHAROPS, fils du précédent, créature des Romains, XXX, 10, 13, 14; XXXI, 8; XXXII, 21, 22.
CHARYBDE, XXXIV, 3.
CHATTENIE, province d'Arabie, XIII, 9.
CHÉRON de Lacédémone, XXIV, 4; XXV, 2, 8.
CHÉRONÉE, V, 10; XVII, 14; XXI, 18; XXVII, 1.
CHERSONÈSE de Thrace, XVIII, 34; XXI, 12; XXII, 5, 27.
CHÉSUPHE, Égyptien, XXI, 16.
CHILON de Lacédémone, IV, 81.
CHIMARE, allié de Persée, XXIX, 1.
CHIO (île de), III, 2; V, 24, 28, 29, 100; bataille de Chio, XVI, 2-9; XVII, 2, 14.
CHIOMARA, XXII, 21.
CHLÉNÉAS, IX, 28-31, 32.
CHRÉMAS d'Acarnanie, XXVIII, 5; XXX, 10; XXXII, 21.
CHRYSÉIS, femme d'Antigone Doson, V, 89.
CHRYSOGONE de Macédoine, V, 9, 16, 97; VII, 12; IX, 23.
CHRYSOPOLIS, IV, 44.
CHYPRE (île de), V, 34, 59; XII, 25; XVIII, 77, 38; XXIX, 11; XXXI, 18; XXXIII, 3.
CIANE, ville de Bithynie, XV, 21, 23; XVI, 34; XVII, 3, 4, 5; XVIII, 27.
CIBYRE, ville de Phrygie, XXII, 17; XXX, 5, 9.
CIEL. Division du ciel, III, 36; son image, XXXI, 3.
CILICIE, V, 59, 79, 82; XII, 17; XXII, 70.
CILICIENNES (portes), XII, 9, 17.
CIMMÉRIEN, Bosphore, IV, 39.
CINÉAS de Thessalie, XVII, 14.
CIRCÉE, mont du Latium, XXXI, 22.
CIRCÉE, ville latine, III, 22, 24.
CIRRHA, ville de Phocide, V, 27.
CIRTE, ville de Numidie, XXXII, 3.
CISSE, ville d'Espagne, III, 76.
CISSIENS, peuple de Susiane, V, 79, 82.
CLARIUM, château fort sur les terres de Mégalopolis, IV, 6.
CLASTIDIUM, ville de la Gaule cispadane, II, 34.
CLAUDIUS. APPIUS CLAUDIUS CAUDEX, I, 11, 12, 16.
CLAUDIUS APPIUS NÉRON, tribun militaire, XVII, 8, 10; XXIII, 12, 13, 15; XXIV, 4.
CLAUDIUS CENTO (APPIUS), XXVIII, 11.
CLAUDIUS CENTO (C.), XXXIII, 1.
CLAUDIUS MARCELLUS (M.), vainqueur des Insubriens, II, 34.
CLAUDIUS MARCELLUS (M.), fait la guerre en Sicile, VIII, 3, 7, 8, 9; il est tué dans une embuscade, X, 32.
CLAUDIUS MARCELLUS (M.), fils du précédent, X, 32; XVIII, 25.
CLAUDIUS MARCELLUS (M.), consul en Espagne, XXXV, 2.
CLAUDIUS NÉRON (C.), vainc Asdrubal en Italie, XI, 1.
CLAUDIUS PULCHER, VIII, 3, 5, 9; IX, 3.
CLAUDIUS PULCHER (C.), XXVI, 7; XXX, 10.
CLAUDIUS PULCHER (P.), battu à Drépane, I, 49-51, 52.

CLAUDIUS (Tit.), commissaire en Grèce, XXIII, 6.
CLAUDIUS (Tit.), commissaire en Asie, XXVII, 3.
CLAZOMÈNE, ville d'Ionie, XXVIII, 16.
CLAZOMÉNIENS, XXII, 27.
CLÉAGORAS, XXXI, 16.
CLÉANDRE, maître de Philopœmen, X, 25.
CLÉARQUE, d'Élide, IV, 94.
CLÉARQUE, d'Héraclée, XXXIX, 2.
CLÉOMAQUE, d'Athènes, VII.
CLÉOMBROTE, roi de Sparte, IX, 24, fragm. historique.
CLÉOMBROTE, père d'Agésipolis, IV, 25.
CLÉOMBROTE, Rhodien, XXIX, 4.
CLÉOMÈNE, roi de Sparte, allié des Étoliens, II, 45; il change la constitution lacédémonienne, II, 47; IV, 81; il bat les Achéens, II, 51, 55; il soumet quelques villes du Péloponèse, 52; Antigone lui fait la guerre, 54; Cléomène prend Mégalopolis, 55; bataille de Sellasie, 65 et suiv.; il se retire en Égypte, 69; il demande à Ptolémée Évergète du secours pour rentrer en Grèce, V, 34; il n'en obtient pas, et, devenu suspect, est jeté en prison, 35, 37; et se tue, 39; éloge de ce prince, V, 39; IX, 23; 29; XVIII, 36; Cléomène considéré comme prince et comme simple particulier, IX, 23; amour des Spartiates pour lui, IV, 35; IX, 23.
CLÉOMÈNE, fils de Cléombrote, IV, 35.
CLÉOMÈNE de Thèbes, XL, 1.
CLÉOMÈNE (guerre dite de), racontée par Aratus, par Phylarque, II, 56; développée surtout par Polybe, II, 70.
CLÉON, IX, 23.
CLÉONÉE, amiral rhodien, XVI, 9.
CLÉONES, ville du Péloponèse, II, 52.
CLÉONIQUE de Naupacte, V, 95, 102; IX, 37.
CLÉONYME, de Phliasie, II, 44.
CLÉOPATRE, femme de Ptolémée Épiphanes, XXVIII, 17.
CLÉOPTOLÈME, père d'Eubée, XX, 8.
CLÉOXÈNE, X, 45.
CLIMAT. Influence du climat sur l'esprit, IV, 21.
CLIMAX, montagne, V, 72.
CLINO, XIV, 11.
CLITOMAQUE, athlète, XXVII, 7.
CLITOR, ville d'Arcadie, II, 55, 70; IV, 10, 18, 19, 25; IX, 38; XXIII, 5.
CLUSION, fleuve de la Gaule cisalpine, II, 32.
CLUSIUM, II, 25.
CNIDE, XII, 25; XXX, 8; XXXI, 17.
CNOPIAS, V, 63, 65.
CNOSSE, ville de Crète, IV, 53, 54; XXIII, 15, XXX, 1.
COCYNTHE, promontoire d'Italie, II, 14.
COLCHIDE, IV, 39.
COLICHAS, roi d'Espagne, XI, 20; XXI, 9.
COLOBATE, fleuve d'Asie, XXII, 15.
COLOPHON, V, 77; XXII, 27.
COLOSSE de Rhodes, V, 88.
COMANES, agent de Ptolémée, XXVIII, 16; XXXI, 27; XXXII, 1.
COMMAGÈNE, XXXIV, 13.
COMONTORIUS, chef gaulois, IV, 45; 46.
COMPASIUM, en Laconie, XXIII, 1.
CONCOLÉRUS, ou SARDANAPALE, fragment historique.
CONCOLITANUS, roi gésate, II, 22, 31.
CONIENS (les), peuplade espagnole, X, 7.
CONOPE, en Étolie, IV, 64; V, 6.
CONSUL. Pouvoir et attributions du consul, III, 72, 87, 107, 110; VI, 12, 15, 19, 26, 32; fondation du consulat, III, 22.
CONTOPORE, XVI, 16.
CORAX, montagne d'Étolie, XX, 11.
CORBEAU, machine de guerre, II, 2.
CORBILON, ville de la Gaule, XXXIV, 10.
CORCYRE, II, 9, 10, 11; VII, 2; XXII, 15; XXXVII, 1; fragm. hist., 42.
CORINTHE, agrégée à la ligue achéenne, II, 43; elle passe des Achéens à Cléomène, II, 52, et est rendue à l'Achaïe par Antigone, II, 52, 54; IV, 12; Philippe s'y rend avec une armée, IV, 22; ce qu'il disait de cette ville, XVII, 11; XVIII, 28; elle est déclarée libre, XVIII, 29; les Corinthiens insultent les députés romains, XXXVIII, 1; ruine de Corinthe, XL, 7.
CORNE. Golfe de la Corne, IV, 43.
CORNÉLIUS (Lucius), ambassadeur près d'Antiochus et de Ptolémée Épiphanes, XVIII, 32, 33, 35.
CORNÉLIUS (Cn.), commissaire du peuple romain en Grèce, XVIII, 31.
CORNÉLIUS SCIPION ASINA (Cn.), consul, première guerre punique, I, 24, 38; VIII, 1.
CORNÉLIUS SCIPION CALVUS (Cn.), prend Acerres et Milan, en Cisalpine, II, 34.
CORNÉLIUS SCIPION (Cn.), père de Publius, envoyé en Espagne, III, 49, 56; il soumet l'Espagne jusqu'à l'Ébre, III, 76; il bat Asdrubal à

l'embouchure de l'Èbre, III, 95; suite de la guerre, III, 95, 97; VIII, 3; il oppose aux Celtibériens une résistance désespérée, VIII, 38, et meurt en Espagne, X, 7, 36.

CORNÉLIUS SCIPION (L.), frère du premier Africain, est nommé édile, X, 4; est chargé, comme consul, de la guerre contre les Étoliens et Antiochus, XXI, 2, 9-14; il triomphe à Rome, XXII, 7.

CORNÉLIUS SCIPION (P.), père de l'Africain, consul avec Sempronius, III, 41; IV, 66; il est envoyé en Gaule cisalpine; III, 40; il débarque à Marseille pour s'opposer au passage d'Annibal, III, 41; il se dirige contre lui, 45; apprend qu'il a passé le Rhône, s'embarque et gagne par mer la Gaule cisalpine, 48; il se dirige vers le Pô, 56; le franchit et est vaincu sur les bords du Tésin, 65; il s'établit à Plaisance, III, 66; il est envoyé, après son consulat, en Espagne, III, 97; assiége Sagonte, III, 98; renvoie les otages qui y étaient enfermés, 99, et meurt avec Cnéus, X, 7.

CORNÉLIUS SCIPION (Publius), premier Africain, créé édile, X, 4; envoyé en Espagne, X, 6; il prend Carthagène, et fait de cette ville *un atelier* de Mars, 20; il se retire à Tarragone; il reçoit la soumission d'Édécon, de Mandonius, d'Indibilis, 34, 38; il est salué roi par les Espagnols, 38; il gagne sur Asdrubal, frère d'Annibal, la bataille de Bécula, X, 39; et sur Asdrubal, fils de Giscon, celle d'Ilipa, XI, 20, 24; il gagne Syphax, XI, 24; apaise la révolte d'une partie de son armée, 25-30; bat Indibilis, qui l'avait trahi, et va triompher à Rome; XI, 31; il passe en Sicile, assiége Locres, XII, 5; et de là se dirige vers l'Afrique; il amuse Syphax par des négociations, et incendie le camp de ce général et celui d'Asdrubal, XIV, 1-4; il bat Syphax dans les grandes plaines, 8; soumet quelques villes; réclame, auprès des Carthaginois, un convoi qui lui avait été enlevé; voit ses ambassadeurs insultés et continue la guerre avec une ardeur nouvelle, XV, 1, 4; il a une entrevue avec Annibal, 5; bataille de Zama, 9-16; il accorde la paix à Carthage, XV, 28, et triomphe à Rome, XVI, 23; il suit, comme lieutenant, son frère Lucius en Asie; fait accorder, chemin faisant, une trêve aux Étoliens, XXI, 2, et assure aux Romains l'amitié de Prusias, XXI, 9; les députés d'Antiochus s'adressent à lui et cherchent à le gagner, XXI, 11; il rejette leurs propositions, 12; il dicte à Antiochus les conditions de la paix, 13; il est accusé devant le peuple; sa conduite en cette circonstance, XXIV, 9; il meurt à la même époque que Philopœmen et Annibal, *ib.* Considérations sur son caractère, son habileté et sa prudence, faussement appelées bonheur, X, 2; sa libéralité, 3; son activité, X, 5; XI, 24; comme il savait cacher à propos ses desseins, X, 9; il se dit inspiré par les dieux, comme Lycurgue l'avait fait pour donner plus de poids à ses conseils, X, 2; sa piété filiale, X, 3; sa bonté à l'égard des vaincus, X, 18, 19; ce qu'il pensait d'Agathocle et de Denys, XV, 35; prêtre salien, il observe strictement les lois de la religion, XXI, 10; fragm. hist., 58, 62; Publius Scipion Émilien, fils de Lucius Émile, suit son père en Macédoine et prélude à la guerre par l'exercice de la chasse, XXXII, 15; il procure à Polybe de rester à Rome durant son exil en Italie, XXXII, 9; éloge de ses vertus, XXXII, 11, 14; fragm. hist., 63; il part comme lieutenant pour l'Espagne, XXXV, 4; combat singulier avec un Espagnol, 5; sur sa demande, les proscrits achéens sont renvoyés en Grèce, XXXV, 6; il passe en Afrique et s'y distingue, XXXVI, 6; il règle les affaires de la Numidie après la mort de Massinissa, XXXVII, 3; il assiége Carthage, XXXIX, 1, 2, et s'en empare, XXXIX, 3; il reçoit la soumission d'Asdrubal, *ib.*; vers d'Homère cité par Scipion à la vue de Carthage détruite.

CORNÉLIUS (P.) Scipion Nasica, XXIX, 6; XXXII, 13.

CORONÉE, ville de Béotie, XX, 7; XXVII, 1, 5; XXIX, 6.

CORSE (île), XII, 3, 4.

CORTONE, ville d'Étrurie, III, 92.

CORUNCANIUS, ambassadeur romain, tué par Teuta, II, 8.

CORYPHÉE, montagne de Cilicie, V, 59.

COS (île), XVI, 15; XXX, 7.

COSENUS, fleuve d'Afrique, XXXIV, fragment latin.

COSME, magistrat crétois, XXXIII, 15.

Cosmopole, magistrat chez les Locriens, XII, 16.
Cosséens, peuple d'Asie, V, 44.
Cossyre (île de), III, 96.
* **Cothon**, hiérominénon de Byzance, IV, 52.
Cotys, roi de Thrace, XXVII, 10; XXX, 12.
Coupe, prix accordé au soldat romain qui a renversé un ennemi, VI, 39.
Couronne, synonyme de somme d'argent offerte en présent, XXII, 13, 17; XXIV, 1; XXVIII, 17; distinction accordée au courage, VI, 39; X, 11.
Crémaste, ville de Thessalie, XVIII, 21.
Crémone, colonie romaine, III, 40.
Créonium, ville d'Illyrie, V, 108.
Crète; état de la Crète vers la CXLe olympiade, IV, 53; dissensions continuelles, XXV, 9; XXVII, 16; guerre extérieure avec les Rhodiens, XXXIII, 9; vin de Crète, VI, 2; mer de Crète, V, 19.
Crétois. Caractère perfide de ce peuple, IV, 8, 53, 54; VI, 45, 46, 47; VII, 12; XXXIII, 15; leur cupidité, IV, 53; VI, 46; ils partagent avec Nabis le fruit de leurs pirateries communes, XIII, 8; leur perversité passée en proverbe, VIII, 18, 21; XXXIII, 15; constitution crétoise faussement comparée à celle de Sparte, VI, 43, 45, 47; usage de la flûte dans les combats, IV, 20.
Crétopolis, V, 72.
Crinon, complice de Mégaléas, V, 15, 16.
Critolaüs, XV, 26.
Critolaüs l'Achéen; sa fatale influence sur le sort de l'Achaïe, XXXVIII, 2, 3, 4, 5; XL, 2.
Crocodile, XXXIV, fragment latin.
Croix; supplice de la croix, I, 24, 79, 86; V, 54.
Crotone, ville de l'Italie méridionale, VII, 1; X, 1.
Cryphon, XXIX, 3.
Ctésiphon, ville d'Assyrie, V, 44.
Cuirasse des soldats romains, VI, 23.
Cumes, ville de Campanie, III, 91; Amilcar en ravage les campagnes, I, 56.
Cumes, en Étolie, V, 77; XXII; 27; XXXIII, 11.
Curius Manius, II, 19.
Cyamosore, fleuve de Sicile, I, 9.
Cyathus, fleuve d'Étolie, IX, 45.
Cybèle, temple de Cybèle à Pessinunte, XXII, 20.
Cyclades, III, 16; IV, 16, 19; XVIII, 37.
Cydas, Cosme de Gortyne, XXIII, 15; XXIX, 1 c.
Cydoniates ou **Cydoniens**, peuple de Crète, IV, 55; XXIII, 15; XXVII, 15; XXVIII, 13.
Cyllène, arsenal, en Élide, IV, 9; V, 3.
Cynes, marché des Locriens Opuntiens, IV, 67.
Cynèthe, ville d'Arcadie, livrée par trahison aux Étoliens, IV, 16, 17, 18, 19; IX, 38; mœurs sauvages des habitants de Cynèthe, IV, 20, 21; tentative inutile faite par Aratus contre cette ville, IX, 15.
Cynoscéphales (montagne de), XVIII, 5, 10; bataille de Cynoscéphales, XVIII, 3-10.
Cyparissiens ou **Messéniens**, V, 92.
Cyphante, ville de la dépendance d'Argos, IV, 36.
Cypsélus, ville de Thrace, XXXIV, 12.
Cyrène (ville et pays de), XV, 33; XXXI, 18; Cyrène est donnée à Physcon, XXXI, 18; et se révolte contre lui, XXXI, 26.
Cyrmase, ville de Pisidie, XXII, 19.
Cyrrhestes, peuple de Syrie, V, 50, 57.
Cyrtiens, V, 52.
Cythère, IV, 6.
Cyzique, ville de Mysie, IV, 44; V, 63; XXVI, 6; XXXIII, 11.

D.

Daens, peuple de la Scythie, V, 79.
Dalmates, histoire abrégée de ce peuple, XXXII, 18; les Romains leur déclarent la guerre, 19.
Damasipse de Macédoine, XXXI, 25.
Damippe de Lacédémone, VII, 9.
Damis d'Athènes, XXII, 14.
Damocrite de Calydon, XVII, 10; XXII, 14.
Damocrite, complice de Diœus, XL, 4.
Damon, ambassadeur de Ptolémée Philométor, XXVIII, 1.
Damon, député rhodien, XXIX, 4.
Damotèle, d'Étolie, XXI, 3; XXII, 8, 9, 10, 12, 13.
Damoxène d'Égium, XVIII, 25.
Damuras, fleuve de Phénicie, V, 63.

DANAÉ, belle-mère de Tlépolème, XV, 27.
DANAÜS, inventeur des réservoirs d'eau à Thèbes, XXXIV, 2.
DAOQUE de Thessalie, XVII, 14.
DAORSES, peuple d'Illyrie, XXXII, 18.
DAPHNÉ, bourg consacré à Apollon, XXX, 3.
DARAS, fleuve d'Afrique, XXXIV, fragment latin.
DARDANIE, V, 97.
DARDANIENS, II, 6; IV, 66; V, 97; XXVI, 9; XXVIII, 8.
DARIUS, fils d'Hystaspe, IV, 43; V, 43.
DARIUS CODOMAN. Bataille d'Issus, XII, 17.
DASSARITES, peuple d'Illyrie, V, 108.
DAULIUM ou DAULIE, ville de Phocide, IV, 25.
DAUNIE, province d'Italie, III, 88, 91.
DÉCIATES, peuple de Ligurie, XXXIII.
DÉCIMER. Ce que c'était, VI, 38.
DÉCIMUS de Campanie, I, 7.
DÉCURIONS, VI, 25.
DÉLOS, XXVI, 5, 10; XXX, 18; XXXII, 17.
DELPHES. Massacre des Gaulois devant le temple de Delphes, I, 6; II, 20, 35; IV, 46; le roi Eumène y est assailli par une embuscade qu'avait préparée Persée, XXIII, 14.
DÉLUGE, VI, 5.
DÉMARATE d'Athènes, XXXVIII, 16, 17.
DÉMARATE de Corinthe, VI, 2.
DÉMÉTRIADE, ville de Magnésie en Thessalie, une des entraves de la Grèce, suivant Philippe, XVII, 11; sa position par rapport à Thèbes Phties, V, 99; souvent citée comme point de relâche ou de réunion, V, 29; X, 42; XVII, 1; XVIII, 28; XXIX, 1.
DÉMÉTRIUS, fils d'Ariarathe, XXXIII, 10, 16.
DÉMÉTRIUS d'Athènes, ambassadeur de Ptolémée Épiphanes, XXIII, 1.
DÉMÉTRIUS, fils d'Euthydème, XI, 34.
DÉMÉTRIUS de Phalère, X, 22; XII, 19; XXIX, 6; extrait de ses ouvrages, XXXVI, 16.
DÉMÉTRIUS de Pharos, livre aux Romains Corcyre, II, 11; et reçoit d'eux le commandement des peuplades illyriennes soumises, *ib.*; il combat avec les Achéens contre Cléomène, II, 65, 66; il trahit les Romains, III, 16; et vaincu par eux s'enfuit auprès de Philippe, III, 18; il s'unit à Scerdilaïdas et aux Étoliens, IV, 16; Taurion le gagne de nouveau à la cause achéenne, IV, 19; son influence fâcheuse sur l'esprit de Philippe, V, 12; VII, 13; IX, 26; il l'engage à passer en Italie, V, 101, 105, 108; et meurt à Messène, III, 19; son intrépidité déréglée, III, 19.
DÉMÉTRIUS, père de Philippe, fils d'Antigone Gonatas roi de Macédoine, I, 3; IV, 25; ennemi des Étoliens, II, 2, 44; il soutient en Grèce les tyrans, 44; il fait alliance contre l'Étolie avec les Béotiens, XX, 5; il meurt après dix ans de règne, II, 44.
DÉMÉTRIUS, fils de Philippe, frère de Persée, XVIII, 22; XX, 13; XXIII, 14; XXIV, 1; Rome lui est favorable, XXIV, 2; jalousie de Philippe et de Persée, XXIV, 6; querelle avec Persée, XXIV, 12.
DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE, II, 41; IX, 29, 34.
DÉMÉTRIUS, favori de Philométor, XXX, 9.
DÉMÉTRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, otage à Rome, XXXI, 12; il s'échappe et se rend en Syrie, XXXI, 22; il s'empare du trône et est reconnu roi par les Romains, XXXII, 4; Ariarathe l'accuse d'avoir aidé Oropherne à lui enlever la couronne de Cappadoce, XXXII, 20; il cherche en vain à prendre Chypre, XXXIII, 3; Bala lui dispute le trône, XXXIII, 14; Démétrius se livre honteusement à la boisson au lieu de combattre, XXXIII, 14; après onze ans de règne, il meurt, III, 5; XXXIII, 16.
DÉMIURGES, magistrats achéens, XXIV, 5.
DÉMOCHARÈS, historien, XII, 13.
DÉMOCLÈTE, X, 46.
DÉMOCRATE, amiral macédonien, XVI, 3.
DÉMOCRATIE, une des trois formes de gouvernement. Quelles en sont les origines, la nature, la décadence, VI, 3, 4, 9, 10; démocratie modèle chez les Achéens, II, 38.
DÉMODOCUS, chef de cavalerie achéen, V, 95.
DÉMOPHANES, familier de Philopœmen, X, 25.
DÉMOSTHÈNE, l'orateur, XII, 12; XVII, 14.
DÉMOSTHÈNE, secrétaire de Philippe, XVII, 1, 8, 17.
DENTHÉLÈTES, peuple thrace, XXIV, 6.
DENYS, officier d'Antiochus, VII, 16, 18.
DENYS, le tyran, assiége Rhégium, I, 6; il fait renoncer les Grecs d'Italie aux coutumes des Achéens, II, 39; il occupe le trône vingt-trois ans et meurt à soixante-trois, XII, 4;

son amour pour le luxe, XII, 24; comment jugé par Scipion, XV, 35.
DENYS de Thrace, V, 65.
DENYS, favori d'Antiochus Épiphanes, XXXI, 3.
DÉSERTION. Peine infligée chez les Romains pour ce crime, I, 17; III, 54; VI, 37.
DIÆUS l'Achéen, hostile à Rome, XXXVIII, 2; deux fois stratége, XL, 2; il lève des contributions et appelle tous les jeunes Achéens aux armes, XL, 2, 4; rejette les offres de Métellus, 4; ses biens vendus à l'enchère, 9.
DIANE, temples de Diane à Lusis en Arcadie, IV, 18, 25; IX, 34; dans l'Élymaïde, XXXI, 11; à Abydos, XVI, 31; à Hiéracome, XXII, 25; statue de Diane Cyndias à Bargylis, en Carie, XVI, 12.
DIATONIUM, ville de Crète, XXIII, 15.
DICÉARQUE, amiral de Philippe, XVIII, 37.
DICÉARQUE de Trichonie, XVII, 10; XX, 10; XXII, 14.
DICÉARQUE, historien, XXXIV, 5.
DICÉTAS, XXVII, 1, 2.
DICTATEUR, ses attributions, III, 87; par une mesure inouïe, les Romains nomment deux dictateurs, III, 103.
DIDASCLONADAS de Crète, V, 37.
DIGÉRIENS, peuple thrace, XIII, 10.
DIMALE, ville d'Illyrie, III, 18; VII, 2.
DINOCRATE, XVI, 3.
DINON l'Égyptien, XV, 25.
DINON de Rhodes, XXVII, 6; XXVIII, 2, 15; XXIX, 5; XXX, 7, 8.
DIOCLÈS de Dymes, V, 17.
DIOCLÈS, gouverneur de la Parapotamie, V, 69.
DIODORE, XXXI, 20, 21.
DIOGÈNE d'Acarnanie, XXVIII, 5.
DIOGÈNE de Susiane, V, 46, 48, 54; X, 29, 30.
DIOGNÈTE, amiral d'Antiochus le Grand, V, 43, 59, 62, 68, 69, 70.
DIOMÉDON de Cos, XXX, 7.
DIOMÉDON de Séleucie, V, 48.
DIONYSIDORE, XVI, 3, 6; XVII, 1.
DIONYSIDORE, ambassadeur des Ptolémées, XXIX, 8.
DIOPHANE de Mégalopolis, envoyé comme auxiliaire à Eumène, XXI, 7; ennemi de Philopœmen, XXIII, 3; il soutient Sparte contre Lycortas, XXV, 1; s'oppose à ce qu'on secoure les Ptolémées, XXIX, 8.
DIOPHANE, député de Persée, XXVII, 6, 11.
DIOPITHE, Rhodien, XXVIII, 7.
DIOSCURE, dans le Péloponèse, en Phliasie, IV, 67, 68, 79.
DIOSCURE, près de Séleucie, V, 60.
DIPYLE, port d'Athènes, XVI, 25.
DISCIPLINE, sauvegarde des Romains, I, 17.
DIUM, ville de Macédoine, pillée par les Étoliens, IV, 62; V, 9, 11; IX, 35; Persée y trouve les députés de Genthius, XXIX, 3.
DODONE, ville d'Épire; temple de cette ville pillé par les Étoliens, IV, 67; V, 9, 11; IX, 35.
DOLIQUE, ville de Perrhébie, XXVIII, 11.
DOLOPES, peuple de la Grèce, XVIII, 30; XXII, 8, 22.
DOMITIUS AHÉNOBARBUS (Cn.), consul; XXII, 15; XXX, 10.
DORA, ville de Phénicie, V, 66.
DORIMAQUE, Étolien, prête appui aux pirates contre les Messéniens, et pousse ses concitoyens à faire la guerre à ce peuple, IV, 3; il bat les Achéens à Caphyes, IV, 16; prend Égire, 57; stratége, il ravage l'Épire, IV, 67; V, 11; secourt les Éléens contre Philippe, IV, 77; V, 3; pénètre en Thessalie, V, 5, 6; il ne peut soustraire la ville d'Échinus à Philippe, IX, 42; il abolit les dettes à l'Étolie, et donne des lois, XIII, 1; il est envoyé en Égypte, XVIII, 37.
DORYMÈNE, Étolien, V, 61.
DOT, comment payée à Rome, XXXII, 13.
DOURA, ville d'Assyrie, V, 52.
DOURA, en Mésopotamie, V, 48.
DRACHME, solde d'un cavalier romain par jour, VI, 39.
DRANGIANE, province d'Asie, XI, 34.
DRÉPANE de Sicile, I, 41, 46.
DROMICHETES, roi des Odryses; fragments grammat.
DRYMUSSE, île d'Ionie, XII, 27.
DUNAX, montagne de Thrace, XXXIV, 11.
DYMES, ville d'Achaïe, une des premières confédérées, II, 41; IV, 83; campagnes de Dymes ravagées par Euripidas, IV, 59, 83; V, 17; Dymes se sépare de la ligue, IV, 60; Philippe à Dymes, V, 17; les Achéens veillent sur la côte voisine, V, 91.
DYRRACHIUM, II, 9, 11, 71; VII, 2. Dyrrachium, synonyme d'Épidamne, XXXIV, 12.

E.

Ecbatane, capitale de la Médie; site et description, x, 27.
Ecdème de Mégalopolis, disciple d'Arcésilas, x, 25.
Échécrate, Thessalien, v, 63, 65, 82, 85.
Échécrate, historien cité par Timée, xii, 11.
Échetla, ville de Sicile, i, 15.
Échidème, ambassadeur athénien, xxi, 2.
Échinus, ville de Thessalie, auprès du golfe Maliaque, possédée par les Étoliens, ix, 41; xvii, 3, 12; xviii, 21; Échiniens, ix, 41; ii, 42.
Ecnome, colline en Sicile, où campèrent les Carthaginois, i, 25; auprès de là se livre un combat naval entre Régulus et Amilcar, i, 26.
Édécon, petit roi d'Espagne, vient trouver Scipion à Tarragone, et se livre à lui, x, 34; il le salue roi, 40; Scipion le reçoit avec bienveillance, et lui rend sa femme et ses enfants, 35.
Édesse, ville de Macédoine, v, 97; auprès de la voie Ignatia, xxxiv, 12.
Édile, c'est dans le trésor des édiles, au Capitole, que l'on garde les tables d'airain où sont gravés les traités, iii, 26; Scipion l'Africain, édile, x, 4; édilité, le plus grand honneur qu'obtienne à Rome un jeune homme patricien, x, 4.
Égée, mer Égée, xvi, 34.
Éges, ville d'Éolide, dont les habitants se livrèrent à Achéus, puis à Attale, v, 71.
Égeste, ville de Sicile; C. Duilius la délivre, i, 24.
Égine, île occupée par les Romains, ix, 42.
Éginètes; les prisonniers éginètes, d'abord mal accueillis par Publius, ix, 42; Sulpicius réduit cette île en servitude, et les Étoliens en vendent les habitants à Attale, moyennant trente talents, xxiii, 8, 9; xi, 6, 8.
Égire, ville d'Achaïe, ii, 41; auprès du golfe de Corinthe, iv, 57.
Égium, ville d'Achaïe, xii, 41; elle s'unit aux villes qui avaient formé une confédération après l'expulsion des Macédoniens, ii, 42, 54; iv, 7, 26, 82; xvi, 27; xxviii, 3; là devait avoir lieu l'assemblée des Achéens; mais Philippe en transporte le siége à Sicyone, à cause des Aratus, v, 1; elle est à trois jours de marche de Mégalopolis, ii, 55; Philippe y envoie sa flotte, v, 101; et y amène son armée, 102.
Égosages, peuple d'Asie, v, 77, iii.
Égos-Potamos, fleuve auprès duquel eut lieu un combat naval où les Lacédémoniens furent secondés par le Sicilien Hermocrate, i, 6; xii, 25.
Éguse, île située en face de Lilybée, l'une des Égates, i, 60; près de laquelle eut lieu la bataille qui termina la première guerre punique.
Égypte. Beaucoup d'historiens en ont raconté l'histoire jusqu'à la cxl^e olympiade, ii, 37; Polybe embrasse en un seul livre plusieurs années, xiv, 12; dissensions vers la fin du règne de Ptolémée Philopator, iii, 2; les rebelles soumis par Ptolémée Éphiphanes, xxiii, 16; Philippe convoite l'Égypte, iii, 3; de quoi se composait le royaume d'Égypte dans l'origine, soit sur les côtes de l'Asie Mineure, soit en Thrace, v, 34; les Égyptiens, fiers de la victoire de Raphia, prennent les armes contre Ptolémée Philopator, v, 107; iii, 2; xiv, 12; les Romains tirent du blé de l'Égypte pendant la disette, ix, 22; Antiochus Épiphanes s'en empare, à l'exception d'Alexandrie, xxviii, 16; xxix, 1; Rome la conserve aux Ptolémées, en obligeant Antiochus à l'évacuer, xxix, 11; cruauté des Égyptiens dans la colère, xx, 22.
Élatée, ville de Phocide, v, 26; xviii, 26; xxvii, 15.
Élée, ville d'Éolide, xxi, 8; xxxii, 25.
Élée, ville de l'Italie méridionale, i, 20.
Élée ou **Élide**, contrée du Péloponèse; souvent attaquée par les Illyriens, ii, 5; Philippe la dévaste, iv, 64, 73, 77, 83; autrefois sacrée et à l'abri des dévastations, iv, 73; Aratus défend contre elle les frontières de l'Achaïe, v, 92.
Éléens, habitants de l'Élide; amis et alliés des Étoliens, iv, 5, 6, 9; les Étoliens veulent leur livrer la ville

de Cynèthe; ils la refusent, IV, 19; Machatas leur persuade de faire la guerre aux Achéens, 36; ils la font sous la conduite de l'Étolien Euripidas, 59; qui les abandonne au moment d'envahir la Sicyonie, V, 94; leur passion pour la vie champêtre; richesse de leur sol, IV, 73; Psophis, leur place de guerre, est prise par Philippe, IV, 71; leur chef Amphidamus, prisonnier de ce prince, et relâché sans rançon, leur conseille en vain de s'attacher à la Macédoine, 75, 84; les Étoliens leur envoient du secours, sous Philidas, 77; leurs garnisons évacuent les villes de la Triphylie, 80; ils envahissent le territoire de Dymes, etc., 17, 30; puis la Messénie, 91, 92; ils dévastent l'Achaïe, 94; ils plaident contre les Achéens devant le sénat, au sujet de la Triphylie, XVIII, 25; ils négocient avec Antiochus, XX, 3; ils demeurent tranquilles au commencement de la guerre d'Achaïe, XL, 3.

Éléphants, XII, 3; I, 30, 32, 33, 34, 40; III, 46; XI, 1; I, 41; III, 46, 53, 55, 74, 79; V, 84; XV, 9; XXXI, 3; XXXIV, fragm. latin.

Éléus, château fort en Étolie, auprès de Calydon, IV, 65.

Éleuthérèens, en Crète, déclarent la guerre aux Rhodiens, IV, 53, 55.

Élisphasiens (champs des), dans le Péloponèse, près de Mantinée, XI, 11.

Ellépore ou Élore, fleuve de l'Italie méridionale, I, 6.

Ellopie, ville d'Étolie, XI, 4.

Élymaïde, pays où Antiochus veut piller le temple de Diane, XXXI, 11.

Élyméens, peuple d'Asie, dans le nord de la Médie, V, 44.

Émathie, anciennem. Péonie, XXIV, 8.

Émile Papus (L.), consul, est envoyé à Ariminum pour arrêter les Gaulois, II, 23. Il vole au secours des Romains, en Étrurie, II, 26; deux victoires sur les Gaulois, 27-31.

Émile Paul (L.), consul, est envoyé en Illyrie, III, 16; IV, 37; III, 107, 18; IV, 66; le triomphe lui est décerné, III, 19; IV, 66; son second consulat, III, 106; V, 108; confiance qu'il inspire, III, 107, 108; il exhorte ses soldats, 108; il veut, mais en vain, empêcher le combat, 110; il commande alternativement avec C. Térentius, 110; il refuse le combat que lui offre Annibal, 112; il commande la droite à Cannes, 114, et y meurt en combattant vaillamment, 116.

Émile Paul (L.), son discours au peuple sur la guerre de Macédoine, XXIX, 1; la guerre contre Persée languissait avant lui, 1; sa victoire sur Persée, XVIII, 18; XXIX, 6; étonnement que lui cause la phalange, *ib.*; ses paroles devant Persée, captif, *ib.*, il prend ses quartiers d'hiver en Macédoine, 8; lettre aux Cybarates sur Polyarate, XXX, 9; il parcourt les villes grecques, 11; il place ses statues sur les colonnes, élevées par Persée pour lui-même, *ib.*; jeux, XXXI, 12; destruction de soixante et dix villes en Epire, *ib.*; sa modestie, XVIII, 18; XXXII, 8; sa mort, 8, 14; ses deux fils, Fabius et Scipion, XVIII, 18; XXXII, 14.

Émile Paul (M.), consul, prend cent neuf galères carthaginoises, I, 36; horrible naufrage, 37.

Émilie, sœur de L. Émile, père du second Africain, femme du premier Africain, XXXII, 12.

Émilius Lépidus (M.), II, 21.

Émilius Lépidus (M.), ambassadeur romain, XVI, 34; consul, puis grand pontife, XXIII, 1; puis prince du sénat, XXXII, 22; l'envoyé de Ptolémée suit ses conseils, XXVIII, 1; il ferme sa porte à Charops, XXXII, 22.

Émilius Régillus (L.), amiral romain contre Antiochus, XXI, 6, 8; victoire, 9, 10, 13; XXII, 7; il revient triomphant, 7.

Emporie, ou Empories, riche contrée de l'Afrique, près de la petite Syrte, I, 82; III, 23; les Carthaginois la cèdent à Massinissa, XXXII, 2.

Emporie, en Espagne, III, 39; Cn. Scipion y aborde en venant de Rome, III, 76.

Émus ou Hémus, mont de Thrace, inférieur aux Alpes, XXXIV, 10; du sommet ou aperçoit la mer Adriatique et le Pont-Euxin, XXXIV, 12.

Enchélanes, peuple et ville d'Illyrie, V, 108.

Énée, temple d'Énée à Ecbatane, X, 27.

Énée (Commentaire d') sur l'art militaire, X, 44.

Énianes, golfe des Énianes, ou Maliaque, X, 42.

Énipée, fleuve de Thessalie, V, 99; XXIX, 3.

Enna, ville de Sicile, prise par les Romains, I, 24.

Énus, ville de Thrace, v, 34; xxiii, 6, 11, 13; xxx, 3.
Éole, roi des vents, xxxiv, 2.
Éolie, ou Éolide, en Asie; Attale, puis Antiochus s'en emparent, v, 77; xxi, 10.
Éoliennes, îles Éoliennes ou Liparienne, i, 25.
Éordée, contrée de la Macédoine, xviii, 6; Eordiens, xxxiv, 12.
Épaminondas engage les Arcadiens et les Messéniens à une étroite alliance, iv, 32; victoire de Mantinée douteuse par sa mort, iv, 33; xii, 25; ce que Thèbes lui doit, vi, 43; viii, 1; il fut vaincu par la fortune, ix, 8; sa grande modération, xxxii, 8.
Épénète, ambassadeur béotien, xxiv, 12.
Épérate, de Phares, stratége achéen, iv, 82; v, 1; Philippe l'envoie au secours des Messéniens, v, 5; ses soldats le méprisent, 30; ses fautes, 30, 91; il sort de magistrature, 30.
Épétium, ville d'Illyrie, xxxii, 18.
Éphèse; les rois d'Egypte y tiennent une forte garnison, v, 35; Antiochus la convoite, xviii, 32, et la prend, xx, 11; xxi, 9; les Romains la donnent à Eumène, xxii, 27; Héraclide y prépare la guerre, xxxiii, 16.
Éphore, auteur d'une histoire universelle, v, 33; très-habile sur l'origine des villes et les émigrations des peuples, xxxiv, 1; ix, 1; il dit que la musique est inventée pour tromper les hommes, iv, 20; il loue la constitution des Crétois, vi, 45; Polybe avait recueilli ses erreurs, xii, 22; il le défend contre Timée, xii; expérience inégale, xii, 25; très-versé dans la marine, très-peu dans la guerre de terre, xii, 28; voy., pour tout ce qui le concerne, xii, *passim*.
Éphores lacédémoniens; ils ne s'accordent pas sur le choix des alliances, iv, 22; la faction étolienne fait périr Adimante, *ib.*; de nouveaux éphores, favorables à Philippe, sont tués durant le sacrifice, 34; Chilon détruit ceux qui ont élu Lycurgue, 81; Timée avait fait une liste des éphores et des rois, xii, 11 *a*; leur heureuse influence sur Sparte, xxiv, 12; leur sénat, iv, 35.
Épicharès, amiral phocéen, xxx, 9.
Épicydes, de Syracuse, ambassadeur d'Annibal auprès de Hiéron, vii, 8.
Épidaure, ville de l'Argolide, ii, 5; xxx, 15.
Épies, ville de Triphylie, iv, 77, 80.
Épigène, général syrien, v, 41, 49; calomnié par Hermias, il est bientôt assassiné, 50, 51.
Épipole, partie haute de Syracuse, viii, 37.
Épire; le golfe d'Ambracie le sépare de l'Acarnanie, iv, 63; les Illyriens y prennent Phénice, ii, 5; traité avec les Illyriens, 6; les Étoliens avaient partagé les villes d'Acarnanie avec Alexandre, roi d'Épire, ii, 45; ix, 34; alliance avec Antigone et les Achéens contre Cléomène, ii, 65; iv, 9; ravage des Étoliens, iv, 6; les Achéens sollicitent leur alliance contre les Étoliens, iv, 15; conduite des Épirotes, 16, 30, 61; les Étoliens dévastent et brûlent Dodone, iv, 67; les Épirotes reçoivent l'ordre d'unir leur flotte à celle de Philippe, près de Céphallénie, v, 3; ils implorent Philippe contre les Étoliens, les Romains et les Illyriens, x, 41; les ambassadeurs romains délibèrent avec eux à Phénice pour combattre Philippe, xvi, 27; Philippe évacue promptement les défilés d'Épire, xvii, 3; xviii, 6; xxvii, 13; ils négocient avec Antiochus, xxi, 3; ils s'entendent avec M. Fulvius pour la guerre contre les Étoliens, xxii, 9; députation à Rome contre Philippe, xxiv, 1; A. Hostilius en Épire, xxvii, 14; désordres affreux après la défaite de Persée, xxx, 14; xxii, 21; soixante et dix villes détruites, xxx, 12; ambassade à Rome, xxxii, 24.
Épistrate, Acarnanien, général au service des Achéens, iv, 11.
Épitalium, ville de Triphylie, iv, 80.
Éposognate, roi des Galates, xxii, 20.
Ératosthène, géographe : ce qu'en dit Polybe, xxxiv, 5.
Erbesse, ville de Sicile, près d'Agrigente, i, 18.
Ercte, entre Éryx et Panorme, occupé par Amilcar, i, 56.
Érénosiens, peuple de l'Espagne citérieure, soumis par Annibal, iii, 35.
Érétrie, ville d'Eubée; les Étoliens se plaignent que Rome s'en empare, xviii, 28; le sénat lui rend la liberté, 30.
Érétrie, en Phtiotide, xviii, 3.
Éribane, mont entre la Campanie et le Samnium, iii, 91.
Éridan, nom poétique du Pô, ii, 16.
Érycine, temple de Vénus Érycine, i, 15, 58; ii, 7, 9.

ÉRYMANTHE, fleuve Érymanthe, en Arcadie, IV, 70, 71.
ÉRYMANTHE, fleuve d'Asie, entre la Drangiane et l'Arachosie, XI, 34.
ÉRYTHRÉE, ville maritime de l'Ionie; Attale vaincu s'y réfugie, XVI, 6; les Romains lui donnent un territoire, XXII, 27.
ÉRYTHRÉE; mer Érythrée ou mer Rouge, IX, 43; V, 46, 48, 54; XIII, 9.
ÉRYX, montagne et ville de Sicile, entre Panorme et Drépane, I, 55; les Romains l'occupent, 58.
ESCHRION, Acarnanien attaché aux Romains, XXVIII, 5.
ESCULAPE. Temple d'Esculape, près d'Agrigente, I, 18; à Ambracie, XXII, 10; à Carthagène, X, 10; à Pergame, XXXII, 25; sa statue, 25.
ESPAGNE. Situation géographique de ce pays, III, 37, 39; les Carthaginois la possédaient en grande partie avant la première guerre punique, I, 10; Amilcar y passe pour y relever la domination de sa patrie, II, 1; Asdrubal succède à Amilcar; I, 11, 13; Annibal à Asdrubal, II, 36; III, 13; les Carthaginois s'affermissent en Espagne, pendant que les Romains sont occupés en Cisalpine, II, 22; Espagnols montagnards, III, 39; leurs armes, III, 114; sur tout ce qui s'y passe après Annibal : voy. Asdrubal, frère d'Annibal; Asdrubal, fils de Giscon; Cn. et Publ. Scipion, etc., Carthagène; Ébre, colonnes d'Hercule, Celtibériens, etc.; autres renseignements, XXXIV, 9; luxe d'un roi espagnol, XXXIV, 9.
ÉTENNES, habitants de la Pisidie au-dessus de Sida, V, 73.
ÉTÉSIENS, vents étésiens, IV, 44; V, 5.
ÉTHALE, île voisine de l'Étrurie, XXXIV, 11.
ÉTHIOPIE, III, 38; XXXIV, fragment latin.
ETNA, I, 55.
ÉTOLIENS. Ils prennent Médion en Illyrie, et sont surpris par Agron qui les massacre, II, 2, 3; ils secourent les Épirotes contre les Illyriens, II, 6; Illyriens, Acarnaniens et Épirotes unis contre eux, 6; ils aident les Corcyréens contre les Illyriens, II, 9; les Romains leur annoncent leur victoire sur les Illyriens, II, 12; Aratus s'oppose à leur cupidité, II, 43; ils s'allient aux Achéens contre Démétrius, 44, 46; Aratus déjoue leurs projets d'alliance, 45; traité avec Alexandre pour le partage de l'Acarnanie, 45; IX, 34; avec Antigone Gonatas pour la dissolution de la ligue achéenne, 45; IX, 34, 38; ils profitent de la minorité de Philippe III pour s'immiscer dans le Péloponèse, IV, 2; succès contre les Achéens et Philippe, puis guerre sociale, III, 2; IV, 3-27, 57 jusqu'à la fin; V, 1-30, 91-105; Dorimaque, IV, 3; Ariston stratége. Guerre contre les Messéniens, IV, 5; aidés des Éléens, IV, 5; ils envahissent la Messénie, IV, 6; plus redoutables corps à corps qu'en ligne, IV, 8; victoire de Caphyes, IV, 12; décret contre les Achéens, IV, 15; leur mépris pour les réclamations, 16; alliance secrète avec Sparte, *ib.*; invasion en Achaïe, *ib.*; prise de Cynèthe, 18, 19; temple de Diane pillé, 18; retraite, 19; intendance de Delphes usurpée, 25; ravages, 34; Scopas stratége, 27, 37; ils envoient mille hommes aux Cnossiens, 53; qui de leur côté leur en envoient mille, 55; Philippe envahit l'Étolie; ses succès, 61; ils pénètrent cependant en Macédoine, 62; puis en Épire, 67; leurs ravages, 79; prise de Therme par Philippe, V, 6; ils proposent une entrevue et y manquent, V, 28; paix de Naupacte avec Philippe, 103-105; ils tentent d'assurer à eux et aux Romains l'appui de Sparte, IX, 28; unis contre Philippe aux Romains et à Attale, 30, 41; conditions de l'alliance, 39; XI, 6; XVIII, 21; ils se plaignent, X, 23; Rhodes les engage à renoncer à cette union, XI, 5-7; nouvelles lois, XIII, 1; paix avec Philippe, XV, 23; XVII, 1; XVIII, 21; les ambassadeurs de Rome délibèrent avec eux sur une nouvelle guerre contre Philippe, XVI, 27; le stratége Phénéas assiste à l'entretien de Philippe et de Quintius, XVII, 1, 3, 4; Philippe prétend qu'ils ne sont pas Grecs pour la plupart, XVII, 5; ils pillent le camp de Philippe, XVIII, 10, 17; leurs prétentions après Cynoscéphales, 19, 20; Alexamène stratége, 26; ils attaquent le sénatus-consulte qui accorde la paix à Philippe, 28; négociation avec Rome, 31; ils appellent Antiochus, III, 3; XX, 1; guerre avec Rome; revers, III, 3; Héraclée succombe; ils se livrent, XX, 9; mais trouvant les conditions trop rudes, ils reprennent les armes, 10; ambassade à Rome : ré-

ponse évasive, XXI, 1; trêve de dix mois, 2, 6; Fulvius envoyé contre eux; XXII, 8; paix, 9-13; le sénat la ratifie, 14; traité, 15; députés romains envoyés vers eux durant la guerre de Persée, XXVIII, 3, 4; dissensions, XXX, 14; la tranquillité est rétablie à la mort de Lyciscus, XXXII, 20, 21; caractère de ce peuple, II, 3, 4, 45, 46, 49; IV, 67.

ÉTRURIE. Position et limites, II, 16; elle est le théâtre de la guerre cisalpine, II, 23; Publius Scipion y aborde pour arrêter Annibal, III, 49, 56; les Romains y amassent des provisions, III, 75; Annibal y pénètre par les marais, 78; défaites des Romains, III, 108; V, 101, 105; à Trasimène, III, 84; étendue de l'Étrurie, XXXIV, 11; Toscans maîtres autrefois de la Campanie et des bords du Pô, II, 17; ils envahissent avec les Gaulois transalpins et cisalpins le territoire de la république, II, 19; défaite auprès du lac Vadimon et soumission, I, 6; II, 20; alliés des Romains contre les Cisalpins, II, 24.

ÉTRURIE; mer d'Étrurie, ou de Toscane, ou Tyrrhénienne, I, 10; à l'O. de l'Italie, II, 14, 16; XXXIV, 6.

EUBÉE, île. Antigone la traverse pour arriver à l'Isthme, II, 52; les habitants implorent ce prince contre les Étoliens, Attale et les Romains, X, 41; il y met des garnisons, XVII, 11.

EUBÉE, fiancée d'Antiochus, XX, 8.

EUBOÏQUE, talent, I, 62; XV, 18; XXI, 14.

EUBULIDE de Chalcis; Antiochus le livre aux Romains, XXI, 14; XXII, 26.

EUCLIDAS, frère de Cléomène, commande une partie des troupes à Sellasie, II, 65, 67, 68.

EUDAMIDAS, roi de Sparte, père d'Agésilas, aïeul d'Hippomédon, IV, 35.

EUDAMIDAS, père d'Archidamus, roi de Sparte et gendre d'Hippomédon, IV, 35.

EUDOXE, auteur d'une histoire de la Grèce, XXXIV, 1.

EULÉUS, eunuque de la cour d'Égypte. Son influence, XXVIII, 17; il conseille à Ptolémée de se retirer à Samothrace, XXVIII, 17.

EUMÈNE, fils d'Attale, roi de Pergame. Il accroit beaucoup son patrimoine, XXIV, 8; ses guerres avec Prusias, les Galates, Pharnace, III, 3; les Romains veulent lui donner Orée et Érétrie; mais T. Quintius s'y oppose, XVIII, 30; les Achéens le secourent contre Antiochus, XXI, 7; présent magnifique que les Achéens refusent, XXIII, 7; ses statues sont relevées par les Achéens à la demande d'Attale, XXVII, 15; XXVIII, 7, 10; Antiochus l'enferme quelque temps dans Pergame, XXI, 8; XXII, 3; il conseille à L. Émile de ne pas traiter avec Antiochus avant l'arrivée des Scipion; XXI, 8; il est compris dans le traité avec Antiochus, XXI, 14; XXII, 26; il va à Rome, XXII, 1; il y est reçu avec honneur, XXII, 1; son discours, 2-5; il revient en Asie, 25; les Romains lui donnent toute l'Asie en deçà du Taurus, possédée par Antiochus, sauf la Lycie et la Carie, 27; il avait refusé la fille d'Antiochus, 3; démêlés avec Philippe pour quelques villes de Thrace, XXIII, 4, 6, 11; il envoie à Rome son frère Athénée, XXIV, 1, 3; guerre avec Prusias, soutenu par Philippe, XXIII, 18; XXIV, 1; guerre contre Pharnace: ambassade à Rome, III, 3; XXIV, 10; XXV, 2; trêve avec Pharnace: ambassade à Rome, XXV, 6; traité de paix, XXVI, 6; les Rhodiens l'excitent à combattre les Lyciens, XXV, 5; mais il les blesse et leur devient suspect, XXVII, 6; secours aux Cydoniates en Crète, XXVIII, 13; Persée lui tend des embûches, XXIII, 14 *a*; il lui envoie des députés, XXIX, 3; Eumène s'offre comme médiateur, 1; par l'entremise de Cydas de Crète, 1; ruses mutuelles d'Eumène et de Persée, 1; condition de la médiation, 1; Polybe blâme Eumène, 1; son avarice, 1; il n'obtient rien de Persée, 1; colère des Romains, qui excitent Attale contre lui, XXX, 1; défense aux rois de venir à Rome, 17; les Galates envahissent ses États, XXIX, 6; XXX, 1, 2, 3, 17; Rome détache les Galates de son obéissance. XXXI, 2; plus Rome le hait, plus les Grecs l'aiment, XXXI, 10; ambassade à Rome, XXXI, 6, 9; Sulpicius Gallus convoque à Sardes tous ceux qui veulent l'accuser, 10; nouvelle ambassade à Rome, XXXII, 3, 5; cadeaux magnifiques à Rhodes, XXXI, 17; mort et éloge d'Eumène, XXXII, 23; Attale lui succède, comme tuteur d'Attale, fils d'Eumène, XXX, 2; XXXIII, 18; il eut trois frères, XXXII, 23; XXII, 1, 5,

27; sa piété envers sa mère, XXIII, 18; lui et Philétère avaient par leur faveur nourri les vices du Thébain Pythéas, XL, 1.
EUMÈNE, ambassadeur des Ptolémées auprès des Achéens, XXIX, 8.
EUPHANE, Crétois, général d'Antiochus, XX, 3.
EUPHRATE, fleuve. Détails, IX, 43; entre l'Euphrate et le Tigre est situé le Beau-Champ, VIII, 25. — Lire dans la traduction, *Sarmosate, située dans la plaine surnommée la Belle*, au lieu de : dans la belle plaine.
EURÉAS, ambassadeur des Achéens à Rome, XXXI, 6, 8.
EURIPE, détroit d'Eubée, V, 99, 101, 109.
EURIPIDAS ou EURIPIDE, général étolien, IV, 19, 59, 69, 70, 71; V, 94, 95.
EUROME, ville de Carie, XVII, 2, XVIII, 27; XXX, 5.
EUROPE, entre le Tanaïs et les Colonnes d'Hercule, III, 37; sa longueur, XXXIV, 7; sa hauteur, XXXIV; le royaume de Macédoine n'en est qu'une faible partie, I, 2, 4; les peuples de l'Occident en sont très-belliqueux, I, 2; l'Europe occidentale inconnue aux armées romaines, II, 2.
EUROPE, ville située près du Tigre, V, 48.
EUROTAS, fleuve en Laconie: il arrose Sparte, V, 21, 22, 23; VIII, 35; IX, 8; XVI, 16.
EUROTAS, fleuve d'Italie, auprès de Tarente, VIII, 35.
EURYCLIDAS, orateur athénien, V, 106.
EURYLÉON, lâche préteur achéen, X, 21. — Lire dans la traduction *Euryléon*, et non Eurycléon.
EURYMÉDON, excite les villes de Sicile contre Syracuse, XII, 25.
EUTHYDÈME de Magnésie, roi de Bactriane, XI, 34; vaincu par Antiochus, X, 49; qui marie sa fille au fils de ce prince, XI, 34.
ÉVA, colline près de Sellasie en Laconie, où Cléomène est vaincu par Antigone, II, 65, 66; le roi Philippe y sacrifie, V, 24.
ÉVAGORAS, roi de Salamine, en Chypre, révolté contre la Perse, XII, 25.
ÉVAGORAS d'Égium, accusé de trahison envers l'Achaïe, XXXVIII, 5.
ÉVERGÈTE PHYSCON, voy. PTOLÉMÉE.
ÉVHÉMÈRE, Messénien, historien, XXXIV, 5.
EXERCICES MILITAIRES, X, 20, 22.
EXTRAORDINAIRES, alliés d'élite mêlés à la légion romaine, VI, 26; leur place dans le camp, 31; ils fournissent une garde au consul et au questeur, VI, 31.

F.

FABIUS (L.), ambassadeur à Carthage, XV, 1.
FABIUS LABÉON (Q.) bat la flotte d'Antiochus, XXII, 26.
FABIUS MAXIMUS (Q.), dictateur, III, 87, 88; ses temporisations louées et blâmées, 89, 92, 94, 103; piége tendu à Annibal déjoué par celui-ci, 92, 93; désobéissance de Minucius, III, 94; Minucius devient son égal: ils se partagent les légions, 103; Minucius implore son secours, 104; puis se replace sous son autorité, 105; il abdique, 106; siége de Tarente, X, 1; opposé à Scipion, XII, 2.
FABIUS MAXIMUS (Q.), fils de P. Émile, frère aîné de Scipion Émilien. Il fait rester Polybe à Rome, XVIII, 18; XXXII, 9, 10; il rend difficilement la dot de sa mère, XVIII, 18; XXXII, 8; élève de Polybe, XXXII, 9, 10; générosité de son frère, 14; il sert sous son père, XXIX, 6; ambassadeur en Asie, XXXIII, 6; préteur en Sicile, XXXVIII, 3.
FABIUS (Q.), envoyé à Rome par T. Quintius, XVII, 10.
FABIUS VICTOR (Q.), historien dévoué aux Romains, I, 14, 15, 58; son opinion sur les causes de la deuxième guerre punique, III, 8; pas toujours fidèle, III, 9.
FALERNES, montagne et vignoble de Campanie, III, 90, 92, 94.
FALISQUES. Guerre contre eux, I, 65.
FANNIUS, ambassadeur, XXXII, 18; en Illyrie, en Asie, XXXIII, 6.
FÉRENTANS, alliés des Romains, II, 24; Annibal dévaste leur territoire, III, 88.
FÉRIES, XXI, 1.
FÉSULE ou FÉSULES, ville d'Étrurie, II, 25; défaite des Gaulois, II, 25; Annibal y campe au sortir des marais, III, 82.
FLAMINIUS, ambassadeur romain auprès des Liguriens, XXXIII, 6.
FLAMINIUS (C.), tribun; partage du Picénum, II, 21; guerre contre les Insubriens, II, 32; sa maladresse,

33; second consulat, III, 75; siége d'Arrétium, en Étrurie, 77; vaniteux et inhabile, 80; défaite de Trasimène, 82; il y meurt, 84.
FONTAINE MERVEILLEUSE dans le temple d'Hercule, à Gadès, XXXIV, 9.
FOSSÉ ROYAL, de l'Euphrate au Tigre, dans la Babylonie, V, 51.
FROMENT. Abondant en Cisalpine, II, 15; disette à Rome, durant la seconde guerre punique, IX, 22; les Romains le tirent d'Égypte, IX, 22; les Rhodiens, de Sicile, XXVIII, 2.
FULVIUS (Cn.), consul, amiral de la flotte contre Teuta, reine d'Illyrie, II, 11; consul pour la seconde fois lorsqu'Annibal était aux portes de Rome, IX, 6, 7.
FULVIUS NOBILIOR (M.), consul, combat les Étoliens, XXII, 8, 9; assiége Ambracie, 9, 10; traite avec les Étoliens, 12; prend Samé, dans l'île de Céphallénie, 23; son frère utérin est C. Valérius Lévinus, XXII, 12; il vient dans le Péloponèse décider entre les Spartiates et les Achéens, XXIII, 10.
FULVIUS (Q.), consul, II, 31.
FULVIUS (Q.), envoyé par T. Quintius à Rome, au sujet du traité avec Philippe, XVII, 10.
FULVIUS (Servius), consul, prend une flotte carthaginoise, et perd la sienne dans un naufrage, I, 36.
FUNÉRAILLES à Rome, II, 53.
FURIUS (C.), consul, envoyé en Sicile, I, 39; prend Therme et Lipari, I, 39; revient en Italie, I, 40.
FURIUS (P.), consul avec Flaminius, combat les Insubriens, II, 32.

G.

GABINIUS (A.), ambassadeur auprès des Achéens, XXVIII, 4, 5.
GADARA, ville de Célésyrie, prise par Antiochus, V, 71; reprise sur lui, XVI, 38.
GADÈS, XXXIV, 7; Pythéas se vante d'avoir parcouru tous les rivages, depuis ce point jusqu'au Tanaïs, XXXIV, 5.
GALADRE, ville de Macédoine; fragment historique.
GALATIDE, pays voisin de l'Arabie, au delà du Jourdain; Antiochus y pénètre, et prend Abila, V, 71.
GALATIE, XXV, 4, 5; Gaule d'Asie ou Gallo-Grèce, XXVI, 6; guerre contre les Galates, XXII, 16-24; dix députés règlent les affaires de ce pays; Galatie soumise à Eumène, XXV, 4; puis libre, XXXI, 2.
GALATUS, roi boïen, tué par les siens, II, 21.
GALÈSE ou EUROTAS, fleuve auprès de Tarente, VIII, 35.
GARSYERIS, exilé, excite Achéus à la révolte, V, 57; lieutenant de ce prince, il obtient quelques succès, V, 72, 74.
GATALUS, prince sarmate, XXVI, 6.
GAULE, VII, 2; Gaule cisalpine, II, 13, 14, 32; III, 34, 39, 47, 56, 77, 68. Géographie : fécondité de la Cisalpine, II, 14; III, 87; détails sur le nombre et la beauté des habitants de la Cisalpine, II, 15; différents peuples qui l'habitent, II, 17.
GAULOIS; ils prennent Rome, I, 6; II, 18; ils sont détruits à Delphes, I, 6; II, 20, 35; IV, 46; et passent en Asie, I, 6; ou bien s'établissent près de Byzance, en Thrace, IV, 45, 46; guerre des Cisalpins contre Rome, II, 17, 18, 22, 25, 27, 28, 30; ils prennent le parti d'Annibal, III, 66, 68; les Gaulois servent partout comme mercenaires auprès d'Attale, V, 78, 111; chez les Épirotes, à Phénice, II, 5; chez les Carthaginois, I, 77; en Macédoine, II, 65; V, 3; en Asie, sous Antiochus, V, 53, etc.
GAULOIS TRANSALPINS et CISALPINS, II, 15, 18, 19, 21; caractère des peuples gaulois; leur perfidie, II, 32; III, 70; leur audace; ce qu'on appelle la furie gauloise, 33, 35; leur mollesse; nulle patience à supporter la fatigue, III, 79; leur cupidité, II, 19; leur passion pour le vin, XI, 3; mauvaise qualité de leurs armes, II, 30, 33.
GAZA, ville de Célésyrie, 5, 80; Philopator y réunit des provisions pour combattre Antiochus, V, 68; elle résiste aux attaques de ce prince, XVI, 39; Zénon, dans le récit qu'il fait de ce siége, est plus préoccupé des mots que des choses, XVI, 18.
GÉLA, ville de Sicile; ambassade à Camarine; assemblée des députés de ces deux villes, XII, 25.
GÉLON, fils d'Hiéron, roi de Syracuse, libéral envers Rhodes, V, 88; pieux envers son père, VII, 14; il promet

des secours aux Grecs s'ils lui donnent le commandement, XII, 26.
GENTHIUS ou GENTIUS, fils de Pleurate, roi d'Illyrie, XXXII, 18; Persée lui demande son alliance, XXVIII, 8; lutte de cupidité, XXIX, 1; ils s'unissent enfin, XXIX, 2; il envoie avec Persée des députés aux Rhodiens, 2, 3; il tue Pleurate, son frère, 5; conduit en triomphe, XXX, 13.
GÉOGRAPHIE. Polybe a réuni surtout dans un livre ce qui concerne cette science, III, 37.
GÉPHRE, ville de Célésyrie, prise par Antiochus, V, 70.
GERRA ou GERRHE, forteresse de Célésyrie, à l'entrée du Liban et de l'Anti-Liban, V, 46; assiégée par Antiochus, 61.
GERRÉENS, habitants d'une ville de l'Arabie Heureuse, XIII, 9; présents à Antiochus, *ib.*
GERTUS ou GERTE, ville de Dassarétie, prise par Scerdilaïdas, reprise par Philippe, V, 108.
GÉRUNIUM, ville de la Daunie, en Apulie, III, 100; Minucius sous ses murs vainc Annibal, 101, 102; Annibal y hiverne, III, 107; V, 108.
GÉRUS, ville de Dassarétie, occupée par Philippe, V, 108.
GÉSATES, entre le Rhône et les Alpes, appelés par les Boïens contre les Romains, II, 22; étymologie du nom de ce peuple, *ib.*; leur manière de combattre, 28; une nouvelle armée passe les Alpes, 34.
GÉTULES, peuple d'Afrique, XXXIV.
GÉZOTORIS, roi galate, XXV, 4.
GISCON, général carthaginois, gouverneur de Lilybée, I, 66; aimé des mercenaires, 68; il est envoyé à Tunis pour les payer, 69; révolte contre lui; il est mis en prison, 69, 70, 79; et crucifié, 80.
GITTA, ville de Palestine, XVI, 41.
GLAUCIAS, ambassadeur de Persée auprès de Gentius, XXVIII, 8.
GLAUCIDES, d'Abydos, livre cette ville à Philippe, XVI, 32.
GLAUCUS, Acarnanien, partisan des Romains, XXVIII, 5.
GLYMPES, château sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, V, 20; Lycurgue ne peut le prendre, IV, 36.
GONNES, ville de Thessalie, à l'entrée de la vallée de Tempé, XVIII, 10.
GORDIUM, ville de Phrygie, XII, 22.
GORGYLE, fleuve de Laconie, près de Sellasie, II, 66.
GORTYNE, en Arcadie, IV, 60.
GORTYNE, en Crète, XXIII, 15; les Gortyniens dominent toute l'île avec les Cnossiens, IV, 53; Gortyne est livrée aux Cnossiens, 52; luttes intérieures, 55; XXIII, 15; querelle avec les Cydoniates, XXVIII, 13; unis aux Cnossiens, ils combattent les Rhauciens, XXXI, 1.
GORZA, ville d'Afrique, I, 74.
GRECS; les livres IV et V comprennent l'histoire de la Grèce durant la CXLe olympiade, III, 118; IV, 1; l'an III de la CXLVe olympiade, les affaires de la Libye et de l'Italie commencent à se confondre avec celles de la Grèce, IV, 28; V, 105; castramétation des Grecs, VI, 42; XVIII, 1; les Romains adoptent les armes de la cavalerie grecque, VI, 25; la liberté des Grecs est proclamée par T. Quintius, XVIII, 29; leur joie en apprenant le succès de Persée, XXVII, 7; diversité des sentiments sur le pseudo-Philippe et sur la troisième guerre punique, XXXVII, 1; XL, 6; faible population de la Grèce, XXXVII, 4; chute de la Grèce, XXXVIII, 1; plus malheureuse que celle de Carthage, 4; les anciens malheurs de la Grèce ne peuvent se comparer à ceux d'aujourd'hui, XXXVIII, 1. Détails sur le caractère des Grecs: moins fidèles que les Romains à leur serment, VI, 56; leur avidité, XVIII, 17; armes de la cavalerie, VI, 25.
GULUSSA, fils de Massinissa, assiste au siége de Carthage, et confère avec Asdrubal, XXXI, 1; XXXIV.
GYTHIUM, port à quelque distance de Sparte, V, 19; II, 69.

H.

HALIARTE, ville de Béotie, XXVIII, 5; favorable à Persée, XXVII, 1, 5; détruite alors, XXX, 18; les Athéniens en demandent le territoire, *ib.*
HANNON, général carthaginois, en Sicile, prend Erbesse, I, 18; assiége les Romains qui bloquaient Agrigente; est défait, 19; combat d'Ecnome, 27, 28; bataille des îles Égates, 60; les mercenaires révoltés en Sardaigne, le mettent en

croix, 79 ; Asdrubal, son fils, combat Régulus, 30.
HANNON soumet le pays voisin d'Hécatompyle, I, 73 ; nommé général par les Carthaginois, il ne peut apaiser la révolte des mercenaires, 67 ; dur aux peuples soumis, et pour cela même cher à Carthage, 72 ; par sa mollesse, il compromet Utique en voulant la secourir, 74 ; Amilcar commande de fait, et lui de nom, 81 ; leurs querelles, *ib.* ; il est privé du commandement, 87 ; et le reçoit de nouveau ; se réconcilie avec Amilcar, *ib.*, et termine la guerre d'Afrique, 88.
HANNON, gouverneur de l'Espagne citérieure durant la deuxième guerre punique, III, 35, 76.
HANNON, fils de Bomilcar, chef d'une partie de l'armée d'Annibal, est envoyé au delà du Rhône pour protéger le passage, III, 42 ; il commande l'aile droite à Cannes, III, 114.
HARPYIE, ville d'Italie, fragment historique.
HÈBRE, fleuve de Thrace, XXXIV, 12.
HÉCATOMBÉE, près de Dymes, en Achaïe. Grande victoire de Cléomène sur les Achéens, II, 51.
HÉCATOMPYLE, ville d'Afrique, I, 73.
HÉCATOMPYLE, ville de la Parthiène, X, 28, 29.
HÉLIA, en Laconie, V, 19, 20.
HÉLICE, l'une des douze villes de l'Achaïe, engloutie par les flots, II, 41.
HÉLICRANE, château d'Épire, II, 6.
HÉLITROPIE, territoire près de Thèbes en Phtiotide, V, 99.
HELLA, ville d'Asie, entrepôt du roi Attale, XVI, 41.
HELLESPONT (courant de l'), IV, 44 ; à l'entrée s'élèvent Sestos et Abydos, IV, 44, 50 ; Phrygie sur l'Hellespont, XXII, 5, 27.
HELVIUS (C.), envoyé romain, XXII, 16.
HÉPHESTIA, ville de l'île de Lemnos, déclarée libre par les Romains, XVIII, 31.
HÉRACLÉE, ville voisine d'Agrigente, I, 18, 30 ; surnommée Minoa, I, 25 ; embuscade tendue près de cette ville aux Romains, par Carthalon, I, 53.
HÉRACLÉE, Trachinienne, ville de Thessalie, près du golfe Maliaque, aux Étoliens, X, 42 ; prise par les Romains, XX, 9, 11.
HÉRACLÉE, ville de Macédoine, en Lyncestide, XXXIV, 12.
HÉRACLÉOTES, peuple indépendant, compris dans le traité de Pharnace et d'Eumène, XXVI, 6 ; Prusias répare leurs pertes, XXXIII, 11.
HÉRACLÉUM, ou HÉRACLÉE ville de Perrhébie, en Macédoine, XXVIII, 11, 15 ; prise par les Romains, XXVIII, 12.
HÉRACLIDE, ambassadeur d'Antiochus Épiphanes, XXVIII, 1, 18 ; il vient à Rome, XXXIII, 14, 16.
HÉRACLIDE de Byzance, député d'Antiochus le Grand auprès des Scipion, XXI, 10 ; il traite avec Publius Scipion, XXI, 11.
HÉRACLIDE de Gortyne, général de cavalerie, XVIII, 5.
HÉRACLIDE de Tarente, livre cette ville aux Romains et fuit auprès de Philippe, XIII, 4 ; amiral, XIII, 4 ; XVI, 15 ; il brûle la flotte des Rhodiens, XIII, 4, 5.
HÉRACLIDES. Les Héraclides chassent de Sparte Tisamène, II, 41 ; ils règnent à Sparte, IV, 34, 35 ; les Locriens leur ouvrent le Péloponèse, XII, 12.
HERCULE. Sa descendance, IV, 35 ; fonde le château de Tichos, 59 ; ce fut lui qui institua les jeux olympiques, XII, 26 ; temple à Gadès, XXXIV, 7 ; Déjanire, XL, 7 ; voy. encore VII, 2 ; XXIX, 6.
HERCULE (Colonnes d'), III, 37 ; Amilcar pénètre par là en Espagne, II, 1 ; où Polybe place les Colonnes, XXXIV, 9 ; III, 39, 57 ; XVI, 26 ; l'Europe s'étend de ces Colonnes au Tanaïs, III, 37 ; distance de là jusqu'à Carthagène, jusqu'à l'Ebre, III, 39 ; les Carthaginois dominaient de là jusqu'aux autels des Philènes, III, 39 ; X, 40.
HÉRÉA, ville d'Arcadie, près de l'Élide, XVIII, 25 ; sur l'Alphée, IV, 77 ; II, 54 ; IV, 80 ; XVIII, 25 ; XVIII, 30.
HERMÉAS, Carien, nommé par Séleucus administrateur du royaume, devient ministre d'Antiochus ; méprisable, V, 41 ; il gouverne la jeunesse d'Antiochus, V, 45 ; il dissuade Antiochus de marcher contre Molon, et le pousse contre Ptolémée, V, 41, 42, 45, 49 ; il fait périr Épigène, 50 ; commande l'aile gauche contre Molon, 53 ; ses espérances, 55 ; Antiochus le fait périr, 56 ; sa famille est massacrée, *ib.*
HERMÉE, près du Bosphore de Thrace, IV, 43.
HERMÉEN, promontoire voisin de Carthage, I, 29, 36.

Hermione, ville d'Argolide, prise par Cléomène, II, 52; son tyran abdique, II, 44.
Hermocrate, Sicilien. Sot discours que lui prête Timée, XII, 25; éloge d'Hermocrate, 25; il assiste à Égos-Potamos, *ib.*; il bat les Athéniens en Sicile, *ib.*
Hésiode, V, 2, 32; VI, 59.
Hespérien, promontoire Hespérien en Afrique, XXXIV, 13.
Hestiées (promontoire des), sur le rivage européen du Bosphore de Thrace, IV, 43.
Hétaires, corps de cavalerie d'Antiochus, V, 53; XXXI, 7.
Hexapyle, porte de Syracuse, VIII, 5.
Hiéra-Come, ville de Lydie, dans le royaume de Pergame, XVI, 1; temple de Diane pillé par Prusias, XXXII, 25.
Hière (île d'), l'une des Égates; Hannon y aborde, I, 60, 61.
Hière vulcanienne, l'une des îles Éoliennes, XXXIV, 11.
Hiéron, général des Syracusains, I, 8; roi, I, 9; guerre contre les Mamertins, I, 11; il s'unit à Carthage contre Rome, 11; battu par les Romains, il traite avec eux, 16; il leur fournit des provisions, 18; les Carthaginois s'engagent à ne le pas attaquer, 62; il soutient les Carthaginois dans la guerre d'Afrique, de peur que Rome ne soit trop puissante, 83; secours aux Romains contre Annibal, III, 75; il recherche l'amitié des Grecs, I, 16; VII, 14; présents aux Rhodiens, V, 88; Hiéronyme, son petit-fils, lui succède, VII, 8; éloge d'Hiéron, VII, 14; son royaume périt après lui, III, 2.
Hiéron, château sur le rivage asiatique du Bosphore de Thrace, IV, 39, 43; IV, 50; IV, 52.
Hiéronyme, roi de Syracuse, VII, 8, 9; son origine, 10; ses intrigues avec les Carthaginois, VII, 12; il est tué, *ib.*; on l'a calomnié, VII, 13.
Hiéronyme, Arcadien, XVII, 14.
Himère, fleuve de Sicile, VII, 10.
Himilcon, gouverneur courageux de Lilybée, I, 42, 45, 53.
Hippacrites, habitants d'Hippone-Diarrhyte, en Afrique; assiégés par les mercenaires, I, 70, 73, 77; ils s'unissent à eux, I, 82; ils se rendent, I, 88.
Hippana, ville de Sicile, prise par les Romains, I, 24.
Hippias, stratége des Béotiens, XXIII, 2; il les exhorte à s'unir avec Persée, et pour cela est chassé, XXVII, 1; danger qu'il court à Chalcis, 2; envoyé à Rome par Persée, il ne peut fléchir le sénat, XXVII, 7; envoyé vers Gentius, 9.
Hippocrate, Carthaginois, frère d'Épicyde, VII, 8; Hiéronyme le décide à la guerre, 10; il gouverne la Sicile pour Annibal, IX, 22.
Hippoloque, Thessalien, trahit Ptolémée, V, 70; Antiochus lui confie Samarie, 71; à Raphia, il commande les Grecs mercenaires, V, 79, 82.
Hippomédon, IV, 35.
Hippone, ville d'Afrique, XII, 1.
Hirpins. Un chemin conduit de leur pays à Capoue, III, 90.
Histoire; ses différents genres, IX, 1.
Homère; science qu'il attribue à Ulysse, IX, 16; il montre ce que doit être l'homme d'État, XII, 27; il s'avoue glouton suivant Timée, 24; il embellit le réel, et y mêle parfaitement la fiction, XXXIV, 2; sur le catalogue des vaisseaux, 4; sa philosophie, 4; citations, III, 94; V, 38; XII, 26; XV, 12, 16; XVIII, 11; XXXVI, 6; XXXIX, 3; Jupiter d'Homère reproduit par Phidias, XXX, 14.
Hoplites, ruisseau dans le Péloponèse, XVI, 16.
Horatius (M.), premier consul romain; premier traité avec Carthage, III, 22.
Horatius Coclès, VI, 55.
Hortensius (L.), envoyé en Asie, XXXIII, 1.
Hostilius (A.), consul; danger qu'il court en Épire, XXVII, 14; proconsul, il envoie des députés aux villes de la Grèce, XXVIII, 3.
Hypane, ville de Triphylie, IV, 77; livrée à Philippe, 79.
Hypata, ville de Thessalie, aux Étoliens, XX, 9, 11; XXI, 2, 3.
Hyperbate, stratége des Achéens, XXVI, 1; dévoué aux Romains, 1; uni à Callicrate et à Diophane, contre Archon, Lycortas, Polybe, XXIX, 8.
Hypsas, fleuve de Sicile; arrose Agrigente, IX, 43.
Hyrcanie, Antiochus y pénètre, X, 29-31; X, 48.
Hyrcanienne; mer Hyrcanienne, V; 44; près des monts Tapyres et de l'Airopatène, V, 55; l'Oxus s'y jette, 48.
Hyrtacus, ville de Crète, frag. hist.
Hyscana, ville d'Illyrie, VIII, 38

I.

IAPYGES. Voy. APULIENS.
IAPYGIUM, promontoire, X, 1; XXXIV, 11.
IASSE, ville de Carie, XVI, 12; sa position, XVII, 2, 8; XVIII, 27; golfe d'Iasse, XVI, 12.
IAXARTE. Voy. TANAÏS.
IBÉRIE ou ESPAGNE. On donne ce nom à la partie de l'Espagne qui s'étend des Pyrénées aux Colonnes. Les provinces que baigne l'Océan n'ont pas de nom commun, III, 37.
IGNATIA. Voie Ignatia, XXXIV, 12.
ILATTIA, ville de Crète, XIII, 4.
ILE, pays en Gaule, entre l'Isère et le Rhône, III, 49.
ILERGÈTES, peuple de l'Espagne citérieure, soumis par Annibal, III, 33, 35; Indibilis, leur roi, X, 18.
ILIPA, ville d'Espagne, XI, 20.
ILIUM, habitants d'Ilium, V, 78; V, III; XXIII, 3.
ILLIBERNIS, fleuve et ville de Gaule, XXXIV, 10.
ILLITURGIE. Voy. ILURGIA.
ILLYRIE. Les Romains l'envahissent, I, 13; II, 2, 12; lire en note: *racontais*, au lieu de: raconte; pirateries, II, 4, 12; incursions en Élide et en Messénie, 5; prise de Phénice; traité avec les Épirotes et les Acarnaniens, II, 5; une partie s'unit aux Dardaniens, 6; ils pillent et prennent des marchands italiens, II, 8; députés romains, 8; les Illyriens surprennent Dyrrachium, menacent Corcyre, II, 9, 10; battent les Achéens, 10; mais Teuta, vaincue par les Romains, signe la paix, 12; six mille Illyriens accompagnent Antigone contre Cléomène, 65, 66; deuxième guerre d'Illyrie, III, 18; tentative sur Pylos, IV, 16; invasion en Achaïe, 16; et contre Mégalopolis, 25; Scerdilaïdas usurpe sur Philippe, qui reprend ce qu'il a perdu, 108; Philippe maître de l'Illyrie, presque entière, VIII, 16; les Illyriens unis aux Achéens, sous Philopœmen, XI, 11, 14, 15; Philippe livre aux Romains une bonne partie de ce qu'il a pris, XVII, 1, 8; l'Illyrie déserte, XXVIII, 8; Anicius triomphe de Gentius, XXX, 13; ambassade de Fannius, XXXII, 18; construction remarquable des vaisseaux illyriens, V, 109.
INDE; Antiochus y pénètre, XI, 34.
INDIBILIS, roi des Ilergètes, X, 18; ami des Carthaginois, IX, 21; chef des Espagnols contre Scipion; pris par lui, III, 76; exigence des Carthaginois à son égard, IX, 21; Scipion épargne sa famille, X, 18; il passe à Scipion, 35-38; il le salue roi, 40; les Romains augmentent sa puissance, XXI, 9; X, 40; il revient aux Carthaginois, XV, 26; vaincu, XI, 31-33.
INDIENS, I, 40; III, 46; XI, 1.
INSUBRIENS, II, 17, 28; XVI, 41; II, 17, 21, 22, 28, 30, 32, 34, 35; III, 40, 56, 60.
INTERCATIE, ville du pays des Celtibériens vaccéens, XXXIV, 9.
IONIE, XVIII, 32; XXI, 10; XXXIII, 10.
IONIENNE (mer), II, 14; île de Sason, V, 110; Oricon, à l'entrée de la mer Adriatique, VII, 9.
IPHICRATE; son expédition en Égypte, XXXIX, 1.
ISÈRE, rivière de Gaule, III, 49.
ISIONDA, ville de Pisidie, XXII, 18.
ISOCRATE, critique et grammairien, XXXII, 4, 6.
ISSA, ville d'Illyrie, assiégée par Teuta, II, 8; se livre aux Romains, II, 11; se plaint à Rome des Dalmates, XXXII, 18.
ISTHME DE CARTHAGE, I, 73.
ISTHME DE CORINTHE, II, 51, 52; IV, 13, 19; V, 101; bataille de Corinthe avec les Romains, III, 32; XL, 14; temple et bois sacré, XL, 11.
ISTHME DE TARENTE, VIII, 16.
ISTHMIQUES (jeux), les Romains y sont admis, II, 12; sénatus-consulte de T. Quintius, XVIII, 29.
ISTRIENS, XXVI, 7.
ITALIE; première armée romaine hors de l'Italie, I, 5, 12; ravages fréquents des Carthaginois, I, 20, 56; géographie de ce pays; c'est un triangle, II, 14; au nord sont les plaines du Pô, II, 14; sa fécondité, II, 15; III, 44; on y tue un grand nombre de porcs, II, 15; XII, 4; le sud se nomme Grande-Grèce, II, 39; III, 118; peu de ports depuis le détroit de Sicile jusqu'à Tarente, X, 1; peuples de cette côte: Dauniens, Lucaniens, Brutiens, etc.; villes grecques très-célèbres; bravoure des Italiens, VI, 52; XVIII, 11.
ITHOME, citadelle de Messénie, VII, 5.
ITHORIE, lieu fort en Acarnanie, II, 64.

J.

JASON, IV, 39.
JASON, gouverneur au nom de Philippe, V, 96.
JOURDAIN, V, 70.
JUIFS, soumis par Scopas, XVI, 38.
JULIUS CÉSAR (SEXTUS), consul, XXXII, 20; ambassadeur auprès des Achéens; sa douceur; on l'accueille mal, XXXVIII, 1-3.
JUNIUS BRUTUS (L.), premier consul de Rome avec M. Horatius; premier traité avec Carthage; temple de Jupiter Capitolin, III, 22.
JUNIUS (L.), consul, perd toute sa flotte, I, 52, 54; prend Éryx, 55.
JUNIUS SILANUS, collègue de Scipion en Espagne, X, 6; XI, 20, 23, 26, 33.
JUNON, années supputées à Argos par la succession des prêtres de Junon, XII, 12; XXIII, 18; temple à Argos, IX, 35; temple à Lacinium, XXXIV, 11.
JUPITER, irrité contre Mars, dans Homère, XII, 26; Jupiter de Phidias, XXX, 15; Jupiter Pierre, III, 25; temple en Arcadie, XVI, 12; temple de Jupiter Atabyrien, à Agrigente, IX, 43; Capitole, III, 22; temple près de Selge, V, 76; temple de Jupiter Homorius, II, 39; V, 93; temple de Jupiter idéen, XXVII, 16; Jupiter lycéen à Messine, IV, 33; Jupiter olympien à Agrigente, IX, 43, et à Athènes, XXVI, 10; statue de Jupiter, le Jupiter olympien, XXX, 15.

L.

LABÉATIDE, pays d'Illyrie, XXIX, 2.
LABES, ville de Chattenie, en Arabie, XIII, 9.
LABUS, montagne entre la Parthiène et l'Hyrcanie, X, 29, 31.
LACÉDÉMONE, ou SPARTE; situation géographique, V, 22; sa grandeur double de celle de Mégalopolis, IX, 19; les Spartiates plus considérables que les Achéens proprement dits, II, 38; leur domination a duré autant que la puissance des éphores, XXIV, 8; retour sur l'histoire de ce pays; Tisamène chassé de Sparte, II, 41; les Héraclides sur le trône, IV, 34, 35; rivalité avec Athènes après la guerre médique, XXXVIII, 1; et par suite, paix honteuse d'Antalcidas, I, 6; VI, 49; IV, 27; arrogance de Sparte, XXXVIII, 1; elle remporte la victoire d'Ægos-Potamos, XII, 25; surprise de la Cadmée, IV, 27; après Leuctres, elle prend les Achéens pour arbitres entre les Thébains et elle, 39; elle se voit sur le point d'être prise par Épaminondas, IX, 8; Philippe, fils d'Amyntas, partage la Laconie aux Tégéates, aux Argiens, aux Mégalopolitains, aux Messéniens, IX, 29, 34; Antigone Doson envahit le territoire laconien, II, 54; et rétablit à Sparte l'ancienne forme de gouvernement, II, 70; il leur laisse pour gouverneur Brachyllès, XX, 5; conduite douteuse des Lacédémoniens à l'égard des Étoliens et des Achéens, IV, 15, 16, 23; troubles à Sparte, IV, 25, 35; la royauté est rétablie, IV, 35; Lycurgue fait la guerre à l'Achaïe, 36, et soutient les Éléens, 80; Philippe de Macédoine se jette en Laconie, V, 18; sollicités par les Étoliens, par les Acarnaniens, les Spartiates se prononcent pour l'Étolie, IX, 40; X, 41; Machanidas est vaincu et la Laconie ravagée, XI, 18; même fait sous le règne de Nabis, XVI, 36; rapports de Sparte avec Philopœmen, XXI, 15; XXII, 23; XXIII, 1, 11, 12; ambassades à Rome concernant les bannis, les otages, etc.; XX, 12; XXIII, 11, 12; XXIV, 4, 10; Sparte agrégée à la ligue achéenne, XXV, 1; discussion au sein de l'assemblée d'Achaïe à propos des exilés, XXV, 1; XXVI, 1; nouvelles guerres entre les Lacédémoniens et les Achéens, XXXVIII, 2; XL, 2; constitution de Lacédémone, VI, 3, 45, 48, 50; certains usages propres aux Spartiates, XII, 6; musique guerrière à Sparte, IV, 20; colonie de Sparte, en Crète, IV, 54; Tarente, VIII, 35.
LACINIUM, promontoire d'Italie, III, 33, 56; XV, 1.
LADEN (bataille de), XVI, 1, 14.
LADICUS d'Acarnanie, IV, 80.
LADOCÉE, sur le territoire de Mégalopolis, II, 51, 55.
LAGIUS, Achéen, XL, 5.

LAGORAS, de Crète, v, 61; VII, 15.
LAGUS, père de Ptolémée, II, 41; V, 67.
LAMIA, ville de Thessalie, XX, 11.
LAMIUS, d'Ambracie, XVII, 10.
LAMPÉENS, peuple de Crète, IV, 53, 54, 55.
LAMPÉTIA, ville du Brutium, XIII, 10.
LAMPSAQUE, ville de la Chersonèse, XVIII, 35; XXI, 10, 11.
LAODICE, femme de Séleucus Callinicus, IV, 51; VIII, 22.
LAODICE, femme d'Antiochus le Grand, V, 43, 55.
LAODICE, femme d'Achéus, V, 74; VIII, 21.
LAODICE, fiancée de Persée, XXVI, 7.
LAODICE, fille d'Antiochus Épiphanes, XXXIII, 14, 16.
LAODICÉE, ville de Syrie, V, 45; XXXII, 7.
LAODICÉE, en Phrygie, V, 57.
LAPITHE, ville de Chypre, XL, 12.
LARISSE, ville de Thessalie, IV, 66, 67; V, 97, 99; IX, 16; XVIII, 2, 10, 16, 17.
LARISSE CRÉMASTE, XVII, 3, 8; XVIII, 21.
LARIUS, le lac Larius, XXXIV, 10.
LARYMNE, en Béotie, XX, 5.
LASIONE, en Élide, IV, 72, 73, 74.
LASYS, député thespien, XXVII, 1.
LATINS, I, 6; II, 24; III, 22, 23, 24; différence entre l'ancienne langue latine et celle qu'on parlait à Rome du temps de Polybe, III, 22.
LATTABUS, d'Étolie, IX, 35.
LAURENTUM (peuple de), III, 22, 24.
LÉBÉCIENS, peuplade gauloise, II, 17.
LÉCHÉE, port occidental de Corinthe, V, 2, 17, 24, 25, 28.
LÉENS, peuple gaulois, II, 17.
LÉGION; détails sur la légion romaine, I, 16, 26; II, 24; III, 72, 107; VI, 20, 26, 30; X, 16.
LÉLIUS, ami intime de Scipion, X, 3, 9; chef de la flotte romaine sur les côtes d'Espagne, X, 12; il est chargé de conduire à Rome les prisonniers carthaginois, 18; il figure à la bataille de Bécula et au combat avec Indibilis, X, 39; XI, 32; il incendie en Afrique le camp de Syphax, XIV, 4; chef de la cavalerie à la bataille de Zama, XV, 9.
LEMNOS (île de), XXX, 18; XXXIV, 11.
LENTULUS, XVIII, 31.
LENTULUS (C. Cornélius), député romain auprès de Ptolémée Physcon, XXXII, 1.
LENTULUS (L.), commissaire romain en Grèce et en Asie, XXXI, 29.
LENTULUS (P. Cornélius), un des dix commissaires envoyés auprès de T. Quintius, XVIII, 31, 32, 33.
LENTULUS (P. Cornélius), XXVII, 2; XXXII, 26; XXXIII, 1.
LENTULUS (Servius Cornélius), gouverneur de Calchis, XXVII, 2.
LÉOCRITE, officier de Pharnace, XXV, 4.
LÉON, chef de la cavalerie macédonienne à Cynoscéphales, XXXII, 5.
LÉONIDAS, IX, 39.
LÉONIDAS, beau-père de Cléombrote, IV, 35.
LÉONTIUM, en Sicile; description de cette ville, VII, 12.
LÉONTIUM, en Achaïe, II, 41; V, 94.
LÉONTIUS ou LÉONCE, un des officiers de Philippe III, IV, 87; V, 1, 2, 4, 7, 14, 15, 16, 25, 27.
LÉONTIUS, gouverneur de Séleucie, V, 60.
LÉOPARDS, abondent en Afrique, XII, 2.
LÉPRÉE, ville de Triphylie, IV, 77, 79, 80.
LEPTINE, de Syracuse, I, 9.
LEPTINE, meurtrier de Cn. Octavius, XXXII, 4, 6.
LEPTIS, en Libye, I, 87.
LESTRIGONS, VIII, 11.
LEUCA, ville du Péloponèse, IV, 36.
LEUCA, ville de Laconie, V, 19.
LEUCADE, V, 5, 16, 17, 95, 101, 108, 109; XVIII, 30; XXII, 9.
LEUCTRES, bataille de Leuctres, I, 6; XII, 25; II, 39, 41; VIII, 13; XX, 4.
LEVÉES, comment elles se faisaient chez les Romains, VI, 19.
LIBA, en Mésopotamie, V, 51.
LIBAN, mont Liban, V, 45, 59, 69.
LIBURNE, mont, III, 100.
LIBYPHÉNYCIENS, III, 33.
LICINIUS CRASSUS (P.), général romain battu par Persée, XXVII, 8; XXX, 3.
LICINIUS (M.), député romain, XXXVII, 11.
LIGURIENS, quelle place ils occupent en Cisalpine, II, 16, 31; III, 41; d'abord au service de Carthage, I, 17, 67; III, 33; ils combattent ensuite Magon, XVI, 31; ils attaquent Marseille, XXXIII, 4; ils sont soumis par Q. Opinius, XXXIII, 6, 7; bouclier ligurien, XXIX, 6.
LILYBÉE, promontoire en Sicile, I, 42.
LILYBÉE, ville au pouvoir des Carthaginois, I, 25, 42; siége de cette ville, I, 41-48, 53, 55; elle passe avec la Sicile aux Romains; de là les détails contenus aux livres III, 41, 61, 96; V, 109, 110; XXXVI, 2, 3; XXXVII, 1.

Limnée, prince d'Asie, v, 90.
Limnée, fils de Polémocrate, xxix, 3.
Limnée, ville d'Acarnanie, v, 5, 6, 14.
Lingons, peuple gaulois, ii, 17.
Lipari, dans l'île de ce nom, i, 21, 24, 39.
Lipari, îles de Lipari, i, 25; xxxiv, 11.
Lisse, ville d'Illyrie, ii, 12; iii, 16; position de cette ville, viii, 15; lire dans la traduction, liv. ii, 12 et iii, 16, *au delà de Lisse* au lieu de : *Lissus*.
Lissus, fleuve de Sicile, vii, 12.
Livius (C.), gouverneur de Tarente, à l'époque où cette ville est livrée aux Carthaginois, viii, 27, 29, 32.
Livius Salinator (C.), vainqueur d'Antiochus, xxi, 1, 9.
Livius Salinator (M.), vainqueur d'Asdrubal sur les bords du Métaure, xi, 1-4.
Livre romaine, xxii, 26.
Lixus, fleuve d'Afrique, xxxiv.
Lochagus, Étolien, xxvii, 13.
Locriens de la Grande-Grèce; leur établissement en Italie, xii, 5, 6; leur origine; discussion à ce sujet, xii, 5, et suiv.; ils prêtent des vaisseaux aux Romains pour passer en Sicile, i, 20; Amilcar ravage leur territoire, i, 56.
Locriens grecs, deux sortes de Locriens, xii, 12; Rome les affranchit, xviii, 29, le pays demeurant aux Locriens, qui dépendent, du reste, des Étoliens, xvii, 10; xviii, 30; Philippe évacue cette contrée, xvii, 10.
Logbasis, de Selge, v, 74, 76.
Longanus, fleuve de Sicile, i, 9.
Lotophages (île des), i, 39; xxxiv, 3.
Lotus, xii *a*.
Lucanie, x, 1; ii, 24.
Lucérie, iii, 88, 100.
Lucrétius (C.), préteur, xxvii, 6.
Lusies, ville d'Arcadie, iv, 18, 19, 25; ix, 35.
Lusion, rivière d'Arcadie, xvi, 17.
Lusitanie; fécondité de cette province, xxxiv; elle est envahie par M. Marcellus, xxxv, 2.
Lutatius (C.), assiége Drépane, i, 59; remporte la victoire d'Éguse, i, 60, 70; conclut la paix avec Amilcar, i, 62; iii, 21, 29, 30.
Lutatius (C.), fils du précédent, iii, 40.
Lycaonie, province d'Asie, v, 57; xxii, 5, 27.
Lycastium, ville ou contrée de Crète, xxiii, 15.
Lychnidium, ville d'Illyrie, xxxiv, 12; lac de Lychnidium, v, 108.
Lycie donnée aux Rhodiens, xxii, 7, 27; xxiii, 3; débat à ce sujet, xxiii, 3; les Lyciens sont vaincus; Rome intervient en leur faveur, xxvi, et les déclare libres, xxx, 5; xxxi, 7.
Lyciscus, député acarnanien, ix, 33.
Lyciscus, Étolien, xxxii, 20.
Lycoa, ville d'Arcadie, xvi, 17.
Lycophron, député rhodien, xxvi, 8.
Lycopolis, ville d'Égypte, xxiii, 16.
Lycopus, d'Étolie, xxii, 8, 9.
Lycortas, père de Polybe, xxiii, 1; est chargé de renouveler l'alliance de l'Achaïe avec Ptolémée Épiphanes, xxiii, 1, 7; défend la politique de l'Achaïe à l'égard de Sparte, xxiii, 10; il envahit la Messénie et venge la mort de Philopœmen, xxiv, 12; il rattache Sparte à la ligue achéenne, xxv, 1; indépendance de sa conduite envers Rome, xxvi, 1; xxviii, 6; il lui devient suspect, xxviii, 3; il propose de secourir les Ptolémées, xxix, 8, 9; Lycortas affermit la ligue achéenne, ii, 40; le premier par le courage, après Philopœmen, xxiv, 9.
Lycurgue, le législateur; excellence de sa constitution, iv, 81; vi, 3, 10, 46, 48-50; comment il rattachait ses actions à l'intervention divine, x, 2.
Lycurgue, roi de Lacédémone après Cléomène, iv, 2, 35; il s'allie aux Étoliens, iv, 36; envahit le territoire de Mégalopolis, 37; il échappe dans son palais à une attaque de Chilon, iv, 81; excursion en Messénie, v, 5; il prend Tégée, v, 17; il ne peut vaincre Philippe devant Sparte, v, 21; il est détrôné, v, 29; et rappelé, 91; campagne inutile en Messénie, 92.
Lycus, fleuve de l'Asie Mineure, v, 77.
Lycus, fleuve d'Assyrie, v, 51.
Lycus, fleuve de Phénicie, v, 68.
Lycus, sous-stratége, v, 94, 95.
Lycus, général rhodien, xxx, 5.
Lydiadas, tyran de Mégalopolis, ii, 44, 51, 77.
Lydiadas de Mégalopolis, xxvi, 1.
Lydie, les Romains la livrent à Eumène, xxii, 27.
Lyncestes, peuple de Macédoine, xxxiv, 12.
Lysanias d'Asie, v, 90.
Lysias, député d'Antiochus, xviii, 30, 33.

Lysias, régent du royaume de Syrie; xxxi, 15, 19.
Lysimaque ou Lysimachie, en Étolie, v, 7.
Lysimaque, ville de Thrace, v, 34; xv, 23; xvii, 3; xviii, 33, 34; xxi, 12; xxii, 5, 27.
Lysimaque, roi de Thrace, ii, 41, 71; donne la Syrie à Séleucus, v, 67; il est vaincu par ce prince, qui lui enlève son royaume, xviii, 34; fait la guerre en Thrace; fragments de grammaire.
Lysimaque de Gaule, v, 79.
Lysimaque, fils de Ptolémée Philadelphe, xv, 25.
Lysimaque, joueur de flûte, xxx, 13.
Lysinoé, ville de Pisidie, xxii, 19.
Lysis, député romain, xxiv, 4; xxv, 2.
Lytte, ville de Crète; colonie lacédémonienne, iv, 54; les Cnossiens lui font la guerre, iv, 53; destruction de cette ville, 54; éloge de ce peuple, *ib.*

M.

Macar ou Macara, fleuve d'Afrique dont l'embouchure est près de Carthage, i, 75, 87; xv, 2.
Maccéens, peuple d'Afrique, laissés par Annibal comme corps de réserve en Espagne, iii, 33.
Macédoniens, Macédoine, parallèle de l'empire macédonien et de l'empire romain, i, 2; les rois de Macédoine, autrefois en guerre avec les habitants de Chalcis, de Corinthe et d'autres villes, xxxviii, 1 *c*; ils détruisent l'ancienne ligue achéenne, ii, 40, 41; iv, 1; incursions de Scerdilaïdas dans quelques parties de la Macédoine, v, 108; xxiv, 1; tous les Macédoniens chassés d'Italie, xxvii, 7; l'Étolien Chlénéas, dans un discours aux Lacédémoniens, montre que depuis le règne de Philippe, fils d'Amyntas, la Macédoine a été la cause de l'asservissement des cités grecques, ix, 29 et suiv.; l'Acarnanien Lyciscus fait l'éloge des Macédoniens, et vante les services qu'ils ont rendus à la Grèce, ix, 33 et suiv.; ils sont le rempart des Grecs contre les Barbares, ix, 36; leurs rois adonnés à la chasse, xxxii, 15; le faux Philippe vainqueur au delà du Strymon, xxxvii, 1 *d*; il s'empare de toute la Macédoine, *ib.*; prodigieuse destinée de ce royaume, xxxvii, 4; c'est à sa destruction que finit la partie principale de l'histoire de Polybe, iii, 1, 3; les Macédoniens, excellents soldats sur le champ de bataille, mais moins bons pour les embuscades, les attaques nocturnes, les ruses de guerre, iv, 8; également propres au service de terre et de mer, et endurcis aux fatigues, iii, 6; v, 2; ils élèvent en l'air leurs sarisses, en signe qu'ils se rendent, xviii, 9; service militaire, armes, ordre de bataille des Macédoniens comparés à ceux des Romains, xviii, 11-15; leur soumission aux rois et aux officiers royaux, iv, 76; ils parlent cependant aux rois avec quelque liberté, v, 27.
Macella, ville de Sicile, i, 24.
Machanidas, tyran de Lacédémone, menace les frontières des Argiens, x, 41; vaincu à la bataille de Mantinée par Philopœmen, xi, 11-16; xiii, 6; tué par lui, xi, 17 et suiv.
Machatas, envoyé des Étoliens, engage Lacédémone à contracter une alliance avec l'Étolie contre les Achéens, iv, 34, 36; même mission en Élide, *ib.*
Machatas; deux Épirotes de ce nom, l'un père, l'autre fils de Charops, xxvii, 13.
Machines d'Archimède, viii, 7 et suiv.
Maga, fils de Ptolémée Évergète, tué par ordre de son frère Ptolémée Philopator, v, 34, 36; xv, 25.
Maga, aïeul maternel du précédent, xvi, 25.
Mages, honneurs qui leur étaient rendus par les leurs, xxxiv, 2; le Mage, roi de Perse, tué par sept conjurés, v, 43.
Magilus, petit roi de la Gaule cisalpine, iii, 44.
Magistrats romains; tous subordonnés aux consuls, à l'exception des tribuns du peuple, vi, 12; personne ne peut occuper une magistrature dans la ville avant d'avoir servi dix ans, vi, 19.
Magnésie, contrée de Thessalie, v, 99; xvii, 11; xviii, 29, 30.
Magnésiens, habitants de Magnésie, en Ionie, près du Méandre, xv, 25.
Magon, frère d'Annibal, prend part à la délibération et au combat, près de la Trébie, iii, 71; à l'arrière-garde

dans le passage des marais d'Étrurie, 79; commande avec Annibal le centre de l'armée à la bataille de Cannes, 114; succède à Asdrubal, en Espagne, IX, 22; se tient avec une armée à Cones (ou Cunes), au delà des Colonnes d'Hercule, X, 7, 38; fait sa jonction avec Asdrubal, fils de Giscon, dans le camp près d'Ilipa; attaque avec Massinissa Scipion qui pose son camp et est repoussé, XI, 21.

MAGON, surnommé le Samnite, ami d'Annibal, avare comme lui; il dirigea les affaires du Brutium, IX, 25.

MAGON, gouverneur de Carthagène, X, 12; après la prise de la ville par Scipion, il rend la citadelle, 15; conduit prisonnier à Rome, 18, 19.

MAGON, envoyé par Carthage à Rome, au commencement de la troisième guerre punique, XXXVI, 1.

MAHARBAL, chef des Espagnols et des hastaires dans l'armée d'Annibal, reçoit la capitulation de six mille Romains après la bataille de Trasimène, III, 84; mais Annibal ne lui en reconnaît pas le droit, 85; il attaque les quatre mille cavaliers de C. Centenius, en tue une partie et fait les autres prisonniers, III, 86.

MAÎTRE de la cavalerie; son autorité égalée à celle du dictateur, III, 87.

MALÉE, promontoire de Laconie, XXXIV, 4, 7, 12; V, 95, 101, 109.

MALIAQUE, golfe, IX, 41; XVII, 1; XX, 10.

MALLÉOLUS, XXXVII, 19.

MAMERTINS, peuple de Campanie; mercenaires d'Agathocle, ils s'emparent de Messine par trahison, I, 7; ils aident les Romains à prendre par force et par ruse la ville de Rhégium, I, 7; III, 26; les Romains leur viennent en aide contre les Syracusains, I, 10 et suiv.

MAMILIUS (L.), consul avec L. Postumius, assiége et prend Agrigente, I, 17, 19.

MANCINUS (A.), XXXVII, 1 *h*.

MANDONIUS, petit roi d'Espagne, frère d'Indibilis. Son épouse tombe au pouvoir de Scipion, X, 18; voy. encore X, 35; XI, 29.

MANILIUS (M.), consul, XXXVII, 1 *e*.

MANIPULE, compagnie formant le tiers d'une cohorte; II, 3, 66; III, 19; VI, 24; XI, 23.

MANLIUS (L.), préteur, est mis en fuite par les Boïens, et enfermé avec la quatrième légion dans le bourg de Tanès, III, 40.

MANLIUS TORQUATUS (T.), consul avec L. Fulvius, reçoit la capitulation des Boïens, II, 31.

MANLIUS VULSO (Cn.), consul; il fait la guerre aux Galates et autres peuples d'Asie qui s'étaient déclarés pour Antiochus, XX, 16-25; il manque d'être enveloppé dans un piége par les Gaulois tectosages, 22; il règle à Éphèse, avec dix députés, les affaires d'Asie, 7, 25, 27.

MANLIUS VULSO LONGUS (L.), consul avec M. Régulus, aborde en Afrique après une victoire navale, I, 26 et suiv.; il revient en Italie avec la plus grande partie de sa flotte, 29; consul pour la seconde fois avec C. Atilius, I, 39; il assiége Lilybée, 41-48.

MANLIUS VULSO (L.), frère et lieutenant du consul Cnéus, XXII, 25, 26.

MANTINÉE, grande et ancienne ville d'Arcadie, près de laquelle périt Épaminondas sans avoir achevé sa victoire, II, 56; VI, 43; IV, 27; XXXVIII, I, 6; IX, 8; IV, 33; XII, 25 *g*; tour à tour du parti des Achéens, des Étoliens et de Cléomène; elle est traitée par Antigone avec une sévérité qu'exagère l'historien Phylarque, II, 46, 53, 54, 56, 57, 58; IV, 8, 21; victoire de Philopœmen, près de cette ville, XI, 11 et suiv.

MANTOUE, colonie romaine, XIV, 41.

MARATHE, ville de Célésyrie, V, 68.

MARCIUS, le roi Ancus M. fonde Ostie, et s'associe pour l'administration Tarquin l'Ancien, VI, 2.

MARCIUS FIGULUS (C.) commande une flotte sous les ordres du consul L. Marcius Philippus, XXVIII, 14, 15. Il est envoyé comme consul en Illyrie, XXXII, 24.

MARCIUS (L.), lieutenant de Scipion à la bataille d'Ilipa en Espagne, XI, 23.

MARCIUS PHILIPPUS (L.), envoyé du peuple romain en Macédoine et dans le Péloponèse, XXIV, 4; il oblige Philippe à évacuer enfin les villes du littoral de la Thrace, 6; dans les affaires de Messénie, il veut que les Achéens ne fassent rien sans consulter Rome, et n'y peut réussir, XXVI, 2; il rend compte de son ambassade et accuse les Achéens, XXIV, 10; envoyé de nouveau avec A. Atilius, pour sonder les dispositions des Grecs à l'égard de Persée, XXVII, 1 et suiv.

dans la guerre contre Persée, consul pour la seconde fois, il refuse les secours des Achéens, et leur fait défendre de donner à Appius Ceuto ceux qu'il a demandés, XXVIII, 10, 11; il reçoit les ambassadeurs rhodiens à Héraclée en Macédoine, 14 et suiv.; il écrit aux Achéens et les engage à essayer de rétablir la paix entre les Ptolémées et Antiochus Epiphanes, XXIX, 10; le sénat l'avait chargé d'écrire à Ptolémée Philométor au sujet de la guerre avec Antiochus Epiphanes pour la Célésyrie, XXVIII, 1.

MARCUS de Cérynée, Achéen, tue le tyran de Bure, et oblige celui de Cérynée à abdiquer, II, 41; premier stratége après la formation de la ligue achéenne, 43; il périt dans un combat naval livré par les Achéens aux Illyriens, près de Paxos, II, 10.

MARGITÈS, personnage d'un poëme d'Homère aujourd'hui perdu, XII, 4 *a*, 25.

MARONÉE, ville maritime de Thrace, divisée en deux partis, l'un pour Eumène, l'autre pour Philippe, qui la rend tributaire, XXII, 6, 13; XXIII, 6, 11; ce prince, forcé par le sénat romain de l'évacuer, se venge en y faisant un grand carnage, XXIII, 11, 13 et suiv.: elle est déclarée libre par les Romains, XXX, 3.

MARRUCINS, peuple d'Italie, II, 24; III, 88.

MARS, XII, 26; III, 25; champ de Mars, contrée de Thrace, XIII, 10.

MARSEILLE, fait le commerce avec les contrées et les îles les plus éloignées, XXXIV, 6; des vaisseaux marseillais à l'avant-garde de la flotte de Cn. Scipion sur les côtes d'Espagne, III, 95; les Marseillais, toujours fidèles à Rome, et surtout dans la guerre contre Annibal, III, 95; leurs députés viennent se plaindre à Rome des Liguriens qui assiégeaient leurs colonies, Antibes et Nice, XXXIII, 4; les Romains prennent parti pour eux, 6 et suiv.

MARSES, alliés des Romains, II, 24.

MARSYAS, vallée de la Syrie, V, 45, 46, 61.

MASATAT, fleuve d'Afrique, XXXIV, 13.

MASATES, peuple d'Afrique, *ib.*

MASSÆSYLES ou MASÆSYLES, peuple d'Afrique qui eut pour roi Syphax, III, 33; XVI, 23.

MASSINISSA, roi des Numides massyles en Afrique, III, 5, 33; XXXVII, 3; chef des Numides auxiliaires des Carthaginois, il attaque Scipion près d'Ilipa, en Espagne, et est repoussé avec Magon, XI, 21; allié de Scipion, en Afrique, il incendie avec Lélius le camp de Syphax, XIV, 3 et suiv.; et le poursuit, 8 et suiv.; soutenu par les Romains, il recouvre son royaume paternel, et y ajoute celui de Syphax, XV, 4, 5; il est rappelé par Scipion contre Annibal, XV, 4, 5; à la tête de ses Numides, il se distingue à Zama, 9, 12, 14; il est compris dans le traité de paix de Rome avec Carthage, 18; son royaume accru par les Romains, XXI, 9; XXII, 4; il dispute aux Carthaginois la possession d'Empories, et est soutenu par Rome, XXXII, 2; sa mort, ses fils, son éloge, XXXVII, 3.

MASSYLES, peuple d'Afrique qui eut pour roi Massinissa, III, 83.

MASTIE, probablement ville d'Afrique, III, 24.

MASTIENS, Espagnols transportés par Annibal en Afrique, III, 33.

MATHOS, Africain, mercenaire au service de Carthage, le chef et le promoteur principal de la guerre d'Afrique, I, 69 et suiv., 77, 79; il prend près de Tunis Annibal qu'il met en croix, 86; vaincu et pris par Amilcar, il meurt dans les tourments, 87 et suiv.

MATIENS, peuple d'Asie, au nord de la Médie, V, 44.

MAURITANIENS, habitants du littoral de l'Océan, conduits par Annibal en Espagne, III, 33.

MÉANDRE, fleuve, XXII, 7, 27; XXIII, 3.

MÉANDRE à Alexandrie, XV, 30.

MÉDECINE; diverses parties de cette science, XII, 25 *d*.

MÉDIE. Géographie de ce pays, renommé surtout pour ses chevaux, V, 44; X, 27; Diogène, satrape de Médie; les Mèdes dans l'armée d'Antiochus à la bataille de Raphia, V, 79, 82.

MÉDIMNE, mesure; médimne attique, VI, 39; médimne de Sicile, II, 15; IX, 22 *b*.

MÉDION, ville d'Acarnanie, II, 2, 3; XVIII, 23.

MÉDON, ambassadeur de Persée, XXVII, 8.

MÉGALÉAS institué, par le testament d'Antigone, chef des secrétaires de Philippe, IV, 87; dominé par Apelle, 87; il se ligue avec lui et Léontius

pour empêcher les desseins de Philippe, v, 2; il s'afflige des succès du prince, insulte Aratus, et est jeté en prison par Philippe, v, 14, 15; Léontius se porte sa caution, et il est relâché, 16; il avait anciennement commis un meurtre à Argos après le départ d'Antigone, 16; il excite une sédition militaire contre Philippe, 25; privé de l'appui d'Apelle, il s'enfuit à Athènes puis à Thèbes, 26, 27; il écrit aux Étoliens de pousser vivement la guerre contre Philippe, 28; accusé par ce prince devant le magistrat de Thèbes, il se donne la mort, 29.

MÉGALOPOLIS, ville d'Arcadie, II, 51, 55; IV, 25; IX, 19; elle est plus exposée que les autres villes aux attaques des Lacédémoniens, II, 48; alliée de la Macédoine, depuis Philippe, fils d'Amyntas, *ib.*; les Mégalopolitains demandent du secours à Antigone, tuteur de Philippe, contre Cléomène, II, 48, 50; Antigone leur livre des forts élevés par Cléomène contre les Achéens, 54; Cléomène pénètre dans leur ville par la trahison d'exilés messéniens, et exerce des vengeances, 55, 64; V, 93; Cléomène n'avait jamais trouvé parmi eux ni ami, ni traître, II, 55; réfugiés à Messène, ils dédaignent généreusement l'invitation que leur fait Cléomène de rentrer dans leur patrie, 61; Phylarque exagère le butin fait par Cléomène, 62; mille Mégalopolitains, armés contre les Macédoniens, dans l'armée d'Antigone contre Cléomène, II, 65; IV, 69; V, 91; Aratus réunit l'armée achéenne à Mégalopolis, IV, 7, 9; coup de main des Étoliens et des Illyriens contre cette ville, 25; Aratus apaise les dissensions des Mégalopolitains au sujet de la restauration de leur cité et des lois que le péripatéticien Prytanis, envoyé par Antigone, leur avait données, V, 93; Nabis irrité contre eux, XIII, 8; conseil des Achéens tenu à Mégalopolis, XXIII, 7; XXIV, 12; contestations avec Lacédémone sur la possession d'un territoire, XXXI, 9.

MÉGARE, incorporée par Aratus à la ligue achéenne, II, 43; puis avec le consentement de celle-ci, alliée aux Béotiens, elle finit par se séparer des Béotiens, qui l'assiégent sans résultat, et par rentrer dans la ligue, XX, 6; les Mégariens empêchent la guerre d'éclater entre les Achéens et les Béotiens, XXIII, 2; le stratège achéen Diœus y envoie une garnison, XL, 2.

MÉGARIDE, IV, 67.

MÉGISTE, fleuve de Mysie, V, 77.

MÉLAMBIUM, dans le territoire de Scotuse, XVIII, 3.

MÉLANCOMAS d'Éphèse, VIII, 17 et suivants.

MÉLÉAGRE, ambassadeur d'Antiochus Épiphanes à Rome, XXVIII, 1; XXXI, 20.

MÉLITÉE, ville de Phthiotide, en Thessalie, V, 97; IX, 16.

MÉLITYSSA, ville d'Illyrie, XIII, frag.

MEMPHIS, V, 61, 63, 66; XXIX, 8.

MÉNALCIDAS de Lacédémone, XXX, 11; XL, 5.

MÉNÉCRATE, agent de Persée, XXIX, 1 *c.*

MÉNÉDÈME, d'Alabande, général d'Antiochus, V, 69, 79, 82.

MÉNÉE, probablement un des rois d'Arabie, V, 71.

MÉNÉLÉE, lieu et montagne près de Lacédémone, V, 18, 21, 22.

MÉNESTHÉE, fils d'Apollonius, ami de Démétrius, XXXI, 21.

MÉNESTRATE ou MÉNESTAS, Épirote, XX, 10; XXII, 14.

MÉNÉTIUS de Crète, XXXIII, 15.

MÉNINX, île des Lotophages, I, 39; XXXIV, 3.

MÉNIPPE, général de Philippe, X, 42.

MÉNOCHARÈS, ambassadeur de Démétrius Soter à Rome, XXXII, 4, 6.

MÉNYLLUS d'Alabande, ambassadeur de Ptolémée à Rome, XXXI, 18, 20, 22; XXXII, 1.

MÉOTIDES. Palus Méotides, IV, 39, 40; V, 44.

MER Méditerranée, III, 37, 39; XVI, 29.

MERCENAIRES. Hiéron fait massacrer par l'ennemi les mercenaires de Syracuse, I, 9; guerre des mercenaires en Afrique, I, 13, 65-87; perfidie des mercenaires gaulois, II, 5, 7; Annibal maintient la discipline parmi des mercenaires de toutes nations, VI, 52; XI, 13, 19.

MERCURE (temple de), au Bosphore de Thrace, IV, 43; promontoire de Mercure, près de Carthage, I, 29, 36.

MERGANE, ville de Sicile, I, 8.

MÉRULA (Cn.), envoyé avec T. Torquatus pour ramener Ptolémée le jeune dans le royaume de Chypre,

XXXI, 18; il passe avec Ptolémée en Crète, puis en Afrique, 25; il est envoyé par lui à Alexandrie, auprès de Ptolémée l'aîné, et revient à Rome après avoir échoué dans sa mission, 26, 27; il fait rompre l'alliance avec Ptolémée l'aîné, XXXI, 1.

MÉSEMBRIENS, peuple de Thrace, XXVI, 6.

MÉSOPOTAMIE, V, 44, 48.

MESSAPIENS, peuple d'Apulie, II, 24; III, 88.

MESSÉNIENS. Fautes qu'ils ont toujours commises dans leur conduite avec Lacédémone et avec l'Arcadie, et qui ont été la cause de tous leurs maux; leur intérêt, comme l'avait compris Épaminondas, est de resserrer leur alliance avec les Arcadiens, IV, 32, 33; serment des Spartiates de ne pas rentrer dans leur patrie avant d'avoir pris Messène, XII, 6 *b*; malheurs des Messéniens durant la guerre d'Aristomène, IV, 33; Philippe, fils d'Amyntas, leur rend plusieurs villes que Sparte leur avait prises, IX, 29; XVII, 14; fréquentes incursions des Illyriens en Messénie, II, 5; Démétrius de Pharos est tué à Messène, au moment de s'en emparer par un coup de main, III, 19; la Messénie est infestée par des brigands postés à Phigalée, sur les frontières, et protégés par l'Étolien Dorimaque, à qui les Messéniens adressent des réclamations, IV, 3, 4, 31; seule de toutes les contrées du Péloponèse, elle échappe aux dévastations pendant la guerre de Cléomène, IV, 5; elle est envahie par Scopas avec une foule d'Étoliens, et demande du secours aux Achéens, 6, 7, 9; par l'entremise de ceux-ci, elle entre dans l'alliance de l'Épire et de Philippe, 16; elle reconnaît mal les services des Achéens, 31; les Messéniens obéissent à l'injonction de Philippe de venir le joindre avec leur flotte à Céphallénie, V, 3, 4; ils engagent ce roi à se rendre en Messénie et en Laconie, mais ils reçoivent seulement de lui des auxiliaires achéens, 5; invités à se réunir aux Achéens à Tégée, pour une expédition en Laconie, ils marchent sur la Laconie, à travers l'Argolide; mais Lycurgue leur enlève leur camp près de Glympes, et ils regagnent leur pays par Argos, V, 20; Lycurgue prend par trahison leur château fort de Calamas, mais essaye en vain d'envahir la Messénie, 92; la démocratie prévaut, et les biens des principaux Messéniens proscrits sont partagés aux citoyens, VII, 3; Philippe délibère avec Aratus et Démétrius de Pharos s'il doit prendre la citadelle d'Ithome, VII, 5; au mépris des traités, il ravage le territoire des Messéniens, sans leur faire cependant éprouver de grandes pertes, III, 19; VIII, 10, 14; IX, 30; dans le sénat romain, les Messéniens réclament contre les Achéens au sujet des villes d'Asine et de Pylos, XVIII, 25; Dinocrate s'efforce, avec l'appui de T. Quintius, de les séparer de la ligue achéenne, XXIV, 12; celle-ci demande en vain à Rome du secours contre eux, 10; meurtre de Philopœmen à Messène, vengé par Lycortas, 12; les Messéniens rentrent dans la ligue achéenne, à l'exception de quelques villes, XXV, 1, 3; XXVI, 2; au commencement de la guerre contre cette ligue, ils restent dans leur pays, XL, 3.

MESSINE, ville de Sicile sur le détroit, I, 7, 8, 10, 11, 52; II, 4, 9, 11, 12; III, 26.

MÉTAGONIE, contrée de l'Afrique, III, 33.

MÉTAPE, ville d'Étolie, V, 7, 13.

MÉTAPONTE, ville d'Italie, VIII, 36; X, 1.

MÉTÉON ou MÉDÉON, ville d'Illyrie, XXIX, 2.

MÉTHYDRIUM, ville du territoire de Mégalopolis, IV, 10, 11, 13.

MÉTHYMNÉENS, dans l'île de Lesbos, XXXIII, 11.

MÉTRODORE, général de Philippe, XV, 24; fragm. hist.

MÉTRODORE, ambassadeur de Persée aux Rhodiens, XXIX, 3, 5.

MÉTROPOLE, ville d'Acarnanie, IV, 64.

MICCUS, sous-stratége des Achéens, IV, 59.

MICION ou MICON, homme influent à Athènes, V, 106.

MICIPSA, fils de Massinissa, adopte son frère Stembales, XXXVII, 3.

MILAN, capitale des Insubriens, II, 32, 34.

MILET, ville d'Ionie, fondée par Nélée, XVI, 12; les Milésiens, après la bataille de Laden, offrent une couronne à Philippe, 15; leur territoire sacré leur est rendu par les Romains, XXII, 27; ils envoient des députés à Alexandrie, XXVIII, 16.

Milliaires, bornes milliaires placées de huit en huit stades, III, 39.
Milon, général de Persée, XXIX, 6.
Miltiade, ambassadeur de Démétrius Soter à Rome, XXXII, 20.
Milyades, contrée de l'Asie Mineure, entre la Pisidie et la Lycie, V, 72; XXII, 27.
Mincio, rivière qui sort du lac Bénacus dans la Gaule cisalpine, XXXIV, 10.
Minerve, temple de Minerve à Milan où l'on suspendait les enseignes appelées immobiles, II, 32; temple de Minerve Chalcièque à Lacédémone, qui servait d'asile même aux condamnés à mort, IV, 22, 35; dans une pompe solennelle tous les éphores sont égorgés à l'autel de ce temple, 35; jeux solennels de Minerve célébrés par Attale, 49; statue d'airain de cette déesse dans la citadelle d'Aliphère, 78; temple de Minerve Itonie en Béotie, dépouillé par les Étoliens, IV, 25; c'est là que Persée suspend le décret qui rappelle les exilés, XXVI, 5; temple de Minerve au haut de la citadelle d'Agrigente, IX, 43; temple de Minerve à Rhodes où est élevé, en l'honneur du peuple romain un colosse de trente coudées, XXXI, 16; promontoire de Minerve en Campanie, XXXIV, 11.
Minucius (M.), maître de la cavalerie du dictateur L. Fabius, III, 87; lui reproche ses lenteurs, 89; n'écoute point ses avertissements, 94; vainqueur dans une escarmouche près de Gérunium, où il manque de prendre le camp d'Annibal, il s'abandonne à une folle confiance, 101 et suiv. et est comblé de louanges à Rome, 103; son autorité est égalée à celle de Fabius qui partage avec lui les légions, III, 103; sa témérité expose ses troupes au plus grand péril, mais il est secouru par Fabius, 104 et suiv.; il se réconcilie avec Fabius et réunit ses légions aux siennes, 105.
Minucius Thermus (L.), envoyé en Syrie par le proconsul Cn. Manlius, XXII, 26.
Miroir, X, 62.
Misdès, ambassadeur carthaginois à Rome, XXXVI, 1.
Misène, promontoire de Campanie, XXXIV, 11.
Mithridate, roi de Cappadoce; son origine; mariage de ses filles, V, 43, 71; il fait la guerre à Sinope, IV, 56; il envoie des dons aux Rhodiens après un tremblement de terre, V, 90.
Mithridate, neveu d'Antiochus le Grand, VIII, 25.
Mithridate, fils de Pharnace, roi de Pont, est compris dans le traité entre Eumène et Pharnace, XXVI, 6; il envoie des secours à Attale contre Prusias, XXXIII, 10.
Mithridate, satrape de la petite Arménie, XXVI, 6.
Mitylénéens; ils travaillent à rétablir la paix entre les Étoliens et Philippe, XI, 4, 5.
Mnasiades, athlète d'Argos, père de Polycrates, V, 64.
Mnasias, d'Argos, que Démosthène a compté à tort parmi les traîtres, XVII, 14.
Mnasiloque, Acarnanien, XXI, 14; XXII, 26.
Mnasippe, de Coronée en Béotie, félicite les généraux romains de leur victoire sur Persée, XXX, 10.
Mnésis, joueuse de flûte, d'Alexandrie, XIV, 10.
Moagètes, tyran de Cibyre dans la grande Phrygie, que Cn. Manlius force de capituler, XXII, 17.
Mochyrinum, XXXI, 26.
Mocissa. Habitants de Mocissa en Cappadoce, XXV, 4.
Modène, colonie romaine assiégée par les Boïens et les Insubriens, III, 40; fragm. hist.
Moeragènes, garde du corps de Ptolémée Épiphanes, XV, 27.
Molon, satrape de Médie, trame avec son frère Alexandre, satrape de Perse, une révolte contre le jeune Antiochus; il frappe de terreur Xénon et Théodote Hémiolius envoyés contre lui et s'empare de l'Apolloniatide, V, 40 et suiv.; il ne peut traverser le Tigre; il trompe Xénétas qui marche contre lui et lui fait essuyer une grande défaite, 45 et suiv.; il passe le Tigre, prend Séleucie et Suse, et se rend maître de la Mésopotamie, de la Babylonie et de tout le pays jusqu'à la mer Érythrée, 47, 48; vaincu par Antiochus, il se tue, et son cadavre est mis en croix, 53; sa mère et ses enfants sont tués par son frère Néolaüs, 54.
Molosses, peuple d'Épire: ils coupent le pont de l'Aoüs pour retarder la marche de Persée contre le consul A. Hostilius, XXVII, 14; ils se laissent entraîner dans le parti de Per-

sée, XXX, 7; leurs villes sont détruites par L. Émilius, 14.
MOLPAGORE, démagogue, qui finit par usurper le souverain pouvoir chez les Cianiens, XV, 21.
MOLYCRIA, V, 94.
MONARCHIE, définition de la royauté et de la tyrannie, VI, 3 et suiv.
MONDE, divisé en quatre parties, III, 36.
MORCUS, ambassadeur de Genthius à Rhodes, XXIX, 2, 5.
MORE, compagnie de neuf cents soldats lacédémoniens, fragm. hist.
MORZIAS, roi de Paphlagonie, XXVI, 6.
MOTIÈNES, ville d'Espagne, fragments hist.
MULELACHA, ville d'Afrique, XXXIV, 14.
MUMMIUS (L.) gagne une bataille à l'Isthme de Corinthe, III, 32; il ne laisse pas renverser les statues de Philopœmen, XL, 7 à 8; il se montre juste et humain envers les Achéens, 11.
MURS, château du double mur, V, 77.
MUSÉE, ambassadeur d'Antiochus, XXI, 13; XXII, 24.
MUSÉE, lieu voisin de l'Olympe en Macédoine, XXXVII, 1.
MUSÉE, à Tarente, VIII, 27, 29.
MUTINES, Africain chargé par Annibal des affaires de Sicile, IX, 23.
MYCÈNE, ville d'Argolide, XVI, 16.
MYGDONIE, contrée de la Mésopotamie, V, 51.
MYISCUS, général d'Antiochus, V, 82.
MYLASA, ville de Carie. Les habitants fournissent des vivres à Philippe qui cherche en vain à s'emparer de leur ville, XVI, 24; après la guerre d'Antiochus, ils sont exemptés du tribut par les Romains, XXII, 27; s'étant emparés des villes qui dépendaient d'Eurome, ils sont battus par les Rhodiens, XXX, 5. Lire, livre XVI, chap. XXIII, *Mylasa* et non Myles.
MYLÉE, campagne de Sicile, I, 10, 23.
MYNDE, ville de Carie, XVI, 12, 15.
MYRCAL de Carthage, VII, 2.
MYRINA, ville d'Éolide, XVIII, 27.
MYRRICHUS de Béotie, XXIII, 2.
MYRTIS d'Argos, que Démosthène a eu tort d'appeler traître, XVII, 14.
MYRTIUS d'Alexandrie, XIV, 10.
MYRTO, XXXII, 21, 22.
MYSIE, IV, 50, 52; V, 77; XXII, 27; Mysiens, V, 76; XXXI, 3.
MYTTISTRATE, ville forte de Sicile, I, 24.
MYUNTE, ville d'Ionie, XVI, 24.

N.

NABIS, successeur de Machanidas à Sparte; scélératesse et cruauté de ce tyran, XIII, 6; XVI, 13; pour extorquer de l'argent aux citoyens il se sert d'une machine faite à l'image de sa femme, XIII, 7; ses brigandages; commencement de la guerre avec les Achéens, 8; sa perfidie envers les Messéniens, ses alliés, XVI, 13, 16 et suiv.; il se sert de sa femme pour exercer ses déprédations et sa cruauté à Argos, XVII, 17; conduite des Romains à son égard, XXI, 9; fragm. hist.
NAMNÈTES, peuple de Gaule, XXXIV, 10.
NAPLES, ville de Campanie, III, 91; les citoyens romains, accusés d'un crime capital, peuvent s'y exiler impunément, VI, 14; les Napolitains fournissent des vaisseaux aux Romains au commencement de la première guerre punique, I, 20.
NARAGARA, ville d'Afrique, XV, 5.
NARAVAS, Numide qui dans la guerre d'Afrique, passa aux Carthaginois, et à qui Amilcar donna sa fille en mariage, I, 78, 82, 84, 86.
NARBONE, fleuve de Gaule, III, 37, 38; XXXIV, 10.
NARBONE, ville de Gaule, XXXIV, 6.
NASOS, ville d'Acarnanie, IX, 39.
NAUCRATIS, ville d'Égypte, XXIII, 16; XXVIII, 17.
NAUPACTE, ville maritime d'Italie, IV, 16; V, 95, 102, 103; XX, 10, 11; XXIV, 5; XXXVIII, 5.
NÉLÉE, fondateur de Milet, XVI, 12.
NÉMÉENS, jeux néméens célébrés à Argos, II, 70; V, 101; X, 26; XXIII, 10.
NÉOCRITES, V, 3, 65, 79.
NÉOLAÏDAS, ambassadeur de Ptolémée à Rome, XXXIII, 5.
NÉOLAÜS, frère de Molon, commande l'aile gauche dans la bataille contre Antiochus, V, 53; vaincu, il se sauve en Perse, et se tue lui-même, 54.
NÉON, Messénien, que Démosthène a eu tort d'appeler traître, XVII, 14.
NÉON, Béotien, père de Brachylles et chef de la cavalerie, XX, 5.

Néon, de la même famille, stratége sortant, envoie un député à Chalcis aux ambassadeurs romains pour livrer la Béotie à Rome; banni de sa patrie, il se réfugie auprès de Persée, XXVII, 1 et suiv.
Neptune; il est invoqué dans le traité entre Philippe et Annibal, VII, 2; Scipion promet le secours du dieu à l'armée romaine à Carthagène, X, 11, 14; son temple à Mantinée, XI, 11; dépouillé par Polycrite, IX, 35; temple que lui ont élevé les Milésiens, XVI, 12.
Nercobrige, ville d'Espagne, XXXV, 2.
Néréis, fille de Pyrrhus, VII, 4.
Nicagoras, Messénien, dont Sosibe se sert à Alexandrie pour tendre des embûches à Cléomène, V, 37.
Nicagoras, de Rhodes, ambassadeur à Rome, XXVIII, 2.
Nicandre, Étolien, envoyé auprès d'Antiochus, fait connaître les dispositions favorables du roi envers les Étoliens, XX, 10; à son retour, il tombe dans les mains de Philippe, et est relâché par lui, 11; stratége des Étoliens, il reprend Amphilochie et Aperantia, et adjoint la Dolopie à la ligue étolienne, XXII, 8; bientôt il s'efforce, sans grand résultat, de secourir Ambracie assiégée par les Romains, 10; il est alors envoyé à Rome avec Phœnéas, 13, après la guerre d'Antiochus, avec Pantaléon, XXVIII, 4; dans la guerre de Persée, il penche pour ce roi, et devenu suspect aux Romains, il est mandé à Rome où il meurt, XX, 11; XXVII, 13; XXVIII, 4, 6.
Nicandre, de Rhodes, ambassadeur à Rome, XXVIII, 2, 14.
Nicanor tue Séleucus, frère d'Antiochus le Grand; est tué par Achéus, IV, 48.
Nicanor, général de Philippe, ravage l'Attique, XVI, 27.
Nicanor, surnommé l'Éléphant, commande l'aile gauche de Philippe à Cynoscéphales, XVIII, 7.
Nicanor, ami de Démétrius de Syrie, XXXI, 22.
Nicanor, d'Épire, fils de Myrton, complice de Charops, XXXII, 21, 22.
Nicarque, général d'Antiochus, qui partage le commandement avec Théodote en Célésyrie, V, 68, 71, 79, 83, 85.
Nicasippe, d'Élide, V, 94.
Nice, colonie des Marseillais en Ligurie, XXXIII, 4.
Nicée, ville des Locriens, près du golfe Maliaque, X, 42; XVII, 1, 7.
Nicéphorium, près de Pergame, ravagé d'abord par Philippe, XVI, 1; XVII, 2, 6; ensuite par Prusias, XXXII, 25.
Nicias, général athénien en Sicile, à qui une éclipse de lune fit manquer l'occasion d'une victoire, IX, 17.
Nicias, général de Ptolémée, vaincu par Antiochus le Grand, V, 71.
Nicias, envoyé d'Épire, XXX, 10.
Nicippe, éphore des Messéniens, IV, 31.
Nicoclès, tyran de Sicyone, renversé par Aratus, X, 25.
Nicodème, d'Élide, envoyé à Rome par Philopœmen, XXIII, 1, 7.
Nicolaüs, étolien de naissance, général de Ptolémée, tient l'Étolien Théodote assiégé dans Ptolémaïs; mais il se retire à l'approche d'Antiochus, V, 61; il envoie des secours à Dore assiégée par ce roi, 66; les affaires de Célésyrie lui sont confiées par Ptolémée, 68; il occupe un défilé près de Platane, mais il en est débusqué et réduit à fuir, 68, 69; on le voit ensuite parmi les généraux d'Antiochus, X, 29.
Nicomaque, Acarnanien, envoyé des Étoliens à Rome, XVII, 10.
Nicomaque, de Rhodes, avait prêté son entremise à Achéus et Ptolémée, VIII, 17; il s'efforce de délivrer Achéus, enfermé dans la citadelle de Sardes, 17, 18, 19.
Nicomède, de Cos, général d'Antiochus, X, 28.
Nicomède, envoyé à Rome par Prusias son frère, XXXII, 26; les Romains envoient des députés pour arrêter la lutte qui s'engage entre les deux frères, XXXVII, 14.
Nicon livre Tarente à Annibal, VIII, 26.
Nicon, parent d'Agathocle, XV, 33.
Nicophane, de Mégalopolis, envoyé par Aratus à Antigone, II, 48 et suiv.
Nicostrate, Étolien, père de Dorimaque, viola, avec Lattabus, l'assemblée générale des Béotiens, IV, 3; IX, 35.
Nicostrate, secrétaire d'Agathocle, ministre du roi d'Égypte, XV, 27.
Nicostrate commande un vaisseau rhodien à la bataille de Chio, XVI, 5; député des Rhodiens auprès du consul L. Émilius et de Persée, XXIX, 4.
Nicostrate, envoyé des Xanthiens à Rome, XXVI, 7.

Nil, fleuve qui est la limite de l'Afrique et de l'Asie, III, 37; Ptolémée Philopator fait ouvrir les canaux du Nil pour arrêter la marche d'Antiochus le Grand, V, 62.
Noblesse; chez les Locriens, c'étaient les femmes qui anoblissaient, XII, 5.
Nole, ville de Campanie, II, 17; III, 91.
Nomades aspasiaques, X, 48.
Nomades scythes; ils menacent la Bactriane, XI, 34.
Nothocrate, de Crète, assiége et manque de prendre la ville de Cydonie, XXVIII, 13.
Notium, ville d'Ionie, XXII, 27.
Nouvelle ville et ancienne ville, quartiers de Panorme, I, 38.
Nucériens, peuple de la Campanie, III, 91.
Nuit, image de la Nuit portée dans la pompe d'Antiochus Épiphanes, XXXI, 3.
Numénius, ambassadeur des Ptolémées à Rome, XXX, 11.
Numides, leur manière de combattre, III, 72; selon cette tactique, les cavaliers numides de l'armée carthaginoise, trompent l'ennemi par une fausse retraite, I, 19; les Numides, infestent les possessions carthaginoises en Afrique, de même que les Romains, 31; ils agissent de concert avec les mercenaires révoltés, 74; Annibal laisse les Numides pour garder l'Espagne, III, 33; des cavaliers numides sont envoyés par Annibal pour explorer le Rhône, 44; ils sont mis en fuite par les cavaliers de Scipion, 45; les Numides poursuivent les fuyards à Cannes, 116; les Numides de Massinissa agissent de concert avec Asdrubal Giscon, XI, 21.
Numidie; cette contrée stérile et inculte est fertilisée par Massinissa, XXXVII, 3.
Numisius (T.), ambassadeur romain en Égypte, XXIX, 10.
Nutria, ville maritime d'Illyrie, II, 11.

O.

Obole, II, 15; deux oboles étaient la paye quotidienne du soldat romain; quatre, celle du centurion, VI, 39.
Occident, V, 104, 105.
Océan, III, 33; XVI, 29.
Ochlocratie; la démocratie dégénère en ochlocratie, VI, 4, 9.
Octacilius (M.), consul, est envoyé en Sicile avec M. Valérius, et fait un traité avec Hiéron, I, 16.
Octacilius (T.), consul avec L. Valérius Flaccus, dirige heureusement les affaires en Sicile, I, 20.
Octavius (Cn.), envoyé par le proconsul A. Hostilius, avec C. Popilius, aux peuples de la Grèce pendant la guerre de Persée, XXVIII, 3-5; député par le sénat en Macédoine, en Asie et en Syrie après la mort d'Antiochus Épiphanes, pour affaiblir la puissance des rois de Syrie, XXXI, 12; il vient en Cappadoce, 13; il est tué à Laodicée par Leptine, 19, XXXII, 7; les envoyés d'Antiochus et de Lysias excusent en vain ce meurtre dans le sénat romain, XXXI, 19.
Odomantes, peuple de Thrace au delà du Strymon, XXXVII, 1.
Odryses, peuple de Thrace, qui se soumet à Philippe, puis se sépare de lui et chasse la garnison de Philippopolis, XXIV, 6.
Œanthia, ville d'Étolie, IV, 57; V, 17.
Œnanthe ou **Énanthe**, mère d'Agathocle, XIV, 11; dans la sédition qui s'élève contre son fils; elle vomit des malédictions contre les femmes d'Alexandrie, XV, 29; est traînée au supplice, et déchirée par le peuple, 33.
Œniades ou **Éniades**, en Acarnanie sur la côte, IV, 65; IX, 40; XXII, 15.
Œnis, éphore messénien, IV, 31.
Œnus ou **Énus**, fleuve de Laconie, II, 65, 66.
Ogygus, dernier roi d'Achaïe, II, 41; IV, 1.
Olane ou **Volane**, l'une des deux bouches du Pô, II, 16.
Olcades, peuple d'Espagne subjugué par Annibal, III, 13; et transporté en Afrique, 33.
Olcium ou **Volcium**, ville d'Étrurie, VI, 59.
Olène, l'une des douze premières villes confédérées d'Achaïe; lors du rétablissement de la ligue, elle ne voulut pas en faire partie, II, 41.
Oligarchie, VI, 3, 4; comment l'aristocratie dégénère en oligarchie, 8;

et comment celle-ci se change en démocratie, 9.
OLIGYRTE, montagne d'Arcadie, IV, 11, 70.
OLIVIER, signe de paix et d'amitié chez les Gaulois et presque tous les Barbares, comme le caducée chez les Grecs, III, 52.
OLYMPE, montagne de Galatie, XXII, 20, 21.
OLYMPE, colline de Laconie, II, 65, 66, 69; V, 24.
OLYMPE, montagne de Thessalie, XXXIV, 10; XXXVII, 1.
OLYMPIADE, espace de quatre ans, VI, 11; IX, 1.
OLYMPICHUS, prince d'Asie, envoie des présents aux Rhodiens, après un tremblement de terre, V, 90.
OLYMPICHUS de Coronée, XXVII, 1.
OLYMPIE, ville d'Élide, IV, 10, 73, 75, 77, 84; temple de Jupiter dans cette ville, et statue de ce dieu par Phidias, XXX, 14; XL, 11.
OLYMPIEN, temple de Jupiter Olympien à Athènes, XXVI, 10.
OLYMPIODORE, premier citoyen de Byzance, IV, 47.
OLYMPION, ambassadeur de Genthius auprès de Persée, XXIX, 2, 3.
OLYMPIQUES, jeux olympiques, IV, 73; XII, 12; institués par Hercule comme trêve pendant la guerre, 26.
OLYNTHE, asservie par Philippe, fils d'Amyntas, IX, 29, 34.
OMIAS, député de Sparte auprès de Philippe, IV, 23, 24.
ONCHESTE, fleuve de Thessalie, XVIII, 3.
ONÉENS, monts voisins de l'isthme de Corinthe, II, 52.
ONESIGÈNE, député d'Hiéronyme de Syracuse à Carthage, VII, 9.
ONOMARQUE dépouille le temple de Delphes; il est détruit par Philippe, fils d'Amyntas, IX, 34.
ONOMASTE, gouverneur de Thrace, XXIII, 13.
OPHELTE de Béotie, XX, 6.
OPIMIUS (L.), consul, fait la guerre aux Ligures, et reçoit leur capitulation, XXXIII, 5, 7 et suiv.
OPIQUES, peuples d'Italie, XXXIV, 11.
OPPIUS (L.), ambassadeur romain auprès d'Attale et de Prusias, XXXIII, 11.
ORCHOMÈNE, ville d'Arcadie, II, 46, 54; IV, 6, 11, 12.
ORÉE, ville d'Eubée, X, 43; XI, 6; XVIII, 28, 30.
ORESTE, père de Tisamène, premier roi d'Achaïe, II, 41; IV, 1.
ORESTES, peuple de Macédoine, XVIII, 30.
ORÉTANS, peuple d'Espagne, transporté, par Annibal, en Afrique, III, 33.
ORGYSE, ville d'Illyrie, V, 108.
ORICON, VII, 2.
ORICUM, montagne ou contrée montagneuse en Assyrie, V, 52.
ORIENS, peuple de Crète, IV, 53.
ORION; son lever est un signe funeste pour les marins, I, 37.
OROANDES, habitants d'Oroande en Pisidie, XXII, 25.
OROFERNE, avec l'aide du roi de Syrie Démétrius, détrône Ariarathe, roi de Cappadoce, III, 5; il envoie des députés à Rome contre Ariarathe, XXXII, 20; son amour pour le plaisir, 20; il dépose quatre cents talents chez les Priéniens, XXXIII, 12; il ne règne que peu de temps, III, 5; XXXII, 20, 23; c'est son avarice qui l'avait perdu; après sa chute il devient intraitable pour ses amis, XXXIII, 12.
ORONTE, fleuve de Syrie, V, 59.
ORONTES, montagne de Médie, près d'Ecbatane, X, 27.
OROPE, XXXIII, 1, 12 *a*.
ORTHOSIE, bourg de Carie, XXX, 5.
ORTIAGON, roi de Galatie, XXII, 21.
OSSA, montagne de Thessalie, XXXIV, 10.
OSTIE, ville fondée à l'embouchure du Tibre, VI, 2; XXXI, 22.
OXUS, fleuve, X, 48.
OXYBIENS, peuple de Ligurie qui attaque les Marseillais et leurs colonies; ils insultent les ambassadeurs romains, et sont subjugués par le consul L. Opimius, XXXIII, 7.

P.

PACHYNUM, promontoire en Sicile; sa position, I, 25, 42.
PADUA ou PADOA, une des embouchures du Pô, II, 16.
PAIX; éloge de la paix par Pindare; jusqu'à quel point elle est désirable, IV, 31.
PALATIN, une des collines de Rome, II, 2.
PALÉE, ville de Céphalonie, V, 35, 16, 100.

Palus, fleuve d'Afrique, xxxiv, 14.
Pamisus, fleuve de Messénie, xvi, 16.
Pamphie, en Étolie, v, 6, 13.
Pamphilidas, amiral rhodien, xxi, 5, 8.
Pamphylie, v, 34, 72, 77; xxii, 18, 27.
Panachaïque, montagne, v, 30.
Panathénées, fêtes, xxviii, 16.
Pancrate, député rhodien, xxviii, 14.
Pancrate, roi de Cibyre, xxx, 9.
Panétole, v, 61, 62; x, 49.
Pangée, mont Pangée, en Thrace, xxii, 22.
Panium, mont en Célésyrie, xvi, 18; xxviii, 1.
Panorme, port du Péloponèse, v, 102.
Panorme, promontoire et ville de Sicile, i, 38; siége et prise de Panorme par les Romains, i, 24, 38; ville voisine du mont Eryx, i, 55.
Pantagnote, xvi, 30.
Pantaléon d'Étolie, iv, 57.
Pantaléon, député étolien, xx, 9; xxviii, 4.
Pantauque, fils de Balacre, xxvii, 8; xxix, 2.
Papirius (Cn.), commissaire romain, xxxviii, 41.
Parapotamie, province voisine du Tigre, v, 48, 69.
Parménion, député de Lampsaque, xviii, 35.
Parménion, ambassadeur de Genthius, xxix, 2, 5.
Parnasse, mont, iv, 57; xxxiv, 10.
Parnasse, ville de Cappadoce, xxv, 4.
Parope, ville de Sicile, i, 24.
Parrhasie, province d'Asie, v, 44.
Parthénée, montagne du Péloponèse, iv, 28.
Parthiène, x, 28, 31.
Parthus, ville d'Illyrie, ii, 11; vii, 2; xv, 30: fragm. hist.
Pasidas, député achéen, xxviii, 10, 16.
Patara, ville de Lycie, xxii, 26.
Patras; sa situation, v, 28, 30, 91; une des douze premières villes fédérées de l'Achaïe, ii, 41; lieu de réunion et de relâche, v, 2, 3, 28, 91, 101; les Étoliens désolent les campagnes de Patras, iv, 6; situation malheureuse de cette ville durant la guerre de l'Achaïe avec les Romains, xl, 3.
Pausiras, Egyptien, xxiii, 16.
Pausistrate, amiral rhodien, xxi, 5.
Paxos; deux îles de Paxos voisines de Corcyre, ii, 10.
Pédas, ville de Carie, xviii, 27.
Pedlénisse, ville de Pisidie, v, 72, 73, 76.
Pélagonie, province de Macédoine, v, 108.
Pélécas, montagne de Mysie, v, 77.
Pélion, montagne célèbre, viii, 11; xxxiv, 12.
Pella, ville de Célésyrie, v, 70.
Pellène, ville d'Achaïe, ii, 41, 52; iv, 8, 13, 72.
Pellène, ville de Laconie, iv, 81; xvi, 37.
Pélopidas, Thébain, vi, 43; viii, 1 *a*.
Péloponèse. Sa position, i, 42; sa circonférence, xxxiv, 12; envahi dans l'origine par les Héraclides, xii, 12; tout entier réuni sous l'autorité achéenne et le nom d'Achéens substitué à celui de Péloponésiens, ii, 38; iv, 1; d'abord gouverné par des tyrans, ii, 44; repos profond du Péloponèse après la guerre sociale, v, 106; concours de tous les peuples du Péloponèse entre eux à la suite des hostilités de Rome contre Antiochus et les Étoliens, iii, 3; xxv, 1-3; malheureux état de cette province au commencement de la guerre d'Achaïe, xl, 3; naturel doux et calme des Péloponésiens, v, 106.
Pélore, promontoire de Sicile, i, 11, 42.
Péluse, ville d'Égypte, v, 62, 80; xxvii, 17; xxix, 11.
Pénélope, xii, 26.
Péparèthe, île de l'Archipel, x, 42.
Pérée, de la dépendance des Rhodiens, xvii, 2, 6, 8; xxvii, 6; xxxi, 25, 28.
Perga, ville de Pisidie, v, 73; xxii, 21.
Pergame, capitale du royaume de ce nom, plusieurs fois assiégée, iv, 48; xvi, 1; xxi, 8; xxii, 9; xxxii, 25.
Périclès, ix, 23.
Périgène, amiral de Ptolémée Philopator, v, 68, 69.
Périnthe en Thrace, xvii, 2; xxviii, 27.
Perrhébie, xviii, 29, 30; xxiii, 4, 6, 11; xxiv, 1; xxviii, 11.
Perse. Sa position, v, 44; portes de Perse à Sardes, vii.
Persée, fils de Philippe. Sa jalousie contre son frère Démétrius, xxiv, 3, 7, etc.; beau début de son règne, xxvi, 5; il s'allie aux Bastarnes, xxvi, 9; il chasse Abrupolis du trône et s'empare de la Dolopie, xxiii, 14; commencement de la guerre avec

Rome, XXVII, 1; XXIII, 14; il recherche l'alliance des Rhodiens, des Béotiens, XXVII, 4, 5; ses ambassadeurs reçoivent l'ordre d'évacuer l'Italie, XXVII, 7; il bat les Romains dans une affaire de cavalerie, 7; il demande néanmoins la paix sans l'obtenir, 8; il réclame l'assistance de Genthius d'Illyrie; il conclut alliance avec lui, XXIX, 2; nouvelle ambassade auprès d'Eumène, d'Antiochus et des Rhodiens, XXIX, 3; conférences secrètes d'Eumène et de Persée, XXIX, 1; extrême avarice de ce prince, *ib.*; il est vaincu par Paul Émile, 6, V; fragm. hist.

Perses. Leur domination comparée à celle de Rome, I, 2; ils portent leurs armes en Grèce, IV, 31; les Thébains les soutiennent, les Lacédémoniens, par le traité d'Antalcidas leur livrent les cités grecques de l'Asie, VI, 49; causes de la guerre d'Alexandre contre la Perse, III, 6; lois des Perses sur les canaux, X, 28; Perses auxiliaires d'Antiochus à Raphia, V, 79.

Pessinunte, ville de Galatie, XXII, 20.

Pétéliniens, VII, 1.

Pétréus, ami de Philippe, IV, 24; V, 17.

Pétronius (C.), XXXII, 26.

Phacus, ville de Macédoine, XXXI, 21.

Phaias, île de l'Élide, IV, 9.

Phalange achéenne, organisée par Philopœmen, XI, 11, 15; — macédonienne, XVIII, 9, 12-15; sa force redoutable, XXIX, 6; quel espace elle occupe, XII, 20; phalange double et triple, II, 66; XII, 20.

Phalare, ville de Thessalie, XX, 11.

Phalaris, tyran de Syracuse, inventeur du taureau d'airain, XII, 25.

Phalasarne, ville de Crète, XXIII, 15.

Phaméas, XXXVI, 6.

Phanot, ville de Phocide, V, 96; XXIX, 6.

Pharasiens, peuples d'Afrique, XXXIV, 14.

Pharès, ville achéenne, une des premières cités confédérées, II, 41: les Étoliens en ravagent la campagne, IV, 6; puis les Éléens, IV, 59, 94; elle se détache de la ligue, IV, 60.

Pharès et **Phérès**, ville de Messénie, XVI, 16; XXV, 1.

Pharnace, roi de Pont, fait la guerre contre Eumène et Ariarathe, III, 3; prend Synope, XXIV, 10; poursuit les hostilités malgré Rome avec les rois de Cappadoce et de Pergame, XXV, 4; il fait d'abord une trêve avec eux, 6; puis la paix, 6; texte du traité, *ib.*; avarice de ce prince, 2; sa perversité, XXVII, 15.

Pharos; île de la mer Adriatique, II, 11; V, 108.

Pharos, capitale de l'île, III, 28; VII, 9.

Pharsale, ville de Thessalie, XVII, 3, 8; XVIII, 21, 30.

Phase, fleuve de Colchide, IV, 56; V, 55.

Phasélis, ville de Lycie, XXX, 9.

Phaylle, V, 72.

Phéaciens, luxe des Phéaciens, XXXIV, 9.

Phébatides, ville d'Illyrie, V, 108.

Phébidas, IV, 27.

Phénéas, stratége étolien, XVII, 1, 3, 4; XVIII, 20, 21; XX, 9, 10; XXII, 8, 9, 12.

Phénée, ville d'Arcadie, II, 52; IV, 68.

Phénice, ville d'Épire, II, 5, 8; XVI, 27; XXXII, 22, 24.

Phénicie, quelquefois confondue avec la Célésyrie, V, 80; quelquefois distincte, V, 66; VIII, 19; XXVIII, 1; Antiochus s'en empare, III, 2; droits de Ptolémée sur cette province opposés à ceux d'Antiochus, V, 67.

Phérès, ville de Thessalie, XVIII, 2.

Phesties, ville de Crète, VI, 55.

Phéties, ville d'Acarnanie, IV, 62.

Phialéphore, XII, 5.

Phidias, XXX, 14.

Phigalie, ville du Péloponèse, alliée aux Étoliens, IV, 3, 31; résidence ordinaire des Étoliens, qu'ils se rendissent en Messénie ou en revinssent, IV, 6, 79; Phigalie se livre à Philippe, 79; et reçoit garnison macédonienne, 80.

Philammon, XV, 33.

Philanis, femme poëte, XII, 13.

Philémène de Tarente livre cette ville à Annibal, VIII, 26, 31.

Philènes (autels des), III, 39; X, 40.

Philétère, frère d'Eumène, XL, 1.

Philidas, chef étolien, IV, 77, 78, 79, 80.

Philinus, historien, I, 14, 15; III, 26.

Philinus, citoyen de Corinthe, XI, 5.

Philippe, fils d'Amyntas, avait préparé la guerre que fit Alexandre aux Perses, III, 6; XXII, 2; calomnies de Théopompe à son égard, VIII, 11-13; faussement accusé d'avoir été pour les Grecs une source de maux, IX, 29, 34; il leur rendit au contraire de grands services, II, 48; XVII, 14; sa clémence envers les Athéniens, V, 10; XVII, 14.

Philippe, fils de Démétrius, succède à son père, II, 70, sous la tutelle d'Antigone Doson, II, 45; IV, 87,

puis sous celle d'Apelles, II, 87, à l'âge de dix-sept ans, IV, 2, 5, 24; les Achéens sollicitent son alliance, 15; il se transporte à Corinthe, et de là en Laconie, où il renouvelle alliance avec les Spartiates, 22, 23; il s'allie à Scerdilaïdas, 29, et aux Crétois polirrhéniens et lampéens, 55; il se dirige vers l'Étolie, 57, et assiége Ambracie, 61; il prend quelques autres villes, et est rappelé en Macédoine par une invasion dont les Dardaniens le menaçaient, 64; de retour, il fortifie les Æniades, 65; reçoit Démétrius de Pharos chassé de l'Illyrie, 66, et passe dans le Péloponèse, 67; il vainc les Éléens, 69; prend Psophis, 70, et s'oppose aux intrigues d'Apelles contre les Aratus, 76; il entreprend la guerre par mer, V, 2, et se rend à Céphallénie, 3; il échoue devant Palée, 3; il détruit le temple de Thermes, en Étolie, 6; il passe dans la Laconie, et la ravage, 16; il fait une expédition dans la Phocide, 24, 26; et revient à Sicyone, 26; il fait mourir Léonce, qui avait conspiré contre lui, 27, et signe une trêve avec les Étoliens, 28; il prend au nord de la Macédoine Bylasore, en Péonie, 97; il assiége inutilement Militée, 97; prend Thèbes Phthies, 99; descend dans le Péloponèse, et conclut la paix avec les Étoliens, 101, 105; il reprend à Scerdilaïdas quelques places de l'Illyrie, 108; se rend à Apollonie pour passer en Italie, et revient sans avoir rien fait, 109; traite avec Annibal, III, 2; VII, 2; il fait empoisonner Aratus, VIII, 14; il s'empare de Lisse, 15; d'Échinus, malgré les Romains et Attale, IX, 41; il ravage une seconde fois le temple de Thermes, XI, 4; il finit par se réconcilier avec les Étoliens, XIII, 1; XV, 23; XVII, 1; guerre contre les Rhodiens, XIII, 4, 5; hostilités en Thrace, XIII, 10; il s'empare sur Ptolémée Épiphanes de la Carie, de Chio, de Samos, III, 2; XV, 20; en dépit des traités, il prend Ciane, XV, 21-23; XVII, 9; Thasos, XV, 24; il ravage le royaume d'Attale, XVI, 1; il est vainqueur des Rhodiens à Laden, XVI, *a*; victoire incertaine de Chio, XVI, 2-8; il entre en Carie, XVI, 11; et en dépit de Rome qui lui déclare la guerre, XVI, 27; assiége Abydos et la prend, 28-34; il est vaincu dans les défilés de l'Épire et ravage plusieurs villes de la Thessalie, XVII, 3; XVIII, 6; XXVII, 12; entrevue avec Titus, XVII, 1-9; les Romains continuent la guerre, 12; bataille de Cynoscéphales, XVIII, 4-10; il fuit en Macédoine, obtient une trêve, XVIII, 17; et signe la paix avec Rome, 22, 25, 27; il sert Rome durant la guerre d'Antiochus, XX, 13; XXI, 9; il se plaint que les Étoliens lui aient enlevé l'Athamanie et la Dolopie, XXII, 14; les Perrhèbes, les Athamanes, Eumène, l'accusent auprès de Rome, XXIII, 4; il fait massacrer un grand nombre de citoyens à Maronée, XXIII, 13, et envoie à Rome son fils Démétrius, XXIV, 1; celui-ci, malgré les griefs d'une foule d'ambassades, obtient pardon pour son père, XXIV, 1; il évacue avec peine les villes de Thrace, XXIV, 7; prend des mesures tyranniques, XXIV, 12 *a*; conseil à ses fils, XXIV, XII, 6; il lègue à son fils la guerre contre Rome, XXIII, 14; détails sur son caractère, IV, 77, 82; V, 12; VII, 14; IX, 24; X, 26.

PHILIPPE, fils adoptif de Persée, XXXVII, 1.

PHILIPPE, ambassadeur achéen, XXX, 10.

PHILIPPE, frère de lait d'Antiochus, 5, 82.

PHILIPPE, ambassadeur de Persée, XXVII, 4.

PHILIPPOPOLIS ou THÈBES PHTHIES, en Thessalie, V, 100.

PHILIPPOPOLIS, en Thrace, XXIV, 6.

PHILOCLÈS, favori de Philippe, XVI, 24; XXIII, 14; XXIV, 1, 3.

PHILOCRATE, XXX, 4, 5.

PHILODÈME, VII, 8.

PHILOMÈLE, IX, 32.

PHILOMÉTRUM, XXII, 18.

PHILON, courtisan d'Agathocle, XIV, 11; XV, 30, 33.

PHILON de Cnosse, V, 65.

PHILON de Chalcis, XXI, 14; XXII, 26.

PHILON de Thessalie, XL, 4.

PHILOPHRON, ambassadeur rhodien, XXIII, 3; XXVII, 11; XXVIII, 2, 14; XXX, 4, 19.

PHILOPŒMEN, fondateur de la ligue achéenne, II, 40; naissance illustre et éducation de Philopœmen, X, 21; il se distingue à Sellasie, II, 67-69; chef de la cavalerie il rétablit la discipline, X, 24; il est nommé stratége; son influence, XI, 8-10; il bat Machanidas, XI, 11, et le tue, 18; il envahit la Laconie sous Nabis, XVI,

36; les Lacédémoniens lui votent une couronne, XXI, 15; il tue bientôt quatre-vingts Spartiates près de Compasium, et rétablit dans la ville les anciens exilés, XXIII, 23; il est accusé pour cette affaire à Rome; et envoie des députés afin de se disculper, XXIII, 1; il autorise les Achéens à réclamer auprès des Béotiens, par le droit des armes, ce qui leur est dû, XXIII, 2; il renouvelle l'alliance de l'Achaïe avec Ptolémée Éphiphanes, 9; il défend sa conduite à Lacédémone devant C. Cécilius, XXIII, 10; et refuse noblement à Titus Quintius de convoquer pour lui l'assemblée générale, XXIV, 5; il est tué par les Messéniens, XXIV, 12; après avoir, pendant quarante ans, dirigé avec gloire les affaires, 9; des statues élevées en son honneur, XL, 7; détails sur son caractère, XI, 8-11; fragm. historiques sur sa politique; il eut pour ennemis Diophanes et Aristène, XXIII, 10; parallèle entre Aristène et Philopœmen, XXV, 9.
PHILOSTRATE de Rhodes, XVI, 5.
PHILOSTRATE d'Épire, XXVII, 14.
PHILOTÉRIE, ville de Célésyrie, V, 70.
PHILOXÈNE, poëte, IV, 20.
PHLÉGRÉENS (champs), II, 17; III, 91.
PHLIONTE, ville du Péloponèse, II, 44, 52; IV, 67.
PHOCÉE, ville de l'Éolide, V, 77; XXI, 4; XXII, 27.
PHOCIDE, XVII, 11; XVIII, 29.
PHORYNNA, ville de Thrace, IX, 21.
PHOXIDAS, Achéen, V, 65, 85.
PHOXIDAS de Mélitée, V, 63.
PHRYGIE, sur l'Hellespont, XXII, 5; donnée avec la Grande-Phrygie à Eumène, XXII, 27.
PHRYXA, ville de Triphylie, IV, 77, 80.
PHYLARQUE, historien, II, 56-59, 60-63.
PHYLOMAQUE, XXXII, 25.
PHYSCON; sa cruauté, XXXI, 26; XXXIV, 13.
PHYSSIAS, noble éléen, V, 94.
PHYTÉE, ville d'Étolie, V, 7.
PHYXIUM, en Élide, V, 95.
PICÉNUM, II, 22; III, 86.
PICTONS, peuple de la Gaule Transalpine, XXXIV, 10.
PIÉRIE, IV, 62.
PINARUS, fleuve de Cilicie, XII, 17.
PINDARE, IV, 31.
PIRÉE, XVI, 26.
PISE, ville d'Étrurie, II, 16, 27, 28; III, 41, 56.
PISE (territoire de), en Élide, IV, 74.
PISIDIE, peuples qui l'habitent, V, 72, 73; voy. encore XXII, 5, 27.
PISSANTINS, peuple d'Illyrie, V, 108.
PISSÉUM, petite ville de la Pélagonie, V, 108.
PLAISANCE, colonie romaine, III, 40, 66, 74; XXXIII, 8.
PLATANE, ville de Phénicie, V, 68.
PLATON, VI, 5, 6; 45, 47; VII, XII, 27, 28.
PLATOR, chef illyrien, IV, 55.
PLÉIADES, III, 54; IV, 37; V, 1, 30; IX, 16.
PLEURATE ou PLEURATUS, roi d'Illyrie, II, 2.
PLEURATE, fils de Scerdilaïdas, X, 41; XVIII, 30; XXI, 9; XXII.
PLEURATE, frère de Gentius, XXIX, 5.
PLEURATE, ambassadeur de Persée, XXVIII, 8.
PÔ. Son nom dans la langue indigène; son cours, II, 16; il reçoit l'Adda, 32.
POÉSIE. De quoi elle se compose, XXXIV, 4.
POLÉMARQUE d'Arsinoé, nom propre, XVII, 10.
POLÉMARQUES, magistrats péloponésiens auxquels étaient confiées la garde et les clefs des portes, IV, 17, 79; IX, 15.
POLÉMOCLES, IV, 52, 53.
POLÉMOCRATES, XXIX, I, 3.
POLIASIE, en Laconie, XVI, 16.
POLICHNA, ville de l'Argolide, IV, 36.
POLYARATE, Rhodien, XXVII, 6; XXIX, 11; XXX, 9.
POLYBE, chef achéen, XI, 15.
POLYBE, historien (voy. notre préface), I, 3; III, 32, 48, 59; IV, 2; IX, 2, 20, 25; X, 24, 45, 47; XII, 5; XVI, 20; XXII, 21; XXV, 7; XXVIII, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 14; XXIX, 8, 10; XXXI, 19-24, 22; XXXII, 7, 15, 9; XXXIV, 14, et fragments latins; XXXV, 6; XXXVII, 1; XXXIX, 3; XL, 7, 9, 10, 13, 14.
POLYCLÈTE de Cyrène, VII, 8.
POLYCRATE d'Argos, V, 63, 65; XV, 29; XVIII, 37, 38; XXIII, 16.
POLYCRITE, IX, 34.
POLYÈNE, Achéen, XXVIII, 6.
POLYÈNE de Cyparisse, XI, 18.
POLYMÈDE d'Égium, V, 17.
POLYPHANTE, X, 42.
POLYPHONTE de Lacédémone, IV, 22
POLYRRHÉNIENS, peuple de Crète, IV 53, 55, 62.
POLYXENIDAS, X, 29.
POMPIDAS, XXVII, 2.
PONT-EUXIN. Circonférence, IV, 39;

son étendue du Bosphore de Thrace au Bosphore Cimmérien, XXXIV, fragments latins; pourquoi il se déverse toujours dans la Méditerranée, IV, 39; sera plus tard ensablé, 40-42; salaisons du Pont, XXXI, 24; richesse de ses côtes, IV, 38.

POPILIUS Lénas (C.), XXVIII, 55; sa fière conduite envers Antiochus, XXI, 11; son ambassade auprès des Ptolémées, XXIX, 11; XXX, 9.

POPILIUS Lénas, commissaire en Ligurie, XXXIII, 7.

PORCIUS Caton (M.), consul en Espagne, XIX, 1; mots de Caton sur le luxe, XXXI, 24; sur Polybe et les exilés achéens, XXXV, 6; sur Scipion, XXXVI, 6; sur trois députés romains, XXXVII, 1; sur Postumius Albinus, XL, 6.

PORCS. Abondance des porcs en Étrurie et en Gaule cisalpine, II, 15; comment on les rassemble en Italie au moyen de la trompette, XII, 4.

PORPHYRÉON, ville de Phénicie, V, 68, 69.

POSTUMIUS, consul, II, 11.

POSTUMIUS Albinus (A.), chargé de la guerre en Dardanie contre Persée, XXIX, 9.

POSTUMIUS Albinus (A.), préteur de la ville, XXXIII, 1, 11; XXXV, 3; XL, 6.

POSTUMIUS (L.), consul avec Q. Mamilius, I, 17; avec Fulvius, II, 11; soumet l'Illyrie, 11 et suiv.

POSTUMIUS Albinus (L.), III, 106, 118.

POTHINE, XIV, 11.

POTHION, prytane rhodien, XXIII, 3.

POUZZOLES, en Campanie, III, 91.

PRASIES, ville de l'Argolide, IV, 36.

PRATION, XXVIII, 19.

PRÉFET, nom de dignité, VI, 25, 26, 27.

PRÉNESTE, ville d'Italie, VI, 14.

PRESQU'ÎLES; liste des principales presqu'îles, XXXIV, 7.

PRÉTOIRE, VI, 27, 33, 35, 41.

PRIÈNE, ville d'Ionie, XXXIII, 12.

PRINASSE, ville de Carie, XVI, 11.

PRINCES, surnom d'une certaine classe de soldats dans l'armée romaine, VI, 22, 23, 29, 33.

PROAGORE, de Mégalopolis, XIII, 8.

PROANDRE, Étolien, XXVIII, 4.

PROIGES qui précédèrent la bataille de Cannes, III, 112.

PRONES, ville de Céphalonie, V, 3.

PRONTIDE; sa situation, IV, 39, 44, XVI, 29.

PROPUS, fraction du mont Olygyrte, IV, 10.

PROSERPINE, temple de Proserpine à Alexandrie, XV, 29.

PROSLAÜS, de Sicyone, IV, 78.

PRUSIAS, roi de Bithynie, prend part à la guerre contre Byzance, IV, 47, 48, 49, 50, 52; fait la paix avec cette ville, 52; générosité de ce prince pour le rétablissement du colosse de Rhodes, V, 90; il bat les Gaulois égosages, V, III.

PRUSIAS, fils du précédent et gendre de Philippe de Macédoine, XV, 22; XVII, 4; recouvre, par ce prince, la ville de Ciane, XV, 21; XVII, 4; se prononce pour les Romains dans la guerre d'Antiochus, XVI, 9; fait la guerre à Eumène, III, 3; XXIII, 18; XXIV, 1; puis soutient ce même Eumène contre Pharnace, XXVI, 6; honteuse conduite de Prusias à Rome, XXX, 16; nouveaux débats avec Eumène; il l'accuse à Rome, XXXI, 6; XXXII, 3, et bat Attale, XXXII, 25; il se réconcilie avec Attale, XXXIII, 10; Nicomède, son fils, soulève contre lui, XXXVII, 2 a; portrait de Prusias, XXXVII, 2.

PRYTANÉE rhodien, XV, 23; XVI, 15; XXIII, 3.

PRYTANES rhodiens; durée de leur magistrature, XXVII, 6.

PRYTANIS, philosophe, législateur des Mégalopolitains, V, 93.

PSEUDO-PHILIPPE, XXXVII, 1, 2, 3, 4.

PSOPHIS, ville d'Arcadie, IV, 68, 69, 70, 71, 72.

PTOLÉMAÏS, ville de Célésyrie, IV, 37; V, 61, 62, 71.

PTOLÉMÉE Ier, mort durant la cent vingt-quatrième olympiade, II, 41, 71.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE, prince débauché; élève des statues à Cline, XIV, 11, 12; eut pour femme Arsinoé, XV, 25.

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE; fait la guerre en Syrie à Séleucus, V, 58; d'abord allié des Achéens, II, 47; XXIX, 9; il s'unit ensuite à Cléomène, II, 51; il reçoit Cléomène vaincu, à sa cour, V, 35; il eut pour femme Bérénice, et pour fils Philopator et Magas, XV, 25.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR succède à son père, II, 71; IV, 2; V, 34; il fait mourir son frère, sa mère, et se livre à la mollesse, V, 34, 36; XV, 25; son ministre Sosibe règne pour lui, V, 35; il rend, sur les prières des Rhodiens, la liberté à Andro-

maque IV, 30; frère d'Achéus, avec qui Ptolémée avait des rapports V, 42; 57, 2; VIII. 18, etc, et qu'Antiochus comptait parmi les satrapes rebelles; guerre avec Antiochus au sujet de la Celésyrie; détails à ce sujet, 40, etc.; Ptolémée se rencontre avec Antiochus. 67; il contribue au rétablissement du colosse de Rhodes par des offrandes magnifiques, V, 89; ses rapports avec Philippe, V, 100; avec les Athéniens, 106; avec les Romains, IX, 22 *b*; les Égyptiens, irrités de ses désordres, se soulèvent contre lui, III, 2; V, 107; XIV, 12.

Ptolémée Épiphanes exposé aux efforts ambitieux d'Antiochus le Grand et de Philippe, III, 2; XV, 20; rivalité, pendant la minorité de Sosibe, de Tlépolème et d'Agathocle, XV, 25, XVI, 21; Scopas, général d'Épiphanes en Palestine, bat Antiochus près du Panium, XVI, 38. et à son tour est battu, *ib.*; le roi déclare majeur, XVIII, 38; ses bons rapports avec l'Achaïe, XXIII, 1, 7, 9; le roi Épiphanes soumet quelques grands seigneurs soulevés contre lui, XXIII, 16; frivoles occupations de ce prince, étranger à la guerre, XXI, 16; XXVII, 7.

Ptolémée Philométor; différends entre lui et Antiochus Épiphanes au sujet de la Celésyrie, XXVII, 17; XXVIII, 1; Antiochus lui fait la guerre, et vaincu, Philométor se retire en Samothrace, XXVIII, 17; il est rétabli par Antiochus lui-même, XXVIII, 19; Philométor et son frère Physcon demandent du secours à l'Achaïe contre Antiochus, encore une fois armé contre eux, XXIX, 7; Popilius rend l'Égypte à ces deux princes, XXIX, 11; querelles entre eux, XXXI, 18; Ptolémée Philométor partage avec Physcon l'empire et lui donne Cyrène, *ib*; Physcon demande Chypre, mais une révolte le chasse de Cyrène même, *ib*, 25, 27; nouvelles réclamations de Physcon, XXXII, 1; le sénat se prononce pour ce prince, qui déclare la guerre à son frère; celui-ci le fait prisonnier, XL, 12; Philométor meurt d'une blessure, *ib.*; portrait de ce prince, *ib.*; son courage, XXXIII, 17.

Ptolémée Ceraunus, II, 41; IX, 36.

Ptolémée, fils d'Aérope, XVI, 18.

Ptolémée, fils d'Agésandre, XVIII, 38; XXVII, 12.

Ptolémée, fils d'Eumène, XVIII, 36.

Ptolémée, gouverneur d'Alexandrie, V, 39.

Ptolémée, complice de Léontius et de Mégaléas, V, 25.

Ptolémée, député de Physcon, XXXI, 27.

Ptolémée, rhéteur, XVIII, 16.

Ptolémée, fils de Sosibe, XVI, 22.

Ptolémée, gouverneur de Cyrène, XXXI, 26.

Ptolémée, chef de la phalange égyptienne, V, 65.

Punique, fourberie, III, 78.

Pupius, député romain, XXXIII, 7.

Pylon, point de disjonction de la route Ignatia, XXXIV, 12.

Pylos, IV, 16, 25; IX, 39; XVIII, 25.

Pyrénées, III, 35, 37, 39; XXXIV, 7, 10.

Pyrge, ville de Triphylie, IV, 77, 80.

Pyrrhias l'Étolien, V. 30, 91, 92.

Pyrrichus, ami de Philippe, XXIV, 12 *a*.

Pyrrhus (palais de), à Ambracie, XXII, 11.

Pyrrhus (camp de), en Laconie, V, 19.

Pyrrhus, roi d'Épire, passe en Italie, I, 6; II, 20, 41; sur l'invitation des Tarentins, VIII, 25; il en est chassé, I, 6; influence de cette guerre de Pyrrhus sur la fortune de Rome, II, 20; de sa manière de combattre, XVII, 3; innovation introduite par ce prince dans la composition et l'ordonnance de ses armées, XVIII, 11; son imprudence à Argos, fragm. de grammaire.

Pythagoriciens (collége des), II, 39.

Pythéas, géographe, XXXIV, 5.

Pythéias, de Thèbes, XL, 1, 3.

Pythiade, préfet des provinces de la mer Rouge, V, 46.

Pythias de Pellène, IV, 72.

Pythidore, ambassadeur de Lampsaque, XVIII, 35.

Pythion, XIII, 10.

Python, ambassadeur de Prusias, XXXI, 6.

Q.

Questeur; ses attributions, VI, 13; place qu'il occupe dans le camp, 31, 32; comment il est gardé pendant la nuit, 35.

Quinquérèmes, telle était la force des vaisseaux qui firent la première guerre punique, I, 63; on en équipe à Rome deux cents aux frais du public, I, 59.
Quintius Crispinus (T.), consul avec Marcellus, X, 32.
Quintius Flamininus (T.), consul avec Domitius, XXII, 15; envoyé en Grèce à trente ans, XVII, 12; son entrevue avec Philippe sur les bords du golfe Maliaque, XVII, 1; proconsul en Macédoine, il remporte la bataille de Cynoscéphales, XVIII, 1-10; il accorde au roi un armistice et devient suspect aux Étoliens, 17; il fait proclamer aux jeux isthmiques la liberté de la Grèce, 29; il laisse tuer à Thèbes le Béotien Brachylles, XVIII, 26; et les Thébains ayant vengé ce meurtre, il pousse pour les punir jusqu'à Chéronée; il cherche à faire rentrer dans sa patrie Zeuxippe, meurtrier de Brachylles, XXIII, 2; ses relations secrètes avec Démétrius, fils de Philippe, XXIV, 3; à Rome il prononce sur le sort des exilés spartiates, XXIV, 4; il est envoyé comme député auprès de Prusias et de Séleucus, XXIV, 5; les Achéens refusent de convoquer, sur sa demande, une assemblée générale, *ib.*
Quintus, collègue de Canuléius, ambassadeur en Égypte, XXXI, 18.

R.

Rabbatamana, ville d'Arabie, V, 71.
Raphia, ville de Célésyrie, V, 80, 82, 85, 86.
Raucus, ville de Crète, XXIII, 15; XXXI, 1.
Récompenses militaires, VI, 39; fragm. hist. 47.
Religion. Esprit religieux des Romains, VI, 56.
Rhégium, sur le détroit, I, 6, 7; III, 26; IX, 7, 9.
Rhétiens, un des passages des Alpes, XXXIV, 10.
Rhinocolura, ville d'Égypte, V, 80.
Rhium, promontoire de Rhium, IV, 10, 19, 26; V, 25, 29; XII, 12.
Rhium, en Étolie, V, 94.
Rhium, détroit entre les deux promontoires de Rhium; lire dans la traduction *faire passer le Rhium à son armée*, au lieu de : faire passer son armée à Rhium.
Rhodes, colonie d'Argos, XXII, 7; maîtres de la mer, IV, 47, les Rhodiens poursuivent Démétrius de Pharos qui ravageait les Cyclades, IV, 19; ils font la guerre à Byzance, III, 2; IV, 47; et puis concluent la paix avec elle, IV, 52; intervention en Crète, IV, 53; ils protégent Sinope contre Mithridate, IV, 56; ils négocient la paix entre l'Achaïe, la Macédoine et l'Étolie, V, 24, 100; un tremblement de terre renverse leur colosse, V, 88; guerre avec Philippe; ils perdent une flotte, XIII, 1; bataille de Laden, de Chio, XVI, 2, etc. ils recherchent l'alliance d'Athènes pour combattre Philippe, XVI, 26; leurs prétentions lors de l'entrevue de Philippe et de Quintius, XVII, 2, 6; ils cherchent vainement à arrêter Antiochus, XVIII, 23; ils discutent avec les Romains les clauses du traité à conclure avec ce prince, XXI, 8, 14; XXII, 5, 7; intervention en faveur des Étoliens, XXII, 8, 12, 13, 14; les Romains donnent aux Rhodiens la Carie et la Lycie, XXII, 7, 27; malentendu au sujet de cette dernière province, XXIII, 3; les Romains s'irritent contre eux à cause de leurs bons rapports avec Persée, XXVI, 7; Rhodes reste fidèle à Rome, XXVII, 3, 4, 6; XXVIII, 14; XXIX, 4; les négociations qu'elle entame pour ramener la paix entre Rome et la Macédoine, XXIX, 4, 5, sont mal reçues des Romains, 7; inquiets ils sollicitent l'alliance de Rome et un traité, XXX, 4; les Romains leur enlèvent la Carie et la Lycie, 5; enfin le traité qu'ils demandaient leur est accordé, XXXI, 7; guerre avec les Crétois, XXXIII, 15; ils sont réduits à l'extrémité, 15; sagesse de leur politique avec Rome, XXX, 5; gouvernement de Rhodes; prytanes; amiral; attributions de l'amiral, XXX, 5.
Rhodope, montagne de Thrace, XXXIV, 10.
Rhodophon de Rhodes, XXVI, 6; XXVIII, 2; XXX, 5.
Rhositeles, de Sicyone, XXIII, 1.
Rigosages, Gaulois, V, 53.
Rizon, fleuve et ville d'Illyrie, II, 11.
Romains, sortent de l'Italie pour la

première fois lors de la guerre de Sicile, I, 5; leur première flotte, 20; ils acquièrent la Sicile, 63; la Sardaigne, 88; III, 10; leurs expéditions dans l'orient de l'Europe commencent par celle d'Illyrie, I, 13; II, 2, 12; ils envoient une ambassade aux Étoliens, aux Achéens, aux Corinthiens, aux Athéniens, II, 12; expédition en Gaule cisalpine; lutte contre Annibal; guerre de Philippe; guerre contre l'Étolie, contre Antiochus, contre les Galates, contre Persée, contre les Achéens. Voy. ces différents noms. Caractère du peuple romain; son audace et sa constance dans les dangers, I, 20, 37, 55, 59; III, 75, VIII, 3; XXVII, 8; sa sagesse dans les conseils, I, 3, 64; XVIII, 11; esprit religieux de Rome, III, 118; VI, 56; quelle fut la nature de sa domination au dehors, III, 4; Rome par ses conquêtes aide au progrès des sciences, III, 59; facilité des Romains à s'approprier les usages d'autrui, VI, 25; pureté de leurs mœurs avant les expéditions d'outre-mer, XVIII, 18; leur tendance au luxe, XXXII, 11; leur habile politique, XXI, 9; XXXI, 18; leur manière de faire la guerre, XIII, 3; XVIII, 20; fragments de grammaire; armes adoptées dans la légion, II, 33; VI, 19, 20; XVIII, 1, 12-15.

ROME, prise par les Gaulois, I, 6; II, 18; gouvernement de Rome; forme de ce gouvernement, VI, 11-18; excellence de cette forme, VI, 18; son influence, III, 2; combien cette forme était pure au temps d'Annibal, VI, 57; parallèle de la constitution de Rome avec celle de quelques autres peuples, 43.

ROSTRES, VI, 53.

ROUSSILLON, fleuve en Gaule, XXXIV.

RUTUBIS, port d'Afrique, XXXIV, 13.

S.

SACERDOCE, autorité du sacerdoce chez les Égyptiens, XXXIV, 2.

SAGALASSIENS, peuple de Pisidie, XXII, 19.

SAGONTE, sa situation, III, 14, 16, 17, 61; VI, 37; alliance de cette ville avec Rome, III, 15, 21; Annibal l'assiége, III, 15; cause de la seconde guerre punique, 8; les deux Scipion l'attaquent à leur tour, 95, 98.

SAGUT, golfe d'Afrique, XXXIV, 13.

SAÏS, ville d'Égypte, XXXIII, 16.

SALA, fleuve d'Afrique, XXXIV, 13.

SALASSES, XXXIV, 10.

SALENTINS, XXXIV, 13.

SALIENS, XXI, 11.

SAMARIE, V, 71; XIV, 38.

SAMBUQUES, VIII, 6.

SAMIQUE, ville de Triphylie, IV, 77-80.

SAMNITES, I, 6; II, 18, 24; IX, 26.

SAMNIUM, envahi par Annibal, III, 90.

SAMOS (île de), V, 35; III, 2; XXI, 6.

SAMOSATE, XXXIV, 13.

SAMOTHRACE, île de la mer Égée, XXVIII, 17 *a*; XXIX, 1.

SAMUS, poëte, V, 9; citation, 5; il est assassiné par Philippe, XXIV, 2 *a*.

SAPORDA, V, 72.

SARAPIS (temple de), IV, 39.

SARDAIGNE, I, 10, 24, 76, 79, 82, 83, 88; III, 10, 27, 28; mer de Sardaigne, I, 10, 42; II, 14; III, 41, 47; XXXIV, 6.

SARDANAPALE, VIII, 12; XXXVII, 2.

SARDES, capitale de la Lydie, V, 77; VII, 15, 17; VIII, 23; XXI, 9, 10, 13.

SARISSES, XVIII, 12; 9.

SARSINATES, II, 24.

SASON, île de la mer Ionienne, V, 110.

SATION, ville d'Illyrie, V, 108.

SATYRUS, député achéen, XXXI, 6.

SATYRUS, député ilien, XXIII, 3.

SCARDUS, montagne, XXVIII, 8.

SCERDILAÏDAS, général pour Teuta, II, 5; IV, 16, 29; V, 3, 95, 101, 108, 110; X, 41.

SCIRON, éphore, Messénien, IV, 4.

SCIRON (rocher de), XVI, 16.

SCOPAS d'Étolie, IV, 5, 6; il remporte la victoire de Caphyes, 10-12; nommé stratége, 27; il envahit la Macédoine, 62; V, 11; il est chargé de rédiger un nouveau code, XIII, 1; dépouillé de sa magistrature, il se retire à Alexandrie, 2; il conquiert la Judée pour Ptolomée Épiphanes, XVI, 38; il est vaincu près du Panium, 38; il conspire en Égypte, et est tué, XVIII, 36; ses prodigalités, 38.

SCOPIUM, V, 99.

SCORDA, ville d'Illyrie, XXVIII, 8.

SCOTITA, XVI, 37.

SCOTUSA, en Thessalie, X, 42; XVIII, 3.

SCYLLA, XXXIV, 2; promontoire de Scylla, XXXIV, 2, 3.

SCYTHES, IV, 43; XI, 34; proverbe, IX, 34.
SCYTHOPOLIS, V, 70.
SÉGÉSAME, ville d'Espagne, XXXIV, 9.
SÉLASIE, position de cette ville, IV, 65; XVI, 16; victoire de Sélasie, II, 65; IV, 69.
SÉLEUCIE, capitale de la Syrie sur la mer, V, 58, 59, 60, 61, 66.
SÉLEUCIE, sur le Tigre, V, 45, 46, 48, 54.
SÉLEUCIE sur l'Euphrate, V, 43.
SÉLEUCUS NICATOR, premier roi de Syrie, V, 67; XVIII, 34; XXVIII, 17; date de sa mort, II, 41, 71.
SÉLEUCUS CALLINICUS, II, 71; IV, 48; V, 40, 89.
SÉLEUCUS CÉRAUNUS, II, 71; IV, 49; V, 40, 41.
SÉLEUCUS PHILOPATOR, XVIII, 34; XXI, 4; XXXI, 19; ses rapports avec les Achéens, XXIII, 4, 7, 9.
SÉLGES (lire *Selges* et non Segée dans le sommaire du liv. V), ville de Pisidie, V, 72, 74, 76.
SÉLYMBRIE, ville de Thrace, XVIII, 32.
SEMPRONIUS (C.), consul, I, 39.
SEMPRONIUS LONGUS (Tib.), consul; il reçoit comme département l'Afrique, III, 40, 41, 61; il est rappelé en Italie, 61, 68; il remporte sur les Carthaginois un avantage dans une affaire de cavalerie, 69; il est vaincu à la Trébie, 72-75.
SEMPRONIUS GRACCHUS (Tib.), gendre de Scipion l'Africain, XXXI, 13; commissaire du sénat, XXIII, 6; ses victoires en Celtibérie, XXVI, 4; il est envoyé contre les Istriens, XXVI, 7; il visite la cour du roi Antiochus Épiphanes, XXXI, 5; il appuie les Rhodiens demandant l'alliance de Rome, 7; soumet les Cammaniens, 9; député auprès d'Ariarathe, 14; puis en Grèce et en Asie, 23; XXXII, 3; il fait reconnaître roi Démétrius, 4.
SÉNAT ROMAIN, ses attributions, VI, 13, 16, 17.
SÉNES, ville d'Italie; sa position, II, 14, 16; V, 19.
SÉNONAIS, Gaulois, II, 17, 19, 21.
SENTINATES (territoire des), II, 19.
SERGIUS (L.), député romain, XV, 1.
SERGIUS (Manius), député romain, XXXI, 9.
SÉRIPPE, ambassadeur lacédémonien, XXIV, 4, 10.
SERMENT; formule de serment militaire à Rome, VI, 21, 33.
SERVICE MILITAIRE chez les Romains, VI, 19-42; dans quelle classe étaient choisis les soldats de la flotte, VI, 19.
SERVILIUS GLAUCIA, commissaire romain en Asie, XXXI, 23.
SERVILIUS (Cn.), I, 39.
SERVILIUS GÉMINUS (Cn.), consul, III, 75, 77, 86, 88; il force une flotte carthaginoise à regagner l'Afrique, 96; proconsul, 106; il meurt à Cannes, 116.
SESTOS, à l'entrée de la Propontide, IV, 44, 50; XVI, 29.
SIBERTE, XXII, 9.
SIBYRTE, ville de Crète, XIII, 10.
SICCA, ville d'Afrique, I, 66, 67.
SICILE, géographie de cette île, I, 37, 42; soumise à Carthage en 509 av. J. C., III, 22, 23, 24; les Romains en sont maîtres, à l'exception de la partie gouvernée par Hiéron, II, 1; guerre de Sicile, I, *passim*; mer de Sicile, I, 42; II, 14: elle forme le golfe d'Ambracie, IV, 63; V, 5; prix du médimne de blé en Sicile, II, 15.
SICYONE, ville maritime et fortifiée d'Achaïe, V, 27 et XXX, 15; elle est réunie par Aratus à la ligue achéenne, IV, 5; II, 43; divers détails, II, 52, 54; IV, 13, 68; V, 1; XXV, 1; XXVIII, 11; XXIX, 9; XXX, 20.
SIDA, en Pamphylie, V, 93; XXXI, 25.
SIDON, V, 69, 70.
SIMMIAS, XI, 18.
SIMON, de Béotie, XXVIII, 2.
SIMONIDE, poète, XXIX, 7.
SINGA, ville d'Afrique, XII, 1.
SINOPE, ville du Pont, IV, 56; XXIV, 10.
SINUESSE, III, 91.
SIPONTE, ville d'Italie, X, 1.
SMYRNE, ville d'Ionie, V, 77; XVIII, 35; XVI, 10, 11, 14, 27.
SOCIALE; guerre sociale, liste des peuples alliés, IV, 5, 9, 15, 25; V, 3; origine de cette guerre, IV, 3, 25; histoire des hostilités, IV, 26, 37; V, 1-30; 91-105.
SOCRATE, esclave envoyé comme agent par les Romains auprès des Rhodiens, XXVII, 6.
SOCRATE de Béotie, V, 63, 65.
SOLDE, paye de chaque jour dans l'armée romaine, VI, 39.
SOLEIL, promontoire du Soleil, XXXIV, 13.
SOLES, ville de Cilicie, XXII, 7.
SOLON, député de Persée, XXVII, 7.
SOPHAGASÈNE, roi indien, XI, 34.
SOPHONISBE, XIV, 1, 7.
SOSANDRE, frère de lait du roi Attale, XXXII, 25.
SOSIBE, ministre de Ptolémée Philopator, V, 35; son caractère, XV, 25, 34; il avait fait périr Bérénice, mère

du roi, v, 86; il prépare la guerre contre Antiochus le Grand, 63, 66; bataille de Raphia, 81, 87; il est tuteur de Ptolémée Épiphanes, xv, 25.
Sosibe, fils du précédent, xv, 82; xvi, 22.
Sosicrate, sous-stratége achéen, xl, 5.
Sosigènes, Rhodien, xxviii, 7.
Sosile, iii, 20.
Sosiphanes, xxviii, 1, 18.
Sostrate, viii, 15.
Soteries (fête des), iv, 49.
Spendius, Campanien, chef durant la guerre des mercenaires, i, 69, 76, 85, 86.
Syacte, espèce de parfum, xiii, 9.
Stade, valeur du stade, iii, 39.
Stade, cirque d'Alexandrie, xv, 30, 33.
Stasinus (citation d'un vers de), xxiv, 8.
Syémal, fils de Massinissa, xxxvii, 8.
Stertinius (L.), commissaire romain, xviii, 31.
Sthenelaüs, de Lacédémone, iv, 23.
Stratéges en Achaie: d'abord deux stratéges, puis un seul, ii, 43; à quelle époque l'élection de ces magistrats, iv, 37; v, 1, 30; en Étolie, ii, 3.
Stratégius de Tritée, Achéen distingué, xxviii, 6; xxxii, 7; xl, 4.
Stratius, médecin d'Eumène, xxx, 2.
Stratocles, prytane rhodien, xxvii, 6, 2.
Straton, médecin, xii, 25.
Stratonice, en Carie, xxx, 19; xxxi, 7.
Stratos, ville d'Acarnanie, iv, 62, 63; v, 6, 13, 14, 96.
Stratos, d'Arcadie, iv, 73.
Strymon, fleuve de Thrace, xxxvii, 1.
Strytane, xxxvi, 1.
Stubéra, ville de Macédoine, xxviii, 8.
Syllangium, ville de Triphylie, iv, 77, 80.
Stymphale, ville d'Arcadie; patriotisme des Stymphaliens, ii, 55.
Stymphale, iv, 68.
Subur, fleuve d'Afrique, xxxiv, 13.
Sulpicius Paterculus (C.), consul, i, 24.
Sulpicius Gallus (C.), commissaire romain, xxxi, 9.
Sulpicius Galba (P.), amiral de la flotte envoyée contre Philippe, viii, 3; il poursuit Annibal, campe sur les bords de l'Anio, ix, 6; il s'empare d'Egine, 42; et la réduit en servitude, xxiii, 8; Philippe le repousse devant Échinus, ix, 42; Sulpicius cité, xvi, 24; xviii, 6.
Sunes, en Sicile, i, 11.
Sunium, xxxiv, 7.
Superstition; utilité de la superstition à Rome, vi, 56.
Supplication; explication de ce mot, xx, 1.
Surrente, promontoire d'Afrique, xxxiv, 13.
Suse, v, 46, 48, 52, 54.
Sybaris, vii, 1; ii, 39.
Sycurium, ville de Thessalie, xxvii, 8.
Syllium, ville de Phrygie, xxii, 17.
Syphax, roi des Numides, xiv, 1, 4, 6, 7, 8; xv, 4, 5; xvi, 23.
Syracuse fait la guerre aux Mamertins, i, 8; et aux Romains, 2; elle reste ensuite fidèle à Rome jusqu'à la défection d'Hiéronyme, vii, 8; siége de Syracuse, v, 5, 9; prise de cette ville, viii, 37; les ornements en sont transportés à Rome, ix, 20.
Syrinx, capitale de l'Hyrcanie, x, 31, et non Syréna.
Syrte, grande Syrte, iii, 39; petite, i, 39; iii, 23; xii, 1; xxxii, 2.

T.

Tabes, ville de Perse, xxxi, 11.
Tablettes consacrées au mot d'ordre, vi, 34, 35.
Tabraque, ville d'Afrique, xii, 1.
Taburne, montagne, iii, 100.
Tage, fleuve d'Espagne, iii, 14; xxxiv, 7.
Tages et non Zagus, ville de la Parthiène, x, 29.
Talent, monnaie; talent eubéique, i, 62; xv, 18; xxi, 14.
Talent, attique de l'argent le plus pur, xxii, 26.
Talent, poids, iv, 56; ix, 41.
Tambraque, ville d'Hyrcanie, x, 31.
Tanaïs, fleuve, iii, 37; x, 48; xxxiv, 7.
Tanes, en Cisalpine, iii, 40.
Tapuria, contrée située entre l'Hyrcanie et la Bactriane, x, 49.
Tapyres, montagnes, v, 44.
Tarente, détails: colonie de Sparte, viii, 35; porte Teménide, viii, 27; musée de cette ville, 27; noms de certaines rues, 31, 36; richesse de Tarente, x, 1; Tarentins; ils appellent Pyrrhus, viii, 25; il

passent à Annibal, 26-36; Bomilcar vient au secours de Tarente, pressée par les Romains; elle leur est livrée par un traître, VIII, 4; les Tarentins mêlés comme mercenaires à des troupes étrangères, IV, 77; XI, 12, 13; XVI, 18.
TARRACINE, III, 22.
TARRAGONE, port en Espagne; arsenal des Romains, III, 76, 95; X, 21, 34, 40.
TARSÉION, ville carthaginoise, III, 24, 33.
TAUREAU de Phalaris, XII, 25.
TAURION, gouverneur du Péloponèse, IV, 6, 10, 19, 80, 87; V, 27, 92, 95, 103; VIII, 4, 14; IX, 24.
TAURISCI ou TAURINIENS, II, 15, 28, 30.
TAURISQUES ou NORICAM, XXXIV, 10.
TAURUS, montagne de l'Asie, III, 3; IV, 2, 48; X, 48; XXI, 11; XXII, 26.
TAYGÈTE, mont en Arcadie, XXXIV, 10.
TÉANUM, ville de Campanie, III, 91.
TECTOSAGES, V, 53, 77, 78; XXII, 22.
TÉGÉE, ville d'Arcadie; quelques détails de description, XVI, 17; faits se rattachant à la guerre sociale dont Tégée fut le théâtre, II, 46, 54, 56; IV, 22, 23, 82; V, 17, 18, 20, 24; les Achéens s'emparent de cette ville, XI, 18.
TÉIUM, ville de Bithynie, XXVI, 6.
TÉLAMON, ville d'Étrurie, II, 27, 31.
TÉLÉAS, XI, 34.
TÉLÈCLES, XXXII, 7; XXXIII, 1.
TÉLÉDAME, XVII, 14.
TÉLEMNASTE, XXIX, 3; XXXIII, 15.
TÉLÈPHE, XXIX, 4.
TELMISSE, ville de Carie, XXII, 27.
TÉLOCRITE, XXVIII, 10.
TELPHUSE, ville d'Arcadie, II, 54; IV, 73, 77.
TÉMÉNOPOLIS, ville de Phrygie, XX, 17.
TEMNUS, ville d'Éolide, V, 77; XXXII, 25.
TEMPÉE, célèbre vallée, XVIII, 10, 16, 19, 31; XXIII, 4.
TÉNARE, promontoire en Laconie, V, 19; IX, 35.
TÉNÉDOS, XVI, 34; XXVII, 6.
TENTE. Installation des tentes dans le camp, VI, 27.
TÉOS, V, 77.
TÉRENTIUS VARRON (C.), consul, III, 106, 107, 108; son désir de combattre, 112; il dispose les troupes et livre la bataille de Canens, 113, 114; il se retire à Venouse, 116.
TÉRENTIUS, commissaire romain, XVIII, 31, 33.
TERMESSE, ville de Pamphylie, XXII, 18.
TERRE, division de la terre, III, 37, 38; XII, 25; tremblement de terre à Rhodes, V, 88.
TÉSIN, fleuve de la Gaule cisalpine, III, 64, 65; XXXIV, 10.
TÉTRAPYRGIE, en Cyrénaïque, XXXI, 26.
TEUTA, reine d'Illyrie, couvre la mer de ses pirates, II, 4; pille l'Épire, II, 6; elle laisse attaquer même les marchand italiens, et fait assassiner un des députés romains envoyés à sa cour, 8; elle prend Dyrrachium, 9; elle se retire bientôt, vaincue, à Rizon, et demande la paix, II, 12.
THALAMAS, château fort d'Élide, IV, 75, 84.
THALAMAS, ville de Laconie, XVI, 15.
THASOS, île de la mer Égée, XV, 24; XVIII, 27, 33.
THÉARCES, II, 56.
THÉARIDAS, député achéen, XXXII, 17; XXXVIII, 2.
THÈBES en Béotie, elle se joint à Xerxès par crainte, IV, 31; Cadmée prise par Phébidas, IV, 27; les Thébains choisissent les Achéens pour arbitres dans leur discussion avec Lacédémone après la bataille de Leuctres, II, 39; Thèbes est détruite par Alexandre, IV, 23; V, 10; IX, 29; elle doit toute sa grandeur, non à ses institutions, mais à Pélopidas et Épaminondas, VI, 43; conduite de cette ville à l'époque de la guerre de Persée, XXVII, 2, 5.
THÈBES PHTIES, V, 99, 100; XVII, 3, 8; XVIII, 2, 20.
THÈBES en Asie, XVI, 1; XXI, 8.
THÉELÈTE, député rhodien, XXIII, 3; il détourne Rhodes de l'alliance de Persée, XXVII, 11; XXVIII, 2, 14; il est nommé amiral et envoyé comme député à Rome, XXX, 5; il meurt dans cette ville, XXX, 19.
THÉMISE, V, 79, 82.
THÉMISTE, V, 111.
THÉMISTOCLE d'Athènes, VI, 44.
THÉODECTE, XL, 4.
THÉODORE, musicien béotien, XXX, 13.
THÉODORIDAS de Sicyone, XXIII, 1; XXIX, 8.
THÉODOTE d'Étolie, gouverneur de la Célésyrie; songe à livrer cette province à Antiochus, V, 40; et après avoir fait mine de résister à ce prince, V, 46; lui remet Tyr et Ptolémaïs, V, 61; trait d'audace, V, 81; chef des Argyraspides, V, 79; il figure à la prise de Sardes, VII, 16, 18.

Théodote Hémiolien, v, 42, 43, 59, 68, 71, 79, 83, 87.
Théodote l'Épirote, xxvii, 14; xxx, 7.
Théodote de Phère, xvii, 10.
Théogiton d'Étolie, xvii, 14.
Théophanes, xxxiii, 15.
Théophiliscus, brave amiral rhodien, xvi, 3, 4, 5, 9.
Théophraste, xii, 11 *a*.
Théopompe, historien; ses calomnies à l'égard de Philippe père d'Alexandre, viii, 11, 13; Polybe le défend contre Timée, xii, 25, 3; importance qu'attachait Théopompe à l'expérience pour l'historien, xii, 27.
Théopompe, musicien, xxx, 14.
Théoprosopon, promontoire, v, 68.
Théris, xxviii, 17.
Therme, ville d'Étolie, v, 6, 7, 8; Philippe y détruit le temple d'Apollon, v, 7; ii, 17; vii, 7; ix, 31, xi, 4.
Therme d'Himère, en Sicile, i, 24.
Therme, ville de Sicile, i, 39.
Thermopyles, x, 41.
Thermus, député romain, xxxiii, 5.
Thersite, xii, 26.
Thersites, nom de peuple, iii, 33.
Thespiens, xxvii, 1.
Thessalie, soumise par Philippe père d'Alexandre, ix, 29.
Thessaliens unis aux Achéens, iv, 9; et soumis aux rois de Macédoine, iv, 76; Philippe III chez les Thessaliens, iv, 57; v, 99; xvii, 3; les Thessaliens déclarés libres, xviii, 29, 30; Philippe leur enlève quelques villes, xxiii, 4, 6; le pseudo-Philippe les inquiète, xxxviii, 1; cavalerie thessalienne, iv, 8.
Thessalonique, ville de Macédoine, xxiii, 4; xxix, 3.
Thesties en Étolie, v, 7.
Thétidium, xviii, 3, 4.
Thoas, d'Étolie, xxi, 14; xxii, 14, 26; xxviii, 4.
Thoas, agent de Dinon et de Persée, xxx, 8.
Thrace; sa position par rapport à Byzance, iv, 45; guerre des Thraces avec cette ville, iv, 45; ils tombent sous le joug des Gaulois, 46; la Thrace, voisine de la Chersonèse, relevait du roi d'Égypte, v, 34; Philippe, puis Antiochus, s'en emparent, xviii, 34; Thraces mercenaires, v, 65, 79; les colonies grecques établies en Thrace et la Thrace déclarées libres, xviii, 27; Lysimaque et la Chersonèse sont données à Eumène, xxii, 27; querelles à ce sujet entre Philippe et Eumène, xxiii, 4, 6, 11; Philippe évacue les châteaux forts de la Thrace, xxiii, 1; iv.
Thraséas, v, 65.
Thrason, vii, 8.
Thrasyloque, xvii, 14.
Thronium, xvii, 9.
Thucydide, viii, 13.
Thulé (île de), xxxiv, 5.
Thuria, xxv, 1.
Thurium, dans la Grande-Grèce, x, 1; viii, 25.
Thurium ou **Thyreum**, en Acarnanie, iv, 6, 25; xvii, 10; xxviii, 5.
Thyatire, en Lydie, xvi, 1; xxxii, 25.
Thyeste, de Lacédémone, iv, 22.
Tibérius Gracchus; sa mort, viii, 37.
Tibètes, iv, 50, 51, 52.
Tibre, vi, 55; xxxv, 2.
Tibur, vi, 14.
Tigre, v, 45, 46, 48, 51, 57.
Timagoras, amiral rhodien, xxvii, 6.
Timarque, Crétois, iv, 53.
Timée, historien; critique de cet historien par Polybe, xii, *passim*; Polybe continue l'histoire de Timée, i, 5; iii, 32.
Timée, chef étolien, iv, 34; ix, 35.
Timocrate, de Pellène, xvii, 17.
Timolaüs, de Béotie, xvii, 14.
Timolaüs, de Sparte, xxi, 15.
Timoléon, xii, 23, 25, 26 *a*.
Timothée, xxxii, 20.
Timothée, poëte lyrique, iv, 20.
Timothée, député de Philométor, xxviii, 1.
Timoxène, stratége achéen, ii, 53; iv, 6, 7, 82; v, 106.
Tisaménе, ii, 41; iv, 1.
Tisée, mont en Thessalie, x, 42.
Tittes, peuple de Celtibérie, xxxv, 2.
Tlépolème, ministre égyptien, xv, 26; en hostilité avec Sosibe, 25, 26, 27, 28; ses prodigalités à la tête des affaires, xvi, 20, 21; il affermit sa puissance, 22.
Tlépolème, député de Physcon, xxviii, 56.
Tolistobogiens, xxii, 20.
Tomisa, ville de Sophène, xxxiv, 13.
Torquatus (L.), commissaire romain, xxxi, 18, 25; xxxii, 1.
Tortue, machine de guerre, ix, 41; xxviii, 12.
Torus, colline voisine d'Agrigente, i, 19.
Tragédie; en quoi elle diffère par le but de l'histoire, ii, 56; xv, 36.
Tragisque, viii, 29.
Tragurium, ville d'Illyrie, xxxii, 18.
Tralles, ville de Lydie, xxii, 27.

TRÉBIE, III, 67, 68, 69; bataille de la Trébie, 72, 73, 108; XV, 10.
TRÉZÈNE, II, 52.
TRIAIRES, VI. 22, 23, 29, 33.
TRIBUNS DU PEUPLE, leurs priviléges, VI, 12, 16; leur dépendance à l'égard du peuple. 16.
TRIBUNS MILITAIRES, mode d'élection, VI, 19; leurs fonctions, 21, 33. 34, 37; leur place dans le camp, 27.
TRICHONIUM, ville d'Étolie, V, 7.
TRIERES, ville de Phénicie, V, 68.
TRIGABOLES, II, 16.
TRIOMPHE, cérémonie du triomphe, à quelle condition il est accordé, VI, 14.
TRIPHYLIE, villes qu'elles renferment, IV, 77; elle tire son nom de Triphylus, 77; soumise d'abord aux Éléens, IV, 77; elle est envahie par Philippe, 77; et conquise en six jours, 80; les Éléens disputent aux Achéens le pays, XVIII, 25: Quintius la maintient à l'Achaïe, XVIII, 30.
TRIPHYLUS, fils d'Arcas, IV. 77.
TRIPOLIS, canton de Laconie, IV, 81.
TRITÉE, ville d'Achaïe, II, 41; IV, 6, 59; XXVIII, 6.
TROCMES, peuple galate, XXXI, 13.
TUILES d'argent, X, 27.
TULE, capitale des rois gaulois en Thrace. IV, 46.
TUNIS, ville d'Afrique; sa position par rapport à Carthage, I, 30, 73; siége de Tunis par Amilcar Barca, I, 86; Scipion près de Tunis, XIV, 10; XV, 1.
TURDÉTANS, XXXIV, 9.
TYCHÉE, de Numidie, XV, 1.
TYCHON, chef des secrétaires d'Antiochus, V, 34.
TYLE, île du golfe Persique, XIII, 9.
TYNDARE, ville de Sicile, I, 25.
TYPANÉE, ville de Triphylie, IV, 77, 78, 79.
TYR, prise par Alexandre, XVI, 40; elle est livrée à Antiochus, IV, 37; V, 62; rapports de Tyr et de Carthage, III, 24; XXXI, 20.
TYRANNIE; comment elle dérive de la royauté, VI, 7; différence entre le roi et le tyran, V, 11; VI, 4.

U.

ULYSSE, IX, 14; XXII, 27; XXXV, 6.
UTIQUE, ville d'Afrique, voisine de Carthage, assiégée par les mercenaires, I, 70, 78; elle offre inutilement de se livrer aux Romains, I, 82; elle passe aux mercenaires révoltés, 82, et capitule, 88; siége de cette ville par Scipion, XIV, 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10; elle se prononce pour Rome lors de la troisième guerre punique, XXXVI, 1.

V.

VACCÉENS, peuple d'Espagne, III, 14; les Romains leur font la guerre, III, 5.
VADIMON, lac en Étrurie, II, 20.
VAISSEAUX, différentes espèces de vaisseaux, I, 20, 22, 73; XXII, 26; XXIII, 7; XXV. 7; I, 25, 27, 52; XVI, 3; III, 95; I, 26, 51.
VALÉRIUS FLACCUS (L.), consul, I, 20.
VALÉRIUS FLACCUS (L.), homme consulaire, XX. 9.
VALÉRIUS LÉVINUS (C.), XXII, 12.
VALÉRIUS LÉVINUS (M.), chef de la flotte romaine, VIII, 3; proconsul il prend Agathyrne, 9, 41.
VALÉRIUS MAXIMUS (Manius), consul en Sicile, I, 16.
VEILLE; distribution des veilles dans le camp romain, VI, 35.
VÉLITES; de quoi se composaient les vélites, VI, 21, 24; leurs armes, 22; leur poste dans le camp, 95.
VÉNÈTES, II, 17, 18, 93, 24.
VENOUSE, III, 90; I, 116, 117.
VERBANUS, lac, XXXIV, 10.
VESTA, autel de Vesta; image de Vesta, XVI, 12.
VESTINS, II, 24.
VEXILLAIRE; deux vexillaires par manipule, VI, 24.
VIBONIUM, ville de Daunie, III, 88.
VILLIUS (P.), XVIII, 31, 33.
VIN; bon marché du vin en Cisalpine, II, 15; défense aux femmes romaines de boire du vin, VI, 2; vin de lotus, XII, 2; d'orge, XXXIV, 9; vin de treille, XXXIV, 11.
VOLCIUM, ville d'Étrurie, VI, 59.
VULCAIN, colline de Vulcain, X, 10 île de Vulcain, XXXIV, 11.
VULTURNE, fleuve, III, 93.

X.

Xanthe, mois de ce nom, xxiv, 8.
Xanthiens, peuple de Lycie, xxvi, 7.
Xanthippe, général lacédémonien, i, 32-34, 36.
Xénarque, xxiv, 4.
Xénétas, Achéen, v, 45, 46, 48.
Xénon, d'Égium, xxxii, 7; xxxiii, 1.
Xénon, général d'Antiochus le Grand, v, 42, 43.
Xénon de Patras, xxviii, 6; xxxii, 7; xxxiii, 1.
Xénophane, vii, 2.
Xénophante, amiral rhodien, iv, 50.
Xénophon, iii, 6; vi, 45; x, 20.
Xénophon d'Égium, xvii, 1, 10; xxviii, 16.
Xerxès, iii, 22; ix, 39.
Xerxès, roi d'Armosate, viii, 25.
Xynia, ville de Thessalie, ix, 21.

Z.

Zabdbèle, chef arabe, v, 79.
Zacinthe, île, v, 4, 102.
Zagre, montagne, v, 44, 54, 55.
Zaleucus (loi de), xii, 16.
Zama, xv, 5.
Zarax, ville du Péloponèse, iv, 36.
Zariaspa, ville de Bactriane, x, 49.
Zarzas, Africain, i, 84, 85, 86.
Zélys, chef des Néocrites, v, 79.
Zénon de Rhodes, historien, xvi, 14-20.
Zeugma, v, 43; xxxiv, 13.
Zeuxippe de Béotie, xviii, 26; xxxii, 2; xxxiii, 2.
Zeuxis, général au service d'Antiochus le Grand, v, 45, 46, 47, 50, 53, 54, 60.
Zeuxis, satrape en Lydie, xvi, 1; xxi, 13; xxii, 7.
Zodiaque (signes du), ix, 13.
Zoippe, conseiller d'Hiéronyme, vii, 8.

FIN DE L'INDEX.